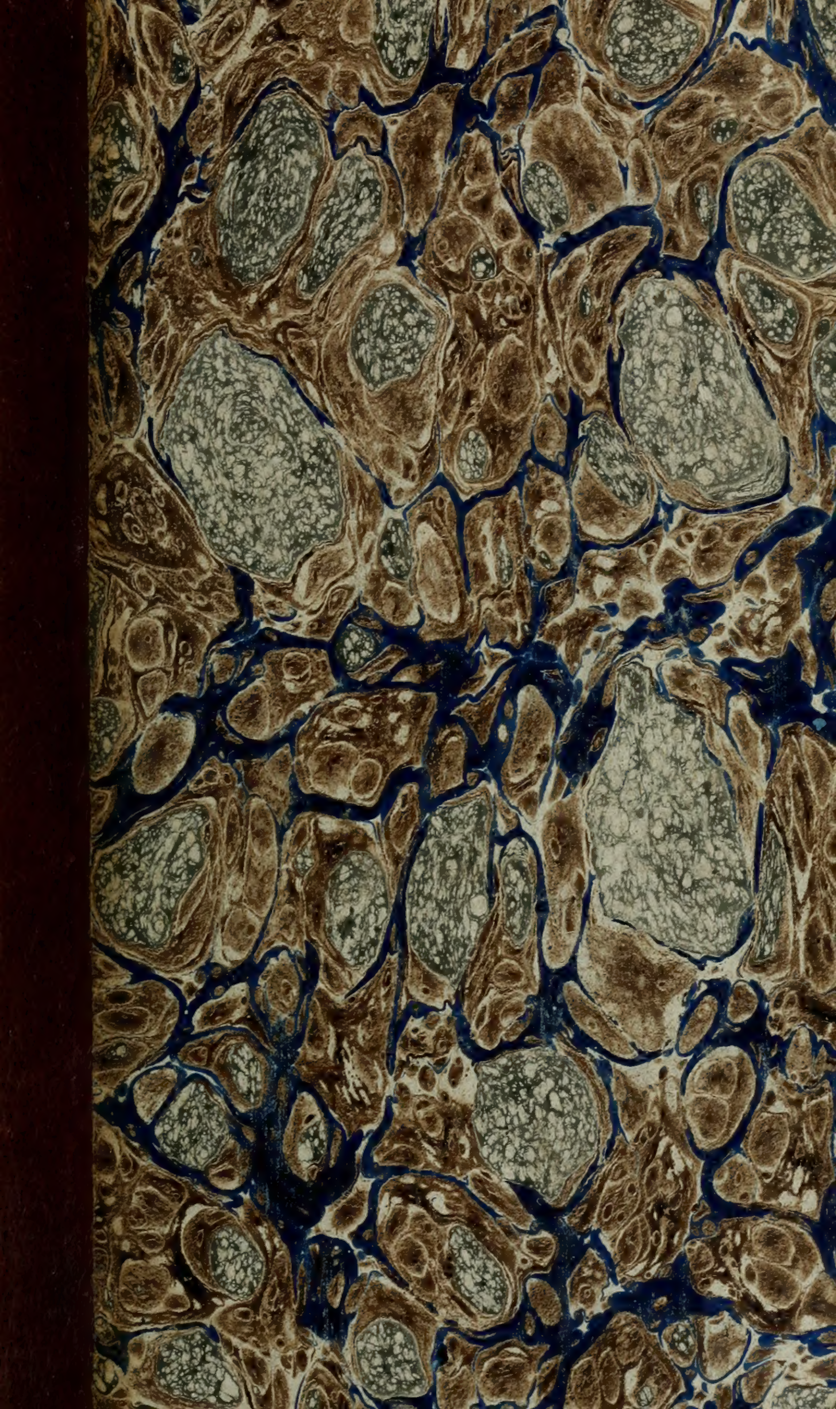
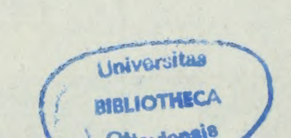




OEUVRES

CHOISIES

DE LE SAGE.

TOME QUINZIÈME.

ŒUVRES
CHOISIES
DE LE SAGE.

TOME QUINZIÈME.

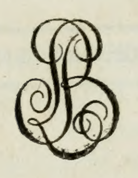
Se Trouvent

Chez
NICOLLE, Libraire, rue de Seine, N.° 12;
GARNERY, Libraire, rue de Seine, N.° 6;
LEBLANC, Imprimeur-Libraire, Abbaye Saint-Germain-des-Prés.

ŒUVRES CHOISIES DE LE SAGE.

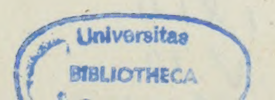
Avec Figures.

TOME QUINZIÈME.



PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE LEBLANC.

1810.



THÉÂTRE
DE LA FOIRE.

TOME TROISIÈME.

PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LE RÉGIMENT DE LA CALOTTE, pièce en un acte.

L'OMBRE DU COCHER POËTE, prologue des deux pièces suivantes.

LE RÉMOULEUR D'AMOUR, pièce en un acte.

PIERROT ROMULUS, pièce en un acte.

PROLOGUE des deux pièces suivantes.

LA FORCE D'AMOUR, pièce en un acte.

LA FOIRE DES FÉES, pièce en un acte.

LE TEMPLE DE MÉMOIRE, pièce en un acte.

LES COMÉDIENS CORSAIRES, prologue des deux pièees suivantes.

L'OBSTACLE FAVORABLE, pièce en un acte.

LES AMOURS DÉGUISÉS, pièce en un acte.

ACHMET ET ALMANZINE, pièce en trois actes.



Je vous presente le Seigneur Pantalon.

LE RÉGIMENT DE LA CALOTTE,

PIÈCE EN UN ACTE,

Représentée par l'Opéra-comique à la foire Saint-Laurent, le 1.er septembre 1721, avec LES FUNÉRAILLES DE LA FOIRE *et son* RAPPEL A LA VIE. *Ces trois pièces furent jouées au Palais-Royal, par ordre de S. A. R.* MADAME, *le 2 octobre suivant.*

Le 22 du mois d'août, le privilège de l'Opéra-comique fut ôté à la troupe qui l'avoit, et donné à celle du sieur Francisque, qui commença ses représentations en vaudevilles le 1.er septembre suivant.

Pour mettre au fait du *régiment de la calotte* ceux qui n'y sont pas, ils sauront que c'est un régiment métaphysique, inventé par quelques esprits badins, qui s'en sont faits eux-mêmes les principaux officiers. Ils y enrolent tous les particuliers, nobles et roturiers, qui se distinguent par quelque folie marquée, ou quelque trait ridicule. Cet enrolement se fait par des brevets en prose ou en vers qu'on a soin de distribuer dans le monde. Mais la plupart de ces brevets sont l'ouvrage de poëtes téméraires, qui de leur propre autorité font des levées de gens qui déshonoreroient le corps par leur mérite et par leur sagesse, si le commissaire ne les cassoit point aux revues. (*Note de l'Auteur.*)

PERSONNAGES.

MOMUS, Arlequin.
LA FOLIE.
UN AVOCAT.
UN POETE.
M. PLUVIO.
CÉPHISE.
DORIMÈNE.
PANTALON, acteur de la Comédie-italienne.
Troupe de Calotins et de Calotines.

La Scène est dans la salle d'assemblée du régiment.

LE RÉGIMENT DE LA CALOTTE.

Le Théâtre représente une salle, au fond de laquelle on voit les armes du régiment.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FOLIE, *seule. Après que l'orchestre a joué en ritournelle l'air suivant pour annoncer son arrivée, elle chante ce couplet :*

Air : *Dans ces lieux tout rit sans cesse.* n.° 356.

Dans ces lieux on rit sans cesse ;
Mais les ris y sont malins ;
On y pèse la sagesse :
C'est le séjour des libres calotins.

L'orchestre joue l'air des rats pour la descente de Momus.

SCÈNE II.

LA FOLIE, MOMUS.

LA FOLIE.

Air : *Ho! ho ! ha! ha ! Et pourquoi donc ?* n.° 283.

Bon jour, dieu des bons mots,
Soyez le bien-venu.

MOMUS.

Trève de doux propos.
Vous m'avez fort déplu.

LA FOLIE.

Ho ! ho ! ha ! ha !
Et pourquoi donc ? Comment cela ?

Qu'avez-vous à reprocher à la Folie ?

Air : *Sens-dessus-dessous.* n.° 176.

Je grossis votre régiment. (*bis*)

MOMUS.

C'est de quoi je me plains, vraiment. (*bis*)
Vous le mettez, belle ouvrière,
Sens-dessus-dessous,
Sens-devant-derrière.
Aussi, de quoi vous mêlez-vous ?
Sens-devant-derrière,
Sens-dessus-dessous.

LA FOLIE.

Parlez-moi plus clairement.

MOMUS.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux?* n.° 13.

Par vos ordres ont été faits
Un grand nombre de faux brevets.
La chose n'est que trop prouvée.
Ainsi, je veux, dès cet instant,
Voir votre nouvelle levée.

LA FOLIE.

Soit. Vous allez être content.

MOMUS.

Je casserai tous ceux que vous avez enrôlés mal-à-propos.

LA FOLIE.

Air : *Laire-la, laire lan-laire.* n.° 23.

Seigneur Momus, je ne crains rien.

Si vous les examinez bien,
Vous n'en casserez, ma foi, guère.

MOMUS, *branlant la tête.*

Laire-la, laire lan-laire,
Laire-la,
Laire lan-la.

LA FOLIE.

Il n'y en a pas un qui n'ait quelque petit grain....

MOMUS.

Quelque grain! Parbleu! sur ce pied-là, vous feriez entrer dans le régiment les trois quarts et demi de la terre.

Air: *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Voulez-vous donc dans nos brigades,
Fourrer tous les cerveaux malades?
Il nous faut des timbres félés;
Mais pour qu'ils soient ici de mise,
Ils doivent s'être signalés
Par quelque éclatante sottise.

LA FOLIE.

Peste! s'il faut cela pour être simple calotin, quels doivent donc être les officiers?

MOMUS.

Air: *Les triolets.* n.° 249.

Les grands sujets du régiment
Sont de vertueux personnages;
Ils sont tous de bon jugement,
Les grands sujets du régiment;
S'ils se conduisent follement,
Ils réfléchissent en gens sages.
Les grands sujets du régiment
Sont de vertueux personnages.

LA FOLIE.

Cela étant, heureux qui peut mériter une place parmi ces illustres.

MOMUS.

Air: *Bannissons d'ici l'humeur noire.* n.° 47.

Oui, chacun d'eux a le mérite
De démêler le vrai du faux;
Lui-même nouveau Démocrite,
Rit le premier de ses défauts.

Çà, voyons les personnes que vous venez de choisir.

LA FOLIE, *à la cantonnade.*

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

De par le dieu porte-marotte,
Venez ici, nouveaux soldats;
Montrez à Momus que vos rats
Méritent la calotte.

(*Elle sort.*)

MOMUS.

Allez, et me les envoyez l'un après l'autre. Bon; voilà déjà un original qui se présente de lui-même.

SCÈNE III.

MOMUS, UN AVOCAT.

L'AVOCAT.

Air : *J'entends déjà le bruit des armes.* n.° 43.

Recevez-moi pour volontaire,
Grand Momus.

MOMUS.

Quel est votre état?
Vous sentez votre apothicaire.

L'AVOCAT.

Hé! fi donc! Je suis avocat.

MOMUS.

Palsambleu! voilà de quoi faire
Un brave et vigoureux soldat!

Mais qu'avez-vous fait pour mériter l'honneur d'être calotinisé?

L'AVOCAT.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n°. 3.

Par une influence de lune,
D'hymen j'ai pris le joug pesant.

MOMUS.

Cette folie est trop commune
Pour être un titre suffisant.

L'AVOCAT.

Air : *Tu croyois en aimant Colette.* n.° 24.

Attendez. J'ai choisi pour femme.
Une gaillarde, dont les mœurs....

MOMUS.

Je vous entends. La bonne dame
Vous marque au coin des procureurs.

L'AVOCAT.

C'est cela même.

MOMUS.

Air : *Robin, turelure lure.* n.° 51.

Mais, mon ami, portez-vous
Patiemment la coiffure?
Vous paroissez bon époux.

L'AVOCAT, *branlant la tête.*

Turelure!
J'ai divulgué mon injure.

MOMUS, *d'un ton moqueur.*

Robin, turelure lure.

L'AVOCAT.

Air : *Ma raison s'en va beau train.* n.° 165.

J'ai fait des factums * tout pleins
De beaux passages latins,
De fort longs discours,
Contenant les tours
Que m'a faits l'infidelle :
En prônant ses folles amours,
J'ai su me venger d'elle.

MOMUS.

Oui-dà ?

L'AVOCAT.

J'ai su me venger d'elle.

MOMUS.

Bon : voilà ce qu'il nous faut.

L'AVOCAT.

Mes factums ont fait grand bruit, et.....

MOMUS.

Air du *Menuet de M. de Grandval.* n.° 7.

C'est assez. Votre affaire est faite.
(*à la cantonnade.*)
Calotins, écoutez Momus ;
Que cet avocat soit trompette
Dans la brigade des cocus.

L'AVOCAT.

Que je vais être en bonne compagnie !
(*Il fait la révérence, et s'en va.*)

---

* Un avocat fit dans ce temps-là des factums, chargés de passages latins, pour prouver la mauvaise conduite de sa femme.
(*Note de l'Auteur.*)

SCÈNE IV.

MOMUS, LA FOLIE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

Air de *Joconde*. n.° 45.

Divin Momus, accordez-moi
Un moment d'audience.

LA FOLIE, *bas à Momus.*

Oh! pour celle-ci, sur ma foi,
J'en réponds.

MOMUS, *à la Folie.*

Patience.

CÉPHISE.

Je vous le demande à genoux.

MOMUS.

Relevez-vous, ma reine.
Une mignonne comme vous
Doit l'obtenir sans peine.

CÉPHISE, *montrant la Folie.*

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Cette divinité badine
Prétend me faire calotine.

LA FOLIE.

On lui fait grand tort!

MOMUS.

En effet,
Pourquoi vous cabrer de la sorte?
Sachez que la calotte fait
Honneur à celui qui la porte.

CÉPHISE.

C'est un honneur qui ne m'est point dû.

LA FOLIE.

Oh! que si! vous n'avez seulement qu'à conter votre histoire à Momus.

CÉPHISE.

Air : *Ton relon, ton, ton.* n.° 236.

Certain caissier de notre voisinage,
Venoit chez moi faire le Céladon ;
Pendant deux mois à son tendre langage,
Je répondis constamment sur ce ton :
Ton relon, ton ton,
Tontaine,
La tontaine,
Ton relon, ton ton,
Tontaine,
La ton ton ;

Air des *Folies d'Espagne.* n.° 31.

Je vais mourir, dit-il à ma suivante,
En se plaignant un jour de ma rigueur ;
Puisque Céphise à mon ardeur constante
Oppose, hélas! un inflexible cœur.

Air : *Y avance, y avance.* n.° 58.

La soubrette lui répondit :
Mon garçon, tu n'as point d'esprit.
Veux-tu voir finir ta souffrance?

(*Faisant l'action de compter de l'argent.*)

Y avance, y avance, y avance.

MOMUS.

Serviteur à la résistance.

CÉPHISE.

Il ne négligea point cet avis-là.

LA FOLIE.

Air : *Vous m'en contez toujours.* n.° 357.

Et l'argent ne vous manqua pas? (*bis*)

CÉPHISE.

Voyant que j'aimois les ducats,
(Faisant encore l'action de compter de l'argent.)
Il m'en comptoit, il m'en comptoit toujours;
Mais un malheur finit le cours
De ces belles amours.

MOMUS.

Il fit banqueroute, n'est-ce pas?

CÉPHISE.

Justement.

MOMUS.

Et il vous laissa de bons effets?

CÉPHISE.

Pour plus de cent mille francs.

MOMUS, *à la Folie.*

Air: *Quel plaisir de voir Claudine!* n.° 25.

Elle n'est, parbleu! pas sotte;
Elle a tiré le bon bout:
Cela sent peu la marotte.

LA FOLIE.

Un moment. Ecoutez tout.

CÉPHISE.

Mais, hélas! un jeune dissipateur, que j'ai trop chéri, m'a ruinée.

MOMUS, *à part.*

Ahi, ahi, ahi!

LA FOLIE.

Nous y voilà.

CÉPHISE.

Air: *Hélas! ce fut sa faute.* n.° 238.

Après avoir eu tant de bien, (*bis*)
Je ne me vois presque plus rien.

LA FOLIE.

Ma foi, c'est votre faute.

MOMUS.

Oui, vraiment, vous méritez bien
De porter la calotte,
Lon la,
De porter la calotte.

LA FOLIE.

Oh! pour cela, oui.

MOMUS.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Momus, qui de la gent ratière
A droit de régler les destins,
De ses fidèles calotins
Vous nomme vivandière.

CÉPHISE.

Comment? vivandière! vous n'y pensez pas.

MOMUS.

On n'appelle point de mes jugements. (*A la Folie.*) Faites-lui expédier un brevet. (*Céphise sort avec la Folie.*) Mais quel fantôme s'avance.

SCÈNE V.

MOMUS, M. PLUVIO.

Il a un manteau de toile cirée, et un chapeau couvert de même toile.

MOMUS.

Eh! c'est notre ami Pluvio, ce grand parieur * de pluie!

* Un particulier, cette année-là, voyant qu'il pleuvoit le jour de la fête de Saint-Gervais, paria des sommes considérables contre

M. PLUVIO.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux ?* n.° 13.

Je viens encor, seigneur Momus,
De gager quatre mille écus,
Qu'il doit, pendant la quarantaine,
Pleuvoir tous les jours à Paris.
Ma foi, ma fortune est certaine.

MOMUS.

Vous faites là de beaux paris !

L'observatoire ne seroit-il pas de moitié avec vous ?

M. PLUVIO.

Air : *L'eau qui tombe goutte à goutte.* n.° 358.

Vous raillez de ma gageure ;
Mais je gagnerai pourtant.
(*Regardant en l'air avec agitation.*)
Je vois une nue obscure ;
Il pleuvra dans un instant.
L'eau qui tombe goutte à goutte.....
Paix !
(*Il écoute.*)

MOMUS, *à part.*

Que diable est-ce qu'il veut ?
(*Haut.*)
Que faites-vous là ?

M. PLUVIO.

J'écoute.

MOMUS.

C'est un écoute s'il pleut.

---

plusieurs personnes qu'il pleuvroit quarante jours de suite. Il fit effectivement de la pluie pendant quinze jours ; mais le temps se mit au beau et ruina le partisan du proverbe. (*Note de l'Auteur.*)

M. PLUVIO.

Vous plaisantez mal-à-propos. Il pleut assurément.

MOMUS, *à part.*

Ce fou-là n'a que sa pluie en tête.

Air : *Tout le long de la rivière.* n.° 83.

Pauvre fanatique,
Tu vas bien gagner !
Mortel aquatique,
Va te promener
Tout le long de la rivière,
Laire,
Lon lan la,
Tout le long de la rivière,
L'hôpital est là.

M. PLUVIO, *s'enveloppant dans son manteau.*

Oh! pour le coup, il pleut. Quelle pluie d'or!

Air : *Le temps se barbouille.* n°. 359.

Oui, ventrebleu ! je me mouille.

MOMUS.

Pas encor.

M. PLUVIO.

Cela viendra.

MOMUS.

Pour vous et pour la grenouille
Quel grand profit ce sera!

M. PLUVIO, *riant et sautant.*

Le temps se barbouille, bouille, bouille,
Le temps se barbouillera.

MOMUS, *l'embrassant et lui crachant au visage.*

Vous êtes un homme impayable, monsieur Pluvio.

M. PLUVIO, *s'essuyant.*

Ah! que diable...

MOMUS.

C'est de la pluie, mon cher, c'est de la pluie.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Je vous assigne une trentaine
De mille écus de revenu,
Sur tous les brouillards de la Seine.

M. PLUVIO.

Je vais gagner comme un perdu.

MOMUS.

Air : *Allons, gai.* n.° 28.

Pour mieux vous mettre en vogue,
L'ami, dès ce moment
Je vous fais l'astrologue
De notre régiment.

M. PLUVIO, *s'en allant.*

Allons, gai,
D'un air gai,
Toujours gai, etc.

MOMUS.

Je crois, après tout, que ce drôle-là seroit mieux aux petites-maisons que dans le régiment.

SCÈNE VI.

MOMUS, UN POÈTE.

MOMUS, *à part.*

Mais que vois-je? Quel est ce seigneur-là?

LE POÈTE.

Air : *Musette de Callirhoé.* n.° 360.

Grand Momus,
Je suis poëte,

Interprète
Du fils de Vénus :
Du lyrique,
Tant qu'on voudra ;
Ma boutique
Fournit l'Opéra.
Qui désire
Bien écrire,
Ou bien dire,
Soit dans la province, ou dans Paris,
Je compose
De la prose.
A tout prix.

MOMUS.

N'auriez-vous point quelque harangue de hazard pour un tambour qui doit être reçu dans le régiment ?

LE POÈTE, *faisant l'action de compter de l'argent.*

Il n'a qu'à parler.

MOMUS.

Air : *Les filles de Nanterre.* n.° 79.

Un auteur doit-il faire
Des gestes de banquier ?

LE POÈTE.

Oh ! je suis un compère
Qui sais plus d'un métier.

MOMUS.

M'apportez-vous quelque ode à ma louange ?

LE POÈTE.

Air : *A la façon de Barbari.* n.° 22.

Louer n'est point du tout l'emploi
De ma caustique muse ;

A vanter tout autre que moi
Ma plume se refuse :
Je sais mieux donner un lardon.
La faridondaine,
La faridondon.

MOMUS.

Mais souvent on le paye ici,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

LE POÈTE.

A-propos de payer. Je n'ai encore rien reçu pour tous les services que j'ai rendus au régiment de la calotte.

MOMUS.

Quels services?

LE POÈTE.

Hé! mais, j'ai fait, comme vous savez, certains brevets....

MOMUS.

Ah! je ne songeois point à ce travail-là.

Air : *Laissons là la fumée.* n.° 276.

Je veux, pour récompense,
Vous donner tous les ans
Une belle ordonnance
De quatre mille francs.
Vous les prendrez sur toutes les fumées
Que font de nos grivois les pipes allumées.

LE POÈTE.

Air : *Laire-la, laire lan-laire.* n.° 23.

Je ne sais quel remercîment.....

MOMUS.

Ce n'est pas tout. Du régiment
Je vous fais le sous-secrétaire.

LE POÈTE, *d'un air mécontent.*

Laire la, laire lan-laire,
Laire la,
Laire lan-la.

MOMUS.

Vous méritez un meilleur poste; mais vous y parviendrez.

Air : *Jean-Gille.* n.° 235.

On vous connoît pour habile,
Jean-Gille,
Gille, joli Jean;
On prise votre beau style,
Jean-Gille,
Gille, joli Gille,
Gille, joli Jean,
Joli Jean, Jean-Gille,
Dans le régiment.

LE POÈTE.

Sous-secrétaire! Moi sous-secrétaire!

MOMUS.

Vous êtes remuant, vous vous pousserez.

LE POÈTE.

Du diable!

Air : *Ma commère, quand je danse.* n.° 113.

Je ne puis rester en place,
Nul emploi ne me liera;
Je sors d'ici, je sors de là,
Je sors d'ici, rentre là, sors de là.
Ce n'est pas que l'on me chasse.

MOMUS.

Tout le monde sait cela.

Allez, monsieur le sous-secrétaire, allez m'attendre au drapeau.

SCÈNE VII.

MOMUS, DORIMÈNE.

MOMUS, *à part.*

Ventrebleu ! Voici de l'ustensile pour le régiment. (*Haut à Dorimène.*)

Bon jour, aimable jouvencelle.

DORIMÈNE.

Air : *Si ma Philis vient en vendange.* n.° 361.

Salut au dieu de la satire.

MOMUS.

Qui peut ici vous attirer ?
Êtes-vous du corps ?

DORIMÈNE.

Non, vraiment.

MOMUS.

C'est-à-dire
Que vous venez vous faire incorporer.

DORIMÈNE.

Ma physionomie vous paroît-elle demander de l'emploi dans le régiment ?

MOMUS.

Sans doute ; et j'aurois envie de vous mettre à la queue de la brigade des endormis, pour les réveiller.

DORIMÈNE.

Oui-dà !

MOMUS.

Air : *Quel plaisir de voir Claudine !* n.° 25.

Pour mettre un cœur à la chaîne,
Il ne vous faut qu'un souris ;
Vous devez, ma belle Hélène,
Avoir nombre de Pâris.

DORIMÈNE.

Air : *Landeriri.* n.° 55.

Plus de cinquante tour-à-tour,
Sont venus me faire la cour,
Landerirette ;
Mais je n'en ai plus aujourd'hui,
Landeriri.

MOMUS.

Cela m'étonne.

DORIMÈNE.

Il m'a d'abord passé par les mains un joueur.

MOMUS.

Mauvaise pratique ! Il y a bien des vicissitudes dans la dépense de ces gens-là.

DORIMÈNE.

Je vous en réponds. On ne peut manger avec eux une perdrix, qu'avec la permission d'un paroli, ou d'une réjouissance.

Air : *Les Feuillantines.* n.° 114.

La cuisine de messieurs
Les joueurs
Est sujette aux non-valeurs ;
Aujourd'hui bécasse et truite ;
Et demain (*bis*) point de marmite.

MOMUS.

Oh ! dame, ce n'est pas là la marmite des chanoines.

DORIMÈNE.

Au joueur a succédé un agioteur.

MOMUS.

Cela est plus solide.

DORIMÈNE.

Point du tout. L'agiot a ses révolutions comme le jeu.

Air : *On n'aime point dans nos forêts.* n.° 32.

La maison d'un agioteur,
Qui paroît si bien étoffée,
Ressemble au palais enchanteur
Que d'un mot bâtit une fée;
Ce n'est qu'un objet décevant :
Autant en emporte le vent.

MOMUS.

Oui; un coup de baguette fait cette affaire-là.

DORIMÈNE.

Après l'agioteur, il se présenta un jeune musicien.

Air : *Tourelourirette.* n.° 222.

Du dieu de Cythère,
C'étoit le minois;
De plus, le compère
Avoit un, tourelourirette,
Avoit un, lonla derirette,
Un beau son de voix.

MOMUS.

Air : *Est-ce ainsi qu'on prend les belles.* n.° 225.

Ce rossignol de ruelles,
Par sa voix vous enjôla ?

DORIMÈNE.

Il m'offrit chansons nouvelles;

Mais il n'avoit que cela.
Est-ce ainsi qu'on prend les belles ?
Lonlanla,
O gué lonla.

MOMUS.

Il vous falloit un autre rossignol que celui-là. Et quel autre amant obtint la survivance de votre petit Orphée?

DORIMÈNE.

C'est ce que j'ai oublié. J'en ai depuis congédié je ne sais combien, qui ne me convenoient pas plus que lui.

MOMUS.

Air : *Adieu, paniers, vendanges sont faites.* n.° 164.
On ne peut fixer les coquettes.

DORIMÈNE.

Les hommes sont-ils plus constants ?
Dès que nous les rendons contents,
Adieu, paniers, vendanges sont faites.

MOMUS.

Cela est vrai. Les petits-maîtres ont corrompu la masse de la galanterie.

DORIMÈNE.

Air du *Menuet des huit sous.* n.° 362.

Dieux des plaisirs, fils de Vénus,
Que devient ta gloire ?
On ne voit plus
Que chez Bacchus
Des gens assidus :
On suit trois jours
Les amours,
Quelle victoire!

Les foibles amants sont las,
Dès qu'ils font seulement quatre pas.

MOMUS.

Je vois bien que vous connoissez les hommes.

DORIMÈNE.

A merveille; et je viens exprès à la revue de votre régiment, pour chercher mon fait.

MOMUS.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Je veux bien vous rendre service.
Pour mieux vous choisir un amant,
Je vous établis inspectrice
De mon célèbre régiment.

Dorimène fait une révérence, et se retire. Momus, pendant qu'elle s'en va, dit à part :

Voilà une petite friponne d'inspectrice, qui ne souffrira pas les traîneurs.

SCÈNE VIII.

MOMUS, LA FOLIE, PANTALON.

LA FOLIE.

Je vous présente le seigneur Pantalon.

MOMUS.

Eh ! que vient-il faire ici?

PANTALON, *saluant Momus.*

Son deputato della mia compania. . . .

MOMUS, *le contrefaisant.*

Mia compania. Oh ! que diable, gardez votre

italien pour la ville ; il faut parler françois dans les faubourgs.

PANTALON.

Air : *Faites boire à triple mesure.* n.° 277.

Mes camarades voudroient être
Acteurs de votre régiment ;
Je viens ici, souverain maître,
Vous demander votre agrément.

MOMUS.

Voilà les Italiens, ils veulent être par-tout.

LA FOLIE.

Air : *O reguingué, ô lon-lan-la.* n.° 4.

Momus, il faut les recevoir. (*bis*)

MOMUS.

Très-volontiers, s'ils me font voir,
O reguingué, ô lon-lan-la,
Des titres qui soient authentiques.

PANTALON.

Nous en avons de magnifiques.

Primo. Nous avons quitté notre hôtel,

Air : *Jardinier, ne vois-tu pas.* n.° 73.

Et transporté noblement *
Notre laboratoire,
Au faubourg de Saint-Laurent,
Appelé vulgairement,
La foire, la foire, la foire.

Air : *Le long de çà, le long de là.* n.° 363.

Nos partisans font l'éloge
De ce déménagement :

---

* Les Italiens, en s'établissant à la foire Saint-Laurent (comme il en est parlé dans l'avant-dernière scène du RAPPEL), annoncèrent dans leur affiche qu'ils joueroient une telle pièce *sur leur théâtre du faubourg Saint-Laurent*, pour éviter le mot foire.

(*Note de l'Auteur.*)

Nous prenons un air de doge;
Nous affichons fièrement
Le long de çà,
Le long de là,
Le long de la loge,
Par-derrière et par-devant.

LA FOLIE.

Voilà de bons titres, cela!

MOMUS.

Point du tout. Puisque le spectateur fuit les Italiens dans la ville, ils font bien de le venir chercher à la foire.

LA FOLIE.

Air : *Talalerire.* n.° 77.

Momus est par trop difficile.

MOMUS.

Mais je ne vois point là de rats.

LA FOLIE.

Quoi! vouloir lutter contre Gille!

MOMUS.

Pourquoi non?

PANTALON.

Vous ne tiendrez pas
Contre ce que je vais vous dire.

MOMUS, *branlant la tête.*

Talaleri, talaleri, talalerire.

PANTALON.

Air : *Quand la mer rouge apparut.* n.° 364.

Nous avons, pour plaire aux yeux *,
Fait grande dépense,

---

* Les Italiens firent une dépense prodigieuse en décorations et en habits pour une pièce qui n'eut pas un grand succès.
(*Note de l'Auteur.*)

Croyant qu'on n'aime en ces lieux
Que vaine apparence;
Mais le trait original,
C'est d'imaginer un bal *
Dans la ca, ca, ca,
Dans la ni, ni, ni,
Dans la cu, cu, cu,
Dans la ca. dans la ni, dans la cu,
Dans la canicule.
Chose ridicule!

LA FOLIE, *à Momus.*

Hé bien?

MOMUS.

Oh! Je me rends à cela.

Air: *Amis, sans regretter Paris.* n.° 21.

Je vois, mon ami Pantalon,
Que ta troupe mérite,
A ce brillant échantillon,
D'être ma favorite.

PANTALON, *faisant une profonde révérence à Momus.*

La ringratio, signor, la ringratio.

MOMUS.

Allons; vous serez reçu tout-à-l'heure pour vous et vos confrères.

LA FOLIE.

Il faut remettre à demain les autres réceptions.

MOMUS, *à la cantonnade.*

Air: *Buvons à nous quatre.* n.° 365.

Folâtre milice

---

* Ils donnèrent à la foire, pendant la canicule, un bal qui coûta beaucoup, et où personne n'alloit. (*Note de l'Auteur.*)

Qui suivez mes loix,
Accourez tous à ma voix;
Et qu'on applaudisse
A mon juste choix.

SCÈNE IX et dernière.

MOMUS, LA FOLIE, PANTALON, TROUPE DE CALOTINS ET DE CALOTINES.

L'orchestre joue une marche folle. On voit paroître trois danseurs et trois danseuses, que suivent une douzaine de calotins, tous vêtus de robes à longues manches, parsemées de rats. Ils ont la calotte en tête et la marotte à la main. Après eux marchent deux enfants vêtus de même, et portant à la main, l'un une grosse calotte, et l'autre une marotte. Momus, la Folie et Pantalon ferment la marche. Après quoi, on apporte une espèce de chaire de professeur, dans laquelle se met Momus. Pantalon s'assied au bas de la chaire sur un tabouret. Les calotins examinateurs se placent sur des bancs qu'apportent les danseurs, et qu'on range des deux côtés de la chaire. Quand chacun a pris sa place, Momus adresse ce discours à l'assemblée, à l'imitation de la cérémonie du Malade imaginaire.

MOMUS.

Messiores calotini,
Meo favore si digni,
Dans le grand besoin qu'avetis
De bonis comedianis,
Vous ne pouvez mieux facere
Qu'italianos prendere.
Volunt cum vobis essere,
Pour vous benè divertire,
Tant par bonis comediis,
Que par balis magnificis.
Habilis homo que voici,
Pour cet effectu vient ici.
Recevendo istam barbam,
Recevretis totam troupam.
Illum, in choisis theâtri,
Vous pouvez interrogare,
Et à fond examinare
S'il a l'esprit regimenti.

I.[er] CALOTIN.

Cum Momi permissione,
Très docte comediane,
Tibi ferai questionem
A mon avis importantem.
Quandò vestræ piecès novæ
Vous sembleront trop frigidæ,
Pour bien illas rechaufare,
Quid illis facere?

PANTALON.

Theatrum decorare,
Posteà cantare,
Ensuita dansare.

CHŒUR, *chantant.* n.° 366.

Benè, benè respondere :
Dignus, dignus est entrare
In calotino corpore.

II.[e] CALOTIN.

Si voisini dans leurs piecès
Avoient bellas novitates,
Benè scriptas et salaces,
Quid, pour illis resistare,
Trovas à-propos facere ?

PANTALON.

Theâtrum decorare,
Posteà cantare,
Ensuita dansare.

CHŒUR.

Benè, benè respondere :
Dignus, dignus est entrare
In calotino corpore.

III.[e] CALOTIN.

Mais si, malgré vos lepores,
La foule des spectatores,
Alloibat aux saltatores,
Pour chez vous la ramenare,
Quid alors facere ?

PANTALON.

Theâtrum decorare,
Posteà cantare,
Ensuita dansare.

CHŒUR.

Benè, benè respondere :
Dignus, dignus est entrare
In calotino corpore.

MOMUS, *à Pantalon.*

Juras gardare statuta
A la raison contraria,
Observés in regimento ?

PANTALON.

Juro.

MOMUS.

De non jamais te servire
D'auteurs qui soient meliores
Que vos auteurs ordinares,
Troupa dût-elle crevare,
Ou sortire du Royaumo ?

PANTALON.

Juro.

MOMUS, *prenant la calotte et la marotte des mains des deux enfants.*

Ego, cum istâ calottâ
Auriculis decoratâ,
Atque cum istâ marottâ
Aux originaux debitâ,
Tibi tuisque confreris,
In paradibus versatis,
Plenam puissantiam dono
Decorandi,
Cantandi,
Balandi,
Baragouinandi,
Et ennuiandi,
Tant in villâ, qu'au fauborgo.

L'orchestre reprend la marche. Les calotins vont saluer l'un après l'autre Pantalon. Les

danseurs s'avancent ensuite et forment une danse qui est suivie de ce vaudeville.

VAUDEVILLE.

Air de *M. Aubert.* n.° 367.

Premier couplet.

UN CALOTIN.

Vive la calotte,
Ce beau régiment!
Oh! que la marotte
Donne d'agrément!
Voit-on jamais le chagrin
Chez un digne calolin?
Tin, tin, tin, tin, tin, terelin, tin, tin.

CHŒUR.

Voit-on jamais, etc.

Deuxième couplet.

UNE CALOTINE.

Beautés mal pourvues,
Venez promptement
Faire vos recrues
Dans le régiment:
Pour l'amour vif et badin
Rien n'est tel qu'un calotin.
Tin, tin, tin, tin, tin, terelin, tin, tin.

CHŒUR.

Pour l'amour, etc.

Troisième couplet.

PANTALON.

Jaloux, de vos flammes
Calmez les vapeurs:
Sentez pour vos femmes
De douces ardeurs:

Jamais le grondeur Vulcain
Ne fut qu'un sot calotin.
Tin, tin, tin, tin, tin, terelin, tin, tin.

CHŒUR.

Jamais le grondeur, etc.

Quatrième couplet.

UNE CALOTINE.

Le dieu de Cythère,
Ce ratier charmant,
A quitté sa mère
Pour le régiment.
Son ami le dieu du vin
Est aussi bon calotin.
Tin, tin, tin, tin, tin, terelin, tin, tin.

CHŒUR.

Son ami le dieu, etc.

Cinquième couplet.

ARLEQUIN, *au public.*

Pour nous quelle joie!
Quel contentement!
Si l'on nous envoye
Par jour seulement
Un détachement benin
De ce régiment badin!
Tin, tin, tin, tin, tin, terelin, tin, tin.

CHŒUR.

Un détachement, etc.

FIN.

L'OMBRE DU COCHER POËTE,

PROLOGUE

DES DEUX PIÈCES SUIVANTES,

Représenté par les Marionnettes étrangères, à la foire Saint-Germain, en 1722.

Les auteurs de l'Opéra-comique voyant encore une fois leur spectacle fermé, plus animés par la vengeance que par un esprit d'intérêt, s'avisèrent d'acheter une douzaine de marionnettes, et de louer une loge, où, comme des assiégés dans leurs derniers retranchements, ils rendirent encore leurs armes redoutables. Leurs ennemis, poussés d'une nouvelle fureur, firent de nouveaux efforts contre Polichinelle chantant; mais ils n'en sortirent pas à leur honneur. (*Note de l'Auteur.*)

PERSONNAGES.

POLICHINELLE.
LE COMPÈRE.
PIERROT.
ARLEQUIN.
COLOMBINE.
GRIBOURI, enchanteur.
L'OMBRE DU COCHER POETE.
Troupe d'Habitants du Pont-Neuf.

La Scène est à Paris sur le Pont-Neuf.

L'OMBRE
DU COCHER POËTE.

Le Théâtre représente le Pont-Neuf. Il y a dans l'un des côtés une boutique de savetier. On y voit le compère Gervais, la bouteille à la main, qui chante, en apostrophant sa linotte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMPÈRE, *seul.*

Air : *La tontine est une méthode.* n.° 368.

Petit oiseau qui, dans ta cage,
Chantes le soir et le matin,
Tu chanterois bien davantage,
Si tu buvois (*bis*) de ce bon vin.
Tu chanterois bien davantage,
Si tu buvois de ce bon vin.

SCÈNE II.

LE COMPÈRE, POLICHINELLE, *en guêtres, et un bâton à la main.*

POLICHINELLE, *à part.*

O che fatiga! Me voici donc à Paris par la commodité de mes sabots, comme un apprenti financier.

LE COMPÈRE, *courant embrasser Polichinelle.*

Eh! c'est le compère Polichinelle!

POLICHINELLE, *faisant deux pas en arrière.*

Vous êtes bien familier, mon ami! Est-ce que nous aurions gardé les cochons ensemble?

LE COMPÈRE.

Je vous demande pardon, monsieur; j'ai pris votre nez pour mes fesses : je vous croyois le Polichinelle de Paris.

POLICHINELLE.

Non; je suis le Polichinelle de Rome.

LE COMPÈRE.

Quoi! vous seriez ce Jean Polichinelle de Rome, oncle et légataire universel de madame Perrette la Foire?

POLICHINELLE.

Oui, vraiment.

LE COMPÈRE.

Vous venez, sans doute, recueillir sa succession?

POLICHINELLE.

C'est mon dessein ; je viens tenir sa place à Paris.

LE COMPÈRE, *lui prenant la main.*

Pargoi ! j'en suis ravi ! Vous allez devenir mon compère ; car je le suis de tous les Polichinelles passés, présents et à venir.

POLICHINELLE.

A-la-bonne-heure.

LE COMPÈRE.

Avez-vous des acteurs?

POLICHINELLE.

J'en ai un quarteron.

LE COMPÈRE.

Sont-ils bons?

POLICHINELLE.

Pas mauvais. Mais, si par hazard il s'en trouve quelqu'un qui déplaise au public, je vous le jette aussitôt au feu, et j'en fais faire un autre.

LE COMPÈRE.

Cela est commode ; on se défait comme cela facilement d'un mauvais acteur.

POLICHINELLE.

Et on n'est point obligé de lui faire une pension.

LE COMPÈRE.

Mais, puisque vous êtes héritier de la Foire, vous jouerez donc des pièces en vaudevilles?

POLICHINELLE.

Bien entendu.

LE COMPÈRE.

Vos camarades ont de la voix, apparemment?

POLICHINELLE.

Pas tant que moi : mais ils l'ont assez jolie.

LE COMPÈRE.

Vous me donnez envie de vous entendre. Voyons un peu quelle voix vous avez; lâchez-moi un ton seulement.

POLICHINELLE.

Voulez-vous un ton majeur ou un ton mineur?

LE COMPÈRE.

Celui que vous voudrez.

POLICHINELLE.

Ecoutez. (*Il pette.*)

LE COMPÈRE.

Fi! le vilain!

POLICHINELLE.

Comment vilain! Hé! ne savez-vous pas bien que les pets, sont à Polichinelle, ce que les coups de batte sont à Arlequin? Arlequin bâtonne, Polichinelle pette; c'est ce qui les caractérise.

LE COMPÈRE.

D'accord; mais donnez-moi un ton du gosier d'en-haut.

POLICHINELLE.

Oui-dà. (*Il prélude d'un ton fort enroué.*)

LE COMPÈRE.

Ah! quelle voix!

POLICHINELLE.

Vous êtes bien délicat, compère ? Il n'y en a pas une pareille à l'Opéra.

LE COMPÈRE.

Ma foi, je vous conseille de renoncer à la succession.

POLICHINELLE.

Pourquoi donc ?

LE COMPÈRE.

Hé ! que diable, vous chantez comme un crapaud.

POLICHINELLE.

Hé bien ! si nous ne pouvons pas chanter, nous parlerons.

LE COMPÈRE.

Vous ne gagnerez pas de l'eau à boire. Les Parisiens, rassasiés d'opéra et de comédies, vont à la Foire prendre des vaudevilles, comme une petite goutte de *cette affaire.*

POLICHINELLE.

Me voilà donc bien avancé.

LE COMPÈRE, *regardant derrière lui d'un air effrayé.*

Qu'est-ce que je vois là ?

POLICHINELLE.

La vilaine figure !

LE COMPÈRE, *se sauvant.*

Eh ! c'est le diable !

SCÈNE III.

POLICHINELLE, GRIBOURI, *enchanteur.*

POLICHINELLE, *voulant fuir.*

Sauve qui peut !

GRIBOURI, *le touchant de sa baguette.*

Arrête, Polichinelle, arrête ! Tu fuis le meilleur de tes amis.

POLICHINELLE, *tremblant.*

Eh ! monsieur, ce n'est pas moi !

GRIBOURI.

Je suis l'enchanteur Gribouri.

POLICHINELLE.

Ahi ! ahi ! ahi ! ahi ! ahi !

GRIBOURI.

Air : *Je ne suis pas si diable.* n.° 8.

Que ma mine effroyable
Ne te fasse point peur.
En ami secourable,
Je viens, pour ton bonheur,
De mon art admirable
Employer le pouvoir.
Je ne suis pas si diable
Que je suis noir.

Je t'apporte des pièces en vaudevilles.

POLICHINELLE.

Que voulez-vous que nous en fassions ? Nous ne savons point chanter.

GRIBOURI.

Que cela ne t'embarrasse pas. Fais seulement venir tes camarades.

POLICHINELLE.

J'y cours.... Mais les voici.

SCÈNE IV.

POLICHINELLE, GRIBOURI, PIERROT, ARLEQUIN, COLOMBINE.

POLICHINELLE.

Mes enfants, vous voyez un grand enchanteur qui veut bien faire quelque diablerie pour nous.

GRIBOURI.

Oui. Vous pouvez compter sur moi.

ARLEQUIN.

Nous vous sommes bien obligés.

GRIBOURI.

Pour vous donner le talent qui vous manque, je vais évoquer l'ombre poétique du célèbre cocher, qui a si long-temps entretenu les opéra ambulants de Paris par ses *turelure*.

PIERROT, *effrayé.*

Mais prenez bien garde à ce que vous allez faire, au-moins.

GRIBOURI.

Ne craignez rien.

Il fait avec sa baguette des gestes cabalistiques en prononçant ces paroles :

Mirlababi, serlababo,
Mirlababibobette.

(*Il chante ensuite.*)

Air des *Folies d'Espagne.* n.° 31.

Grand Apollon de la Samaritaine,
Fameux cocher, père des livres bleus,
Tes *laire la*, tes *diguedon dondaine*,
A tout jamais vivront chez nos neveux.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Devant ta burlesque éloquence,
Tout rimeur doit baisser la lance;
Et comme on garde à Montpellier
De Rabelais la souquenille,
Dans le poétique atelier,
Les muses gardent ta mandille.

Air : *Je suis la fleur des garçons du village.* n.° 160.

Sors des enfers.....

COLOMBINE, *poussant un grand cri.*

Ah !

POLICHINELLE.

Hoïmé !

ARLEQUIN.

Poveretto mi !

PIERROT.

Miséricorde !

GRIBOURI.

Rassurez-vous.

(*Il reprend l'air commencé.*)

Sors des enfers, où l'on t'a mis, sans doute,
Près du célèbre Anacréon;

A ces acteurs viens enseigner la route
De ton chansonnier Hélicon.

PIERROT.

Hé ! y-allons donc vîte, monsieur le fiacre des muses ! *Dia-hur-hiau !*

GRIBOURI.

Tais-toi donc avec ton *dia-hur-hiau !* Il semble que tu parles à un boueur.

(*Il sort des flammes de dessous le théâtre.*)

COLOMBINE.

Que de feux sortent tout-à-coup de la terre !

POLICHINELLE.

Sommo perduti.

ARLEQUIN.

Au feu ! au feu !

PIERROT.

Les pompes ! les pompes ! Elles viendront quand nous serons rôtis !

GRIBOURI.

Paix donc, braillards ! Laissez-moi achever.

POLICHINELLE.

Voilà bien des cérémonies, pour faire venir un cocher.

GRIBOURI.

Air : *Y avance, y avance.* n.° 58.

Rotomago, double le pas ;
Viens donc, cocher, ne tarde pas :
Nous implorons ton assistance :
Y-avance, y-avance, y-avance.
Honore-nous de ta présence.

Il va venir. (*On entend claquer un fouet.*)

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

J'entends déjà son fouet qui claque.
Nous l'allons voir. Il est bien près.
Le voilà. Je le reconnois
A sa verte casaque.

ARLEQUIN.

Il est jaune et vert.

PIERROT.

Il faut qu'il soit fils de quelque perroquet.

SCÈNE V.

POLICHINELLE, ARLEQUIN, PIERROT, COLOMBINE, LE COCHER, *en habit et casaque verts avec un galon aurore, et un fouet à la main.*

LE COCHER, *à Gribouri.*

Air : *Allons gai.* n.° 28.

Ta voix s'est fait entendre
Jusqu'au fond des enfers ;
Je viens ici me rendre
Pour te chanter mes airs :
Allons, gai,
D'un air gai, etc.

PIERROT.

Ma foi, voilà un bon vivant de trépassé.

GRIBOURI, *au cocher.*

Air : *Apprends-moi, cher amant.* n.° 369.

Mets cette troupe mal-habile,
En état de briller ici ;

Apprends-leur, cher ami,
Comme on fait, comme on dit un vaudeville;
Apprends-leur, cher ami,
A chanter *sol*, *fa*, *mi*.

LE COCHER.

Air : *J'offre ici mon savoir-faire.* n.° 95.

Puisqu'ainsi tu le souhaites,
Je les prends pour mes écoliers;
J'en ferai de bons chansonniers,
Et je les rendrai tous poëtes.
J'en ferai de bons chansonniers,
Et je les rendrai tous poëtes.

PIERROT.

Si vous faites ça, la vache est à nous.

GRIBOURI, *au cocher.*

Air : *Flon, flon.* n.° 121.

Donnez sur les épaules
Deux ou trois coups de fouet
A chacun de ces drôles,
Le charme sera fait.

LE COCHER *leur donnant de son fouet.*

Flon, flon,
Larira dondaine,
Flon, flon,
Larira dondon.

POLICHINELLE, *serrant les épaules.*

Tout beau, monsieur le cocher, tout beau! Me prenez-vous pour quelque cheval rétif?

PIERROT, *portant la main à son gosier.*

Ahi! ahi! je sens quelque chose qui me chatouille là.

ARLEQUIN.

Je ne sais ce qui me démange dans la gorge.

GRIBOURI.

Ha ! ha ! c'est le fouet qui a opéré.

PIERROT.

Air : *Un certain je ne sais qu'est-ce.* n.° 340.

Quel changement se fait en moi,
Par la vertu diablesse!
Ma langue prend de la souplesse,
Et dans mon gosier, par ma foi,
Je sens un certain je ne sais qu'est-ce,
Je sens un certain je ne sais quoi.

GRIBOURI.

C'est la voix qui te gagne. Et toi, Arlequin, voyons à-présent comme tu chantes?

ARLEQUIN.

Air : *Lon lan-la, derirette.* n.° 46.

Soit par bécarre ou par bémol,
Je chante comme un rossignol,
Lonlanla, derirette.
Ah! que je vais être applaudi:
Lonlanla, deriri.

GRIBOURI.

Fort bien.

POLICHINELLE.

Qu'on m'écoute aussi.

Air : *Le long de çà, le long de là.* n.° 363.

Ce feu meneur de carrosse
Vient de me rendre savant,
Ma voix, comme un pois sans cosse,
Va rouler dorénavant
Le long de çà,
Le long de là,
Le long de ma bosse,
Par-derrière et par-devant.

GRIBOURI.

Cela est à merveille.

POLICHINELLE.

Quel plaisir de savoir chanter !

LE COCHER.

Çà, mes enfans, vous êtes à-présent en état de faire revivre l'Opéra-Comique. Vous allez attirer tout Paris.

PIERROT.

Peste !

GRIBOURI.

Je vais pour cela leur donner deux pièces tirées du magasin de la nièce de Polichinelle. L'une intitulée : *Le Remouleur d'Amour;* et l'autre, *Pierrot Romulus*.

PIERROT.

Je crois que cela sera drôle.

Air : *Ho ! ho ! tourelouribo.* n.° 112.

Du fameux cocher, chantons la gloire.

CHŒUR.

Ho ! ho !
Tourelouribo.

PIERROT.

Nous allons, s'il faut l'en croire,

CHŒUR.

Ho ! ho !
Tourelouribo.

PIERROT.

Triompher à cette Foire.

CHŒUR.

Ho ! ho !
Tourelouribo.

Air parodié de *Phaéton*. n.° 370.

Le cocher qui nous fait braire,
N'a rien fait qui n'ait su plaire.
Chantons, ne cessons jamais
De publier ses couplets.

GRIBOURI.

O vous, citoyens du Pont-Neuf! venez tous rendre hommage au fameux poëte du cheval de bronze.

L'orchestre joue l'air : Flon, flon.

POLICHINELLE.

Ils vont paroître. J'entends *Flon flon,* la marche du Pont-Neuf.

SCÈNE VI et dernière.

LES PRÉCÉDENTS, L'ESPAGNOLETTE, L'OPÉRATEUR, son mari, *chacun sur leur petit cheval;* UN PORTE-FAIX; UNE CRIEUSE de vieux chapeaux, UN TISANIER, UN DÉCROTEUR, LE PETIT TROMPETTE, LE CHANSONNIER *avec son habit de plumes et son coq en tête.*

Ils arrivent tous en dansant. Après qu'ils ont dansé, le Cocher leur dit :

LE COCHER.

Avant que je retourne aux enfers, je veux vous laisser un nouveau vaudeville de ma façon. Ecoutez.

Air : *Des Poëtes.* n.° 371.

Premier couplet.

Grands auteurs, quittez la lyre,
Et cessez de travailler ;
A-présent on aime à rire,
Le sublime fait bâiller ;
C'est le tic, tic, tic,
C'est le tic du public.

CHŒUR.

C'est le tic, etc.

Second couplet.

PIERROT.

Dans ce temps joyeux, les belles
N'ont plus de tristes moments ;
Et comme des sœurs jumelles,
Vivent avec leurs mamans :
C'est le tic, tic, tic,
C'est le tic du public.

CHŒUR.

C'est le tic, etc.

Troisième couplet.

L'ESPAGNOLETTE.

On aime et l'on boit bouteille,
Sans appréhender le hic ;
Avec le dieu de la treille,
Cupidon vit en pic-nic ;
C'est le tic, tic, tic,
C'est le tic du public.

CHŒUR.

C'est le tic, etc.

Quatrième couplet.

POLICHINELLE, *aux spectateurs.*

Qu'une affluence éternelle
Soit chez les acteurs de bois,
Et que de Polichinelle
L'on dise tout d'une voix :
C'est le tic, tic, tic,
C'est le tic du public.

CHŒUR.

C'est le tic, etc.

FIN DU PROLOGUE.

LE RÉMOULEUR D'AMOUR,

PIÈCE EN UN ACTE,

Représentée par les Marionnettes étrangères, à la foire Saint-Germain en 1722.

PERSONNAGES.

L'AMOUR.
PIERROT.
FANCHETTE, couturière, aimée de Pierrot.
UN PETIT-MAITRE, Arlequin.
UNE COQUETTE.
M. VIROSOLI, maître de pension.
COLIN, paysan.
CLAUDINE, paysanne.
UN SUISSE.
Troupe de Pélerins et de Pélerines de Cythère.

La Scène est d'abord dans une rue de Paris, et ensuite dans les jardins de Cythère.

LE RÉMOULEUR D'AMOUR.

Le Théâtre représente une rue, au milieu de laquelle on voit Pierrot, qui fait l'action de repasser des couteaux sur une meule de gagne-petit.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERROT, *seul.*

Air : *Le gagne-petit.* n.° 372.

Premier couplet.

PROMENER la brouette
Tout le long du jour;
Boire avec la brunette
Le soir au retour :
(*Il repasse sur sa meule.*)
Braver l'insomnie,
Dans un mauvais lit;
Or, voilà la vie
Du gagne-petit.
(*Il repasse.*)

Second couplet.

Je suis du rémoulage
La plus fine fleur ;
Et le plus fort ouvrage
Ne me fait point peur.
(*Il repasse.*)
Quand femme gentille
Vient à m'appeler,
Vous voyez un drille
Prompt à travailler.
(*Il repasse.*)

SCÈNE II.

PIERROT, FANCHETTE.

PIERROT.

Eh ! bon jour, mademoiselle Fanchette.

FANCHETTE.

Vous voilà donc, monsieur l'affronteur?

PIERROT.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Qu'avez-vous, belle couturière,
Ma petite fleur printannière ?

FANCHETTE.

Rengaînez tous ces doux propos,
Ma maîtresse est fort courroucée !
Sa grande paire de ciseaux.....

PIERROT.

Ne l'ai-je pas bien repassée?

FANCHETTE.

Elle ne se plaint pas de cela ; mais le clou de ses ciseaux ne tient plus.

PIERROT.

Ce n'est pas ma faute.

Air : *Il étoit trois filles qui filoient du lin.* n.° 373.

C'est qu'elle est trop vive :
Parbleu le moyen !
Aux cloux que je rive
Il ne manque rien ;
Car je les cogne, cogne,
Car je les cogne bien.

FANCHETTE, *lui donnant de petits soufflets.*

Çà, monsieur le raisonneur,

Air : *Pierrot reviendra tantôt.* n.° 374.

Quand voulez-vous passer chez nous? (*bis.*)

PIERROT, *lui mettant la main sous le menton.*

Dès demain matin, mes yeux doux.

FANCHETTE, *le repoussant.*

Pierrot....!
Pierrot, venez y tantôt.

PIERROT.

Tantôt vous verrez Pierrot.

FANCHETTE.

Tenez-vous, s'il vous plaît.

PIERROT.

Air : *Qu'on apporte bouteille.* n.° 20.

Tu viens toujours, brunette,
Badiner avec moi ;
Et tu ne veux jamais, folette,
Que Pierrot badine avec toi.

FANCHETTE.

Air : *Du haut en bas.* n°. 91.

Gagne-petit,
Je n'écoute point la fleurette,
Gagne-petit.

PIERROT.

Mais pour quelque garçon gentil,
Peut-être êtes-vous plus doucette ?

FANCHETTE.

Non. Tout homme est près de Fanchette,
Gagne-petit.

PIERROT.

Air : *Margoton allant au moulin.* n.° 375.

Si pourtant, mon petit tendron,
Je vous convenois pour mignon,
Vous auriez un bon compagnon.

(*Il la tourmente.*)

Lanfin, lanfa,
Lantourelourifa.

FANCHETTE, *se défendant.*

Arrêtez-vous donc. Fi donc, badin ! Laissez-moi là.
Oh ! je n'aime point du tout cela !

(*Elle se débarrasse de ses mains, et s'enfuit.*)

L'orchestre joue la descente de l'Amour ; et l'on voit ce dieu qui vient, en volant, se présenter devant Pierrot.

SCÈNE III.

PIERROT, L'AMOUR.

PIERROT.

Air : *Dondaine, dondaine.* n.° 39.

Quel enfant vient dans ce séjour ? (*bis*)
Il paroît plus beau que le jour.
Je l'aime, je l'aime,
Il ressemble à l'Amour.

L'AMOUR.

C'est l'Amour même.

PIERROT.

Air : *Petit boudrillon.* n.° 352.

Sur les bords de la Seine,
Vous venez en frêlon,
Boudrillon,
Faire à quelque inhumaine
Sentir votre aiguillon,
Boudrillon,
Petit boudrillon,
Boudrillon, dondaine,
Petit boudrillon,
Boudrillon, dondon.

L'AMOUR.

Air : *Ho, ho! ha, ha! et pourquoi donc?* n.° 283.

J'aurois beau le vouloir,
Mon cher Pierrot, hélas!
Je n'ai plus de pouvoir,
Tire-moi d'embarras.

PIERROT.

Ho, ho! ha, ha!
Et pourquoi donc? Comment cela?

L'AMOUR.

Air : *Le Rémouleur.* n.° 376.

Depuis qu'à coups de flèche,
Aux cœurs je fais brèche,
Mes traits lancés,
Se sont émoussés:
Par toi qu'ils soient repassés.
Gentil Rémouleur,
Reçois cet honneur.

PIERROT.

J'y consens de bon cœur.
Je rémoudrai,
J'aiguiserai;

Pour vous ma meule tourne,
Tourne, retourne.
Vous avez fort bien rencontré.

L'AMOUR.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Allons, sans tarder davantage,
Je te conduis dans mon palais.
Là, je t'instruirai de l'usage
Que je veux faire de mes traits.

L'Amour embrasse Pierrot, et l'enlève.

PIERROT.

Air : *Suivons l'amour, c'est lui qui nous mène.* n.° 148.

Suivons l'Amour, c'est lui qui nous mène....

Le théâtre change en cet endroit, et représente les jardins de Cythère dans les ailes, avec une mer dans le fond. Il paroît une barque remplie de pélerins et de pélerines de Cythère, et conduite par deux Amours. Les pélerins vont débarquer dans la coulisse. Pendant ce temps-là, l'orchestre joue une musette pour l'arrivée et pour la marche des pélerins, qui suit le débarquement.

SCÈNE IV.

TROUPE DE PÉLERINS ET DE PÉLERINES.

UN PÉLERIN.

Air : *Pour la Baronne*, rondeau. n.° 377.

On voit la rose
Naître en ces lieux à tout moment; (*bis*)

Et dès l'instant qu'elle est éclose,
Avec un tendre empressement
L'Amour l'arrose.

UNE PÉLERINE.

Air de *M. de la Croix*. n.° 378.

Les rossignols sous cet ombrage,
Lui rendent hommage
Par leurs doux chants :
Mais ce qui lui plaît davantage,
C'est le badinage
Des moineaux francs.

(Ils se retirent tous.)

SCÈNE V.

COLIN, CLAUDINE.

COLIN.

Air : *Ton humeur est Catherine*. n.° 144.

Oui, nous voici, ma Claudeine,
Dans l'île du dieu d'Amour :
Et je sens que ma poitreine
Deviant plus chaude qu'un four.

CLAUDINE.

Je me sens itout de même ;
Comme toi, Colin, je bous :
Il m'est avis que je t'aime
Ici plus fort que cheux nous.

COLIN.

C'est le tarroir qui fait ça.

Air : *Les Feuillantines*. n.° 114.

Foin du procureux fiscal
Mon rival,
Qui nous bâille tant de mal !

Ton père est-il fou de prendre
Ce vieux co, ce vieux coquin pour son gendre?

CLAUDINE.

Air: *Tian, morgué, tian, si tu savois.* n.° 379.

Pourquoi veut-il me donner
Ce bon-homme qui radote?
On ne peut l'en détourner.

COLIN.

Que diantre aussi, c'est ta faute!
Tian, morgué, tian, si tu voulois,
Tous deux tu les attraperois;
Mais tu fais trop la sotte.

CLAUDINE.

Air: *Ah! voyez donc, ah! voyez donc?* n.° 380.

Colin, de suivre ta leçon,
Je ne suis pas si folle,
J'y veux un peu plus de façon.
Ah! voyez donc, (*bis*)
Comme il s'y prend, le drôle!

COLIN.

Air: *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Ah! voici le dieu de Cythère!
De tout ce qu'il conseillera,
Ne faut pas aller au contraire.

CLAUDINE.

Mais c'est suivant ce qu'il dira.

SCÈNE VI.

COLIN, CLAUDINE, L'AMOUR.

COLIN, *saluant l'Amour.*

Air: *Voulez-vous savoir qui des deux?* n.° 13.

Votre valet, monsieu l'Amour.

L'AMOUR.

Qui peut vous conduire à ma cour?

COLIN.

C'est pour vous dire notre peine.
Un barbon avec ses ducats,
Voudroit me dénicher Claudeine.
Tirez-nous de ce mauvais pas.

CLAUDINE.

Air : *La Ceinture.* n.° 110.

Mettez fin à notre tourment,
Aimable dieu de la tendresse :
Délivrez-nous de cet amant;
Otez-lui le trait qui le blesse.

L'AMOUR.

Je vais lui décocher une flèche plus puissante.

Air : *L'onguent miton-mitaine.* n.° 381.

Belle, calmez votre effroi.
Pour subir une autre loi,
Il va quitter la vôtre.

COLIN.

C'est fort bian dit, par ma foi;
Car un clou chasse l'autre.

CLAUDINE, *faisant la révérence.*

Que je vous sommes obligés!

COLIN, *à Claudine.*

Air : *Morgué ! je t'aime, Bastienne.* n.° 382.

Tatigué! que j'ai, Claudeine,
Le cœur joyeux;
Boute ta main dans la mienne :
Nargue du vieux!
Pour moi, je sis dans mes biaux ans;
Par-là morgué! combien d'enfants
J'aurons tous deux!
J'aurons tous deux!

(Ils saluent l'Amour, et s'en vont.)

SCÈNE VII.

L'AMOUR, PIERROT.

PIERROT, *lui présentant un paquet de flèches.*

Air : *Flon, flon.* n.° 121.

Après bien de la peine,
J'ai rempli vos souhaits.
Courez la pretantaine,
Vos aiguillons sont prêts :
Flon, flon,
Larira, dondaine,
Flon, flon,
Larira, dondon.

L'AMOUR.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

J'en vais faire l'expérience.
Je reviendrai dans peu de temps.
Pour moi, Pierrot, donne audience
A tous les tendres suppliants.

(*L'Amour s'envole.*)

SCÈNE VIII.

PIERROT, *seul.*

Air : *Prenez bien garde à votre cotillon.* n.° 383.

L'Amour s'envole vers Paris.
Que de cœurs vont être surpris !
Il va faire un beau carillon !
Mesdames, prenez bien garde à votre cotillon,
A votre cotillon.

SCENE IX.

PIERROT, UN PETIT-MAITRE, Arlequin.

LE PETIT-MAITRE.

Hola ! grivois! n'appartiens-tu pas à l'Amour.

PIERROT.

C'est moi qui repasse ses flèches.

Air : *On dit que vous aimez les fleurs*. n.° 194.

Vous, monsieur, qui m'interrogez,
Vous m'avez bien l'air d'être,
D'être petit, d'être petit,
L'air d'être petit-maître petit,
L'air d'être petit-maître.

LE PETIT-MAITRE.

Cela est vrai.

Air : *O reguingué, ô lon-lan-la*. n.° 4.

Seconde-moi, beau rémouleur. (*bis*)
Je poursuis un rebelle cœur,
Dont je ne puis être vainqueur.

PIERROT.

Jamais petit-maître à Cythère
N'est venu pour pareille affaire.

Eh ! quelle est donc cette cruelle ?

LE PETIT-MAITRE.

C'est une comédienne.

PIERROT.

Il n'est pas possible ! Comment vous y prenez-vous donc?

LE PETIT-MAITRE.

Air : *Robin, turelure lure.* n.° 51.

Pour m'attirer ses faveurs,
Je fais briller ma figure;
Je prodigue les douceurs.

PIERROT.

Turelure!

LE PETIT-MAITRE.

Contre mon destin je jure.

PIERROT.

Robin, turelure lure.

LE PETIT-MAITRE.

Air : *Lonlanla, l'amour n'y fait rien.* n.° 384.

Je viens conjurer l'Amour
De blesser cette friponne,
Je viens conjurer l'Amour
De me venger en ce jour.

PIERROT.

Lonlanla, l'Amour n'y fait rien,
Si l'argent ne sonne, sonne.
Lonlanla, l'Amour n'y fait rien,
Si l'argent ne sonne bien.

LE PETIT-MAITRE.

De l'argent? Oh! je suis votre valet.

Air : *Le fameux Diogène.* n.° 11.

J'espérois sans finance,
Vaincre la résistance
De ma belle Catin.

PIERROT.

Votre erreur est extrême;
Le dieu d'amour lui-même
Y perdroit son latin.

LE PETIT-MAITRE.

Cela étant, j'y renonce.

Air : *Bannissons d'ici l'humeur noire.* n.° 47.

C'en est fait, je me rends justice :
Je n'étois, ma foi, qu'un oison.
Je pris ce dessein par caprice,
Je l'abandonne par raison.

(*Il s'en va.*)

PIERROT.

Voilà un petit-maître qui fait comme le renard.

SCÈNE X.

PIERROT, M. VIROSOLI, maître de pension.

PIERROT, *à part.*

Ho ! ho ! Que vient faire ici ce visage-là ?

M. VIROSOLI.

Air : *Je reviendrai demain au soir.* n.° 16.

Monsieur, je viens dans ce séjour,
Pour parler à l'Amour. (*bis*)

PIERROT.

Vous rencontrez son substitut.

M. VIROSOLI, *saluant Pierrot.*

Recevez mon salut. (*bis*)

PIERROT.

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

Quel métier faites-vous, l'ami ?

M. VIROSOLI.

J'enseigne la langue latine.
Je m'appelle Virosoli,
Homme connu par sa doctrine :
Des maîtres ès-arts un des premiers ;
Aussi j'ai beaucoup d'écoliers.

PIERROT.

Êtes-vous marié?

M. VIROSOLI.

Pour la seconde fois.

Air : *Et zon, zon, zon.* n.° 26.

J'ai de mon premier lit
Une assez belle fille :
Ma femme a de l'esprit,
Et passe pour gentille.

PIERROT, *riant.*

Et zon, zon, zon.....

M. VIROSOLI.

Air : *Du Cap de Bonne-Espérance.* n.° 9.

J'ai trente pensionnaires
Chez moi, tant grands que petits.

PIERROT.

Les grands sont de bons compères?

M. VIROSOLI.

Ce sont autant de bandits.
L'un de ma fille s'enflamme,
L'autre courtise ma femme.
Et pendant ces passe-temps,
Les petits deviennent grands.

Les sixièmes, insensiblement, succèdent aux rhétoriciens.

PIERROT.

C'est le diable!

M. VISOROLI.

Air : *Ton relon, ton ton.* n.° 236.

Au dieu des cœurs je viens conter ma peine,
Et le prier d'épargner ma maison.

PIERROT.

Quoi ! vous voulez qu'il perde son aubaine?
J'entends déjà l'Amour qui vous répond :
Ton relon , ton ton,
Tontaine,
La tontaine,
Ton relon, ton ton,
Tontaine,
La ton ton.

M. VIROSOLI.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.
Mais que faut-il donc que je fasse?
Pour couper court à ma disgrace?

PIERROT.

Mettez dehors vos écoliers :
(Il n'est que ce remède unique)
Quand vous verrez ces ouvriers
Tout près d'entrer en rhétorique.

M. VIROSOLI.

Ma foi, vous avez raison. C'est ce que je ferai. Adieu.

SCÈNE XI.

PIERROT, UNE COQUETTE.

PIERROT.

Air : *Ma belle diguedon.* n.° 330.
Dans ces lieux qui vous amène ,
Belle digue , digue, diguedon, dondaine?

LA COQUETTE.

J'y viens voir le malin Cupidon.

PIERROT.

Ma belle digue , digue , ma belle diguedon ,

Vous a-t-il fait quelque peine ?
Belle digue, digue, diguedon, dondaine ?

LA COQUETTE.

Pour cela, oui.

Air de *Jean de Vert.* n.° 135.

Il fait de mes attraits vainqueurs,
Trop sentir la puissance :
Ce dieu pour moi, dans tous les cœurs,
Établit la constance ;
Il perce enfin tous mes amants
Des traits dont il blessoit au temps
De Jean de Vert (*ter*) en France.

PIERROT.

Air : *Faire l'amour la nuit et le jour.* n.° 35.

Vous êtes sur ce point
Aux autres bien contraire.

LA COQUETTE.

Non, non, je n'aime point
Ces gens qui veulent faire
L'amour,
La nuit et le jour.

J'abhorre les hommes à sentiments ; vous les avez toujours pendus à votre ceinture.

PIERROT.

Que vous faut-il donc ?

LA COQUETTE.

Air : *Landeriri.* n.° 55.

Je veux que du sein d'un amant
L'amour sorte aussi brusquement,
Landerirette,
Qu'il sort de celui d'un mari.

PIERROT.

Landeriri.

Je vous entends.

Air : *Quand ma bergère vient des champs.* n.° 126.

Je vais, la belle, sur mon grès
Rémoudre exprès,
De petit traits,
Qui ne tiendront les cœurs blessés
Dans votre chaîne,
Qu'une semaine.

LA COQUETTE.

C'en est assez.

(*Elle fait une révérence, et se retire.*)

SCENE XII.

PIERROT, UN SUISSE.

LE SUISSE, *faisant des esses, et poussant des hoquets.*

Ih ! ih ! ih !

PIERROT, *à part.*

Un Suisse à Cythère ! quelle nouveauté ! (*Haut.*) A qui en voulez-vous, mon ami ?

LE SUISSE, *bégayant.*

A l'A... à l'Am... à l'Amour.

Air : *C'est à boire qu'il nous faut.* n.° 385.

Moi l'aime ein petite fière,
Qui n'avre point le cœur chaud,
Ein choli cabaretière.

PIERROT.

Oh !

Vous n'aimez point, mon trouillaud !
C'est à boire, à boire, à boire,
C'est à boire qu'il vous faut.

LE SUISSE.

Monsir, monsir.

Air : *Boire à son tirelire lir.* n.° 323.

Ein petit trinqueman
Point choquer la tendresse ; (*bis*)
L'être bon qu'ein aman,
Qui fait à son maîtresse
Tré-ben la cour,
Après l'amour,
Poive à son tirelire lir,
Poive à son toureloure lour,
Poive à son tour.

PIERROT.

Mais enfin, qu'attendez-vous de l'Amour?

LE SUISSE.

Air : *Tique, taque, tinquetin.* n.° 295.

Aujord'hui chel m'adresse
A sti petit lutin,
Tinquetin,
Lui veuille à mon tigresse
Fendre le cœur mutin,
Tiquetaque, tinquetin.

PIERROT.

Sans doute il y fera brèche ;
Mais il faut qu'il trempe la flèche
Dans un broc de vin,
Dans un broc de vin,

LE SUISSE.

Oui. L'avre bien dit.

PIERROT.

Je viens d'aiguiser un grand trait qui sera tout propre pour cela.

LE SUISSE.

Air : *C'est à toi, mon camarade.* n.° 386.

Si moi j'avre la victoire,
Quand vous venir à mon chou,
Chel vous ferai poire, poire,
Poire, poire,
Chel vous ferai poire, poire,
Comme ein trou.

PIERROT.

J'irai vous voir quand vous serez marié.

LE SUISSE.

Air : *N'y a pas d'mal à ça.* n.° 271.

Oh ! mon petit femme,
Ben vous recevra.

PIERROT.

Mais si je l'enflamme,
Il vous en cuira.

LE SUISSE.

N'y a pas d'mal à ça,
N'y a pas d'mal à ça.

(*Il fait un faux pas et tombe.*)

PIERROT, *le relevant.*

Allons, mon gros baril, vous avez besoin de repos ; je vais vous mener faire *schlaff* dans un de ces bosquets de myrtes.

(*Il emmène le Suisse.*)

SCÈNE XIII.

FANCHETTE, *seule.*

Air : *J'étois, j'étois perdue.* n.° 387.

J'aime en secret un rémouleur ;
Je fais l'inhumaine.

O ciel! je mourrois de douleur,
S'il savoit ma peine.
Hélas! j'ai pensé tantôt
Trahir ma retenue!...
(*Apercevant Pierrot qui vient à elle.*)
Mais que vois-je?... C'est Pierrot!
Je suis... je suis perdue!

SCÈNE XIV.

FANCHETTE, PIERROT.

PIERROT.

Air : *Une jeune Nonette.* n.° 71.

Ai-je donc la berlue?
Quoi! vous voici!

FANCHETTE.

En croirai-je ma vue?
Pierrot ici!

PIERROT.

Oui, vraiment, tous deux nous voilà.
(*Mettant le doigt sur le cœur.*)
Vous vous sentez là....

FANCHETTE.

Qui vous dit cela?

PIERROT, *riant.*

O gué, lon-la,
Lan laire,
O gué, lon-la.
Vous avez beau dissimuler.

Air : *Tourelouririette.* n.° 222.

En fille discrette,
Dans ce lieu charmant,
Vous venez, Fanchette,

Chercher un, tourelouririette,
Chercher un, lonla, deririette,
Chercher un amant.

FANCHETTE.

Air : *Amis, sans regretter Paris.* n.° 21.

Oui, je vous dirai mes secrets!
Vous, qu'y venez-vous faire?

PIERROT.

J'y viens pour aiguiser les traits
Du grand dieu de Cythère.

FANCHETTE.

Ha! ha!

PIERROT.

Air : *Les amours triomphants.* n.° 388.

Ce dieu très-satisfait
De mon ouvrage,
M'a fait présent d'un trait
Pour mon usage:
La beauté qui me touche
A pour moi de la rigueur;
Il faut qu'à la farouche
J'en donne au travers du cœur.
Lerala,
Lerala, lerala, lerala la la,
Lerala, lerala, lerala.

FANCHETTE.

Air : *Ma raison s'en va beau train.* n.° 165.

Peut-on demander son nom?

PIERROT.

Hé! morgué! c'est vous, Fanchon.
Tenez, vos yeux doux,
Ces petits filoux,
Font que sur pied je sèche:
Oui, mortnonbille, c'est pour vous
Que je garde ma flèche,
Lonla,
Que je garde ma flèche.

FANCHETTE.

Air : *La bonne aventure, ô gué!* n.° 37.

Tu n'as pas besoin de trait
Pour moi, je t'assure;
L'Amour, Pierrot, mon poulet,
Tantôt m'a donné mon fait.

PIERROT, *sautant de joie.*

La bonne aventure,
O gué...
La bonne aventure!

FANCHETTE.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

As-tu pour moi même tendresse?

PIERROT.

Je t'aime depuis plus d'un jour.

FANCHETTE.

Oh! je veux encor que l'Amour.
D'un nouveau coup te blesse.

PIERROT.

C'est bien assez d'un, quand il est bon.

FANCHETTE.

Air : *Encore un coup, qu'en peut-il arriver?* n.° 150.

Encore un coup, qu'en peut-il arriver?
Un coup de plus te fera-t-il crever?

L'orchestre joue en ritournelle la moitié de l'air suivant, pour annoncer l'arrivée de l'Amour.

FANCHETTE.

Air : *Les filles de Nanterre.* n.° 79.

Quels sons se font entendre
Dans ce charmant séjour?

PIERROT.

Ah! c'est pour nous apprendre
Qu'Amour est de retour.

L'orchestre joue la reprise de l'air précédent.

SCÈNE XV et dernière.

FANCHETTE, PIERROT, L'AMOUR, TROUPE DE PÉLERINS ET DE PÉLERINES.

L'AMOUR.

Air : *Dans notre village chacun, etc.* n.° 14.

Aimable jeunesse,
Chantez mes bienfaits,
Vous aurez les traits
Que demande votre tendresse :
Chantez, dansez tous,
Réjouissez-vous.

CHŒUR.

Chantons, dansons tous,
Réjouissons-nous.

Les Pélerins et Pélerines forment un ballet, qu'ils finissent par une danse en rond, en chantant les couplets suivants.

BRANLE.

Air : *Vivons pour ces fillettes ; vivons.* n.° 48.

Premier couplet.

UN PÉLERIN.

Nous ne devons présentement
Songer qu'à l'Amour seulement ;
Le plaisir d'aimer est charmant,
Les autres sont sornettes.
Vivons pour ces fillettes,
Vivons,
Vivons pour ces fillettes.

CHŒUR.

Vivons pour ces fillettes,
Vivons,
Vivons pour ces fillettes.

Second couplet.

FANCHETTE.

Je n'ai pu défendre mon cœur
Contre un jeune et charmant vainqueur.
Du dieu d'Amour le rémouleur
Aura mes amourettes.

CHŒUR.

Vivons pour ces fillettes,
Vivons,
Vivons pour ces fillettes.

Troisième couplet.

PIERROT.

Si les coquettes de Paris
Viennent avec leurs favoris,
Voir nos danses, nos jeux, nos ris,
Pour nous, quelles recettes!
Vivons pour ces fillettes,
Vivons,
Vivons pour ces fillettes.

CHŒUR.

Vivons pour ces fillettes,
Vivons,
Vivons pour ces fillettes.

FIN.

PIERROT ROMULUS,

OU

LE RAVISSEUR POLI,

Représenté par les Marionnettes étrangères, à la foire Saint-Germain en 1722.

Cette pièce est une parodie de la tragédie de *Romulus*, que l'on jouoit en ce temps-là. (*Note de l'Auteur.*)

PERSONNAGES.

ROMULUS, roi des Romains, Pierrot.
TATIUS, roi des Sabins, le Docteur.
HERSILIE, fille de Tatius.
SABINETTE, confidente d'Hersilie.
PROCULUS, sénateur romain, Pantalon.
MURÉNA, grand-prêtre, Polichinelle.
TULLUS, officier romain, Arlequin.
ALBIN, confident de Proculus.
Gardes.

La Scène est à Rome dans la foire établie par Romulus.

PIERROT ROMULUS,

OU

LE RAVISSEUR POLI.

Le Théâtre représente une foire de campagne, où l'on voit beaucoup de poterie.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERSILIE, SABINETTE.

SABINETTE.

Air : *Belle brune, belle brune.* n°. 139.

HERSILIE !
Hersilie !
Ne ferez-vous jamais mieux
L'emploi de fille ravie ?
Hersilie !
Hersilie,

HERSILIE.

Même air.

Sabinette !

Sabinette!
Romulus à tout moment
Pleure ou chante une brunette.
Sabinette!
Sabinette!

SABINETTE.

Quoi ! depuis une année entière que Romulus vous a enlevée dans cette maudite foire où nous voici encore, il n'a fait que pleurer à vos genoux comme un veau !

HERSILIE.

Air : *Lonlanla , deririette.* n.° 46.

Cesse de blâmer un amant
Qui m'aime si parfaitement.

SABINETTE, *d'un ton moqueur.*

Lonlanla, deririette.

HERSILIE.

Ah ! c'est un ravisseur poli !

SABINETTE.

Lonlanla, deriri.

HERSILIE.

Air : *L'amour n'a-t-il donc que cela ?* n.° 389.

Pour mes seuls appas
Romulus respire ;
Il se plaint tout bas,
Sans cesse il soupire.
Il souffre, hélas !...

SABINETTE.

Ah ! le pauvre sire !
O lonlanla,
Ne vous veut-il donc que cela ?

Ce n'étoit pas la peine de vous enlever.

HERSILIE.

Point de plaisanterie, Sabinette.

SABINETTE.

Je ne plaisante point. L'année passée il invita les Sabins et les Sabines à la foire de poterie qu'il établit. Ces fripons de Romains, en nous voyant promener dans la foire, s'écrient :

Air : *Ah ! mon Dieu !* n.° 390.

Ah ! mon dieu ! que de jolies filles
Que l'on voit ici !

A ces douces paroles, les Sabines minaudent ; les Romains les abordent, en leur présentant du croquet et des ratons ; et puis, *crac*, ils nous enlèvent.

HERSILIE, *soupirant.*

Hélas !

SABINETTE.

Romulus s'empare de vous comme de raison ; il étoit bien juste que le roi de Rome eût le gros lot ; mais qu'a fait votre ravisseur depuis ce temps-là ? Il a chanté :

Air : *Charmante reine.* n.° 391.

Charmante reine de mon cœur,
Sans espoir, sans désir, mon ame vous adore.

HERSILIE.

Air : *Ah ! que monseigneur est charmant !* n.° 392.

Ah ! que Romulus est charmant !

SABINETTE.

C'est un joli garçon, vraiment.

HERSILIE.

S'il étoit un peu plus pressant,
J'en ferois la folie.
Ah! que Romulus est charmant!
Faut-il que je l'en prie?

SABINETTE, *soupirant.*

Ha! ha!

HERSILIE.

Je l'adore aussi, Sabinette; mais je n'ose le lui faire paroître.

SABINETTE.

Vous êtes l'un et l'autre trop discrets. Ma foi, madame, il y a bien du vide dans cet amour-là. Si Romulus étoit comme un autre, vous auriez dû lui chanter, le premier jour de votre enlèvement :

Air : *Ah! mon mal ne vient que d'aimer.* n.° 206.

Vous chiffonnez mon falbala,
Ah! fripon, que faites-vous là?

HERSILIE.

Tais-toi donc, folle.

SABINETTE.

Je le suis moins que vous. J'ai été enlevée aussi; mais, par ma foi, mon ravisseur n'est pas un Romulus.

Air : *J'en suis bien contente.* n°. 275.

C'est un gaillard jouvenceau,
Son humeur m'enchante :
Il n'est ni poli, ni beau,
Lamirtamplain, lantirlarigot;
Mais j'en suis contente.

Air : *Sens-dessus-dessous.* n.° 176.

Il me déclara brusquement

Qu'il vouloit être mon amant.
Le drôle s'y prit de manière,
Sens-dessus-dessous,
Sens-devant-derrière,
Que je l'acceptai pour époux;
Sens-devant-derrière,
Sens-dessus-dessous.

HERSILIE.

Toutes nos Sabines ont fait comme toi.

SABINETTE.

Oui, vraiment. Ah! qu'il s'est fait de mariages de rencontre à cette foire traîtresse! Nous y venions acheter des cruches; mais nous avons bien payé les pots cassés.

HERSILIE.

Paix; voici Romulus.

SCÈNE II.

HERSILIE, SABINETTE, ROMULUS.

ROMULUS.

Hé bien, ma princesse, ne vous lasserez-vous jamais de voir couler mes larmes?

Air : *Le beau berger Tircis.* n.° 97.

Le souci jaunissant,
La pâle violette,
Sont des fleurs qui vont naissant
Des pleurs que Romulus jette.
Ah! petite brunette,
Plaignez le mal qu'il sent!

SABINETTE.

Air : *Ah! Phaéton, est-il possible?* n.° 393.

Ah! Romulus, est-il possible
Que vous soyez sensible
Dans le goût des nigauds?
Ah! Romulus, est-il possible
Que vous fassiez des madrigaux?

ROMULUS.

Air : *Vous y perdez vos pas, Nicolas.* n.° 220.

Adorable princesse,
Calmez votre courroux;
Ecoutez ma tendresse :
Je vous en prie à genoux.

HERSILIE.

Vous y perdez, vos pas,
Nicolas,
Sont tous pas perdus pour vous.

ROMULUS.

Que n'ai-je point fait pour vous attendrir?

SABINETTE, *déclamant.*

Il falloit, Romulus, dans vos tendres malheurs,
Montrer plus de vertus, et perdre moins de pleurs.

HERSILIE.

Elle a raison. Est-ce par le rapt qu'on mérite l'alliance des rois?

ROMULUS.

Mais, madame, nous avons commencé par la civilité, en nous établissant dans le voisinage des Sabins. Ne leur avons-nous pas fait demander leurs filles en mariage par de bons bourgeois de Rome? Que nous a-t-on répondu?

(*En déclamant.*)

Qu'ils ouvrent un asile à des femmes perdues :
A de pareils époux ces épouses sont dues.

Qu'ils aillent se marier dans la rue Fromenteau. Oh! dame! cela se peut-il souffrir, par des gens sur-tout.....

(*En déclamant.*)

Qui sont sûrs de trouver toujours, *dans leurs projets,*
Les dieux pour alliés, et les rois pour sujets?

SABINETTE.

Air : *O reguingué, ô lonlanla.* n.° 4.

Romulus est tantôt Gascon,
Et tantôt il est Céladon,
O reguingué, ô lonlanla.
Se peut-il qu'un si grand courage
Loge dans un amant si sage?

HERSILIE, *soupirant.*

Ahi!

ROMULUS.

Air : *Quand la mer rouge apparut.* n.° 364.

Eh! prenez-moi pour époux,
Je vous en convie!
Je suis un parti pour vous,
Charmante Hersilie.
Vous ne pouvez faire mieux :
Mon père est au rang des dieux;
Je suis gen, gen, gen,
Je suis til, til, til,
Je suis gen, je suis til,
Je suis gentilhomme,
Et premier de Rome.

HERSILIE.

Que votre tendresse est fatigante!

ROMULUS.

Air : *Jardinier, ne vois-tu pas,* n.° 73.

Changez, madame, en ce jour,
Mon destin déplorable;
Hélas! un peu de retour!

HERSILIE.

Allez avec votre amour
Au diable, au diable, au diable.

ROMULUS.

Que je suis malheureux!

HERSILIE, *sortant avec Sabinette, et déclamant.*

Viens, suis-moi. Je succombe à mon mortel ennui.
Ma chère, *en l'outrageant, j'ai souffert plus que lui.*

SCÈNE III.

ROMULUS, PROCULUS.

ROMULUS.

Ah! te voilà, Proculus.

Air : *L'amour me fait, lonlanla.* n.° 93.

Que dis-tu d'Hersilie?

PROCULUS.

Hé! fi donc, Romulus!

ROMULUS.

Je l'aime à la folie.
Ah! mon cher Proculus!
L'amour me fait lonlanla,
L'amour me fait mourir.

ROMULUS.

Comme l'homme change! Vous êtes devenu bien tendre, depuis que vous avez tué votre frère

jumeau, pour avoir sauté par-dessus les murailles de Rome!

ROMULUS.

Mon frère méritoit cette petite correction-là.

PROCULUS.

Si vous aviez fait la muraille de votre ville plus haute, d'un pied seulement, cela vous auroit épargné un fratricide.

ROMULUS.

Brisons là; ne parlons que de l'objet de mon amour.

Air : *Un inconnu.* 134.

Me fuirez-vous toujours, belle Hersilie?....

PROCULUS.

Halte là, seigneur; vous ne parlez plus que par sarabandes! Est-ce là le langage du fils de Mars?

Air : *Aux armes, camarades !* n.° 172.

Aux armes!
Plus de larmes,
L'ennemi n'est pas loin :
Craignez le Sabin.
Aux armes!
Plus de larmes :
Montrez-vous un parfait Romain.

Défaites-vous de l'humanité.

SCÈNE IV.

ROMULUS, PROCULUS, TULLUS, *arrivant tout essoufflé.*

TULLUS, *à Romulus.*

Air : *Jean-Gille.* n.° 235.

Les Sabins sont dans la ville,
Jean-Gille,
Gille, joli Jean ;
Tatius le pont enfile,
Jean-Gille,
Gille, joli Gille,
Gille, joli Jean,
Joli Jean, Jean-Gille,
Délivrez-nous-en.

ROMULUS.

Air : *Allons à la guinguette, allons.* n.° 311.

Allons, allons,
Allons à la victoire, allons.

TOUS TROIS.

Allons, allons,
Allons à la victoire, allons.

SCÈNE V.

ROMULUS, HERSILIE, SABINETTE.

HERSILIE, *arrêtant Romulus.*

Air : *Amis, sans regretter Paris.* n.° 21.

Où courez-vous donc, Romulus ?

ROMULUS.

Oh! je suis en colère!
Je vais tant battre Tatius,
Qu'il sera mon beau-père.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

HERSILIE, SABINETTE.

SABINETTE.

Air : *Le bon branle.* n.° 232.

Voilà pourtant, pour nos beaux yeux,
Bien des guerriers en branle.
Pour moi, je vais prier les dieux
De faire, aux Sabins furieux,
Danser un triste branle;
Et de nous laisser en ces lieux
Y danser le bon branle.

HERSILIE.

Air : *Charivari.* n.° 394.

Pour mon amant, pour mon père,
Que de souci!
Ah! l'amour me désespère!
Le sang aussi,
Et dans mon cœur font aujourd'hui
Charivari.

SABINETTE.

Air : *La troupe italienne, faridondaine.* n.° 261.

Je conçois bien votre peine.
Dans les siècles futurs même chose on verra;
Un auteur sur la scène,
Faridondaine,

Et lonlanla,
Doit mettre une Chimène,
Faridondaine,
En ce cas-là.

Je suis une Sibylle, moi.

SCÈNE VII.

HERSILIE, SABINETTE, TATIUS.

HERSILIE.

Ah! vous voilà, cher papa Tatius! Vous avez donc forcé les portes de la ville?

TATIUS.

Comment diantre, les forcer? elles sont encore chez le menuisier. Rome n'est qu'un village, et le palais de Romulus est couvert de chaume.

SABINETTE.

Romulus, à ce que je vois, a trouvé à qui parler.

TATIUS.

Je vous en réponds!

Air : *Lanturlu.* n.° 18.

Malgré mon grand âge,
Mon cœur outragé
Alloit au carnage
Comme un enragé.
J'ai bien fait tapage.

HERSILIE.

Enfin, vous avez vaincu.

TATIUS, *branlant la tête.*

Lanturlu, lanturlu, lanturelu.

HERSILIE.

Quoi! mon père, Romulus auroit-il battu les Sabins?

SABINETTE.

Air : *Vraiment, ma commère, voire.* n.° 278.

Seriez-vous soumis à lui?

TATIUS.

Vraiment, ma commère, oui.

HERSILIE.

Il a donc eu la victoire?

TATIUS.

Vraiment, ma commère, voire,
Vraiment, ma commère, oui.

Ma fille, au-lieu d'un vengeur glorieux, vous voyez un pauvre prisonnier de guerre.

HERSILIE.

Justes dieux!

SABINETTE.

J'aperçois votre geolier qui revient triomphant.

SCÈNE VIII.

HERSILIE, SABINETTE, TATIUS, ROMULUS, GARDES, *portant des faisceaux et des trophées.*

TATIUS, *à Romulus, se moquant de lui.*

Air : *Y avance, y avance.* n.° 58.

Y avance, y avance, y avance,
Avec tes faisceaux d'ordonnance.

SABINETTE.

Ne raillez point ces faisceaux, ils seront un jour à la mode.

TATIUS.

Hé bien, maudit Cartouche * romain, es-tu content? Tu tiens le père et la fille. Mais que dis-je, fille? Elle n'est peut-être ni fille ni femme.

ROMULUS.

Air : *De quoi vous plaignez-vous?* n.° 94.

De quoi vous plaignez-vous?
Si j'ai ravi votre fille,
De quoi vous plaignez-vous?
Faites-moi son époux.
Ma foi, je suis un bon drille,
Et d'un esprit assez doux,
Quoique dès la coquille,
Nourri parmi les loups.

TATIUS.

Qu'on ne me parle point de ce mariage-là. Je veux que vous répariez autrement l'honneur de ma fille.

ROMULUS.

De quelle manière donc?

TATIUS.

Air : *Tique, tique, taque.* n.° 214.

Il faut, monsieur le romain, (*bis*)
Nous voir l'épée à la main.
Je m'entends encore à faire :
(*Lui poussant des bottes avec la main.*)
Tique, tique, taque, et lonlanla.

---

* Fameux chef de voleurs qu'on venoit d'exécuter.
(*Note de l'Auteur.*)

ROMULUS.

Un bon hymen, mon beau-père,
Est bien plus sûr que cela.

Je vous laisse en délibérer avec Hersilie.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

TATIUS, HERSILIE, SABINETTE, PROCULUS, TULLUS.

PROCULUS, *à Tatius.*

Je vous épargnerai la peine de la délibération. Fuyez. Par mes soins le chemin vous est ouvert.

TATIUS, *fuyant.*

Sauve ! sauve !

HERSILIE.

Air : *Le ciel bénisse la besogne.* n.° 105.

Je voudrois fuir avec papa.

PROCULUS.

Oh ! gardez-vous bien de cela !
Si vous vous en alliez, princesse,
Cela gâteroit notre pièce.

HERSILIE, *à Sabinette, s'en allant.*

Ciel ! quelle sera la fin de tout ceci ?

SCÈNE X.

PROCULUS, TULLUS.

TULLUS.

Quel est votre dessein, Proculus ?

PROCULUS.

De faire mourir Romulus mon rival.

TULLUS.

Vous aimez Hersilie !

PROCULUS.

Je l'idolâtre. Romulus m'avoit fait son agent auprès d'elle.

Air : *Sur les ponts d'Avignon.* n.° 395.

Je peignois son ennui
Au fier objet qu'il aime ;
Mais en parlant pour lui,
Je m'enflammois moi-même.

TULLUS.

Je ne m'étonne plus si vous ne voulez pas qu'elle se sauve.

PROCULUS.

Air du *Menuet de M. de Grandval.* n.° 7.

Mon roi va, sans que je sois traître,
Par mes coups périr à mes yeux.
Je suis approuvé du grand-prêtre.

TULLUS.

Le digne serviteur des dieux !

PROCULUS.

Le voilà.

TULLUS.

Quand on parle du loup, on en voit la queue.

SCÈNE XI.

PROCULUS, TULLUS, MURÉNA.

MURÉNA.

Hé bien, mes amis, quand me déferez-vous de ce glouton de Romulus qui m'escroque mes revenants-bon?

Air : *Vaudeville du roi de Cocagne.* n.° 396.

Romulus très-âpre aux sacrifices,
Prend pour lui moutons et veaux;
A son croc des bœufs et des génisses
On voit les meilleurs morceaux;
Il n'est rien que ce gourmand n'accroche.
Et lonlanla,
De ce train-là,
Bientôt il faudra
Revendre mon tourne-broche.

PROCULUS.

Effectivement, il enlève au pauvre Muréna les aloyaux, les gigots et les longes de veau qui rôtissent sur les autels des dieux.

MURÉNA.

Cela crie vengeance. Aussi je maigris à vue d'œil. Voyez, je n'ai plus de ventre.

TULLUS.

Quelqu'un vient. Retirons-nous.

SCÈNE XII.

HERSILIE, SABINETTE.

SABINETTE.

Hé ! mais, Hersilie, vous ne faites qu'aller et venir, sans vous déterminer à rien.

Air du *Menuet d'Hésione.* n.° 41.

Cessez de faire la sévère,
Pour terminer tous les débats.

HERSILIE.

Je ne sais ce que je dois faire ;
Je suis dans un grand embarras.

SCÈNE XIII.

HERSILIE, SABINETTE, ALBIN.

ALBIN, *entrant tout essouflé.*

Voici bien des affaires! Il y a encore eu une bataille.

SABINETTE.

Deux batailles dans un jour! Miséricorde! Faites-nous-en le détail.

ALBIN.

Air : *Or, écoutez, petits et grands.* n.° 40.

Je n'aime point les grands récits,
Et tout simplement je vons dis :
(Sans que de *cruelles épées*
Jusqu'aux gardes *de sang trempées*,

Je décrive les beaux exploits),
Que vous allez voir les deux rois.

Ils vont venir ici tous deux, pour juger je ne sais quoi sur un autel.

Air : *Va-t-en voir s'ils viennent.* n.° 54.

Oui, ces rois incessamment,
Sans bœuf, ni génisse,
Vont ici dans un moment
Faire un sacrifice.

HERSILIE.

Allons voir s'ils viennent,
Jean.
Allons voir s'ils viennent.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XIV.

PROCULUS, MURÉNA.

PROCULUS.

Tenez-moi ce que vous m'avez promis ; vous y êtes intéressé.

MURÉNA.

Air : *De mon pot, je vous en réponds.* n.° 397.

Comptez sur moi, Proculus.
Ce fripon Romulus
Va me payer, sur ma parole,
Tout le bon rôti qu'il me vole ;
Il verra, je vous en réponds,
Un tour de ma façon.

On apporte un autel, derrière lequel va se mettre Muréna.

SCÈNE XV.

PROCULUS, MURÉNA, ROMULUS, TATIUS, TROUPE DE ROMAINS ET DE SABINS.

ROMULUS, *à Tatius.*

Air : *O reguingué, ô lonlanla.* n.° 4.

Pour mieux régler notre cartel, (*bis.*)
Jurons tous deux sur cet autel :
O reguingué, ô lonlanla.
Les rois n'exposent point leur vie,
Sans bien de la cérémonie.

Ecoutez, Romains.

Air : *Quand on a prononcé ce malheureux oui.* n.° 215.

Voici mon testament : Si Tatius m'assomme,
Aimez-le comme un père, et qu'il règne dans Rome.
Je ne méritois pas de vivre votre roi,
Si ma mort vous en montre un plus digne que moi.

TATIUS.

Ecoutez, Sabins.

Même air.

Si je meurs par la main du galant de ma fille,
Qu'il soit d'abord mon gendre, et couronnez ce drille.
Songez, et vous aurez alors l'esprit bien fait,
Non qu'il m'aura vaincu, mais qu'il m'a satisfait.

ROMULUS, *en déclamant.*

Nous voilà bons amis. Allons, mon cher beau-père ;
Nous pouvons à-présent nous tuer sans colère.

(*Ils font un mouvement pour sortir.*)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, HERSILIE, SABINETTE.

HERSILIE, *arrêtant Tatius et Romulus.*

Air : *Tu croyois en aimant Colette.* n.° 24.

Où courez-vous donc l'un et l'autre ?
Suspendez votre emportement.

(*A Tatius, lui montrant Romulus.*)

De son trépas comme du vôtre
Je dois mourir également.

TATIUS.

Air : *Et zon, zon, zon.* n.° 26.

Ma fille, y pensez-vous ?
Quelle imprudence extrême !
Il n'est pas votre époux.

HERSILIE.

Non, seigneur; mais je l'aime.

ROMULUS.

Et zon, zon, zon,
Vous l'entendez vous-même ;
Et zon, zon, zon,
J'en avois du soupçon.

Mais je ne faisois semblant de rien.

SABINETTE, *à Tatius.*

Air : *Mariez, mariez, mariez-moi.* n.° 398.

Il en est temps, roi barbon,
Rengaînez votre alumelle ;
Ce n'est, ma foi, qu'un *flon flon*
Qui cause votre querelle :
Mariez, mariez, mariez la,
Car elle est encor pucelle.

Mariez, mariez, mariez-la,
C'est le duel qu'il faut là.

TATIUS.

Vous vous aimez ! Hé ! que diable ne l'avez-vous dit plus tôt ? Vous nous auriez épargné bien du verbiage héroïque. Tenez.

Air : *Ramonez ci, ramonez là.* n.° 104.

Profitez de la présence
Du grand-prêtre qui s'avance ;
Epousez, ne tardez pas :
Ramonez ci, ramonez là,
La, la, la,
La cheminée du haut en bas.

CHŒUR.

Ramonez ci, etc.

MURÉNA, *s'approchant des deux rois.*

Doucement, messieurs, doucement ! je m'oppose à ce mariage de la part de tous les dieux.

ROMULUS.

Oh ! je me moque de ton opposition ; je vais la faire lever au sénat.

TATIUS, *à Romulus.*

Bon, bon, cela est bien nécessaire !

Air : *Pour faire honneur à la noce.* n.° 50.

Finissons là notre pièce *,
N'allongéons point le parchemin.
Vous disposez de votre main,
Moi de celle de la princesse ?
Finissons là notre pièce,
N'allongeons point le parchemin.

---

* Quelques critiques ont trouvé que la fin du quatrième acte auroit dû être celle de la pièce. (*Note de l'Auteur.*)

SCÈNE XVII et dernière.

LES PRÉCÉDENTS, PROCULUS.

PROCULUS.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux ?* n.° 13.

Romulus, je suis ton rival.
Accablé d'un revers fatal,
Je me tuerois ici sans peine;
Mais je ne veux pas, sur ma foi,
Démentir l'histoire romaine [1],
Qui me fait vivre plus que toi.

ROMULUS.

Air : *Vous avez raison, Laplante.* n.° 224.

Vous avez raison, Laplante,
Il est bon sur ce ton-là,
Larira.

Mais, Proculus, vous m'avez trahi, et vous ne vous poignardez pas?

PROCULUS.

Je vous vois venir !

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux ?* n.° 13.

Vous attendez apparemment
Que je me perce en ce moment,
Pour dire d'une voix caponne :
Ami [2], *je t'aurois pardonné.*

---

[1] Des chronologistes n'ont pas trouvé bon que Proculus se soit tué.

[2] Dans les premières représentations, Romulus voyant Proculus prêt à mourir, lui disoit qu'il lui auroit pardonné.

(*Notes de l'Auteur.*)



On sait bien que Romulus donne
De la moutarde après dîné.

TATIUS, *à Proculus.*

Va-t-en au diable, traître ! ne trouble point la paix de la famille !

ROMULUS.

Air : *Les sept sauts.* n.° 399.

Allons, mes amis, faisons bombance ;
Chantons, et remuons les gigots.

(*A Hersilie.*)

Ma princesse, vous saurez qu'en danse
Comme en guerre, je suis un héros ;
Je fais, d'un jarret dispos,

(*Il saute.*)

Un saut, deux sauts, trois sauts, quatre sauts,
Cinq sauts, six sauts,
Sept sauts.

CHŒUR.

Air Parodié *de Phaéton.* n.° 400.

Que de tous côtés l'on entende
Le nom de Romulus retentir jusqu'aux toits.
Est-il pour nous une gloire plus grande ?
Dans un village, on va compter deux rois.

Tous les acteurs forment une danse qui finit la pièce.

FIN.

PROLOGUE

DES

DEUX PIECES SUIVANTES,

Représenté à la foire Saint-Laurent en 1722, par les comédiens italiens de S. A. R. Monseigneur le duc d'Orléans, régent.

PERSONNAGES.

THALIE.
ARLEQUIN.
PANTALON.
LE DIEU DU HAZARD.

La Scène est sur le Mont-Parnasse.

PROLOGUE.

Le Théâtre représente le Mont-Parnasse.

SCÈNE PREMIÈRE.

THALIE, ARLEQUIN, PANTALON.

THALIE.

Hé bien ! messieurs les comédiens italiens, qu'y a-t-il pour votre service ?

ARLEQUIN.

Nous venons implorer votre secours.

PANTALON.

Nous en avons grand besoin.

THALIE.

De quoi s'agit-il ?

ARLEQUIN.

Vous savez qu'il faut des nouveautés à Paris, et sur-tout à la Foire. Nous n'en avons point. Nous venons vous prier, comme la protectrice de notre théâtre, de nous en donner.

THALIE.

Mes enfants, je voudrois bien vous faire plaisir ; mais je ne me mêle plus des pièces de théâtre.

ARLEQUIN.

Quel conte !

PANTALON.

Il n'est pas possible !

THALIE.

Autrefois je réglois la destinée des ouvrages dramatiques; mais, ma foi, depuis quelques années, Jupiter en a donné la direction à une aveugle divinité, qui a son temple au bas du Parnasse.

PANTALON.

Quelle est donc cette divinité ?

THALIE.

C'est le Hazard.

ARLEQUIN.

Vous vous moquez.

THALIE.

Non, vraiment. Il a entre les mains toutes les pièces de théâtre qui se composent à-présent. Si vous en voulez quelqu'une, c'est à lui qu'il faut vous adresser.

ARLEQUIN.

Voilà des pièces en bonne main !

PANTALON.

Par où faut-il aller pour le trouver ?

THALIE.

Vous n'avez qu'à suivre cette route. Mais je ne sais si vous en trouverez; car on ne le rencontre que par aventure. Attendez. Le voici qui s'avance.

ARLEQUIN.

Che bruta figura! Il a bien l'air d'une divinité de hazard.

SCÈNE II.

THALIE, ARLEQUIN, PANTALON, LE HAZARD, *ayant une robe chamarée, les yeux bandés, et tenant une urne d'or sous le bras.*

THALIE, *arrêtant le dieu du Hazard par le bras.*

Arrêtez un moment, dieu du Hazard.

LE HAZARD.

Qui est-ce?

THALIE.

C'est Thalie, qui vous présente deux comédiens.

LE HAZARD.

Que me veulent-ils?

THALIE.

Ils viennent vous demander des pièces nouvelles.

ARLEQUIN.

Oui; mais des nouvelles toutes nouvelles.

LE HAZARD.

Voilà mon urne, où sont marquées par billets toutes les nouveautés de mon magasin. Je leur permets d'en tirer chacun une au hazard.

ARLEQUIN.

Mais les pièces que nous tirerons, réussiront-elles ?

LE HAZARD.

La plaisante question à me faire! Sachez, mon ami, que le Hazard ne lâche point son secret.

PANTALON.

Mais soyez-nous favorable.

LE HAZARD.

Prière inutile. Je me détermine à ma fantaisie. Je n'ai égard à rien.

ARLEQUIN, *à part.*

Qu'il est brutal!

LE HAZARD.

Je me moque de l'ordre, moi.

ARLEQUIN.

Il est donc du régiment de Champagne.

LE HAZARD.

Je me soucie de la raison, de la justice et du bon goût, comme de cela.

THALIE.

Il y paroît assez souvent.

LE HAZARD.

Je fais tomber, quand il me plaît, des tragédies nouvelles, malgré les applaudissements qu'elles ont reçus dans les grandes maisons; et ce qui prouve encore mieux ma puissance, c'est que je fais quelquefois réussir des opéra nouveaux.

THALIE.

Cela est vrai.

PANTALON.

Il n'y a donc point à choisir avec vous ?

LE HAZARD.

Non.

ARLEQUIN.

Tant-pis.

THALIE.

Au contraire. Qui choisit prend souvent le pire. Il faut s'abandonner au Hazard.

PANTALON.

Soit. Tire le premier, Arlequin.

ARLEQUIN.

Ahi, ahi, ahi ! le frisson me prend.

PANTALON.

D'où vient ?

ARLEQUIN.

Le Hazard me fait la grimace. J'ai peur de tirer quelque pièce de bateleurs. Allons donc, monsieur du Hazard, faites-moi un peu meilleure mine.

LE HAZARD, *riant.*

Ha ! ha! ha ! Il est bouffon.

ARLEQUIN.

Bon. Tirons pendant qu'il est de belle humeur.

(*Il tire.*)

PANTALON.

Voyons ce que c'est.

ARLEQUIN, *après avoir déroulé le billet, lit :*

Numéro 419. LA FORCE DE L'AMOUR, *comédie en un acte.* Un acte ! j'aurois cru que la force de l'Amour eût demandé plusieurs actes.

PANTALON, *tirant.*

A moi. (*Il lit.*) *Numéro* 740. LA FOIRE DES FÉES.

ARLEQUIN.

Hom ! cela ne vaut rien.

THALIE.

Pourquoi dites-vous cela?

ARLEQUIN.

C'est que nous ne sommes pas heureux en foires.

LE HAZARD.

Tout beau, mon cher, vos lots sont peut-être meilleurs que vous ne pensez.

ARLEQUIN.

Peut-être ! c'est bien parler en dieu du Hazard.

LE HAZARD.

Allez à mon magasin avec vos billets. Le Caprice, mon secrétaire, vous délivrera les pièces qui vous sont échues. Adieu. Je vole à Paris pour présider à une consultation de médecins.

SCÈNE III.

THALIE, ARLEQUIN, PANTALON.

PANTALON.

Qu'allons-nous faire de deux pièces en un acte?

THALIE.

Vous n'avez qu'à les lier par le moindre petit prologue.

ARLEQUIN.

Morbleu! rien n'est tel qu'une pièce en trois actes.

THALIE.

Ne vous plaignez pas. Il me semble que le Hazard vous a favorisé en cela. Une comédie de trois actes n'est qu'un plat, après tout; si on trouve ce plat mauvais, serviteur au festin.

PANTALON.

C'est fort bien dit.

THALIE.

Au-lieu que des morceaux détachés sont des ragoûts différents, dont l'un peut suppléer à l'autre.

ARLEQUIN.

Oui-dà.

THALIE.

D'ailleurs, il faut de la variété dans les mets, pour contenter la diversité des goûts.

PANTALON.

Vous avez raison.

THALIE.

Jusqu'au revoir, mes amis. Je souhaite que vous ayez attrapé deux bonnes pièces.

ARLEQUIN.

Oh! ventrebleu! si elles sont bonnes, elles réussiront en dépit du dieu du Hazard et de tous les diables.

FIN DU PROLOGUE.

LA FORCE DE L'AMOUR,

PIÈCE EN UN ACTE,

Représentée à la foire Saint-Laurent en 1722, par les comédiens italiens de S. A. R. Monseigneur le duc d'Orléans, régent.

PERSONNAGES.

LÉLIO, fils du marquis Ascorino.

LE MARQUIS ASCORINO, seigneur napolitain.

ISABELLE, nièce du marquis Ascorino, accordée à Lélio.

LE PRINCE ALPHONSE, Sicilien, sous le nom de l'Égyptien CLARIN.

LA PRINCESSE MATHILDE, sa sœur, sous le nom de l'Égyptienne SPINETTE.

ARLEQUIN, valet de Lélio.

LAURE, suivante de la princesse.

VIOLETTE, suivante d'Isabelle.

FABIO, valet d'Isabelle.

SCARAMOUCHE, valet du marquis Ascorino.

Domestiques du prince Alphonse, en Égyptiens.

LE GOUVERNEUR de Livourne.

Un Garde du gouverneur.

La Scène est à Livourne.

LA FORCE DE L'AMOUR.

Le Théâtre représente un faubourg de Livourne.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN, *seul.*

GRACE au ciel, me voici revenu à Livourne en bonne santé. Le seigneur Lélio, mon maître, doit m'attendre avec impatience. Voilà l'auberge où je l'ai laissé.... Mais je le vois qui sort.

SCÈNE II.

ARLEQUIN, LÉLIO.

LÉLIO.

Ah ! te voilà, Arlequin, je suis bien aise de te revoir ?

ARLEQUIN.

Je n'en doute pas, puisque je vous rapporte le

portrait que vous attendez pour vous présenter devant Isabelle, votre belle cousine, que vous venez épouser ici. (*Lui donnant le portrait.*) Tenez, baisez la main.

LÉLIO, *le prenant froidement.*

Donne. (*Il le met dans sa poche.*)

ARLEQUIN.

Comme vous le recevez !

LÉLIO.

Comme une chose qui m'est devenue fort indifférente.

ARLEQUIN.

Ho ! ho ! quel changement ! Lorsque le marquis Ascorino, votre père, vous le donna à Naples, vous en fûtes coiffé dans le moment.

LÉLIO.

J'avoue que j'en fus enflammé.

ARLEQUIN.

Vous pressâtes votre départ ; le bon-homme eut beau vous dire : Mon fils, le roi, sur la nouvelle qu'il a reçue de la mort du roi de Sicile, m'a ordonné de me tenir prêt à partir pour quelque négociation dont il veut me charger : attendez quelques jours ; peut-être pourrai-je vous conduire moi-même à Livourne : pas pour un diable, vous ne voulûtes point en démordre ; et le seigneur Ascorino fut obligé de vous laisser aller sans lui.

LÉLIO.

Cela est vrai.

ARLEQUIN.

Nous décampons de Naples; nous venons ici à grandes journées. En arrivant, vous vous apercevez que vous avez oublié le portrait d'Isabelle dans votre hôtellerie à Rome : vous m'y renvoyez au plus vîte pour le chercher; et quand je vous le rapporte, voilà le bel accueil que vous lui faites !

LÉLIO.

Je conviens de tout cela : je te dirai même que le lendemain de mon arrivée, impatient de voir ma cousine, je sortis pour aller chez elle, sans attendre ton retour....

ARLEQUIN.

Je devine le reste : l'original donna un soufflet à la copie.

LÉLIO.

Tu te trompes, je n'ai point vu Isabelle; en allant la voir, je rencontrai dans la rue une personne qui m'en ôta l'envie : une jeune égyptienne m'aborda, et s'offrit à me dire ma bonne aventure.

ARLEQUIN.

J'y suis : elle vous regarda la main, et vous fit apparemment quelque prédiction cornue.

LÉLIO.

Non; ce ne fut point par ses prédictions qu'elle me détourna de mon mariage, ce fut par ses regards.

ARLEQUIN.

Comment donc ?

LÉLIO.

Mon cœur se rendit aux charmes de cette belle Egyptienne, qui me parut une divinité.

ARLEQUIN.

Ah ! voilà donc ce qui vous a fait faire la moue au portrait de la cousine ?

LÉLIO.

Et c'est ce qui m'empêchera de remplir l'attente de mon père.

ARLEQUIN.

Oh ! que non ; vous en reviendrez bientôt à Isabelle.

LÉLIO.

Jamais.

ARLEQUIN.

Bon, bon ; une aventurière n'amuse pas longtemps un jeune seigneur.

LÉLIO.

J'ai pensé comme toi d'abord ; j'ai cru trouver en Spinette une conquête facile ; mais son entretien m'a tiré d'erreur : elle n'a pas moins de sagesse que de beauté.

ARLEQUIN.

Allez, allez ; c'est une pélerine qui sait bien vendre ses coquilles.

LÉLIO.

Ne voilà-t-il pas ! Une fille est-elle d'une profession sujette aux aventures ? Donc c'est une fille galante ! Toujours de la prévention dans le jugement des hommes.

ARLEQUIN.

Il est vrai, j'ai tort; si bien donc qu'elle vous a empaumé.

LÉLIO.

Qu'elle est aimable, mon cher Arlequin ! Imagine-toi tous les attraits, toutes les graces ensemble; c'est Spinette.

ARLEQUIN.

Avec cela un esprit étonnant ?

LÉLIO.

Et le plus charmant caractère. Elle reçoit vos louanges avec un mépris honnête : sa conversation est animée d'une gaieté vertueuse ; et si vous êtes trop vif, elle oppose à votre vivacité une sévérité riante.

ARLEQUIN.

C'est-à-dire, qu'elle vous tient encore la dragée bien haute.

LÉLIO.

Pourquoi sa naissance ne répond-elle pas à son mérite ! Ou pourquoi, aveugle erreur humaine, avez-vous fait la noblesse fille du hazard.

ARLEQUIN.

Courage, seigneur Lélio! poussez les choses encore plus loin. Imitez les héros de romans. Persuadez-vous que c'est une princesse que ses malheurs obligent à courir la pretantaine sous un si bel habillement.

LÉLIO.

Trève de plaisanterie. Je demeure d'accord qu'il ne me convient guères d'avoir une passion si délicate pour une Égyptienne; mais, que veux-tu? l'amour me la fait regarder comme une dame digne de mes soins.

ARLEQUIN.

Mais enfin, où cela nous mènera-t-il?

LÉLIO.

Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que je ne puis songer qu'à Spinette, et qu'aux moyens de lui plaire.

ARLEQUIN.

Adieu donc Isabelle, et tous les biens considérables dont elle jouit depuis la mort de son père.

LÉLIO.

Je n'y saurois que faire.

ARLEQUIN.

Elle aura beaucoup d'estime pour vous, quand elle apprendra vos belles amours!

LÉLIO.

Je m'en soucie fort peu.

ARLEQUIN.

Votre famille et vos amis vont bien louer votre conduite !

LÉLIO.

Oh ! point de remontrance, s'il vous plaît.

ARLEQUIN.

Je suis responsable de vos actions.

LÉLIO.

Tu me fatigues. Écoute, si tu veux que nous soyons bons amis, cesse de combattre mes sentiments.

ARLEQUIN.

C'est qu'il me fâche de voir....

LÉLIO.

Morbleu ! tais-toi donc, ou séparons-nous.

ARLEQUIN.

Diantre ! vous me mettez bien vîte le marché à la main.

LÉLIO.

Tu m'y forces.

ARLEQUIN.

Ho bien, nous voilà d'accord. Puisque la morale d'un gouverneur vous déplaît, je vous offre l'obéissance d'un valet.

LÉLIO, *l'embrassant.*

Ah ! tu te mets à la raison !

ARLEQUIN.

Il faut bien qu'il y en ait un de nous deux qui s'y rende.

LÉLIO.

Ta complaisance me ravit!

ARLEQUIN.

Je m'en aperçois bien.

LÉLIO.

Je suis charmé de toi!

ARLEQUIN.

Voilà nos maîtres! Applaudissons-nous à leurs caprices? il nous adorent.

LÉLIO.

Çà, qu'il ne soit donc plus question de ma cousine.

ARLEQUIN.

Vive l'Egyptienne! A-propos, où demeure cette chaste aventurière?

LÉLIO.

Elle demeure dans l'une de ces petites maisons.

ARLEQUIN.

Nous y demeurerons aussi bientôt, nous.

LÉLIO.

Elle a avec elle un frère nommé Clarin, qui est un fort honnête garçon.

ARLEQUIN.

Oh! telle sœur, tel frère.

LÉLIO.

Ils sont tous deux à la tête d'une bande d'Égyptiens.

ARLEQUIN.

Qui sont aussi fort honnêtes?

LÉLIO.

Ils me paroissent de très-bons enfants.

ARLEQUIN.

Parbleu! voilà bien d'honnêtes gens ensemble!

LÉLIO.

Paix; je vois Spinette qui sort de chez elle. Quel port! quelle noble démarche! Quand tu l'auras bien considérée, tu ne condamneras plus mon amour.

ARLEQUIN, *à part.*

Que les amants sont foux!

SCÈNE III.

LÉLIO, ARLEQUIN, SPINETTE ET LAURE, *dans le lointain.*

SPINETTE.

Oui, Laure; Lélio plaît à mon frère, et je l'aime; mais cela ne suffit pas. Je veux bien l'éprouver auparavant.

LAURE.

J'approuve votre délicatesse. Quelle joie pour Lélio, quand il apprendra....!

SPINETTE.

Tais-toi : le voici. Laisse-nous.

SCÈNE IV.

LÉLIO, ARLEQUIN, SPINETTE.

SPINETTE.

Seigneur Lélio, je vous rencontre à-propos pour vous dire adieu.

LÉLIO, *étonné.*

Que prétendez-vous?

SPINETTE.

Mon frère vient de prendre la résolution de partir de Livourne avec toute la troupe. Nous nous embarquons cette nuit.

ARLEQUIN, *à part.*

Tant mieux.

LÉLIO.

Ah! ma chère Spinette, quelle affreuse nouvelle! Et avec quelle barbare tranquillité me l'annoncez-vous?

SPINETTE.

Plût au ciel que je fusse aussi tranquille que vous le pensez! Mais il est temps de vous découvrir mes sentiments. Je ne veux pas être assez cruelle pour vous quitter, sans vous dire que je ne suis pas insensible à votre amour.

LÉLIO, *se livrant d'abord à la joie.*

L'ai-je bien entendu!.... Mais que me sert-il de vous avoir plû, si vous m'abandonnez?

SPINETTE.

C'est une nécessité.

LÉLIO.

Mon amour m'en fait une autre. Je vous suivrai jusqu'au bout du monde.

ARLEQUIN, *à part.*

L'écervelé!

SPINETTE.

Non, Lélio, je vous le défends. Après l'aveu que je viens de vous faire, que penseriez-vous de moi, si j'avois la complaisance de consentir à ce que vous me proposez?

ARLEQUIN.

Elle a raison.

LÉLIO.

Mon respect doit vous rassurer.

SPINETTE.

Il peut bien me répondre de vous; mais il ne met point ma réputation à couvert de la médisance.

LÉLIO.

Que faut-il donc que je fasse?

SPINETTE.

M'oublier.

ARLEQUIN.

C'est bien dit.

LÉLIO.

Hé ! le puis-je présentement? Vos cruelles bontés m'en ôtent toute espérance.

SPINETTE.

Laissez-moi partir.

LÉLIO.

Permettez-moi de vous suivre.

SPINETTE.

Ma délicatesse s'y oppose.

LÉLIO.

Ma vie en dépend.

SPINETTE.

Hé bien, je me rends à vos instances. Vous me suivrez.

LÉLIO, *lui baisant la main.*

Quelle joie !

ARLEQUIN, *à part.*

Quelle sottise !

SPINETTE.

Mais c'est à une condition.

LÉLIO, *précipitamment.*

Oh ! j'y consens !

SPINETTE.

Pour garder toutes les mesures qu'il faut prendre avec le monde, il sera bon que vous endossiez l'habit d'Égyptien, et que vous viviez comme nous.

LÉLIO, *hésitant un peu.*

Un habit d'Égyptien....!

SPINETTE.

Est-ce que vous balancez?

LÉLIO.

Hé! non; j'y consens, vous dis-je.

ARLEQUIN, *à part.*

Nous voilà bien!

LÉLIO.

Je suis charmé de faire une chose que vous souhaitez.

SPINETTE.

Mais je ne la souhaite point. Vous avez arraché ce consentement à ma pitié : car enfin, je vois bien que je fais une grande folie en vous permettant de m'accompagner.

LÉLIO.

D'où vient?

SPINETTE.

Ma vertu ne veut pas que je sois suivie d'un homme qui n'est point mon époux.

LÉLIO.

Je puis le devenir.

ARLEQUIN.

Turelure!

SPINETTE.

Vous cherchez à m'amuser.

LÉLIO.

Non, ma chère Spinette, je ne vous dis rien que je ne sois capable de faire.

SPINETTE.

Le fils d'un ministre épouseroit une Egyptienne?

ARLEQUIN.

Fi donc!

LÉLIO.

L'amour confond tous les rangs.

SPINETTE.

Chansons! Je ne me repais pas de chimères.

LÉLIO.

Je vous en donne ma parole.

SPINETTE.

Je ne m'y fie pas.

ARLEQUIN, *à Spinette.*

Vous faites bien.

SPINETTE, *voulant s'en aller.*

Il vaut mieux que je m'éloigne de vous.

LÉLIO, *la retenant.*

Attendez... Hé bien, pour vous satisfaire, je suis prêt à vous donner ma main.

ARLEQUIN, *tirant Lélio par la manche.*

Y pensez-vous?

SPINETTE.

C'est autre chose. A ce prix-là, vous serez des nôtres.

LÉLIO.

Que dites-vous, Spinette? Puisque je suis résolu de vous épouser, vous ne devez plus songer au genre de vie que vous menez.

SPINETTE.

C'est ce qui vous trompe. Je ne prétends pas quitter mon frère, ni mon habillement.

LÉLIO.

Comment! je souffrirois ma femme dans une profession....

SPINETTE.

Je ne puis être à vous qu'à cette condition-là. Voyez si cela vous accommode.

ARLEQUIN.

Non, la belle, cela ne nous accommode point.

LÉLIO.

Hé quoi! Ne seroit-il pas plus agréable pour vous de vivre honorablement, que de....?

SPINETTE.

Je veux vivre à ma fantaisie.

LÉLIO.

Cependant, faites réflexion....

SPINETTE.

Oh! je fais réflexion que vous vous opposez à mes volontés. Nous ne nous convenons point. Voilà qui est fini, n'en parlons plus.

(*Elle veut encore s'en aller.*)

ARLEQUIN.

Soit. N'en parlons plus.

LÉLIO, *la retenant.*

Eh! je ne m'y oppose point! (*A Arlequin.*) De quoi se mêle cet animal-là?

SPINETTE.

Consultez-vous bien, Lélio.

LÉLIO.

J'ai pris ma résolution.

SPINETTE.

Je ne veux pas vous contraindre, au-moins; et pour peu que vous ayez de répugnance à...

LÉLIO.

De la répugnance! Au contraire, Spinette, j'aime tout ce qui vous est agréable.

ARLEQUIN, *à part.*

J'enrage!

SPINETTE.

Je vais donc en dire deux mots à mon frère. Il est à-propos que je lui parle en particulier. Attendez-moi ici.

LÉLIO.

Je vous attends avec impatience... Ouf!

SCÈNE V.

LELIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Le joli garçon! Quoi! vous pouvez vous résoudre à prendre un habit de coquin?

LÉLIO.

Ne vas-tu pas encore moraliser?

ARLEQUIN.

Le moyen de s'en empêcher ! Quelle honte de vouloir épouser une pareille créature !

LÉLIO.

Tu ne veux donc pas finir ?

ARLEQUIN.

Vous ferez mourir votre bon-homme de père.

LÉLIO.

Encore ?

ARLEQUIN.

Toute la cour de Naples, instruite de votre équipée.....

LÉLIO, *tirant son épée.*

C'en est trop, maraud. Il faut que je me délivre d'un censeur importun.

ARLEQUIN, *se jetant à genoux.*

Pardon, seigneur ! Ne voyez-vous pas que c'est pour rire ? Je voulois éprouver votre fidélité pour l'Egyptienne.

LÉLIO, *rengaînant.*

Tu fais bien de le prendre sur ce ton-là.

ARLEQUIN.

Ma foi, cette fille-là est adorable. Vous n'en sauriez trop faire pour elle.

LÉLIO, *soupirant.*

Ahi !

ARLEQUIN.

Abandonnez-vous à votre passion ; faites de petits Egyptiens, et moquez-vous du reste.

LÉLIO.

Ah ! mon pauvre Arlequin ! Au-lieu de m'insulter par des railleries, ou de m'accabler de reproches, plains-moi plutôt. Eh ! penses-tu que je cède sans remords à la puissance qui me domine ? Non, mon ami. Il se livre dans mon ame de rudes combats entre la raison et mon amour.

ARLEQUIN, *attendri.*

Vous me fendez le cœur.

SCÈNE VI.

LÉLIO, ARLEQUIN, SPINETTE, UN ÉGYPTIEN, *apportant deux habits d'ordonnance.*

SPINETTE.

Tout va bien, Lélio. Votre dessein est agréable à mon frère.

ARLEQUIN.

Il a bien de la bonté !

SPINETTE.

Voici deux habits d'ordonnance, un pour vous, et l'autre pour votre valet.

ARLEQUIN.

Pour moi, je suis votre serviteur.

LÉLIO, *à Arlequin.*

Pourquoi ce refus ?

ARLEQUIN.

C'est que je ne suis pas amoureux, moi.

SPINETTE.

Cela viendra. J'ai des compagnes fort jolies.

ARLEQUIN.

Je n'aime point cette graine-là. J'ai le goût bourgeois.

LÉLIO, *lui mettant l'habit.*

Allons, allons. Ne nous fais point perdre de temps.

ARLEQUIN.

Mais, mais... Attendez donc... Il n'est pas nécessaire... Que diable !... Ah ! quel habit !

L'Egyptien met l'habit d'ordonnance à Lélio, après lui avoir ôté son justaucorps. Et en lui tendant son mouchoir qu'il a tiré d'une de ses poches, le portrait d'Isabelle tombe. Arlequin le ramasse.

SPINETTE.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

ARLEQUIN.

Ce n'est rien.

SPINETTE.

Je veux le voir.

LÉLIO, *prenant le portrait des mains d'Arlequin.*

Cela n'en vaut pas la peine.

SPINETTE, *l'arrachant à Lélio.*

N'importe... Ho ! ho ! c'est le portrait d'une femme, assez jolie même.

ARLEQUIN.

C'est le portrait de sa grand-mère quand elle étoit jeune.

SPINETTE.

Vous vous troublez, Lélio! Que dois-je penser?

LÉLIO.

Que je suis le plus malheureux de tous les hommes, de n'avoir pas....

SPINETTE.

De n'avoir pas mieux pris vos mesures, n'est-il pas vrai? J'admire votre ingénuité.

LÉLIO.

Ne précipitez point votre jugement. Ce portrait ne doit pas vous faire la moindre peine.

SPINETTE.

Ne cherchez point de détour. Vous n'êtes qu'un traître.

LÉLIO.

Ah! Spinette, votre défiance blesse ma fidélité.

SPINETTE.

Vous êtes un imposteur. Je romps avec vous pour jamais. Adieu. Je suis au désespoir de vous avoir vu. (*Elle veut s'en aller.*)

LÉLIO, *la retenant.*

Ne vous en allez point sans m'entendre.

SPINETTE.

Hé! que pouvez-vous me dire?

LÉLIO.

Mon malheur.

SPINETTE.

Ne le vois-je pas?

LÉLIO.

Permettez que je vous tire d'erreur.

SPINETTE.

Je suis désabusée.

LÉLIO.

Non, vous ne l'êtes pas. Daignez m'écouter un moment.

SPINETTE.

Je n'en ferai rien.

ARLEQUIN, *la retenant.*

Ho! parbleu! madame l'Égyptienne, vous n'êtes pas raisonnable aussi. Il veut parler, vous ne voulez pas l'entendre ; ce n'est pas le moyen de vous éclaircir. Attendez, j'y trouve un milieu. Regardez-vous tous deux sans rien dire, et vous allez vous expliquer par ma bouche.

Il passe du côté de Spinette, et dit pour elle, en contrefaisant sa voix, à Lélio.

Ha! ha! petit scélérat, vous vouliez donc m'en donner à garder?

Spinette fait un geste applaudissant en regardant Lélio. Arlequin passe du côté de Lélio, et imite sa voix, en répondant pour lui à Spinette.

Non, ma bouchonne, il n'y a point de tricherie dans mon fait.

Lélio approuve du geste ce que vient de dire

Arlequin, qui repasse du côté de Spinette. Ce qui se fait de part et d'autre jusqu'à la fin.

Mais qui est cette mijaurée dont vous avez laissé tomber le portrait?

Du côté de Lélio.

C'est ma cousine Isabelle, que je venois épouser à Livournè, par ordre de mon père, et que je plante là pour aller courir les champs avec vous.

Du côté de Spinette.

Vous l'aimiez donc, cette Isabelle ?

Du côté de Lélio.

Mais, j'y avois bien quelque petite disposition sur la copie, lorsque vous m'avez ôté l'envie d'aller voir l'original.

Du côté de Spinette.

Est-ce que vous ne l'avez jamais vu ?

Du côté de Lélio.

Non, belle tulipe du parterre de mon cœur, je n'ai de ma vie paru devant Isabelle.

Du côté de Spinette.

Dites-vous la vérité ?

Du côté de Lélio.

Oui, ma reine, ou le diable m'emporte.

Du côté de Spinette.

Cela étant, je ne suis plus fâchée.

Au milieu des deux et de sa voix naturelle.

Là-dessus, vous vous embrassez, et voilà la paix faite.

LÉLIO, *à Spinette.*

Il vous a dit les choses comme elles sont.

SPINETTE.

C'est ce que je veux approfondir.

LÉLIO.

Je ne demande pas mieux.

SPINETTE.

Sous prétexte de dire la bonne aventure à Isabelle, j'irai chez elle avec vous.

LÉLIO.

Nous irons, si vous le voulez.

SPINETTE.

Le si est plaisant. L'entendez-vous ? Si vous le voulez ! Il ne le voudroit pas, lui, apparemment.

ARLEQUIN.

Oh ! vous le chicanez ! Que de peine pour désabuser une femme, quoiqu'on soit innocent ! Morbleu ! on en vient mieux à-bout quand on est coupable.

SPINETTE.

Je suis curieuse de vous voir ensemble.

ARLEQUIN.

Vous n'aurez plus rien à dire.

SPINETTE.

Je vous examinerai bien tous deux.

LÉLIO.

A-la-bonne-heure.

SPINETTE.

Voici Clarin.

ARLEQUIN, *à part.*

Voilà donc cet honnête garçon de frère.

SCÈNE VII.

LÉLIO, SPINETTE, ARLEQUIN, CLARIN.

CLARIN.

Ha! ha! Vous paroissez émus l'un et l'autre. Avez-vous eu quelque dispute?

SPINETTE, *lui donnant le portrait.*

Oui, mon frère; en voici le sujet. Lélio a laissé tomber ce portrait, qui est, dit-il, celui d'une parente qu'il n'a jamais vue, et qu'il venoit épouser.

CLARIN, *regardant le portrait.*

La charmante personne! Quel air piquant!

SPINETTE.

Vous la trouvez belle, à ce que je vois.

CLARIN.

J'en suis enchanté! (*A Lélio*). Est-ce bien sincèrement que vous lui préférez ma sœur.

LÉLIO.

Ma cousine fût-elle encore cent fois plus belle, j'en ferai le sacrifice avec plaisir.

CLARIN.

Spinette est trop heureuse.

SPINETTE, *à son frère.*

Lélio vous paroît faire une sottise, n'est-ce pas? Et vous ne seriez pas fâché d'en profiter?

CLARIN.

Je serois ravi, je l'avoue, d'avoir un entretien avec une dame si aimable.

SPINETTE.

La chose est possible.

CLARIN.

Si elle a autant d'esprit que de beauté, je ferois mon bonheur de lui plaire.

SPINETTE.

Tentez l'aventure. Vous pourrez peut-être vous convenir tous deux. Je voudrois qu'elle fût déjà votre femme.

ARLEQUIN, *à part.*

On la lui garde.

SPINETTE.

Si le seigneur Lélio y veut consentir, nous en verrons bientôt l'effet.

LÉLIO.

Qui? moi! Vous plaisantez, Spinette.

SPINETTE.

Nullement; la chose dépend de vous. Comme votre cousine ne vous a point vu, il sera fort aisé à mon frère de passer pour vous.

LÉLIO.

De passer pour moi!

ARLEQUIN.

En voici bien d'une autre.

SPINETTE.

Assurément. Vous n'avez qu'à lui laisser ce portrait, il ne lui en faut pas davantage. Il n'est pas mal fait, il a de l'esprit; Isabelle n'aura aucun soupçon de cette petite supercherie.

ARLEQUIN, *à part.*

Tudieu! Quelle dératée!

SPINETTE, *à Lélio qui rêve.*

Hé bien?

LÉLIO.

Je ne puis consentir à cela.

ARLEQUIN.

Ni moi non plus. Notre habit ne tient à rien.

CLARIN, *à Lélio.*

Pourquoi donc?

SPINETTE.

D'où vient?

LÉLIO.

Ne le voyez-vous pas bien?

ARLEQUIN.

Cela se peut-il demander?

(*Il fait mine de vouloir se déshabiller.*)

LÉLIO.

Un homme du métier de votre frère...!

SPINETTE.

Elle ne saura point qui il est. Il prendra un de vos habits, et se fera appeler Lélio.

CLARIN.

Il n'y a plus de difficultés.

LÉLIO.

Vous vous moquez... Ne m'obligez point à vous représenter toute l'absurdité de ce projet-là.

ARLEQUIN, *se déshabillant à demi.*

Hé, fi!

SPINETTE.

Votre résistance vous trahit, Lélio. Vous avez de l'attachement pour Isabelle.

LÉLIO.

Eh! non, ce n'est point cela. Vous prenez pour un effet d'amour ce qui ne part que d'un principe d'honneur.

SPINETTE.

Que voulez-vous dire par-là?

LÉLIO.

Vous devez m'entendre. Je serois un malheureux, si je prêtois la main à une fourberie si criminelle. Entre nous, une fille de qualité n'est pas faite pour un Égyptien.

ARLEQUIN, *achevant de se déshabiller.*

Les plaisans gredins!

CLARIN.

Tout Égyptien que je suis, je me pique d'avoir une ame noble, des sentiments vertueux.

SPINETTE.

Dès qu'elle aimera mon frère, elle le regardera comme vous me regardez; votre exemple étourdira sa délicatesse. Allez. Elle s'accoutumera avec nous.

LÉLIO.

Non, non, elle seroit au désespoir!

ARLEQUIN.

Sans doute.

CLARIN.

Je prends sur moi le soin de l'apaiser.

SPINETTE.

Déterminez-vous, Lélio. Votre obstination m'outrage, et je suis fatiguée de tant de résistance.

LÉLIO.

Injuste Spinette! Vous n'êtes pas contente de tout ce que je vous sacrifie! Faut-il que vous exigiez de moi que je vous immole une innocente cousine, et que je serve moi-même à la rendre...

SPINETTE.

Ne m'en dites pas davantage. Je ne vous demande plus rien. Gardez votre noble orgueil, vous en avez besoin pour vous-même. Vous auriez plus de raison de combattre les sentiments que je vous ai inspirés; vous devez vous être plus cher que toute votre famille. Que je suis malheureuse! j'aurois méprisé pour vous les plus grands

princes de la terre, et vous êtes toujours prêt à me refuser ce que je vous demande.

ARLEQUIN, *bas à Lélio.*

Ne mollissez point.

LÉLIO.

Mais considérez...

SPINETTE.

Allez, ingrat. Vous ne méritez pas le cœur de Spinette. Séparons-nous. Quittez cet habit que vous avez eu la lâcheté de prendre, et courez vanter à Isabelle votre attention scrupuleuse pour son honneur. Elle vous pardonnera le mépris que vous avez pour ses charmes, en faveur du soin que vous prenez de sa gloire.

LÉLIO.

Que vous êtes cruelle! Je suis sûr que Clarin lui-même ne désapprouve point ma répugnance.

CLARIN.

Je pourrois m'en offenser, et vous dire....

SPINETTE, *interrompant Clarin.*

Retirez-vous, mon frère. (*Clarin sort.*)

(*A Lélio.*)

Adieu, fils de ministre. Si tu juges que ta cousine doit dédaigner un Égyptien tel que mon frère, apprends qu'une Égyptienne telle que moi, te méprise à son tour. (*Elle veut se retirer.*)

LÉLIO, *l'arrêtant.*

Demeurez.

SPINETTE.

Ne m'arrêtez point.

LÉLIO.

Je ne puis me résoudre à vous perdre.

ARLEQUIN, *bas à Lélio.*

Qu'allez-vous faire?

SPINETTE.

Je ne vous écoute plus.

LÉLIO.

Je me rends.

SPINETTE.

Votre cousine vous tient trop au cœur.

LÉLIO.

Je vous l'abandonne. Je souscris à tout.

ARLEQUIN, *remettant son habit.*

Je n'ai qu'à remettre mon habit.

SPINETTE.

Allons donc concerter ensemble ce qu'il faut faire pour réussir dans cette entreprise.

(*Elle sort.*)

LÉLIO, *la suivant.*

O force de l'amour!

ARLEQUIN.

O la poule mouillée!

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, *seul.*

Misérable Lélio ! dans quelles pattes êtes-vous tombé ! C'en est fait, il a perdu l'esprit... Mais toi, Arlequin, en bonne-foi, es-tu plus raisonnable que ton maître ? Encore moins. L'amour l'aveugle, lui ; et moi qui ai le cœur libre, je me laisse mettre sur le corps ce maudit habit de Bohémien, qui est une véritable étiquette de fripon, l'épouvantail des voyageurs et l'aimant de la maréchaussée. Ma foi, que le seigneur Lélio se tire de là comme il pourra ; pour moi, je vais jeter le froc aux orties. Au diable les Égyptiens et les Égyptiennes !

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, LAURE.

LAURE, *qui a entendu ces dernières paroles, lui fait la révérence, en lui disant :*

Je vous remercie pour le corps en général, et pour moi en particulier.

ARLEQUIN, *à part.*

En voici une bien éveillée.

LAURE.

Comment donc, camarade ? Vous me paroissez déjà dégoûté de la profession.

ARLEQUIN.

Oui, morbleu ! j'en suis dégoûté.

LAURE.

Eh ! la ! la ! Ne faites point tant de bruit ; nous ne voulons que des gens de bonne volonté. Il n'y a qu'à vous ôter votre habit, et vous laisser aller.

ARLEQUIN.

Volontiers.

Elle se met en devoir de le déshabiller. Arlequin la considère ; et la trouvant jolie, il lui baise d'abord la main. Elle lui tire une manche ; et pendant qu'elle lui tire l'autre, il remet son bras dans la première. Elle revient à celle-ci ; et lui tirant encore le bras de dedans, il remet l'autre dans l'autre manche ; ce qui se répète trois ou quatre fois de suite, et fait dire à Laure :

LAURE.

Hé bien ! qu'est-ce que c'est donc que cela ? Nous n'avançons point.

ARLEQUIN, *riant.*

Hé ! hé ! hé ! Pardonnez-moi, cela est bien avancé.

LAURE.

Oui vraiment !

ARLEQUIN.

Vous me faites faire des réflexions.

LAURE.

Quelles réflexions ?

ARLEQUIN.

Je songe qu'il n'est pas honnête à un valet d'abandonner son maître.

LAURE.

Je me sais bon gré de vous faire réfléchir en garçon d'honneur.

ARLEQUIN.

Ah ! jolie pendarde, vous me débauchez !

LAURE.

Plaît-il ?

ARLEQUIN.

Vous me faites oublier les dangers de la profession.

LAURE.

Vous n'en aviez qu'un à craindre, et il me semble que vous y succombez.

ARLEQUIN.

Vous l'avez dit, petite voleuse ; en me déshabillant vous avez escamoté mon cœur.

LAURE.

Tout de bon ?

ARLEQUIN.

Je me sens déjà aussi fou que mon maître.

LAURE.

C'est beaucoup dire.

ARLEQUIN.

Je vous sacrifierois ma cousine, ma tante, ma grand-mère et toute la boutique.

LAURE.

Je ne puis tenir contre de si grands sacrifices. Je vous choisis pour mon amant.

ARLEQUIN.

Bon! Vivent les filles qui vont d'abord au fait!

LAURE.

A quoi servent les détours?

ARLEQUIN.

A perdre du temps.

LAURE.

Je vois à votre physionomie que je serai contente de vous.

ARLEQUIN.

Malepeste! vous êtes une connoisseuse.

LAURE.

Vous aurez de l'agrément dans notre compagnie.

ARLEQUIN.

Je l'espère. Tout ce qui m'embarrasse, c'est que je ne sais pas dire la bonne aventure.

LAURE.

Rien n'est plus aisé. Une leçon va vous rendre habile.

ARLEQUIN.

Je vous écoute.

LAURE.

Il vous vient, par exemple, un jeune homme. Vous lui prenez la main; vous regardez la ligne de vie, et vous ne manquez pas de lui prédire qu'il vivra long-temps.

ARLEQUIN, *mettant le doigt à son front.*

Bon. La ligne de vie.

LAURE.

Si le jeune homme fait le beau, et vous paroît entêté de sa figure, vous lui dites que toutes les femmes sont amoureuses de lui; que c'est un papillon qui vole de fleur en fleur; mais qu'il soit en garde contre les maris.

ARLEQUIN.

Et si c'est un vieux homme?

LAURE.

Il faut commencer par lui dire qu'il a été autrefois un vert-galant; qu'il est encore regardé de bon œil par une femme discrette....

ARLEQUIN.

Et la ligne de vie?

LAURE.

Oh! vous l'assurerez qu'il verra mourir ses héritiers.

ARLEQUIN.

Ah! je vois le fin du métier! Il faut prédire des choses qui fassent plaisir.

LAURE.

Vous y êtes.

ARLEQUIN.

Je dirai à une femme que son mari mourra avant elle ; et à une jeune fille qu'elle sera bientôt mariée.

LAURE.

Fort bien.

ARLEQUIN.

A un médecin, qu'il guérira tous ses malades ; à un poëte, que les grands lui feront la cour ; et à un peintre, qu'il amassera de grandes richesses.

LAURE.

A merveille. Venez ; je vais vous présenter à la bande joyeuse.

ARLEQUIN, *la prenant par la main.*

Que nous allons nous divertir, ma tourelourette.

LAURE.

Nos Égyptiens n'ont que cela à faire.

ARLEQUIN *chante en s'en allant :*

Air : *Vivent les gueux.* n.° 167.

Et la grivoise est avec eux ;
Vivent les gueux !

Le théâtre change, et représente une salle de la maison d'Isabelle.

SCÈNE X.

ISABELLE, VIOLETTE.

ISABELLE.

Mais Lélio ne vient point.

VIOLETTE.

Il est peut-être sur-le-point d'arriver.

ISABELLE.

Suivant les lettres de mon oncle, il y a plus de huit jours que son fils devroit être ici.

VIOLETTE.

Il lui sera survenu quelques affaires, qui l'auront retardé.

SCÈNE XI.

ISABELLE, VIOLETTE, FABIO.

FABIO, *annonçant.*

Le seigneur Lélio.

VIOLETTE.

Le ciel en soit loué. Il a bien fait d'arriver ; la migraine commençoit déjà à nous prendre.

SCÈNE XII.

ISABELLE, VIOLETTE, CLARIN.

CLARIN, *présentant le portrait.*

Madame, ce portrait peut vous apprendre qui je suis.

ISABELLE.

Ah! mon cousin, j'étois en peine de vous! J'avois compté de vous voir plus tôt.

CLARIN.

Une indisposition, qui auroit pu avoir des suites, m'a obligé de m'arrêter sur la route.

VIOLETTE.

Par ma foi, vous ne sauriez le renier pour votre cousin, vous vous ressemblez comme deux gouttes d'eau.

ISABELLE.

C'est ce que mon oncle m'a quand dit il est venu ici.

CLARIN.

Heureux si cette ressemblance, qui me fait tant d'honneur, pouvoit produire une conformité de sentiments!

ISABELLE.

Vous êtes poli, Lélio. Je serai trop contente de moi, si ma vue ne détruit point l'impression

avantageuse que mon portrait peut avoir faite sur vous.

CLARIN.

Que dites-vous, ma cousine ! Ce portrait n'est qu'une foible ébauche de vos charmes. Et à juger des transports que vous m'inspirez dans ce moment, je crois que c'est l'amour plutôt que mon père, qui vous a choisie pour faire mon bonheur.

VIOLETTE, *bas à Isabelle.*

Qu'il est aimable !

ISABELLE.

Dans les termes où nous en sommes, mon cher cousin, je ne dois point dissimuler. Quelque bien que votre père m'eût dit de vous, je n'étois pas sans inquiétude sur votre personne ; mais vous dissipez ma crainte. Et si je vous avois vu sans vous connoître, mon cœur auroit souhaité que Lélio eût été fait comme vous.

CLARIN, *lui baisant la main.*

Je suis au comble de mes vœux! Je puis donc espérer de vous posséder dès aujourd'hui?

ISABELLE.

J'y consens, Lélio.

VIOLETTE.

Oh! quand les parties sont faites comme vous, elles sont bientôt d'accord.

puisse vous dire mieux que lui ce qui doit vous arriver.

ARLEQUIN, *à part.*

Il ne le sait que trop.

LÉLIO.

Madame, ne la croyez point. (*A part.*). A quoi m'expose-t-elle !

SPINETTE, *à Lélio, en l'obligeant à prendre la main d'Isabelle.*

Faites donc ce qu'on vous dit. (*A Isabelle.*) C'est un Protée qui est avare de ses prédictions.

LÉLIO, *à part, prenant la main d'Isabelle.*

Quel supplice!

SPINETTE, *prenant l'autre main.*

L'heureuse main! Ma belle dame, un aimable cavalier, en voyant seulement votre portrait, a conçu pour vous une passion violente.

VIOLETTE.

Elle a bien rencontré.

ARLEQUIN.

La grande sorcière!

SPINETTE.

Vous l'épouserez bientôt. Et c'est un homme qui fera beaucoup d'honneur à votre famille.

ARLEQUIN, *à part.*

Infiniment!

LÉLIO, *à part, troublé.*

La rude épreuve!

ISABELLE, *remarquant le trouble de Lélio.*

Vous êtes ému! qu'avez-vous? Est-ce que vous verriez quelque chose de sinistre dans ma main?

LÉLIO.

Non, madame.

ISABELLE.

Oh! que si! Vous n'osez me le dire. Mais ne me flattez pas, je vous en prie.

LÉLIO.

Vous êtes menacée....

ISABELLE.

De quoi?

LÉLIO.

Vous êtes menacée d'un grand chagrin.

(*Spinette regarde Lélio de travers.*)

ISABELLE.

D'un grand chagrin!

SPINETTE.

Non, non. Je sais ce qu'il veut dire. Vous aurez d'abord un déplaisir assez vif; mais il passera comme une ombre, et sera suivi de mille plaisirs.

ISABELLE.

C'est assez, ma belle enfant. Je voudrois bien vous voir danser présentement.

SPINETTE.

Vous allez être obéie.

Spinette danse d'abord seule une chaconne et un passe-pied. Après quoi les Egyptiens et les

Egyptiennes de sa suite forment une danse qui est interrompue par l'arrivée de Scaramouche.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE, *à Isabelle.*

Madame....

ISABELLE.

Eh! voici Scaramouche! Qu'y a-t-il, mon ami?

SCARAMOUCHE.

Le marquis Ascorino, votre oncle, est à Livourne. J'ai pris les devants pour vous en avertir.

(*Il se retire.*)

SCÈNE XVI.

ISABELLE, CLARIN, SPINETTE, LÉLIO, ARLEQUIN, LAURE, *et suite.*

LÉLIO, *à part.*

Mon père!

ISABELLE, *à Clarin.*

Ah! quel bonheur, Lélio! je ne m'y attendois pas.

CLARIN, *agité.*

Ni moi non plus.

SPINETTE, *à part.*

Quel contre-temps.

ARLEQUIN, *à part.*

Nous voilà pris au trébuchet.

ISABELLE, *à Clarin.*

Pourquoi vous troublez-vous?

CLARIN, *embarrassé.*

C'est que mon père....

ISABELLE.

Hé bien! votre père....?

CLARIN.

J'ai peur qu'il n'y ait quelque changement dans nos affaires. Cette arrivée imprévue me fait faire mille réflexions.

ARLEQUIN, *à part.*

Et à moi aussi.

SPINETTE, *passant du côté de Clarin.*

Donnez-moi votre main. Je vais vous apprendre si vous avez quelque chose à craindre.
(*Bas à Clarin, en lui regardant dans la main.*)
Emmenez-la dans la chambre prochaine; amusez-la quelque temps, et me laissez faire. (*Haut.*) Allez; le voyage de votre père à Livourne ne doit pas vous inquiéter.

CLARIN, *à Isabelle.*

Avant que de voir mon père, j'aurois quelque chose à vous dire. Retirons-nous pour un moment.

SCENE XVII.

SPINETTE, LÉLIO, ARLEQUIN, LAURE, *et suite.*

LÉLIO.

Enfin, Spinette, vous l'avez voulu. Qu'allons-nous devenir?

SPINETTE, *rêvant.*

Patience, patience.

ARLEQUIN.

Décampons au plus vîte.

LÉLIO.

C'est le meilleur parti.

SPINETTE.

Mais nous laissons mon frère dans le lac.

LÉLIO.

Nous songerons à l'en retirer. Sortons.

ARLEQUIN, *désolé.*

Eh! il n'est plus temps! voilà le seigneur Ascorino!

LÉLIO.

Je suis désespéré.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE MARQUIS ASCORINO.

LE MARQUIS, *à part.*

Ho! ho! qu'est-ce que c'est que tous ces gens-ci? Mais, si je ne me trompe, je vois Lélio. Voilà Arlequin. (*Haut à Lélio.*) Pourquoi ce déguisement, mon fils? Que signifie cela?

ARLEQUIN, *tremblant.*

Ahi, ahi, ahi, ahi!

LÉLIO, *décontenancé.*

Mon père,... Je voulois...

LE MARQUIS.

Quoi? vous êtes tout déconcerté!

SPINETTE, *au Marquis.*

Seigneur, je vais vous expliquer le fait. Votre présence nous met dans le plus grand embarras du monde.

LE MARQUIS.

C'est ce qu'il me semble.

SPINETTE.

Nous aurions été bien aises que vous eussiez encore tardé quelque temps.

LE MARQUIS.

D'où vient?

SPINETTE.

Vous venez rompre nos mesures. Nous voulions faire une pièce à Isabelle.

LE MARQUIS.

Quelle pièce?

SPINETTE.

La voici.

LÉLIO, *à part, intrigué.*

Que va-t-elle dire?

SPINETTE.

Lélio, en arrivant à Livourne, a rencontré Clarin, mon frère, qu'il a connu à Naples. Votre fils lui fait d'abord confidence du motif de son voyage. Mon frère l'amène au logis se rafraîchir. Nous soupons ensemble. Entre la poire et le fromage, Lélio dit à son ami : Clarin, il me vient une idée. Au-lieu de me présenter à ma cousine, qui ne m'a jamais vu, je suis d'avis que vous y alliez pour moi, et que vous preniez mon nom. Nous nous déguiserons, votre sœur, vos valets, Arlequin et moi, en Égyptiens. Nous irons chez Isabelle, comme pour lui dire sa bonne aventure, et je me ferai connoître à la fin.

LE MARQUIS, *souriant.*

Quelle extravagance! Que la jeunesse est folle!

SPINETTE.

Mon frère applaudit à ce beau dessein. Nous faisons faire les habits que vous voyez. Nous venons

ici. Nous ne faisons pas semblant de connoître le faux Lélio. Votre fils, qui joue son personnage à ravir, a pris galamment la main de sa cousine, et lui a dit fort spirituellement mille folies, dont elle a paru charmée.

LE MARQUIS.

Cela ne laisse pas d'être plaisant.

ARLEQUIN.

Oui, ma foi.

SPINETTE.

Oh! voici bien le meilleur! Écoutez. Isabelle regardoit votre fils de temps-en-temps, en poussant de longs soupirs, qui sembloient lui dire : Ah! gentil Égyptien, que n'êtes-vous Lélio ?

LE MARQUIS, *riant.*

Ha! ha! ha! Je vais tout-à l'heure en rire avec ma nièce.

SPINETTE.

Donnez-vous-en bien de garde. Il n'est pas encore temps de la détromper. Nous avons pour cela concerté un dénouement qui couronnera cette galante tromperie, et dont vous serez enchanté. Mais il faudroit, seigneur, que vous eussiez la bonté de nous prêter la main.

LE MARQUIS.

Oui-dà. Vous n'avez qu'à dire. Que faut-il faire ?

SPINETTE.

Vous allez embrasser votre chère nièce.

LE MARQUIS.

Bien entendu.

SPINETTE.

Vous trouverez avec elle mon frère Clarin.

LE MARQUIS.

Hé bien?

SPINETTE.

Vous l'embrasserez aussi comme si c'étoit votre fils.

LE MARQUIS.

Volontiers.

LÉLIO, *à part.*

Quelle imagination!

ARLEQUIN, *à part.*

Quelle femme!

SPINETTE.

Soutenez la feinte jusqu'à ce soir, et laissez-nous le soin du reste.

LE MARQUIS.

Je serai discret.

(*A Lélio.*)

Va, mon fils, j'approuve ta galanterie. Tu tiens de moi. J'ai aussi fait dans ma jeunesse des choses.... Ha! ha!

SPINETTE.

Je le croirois bien. Vous m'avez l'air d'avoir été un bon compagnon.

LE MARQUIS.

Je vous en assure. Mais, chut. Ma nièce vient.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, ISABELLE, CLARIN.

ISABELLE.

Soyez le bien-venu, mon oncle.

LE MARQUIS.

Que je vous embrasse, ma nièce.

Pendant qu'Isabelle salue son oncle, Spinette dit deux mots à l'oreille de Clarin qui est entré d'un air intrigué.

LE MARQUIS, *embrassant Clarin en riant.*

Bon jour, mon fils, bon jour.

CLARIN.

Souffrez, mon père, que je vous témoigne mon agréable surprise.

ISABELLE, *au Marquis.*

Comment avez-vous pu vous dérober aux affaires qui vous attachent à la cour?

LE MARQUIS.

Le roi mon maître m'envoye à la cour de Florence. J'ai profité de l'occasion pour être à votre mariage. Hé bien, Isabelle, (*montrant Clarin.*) Êtes-vous contente de ce garçon-là?

ISABELLE.

J'aurois grand tort de ne l'être pas.

LE MARQUIS.

Ces Égyptiens nous donneront ce soir une petite farce de leur façon. Je m'attends à me bien divertir. (*Montrant Lélio*). Que dites-vous de ce drôle-là ?

SPINETTE, *bas au Marquis, le tirant par la manche.*

Vous allez tout gâter.

LE MARQUIS, *bas à Spinette.*

Point, point. (*Haut.*) Je crois qu'il ne fera pas mal son personnage.

ISABELLE.

Il a très-bon air.

SPINETTE, *bas au Marquis.*

Elle y a pris goût, comme vous voyez.

ARLEQUIN, *au Marquis.*

Il y aura tantôt bien des gens attrapés.

LE MARQUIS.

Allons, ma nièce, allons nous entretenir dans votre cabinet, pendant qu'ils prépareront leur fête.

SCÈNE XX.

SPINETTE, LÉLIO, ARLEQUIN, LAURE, *et suite.*

SPINETTE, *d'un air content.*

Que dites-vous de cela, Lélio ?

LÉLIO.

Je dis que tout vous est possible.

ARLEQUIN.

Vivent les ſemmes, pour se tirer d'intrigue !

LÉLIO.

Mais quel sera donc le dénouement de cette comédie?

SPINETTE.

Ne vous mettez pas en peine ; nous avons une barque prête. Nous reviendrons ici à l'entrée de la nuit; je trouverai le moyen d'écarter le Marquis ; pendant ce temps-là, mon ſrère attirera Isabelle, sous prétexte de promenade, jusque sur le bord de la mer. Nous l'enlèverons, et prendrons le large dans le moment.

LÉLIO.

Enlever ma cousine !

SPINETTE.

Vous faites encore des réflexions ! Mort de ma vie ! Si vous me fâchez, je ferai aussi enlever votre père.

ARLEQUIN.

Ventrebleu !

SPINETTE.

Hâtons-nous, allons tout disposer.... Mais quel homme est-ce que je vois ?

SCÈNE XXI.

SPINETTE, LÉLIO, ARLEQUIN, LAURE, *et suite*, UN GARDE du Gouverneur.

LE GARDE, *à part.*

Bon; les voici. (*Il veut retourner sur ses pas.*)

SPINETTE, *l'arrêtant.*

A qui en voulez-vous?

LE GARDE.

A vous même. Le gouverneur de cette ville, qui vous cherche, est à la porte; je vais l'avertir que vous êtes ici. (*Il sort.*)

SCÈNE XXII.

SPINETTE, LÉLIO, ARLEQUIN, LAURE, *et suite.*

ARLEQUIN.

Hoïmé!

LAURE.

Ah!

SPINETTE.

O ciel! Serions-nous découverts?

LÉLIO.

Qu'avez-vous, Spinette? Quelle fâcheuse affaire....?

SPINETTE.

Il y va de ma vie ; mais le sujet de ma crainte ne ſera point rougir Lélio.

ARLEQUIN.

Au secours! au secours! Nous allons tomber entre les griffes de la justice.

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENTS, ISABELLE, LE MARQUIS, CLARIN.

LE MARQUIS.

Qu'y a-t-il donc là ?

ARLEQUIN.

C'est le gouverneur qui vient nous arrêter.

CLARIN, *à part.*

Je suis perdu !

LE MARQUIS.

Pour quelles raisons ?

ARLEQUIN, *se jetant aux pieds du Marquis.*

Seigneur, je vous demande grace. Je vais vous découvrir la mèche.

LE MARQUIS.

Parle.

ARLEQUIN.

Le seigneur Lélio s'est amouraché de cette friponne-là, qui nous a obligés tous deux à pren-

dre l'habit d'Égyptien, et nous devions nous en aller avec elle.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je ?

ISABELLE, *montrant Clarin.*

Quoi ! ce n'est point là Lélio ?

ARLEQUIN.

Non, madame, c'est le frère de cette bonne pièce-là. Il a pris le nom de mon maître pour vous attraper.

LE MARQUIS, *en colère.*

On m'a joué moi-même ! On me faisoit servir d'instrument à une pareille fourberie !

ARLEQUIN.

Oui, seigneur; le cœur me crevoit de voir qu'on vous prenoit pour une dupe.

LE MARQUIS, *à Lélio.*

Ah ! fils indigne! Tu voulois nous couvrir tous d'infamie, et livrer ta cousine à un scélérat qui....

CLARIN, *fièrement.*

Doucement ; vous ne savez pas à qui vous parlez.

LE MARQUIS.

Voyez son audace. (*A Spinette.*) Et toi, malheureuse, qui as exigé de mon lâche fils tant de bassesse, attends-toi...

SPINETTE, *d'un air fier.*

Votre fils, en m'aimant, n'a point commis de lâcheté.

LE MARQUIS.

L'effrontée ! Je veux que ton châtiment égale ton insolence.

LÉLIO.

Seigneur, je ne souffrirai point qu'on la maltraite, ni qu'on l'emmène contre son gré.

LE MARQUIS.

Que voulez-vous faire ?

LÉLIO, *prenant Spinette par la main.*

La sauver. Malheur à qui viendra pour me l'arracher !

LE MARQUIS.

Quelle impudence !

LÉLIO.

Je veux du-moins mourir en la défendant. Je vais délivrer mon père d'un fils odieux, et satisfaire à ce que je dois à ma maîtresse.

ARLEQUIN.

Ah ! voici le gouverneur !

SCENE XXIV et dernière.

LES PRÉCÉDENTS, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR, *à Lélio.*

C'est apparemment vous qui êtes à la tête de ces Egyptiens.

LÉLIO.

De quoi s'agit-il?

LE GOUVERNEUR.

J'ai ordre du grand-duc de vous faire passer en Sicile, où vous êtes attendu.

SPINETTE, *à part.*

O destin rigoureux!

CLARIN, *au Gouverneur.*

Seigneur, ce n'est point à ce jeune homme que vous devez vous adresser; c'est à moi. Je suis Alphonse, ce prince infortuné que vous cherchez.

ISABELLE.

Juste ciel!

LÉLIO.

Que dit-il?

LE MARQUIS.

Ho! ho!

CLARIN.

C'est en vain que j'ai cru, par ma fuite et mon déguisement, dérober ma vie à la cruauté du roi de Sicile; il n'est pas content d'avoir fait mourir mon père, pour avoir été attaché au parti de Mainfroi; il demande encore ma tête. Il faut la lui porter.

LE GOUVERNEUR.

Non, seigneur, je ne viens point vous annoncer une mauvaise nouvelle. Le roi Roger ne vit plus; et le prince Enrique, fils de Mainfroi, lui a succédé.

SPINETTE.

Quel bonheur !

LE GOUVERNEUR.

Le nouveau roi, qui vous aime, sachant que vous vous êtes sauvé avec la princesse Mathilde votre sœur, vous a fait chercher par-tout. Il a enfin découvert que vous étiez à Livourne avec de fidèles domestiques, tous déguisés en Egyptiens. Il en a écrit au grand-duc, qui m'ordonne de vous offrir de sa part tous les secours dont vous pouvez avoir besoin pour vous rendre à Palerme.

LE MARQUIS, *à Clarin et à Spinette.*

Pardon, seigneur; et vous princesse, si n'étant pas instruit....

CLARIN.

Vous pouviez traiter autrement deux personnes dont vous aviez si grand sujet de vous plaindre. Mais oublions le passé. (*A Isabelle.*) Charmante Isabelle, voulez-vous bien, en recevant ma foi, achever mon bonheur ?

ISABELLE.

Seigneur, la douleur que j'ai ressentie, en apprenant que vous n'étiez point Lélio, doit vous répondre de la joie que j'ai de voir en vous le prince Alphonse.

ARLEQUIN, *au Marquis.*

Nous n'étions pas faufilés avec des canailles, comme vous voyez.

SPINETTE.

Et vous, Lélio, qui étiez prêt à suivre une Égyptienne, refuserez-vous d'accompagner une princesse?

LÉLIO.

Ah! madame, l'amoureux Lélio peut-il présentement se flatter que la princesse Mathilde approuvera la tendresse de Spinette?

SPINETTE.

N'en doutez pas; et c'est beaucoup moins faire pour vous que vous ne vouliez faire pour moi.

ARLEQUIN.

Ma foi, nous sommes plus heureux que sages.

SPINETTE.

Avant que nous quittions nos habits d'Égyptiens, chantons, dansons, réjouissons-nous.

ARLEQUIN.

Oui, jouons de notre reste.

Les Egyptiens et les Egyptiennes font une danse qui est coupée par l'air suivant.

UNE ÉGYPTIENNE.

Air de *M. Mouret.* n.° 402.

Des jeux et des plaisirs notre troupe est suivie :
Hélas! peut-être qu'à la cour,
Nous regretterons quelque jour
Tous les moments passés d'une si douce vie!

Ils reprennent la danse, qui est suivie de ce vaudeville.

VAUDEVILLE.

Air de *M. Mouret.* n.° 403.

Premier couplet.

UN ÉGYPTIEN.

Nous disons la bonne aventure,
Et la disons pour un douzain,
Trelin, tin, tin, trelin, tin, tin :
Mais nous prodiguons sans mesures,
Toutes les faveurs du destin,
Tin, tin, tin, tin,
A qui met l'or dans notre main.

CHŒUR.

Toutes les faveurs, etc.

Second couplet.

UNE ÉGYPTIENNE.

Gros richards, près de vos maîtresses
Vous ne soupirez pas en vain,
Trelin, tin, tin, trelin, tin, tin :
L'art de plaire est dans vos espèces;
Réaliseurs, votre destin,
Tin, tin, tin, tin,
Est sûrement dans votre main.

CHŒUR.

Réaliseurs, etc.

Troisième couplet.

UNE ÉGYPTIENNE.

Las de voir auprès d'une belle,
Votre sort toujours incertain,
Trelin, tin, tin, trelin, tin, tin,
Amants, vous quittez la cruelle;
Cependant votre heureux destin,

Tin, tin, tin, tin.
Est quelquefois dans votre main.

CHŒUR.

Cependant, etc.

Quatrième couplet.

ARLEQUIN, *au parterre.*

Par bonheur la pièce nouvelle
Vient d'arriver jusqu'à sa fin,
Trelin, tin, tin, trelin, tin, tin,
Le parterre est-il content d'elle?
Apprenez-nous notre destin,
Tin, tin, tin, tin;
Il est, messieurs, dans votre main.

CHŒUR.

Apprenez-nous, etc.

FIN.



Ah! mon Pére, vous avez un nez d'Or!

LA FOIRE DES FÉES,

PIÈCE EN UN ACTE,

Représentée à la foire Saint-Laurent en 1721, par les comédiens italiens de S. A. R. Monseigneur le duc d'Orléans, régent.

PERSONNAGES.

LA FÉE DOYENNE.
LA FÉE ARGENTINE.
LA FÉE GRACIEUSE.
LA FÉE SPIRITUELLE.
LA FÉE COURAGEUSE.
LA FÉE SAVANTE.
LA FÉE AMPHIONNE.
Troupe d'autres Fées.
M. CHEVILLARD, poëte.
M. PLAIDANVILLE, Normand.
LOLOTTE, petite fille.
M. MILLIONI, agioteur.
Mademoiselle de KERLUTIN, Bretonne.
LE CHEVALIER D'ADONISAC, Gascon.
NICETTE, jeune Picarde.
ARLEQUIN, amant de Violette.
PANTALON, père de Violette.
VIOLETTE.

La Scène est dans le pays des fées.

LA FOIRE DES FÉES.

Le Théâtre représente une solitude agréable.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FÉE DOYENNE, LES FÉES ARGENTINE, GRACIEUSE, SPIRITUELLE, COURAGEUSE, SAVANTE, AMPHIONNE, et autres.

LA FÉE DOYENNE.

CHARMANTES Fées, mes chères compagnes, je vais vous apprendre pourquoi je vous fais assembler aujourd'hui dans ce beau séjour. Vous savez qu'on ne parle plus de nous dans le monde comme on en parloit du temps de ma mère l'oye.

LA FÉE ARGENTINE.

Il est vrai qu'on ne fait plus mention de nous, que pour endormir les petits enfants.

LA FÉE DOYENNE.

Oh bien! il faut, pour notre honneur, que nous

fassions connoître aux hommes que nous jouissons toujours de notre puissance.

LA FÉE ARGENTINE.

J'approuve ce dessein.

LA FÉE DOYENNE.

Pour nous signaler par quelque chose de singulier, donnons une foire qui dure un mois; et distribuons pendant ce temps-là, à tous les peuples de la terre, les dons qu'ils viendront nous demander.

LA FÉE ARGENTINE.

Nous verrons bientôt une belle cohue. Toutes les nations du monde vont venir fondre ici.

LA FÉE DOYENNE.

Nous y mettrons bon ordre. Chaque peuple aura son jour.

LA FÉE ARGENTINE.

On va nous présenter bien des requêtes impertinentes.

LA FÉE DOYENNE.

Néant sur celles-là. Écoutez, mesdames; gardons-nous de remplir des souhaits ou ridicules, ou dangereux; au-lieu de faire du bien aux hommes, ce seroit leur faire du mal.

LA FÉE ARGENTINE.

Vous avez raison. Il ne faut même remplir qu'un de leurs souhaits.

LA FÉE DOYENNE.

Fort bien. Commençons par les François. Faisons afficher notre foire par toute la France.

LA FÉE ARGENTINE.

C'est bien dit. Qu'une douzaine de nos Fées se chargent de ce soin-là. Elles s'en acquitteront en moins d'une minute.

LA FÉE DOYENNE.

Qu'il soit marqué dans les affiches que tous ceux qui ont à demander un don aux fées, n'ont qu'à souhaiter de se trouver à notre foire, ils y seront dans le moment.

LA FÉE ARGENTINE.

Toutes les foires n'ont pas cette commodité-là ; et cela ne sera guères du goût des fiacres.

LA FÉE DOYENNE.

Je le crois. Ils aiment beaucoup mieux celle de Saint-Laurent. (*Levant sa baguette.*) Allons, Fées subalternes, partez ; exécutez nos ordres. Et nous, changeons ces lieux ; qu'ils deviennent tout-à-coup une foire des plus superbes.

Le théâtre change, et représente plusieurs boutiques richement ornées, sur lesquelles ont lit en gros caractères d'or : Beauté, Richesses, Esprit, Science, Valeur, etc. *Les Fées Argentine, Gracieuse, Spirituelle, Savante et Courageuse vont se placer chacune dans sa boutique. Les Fées Doyenne, Amphionne et les autres restent.*

LA FÉE DOYENNE.

Mes compagnes, courez avec les autres Fées vous répandre dans tous les quartiers de cette foire. Donnez-y audience. Pour moi, je vais tenir la mienne dans celui-ci.

(*Les Fées s'en vont, excepté Amphionne.*)

SCÈNE II.

LA FÉE DOYENNE, LA FÉE AMPHIONNE.

LA FÉE DOYENNE.

Vous, fée Amphionne, faites l'ouverture de notre foire; et que le son de plusieurs instruments accompagne votre voix.

On entend le bruit des timbales, des trompettes et des hauts-bois. Et la fée Amphionne chante cette cantate.

LA FÉE AMPHIONNE.

CANTATE.

Air de *M. Mouret.* n.° 404.

RÉCITATIF.

Venez, rassemblez-vous, chalands, la foire est bonne;
Venez sans argent, tout s'y donne.

AIR.

Vous ne trouverez pas ici comme au palais,
Des rubans et des bracelets;
Les boutiques des fées
Sont bien mieux étoffées.
On y débite la beauté,

Le courage, l'esprit, les trésors, la santé.
Les présents de notre puissance,
Vont quelquefois plus loin que la témérité
De la plus avide espérance.

ARIETTE.

Nous savons fixer les beaux jours
Et les attraits de la jeunesse :
Nous faisons voler les amours
Sur les traces de la vieillesse.
Nous rendons les maris contents,
Ce qui n'est pas facile à faire :
Nous servons les amants constants ;
Ce soin ne nous fatigue guère.

Nous savons fixer les beaux jours
Et les attraits de la jeunesse :
Nous faisons voler les amours
Sur les traces de la vieillesse.

(*Amphionne se retire, un poëte s'avance.*)

SCÈNE III.

LA FÉE DOYENNE, M. CHEVILLARD, poëte.

LA FÉE.

Bon. Nos affiches opèrent déja.

M. CHEVILLARD.

Grande fée, daignez recevoir les respects d'un nourrisson du Parnasse.

LA FÉE, *à part.*

Un poëte! Parbleu! nous voilà bien étrennées!

M. CHEVILLARD.

Je suis l'infortuné poëte Chevillard, qui vient

frapper vos charitables oreilles du son douloureux de ses justes plaintes.

LA FÉE.

Dites-moi laconiquement de quoi vous vous plaignez.

M. CHEVILLARD.

Du public, premièrement.

LA FÉE.

Vous le trouvez de mauvais goût, apparemment ?

M. CHEVILLARD.

Il n'a pas le sens commun.

LA FÉE.

C'est-à-dire qu'il ne goûte point ce que vous faites.

M. CHEVILLARD.

Vous l'avez dit. Il s'est laissé gâter par certains originaux qui l'amusent avec des pièces misérables.

LA FÉE.

Monsieur Chevillard, ne jugez-vous point du goût du public comme un homme, qui descend la rivière dans un bateau, juge du rivage ? Il lui semble que le rivage s'éloigne de lui, et c'est lui qui s'éloigne du rivage.

M. CHEVILLARD.

Non, non. Tout ce que je compose est divin. Vous en allez juger vous-même.

Il tire de sa poche un paquet de papiers.

LA FÉE.

Que prétendez-vous faire ?

M. CHEVILLARD.

Je veux vous lire les *Lettres portugaises*, que j'ai mises en vers françois.

LA FÉE.

Quartier, s'il vous plaît! Je m'en rapporte bien à vous ; je crois votre poésie admirable.

M. CHEVILLARD.

Ha! ha! le miel n'est pas plus doux.

LA FÉE.

Ne perdons point de temps, monsieur l'auteur. Que me demandez-vous ?

M. CHEVILLARD.

Ce que je devrois avoir, si le siècle moins ignorant rendoit plus de justice au mérite.

LA FÉE.

Vous souhaitez des richesses ?

M. CHEVILLARD.

Justement.

LA FÉE.

Il faut vous contenter, monsieur le rimeur, et vous consoler du mépris des lecteurs.

M. CHEVILLARD.

Vous avez trop de bonté.

LA FÉE, *le conduisant à la boutique des richesses.*

Fée Argentine, comblez de biens ce *Virtuose.*

M. CHEVILLARD.

Quelle générosité !

La fée Argentine le touche de sa baguette.

LA FÉE DOYENNE.

Allez, monsieur Chevillard, vous êtes riche à jamais. Par la vertu de la baguette qui vous a touché, il se trouvera dans votre poche une pistole à chaque cheville que vous mettrez dans vos vers.

M. CHEVILLARD, *s'en allant.*

Je serai bientôt à mon aise.

SCÈNE IV.

LA FÉE DOYENNE, M. PLAIDANVILLE, Normand.

LA FÉE.

Voyons ce que nous veut cet aimable petit gentilhomme.

M. PLAIDANVILLE.

N'est-che pas devant une fée que j'ai l'honneux de comparoître? Est-che vous, ma douche dame, qui tenez ici l'audienche?

LA FÉE, *à part.*

Ah ! c'est un Normand ! Autre original.

M. PLAIDANVILLE.

Encore une fey, déclarez-mey si v'z êts une fée : répondez à ma soumation.

LA FÉE.

Il ne faut pas vous demander si vous êtes du pays de Falaise.

M. PLAIDANVILLE.

Dianche ! on voit ben que v'z êtes fée, puisque v'z'avez deviné tout du premier coup que je suis de Fâlése.

LA FÉE.

Effectivement, il faut être fée pour deviner cela.

M. PLAIDANVILLE.

Devineriez-vous ben z'aussi que je m'appelle Pglaidanville ?

LA FÉE.

Sans difficulté. Je devine même à votre air que vous êtes friand de procédure.

M. PLAIDANVILLE.

Guiêble z'emporte trippes z'et boudins, si v'n'avez mis le nez dessus. J'ai fait gagner en ma vie plus de chinquante mille écus à la ferme du papier timbré.

LA FÉE.

Bonne pratique ! Il faut qu'il y ait long-temps que vous plaidiez.

M. PLAIDANVILLE.

Il y a quarante bounnes z'années.

LA FÉE.

Plaider quarante ans ? Vous devriez être bien saoul de procès.

M. PLAIDANVILLE.

Au contraire, ça n'a fait que m'affriôler. Quand on pglaide, lz'années passent comme dz'éclairs.

LA FÉE.

Dans sa peau mourra le renard. Vous allez encore bien employer du papier timbré.

M. PLAIDANVILLE.

Je le voudrois ben ; mais la cheville ouvrière me manque.

LA FÉE.

L'argent, apparemment ?

M. PLAIDANVILLE.

Oh ! que vous n'y êtes pas !

LA FÉE.

Qu'appelez-vous donc la cheville ouvrière ?

M. PLAIDANVILLE.

J'ai perdu depuis peu un brave garçon, natif de Domfront ; ch'étoit man bras drait. Ch'est li qui m'a fait gagner la terre de Chidranville.

LA FÉE.

Ce brave garçon, sans doute, étoit un habile procureur.

M. PLAIDANVILLE.

Ce n'étoit pas là san métier.

LA FÉE.

Qu'étoit-il donc ?

M. PLAIDANVILLE.

Tiltrier.

LA FÉE.

Tiltrier!

M. PLAIDANVILLE.

Vére.

LA FÉE.

Voilà une profession qui n'est pas de ma connoissance. C'est une invention normande.

M. PLAIDANVILLE.

Un tiltrier est un houme qui sait imiter toutes sortes d'écritures ; et qui, moyennant finanche, vous fabrique des tiltres suivant vos bêsoins.

LA FÉE.

Peste! vous avez raison de regretter votre tiltrier.

M. PLAIDANVILLE.

Ah ! qu'il en savoit long ! Il faisoit la barbe à tous l'zautres ; c'étoit un vrai singe. Il n'y avoit paraphe, seing, ni griffe de notaire qu'il ne contrefît.

LA FÉE.

Mais sa perte est-elle irréparable ? Ce tiltrier-là étoit-il le Phénix de Normandie ?

M. PLAIDANVILLE.

Il en restoit encore d'autres, mais il y a eu ces jours passés une grande mortalité sur les tiltriers et sur les témoins.

LA FÉE.

Cela est désolant.

M. PLAIDANVILLE.

Vous pourriez ben m'ôter de peine, en me bâillant le don de contrefaire lz'écritures. Il y auroit un biau coup à faire pour mey.

LA FÉE.

Quel coup ?

M. PLAIDANVILLE.

Man biau-frére me demande le poîment d'un billet de trois mille francs, et je l'y ferois mey-même sa quittanche.

LA FÉE.

Fort bien. Vous voudriez friponner votre beau-frère.

M. PLAIDANVILLE.

Pardonnez-mey ; car il a fait faire le billet par un faussaire, qui a contrefait man écriture.

LA FÉE.

Les honnêtes gens !

M. PLAIDANVILLE.

Vous voyez ben que je ne veux que la justice.

LA FÉE.

Vous nous croyez donc d'humeur à favoriser vos espiègleries contre la probité ?

M. PLAIDANVILLE.

Honni soit qui mal y pense. Je ne me servirai de ce don-là qu'en me défendant.

LA FÉE.

J'en doute.

M. PLAIDANVILLE.

Donnez'au guiêble si je fais de faûsseté que quand on m'en fera.

LA FÉE.

Mais, malheureux que vous êtes, que ne demandez-vous plutôt de l'argent pour retirer votre faux billet ?

M. PLAIDANVILLE.

Ce qui me tient, ce n'est pas l'argent qu'il me faut bâiller à man biau frére, c'est qu'il se gaûssera ben de mey de m'avoir affuré.

LA FÉE.

Hé bien, je veux te sauver de ses plaisanteries. Je vais d'un coup de baguette lui arracher le billet.

Elle fait quelques gestes de fée, et le billet tombe des airs.

Tiens, le voilà.

M. PLAIDANVILLE, *après l'avoir ramassé.*

Vére, mâ fey, c'est li-même.

LA FÉE.

Va-t-en; et prends garde d'être haussé.

M. PLAIDANVILLE, *en s'en allant.*

Ah! damné biau-frére, tu me tenois; mais je te tiens. C'est tey qui seras ben gaûssé.

SCÈNE V.

LA FÉE, LOLOTTE, petite fille.

LOLOTTE, *à part, regardant de tous côtés.* Ah! m'y voici déjà.

LA FÉE.

Eh! ma poulette, par quelle aventure êtes-vous dans ces lieux ?

LOLOTTE.

En allant chez ma marraine, j'ai vu des gens qui lisoient une affiche. Je suis un peu curieuse. J'ai demandé ce que c'étoit. On me l'a appris, et aussitôt j'ai dit en moi-même : mon Dieu ! que je voudrois bien voir cette belle foire des fées ! Et dans le moment, crac, je me trouve ici.

LA FÉE.

Voilà votre curiosité satisfaite. Vous voyez notre foire. Regardez toutes ces boutiques ; n'y a-t-il rien qui vous accommode ?

LOLOTTE.

Quand j'y verrois quelque chose qui me plairoit, je serois bien attrapée ; car je n'ai point d'argent.

LA FÉE.

L'argent n'est point ici nécessaire pour faire des emplettes ; tout s'y donne gratis ; on n'a qu'à souhaiter.

LOLOTTE.

Ah ! que j'en suis aise !

LA FÉE.

Voulez-vous du croquet, des ratons ?

LOLOTTE.

Fi donc ! Est-ce que votre foire est comme celle de Saint-Laurent ? Oh ! je ne viens point ici chercher des gâteaux et des dragées.

LA FÉE.

Vous cherchez peut-être de belles poupées ?

LOLOTTE.

Encore moins. Il y a plus d'un an que je ne m'amuse plus à ces badineries-là.

LA FÉE.

Non, dà ? Eh ! quelle marchandise demanderiez-vous donc, s'il vous plaît ?

LOLOTTE.

Ma mie m'a conté cent fois que les fées ont fait des dons à des filles ; je voudrois que vous m'en fissiez un.

LA FÉE.

Vous n'avez qu'à parler.

LOLOTTE.

Je voudrois une chose.

LA FÉE.

Quoi ?

LOLOTTE.

Oh! mais, c'est une chose bien difficile! bien difficile!

LA FÉE.

Voyons.

LOLOTTE.

Je voudrois tout-d'un-coup devenir grande comme ma sœur Angélique.

LA FÉE.

Peut-on savoir pourquoi vous avez cette envie-là?

LOLOTTE.

Oh! dame! c'est que je sens bien qu'il y a plus de plaisir à être grande que petite.

LA FÉE.

Qui vous fait sentir cela?

LOLOTTE.

Je ne sais combien de choses, que je vois tous les jours.

LA FÉE.

Mais encore?

LOLOTTE.

Premièrement, c'est que tout le monde au logis m'appelle petite fille.

LA FÉE.

Quelle injure!

LOLOTTE.

Quand il y a de la compagnie chez nous, dès que

je veux parler, on me dit d'abord : Taisez-vous, petite fille.

LA FÉE.

Cela est malhonnête.

LOLOTTE.

Quand ma mère et ma sœur vont en visite, elles me disent, en sortant : Soyez bien sage, petite fille.

LA FÉE.

C'est à elles qu'il faudroit dire cela.

LOLOTTE.

Et puis le soir, quand elles sont revenues, elles grondent ma mie : Comment donc, Françoise ? voilà Lolotte ! Cette petite fille-là n'est pas encore couchée ?

LA FÉE.

Ouais ! Voilà une mère et une sœur qui vous persécutent bien.

LOLOTTE.

Vraiment, vous n'y êtes pas ! Il vient chez nous de jolis messieurs ; et quand ils veulent me parler, ma sœur aussitôt les tire par le bras, en leur disant : En vérité, vous êtes plus enfant qu'elle. Laissez là cette petite morveuse.

LA FÉE.

Ces messieurs, sans doute, font les doux yeux à mademoiselle Angélique ?

LOLOTTE.

Et à ma mère aussi.

LA FÉE.

C'est le droit de mère.

LOLOTTE.

Ils se mettent à genoux devant ma mère et devant ma sœur; ils leur disent qu'ils languissent pour elles; qu'ils vont mourir, si elles n'ont pitié d'eux.

LA FÉE.

Et en ont-elles pitié?

LOLOTTE.

Je n'en sais rien; parce qu'on me renvoye toujours jouer avec ma mie. Mais je sais bien qu'ils ne meurent pas, car ils reviennent dès le lendemain.

LA FÉE, *à part.*

La bonne école que cette maison-là! (*Haut.*) Vous voudriez donc, Lolotte, être grande, pour avoir aussi des messieurs à vos genoux?

LOLOTTE.

Hélas! oui.

LA FÉE.

Vous prendriez plaisir à vous entendre conter des douceurs?

LOLOTTE.

J'en serois ravie!

LA FÉE, *à part.*

Malepeste! voilà d'heureuses dispositions!

(*Haut*) Çà, ma mignonne, il faut vous contenter. Tenez, vous voyez bien là-bas cette boutique ornée de pavots. Entrez-y; vous serez grande, lorsque vous en sortirez.

LOLOTTE, *faisant la révérence.*

Que je vous suis obligée!

SCÈNE VI.

LA FÉE, *seule.*

La pauvre enfant! J'en ai pitié. Le mauvais exemple qu'on lui donne dans sa famille la perdroit indubitablement. Elle va dans la boutique du *sommeil*, où elle s'endormira pour quelques années. Après quoi, je la renverrai avec une bonne dose de sagesse. Pendant ce temps-là, une fée prendra sa figure, et la représentera chez elle.

SCÈNE VII.

LA FÉE, LE CHEVALIER D'ADONISAC, Gascon.

LE CHEVALIER.

Eh! donc, charmante fée! Je vous attrape enfin. Cadédis! je grillois de vous faire mes compliments.

LA FÉE, *à part.*

Ce gascon débute par des civilités, il fera des demandes exhorbitantes.

LE CHEVALIER.

Vous voyez, ma bonne, le chévalier d'Adonisac, cet enfant gâté que vous connoissez dès le berceau.

LA FÉE.

N'est-il pas vrai qu'à cause de l'ancienne connoissance, je serai obligée de vous faire un don considérable ? Je soupçonne que vous venez me demander d'être heureux au jeu.

LE CHEVALIER.

Hé ! fi donc ! Je n'attends pas après vous pour cela.

LA FÉE.

Les cartes et les dés en usent donc bien avec vous ?

LE CHEVALIER.

On ne peut pas mieux. La fortune me suit comme un barbet ; je la mène en laisse.

LA FÉE.

Vous la contraignez à vous suivre.

LE CHEVALIER.

Hé ! mais, quand je déconfis une douzaine de joueurs au lansquenet, il n'est pas probable que je laisse à la fortune toute la gloire du triomphe.

LA FÉE.

Il est beau de ne pas devoir ses conquêtes au

hazard. Puisque le jeu vous est si favorable, vous n'êtes pas apparemment heureux en amour? Vous venez nous implorer contre la rigueur des belles.

LE CHEVALIER.

La rigueur des belles! Sandis! vous me faites rire. La plus cruelle ne peut tenir un quart-d'hure devant moi.

LA FÉE.

Vous ne vous amusez pas à faire des romans?

LE CHEVALIER.

Non, diou me damne. Je n'en ai pas commencé un seul, mais j'en ai bien fini un quarteron.

LA FÉE.

Vous gagnez au jeu, vous triomphez près des dames; que vous faut-il donc? (*D'un ton plus bas.*) Entre nous, ne viendriez-vous pas demander des armes enchantées? Des armes à l'épreuve de l'épée et du pistolet?

LE CHEVALIER.

Je n'en ai pas besoin. J'ai mis ma valur sur un pied, qu'on ne m'attaque plus.

LA FÉE.

Apprenez-moi donc ce qui peut vous amener à la foire des fées.

LE CHEVALIER.

La réconnoissance.

LA FÉE.

La reconnoissance!

LE CHEVALIER.

Oui. Je viens remercier les fées de toutes les perfections qu'elles m'ont données. Il faut assolument qu'elles se soient cotisées pour composer mon mérite. Je ne puis avoir été formé que par les fées ; la nature m'auroit raté.

LA FÉE.

Vraiment, je ne savois pas toutes les obligations que vous nous avez.

LE CHEVALIER.

Les cœurs généreux oublient leurs bienfaits.

LA FÉE.

Je me garderai bien de vous offrir quelque chose du nôtre, votre amour-propre vous a tout donné.

LE CHEVALIER.

Je ne vous demande que la liberté d'aller causer avec vos jolies marchandes.

LA FÉE.

Allez. Il vaut autant que vous perdiez ici votre temps qu'ailleurs.

SCÈNE VIII.

LA FÉE, MADEMOISELLE DE KERLUTIN, Bretonne.

MADEMOISELLE DE KERLUTIN, *à part.*

Amour ! ô amour ! à quoi me réduis-tu ? Faut-il

que je sois obligée d'avoir recours à la protection des fées, lorsque je suis soumise à ton empire ? Et ne puis-je ramener un inconstant que par des charmes magiques ?

LA FÉE, *à part.*

Ce n'est pas là un monologue d'amour à la mode.

MADEMOISELLE DE KERLUTIN, *à part.*

J'aperçois une fée ; je vais implorer son appui. (*A la fée*) Illustre fée, vous voyez une amante fidèle qui vient se plaindre à vous de sa malheureuse destinée.

LA FÉE.

Vous êtes une amante fidèle ! De quel pays venez-vous ?

MADEMOISELLE DE KERLUTIN.

De Basse-Bretagne. Je suis de Quimpercorentin, l'unique héritière de l'ancienne et riche maison de Kerlutin.

LA FÉE.

Vous ne devez pas manquer d'amants ?

MADEMOISELLE DE KERLUTIN.

Voici mon histoire. Parmi un grand nombre d'adorateurs que j'avois, un officier de marine s'attira mon attention. Il m'offrit sa foi, et je lui donnai la mienne.

LA FÉE.

Le troc est naturel.

MADEMOISELLE DE KERLUTIN.

Je m'abandonnai pour mon malheur à toute ma passion.

LA FÉE, *à part.*

Ahi! ahi! ahi!

MADEMOISELLE DE KERLUTIN.

Je dis pour mon malheur, puisque l'excès de mon amour n'a servi qu'à faire un volage.

LA FÉE.

Cela ne me surprend point.

MADEMOISELLE DE KERLUTIN.

Pourquoi?

LA FÉE.

Vous ne connoissez donc pas les hommes? De trente à qui une fille marque trop de tendresse, il y en a vingt-neuf, pour le moins, qui deviennent inconstants.

MADEMOISELLE DE KERLUTIN.

Je vous proteste pourtant que je n'ai rien négligé pour conserver le cœur de mon ingrat.

LA FÉE, *riant.*

Ha! ha! ha! Que les filles sont dupes!

MADEMOISELLE DE KERLUTIN.

D'où viennent ces ris?

LA FÉE.

Apprenez, mademoiselle de Quimpercorentin, qu'un amant est un chien gourmand, qui vient

vous flatter pour avoir un morceau que vous tenez. L'a-t-il attrapé ? il court encore.

MADEMOISELLE DE KERLUTIN, *émue.*

Comment l'entendez-vous, s'il vous plaît ?

LA FÉE.

Comme je le dois. Vous avez eu pour votre officier de marine de certaines bontés, qui...

MADEMOISELLE DE KERLUTIN, *en colère.*

Qu'appelez-vous des bontés ? Je vous trouve bien hardie, madame la Fée, de soupçonner ma vertu. Par la mort diable ! si vous n'étiez pas Fée, je vous étranglerois. Des bontés !

LA FÉE.

Ne vous emportez pas, mademoiselle de Kerlutin.

MADEMOISELLE DE KERLUTIN.

Je suis bien une fille à bontés ! Têtebleu ! un homme seroit bien venu de me laisser seulement entrevoir quelque espérance d'avoir des faveurs ! Je prendrois un pistolet, et je lui brûlerois la cervelle.

LA FÉE.

Quelle vertu enragée !

MADEMOISELLE DE KERLUTIN.

Vous ne m'apprenez rien de nouveau. Je n'ignore pas qu'un amant se lasse d'être heureux ; et cette considération suffiroit pour me retenir dans mon devoir.

LA FÉE.

Qui peut donc avoir écarté de vous l'amant dont vous vous plaignez ?

MADEMOISELLE DE KERLUTIN.

Ce qui rend les autres constans, mes rigueurs.

LA FÉE.

Vous m'étonnez.

MADEMOISELLE DE KERLUTIN.

La dernière fois que je l'ai vu, comme il vint un quart-d'heure plus tard qu'il ne devoit, je lui appliquai deux bons soufflets, et lui donnai quatre ou cinq coups de pied dans le ventre.

LA FÉE.

Et vous appelez cela vos rigueurs ?

MADEMOISELLE DE KERLUTIN.

Il voulut raisonner, je lui jetai un flambeau à la tête.

LA FÉE.

Tudieu!

MADEMOISELLE DE KERLUTIN.

Il se retira brusquement. Depuis ce temps-là je n'en ai point entendu parler.

LA FÉE.

C'est se rebuter pour peu de chose. Un officier doit être accoutumé aux coups.

MADEMOISELLE DE KERLUTIN.

Voilà un amant bien épris! Ne devoit-il pas voir

tout ce qu'il y avoit de favorable pour lui dans mon emportement?

LA FÉE.

Sans doute. Il devoit s'en faire honneur.

MADEMOISELLE DE KERLUTIN.

Mais admirez, je vous prie, le caprice de cet animal-là. Huit jours auparavant, pour avoir souri à une jeune dame, je lui cassai sur le visage une paire de pincettes; et il n'en fit que rire.

LA FÉE.

Il étoit raisonnable, ce jour-là.

MADEMOISELLE DE KERLUTIN.

Et il s'avise après de se fâcher pour un rien.

LA FÉE.

Fi! c'est un esprit inégal que ce drôle-là.

MADEMOISELLE DE KERLUTIN.

Ah! qu'il ne ressemble pas à ce pauvre chevalier de Kerbenais, que j'ai aimé avant lui! C'étoit un garçon tout aimable, et ce qu'on appelle un véritable amant. Il avoit pour moi une complaisance.... Pendant trois ans qu'il m'a rendu des soins, sa patience ne s'est point démentie; je l'ai roué de coups jusqu'au dernier moment de sa vie.

LA FÉE.

Votre officier de marine aura entendu conter l'histoire tragique du chevalier de Kerbenais.

MADEMOISELLE DE KERLUTIN.

Généreuse fée, je vous conjure de m'accorder un don.

LA FÉE.

Que demandez-vous ?

MADEMOISELLE DE KERLUTIN.

Que mon amant revienne à moi plus amoureux que jamais.

LA FÉE.

Vous voulez l'achever, n'est-ce pas ?

MADEMOISELLE DE KERLUTIN.

Au contraire, je me repens de l'avoir maltraité ; je me reproche ma violence, et je suis bien résolue de m'en corriger.

LA FÉE.

Il y a peu de fond à faire sur votre résolution, si les fées n'y mettent la main. Tenez, suivez cette allée. Vous trouverez au bout la fée Dulcinée qui vous donnera de la douceur. C'est ce qu'il vous faut pour rappeler votre amant, et le conserver.

SCÈNE IX.

LA FÉE, M. MILLIONI, agioteur.

M. MILLIONI.

Salut à madame la fée.

LA FÉE.

Qui êtes-vous, mon ami ?

M. MILLIONI.

Je ne suis plus ce que j'étois, et cependant j'ai toujours été ce que je suis.

LA FÉE.

Expliquez-moi cette énigme.

M. MILLIONI.

J'étois riche, je ne le suis plus; et j'ai pourtant dans ma fortune conservé le caractère de ma profession.

LA FÉE.

Quelle étoit votre profession?

M. MILLIONI.

Un poëte à ma place vous diroit effrontément qu'il étoit du métier du Soleil, puisque j'avois comme lui un char à conduire.

LA FÉE.

Vous étiez fiacre?

M. MILLIONI.

A votre service. Et Millioni est mon nom.

LA FÉE.

C'est-à-dire que vous êtes un champignon de la rue Quincampoix *.

M. MILLIONI.

O l'heureux temps que vous me rappelez! Alors, on désertoit tous les quartiers de Paris, pour se rendre dans cette rue célèbre. Les procureurs quittoient le Châtelet, et la veuve et l'orphelin étoient tranquilles : les médecins abandonnoient les malades, et les malades guérissoient : les poëtes

---

* Voyez la note page 364, tome XIV.

négligeoient l'opéra, et l'opéra ne s'en trouvoit que mieux.

LA FÉE.

Cela est vrai.

M. MILLIONI.

Nous étions un tas de nouveaux riches, qui composions un monde à part. Nous vidions les magasins : nous nous emparions des châteaux; et nous enlevions au public les beautés vagabondes, pour partager avec elles notre prospérité.

LA FÉE.

Vous regrettez bien ce temps-là, n'est-il pas vrai

M. MILLIONI.

J'en suis inconsolable! Et ma perte est certaine, si les fées n'ont pitié de moi.

LA FÉE.

Que voulez-vous qu'elles fassent?

M. MILLIONI.

Qu'elles me dédommagent des millions que m'ont ôté certaines gens qui ont voulu savoir d'où ils me venoient.

LA FÉE.

Vous avez donc affaire à des gens bien curieux?

M. MILLIONI.

Je vous en réponds. Comment diable! ils remontent à la source de tout! Oh! dame! cela ne nous accommode pas nous autres. Nos richesses nous ressemblent, elles sont sans origine.

LA FÉE.

Mais comment un fiacre a-t-il pu devenir si riche?

M. MILLIONI.

Je vais vous le dire. Une nuit, après avoir ramené du Pont-aux-Choux deux actionnaires avec deux grosses réjouies, je trouvai dans mon carrosse un porte-feuille enflé d'effets. Dès le lendemain, zeste, je disparus du zodiaque du quai des Augustins; je pris un habit magnifique, et je devins un fameux négociant.

LA FÉE.

Çà, monsieur Millioni, voyons ce que vous demandez.

M. MILLIONI.

Je suis modéré. Mes disgraces m'ont rendu sobre sur les biens de la fortune. Je ne veux que vivre simplement.

LA FÉE.

J'aime en vous ce retour de sagesse.

M. MILLIONI.

Ainsi, grande fée, je ne vous demande qu'une pistole.

LA FÉE.

Quelle modération!

M. MILLIONI.

Pourvu que cette pistole, dès que je l'aurai dépensée, rentre aussitôt dans ma poche.

LA FÉE.

Nous ne nous entendions pas. Peste ! vous demandez la pistole volante !

M. MILLIONI.

C'est cela même.

LA FÉE.

Oh ! apprenez, monsieur le coquin, que nous sommes des fées de bien et d'honneur. Nous n'avons rien à donner aux fripons. Sors d'ici, misérable. Va reprendre ton premier métier.

M. MILLIONI.

Quoi ! je m'en irai sans emporter aucun don des fées !

LA FÉE.

Hé bien, je t'en veux faire un qui te sera fort avantageux. Tiens. (*Le frappant de sa baguette.*) Par la vertu de ma baguette, je t'endurcis la peau : je te rends aussi insensible aux coups de canne, que tes chevaux le sont aux coups de fouet.

M. MILLIONI, *s'en allant.*

Cela n'est pas à dédaigner pour un fiacre. Que je vais insulter d'officiers !

SCÈNE X.

LA FÉE, NICETTE, Picarde.

LA FÉE, *à part.*

De quelle nation peut être cette jeune paysanne ?

Je ne puis croire que ce soit une Françoise. (*Haut à Nicette.*) Approchez, la belle enfant. Dites-moi votre nom et votre pays.

NICETTE.

Madame, je m'appelle Nicette, et je suis Françoise.

LA FÉE.

Françoise! cela ne se peut pas. Vous avez l'air trop Agnès.

NICETTE.

Je ne suis pas menteuse. Je suis née dans le voisinage d'Amiens.

LA FÉE.

Ah! vous êtes Françoise de Picardie! Je ne dis plus rien. Un air de pudeur n'est pas incompatible avec des attraits picards.

NICETTE.

Est-ce à vous, madame la fée, qu'il faut m'adresser pour obtenir une chose que je voudrois bien avoir?

LA FÉE.

Oui. Je suis la fée Doyenne. Si je ne puis vous accorder moi-même ce que vous désirez, je vous le ferai donner par une autre. Qu'y a-t-il pour votre service?

NICETTE, *embarrassée.*

Il me faudroit....

LA FÉE.

Achevez.

NICETTE.

Je n'ose vous le dire.

LA FÉE.

Parlez-moi librement. Il n'y a point ici d'homme qui nous écoute.

NICETTE.

Je suis bien honteuse d'être aussi sotte que je le suis. Vous me feriez grand plaisir de m'ôter ma simplicité.

LA FÉE.

Quoi! Nicette, vous voulez perdre votre innocence?

NICETTE.

Hé! vraiment oui.

LA FÉE.

D'où vient donc?

NICETTE.

On dit que cela s'appelle bêtise.

LA FÉE.

Qui est-ce qui vous dit cela?

NICETTE.

C'est Marton, la fille-de-chambre d'une grande madame qui a acheté la seigneurie de notre village.

LA FÉE.

Cette Marton-là définit l'innocence à la parisienne.

NICETTE.

Oh ! c'est une fille qui a bien de l'esprit ! Elle se moque toujours de moi : elle dit comme cela que si les fées ne s'en mêlent, je ne serai jamais qu'une imbécille.

LA FÉE.

Elle pourroit vous dégourdir aussi-bien que les fées.

NICETTE.

Il faut voir comme elle donne à chacun son quolibet ! Aussi, depuis qu'elle est dans notre village, tous les garçons courent après elle.

LA FÉE.

Oui !

NICETTE.

Ils ne nous regardent plus, nous autres paysannes. Ils disent que nous sommes des idiotes et des ridicules ; et il ne se fait plus de mariages au pays.

LA FÉE.

Voyez-vous, la drôlesse !

NICETTE.

Il n'y a pas jusqu'à Colin qui m'aimoit tant, et qui m'avoit promis de m'épouser.... (*Elle pleure.*)

LA FÉE.

Hé bien, ce Colin ? . . . .

NICETTE.

Il ne m'aime plus à cette heure. Dès qu'il me voit d'un côté, il s'enfuit de l'autre. Il n'a dans la

tête que la Parisienne. Enfin, tant y a, qu'on diroit que cette créature-là l'a ensorcelé.

LA FÉE.

Rien n'est plus mortifiant ; et vous voudriez vous venger de Colin ?

NICETTE.

Assurément ; et je veux pour cela que vous me fassiez devenir coquette ; car j'ai ouï dire à Marton que la coquetterie est la plus jolie science qu'une fille puisse apprendre.

LA FÉE.

Chacun est entêté de son savoir.

NICETTE.

Elle dit encore que les coquettes sont adorées à Paris.

LA FÉE.

Elles y sont assez courues, du-moins.

NICETTE.

Et qu'elles ne manquent jamais d'argent.

LA FÉE.

Distinguo. L'argent roule chez les coquettes philosophes, qui s'occupent sérieusement à des sciences solides, comme à l'anatomie, en disséquant pièce à pièce un cochon de la finance ; mais la fortune fuit ces coquettes ignorantes, qui s'amusent à la superficie d'un petit-maître.

NICETTE.

Quel dommage ! Cela est pourtant bien gentil, un petit-maître.

LA FÉE.

Est-ce qu'on voit de ces animaux-là dans la banlieue d'Amiens.

NICETTE.

Marton m'en a montré un, qui passoit en poste par notre village. Je l'examinai dans sa chaise, pendant qu'on lui changeoit de chevaux. Ah! qu'il étoit mignon! Je le prenois d'abord pour une grande poupée qu'on envoyoit en Flandres. Il avoit du rouge et des mouches.

LA FÉE.

Courir la poste avec du rouge et des mouches! Cela est galant. Vous demandez donc, Nicette, le don de la coquetterie?

NICETTE.

Oui, donnez-le-moi, je vous en prie; je m'imagine qu'après cela je n'aurai plus rien à souhaiter.

LA FÉE.

Vous pourriez bientôt l'avoir sans notre assistance, puisque vous le désirez; vous n'auriez qu'à faire le voyage de Paris.

NICETTE.

Est-il possible?

LA FÉE.

Et vous loger dans le quartier de l'opéra.

NICETTE.

Ce quartier-là est donc bien charmant?

LA FÉE.

C'est une île de Cythère. Il y a là une colonie de fées bâtardes qui font des métamorphoses aussi promptement que nous. Elles changent la serge en velours, la bergame en haute-lice, et les diamants du temple en diamants fins.

NICETTE.

Vous me donnez envie de les voir; me recevront-elles bien?

LA FÉE.

Les doyennes vous feront un accueil favorable, et se chargeront volontiers de votre éducation.

NICETTE.

Que j'ai d'impatience d'être entre leurs mains!

LA FÉE.

Ah! pauvre Nicette! que vous savez mal choisir! Ces fleurs, qui vous font envie, couvrent un funeste précipice, où vous tomberez, si vous les allez cueillir.

NICETTE, *effrayée.*

Que dites-vous? Un précipice.

LA FÉE.

Vous devez préférer à ces faux biens votre honneur et votre innocence, qui sont de véritables richesses. Croyez-moi, retournez dans votre village, et aimez toujours Colin.

(*Elle lui donne un coup de baguette.*)

NICETTE.

Ah! quel changement se fait en moi! Que j'ai à-présent d'horreur pour la coquetterie! Marton, dont l'esprit me charmoit, ne me paroît plus qu'une effrontée. Pourquoi faut-il que Colin l'aime?

LA FÉE.

Colin ne l'aime plus. Et si vous voulez connoître ses sentiments, je vais satisfaire votre curiosité.

(*Elle lui donne un second coup de baguette.*)

NICETTE.

Que vois-je! Marton appelle Colin; Colin la fuit et me cherche. Adieu, madame la Fée; grand merci. Je m'en retourne au pays; adieu.

SCÈNE XI.

LA FÉE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Bon jour, madame la Fée.

LA FÉE.

Eh! c'est Arlequin! Que viens-tu chercher ici, mon enfant?

ARLEQUIN.

Je viens vous demander un don.

LA FÉE.

Quel don?

ARLEQUIN.

Je n'en sais rien encore. J'ai déjà parcouru votre

foire, je n'ai point trouvé de marchandise qui m'ait tenté. J'ai vu des boutiques où l'on distribue de la santé, du sommeil, du jugement, de la mémoire, de la sagesse, de la probité; rien de tout cela ne m'accommode.

LA FÉE.

Tu es bien difficile!

ARLEQUIN.

Il ne me reste plus à voir que ce quartier-ci.

LA FÉE.

Ce n'est pas le plus mal fourni.

ARLEQUIN.

Voyons: (*Il lit.*) *Esprit.*

LA FÉE.

Oh! pour de l'esprit, cela ne t'accommodera pas non plus. Personne ne croit en avoir besoin.

ARLEQUIN.

La fée qui le distribue a bien l'air de perdre son étalage.

LA FÉE.

Choisis autre chose.

ARLEQUIN, *lisant.*

Valeur.

LA FÉE.

Cela te convient-il?

ARLEQUIN.

Nullement. J'aime mieux rester poltron. La valeur nous fait chercher le danger, et la poltronnerie nous porte à l'éviter.

LA FÉE.

Tu aimeras peut-être mieux la *science?*

ARLEQUIN.

La science? Non; mauvaise marchandise encore.

LA FÉE.

Quoi! tu ne serois pas bien aise d'avoir la mémoire ornée d'une infinité de choses curieuses?

ARLEQUIN.

A quoi cela sert-il?

LA FÉE.

A faire briller un homme dans les cafés; à donner des démentis à de faux savants, qui hazardent des citations et des époques. On diroit de toi : C'est un puits d'érudition!

ARLEQUIN.

Un puits d'eau toute claire.

LA FÉE.

A quoi veux-tu donc te déterminer?

ARLEQUIN, *montrant la boutique des richesses.*

Tenez; voilà justement mon affaire. *Richesses.*

LA FÉE.

Je vais te présenter à la fée qui les donne. D'un coup de baguette, elle te rendra maître d'un coffre-fort que tu trouveras chez toi en arrivant.

ARLEQUIN.

Oui! Mais attendez. Les voleurs pourroient vider mon coffre et me couper la gorge. Cela ne vaut pas le diable! Je voudrois un fond de richesses qu'on

ne pût m'enlever. N'y auroit-il pas moyen, par exemple, de me donner la vertu... là... de changer en or tout ce que je toucherai?

LA FÉE.

Oui-dà. Suis-moi. (*A la fée Argentine.*) Fée des richesses, accordez à Arlequin le même don que les dieux firent à Midas.

La fée Argentine frappe Arlequin de sa baguette. La fée Doyenne dit ensuite à Arlequin:

Va. Tu as obtenu ce que tu désirois. Adieu. J'entends une dispute à deux pas d'ici; je veux voir ce que c'est.

SCÈNE XII.

ARLEQUIN, *seul.*

O che fortuna! Je vais bien me donner du bon temps! Le seigneur Pantalon m'a refusé Violette sa fille, à cause de ma gueuserie; mais il viendra me l'offrir présentement, et il sera trop heureux si je veux la prendre.... Eh! les voici tous deux.

SCÈNE XIII.

ARLEQUIN, PANTALON, VIOLETTE.

PANTALON.

Ah! ah! c'est Arlequin!

VIOLETTE.

Quelle bonne rencontre !

ARLEQUIN, *se carrant.*

Oui, c'est moi, l'ami. Accolez-nous la botte. Priez-moi de vouloir bien être votre gendre.

PANTALON.

Ho ! ho ! Vous êtes devenu bien fier !

ARLEQUIN.

Comme un homme qui vient d'obtenir un don merveilleux. Tout ce que je touche se change en or.

PANTALON.

Qu'entends-je ?

VIOLETTE.

Que dis-tu, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Oui, ma chère Violette, je te ferai rouler sur les richesses : nous coucherons dans des draps d'or.

PANTALON.

Bonne nouvelle !

VIOLETTE.

Je vais demander, moi, de pouvoir changer en argent tout ce que je toucherai.

ARLEQUIN.

C'est bien dit, ma foi. Nous ferons des enfants de vermeil doré.

PANTALON.

Mais avez-vous déjà fait l'épreuve de cette vertu ?

ARLEQUIN.

Pas encore. Faisons-la tout-à-l'heure. Votre canne a une pomme d'argent, je n'ai qu'à la toucher. (*Il touche, et elle devient or.*)

PANTALON.

Ah! le bel or! Quel prodige! Mon gendre, que je vous embrasse.

Arlequin, en l'embrassant, lui met la main sur le nez, qui devient un nez d'or.

VIOLETTE, *poussant un grand cri.*

Ah! mon père, vous avez un nez d'or!

PANTALON, *se touchant le nez.*

Le diable t'emporte avec ta vertu. *O poveretto mi.*

ARLEQUIN, *s'approchant de Violette.*

Ma belle Violette....?

VIOLETTE, *fuyant.*

Ne m'approche pas! Ne me touche pas!

ARLEQUIN.

Un petit baiser seulement!

VIOLETTE.

Tirez, tirez! Point de jeu de main. Je n'ai rien à changer en or.

PANTALON.

Miséricorde! Que vais-je devenir?

VIOLETTE, *à Arlequin.*

Plus de mariage.

ARLEQUIN, *d'un air piteux.*

Quoi! tu ne veux plus de moi?

VIOLETTE.

Non, vraiment.

ARLEQUIN, *pleurant.*

Misérable que je suis! Je n'ai pas pensé aux conséquences de mon souhait. Le pain et le fromage se convertiront dans ma bouche en or ou en tombac. Hiaouf!

(*Ils font tous trois de grands cris.*)

SCÈNE XIV.

ARLEQUIN, PANTALON, VIOLETTE, LA FÉE.

LA FÉE.

Qu'avez-vous donc tant à crier?

PANTALON, *portant le doigt à son nez.*

Vous le voyez.

ARLEQUIN.

Hélas! Que vous ai-je demandé!

LA FÉE.

C'est votre faute.

PANTALON, *à genoux.*

De grace, madame, remettez mon nez comme il étoit.

LA FÉE.

Je le puis faire ; mais cela vous tiendra lieu de ce que vous auriez à nous demander.

PANTALON.

N'importe ; à quelque prix que ce soit, rendez-moi mon premier nez.

LA FÉE, *le frappant de sa baguette.*

Soit.

Pantalon reprend son nez naturel, dont il marque beaucoup de joie.

ARLEQUIN.

Et moi, je vous prie de me reprendre le don que j'ai eu le malheur d'obtenir.

LA FÉE.

Cela ne se peut pas, à-moins que cette fille-là ne te sacrifie le don qu'elle vient chercher ici.

ARLEQUIN, *à genoux devant Violette.*

Violette, rends-moi ce service ; remets-moi dans mon naturel ; tu n'y perdras rien.

VIOLETTE.

C'est beaucoup exiger d'une femme ; mais je t'aime, et contentement passe richesse.

PANTALON, *à Violette.*

Ne t'avise pas de cela.

ARLEQUIN, *à Pantalon, le poursuivant.*

Vieux chenapan ! si tu ne la laisses faire, je vais te changer en or depuis les pieds jusqu'à la tête.

PANTALON, *fuyant.*

J'y consens! J'y consens!

VIOLETTE.

Et moi aussi.

LA FÉE, *touchant Arlequin de sa baguette.*

Te voilà dans ton naturel.

ARLEQUIN.

Éprouvons cela; donne-moi ta main, Violette.

VIOLETTE, *reculant.*

Je ne m'y fie pas.

LA FÉE.

Ne craignez rien, j'y ai mis bon ordre.

VIOLETTE, *donnant un doigt en tremblant.*

Je vais hazarder ce doigt-là.

ARLEQUIN, *après avoir fait ses* lazzis.

Vivat! Il n'y a plus de danger.

VIOLETTE.

Mais, grande fée, nous en irons-nous sans recevoir aucun présent?

LA FÉE.

A cause de votre générosité, je veux bien passer par-dessus nos réglements. Je vous donne....

VIOLETTE, *l'interrompant.*

Hé! non. Donnez plutôt à Arlequin, afin que mon père consente à notre mariage.

ARLEQUIN.

Le bon petit cœur!

LA FÉE.

Hé bien. Je lui donne cette fiole intarissable; qui contient *l'eau de Beauté*. C'est de quoi faire sa fortune à Paris.

ARLEQUIN.

Je vous remercie, madame la Fée.

LA FÉE.

Adieu, mes enfants.

Arlequin, Pantalon et Violette se retirent.

Hola, ho! Mes compagnes! c'en est assez pour un jour. Finissons notre foire par des chants et par des danses.

SCÈNE XV et dernière.

TOUTES LES FÉES.

Elles forment une danse qui est suivie de ce vaudeville.

VAUDEVILLE.

Air de *M. Mouret.* n.° 405.

Premier couplet.

LA FÉE AMPHIONNE.

Venez, venez, accourez tous
Dans cette agréable retraite.
Pour vous faire, luron, lurette,

Goûter les plaisirs les plus doux,
Il ne faut qu'un coup de baguette.

CHŒUR.

Pour vous faire, etc.

Second couplet.

LA FÉE GRACIEUSE.

Lorsqu'un amant s'est entêté
D'une jeune et vive coquette;
Pour lui faire, luron, lurette,
Abjurer l'infidélité,
Il faut plus d'un coup de baguette.

CHŒUR.

Pour lui faire, etc.

Troisième couplet.

LA FÉE ARGENTINE.

Un Crésus est toujours heureux,
Quand il poursuit une grisette;
Dès qu'il montre, luron, lurette,
Sa bourse à l'objet de ses vœux,
C'est la véritable baguette.

CHŒUR.

Dès qu'il montre, etc.

Quatrième couplet.

LA FÉE DOYENNE.

Une Iris, malgré sa pudeur,
Suit son galant à la guinguette;
Lui laisse voir, luron, lurette,
Qu'elle est sensible à son ardeur;
Et Bacchus fournit la baguette.

CHŒUR.

Lui laisse voir, etc.

Cinquième couplet.

LOLOTTE.

Autrefois fille de vingt ans
Ne connoissoit point la fleurette ;
Mais aujourd'hui, luron, lurette,
Les bons exemples des mamans,
Nous valent des coups de baguette.

CHŒUR.

Mais aujourd'hui, etc.

Sixième couplet.

ARLEQUIN, *au parterre.*

Sur notre divertissement
Toute la troupe a la venette ;
Ah ! si Paris, luron, lurette,
Le reçoit favorablement,
Pour nous l'heureux coup de baguette !

CHŒUR.

Ah ! si Paris, etc.

FIN.

LE TEMPLE DE MÉMOIRE,

PIÈCE EN UN ACTE,

Représentée à la foire Saint-Laurent en 1725, et ensuite sur le théâtre du Palais-Royal.

PERSONNAGES.

LA FOLIE.

PIERROT, son confident.

LA RENOMMÉE.

UN CONQUÉRANT.

UN MEUNIER, richement vêtu.

UN PEINTRE, Arlequin.

M. PROSNE-VERS, bel-esprit.

M. TOUT-UNI, poëte.

Trois autres Poëtes.

Danseurs, représentant les différentes conditions des hommes.

Danseuses, suivantes de la Folie.

La Scène est au bas de la montagne sur laquelle est bâti le temple de Mémoire.

LE TEMPLE DE MÉMOIRE.

Le Théâtre représente une solitude. On voit dans l'enfoncement un mont escarpé de tous côtés.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FOLIE, PIERROT.

(*La Folie arrive d'un air triste et rêveur.*)

PIERROT.

Air : *Talalerire.* n.° 77.

QUOI donc! la Folie est rêveuse!
Elle a perdu sa belle humeur!

LA FOLIE.

Pierrot, que je suis malheureuse!

PIERROT.

Ouvrez-moi votre petit cœur.
Qui peut vous empêcher de dire,
Talaleri, talaleri, talalerire?

LA FOLIE, *soupirant.*

Ah!

PIERROT.

Hé bien ?

LA FOLIE.

Air : *On dit qu'Amour est si charmant.* n.° 30.

On dit que l'hymen est si doux :
N'aurai-je jamais un époux ?
Quoi ! pas un, parmi tant de foux,
Ne veut de la Folie !
N'aurai-je jamais un époux ?
Moi qui suis si jolie !

PIERROT, *riant.*

Ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! Vous vous moquez de Pierrot votre fidèle confident. Le mariage est une affaire trop sérieuse pour vous.

LA FOLIE.

Cela est vrai : cependant la fantaisie de me marier me tient depuis long-temps ; mais j'en suis bien punie, puisque je ne puis la satisfaire.

PIERROT.

Air : *Pour le mariage, bon.* n.° 332.

Ma foi, vous me surprenez :
Je vois pourtant sur vos traces
Mille amants passionnés,
Rechercher vos bonnes graces.

LA FOLIE.

Pour le badinage,
Bon ;
Pour le mariage,
Non.

PIERROT.

Vous faites peut-être trop la difficile ?

LA FOLIE.

Au contraire.

Air de *Joconde*. n.° 45.

J'ai fait publier, mais en vain,
Sur la terre et sur l'onde,
Que je voulois donner ma main
Au plus grand fou du monde;
Personne avec moi n'est tenté
De se mettre en ménage;
C'est que, grace à la vanité,
Chaque fou se croit sage.

PIERROT.

Voilà ce que c'est. Hé! ventrebille! pourquoi aussi vous montrer aux hommes telle que vous êtes?

Air : *Ah! je ne m'en soucie guères.* n.° 342.

Dans ces sortes d'affaires,
Si les filles sincères
Alloient montrer leurs rats,
On n'en marieroit guères;
Si l'on voyoit leurs rats,
On n'en marieroit pas.

LA FOLIE.

Tu as raison; mais ne sais-tu pas que mes défauts ſont tout mon mérite? Si je les cache, adieu mes courtisans.

PIERROT.

Hé bien! conservez vos défauts; mais changez et d'habits et de nom : car, voyez-vous, c'est ça qui gâte tout.

LA FOLIE.

Tu l'as dis.

PIERROT.

Air : *Je passe la nuit et le jour.* n.° 106.

Il faudroit trouver un beau nom
De divinité chimérique.

J'y veux rêver... Le voici... Non ;
Il n'est pas assez magnifique....
Arrêtons-nous à celui-là :
Oui, je le tiens. Il est bon là....
Ce n'est pas ça,
Ce n'est pas ça....
Ha ! ha ! pour le coup m'y voilà.

LA FOLIE.

Voyons un peu l'effort de cette imaginative.

PIERROT.

Faites-vous.... (*Il se prend à rire.*) ous! ous! ous! ous! ous!

LA FOLIE.

Explique-toi donc.

PIERROT.

Faites-vous appeler.... (*Il continue de rire.*) er, er, er, er, er, er, er.

LA FOLIE.

Air : *La Ceinture.* n.° 110.

Mais enfin nous parlerez-vous ?

PIERROT.

Faites-vous appeler *la Gloire*,
Et promettez à votre époux,
Qu'il vivra toujours dans l'histoire.

LA FOLIE.

Ah! mon ami! l'heureuse idée qui t'est venue là!

PIERROT.

Air : *Pierrot revenant du moulin.* n.° 98.

Ce n'est pas sans raison qu'on dit (*bis*)
Que je suis un garçon d'esprit.

LA FOLIE.

Pierrot!

Pierrot, tu n'es pas sot ;
Tu n'es pas sot, Pierrot.

PIERROT.

Il faudra de plus que....

LA FOLIE, *l'interrompant.*

Oh! je n'ai pas besoin que tu m'en dises davantage. Je vois d'un coup-d'œil tout ce qu'il faut que je fasse pour l'exécution d'un si beau projet.

En cet endroit on entend la trompette de la Renommée, qui joue, en ritournelle, l'air suivant.

Ha! j'entends la Renommée! Elle passe par ici fort à-propos. (*Elle appelle.*) Holà! hé! la Renommée! A moi! Un mot.

SCÈNE II.

LA FOLIE, PIERROT, LA RENOMMÉE.

LA RENOMMÉE.

Air : *Allons badiner sur l'herbette.* n°. 406.

Me voici, déesse folette.
Commandez. Que me voulez-vous?
Faut-il encor que ma trompette,
Pour servir vos feux, s'entremette?
Faut-il encor que ma trompette
Vous aille chercher un époux?

LA FOLIE.

Oui; mais ce n'est plus sous le nom de Folie qu'il faut m'annoncer; c'est sous le nom de Gloire.

LA RENOMMÉE, *riant.*

Ho ! ho !

PIERROT, *portant le doigt à son front.*

Ça part de là. C'est moi qui ai trouvé ce nom-là, pour emboiser les hommes.

LA RENOMMÉE.

Air : *Voyelles modernes.* n.° 407.

L'entreprise est jolie :
Elle réussira, a, a, a,
Tel qui fuit la Folie,
Avec plaisir voudra, a, a, a,
Pour être mis dans l'histoire,
Devenir le mari,
Biribi,
De la Gloire,
De la Gloire.

LA FOLIE.

Je le crois. Je vais bâtir tout-à-l'heure un temple, que j'appellerai le *Temple de Mémoire.* Va prôner cela à tous les mortels.

Air : *Pour passer doucement la vie.* n.° 59.

Pour les engager à me suivre,
Ma mignonne, tu leur diras
Que je prétends faire revivre
Mon époux après son trépas.

PIERROT.

Jarnonbille ! le bon hameçon !

LA RENOMMÉE.

Le succès en est sûr.

LA FOLIE.

Air : *Laissons là la fumée.* n.° 276.

Porte cette nouvelle
Chez nos fameux guerriers.

PIERROT.

Songez aussi, la belle,
A nos mâche-lauriers.
Ce sont des amateurs de fumée.

LA RENOMMÉE.

Je pars. Adieu. Laissez faire la Renommée.

La Renommée embouche sa trompette en partant, et joue le même air qu'en entrant.

SCÈNE III.

LA FOLIE, PIERROT.

LA FOLIE.

Je vais, avant toutes choses, bâtir mon temple.

PIERROT.

Je vous le conseille.

LA FOLIE.

Cela sera fait dans le moment. Ma marotte fera l'office d'une baguette de fée.

Elle lève sa marotte, et fait des gestes d'enchanteur, en chantant le couplet suivant.

Air : *La jeune abbesse de ce lieu.* n.° 80.

Temple, que je bâtis en l'air,
Pour éblouir l'humaine engeance,
Aussi promptement que l'éclair,
Prends une trompeuse existence :
Temple, sers d'archives aux grands noms ;
Deviens mes petites maisons.

Aussitôt le Temple de Mémoire s'élève sur la

pointe du mont escarpé. C'est un petit dôme bleu et or.

PIERROT.

Jarnicoton! que les grands hommes seront bien logés là-haut!

LA FOLIE.

Il ne me reste plus qu'à prendre un habit convenable au rôle sérieux que je dois jouer. Je vais revenir. En attendant, s'il arrive quelque épouseur, tu le recevras, après avoir examiné s'il est digne de moi.

PIERROT.

Allez. Je sais ce qu'il vous faut.

SCÈNE IV.

PIERROT, *seul.*

Air : *Ouistanvoire.* n.° 408.

De galants quelle foire
Va se tenir chez nous!
Et qu'aux trousses de la Gloire
Nous verrons de, ouistanvoire
Nous verrons de, tire,
Lirelire,
Nous verrons de fous!

Je crois qu'en voilà déjà un qui vient. Ventre de moi! que la Renommée fait de chemin en peu de temps!

SCÈNE V.

PIERROT, UN CONQUÉRANT.

LE CONQUÉRANT, *à part, sans apercevoir Pierrot.*

Air de *l'Opéra de Roland.* n.° 409.

La Gloire nous appelle,
Ne soupirons plus que pour elle.

PIERROT, *à part.*

Je ne me suis pas trompé.

LE CONQUÉRANT, *toujours à part.*

La Gloire nous appelle,
Ne soupirons plus que pour elle.

Ha! que vois-je! C'est là, sans doute, ce Temple de Mémoire dont je viens d'entendre parler. Cherchons une route pour y monter.

(*Il s'avance vers le mont: Pierrot l'arrête.*)

PIERROT.

Halte là!

LE CONQUÉRANT.

Qui es-tu, toi qui m'arrêtes?

PIERROT, *se carrant.*

Je suis le confident de la Gloire, et son maître des cérémonies.

LE CONQUÉRANT.

J'en suis ravi. Présente-moi donc à elle. Je viens pour l'épouser.

PIERROT.

Elle va paroître. Elle est à sa toilette. Dites-moi, en attendant, qui vous êtes.

LE CONQUÉRANT.

Air : *Cotillon à la mode.* n.° 410.

Je suis né pour conquérir la terre,
Et je veux tout soumettre à ma loi.
Non, le dieu qui lance le tonnerre
N'est pas plus redoutable que moi.
Je suis un dragon,
Un vrai démon
Dans les combats;
Parmi les boulets,
Les pistolets,
Les coutelas,
Je prends mes plus doux ébats.

PIERROT, *à part, sur le ton du derniers vers.*

Têtebleu! quel fier à bras!

LE CONQUÉRANT.

Quel plaisir de chamailler, de piller, de saccager, de brûler! Quelle volupté!

PIERROT, *à part.*

Mais, mais c'est un diable que cet homme-là.

LE CONQUÉRANT.

Air : *Ma raison s'en va beau train.* n.° 165.

Je me plais à voir mes mains
Teintes du sang des humains.
Je veux sous mes coups
Les abattre tous.

PIERROT.

L'étrange caractère!
Pour moi, je tiens qu'il est moins doux

D'en tuer, que d'en faire,
Lonla,
D'en tuer que d'en faire.

LE CONQUÉRANT.

Non, non; les horreurs de la guerre doivent faire les délices des belles ames.

PIERROT.

Oui! et ces belles ames ne se font pas conscience de prendre ce qui ne leur appartient pas.

LE CONQUÉRANT.

Apprends, mon cher, que tout nous appartient par le droit de conquête.

PIERROT.

Air : *A la façon de Barbari.* n.° 22.

Mais expliquez-moi, s'il vous plaît,
Votre droit de conquête.
En vain, pour savoir ce que c'est,
Je rumine en ma tête.

LE CONQUÉRANT.

Quand on a de bons escadrons,
De gros bataillons,
Et force canons,
On a droit sur le bien d'autrui.

PIERROT.

Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Mais, monsieur le fendeur de nazeaux, vous y serez attrapé à-la-fin.

Air : *A l'envers.* n.° 411.

Vous esquivez, en vingt combats,
Le trépas;

Une balle vient, par hazard,
Tout d'travers,
Qui vous jette mon gaillard
A l'envers.

LE CONQUÉRANT.

Hé bien! Après cela aussi je serai placé dans ce temple. Je vivrai toujours dans l'histoire.

PIERROT.

Air : *O reguingué, ô lon lan la.* n.° 4.

Vous trouvez que c'est un beau sort,
De vivre après que l'on est mort!
O reguingué, ô lonlanla;
Quant à moi, toute mon envie,
C'est de vivre pendant ma vie.

LE CONQUÉRANT.

Euh! le poltron! mérites-tu d'être auprès de la Gloire?

PIERROT.

Oh! je n'y suis pas pour la chose des armes : j'y suis pour les sciences. Mais, tenez, voici la Gloire; je vais vous présenter à elle.

SCÈNE VI.

LE CONQUÉRANT, PIERROT, LA FOLIE, *avec son habit de Gloire, ayant une couronne sur la tête, et une palme à la main.*

PIERROT.

Air : *Le tambourineur.* n.° 412.

Vous voyez un guerrier, madame,
Que le nom de la Gloire enflamme :

Pour vos yeux une vive ardeur
Fait pretintin, pretantan, tambouriner son ame,
Pour vos yeux une vive ardeur
Fait pretintin, pretantan,
Rite, rita plan,
Pretan, tambouriner son cœur.

LE CONQUÉRANT.

Air : *Les fanatiques que je crains.* n.° 204.

Idole des enfants de Mars,
Aimable enchanteresse;
J'ai bravé tous les hazards,
J'ai fait mainte prouesse.
Daignez, par vos doux regards,
Approuver ma tendresse.

LA FOLIE.

Vous avez donc été frappé des belles choses qu'a dit de moi la Renommée?

LE CONQUÉRANT.

Oui, charmante immortelle : j'ai été ravi d'apprendre qu'il y eût une divinité que j'adorois sans la connoître; et je sens redoubler mes feux depuis que je la connois.

PIERROT, *à la Folie.*

Air : *Hé! bon! bon! bon! Hé! frou! frou! frou!* n.° 413.

Si vous en croyez Pierrot,
Voilà votre vrai ballot.
Hé! bon! bon! bon! Hé! frou! frou! frou!
Personne sur la terre
Ne vous duit mieux que ce fou,
Que ce foudre de guerre.

LA FOLIE, *au Conquérant, lui tendant la main.*

Air : *Lasson, bredondaine.* n.° 414.

Mon brave capitaine,
Lassi,

Lasson,
Lasson, bredondaine;
Mon brave capitaine,
Vous serez mon mari:
Patati,
Pataton,
Le genti!
Le mignon!
Vous serez mon mari. (*bis*)
Une si belle chaîne,
Lassi,
Lasson,
Lasson, bredondaine:
Une si belle chaîne
Vous sauve de l'oubli.

PIERROT, *à part, sur le ton du dernier vers.*

Le voilà bien loti.

LE CONQUÉRANT, *baisant la main de la Folie.*

De quelle joie je me sens transporté!

LA FOLIE.

Montez au temple de Mémoire: j'irai vous y joindre dans un moment.

(*Le Conquérant fait la révérence et se retire.*)

SCÈNE VII.

LA FOLIE, PIERROT.

LA FOLIE.

Air: *Ah! qu'il y va gaîment.* n.° 415.

N'admires-tu pas mon amant!
Ah! qu'il y va gaîment!

PIERROT.

Il croit vivre éternellement,
Dans le Temple de Mémoire.
Ah! qu'il y va, belle Gloire,
Ah! qu'il y va gaîment.

Il en va venir d'autres. Je vous conseille de les écouter tous, et de choisir celui....

LA FOLIE, *l'interrompant.*

Je sais ce que j'ai à faire là-dessus. Va dans mon temple, recevoir les amants que j'y enverrai.

PIERROT, *s'en allant.*

En voilà un nouveau qui vient en chaise à porteurs.

SCÈNE VIII.

LA FOLIE, UN MEUNIER, *richement vêtu, arrivant dans une chaise à porteurs.*

LA FOLIE, *à part.*

Il paroît homme de conséquence.

LE MEUNIER, *saluant grossièrement.*

Madame,.... je vou... je vou...

LA FOLIE.

Qu'y a-t-il pour votre service?

LE MEUNIER.

Je voudrions bian savoir comme ça où c'est que je pourrions trouver la Gloire.

LA FOLIE, *riant.*

Ha! ha! ha! ha! ce n'est qu'un manant!

LE MEUNIER.

Air : *Ton humeur est, Catherine.* n.° 144.

Morgué, vous me feriaiz croire
Que c'est vous, car vous riez.

LA FOLIE.

Oui, l'ami, tu vois la Gloire
De la tête jusqu'aux pieds.
Dans ces lieux que viens-tu faire ?

LE MEUNIER.

J'y vians vous parler d'amour.
Vous seraiz ma minagère,
Si vous voulez, drès ce jour.

LA FOLIE.

Tu n'y penses pas. Me convient-il d'épouser un paysan ?

LE MEUNIER.

Oh ! si j'avons été paysan, je ne le sommes pus. Ne le voyez-vous pas bian à mon habit ? Je regorge de bian ; il ne me faut pus à st'heure que de l'honneur.

LA FOLIE.

Quel commerce as-tu fait pour t'enrichir ?

LE MEUNIER.

J'ai été meûnier.

LA FOLIE.

Air : *Les filles de Nanterre.* n.° 79.

Pour se mettre à son aise,
C'est donc un bon métier ?

LE MEUNIER.

Il vaut, ne vous déplaise,
Celui d'un maltoutier.

LA FOLIE.

Diantre !

LE MEUNIER.

L'y a cinq ans que j'avois déjà amassé, par mon savoir-faire, pus de soixante mille francs, quand le signeur de Châtiau-l'Anier, de qui je tenois le moulin, se défesit de sa tarre; et ce fut un agioteux, nommé monsieu Bariolet, qui l'achetit six cents bonnes mille livres, papier sur table.

LA FOLIE.

En espèces courantes.

LE MEUNIER.

Air : *Voyelles anciennes.* n.° 293.

Dame, ce monsieu Bariolet
Boutit d'abord tout par écuelles.
Ce n'étoit cheux li, s'il vous plaît,
Qu'écornifleux, que damoiselles.
Tant y a qu'il mangit tout son bian,
En menant si joyeuse vi i i i i i ie;
Et drès qu'on ne li vit plus rian,
Chacun li faussit compagni i i i i i ie.

LA FOLIE.

C'est-à-dire, qu'il ne lui resta plus que sa terre.

LE MEUNIER.

Tout juste. Un biau matin je le vis arriver à mon moulin, d'un air honnête : bon jour, maître Pille-grain, me dit-il. Comment va le train? A votre service, monsigneur, ce li fis-je. Pargoi, me dit-il, je sais que t'es un pendard qui a de vieux écus; voudrois-tu bian, ce fit-il, me prêter un mil-

lier de pistoles? Oui-dà, li dis-je. Et je les lis baillis tout comptant.

LA FOLIE.

Air : *Adieu, paniers, vendanges sont faites.* n.° 164.

On vit revenir les fillettes,
Tant que durèrent les écus?

LE MEUNIER.

Oui; mais d'abord qu'il n'en eut pus,
Adieu, pagniers, vendanges sont faites.

LA FOLIE.

Il revint au moulin, n'est-ce pas?

LE MEUNIER.

Belle demande! et je lis prêtis encore quinze mille francs qu'il me demandit.

LA FOLIE.

Il en fit le même usage?

LE MEUNIER.

Ça fut itou biantôt fricassé. Enfin finale, il revint tant de fois au moulin, qu'il se trouvit au bout du compte que je li avois baillé quatre-vingt mille francs. Tout pendant ce temps-là, je vivions comme deux frères; mais, comme dit l'autre, au prêter, cousin germain; et au rendre, fi le vilain!

LA FOLIE.

Je t'entends. Tu fus obligé de plaider pour ravoir ton argent?

LE MEUNIER.

Oui, serpedié! il fallut bien en découdre.

Air de *Grimaudin*. n.° 6.

Je fis venir sa signeurie
Dans le barriau,
Puis je jetis une saisie
Sur le châtiau :
A la parfin, j'avons l'honneur
D'en être devenu signeur.

LA FOLIE.

Et que fait à-présent ce pauvre diable de Bariolet?

LE MEUNIER.

Il a pris ma place ; je l'ai fait mon meûnier.

LA FOLIE.

Maître Pille-grain, nouveau seigneur de Château-l'Anier, je prévois ce qui arrivera.

LE MEUNIER.

Quoi?

LA FOLIE.

Vous ferez comme Bariolet, et Bariolet fera comme vous avez fait. Vous allez dépenser, il va amasser, et il rentrera dans sa terre.

LE MEUNIER.

Et moi dans mon moulin, jusqu'à ce qu'il y revienne. Je jouerons aux barres.

LA FOLIE.

Tu ne pouvois manquer de me plaire, avec des sentiments si raisonnables.

Air : *Ne m'entendez-vous pas.* n.° 10.

Ah ! qu'il me sera doux
D'unir ma destinée,

Par les nœuds d'hyménée,
Avec un tel époux!

LE MEUNIER.

Bon! la vache est à nous!

LA FOLIE.

Va m'attendre dans mon Temple.

(*Il salue et s'en va.*)

SCÈNE IX.

LA FOLIE, UN PEINTRE, Arlequin.

LE PEINTRE.

Air : *Vraiment, ma commère voire.* n.° 278.

N'épouse-t-on pas ici?

LA FOLIE.

Oui-dà, mon compère, oui.

LE PEINTRE.

Et n'êtes-vous pas la Gloire?

LA FOLIE.

Vraiment, mon compère, voire.
Vraiment, mon compère, oui.

LE PEINTRE.

Ah! charmante Gloire! votre vue a mis le feu aux quatre coins de mon cœur! Pour éteindre cet incendie, j'ai recours aux pompes de vos bontés.

(*Il veut la caresser.*)

LA FOLIE.

Air : *Hé! zing, zing, zing.* n.° 416.

L'ami, tout doux!
Craignez d'attirer mon courroux.

Quelles qualités avez-vous,
Pour vouloir être mon époux ?

LE PEINTRE.

Je suis, ma petite,
Tout plein de mérite,
Et sur-tout un bon gaillard,
Qui ne fera point lit à part.
Hé! zing, zing, zing,
Madame la mariée,
Cla, cla, cla,
Lira, lironfa,
Gué, gué, gué;
Le joli panier
Va danser.

LA FOLIE.

Doucement ! Vous me paroissez un plaisant original. Qui êtes-vous ?

LE PEINTRE.

Air : *Le gourzin.* n.° 343.

Je suis un homme tout divin,
Qui meurt de soif et de faim :
Je suis, malgré la censure,
En grand comme en miniature,
Le rival de la nature,
Ture, ture, turelure, lure ;
Déesse, je suis peintre enfin.
Gueredin, din,
Gueredin, din, din,
Gueredin, din, din, din, din.

LA FOLIE.

Ah ! vous êtes peintre ! Effectivement, vous avez là un habit enluminé, qui ne convient pas mal à votre profession.

LE PEINTRE.

C'est ma palette, quand je travaille. Me faut-il du rouge? tac, (*Il fait l'action de prendre avec un pinceau de la couleur sur son habit.*) j'en prends ici. Du bleu? toc, j'en prends là. Du blanc? de ce côté-ci ; du jaûne ? de celui-là.

LA FOLIE, *lui mettant la main sur le front.*

Et du verd, vous en prenez là ?

LE PEINTRE.

Vous touchez là l'étui de la plus fertile imagination du monde.

LA FOLIE.

Je le crois.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Et dans quel genre de peinture
Excellez-vous ?

LE PEINTRE.

En portraiture
Mes ouvrages sont ressemblants.

LA FOLIE.

Je gage de vous faire père
De demi-douzaine d'enfants,
Qui ne vous ressembleront guère.

LE PEINTRE.

Vous vous égayez, madame la Gloire !

LA FOLIE.

Mais, avec toute votre habileté, vous ne pouvez éloigner de vous la gueuserie.

LE PEINTRE.

Ma foi, nous sommes faits à-présent l'un à

l'autre ; nous avons bien la mine de ne nous point quitter.

LA FOLIE.

Tant pis. Hé ! quelle rage avez-vous de vouloir épouser la Gloire, qui n'a point d'autre dot à vous apporter que de la fumée ?

LE PEINTRE.

Ah ! cette noble fumée m'est plus chère que toutes les mines du Pérou.

LA FOLIE.

Air : *Laire-la, laire lan-laire.* n.° 23.

Mon enfant, vous feriez bien mieux,
Croyez-moi, de jeter les yeux
Sur quelque bonne boulangère.

LE PEINTRE, *branlant la tête.*

Laire-la, laire lanlaire,
Laire la,
Laire lan-la.

LA FOLIE.

Air : *Vivent les gueux.* n.° 167.

Si je comblois votre envie,
Noble ouvrier, (*bis.*)
Vous finiriez votre vie
Sur un fumier. (*bis.*)

LE PEINTRE.

Avec vous j'y mourrois heureux.

LA FOLIE.

Vivent les gueux !

Je vous aime de cette humeur-là ; et je ne vous ai contredit d'abord, que pour vous éprouver.

LE PEINTRE, *charmé.*

Est-il vrai ?

LA FOLIE.

Air : *Si mon ami reste.* n.° 417.

Que je suis charmée
Dans ce doux moment,
De me voir aimée
Si parfaitement !
Vous serez dès ce jour-ci,
Mon gen, mon gen,
Mon gentil petit mari.

LE PEINTRE.

Je ne me possède pas.

LA FOLIE.

Allez de ce pas prendre possession de votre demeure immortelle.

(*Il se retire.*)

SCÈNE X.

LA FOLIE, M. TOUT-UNI, poëte.

LA FOLIE, *à part.*

Voici un cavalier qui a l'air sage et prudent. Est-il possible qu'il vienne pour m'épouser ?

M. TOUT-UNI.

Air : *Landeriri.* n.° 55.

Je suis un poëte fameux,
Éclos depuis un mois ou deux,
Landerirette,
Et je m'appelle Tout-uni,
Landeriri.

LA FOLIE.

Ma foi, monsieur Tout-uni, à votre doux maintien, je ne vous aurois jamais pris pour un poëte.

M. TOUT-UNI.

Vous voyez pourtant l'auteur d'un poëme épique * qui doit me valoir votre main, et la première niche dans votre Temple. Daignez m'y conduire, brillante déesse.

(*Il la prend par la main, et chante*)

Fin de l'air : *Allons à la guinguette.* n.° 311.

Allons, courons, volons,
Au Temple de Mémoire, allons.

SCÈNE XI.

LA FOLIE, M. TOUT-UNI, M. PRÔNE-VERS.

M. PRÔNE-VERS.

Il arrête M. Tout-uni, en chantant sur l'air précédent.

Tout beau ! tout beau ! tout beau !
Halte là, poëte nouveau.

M. TOUT-UNI.

A qui en veut ce drôle-là ?

---

* Le poëme de Clovis, qui parut dans ce temp-là. (*Note de l'Auteur.*)

Lemojon-Saint-Didier, né à Avignon en 1668, y mourut le 13 mai 1739. Il avoit publié *Clovis*, poëme, 1725, *in*-8. Ce volume ne contenoit que la première partie du poëme ; la suite n'a pas été imprimée.

M. PRÔNE-VERS.

A qui pensez-vous parler, mon ami? Pouvez-vous méconnoître M. Prône-vers, l'Ephestion de l'Alexandre des poëtes, le héraut de ses merveilleuses productions?

Air : *Ma raison s'en va beau train.* n.° 165.

Oui, la renommée en vain,
Avec cent bouches d'airain,
Célèbre en tout lieux,
Porte jusqu'aux cieux
Ce phénix des poëtes;
Mon seul gosier le sert bien mieux
Que toutes ses trompettes,
Bien mieux
Que toutes ses trompettes.

LA FOLIE.

Votre ami apparemment n'est pas un faiseur de ballets, et son atelier n'est point à l'opéra.

M. PRÔNE-VERS.

Fi donc à l'opéra!

LA FOLIE.

Hé! quelle place occupe-t-il dans le double vallon?

M. PRÔNE-VERS.

Mon illustrissime ami est le célébrissime auteur d'un élégantissime * poëme épique, qui efface tous les poëmes passés, présents et à venir.

---

* Le poëme de la Ligue. (*Note de l'Auteur.*)

Le poëme de *la Ligue*, ou *Henry-le-Grand*, parut en 1723. Voltaire a depuis changé le titre de cet ouvrage qui aujourd'hui n'est cité et connu que sous le nom de *la Henriade*.

LA FOLIE.

Ha ! ha ! vos épithètes hyperboliques m'apprennent le nom de votre Homère.

M. PRÔNE-VERS.

Air : *Lanturlu.* n.° 18.

Quel ouvrage égale
Ce tissu divin ?
Perle orientale
S'y mêle à l'or fin :
Par-tout il étale
Riche lambeau.

M. TOUT-UNI.

Bien cousu !
Lanturlu, lanturlu, lanturelu.

LA FOLIE.

Ho ! çà, monsieur Prône-vers, puisque vous faites bourse commune de réputation avec votre ami, permettez-moi de vous critiquer solidairement, et de vous adresser la parole.

M. PRÔNE-VERS.

Oui-dà.

LA FOLIE.

Air : *Sens-dessus-dessous.* n.° 176.

Dans ce poëme si vanté, (*bis*)
L'art se trouve un peu maltraité. (*bis*)
Vous arrangez votre matière
Sens-dessus-dessous,
Sens-devant-derrière :
Et les bons morceaux y sont tous
Sens-devant-derrière,
Sens-dessus-dessous.

M. PRÔNE-VERS.

Air : *Belle brune, belle brune.* n°. 139.

Quel blasphême!
Quel blasphême!
Dire qu'il est des défauts
Dans le plus parfait poëme!
Quel blasphême!
Quel blasphême!

Quoi! par exemple, vous n'admirez pas les amours du héros de notre livre?

LA FOLIE.

Il faut vous donner une louange : vous n'avez pas pillé cet endroit-là de l'Énéïde. Vous avez retranché des amours de votre héros tout le cérémonial des passions délicates. Vous ne le faites point languir. On pourroit dire de lui et de sa dame :

Blaise, revenant des champs,
Tout dandinant,
Tout dandinant,
Rencontra la femme à Jean,
Et puis ils s'en furent
Dans une mâsure.

M. TOUT-UNI, *ricanant.*

On ne me reprochera pas de pareilles bévues.

M. PRÔNE-VERS, *à M. Tout-uni.*

Air du *Branle de Metz.* n.° 68.

Ne faites point tant l'habile,
Monsieur le nouveau venu,
La veille très-inconnu,
Le lendemain un Virgile :

On ignoroit votre nom,
Il court à-présent la ville;
On ignoroit votre nom,
Il court comme un *mirliton*.

M. TOUT-UNI.

Air du *Menuet de M. de Grandval.* n.° 7.

A votre esprit rendez le calme,
En vain vous voulez contester,
Les cafés me donnent la palme.

M. PRÔNE-VERS.

Bon! ce n'est que pour nous l'ôter.

Mais laissons là la dispute. Charmante Gloire, je suis chargé de la procuration de mon ami, pour vous épouser en son nom, et prendre possession, dans votre temple, du premier piédestal, qui lui appartient de droit.

LA FOLIE.

Air: *On n'aime point dans nos forêts.* n.° 32.

Sur le piédestal qu'aujourd'hui
Il veut au temple de Mémoire,
On vous mettra derrière lui,
Représentant une victoire,
Qui d'un laurier qu'elle tiendra,
Fièrement le couronnera.

M. PRÔNE-VERS.

Fort bien. Ne différons plus, partons.

SCÈNE XII.

LA FOLIE, M. TOUT-UNI, M. PRÔNE-VERS, DEUX POETES.

Ier POETE, *au second.*

Vous verrez que la Gloire s'expliquera en ma faveur.

IIe POETE, *au premier.*

Vous verrez que j'aurai la préférence.

LA FOLIE.

Qui êtes-vous, messieurs?

Ier POETE.

Nous sommes deux auteurs de poëmes épiques.

LA FOLIE.

Encore des poëmes!

Ier POETE.

J'ai chanté les Géants [1].

M. PRÔNE-VERS.

La matière est élevée.

IIe POETE.

Et moi, je chante le Jason des Indes [2], ou la conquête des mines du Potosi.

---

1 Poëme nouveau. (*Note de l'Auteur.*) = Blaise-Henry de Corte, baron de Waleff, qu'on croit né à Liége en 1652, y mourut le 22 juillet 1734. Il avoit publié *les Géants*, ou *les Titans*, poëme épique. Paris, 1725, *in*-12.

2 Poëme depuis long-temps promis au public sous le titre de *Fernand Cortez.* (*Note de l'Auteur.*)

M. TOUT-UNI.

La matière est riche.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, UN TROISIÈME POETE.

LE III.e POETE.

Place! place à l'auteur d'un fameux poëme épique!

LA FOLIE.

Miséricorde! nous allons essuyer un déluge de poëmes.

M. PRÔNE-VERS.

Et peut-on savoir le nom du héros que vous avez célébré?

LA FOLIE.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

C'est, sans doute, un grand capitaine.

III.e POETE.

Celui dont ma Muse a fait choix,
A beaucoup honoré la scène
De nos comédiens françois *.

---

* Les comédiens françois avoient donné une comédie intitulée *Cartouche*, qui étoit l'histoire d'un fameux voleur de ce temps-là. (*Note de l'Auteur.*)

Cartouche, comédie en 3 actes et en prose, par Legrand, fut représentée le 21 octobre 1721, l'année même de la mort de ce célèbre voleur.

LA FOLIE.

Est-ce Pompée ?

III.e POETE.

Non.

M. PRÔNE-VERS.

Mithridate ?

III.e POETE.

Non.

M. TOUT-UNI.

Sertorius ?

III.e POETE.

Non.

I.er POETE.

Romulus ?

III.e POETE.

Non.

II.e POETE.

C'est peut-être Œdipe ?

III.e POETE.

Non. C'est Cartouche *.

(*Ils se mettent tous à rire.*)

LA FOLIE.

Cartouche ! Il doit y avoir de vilains chants dans ce poëme-là.

---

* Poëme burlesque qui porte ce nom. (*Note de l'Auteur.*)

Cartouche, ou *le Vice puni*, poëme, par Grandval père, fut imprimé en 1725, *in*-8. On en donna, en 1726, une nouvelle édition.

M. PRÔNE-VERS, *à la Folie.*

Ne vous arrêtez point à tous ces poëtereaux. Venez avec moi au temple.

Air : *Ma commère, quand je danse.* n.° 113.

Pour mon ami, ma déesse,
J'y recevrai votre foi.

M. TOUT-UNI.

C'est plutôt à ma tendresse
Que vous devez cet octroi.

I.er POETE, *à M. Tout-uni.*

C'est bien pour toi !

M. TOUT-UNI.

Oui, c'est pour moi.

(TOUS ENSEMBLE, *se poussant les uns les autres.*)

Non, c'est pour moi,
C'est pour moi.
C'est pour moi.

M. PRÔNE-VERS.

N'écoutez point, ma déesse,
Ces auteurs de bas aloi.

Ils s'empressent tous à suivre la Folie, qui se dispose à monter au temple, lorsque le Conquérant, le Meûnier et le Peintre reviennent, qui les arrêtent.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, LE CONQUÉRANT, LE MEUNIER, LE PEINTRE.

LE MEUNIER.

Air : *Allons voir ces gros avaleurs de bière.* n.° 418.

Allons voir, allons voir, allons voir
Ce que nous dira la Gloire;
Allons voir, allons voir, allons voir
Qui de nous la doit avoir.

LE CONQUÉRANT, *à la Folie.*

Déesse, ne m'avez-vous pas promis de m'épouser ?

LA FOLIE.

Oui, vraiment.

LE PEINTRE.

Ne m'avez-vous pas donné votre parole ?

LA FOLIE.

Oui.

LE MEUNIER.

Est-ce qu'ous m'auriaiz baillé une colle ?

LA FOLIE.

Non.

M. PRÔNE-VERS.

C'est moi qui l'emporterai.

M. TOUT-UNI.

Prrr!

LA FOLIE.

Point de bruit. Je vais vous mettre tous d'accord. Approchez. Touchez là.

(*Elle leur tend à tous la main.*)

M. PRÔNE-VERS.

Qu'est-ce que cela signifie ?

LA FOLIE.

Cela signifie que vous êtes tous mes maris.

Air : *La femme à tretous.* n.° 419.

Connoissez-vous marotte,
Mignonne, la femme à tretous ?

Elle déboutonne ici sa robe de Gloire, *pour faire voir son habit de* Folie *qui est dessous. Elle prend sa marotte qu'elle avoit pendue à sa ceinture, et achève l'air.*

Sous cette redingotte,
Mes amis, la voici :
Et la tretin, treti ;
Et la tretin, tretous,
Et la femme à tretous.

TOUS ENSEMBLE, *criant.*

Ah !

LA FOLIE.

Air : *Je vous le donne.* Rondeau. n.° 420.

Que la Folie (*bis*)
Vous montre votre vanité. (*bis*)
La Gloire, à qui l'hymen vous lie,
N'est autre chose, en vérité,
Que la Folie.

LE CONQUÉRANT.

Hélas ! qui l'auroit dit !

LE PEINTRE, *au Conquérant.*

Rodrigue ! l'eusses-tu cru ?

LE MEUNIER.

Jarnigoi ! j'y ai été bian attrapé !

LA FOLIE.

Il y en aura bien d'autres.

M. PRÔNE-VERS.

Je crois que vous voulez épouser toute la terre.

LA FOLIE.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Oh ! ma foi, vous le pouvez croire :
Je prétends, sous le nom de Gloire,
Prendre tous venants pour maris.

M. TOUT-UNI.

D'où vous vient cette fantaisie ?

LA FOLIE.

C'est pour me venger du mépris
Qu'ils ont tous fait de la Folie.

Tenez, en voici de nouveaux qui viennent se présenter. Je vais les recevoir aussi au nombre de mes époux.

En même-temps on voit paroître les danseurs, qui représentent les différentes conditions des hommes.

LE PEINTRE.

Il faut avaler le goujon de bonne grace. Allons, camarades co-époux, célébrons nos noces à frais communs.

LA FOLIE.

Venez, mes suivantes, venez seconder mes maris.

Les danseuses, qui représentent les suivantes de la Folie, paroissent aussitôt.

SCÈNE XV et dernière.

LES PRÉCÉDENTS, DANSEURS ET DANSEUSES, PIERROT.

On forme des danses, après lesquelles on chante le vaudeville.

VAUDEVILLE.

Air de *M. Gillier.* n.° 421.

Premier couplet.

LE PEINTRE.

Un Crésus, jadis domestique,
A fait bâtir un grand hôtel;
Par ce monument magnifique,
Il prétend se rendre immortel:
Hé! vraiment voire!
Ziste, zeste, et lonlanla,
Monsieur Jasmin, vous voilà
Dans le Temple de Mémoire.

Second couplet.

UNE SUIVANTE *de la Folie.*

Damon pense qu'on le trompette
Comme un bon cerveau d'aujourd'hui;
Mais sans son épouse coquette,
On ne parleroit pas de lui:
Hé! vraiment voire,
Ziste, zeste, et lonlanla,
Par sa tête le voilà
Dans le Temple de Mémoire.

Troisième couplet.

UN POETE.

Par plus d'une belle harangue,
Un magistrat plaît au public;

Mais son faiseur a de la langue,
On apprend leur secret trafic;
Hé! vraiment voire!
Ziste, zeste, et lonlanla,
Grand orateur, te voilà
Dans le Temple de Mémoire.

Quatrième couplet.

LA FOLIE.

Un sujet traité par Corneille, *
N'avoit qu'un prix très-incertain;
Mais il devient une merveille,
En nous passant de main en main:
Hé! vraiment voire!
Ziste, zeste, et lonlanla;
En grand trio te voilà
Dans le Temple de Mémoire.

Cinquième couplet.

PIERROT, *aux spectateurs.*

Messieurs, à la pièce nouvelle
Accordez un peu de faveur;
Quoi que vous puissiez penser d'elle,
Ne chantez pas d'un ton moqueur:
Hé! vraiment voire!
Ziste, zeste, et lonlanla,
Voyez comme on reviendra
A leur Temple de Mémoire!

FIN.

* Dans ce temps-là, on parloit de donner un troisième Œdipe aux comédiens françois. (*Note de l'Auteur.*)

OEdipe, tragédie de La Motte, fut représentée le 18 mars 1726. P. Corneille en 1659, et Voltaire en 1718, avoient déjà traité le même sujet.

LES COMÉDIENS CORSAIRES,

PROLOGUE DES DEUX PIÈCES SUIVANTES,

Représenté à la foire Saint-Laurent en 1726, *et ensuite sur le théâtre du Palais-Royal.*

Ce Prologue fut fait peu de temps après les *Comédiens esclaves*, comédie du Théâtre-italien, et à l'occasion du goût qui règne depuis quelques années dans les pièces tant françoises qu'italiennes, dans la plupart desquelles on voit le fond et la forme des divertissements forains.

PERSONNAGES.

M. DESBROUTILLES, comédien françois.

M.lle PIAULARD, comédienne françoise.

CLICLINIA, comédienne italienne.

SCARAMOUCHE, PANTALON, LE DOCTEUR, comédiens italiens.

PIERROT, acteur de l'Opéra-comique.

Troupe de Comédiens et de Comédiennes tant françois qu'italiens.

Troupe d'Acteurs forains.

La Scène est dans une île voisine de la côte de Provence.

LES COMEDIENS CORSAIRES.

Le Théâtre représente une île voisine de la côte de Provence.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DESBROUTILLES, MADEMOISELLE PIAULARD.

MADEMOISELLE PIAULARD.

DITES-MOI, monsieur Desbroutilles, vous qui vous êtes mis à la tête des acteurs subalternes du théâtre françois, dites-moi un peu quel beau projet vous oblige d'amener de Paris notre compagnie sur les côtes de Provence, dans une isle qui n'est fréquentée que par des pirates.

M. DESBROUTILLES.

Mademoiselle Piaulard, si je vous avois révélé le motif de notre voyage, je vous connois, vous n'auriez jamais voulu l'entreprendre.

MADEMOISELLE PIAULARD.

Hé! d'où vient?

M. DESBROUTILLES.

C'est que vous pensez d'une certaine façon......

MADEMOISELLE PIAULARD.

Ho! je pense, je pense que vous avez tort de me l'avoir caché.

Air : *On n'aime point dans nos forêts.* n.° 32.

C'est manquer à ce qui m'est dû.
Je prime dans la compagnie ;
Je devrois avoir entendu
Le secret de la comédie.
On veut donc toujours m'outrager?
Mais je saurai bien m'en venger.

A mon retour à Paris, je ne jouerai de six mois.

M. DESBROUTILLES.

Voilà de vos vengeances ordinaires.

MADEMOISELLE PIAULARD.

Je vous promets que je serai souvent enrhumée.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Que la troupe à cela s'attende,
Dès que nous serons arrivés.

M. DESBROUTILLES.

On sait fort bien que vous avez
Des rhumes de commande.

MADEMOISELLE PIAULARD.

Je vous apprendrai à me mieux ménager que vous ne faites.

M. DESBROUTILLES.

Ma chère, calmez votre courroux.

MADEMOISELLE PIAULARD.

Il faut avouer aussi que j'ai été bien folle, de me laisser équiper comme me voilà, et d'être venue jusqu'ici, sans savoir de quoi il est question.

M. DESBROUTILLES.

Vous êtes bien impatiente.

MADEMOISELLE PIAULARD.

Je vous réponds que vous ne gagnerez guère à me traiter de la sorte. Je rendrai vos recettes bien minces.

M. DESBROUTILLES.

Eh! mademoiselle, vous n'en ferez rien.

MADEMOISELLE PIAULARD.

C'est une résolution que j'ai prise.

M. DESBROUTILLES.

Air : *Amis, sans regretter Paris.* n.° 21.

Vous en pâtiriez comme nous,
Gardez-vous de la suivre.

MADEMOISELLE PIAULARD.

Je n'attends pas, ainsi que vous,
Après cela pour vivre.

M. DESBROUTILLES.

Cela est heureux pour vous.

MADEMOISELLE PIAULARD.

Vous êtes une bande d'étourdis, qui....

M. DESBROUTILLES.

Doucement, mademoiselle Piaulard! ne nous disons point de sottises. Nous ne sommes pas ici dans la salle de nos assemblées.

MADEMOISELLE PIAULARD.

Vous me contrariez sans cesse; vous sur-tout, monsieur Desbroutilles.

M. DESBROUTILLES.

Moi?

MADEMOISELLE PIAULARD.

Oui, c'est vous qui vous opposez le plus à mes sentiments, et qui gâtez l'esprit de notre jeunesse, en lui inspirant votre goût trivial pour la danse et pour la musique.

M. DESBROUTILLES.

Vous êtes furieusement prévenue contre les pièces d'agréments.

MADEMOISELLE PIAULARD.

Ne me parlez point de vos vilains agréments. Quelque jour je veux présenter un placet, pour obtenir qu'il nous soit défendu de chanter et de danser *.

M. DESBROUTILLES.

Et vous demanderez, apparemment, par le même placet, un sauf-conduit pour la compagnie?

MADEMOISELLE PIAULARD.

Air du *Branle de Metz.* n.° 68.

Au mépris de notre gloire,
Ces petits esprits follets
Ne demandent que des couplets,
Que musique. Vraiment, voire!

---

* A cette époque on ne donnoit à la Comédie-françoise que des pièces à ballets et à divertissements.

Ils feroient, ces messieurs-là,
Si l'on vouloit les en croire,
Ils feroient, ces messieurs-là,
Danser et *Phèdre* et *Cinna.*

M. DESBROUTILLES.

Et si l'on s'en rapportoit à vous, on donneroit *Polieucte* tous les jours, même le mardi gras.

MADEMOISELLE PIAULARD, *déclamant.*

Brisons là. Mais enfin daigneriez-vous m'apprendre
Ce que dans ces déserts vous venez entreprendre?
Parlez.

M. DEBROUTILLES.

Je ne rends point compte de mes desseins.
La troupe ignore encor mes ordres souverains;
Et quand il sera temps qu'elle en soit informée,
Vous le saurez.

MADEMOISELLE PIAULARD.

Il fait le général d'armée!
Adieu. Votre projet tantôt doit éclater;
Je crois que nous verrons la montagne enfanter.

SCÈNE II.

M. DESBROUTILLES, *seul*, *riant.*

Ha! ha! ha! ha! ha! La bonne dame est au désespoir, de ne savoir pas encore le dessein qui m'attire dans cette isle.... Mais, que vois-je?... Comment diable! Les acteurs italiens dans cet endroit-ci! Hé! d'où sortent-ils?

SCÈNE III.

M. DESBROUTILLES, CLICLINIA, SCARAMOUCHE, PANTALON.

CLICLINIA, *sans apercevoir M. Desbroutilles.*

Mes enfants, promenons-nous un peu sur ce rivage, pour nous dégourdir les jambes après une longue navigation.

M. DESBROUTILLES.

Serviteur à l'illustre Cliclinia.

CLICLINIA.

Eh! voilà notre ami le *signor* Desbroutilles! Qui se seroit attendu à le trouver ici?

(*Ils s'embrassent.*)

M. DESBROUTILLES.

Air: *La bonne aventure, ô gué!* n.° 37.

Dans cette isle votre abord
M'est de bon augure.
Par quel caprice du sort,
Vous trouvez-vous dans ce port?
Par quelle aventure,
O gué!...
Par quelle aventure?

CLICLINIA.

Par une aventure qui tient du prodige. La voici. Notre troupe alloit en Angleterre chercher des guinées; les vents nous ont jetés dans la Méditerranée, où nous avons rencontré un corsaire

algérien, qui nous a forcés d'aller rendre visite au bacha.

M. DESBROUTILLES.

Air : *A la façon de Barbari.* n.° 22.

Par quel secours vous êtes-vous
Délivrés d'esclavage ?

CLICLINIA.

Mon cher, nous ne devons qu'à nous
Un si grand avantage.
Le bacha, pour toute rançon,
La faridondaine, la faridondon,
N'a voulu qu'être diverti,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

M. DESBROUTILLES.

C'est-à-dire, qu'il a voulu voir une de vos pièces.

SCARAMOUCHE.

Signor si. Nous l'avons régalé d'oune capilotade de théâtre, composée d'oun acte dans le goût italien, d'oun autre dans le goût françois, et enfin d'oun petit morceau d'opéra coumique.

M. DESBROUTILLES.

Malepeste! Vous lui avez donc donné une pièce comi-tragico-lyrique? Le bacha, sans doute, en a été content?

PANTALON.

Très-content, parfaitement content : on ne peut pas plus content.

M. DESBROUTILLES.

Votre voyage a-t-il été tranquille? N'avez-vous point rencontré de flotte ennemie?

CLICLINIA.

Oh ! vraiment, nous avons eu une belle peur, il y a un moment. Nous avons découvert le vaisseau de l'Opéra-comique.

M. DESBROUTILLES.

Le vaisseau de l'Opéra - comique ! êtes - vous bien assurés que ce soit lui ?

CLICLINIA.

Très-assurés.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux ?* n.° 13.

On voyoit du plus haut des mâts,
Un Arlequin sauter en bas,
Accompagné d'une cohorte
De Pierrots et de Mezzetins;
Et pour voltiger de la sorte,
Je ne connois que les forains.

M. DESBROUTILLES.

Sont-ils bien éloignés d'ici ?

SCARAMOUCHE.

Ils ne sont pas à oun quart de lieue. Ils vont passer à la voue de cette isle, per se rendre à Marseille.

M. DESBROUTILLES.

Voici mes camarades qui viennent. Nous allons tenir un conseil d'importance.

CLICLINIA.

Nous vous laissons donc avec eux.

M. DESBROUTILLES.

Vous ne serez point de trop, ma chère Cliclinia. Nous aurons peut - être besoin de votre secours

dans l'affaire dont il s'agit. Nous méditons un coup de main, qui pourra vous être utile autant qu'à nous, pour le moins.

SCÈNE IV.

M. DESBROUTILLES, CLICLINIA, SCARAMOUCHE, PANTALON, TROUPE D'ACTEURS FRANÇOIS.

M. DESBROUTILLES, *déclamant ces vers parodiés de Mithridate.*

Approchez, mes amis. Enfin, l'heure est venue
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue.
A mon juste dessein vous devez conspirer;
Il ne me reste plus qu'à vous le déclarer.
Depuis qu'aux tabarins les foires sont ouvertes,
Nous voyons le *préau* s'enrichir de nos pertes;
Et là les spectateurs, de couplets altérés,
Gobent les *mirlitons* qui les ont attirés;
Ils y courent en foule entendre des sornettes.
Nous, pendant ce temps-là, nous grossissons nos dettes.
Molière, et les auteurs qui l'ont suivi de près,
De nos tables jadis ont soutenu les frais;
Mais, vous le savez tous, notre noble comique
Présentement n'est plus qu'un beau garde-boutique;
Lorsque nous le jouons, quels sont nos spectateurs?
Trente contemporains de ces fameux auteurs.
Ainsi donc nous devons, sans tarder davantage,
Pour ramener Paris, donner du batelage.
Si vous me demandez où nous l'irons chercher;
Amis, c'est aux forains que nous devons marcher.
Le comique opéra, pour se rendre à Marseille,
Va passer par ici. Vîte, qu'on appareille.

Attaquons son vaisseau, pillons tous ses effets,
Ses morceaux polissons, ses burlesques ballets.
Voilà quel est mon but. La troupe italienne
Secondera l'effort de la troupe romaine,
A notre bâtiment joindra son brigantin;
Et nous partagerons entre nous le butin.
Il faudra dans la suite en faire un tel usage,
Que le Parisien, voyant le batelage
Dans sa ville régner de l'un à l'autre bout,
Doute où sera la foire, et la trouve par-tout.

CHŒUR D'ACTEURS FRANÇOIS ET ITALIENS.

Air : *Vous avez raison, Laplante.* n.° 224.

Vous avez raison, Laplante;
Nous goûtons ce projet-là,
Larira.
A bien remplir votre attente
Tout le monde est préparé,
Lariré.
Flon, flon, flon, larirette,
Gai, gai, gai,
Lariré.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Air : *Aux armes, camarades !* n.° 172.

Aux armes, camarades!
L'ennemi n'est pas loin,
Courons au forain.
Aux armes, camarades!
Ayons tous le sabre à la main.

M. DESBROUTILLES.

Aux joueurs de parades
Allons avec fureur;

Par bonnes canonnades
Donnons-leur des aubades ;
Par vives mousquetades
Glaçons-les de terreur.

TOUS, *s'en allant.*

Aux armes, camarades !
L'ennemi n'est pas loin,
Courons au forain.
Aux armes, camarades !
Ayons tous le sabre à la main.

SCÈNE VI.

MADEMOISELLE PIAULARD, *seule, riant.*

Ha ! ha ! ha ! ha ! ha !

(*Déclamant.*)

Voilà donc le projet de monsieur Desbroutilles !
Il veut nous enrichir de dépouilles gentilles !
Ah ! qu'il fera beau voir des visages romains,
Divertir le public sous des masques forains !

Grace au ciel, je ne trempe point dans une entreprise dont l'heureux succès ne peut que nous déshonorer.

On entend le bruit du canon, et l'on voit paroître le vaisseau de l'Opéra-comique.

Mais on se bat. J'entends l'artillerie ; je vois les vaisseaux s'aborder.

On voit deux vaisseaux qui viennent à l'abordage.

SCÈNE VII.

MADEMOISELLE PIAULARD, TROUPE DE COMÉDIENS FRANÇOIS ET ITALIENS *dans un vaisseau*, TROUPE DE FORAINS *dans un vaisseau.*

Les comédiens françois et italiens, le sabre levé, sautent sur le vaisseau des forains, les prennent au collet, et chantent.

CHŒUR *de comédiens françois et italiens.*

Air parodié *d'Alceste.* n.° 422.

Massacrons, noyons cette race :
Le forain commence à plier.
Main basse!
Main basse!
Main basse!

CHŒUR DE FORAINS.

Quartier!
Quartier!
Quartier!

PIERROT.

Je suis ton prisonnier.
Quartier!
Quartier!
Quartier!

(*Les vaisseaux disparoissent.*)

MADEMOISELLE PIAULARD, *seule.*

Il me paroît que nos gens ont l'avantage. Retirons-nous : ne soyons pas témoins des transports

de joie que vont faire éclater ici les indignes vainqueurs.

(Elle s'en va.)

SCÈNE VIII.

LES DEUX TROUPES FRANÇOISE ET ITALIENNE, *amenant en triomphe les forains enchainés.*

L'orchestre joue pour marche l'air suivant. Les comédiens françois et italiens arrivent en deux files, ayant à leur tête un comédien habillé à la romaine et un Pantalon, qui portent sur une civiére les ballots de l'opéra comique.

CHŒUR DE COMÉDIENS.

Air : *Triomphez, charmante reine.* n.° 423.

Triomphons, pillons la foire,
Triomphons de ses acteurs ;
Pillons aussi tous les auteurs :
A notre gain immolons notre gloire.

M. DESBROUTILLES.

Allons, monsieur Pierrot, vous qui êtes le chef-d'escadre de l'opéra comique, approchez, qu'on vous fouille. Vidons ici vos poches.

PIERROT, *pendant qu'on le fouille.*

Quelle avidité !

Air : *Ton humeur est Catherine.* n.° 144.

Faut-il, monsieur Desbroutilles,
Qu'en vrai Cartouche marin,

Vous nous preniez des guenilles
Qui font notre gagne-pain !
Ma foi, messieurs les corsaires,
Il est bien honteux à vous,
Pour rétablir vos affaires,
De piller gens comme nous.

UN COMÉDIEN FRANÇOIS.

Voyons ce qu'il y a dans cette valise.

On ouvre la valise, et l'on en tire un habit d'Arlequin et un de Crispin.

UNE COMÉDIENNE FRANÇOISE.

Je me saisis de cet habit. Je veux paroître en Arlequin * sur la scène françoise.

M. DESBROUTILLES.

Prends, mon enfant, prends. Je te ferai exprès un rôle pour cela.

LA COMÉDIENNE FRANÇOISE.

Air : *Du haut en bas*. Rondeau. n.° 91.

D'un Arlequin,
Oui, je me sens assez hardie,
D'un Arlequin
Pour endosser le casaquin.

PIERROT.

A coup sûr, vous plairez, ma mie,
Si vous avez l'effronterie
D'un Arlequin.

CLICLINIA.

Qu'est-ce que c'est que cela ? voici un habit de Crispin !

---

* Une comédienne françoise venoit en ce temps-là de jouer un rôle d'Arlequin ; elle y fut fort applaudie. (*Note de l'Auteur.*)

M. DESBROUTILLES.

Les forains nous ont volé celui-là.

CLICLINIA.

Je vais m'en emparer.

Air : *Le ciel bénisse la besogne.* n.° 105.

Je veux m'habiller en Crispin. *

PIERROT.

N'exécutez pas ce dessein :
L'habit de Crispin ne sied mie
A des actrices d'Italie.

M. DESBROUTILLES.

Que renferme ce ballot-là ?

(*Il lit l'étiquette.*)

Opéra comique. Ventrebleu! voici le trésor! Ouvrons. (*Il en tire deux ou trois cahiers, et il lit :*) *Le roi de Cocagne, les Paniers, le triomphe du temps, l'Impromptu de la Folie.* Cela sera bon pour nous.

CLICLINIA.

Et moi, je retiens ce ballot de *parodies d'opéra.* Cela appartient de droit aux comédiens italiens.

PIERROT, *déclamant ces deux vers parodiés de Phèdre et Hippolyte.*

Leur appartient de droit! Dieux qui les connoissez,
Sont-ce leurs belles voix que vous récompensez ?

---

* Une actrice italienne avoit joué depuis peu un rôle de Crispin, qui ne lui réussit pas. (*Note de l'Auteur.*)

M. DESBROUTILLES.

Ho! ho! qu'est-ce que ceci? *L'Obstacle favorable*, pièce d'intrigue, en un acte. Voila encore pour nous. Voyons ceci : *Les Amours déguisés*, pièce.....

CLICLINIA.

Ah! c'est une parodie! Donnez-la moi.

PIERROT.

Non, non, ce n'est pas une parodie. Le titre vous a trompée.

M. DESBROUTILLES.

Croyez-moi, signora; ne vous contentez pas de prendre les pièces de l'opéra comique : il faut tout-à-l'heure obliger nos captifs à en représenter quelques-unes devant nous, afin que nous puissions attraper leur goût; car, diable! la sauce vaut mieux que le poisson.

PIERROT.

Comment! jarnombille! ce n'est donc point assez de nous voler nos marchandises, vous voulez que nous vous apprenions à les débiter?

M. DESBROUTILLES.

Il le faut. Nous ne vous laisserons la vie qu'à ce prix-là.

PIERROT.

Mais nous ne sommes pas à-présent trop en humeur de.....

CLICLINIA, *lui mettant le pistolet sur la gorge.*

Oh! parbleu! en humeur ou non, faites ce qu'on vous dit, ou je vous brûle la cervelle.

PIERROT.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Je ne fais plus de résistance,
Je cède à votre violence.
Nous allons jouer devant vous,
Seulement pour vous satisfaire ;
Car vous jouerez tout comme nous,
En jouant à votre ordinaire.

M. DESBROUTILLES.

Commencez par l'*Obstacle favorable*, et vous représenterez ensuite *les Amours déguisés*. (*A ses camarades.*) Mes amis, pendant qu'ils vont s'y préparer, réjouissons-nous de leur ruine, et célébrons notre victoire. (*On danse.*)

VAUDEVILLE.

Air de *M. l'Abbé.* n.° 424.

Premier couplet.

Pourquoi tant de soins se donner,
Pour procurer son avantage?
Lorsque l'on permet le pillage,
Pourquoi s'amuser à glaner?
Il est bien plus court de se faire
Un franc corsaire.

Second couplet.

En finance c'est une erreur
Que d'être scrupuleux à prendre :
La fortune fuit l'ame tendre;
Et, pour obtenir sa faveur,

Il est bien plus court de se faire
Un franc corsaire.

Troisième couplet.

Quand, par des soupirs trop constants
On veut fléchir une cruelle,
On sèche, on languit auprès d'elle :
Pour voir couler de doux instants,
Il est bien plus court de se faire
Un franc corsaire.

Quatrième couplet.

Pourquoi s'amuser à creuser
Quelque idée heureuse et nouvelle,
Lorsque l'on voit la bagatelle,
Quoique rebattue, amuser ?
Il est bien plus court de se faire
Un franc corsaire.

Cinquième couplet.

Barbons, qui voguez lentement
Sur le golfe de la tendresse,
Vous avez par trop de foiblesse ;
Vous ne prendrez rien, sûrement.
D'un vieillard on a peine à faire
Un bon corsaire.

Sixième couplet.

AU PUBLIC.

Messieurs, notre petit vaisseau
Craint ici de faire naufrage.
Rassurez-nous contre l'orage ;
Quand il vous plaît, le temps est beau.
Quand le public est trop sévère,
C'est un corsaire.

FIN.

L'OBSTACLE

FAVORABLE,

PIÈCE EN UN ACTE,

Représentée à la foire Saint-Laurent en 1726, et ensuite sur le théâtre du Palais-Royal.

PERSONNAGES.

M. TROUSSE-GALANT, médecin de Paris.

VALÈRE, son fils, amant de Spinette.

ARGENTINE, fille de M. Trousse-galant, amante de Dorante.

DORANTE, jeune chirurgien de Paris, déguisé en espagnolette, sous le nom de JACINTE.

SPINETTE, sa sœur, déguisée en berger, sous le nom de COLINET.

ARLEQUIN, frater de Dorante, déguisé en duègne, sous le nom de SENORA PICARA.

NANETTE, filleule de M. Trousse-galant, amante d'Arlequin.

BLAISE, fermier du château.

Maître MARTIN, maréchal.

LUCAS, } paysans, valets du bailli.
GUILLOT, }

Troupe de Paysans et de Paysannes dansants.

La Scène est dans un château d'un village des environs de Paris.

L'OBSTACLE FAVORABLE.

Le Théâtre représente la cour d'un vieux château

SCÈNE PREMIÈRE.

SPINETTE, *seule, en berger.*

Je ne puis plus soutenir l'absence de Valère.

Air : *L'amour me fait mourir.* n.° 93.

Pour le voir en cachette,
Lasse de tant souffrir,
Dans ce château, Spinette,
Pour berger vient s'offrir ;
L'amour me fait, lonlanla,
L'amour me fait mourir.

SCÈNE II.

SPINETTE, BLAISE.

BLAISE, *à part.*

Ho ! ho ! à qui en veut ce jeune gaillard ?

SPINETTE, *à part.*

Qui est cet homme-ci ?

BLAISE.

Air : *Que faites-vous, Marguerite ?* n.° 175.

Dites-moi, ne vous déplaise,
Qui cherchez-vous, jouvenceau ?

SPINETTE.

Je demande monsieur Blaise,
Le fermier de ce château.

BLAISE.

C'est moi, mon enfant. Est-ce qu'ous ne le voyez pas bian ? Il me semble que j'avons un certain air relevé, qui doit faire connoître qui je sommes.

SPINETTE.

Oui, vraiment ; vous avez même trop bonne façon, pour n'être que le fermier de cette terre.

Air : *O reguingué, ô lonlanla.* n.° 4.

Je vous en croyois le seigneur.
De grace, excusez mon erreur.

BLAISE, *se carrant.*

O reguingué, ô lonlanla !

SPINETTE.

Cette méprise est excusable.

BLAISE.

Alle est, vraiment, très-pardonnable.

(*A part.*)

Voilà un petit garçon qui me paroît connoître son monde.

SPINETTE.

M. Blaise, on m'a dit que vous aviez besoin d'un berger.

BLAISE.

Ça est vrai; je chassis hier le nôtre, parce que c'étoit un fripon qui se mêloit de guiablerie.

Air : *Quand Iris prend plaisir à boire.* n.° 345.

Il faisoit mille malebosses,
Savoit arrêter les carrosses,
Il troubloit des filles le sens.
Et l'autre jour, dans notre cimetière,
Il fit, par ses enchantements,
Danser un mari dans le temps
Qu'on entarroit (*bis*) sa minagère.

SPINETTE.

Cela est bien méchant. Pour moi, si mes services vous sont agréables, je ne vous donnerai pas sujet de m'accuser de sorcellerie.

BLAISE.

Morgué! il m'est avis qu'ous n'auriais pas besoin de ça pour faire courir nos filles après vous.

SPINETTE.

Air : *On ne peut, quoi que l'on fasse.* n.° 425.

Oh! sur moi les plus gentilles
Exercent en vain leurs appas.
N'appréhendez rien pour vos filles,
Je ne les tour
Loure, loure, loure, loure, loure, loure,
Je ne les tourmenterai pas.

BLAISE.

Effectivement, vous ne m'avez pas l'air d'un garçon bien affamé de femelles.

SPINETTE.

Il est vrai ; et je vous assure que si tous les garçons étoient faits comme moi, les filles passeroient fort mal leur temps.

BLAISE.

Comment est-ce qu'on vous appelle?

SPINETTE.

Colinet, à votre service.

BLAISE.

Bon! je crois que je serai content de vous, car vous me plaisez tout-à-fait.

SPINETTE.

C'est un effet de mon bonheur.

BLAISE, *à part.*

Que ça est bian élevé! (*Haut.*) Acoutez, Colinet : Il est bon que je vous avartisse de ce qui se passe dans ce châtiau, à celle fin qu'ous ne fassiais point de bévue, faute de savoir le trantran.

Air : *Et moi itou.* n.° 426.

Je vais vous conter l'affaire
Tout de bout en bout.
Vous saurez un grand mystère :
Mais *motus.*

SPINETTE.

Je sais me taire.

BLAISE.

Et moi itou. (*bis*)

Je vous dirai donc d'abord, pour conclusion, que ce châtiau appartiant à un gros signeur, qui

n'y met jamais le pied; ce qui est cause que je me sis avisé d'en louer une portion à un médecin, nommé M. Trousse-galant, qui a quitté Paris par chagrin.

SPINETTE.

Par quel chagrin?

BLAISE.

C'est que depis queuque temps les médecins et les cirugians de Paris vivont ensemble comme chiens et chats. Les cirugians avont dit aux médecins, qu'ils ne vouliont point tenir d'eux pour ce qui est d'à l'égard de la chose de la cirugie; et qu'ils ne prétendiont pas, quand ils coupiont fistures au darrière, que les médecins y fourissent le nez.

SPINETTE.

Et que répondent à cela les médecins?

BLAISE.

Air : *Y avance, y avance.* n.° 58.

C'est à nous de vous ordonner
Comment il faut couper, rogner,
J'avons pus que vous de loquence.

SPINETTE.

Et les chirurgiens, que répliquent-ils?

BLAISE.

Y avance, y avance, y avance,
Je nous gaussons de l'ordonnance.

Air : *Marotte fait bien la fière.* n.° 274.

Voyez donc la médecine,
Avec le bonnet qu'alle a!

All' s'imagine
Que la doctrine
Viant au docteur drès qu'il a ça,
Drès qu'il a ça.
Voyez donc la médecine,
Avec le bonnet qu'alle a !

SPINETTE.

La plaisante querelle !

BLAISE.

Enfin finale, ils avont fait je ne sais combian d'écritures les uns à l'encontre des autres. Ça a fait un varbiage du guiable. M. Trousse-galant, comme le plus têtu de sa bande, a dit pis que pendre des cirugians ; mais comme il a vu qu'il ne faisoit que battre l'iau, il s'est dépité contre la ville, et il est venu demeurer à la campagne avec Valère et Argentine, ses enfants, et une fillole nommée Nanette.

SPINETTE.

Et comment vit le docteur en ce pays ? Reçoit-il compagnie ?

BLAISE.

Air : *Des fêtes du cours.* n.° 427.

Tout chacun l'abandonne
Comme un vilain hibou,
Qui ne veut voir parsonne :
C'est un franc marabou.
Il retiant ses enfants ici dans la clôture,
Comme des malheureux,
Tous deux ;
Mais, s'il en a la clef,

Morgué!
J'en avons la sarrure.

Serpedié! Je li en baillons bian à garder!

SPINETTE, *à part, émue.*

Que va-t-il m'apprendre! (*Haut.*) Contez-moi cela, je vous prie, monsieur Blaise.

BLAISE.

Hé! vraiment, c'est ce que j'avois à vous dire. Mais, encore une fois, bouche close.

SPINETTE.

Je ne suis pas un babillard.

BLAISE.

L'y a huit jours qu'un monsieu de Paris, qui est amoureux d'Argentine, m'abordit dans le village : Monsieu, me dit-il, en me boutant dans la main une poignée de jaunets, v'lez-vous bian me rendre un sarvice? Putôt deux, li dis-je : qu'est-ce qu'il y a? Je voudrois, me dit-il, qu'ous fissiais parler ce soir à la chambrière d'Argentine. Venaiz-vous-en, li dis-je, entre chien et loup, et votre affaire est dans le sac. Il n'y manquit pas. Je l'abouchis avec la sarvante, qui li baillit l'aisance de parler la nuit, dans le jardin, à Argentine.

Air : *Voyelles anciennes.* n.° 293.

Ces biaux amoureux, chaque nuit,
Faisiont la même manigance;
Et se retiriont sans bruit,
Au chant du coq, par prévoyance :
Mais, palsangué, le médecin
A découvert tout le mystè, è, è, è, è, è, ère:

Et le bon-homme a, ce matin,
Bouté dehors la chambriè, è, è, è, è, è, ère.

SPINETTE, *à part.*

Mon frère seroit-il trahi? (*Haut.*) Le galant, sans doute, n'en demeurera pas là.

BLAISE.

Non, pargoi! Et il se prépare à jouer au docteur un bon tour aujourd'hui. Il doit venir avec un garçon, nommé Arlequin, qui fricasse l'amour à la fillole.

SPINETTE.

Avec Arlequin! Le galant ne s'appelle-t-il pas Dorante?

BLAISE.

Oui. Est-ce qu'ous le connoissez?

SPINETTE.

Je suis ravie que vous ayez pris mon frère sous votre protection.

BLAISE.

Qu'est-ce que vous dites là?

SPINETTE.

Je vous la demande aussi pour le berger Colinet, dans lequel vous voyez Spinette, sœur de Dorante.

BLAISE.

Ça n'est pas possible!

SPINETTE.

J'aime Valère, comme mon frère, Argentine.

BLAISE.

Tatigué ! Je ne m'étonne pas si je vous trouvois si gentil. Ne vous boutez pas en peine.

Air : *Belle chanoinesse.* n.° 428.

Allez, votre affaire
Par marveille ira ;
Car Blaise vous sarvira :
Vous varrez Valère
Tant qu'il vous plaira. (*bis*)

SPINETTE.

Mon cher Blaise, vous n'obligerez pas une ingrate.

BLAISE.

Mais au bout du compte, je ne sais pas comment tout ceci finira ; car Dorante est cirugian, voyez-vous ! et vous êtes sa sœur.

SPINETTE.

Cela est vrai. Voilà le seul obstacle que nous ayons à vaincre.

BLAISE.

Ça ne sera pas aisé.... J'ai entendu dire bian des fois au docteur, qu'il aimeroit mieux jeter ses enfants une piarre au cou dans la riviare, que de vous le bailler en mariage : non pas que vous ne soyais, ce dit-il, honnêtes gens, mais parce que vous êtes de la race maudite des cirugians.

Air : *Jardinier, ne vois-tu pas.* n.° 73.

Leu nom le boute en courroux.

SPINETTE.

Cette haîne implacable
Est bien fâcheuse pour nous.

BLAISE.

Bref, il les voudroit tretous
* Au guiable, au guiable, au guiable.

Mais, ne disons mot, le v'là qui viant.

SCÈNE III.

SPINETTE, BLAISSE, M. TROUSSE-GALANT.

M. TROUSSE-GALANT, *à la cantonnade.*

Non, mon fils, je ne prétends pas que vous sortiez. (*A Blaise.*) Maître Blaise, je vais voir comment va la fièvre de monsieur le Bailli. Pendant ce temps-là, je vous prie d'avoir un peu l'œil sur Valère.

BLAISE.

Je n'ai guère le temps de ça. C'est aujourd'hui le lendemain des noces de ma nièce, et.... Mais tenez, v'là un barger qui fera ste commission-là à marveille. Je l'ai arrêté pour garder mes moutons; mais je veux bian vous le céder, pour garder votre fils.

M. TROUSSE-GALANT.

Tu me fais plaisir. Sa physionomie me revient. (*Bas à Blaise.*) C'est un garçon dont vous êtes sûr?

BLAISE.

Comme de moi-même. Colinet est fort sage. Je li baillerois hardiment un troupiau de filles à mener.

M. TROUSSE-GALANT.

Cela étant, Colinet, je vous charge du soin d'accompagner Valère.

SPINETTE.

C'est bien de l'honneur pour moi.

(*A part.*)

Air: *Bannissons d'ici l'humeur noire.* n.° 47.

Il me donne un fort plaisant rôle.

M. TROUSSE-GALANT.

Jamais vous ne le quitterez ;
Et, pour mieux répondre du drôle,
Dans sa chambre vous coucherez.

BLAISE, *à part, riant.*

Il est bon là ! En v'là pus que je n'en demandions.

SPINETTE.

Il suffira que je couche dans la chambre voisine ; j'ai l'oreille bonne.

M. TROUSSE-GALANT.

Mais vous avez l'air bien doux : j'ai peur que vous ne vous fassiez pas assez craindre.

BLAISE.

Ho ! que si !... Colinet ne paroît pas méchant ; mais, morgué ! il saura bian tenir de court votre fils, et le rendre plus souple qu'un gant.

SPINETTE.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Colinet en fait son affaire ;
Tant qu'il sera dans le logis,
Je vous réponds que votre fils
Sera fort sédentaire.

M. TROUSSE-GALANT.

Sur ce pied-là, nous serons contents l'un de l'autre. Maître Blaise, menez, je vous prie, Colinet à mon fils.

Spinette salue le docteur, et s'en va avec Blaise.

SCÈNE IV.

M. TROUSSE-GALANT, *seul.*

Voilà qui est heureux; ce garçon-là m'épargnera le soin d'avoir mon fils toujours pendu à ma ceinture. Je voudrois bien à-présent que nous puissions trouver quelque bonne femme-de-chambre, pour remplacer la coquine que je viens de chasser.

SCÈNE V.

M TROUSSE-GALANT, ARLEQUIN, en duègne, DORANTE, en espagnolette.

ARLEQUIN.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux ?* n.° 13.

Je cherche un célèbre docteur
Qui sait Hippocrate par cœur;
Votre air savant me fait connoître
(Dites-moi si j'en juge mal)
Que je le vois en vous paroître,
Monsieur, en propre original.

N'êtes-vous pas M. Trousse-galant ?

M. TROUSSE-GALANT.

Oui, madame, qui êtes-vous? qu'y a-t-il pour votre service?

ARLEQUIN.

Je m'appelle *la Senora Picara.* Je suis castillanne d'origine, et veuve d'un peintre françois, qui m'a laissé pour tout bien la fille que vous voyez.

M. TROUSSE-GALANT, *regardant Dorante.*

Air : *Tu croyois en aimant Colette.* n.° 24.

Elle a, vraiment, de la prestance,
De la grâce, un noble maintien.

DORANTE.

On m'avoit fort bien dit qu'en France,
Les compliments ne coûtoient rien.

ARLEQUIN.

Nous arrivons de Madrid par la voiture publique. Nous avons été obligées de la quitter à deux pas d'ici, parce que ma fille s'est trouvée mal. Nous avons gagné ce village à pied. Nous sommes entrées chez le chirurgien, à qui j'ai dit que Jacinte avoit, depuis quelques jours, des étourdissements et de fréquents maux de cœur. Cet animal-là s'est moqué de nous, en nous disant que ce n'étoit qu'un effet du mouvement du carrosse. Qu'on est malheureux, ai-je dit tout haut, en sortant de chez lui, de ne pouvoir pas avoir un médecin en campagne ! Un paysan, qui m'a entendue, m'a répondu : Si fait, si fait, madame, j'en avons un ici.

Air : *C'est à boire qu'il nous faut.* n.° 385.

Des médecins du royaume
Ce n'est pas le plus manchot.
Trousse-galant on le nomme.
Oh!
Ai-je dit tout aussitôt,
Voilà l'homme, l'homme, l'homme,
Voilà l'homme qu'il nous faut.

M. TROUSSE-GALANT, *à Dorante.*

Mademoiselle, donnez-moi votre bras.... (*Il lui tâte le pouls.*) Hon ! voilà un pouls qui dit les nouvelles de l'école ! Vous avez de grands maux de cœur, n'est-ce pas ?

DORANTE.

Oui, monsieur.

M. TROUSSE-GALANT.

Avec des étourdissements ?

DORANTE.

Très-fréquents.

M. TROUSSE-GALANT, *ricanant.*

L'ignorant de chirurgien !

ARLEQUIN.

Air : *Vous m'entendez bien.* n.° 143.

Faites-moi donc vîte savoir
Ce que ma fille peut avoir.

M. TROUSSE-GALANT.

C'est une maladie....

(*Il se met à rire.*)

ARLEQUIN.

Hé bien ?

M. TROUSSE-GALANT.

Qui donne à tous la vie :
Vous m'entendez bien.

ARLEQUIN.

Juste ciel ! ma fille est grosse !

M. TROUSSE-GALANT.

Grosse de deux mois.

ARLEQUIN, *à Dorante.*

Air : *N'y a pas d'mal à ça.* n.° 271.

Comment donc, Jacinte!
Que me dit-on là!
Vous seriez enceinte!

DORANTE.

Maman Picara,
N'y a pas d'mal à ça.

ARLEQUIN.

N'y a pas d'mal à ça, petite effrontée ! Jour de Dieu ! Je ne sais ce qui me tient que je ne......

DORANTE.

Vous n'y pensez pas, ma mère. Vous savez qu'il n'y a que six semaines que j'ai perdu mon cher époux.

Il tire son mouchoir, et le porte à ses yeux, feignant de pleurer.

ARLEQUIN.

Ha ! cela est vrai. Elle est veuve, la pauvre enfant ! je ne m'en souvenois plus ! O monsieur Trousse-galant ! je vois bien que vous êtes un habile homme.

M. TROUSSE-GALANT.

Vous allez, sans doute, à Paris ?

ARLEQUIN.

Oui, monsieur ; je vais chercher à m'y placer auprès de quelque femme de qualité.

M. TROUSSE-GALANT.

Est-ce que vous n'auriez pas pu trouver condition en Espagne ?

ARLEQUIN.

Ah ! monsieur, je n'y en ai trouvé que trop de conditions ! Depuis cinq ans que j'exerce l'austère profession de duègne, il faut que j'aye fait plus de cent maisons, sans pouvoir rester nulle part.

M. TROUSSE-GALANT.

Cela ne fait pas votre éloge.

ARLEQUIN.

Tout au contraire, vraiment. Si je n'ai pu demeurer dans aucun endroit, c'est que mon intégrité et ma vigilance n'accommodoient pas les dames qu'on me donnoit à garder.

M. TROUSSE-GALANT.

C'est une autre chose.

ARLEQUIN.

Air : *Morguienne de vous !* n.° 146.

Mes airs loup garoux
Fâchoient ma maîtresse,
Qui, dans son courroux,
Me disoit sans cesse :
Morguienne de vous !
Quell' femme, quell' femme !
Morguienne de vous !
Quell' femme êtes-vous ?

Qu'arrivoit-il de cela? La dame, pour se défaire de son argus, faisoit entendre au père ou au mari que j'étois dans les intérêts d'un amant; on la croyoit plutôt que moi, et on me mettoit à la porte.

M. TROUSSE-GALANT.

Quelle injustice!

ARLEQUIN.

Hélas! monsieur, ma fidélité a toujours fait mon malheur. Mais, n'importe, je ne puis me résoudre..

Air : *Quitte la houlette.* n.° 429.

Je suis insensible,
Je suis incorruptible;
Je suis insensible
Aux larmes d'un muguet.
Et si le drôle
Croit qu'on m'enjole
Par la pistole,
Je lui dis net :
(*Il change d'air.*) n.° 119.
Turlututu, rengaîne, rengaîne, rengaîne,
Turlututu, rengaîne, rengaîne en ton gousset.

M. TROUSSE-GALANT, *à part.*

Oh! si toutes les femmes-de-chambre étoient comme cela!

DORANTE.

Ma mère est un dragon sur le chapitre de l'honneur.

ARLEQUIN.

Ha! ha! Un jour un galant eut l'insolence de me mettre dans la main une grosse tabatière d'or,

pour l'introduire dans l'appartement de ma maîtresse ; je la lui jetai si rudement à la tête, qu'il fallut le trépaner.

M. TROUSSE-GALANT.

Il le méritoit. (*A part.*) C'est un trésor que cette femme-là. Voilà ce qu'il me faudroit.

DORANTE.

Hé bien! au-lieu d'être récompensée d'une si bonne action, elle fut chassée comme une brutale.

M. TROUSSE-GALANT.

Madame, si vous étiez d'humeur à vous borner à la bourgeoisie, et que vous voulussiez tenir compagnie à Argentine, ma fille, je n'épargnerois rien pour rendre votre sort agréable.

ARLEQUIN.

Monsieur, vous me faites bien de l'honneur ; mais je suis comme engagée par lettres à une certaine comtesse, qui demeure rue de la Huchette, etc.....

M. TROUSSE-GALANT.

Mais cet engagement est-il si fort qu'il ne puisse se rompre ?

DORANTE.

Non, monsieur ; il n'y a point d'engagement que ma mère ne rompît volontiers pour vous.

ARLEQUIN.

Cela est vrai ; mais que deviendrez-vous, ma fille ?

M. TROUSSE-GALANT.

C'est ce qui ne doit pas vous embarrasser. Je la mettrai auprès de Nanette, ma filleule.

ARLEQUIN.

Air du *Vaudeville du nouveau monde.* n.° 318.

Monsieur, rien n'est plus obligeant :
Ah! que vous êtes engageant!
Hé bien, je veux avec ma fille,
Puisque nous sommes votre fait,
Dès ce jour planter le piquet
Dans votre honorable famille.

SCÈNE VI.

M. TROUSSE-GALANT, DORANTE, ARLEQUIN, GUILLOT.

GUILLOT.

Hé ! venez donc vîte ; monsieu le bailli empire à vue d'œil, depis la chienne de drogue qu'ous li avez fait prendre.

M. TROUSSE-GALANT.

Je m'en vais. (*A Dorante et à Arlequin.*) Mesdames, je vous rejoindrai bientôt.

SCÈNE VII.

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *riant.*

Ha! ha! ha! Le drôle de corps! Hé bien, monsieur Dorante, que dites-vous de notre docteur ?

DORANTE.

Je suis charmé de sa pénétration.

ARLEQUIN.

Et n'êtes-vous pas satisfait de l'adresse de votre frater ?

DORANTE.

Très-satisfait. Mais ne perdons point de temps, allons trouver nos maîtresses ; je vais chercher Argentine.

ARLEQUIN.

Et moi, Nanette, la filleule du médecin.

(*Dorante entre dans le château.*)

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, *seul.*

Air : *Il étoit trois filles.* n.° 373.

Je crois que Nanette
Tout son soûl rira,
Lorsque la folette
Son amant verra
Dans une duègne, duègne,
Comme la Picara.

Mais, que diable est-ce que j'aperçois ?.... Je ne me trompe point; c'est Nanette elle-même que je vois avec un berger.... Malepeste ! elle s'entretient, ce me semble, bien familièrement avec lui.

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, NANETTE, SPINETTE, *dans le fond du théâtre, sans apercevoir Arlequin.*

NANETTE.

Vous allez bien surprendre Dorante votre frère.

SPINETTE.

Je croyois le trouver ici.

NANETTE.

Il sera entré, sans doute, par cette porte.

SPINETTE.

Je vais le suivre. Je vous suis obligée, ma chère Nanette, de vous intéresser pour moi comme vous faites. (*Elles s'embrassent.*)

ARLEQUIN, *à part.*

Elle l'embrasse ! *Hoimé !*

(*Spinette se retire.*)

SCÈNE X.

ARLEQUIN, NANETTE.

NANETTE, *abordant Arlequin.*

Air : *Allons, gai.* n.° 28.

Bon jour, duègne, ma mie,
Ta ruse a réussi !
Ah ! que je suis ravie
De te revoir ici !
Allons, gai....

Mais quelle froideur! Tu me fais vraiment une belle réception!

ARLEQUIN.

Air d'*Amadis*. n.° 430.

Ah! tu me trahis, malheureuse!
Ah! tu peux trahir tes serments!

NANETTE.

Que veux-tu donc dire? Que t'ai-je fait?

ARLEQUIN.

Heu! perfide! Peux-tu me demander cela, après ce qui vient de se passer?

NANETTE, *à part.*

Ha! je vois ce qui le tient!

ARLEQUIN.

Vous embrassez à ma barbe un jeune berger!

Air : *Non, vous ne m'aimez plus, Nanette.* n.° 431.

Non, vous ne m'aimez plus, Nanette;
Non, non, non, vous ne m'aimez plus.
Vous aimez ce porte-houlette;
Vous le baisez en godinette:
Vous me donnez des substituts.
Non, vous ne m'aimez plus, Nanette:
Non, non, non, vous ne m'aimez plus.

NANETTE, *riant.*

Ha! ha! ha! ha! ha!

ARLEQUIN.

Elle en rit encore, la double effrontée!

NANETTE, *à part.*

Divertissons-nous un peu de sa jalousie. (*Haut.*) Tiens, Arlequin, tu aimes la franchise; je vais te dire la vérité.

ARLEQUIN.

C'est-à-dire, je vais te mentir.

NANETTE.

Non, je t'assure.

Air : *Voyelles modernes.* n.° 407.

Ce berger agréable
M'a paru fort genti, i, i, i;
Il m'a dit : Mon aimable,
Que je sois votre ami, i, i, i,
Comment, avec un cœur tendre,
D'un berger si joli,
Biribi,
Se défendre?

ARLEQUIN.

Vous me tenez parole; vous êtes fort sincère.

NANETTE.

L'autre jour il me chantoit tendrement :

Air : *Lorsque je vois Colinette.* n.° 432.

Lorsque j'aperçois Nanette,
Je suis plus gai qu'un pinson;
Je prépare ma musette
A rendre le plus doux son.
Quand je suis avec la belle,
A badiner sous l'ormeau,
Les amours qui sont près d'elle,
Prennent soin de mon troupeau.

ARLEQUIN.

Tu veux donc m'assassiner, tigresse! et faire perdre à l'amphithéâtre de Saint-Côme un de ses plus assidus auditeurs.

NANETTE.

Air : *J'avois, Lisette, un billet doux.* n.° 433.

Je suis fâchée
De t'affliger :

Je suis touchée
De ce berger.

ARLEQUIN.

Volage, hélas! tu vas donc me quitter?
Et la houlette
Dans ton cœur à su l'emporter
Sur la lancette! (*bis*)

NANETTE.

Air: *Adieu donc, ma Nanon.* n.° 317.

Mon cher, il faut t'en prendre
Au malin Cupidon.
Adieu. Je dois me rendre
Au bois où va m'attendre
Colinet, mon mignon.

ARLEQUIN, *tristement.*

Adieu donc, ma Nanon.

Elle fait quelques pas, comme pour s'en aller. Arlequin la regarde partir, en poussant des soupirs, et en se désolant.

Ah! cœur de rocher! Que je suis malheureux! *Gniaouf!*

NANETTE, *riant à gorge déployée.*

Ha! ha! ha! ha! ha!

ARLEQUIN.

Air de *Roland.* n.° 434.

O Nanette! Ingrate! inhumaine!
Quel plaisir trouvez-vous à mes tristes hoquets?
(*Nanette continue de rire.*)
O Nanette! Ingrate! inhumaine!
Quel plaisir trouvez-vous dans ma peine!

NANETTE.

Air: *Ah! que Colin l'autre jour me fit rire.* n.° 436.

Cher Arlequin, ta douleur me fait rire.
Mais il est temps de finir ton martyre.

Apprends que ce beau berger-là
Pour Valère soupire.
Entends-tu cela ?

ARLEQUIN.

Est-ce que ce seroit Spinette déguisée?

NANETTE.

Tu l'as deviné.

Air : *Je l'aime, je l'aime.* n.° 436.

Ainsi, bannis donc ton effroi. (*bis*)
Je riois ; mais de bonne-foi,
Je t'aime,
Je t'aime.

ARLEQUIN.

Nanette, attrapez-moi
Toujours de même.

(*En cet endroit, on entend les violons.*)

Ho! ho! j'entends des violons! Qu'est-ce que cela signifie?

NANETTE.

Ce sont les gens de la noce d'une nièce que maître Blaise maria hier, qui viennent se réjouir ici.

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, NANETTE, VALÈRE, SPINETTE, DORANTE, ARGENTINE, BLAISE.

BLAISE.

Allons, mes enfants, venez voir danser les garçons et les filles de la noce, tandis que monsieu Trousse-galant n'y est pas.

ARGENTINE.

Cela me fera bien plaisir. Il y a long-temps que la joie est interdite dans ce château.

DORANTE.

Il ne tiendra pas à moi, belle Argentine, qu'elle n'y règne désormais. J'y contribuerai autant qu'il me sera possible.

VALÈRE.

De son côté, Valère n'épargnera rien pour reconnoître les bontés de son aimable Colinet.

SPINETTE.

Air du *Menuet de M. de Grandval.* n.° 7.

Laisse l'amour lever l'obstacle
Qui s'oppose à nos tendres vœux!

VALÈRE.

Eh! ne doit-il pas ce miracle
Aux cœurs qui brûlent de ses feux?

ARGENTINE.

Air : *Et vogue la galère.* n.° 191.

Amis, un sort prospère
Ne sauroit nous manquer.

DORANTE.

Ici le soin de plaire
Doit seul nous intriguer.

TOUS.

Et vogue la galère,
Tant qu'elle, tant qu'elle, tant qu'elle,
Et vogue la galère,
Tant qu'elle pourra voguer.

BLAISE.

C'est bian dit. Faut prendre le temps comme il viant. Au bout le bout.

Les violons se font entendre pour la seconde fois, et les gens de la noce viennent danser.

Mais voici nos gens. Divartissez-vous, dansez, santez comme des cabris. Pendant ce temps-là, je vais guetter le dâron.

Après la danse, Blaise revient fort empressé, et dit :

Allons, allons, détalez tretous. Monsieu le docteur reviant.

SCÈNE XII.

BLAISE, M. TROUSSE-GALANT.

BLAISE.

Hé bian ! monsieu le médecin, qu'est-ce que c'est ? Comment va notre bailli ?

M. TROUSSE-GALANT.

Beaucoup mieux, beaucoup mieux.

BLAISE.

Tenez, v'là un homme qui a affaire à vous. Je vous laisse avec li.

SCÈNE XIII.

M. TROUSSE-GALANT, MAITRE MARTIN, maréchal.

MAITRE MARTIN.

Votre valet, monsieu Trousse-galant.

M. TROUSSE-GALANT.

Que me voulez-vous, mon ami?

MAITRE MARTIN.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Monsieu, je sis de ce village,
Pour vour sarvir, le marichal;
Et comme tel, j'ai l'avantage
D'avoir traité votre cheval.

M. TROUSSE-GALANT.

Ha! c'est vous, maître Martin!

MAITRE MARTIN.

Je vians vous demander si vz'êtes content de la magnière dont je l'avons médicamenté.

M. TROUSSE-GALANT.

Très-content. Combien vous faut-il pour vos peines?

MAITRE MARTIN.

Votre amiquié, monsieu le médecin, et pas davantage.

M. TROUSSE-GALANT.

Air : *Pour passer doucement la vie.* n.° 59.

Toute peine requiert salaire.

MAITRE MARTIN.

Hé! fi donc, monsieu le docteur!
On ne prend rian de son confrère,
Je sis bian votre sarviteur.

Les loups ne s'entre-mangeont pas.

M. TROUSSE-GALANT.

Qu'est-ce à dire, son confrère?

MAITRE MARTIN.

Hé! oui pargoi. S'il arrivoit par exemple, que

je tombisse malade, et que j'eussions besoin du vôtre, vous nous en balleriaiz au même prix. Un barbier rase l'autre.

M. TROUSSE-GALANT.

Doucement, monsieur Martin! Point de comparaison, s'il vous plaît : *Omnis comparatio claudicat.*

MAITRE MARTIN.

N'y a que faire pour ça de me cracher du latin. Ne faites point tant le fiar. Je guaris, morgué, mieux mes malades avec mon françois qu'ous ne guarissez les vôtres avec votre latin.

M. TROUSSE-GALANT.

Mon enfant, vous oubliez que vous n'êtes qu'un maréchal.

MAITRE MARTIN.

Nanin, nanin, je ne l'oublions pas; c'est putôt vous qui oubliez qu'ous n'êtes qu'un docteur. Sa'vou-bian qu'un marichal, pis que marichal y a, doit avoir pus d'esprit qu'un médecin?

M. TROUSSE-GALANT, *ricanant.*

Hen, hen, hen, hen.

MAITRE MARTIN.

N'y a point à rire.

Air : *Laire la, laire lanlaire.* n.° 23.

En deux mots je vais vous prouver ça.

M. TROUSSE-GALANT.

Pour votre honneur restez-en là;
Vous n'y feriez que de l'eau claire.

MAITRE MARTIN.

Laire-la, laire lan-laire,
Laire la,
Laire lan-la.

Quand j'entreprenons un cheval malade, la pauvre bête ne peut pas parler, pour nous dire où c'est qu'alle a mal; je le devinons pourtant, et je la guarissons. Vous autres, quoique les parsonnes vous disent ce qu'all'avont, c'est grand hazard si vous les réchappez.

M. TROUSSE-GALANT.

Air : *Attendez à demain au soir.* n.° 16.

Eh! maître Martin, taisez-vous!
Je n'aime point les foux. (*bis*)

MAITRE MARTIN.

Pargoi! vous n'êtes pas au bout!
Je veux dégoiser tout. (*bis*)

Dit-on dans le monde : ce marichal a tué la cavale de monsieu un tel? Sti-ci a estropié un des chevaux de madame une telle? Non, mais tatigué! quant à l'égard des médecins,.....

M. TROUSSE-GALANT, *l'interrompant.*

Vos discours font pitié, mon ami. On voit bien que vous ne fréquentez que des chevaux et des ânes.

MAITRE MARTIN.

Hé! ces animaux-là sont bian heureux qu'ous ne les fréquentiaiz pas, vous : je varrions bientôt la cavalerie à pied.

M. TROUSSE-GALANT.

Ah! c'en est trop! Voilà un drôle aussi insolent qu'un chirurgien.

MAITRE MARTIN.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Insolent ! insolent vous-même.

M. TROUSSE-GALANT.

O ciel ! son audace est extrême !
Imprudent, je t'étrillerai.

(*Il lève sa canne sur lui.*)

MAITRE MARTIN.

Ne faites point tant de bravades ;
Car, jarni ! je vous envarrai
Où vous envoyez vos malades.

M. TROUSSE-GALANT.

Ah ! je n'y puis plus tenir ! Tiens, maroufle !

(*Il le frappe.*)

MAITRE MARTIN.

Ha ! ha ! vous faites donc le méchant ! Faut tout-à-l'heure que je vous boute le moraillon.

Il tire un moraillon de son tablier, et le met sous le nez de M. Trousse-galant.

M. TROUSSE-GALANT.

Au secours ! on m'assassine ! A moi, Blaise, à moi !

(*Maître Martin se sauve.*)

SCÈNE XIV.

M. TROUSSE-GALANT, BLAISE.

M. TROUSSE-GALANT.

Ah ! je n'en puis plus !

BLAISE.

Qu'est-ce qu'il y a ?

M. TROUSSE-GALANT.

Voyez, maître Blaise, voyez l'état où ce fripon de maréchal vient de me mettre.

BLAISE.

Que li a'vous donc fait ?

M. TROUSSE-GALANT.

Je lui ai donné un coup de canne pour ses insolences.

BLAISE.

Vous êtes bien heureux d'en être quitte pour ça.

On entend un grand bruit de voix confuses dans la coulisse.

M. TROUSSE-GALANT.

Quel bruit frappe nos oreilles !

BLAISE, *sortant pour un moment.*

Je vas voir ce que c'est.

GUILLOT, *qu'on ne voit point.*

Ventre ! tête ! mort !

LUCAS, *qu'on ne voit point.*

Où est-il cet assassineux ?

M. TROUSSE-GALANT, *tremblant.*

C'est à moi qu'on en veut.

GUILLOT, *toujours sans paroître.*

Faut le charcher par-tout.

M. TROUSSE-GALANT.

Miséricorde !

BLAISE, *rentrant.*

Ah ! monsieur Trousse-galant !...

M. TROUSSE-GALANT, *inquiet.*

Hé bien ?

BLAISE.

Monsieu le bailli viant de trépasser, et voici ses valets avec des fourches et des bâtons.

Air : *Tique, tique, taque, et lon-lan-la.* n.° 214.

Fuyez, esquivez leurs coups; (*bis*)
Autrement, c'est fait de vous. (*bis*)
Ils venont, criant : main-basse!
Tique, tique, taque, et lon-lan-la,
Pour vous bailler la ramasse.

M. TROUSSE-GALANT.

Je suis perdu, les voilà.

SCÈNE XV.

M. TROUSSE-GALANT, BLAISE, GUILLOT, LUCAS, *entrant armés, l'un d'une fourche, et l'autre d'un bâton.*

LUCAS.

Air des *Trembleurs.* n.° 17.

Ah! je vois le double traître,
Qui nous ôte notre maître.

GUILLOT.

Frappons, faisons li connoître
Que Paris et nous sont deux.

M. TROUSSE-GALANT, *se cachant derrière Blaise.*

Comment me tirer d'affaire ?

BLAISE, *arrêtant le coup de Guillot.*

Guillot, que voulez-vous faire ?
Quoi ! va-t-on de la magnière
Assommer les gens cheux eux?

LUCAS.

Pourquoi, non ? Il est bian venu tuer le bailli cheux li.

GUILLOT.

Ça n'est-il pas juste ?

BLAISE.

Ça seroit juste si vous v'lez, mais ça ne se fait pas.

LUCAS.

Point tant de verbiage, maître Blaise, laissez-nous faire.

BLAISE.

Est-ce qu'ous ne savez pas que les médecins avont par-tout leur *franc-tuer ?*

M. Trousse-galant veut se sauver, les deux paysans le poursuivent.

GUILLOT.

Attrape ! attrape !

Lucas le joint, et lui donne un coup de bâton sur la tête, qui le renverse.

M. TROUSSE-GALANT.

Ah ! je suis mort ! A l'aide, à l'aide !

LUCAS, *à Guillot.*

Je l'avons payé, retirons-nous.

SCÈNE XVI.

M. TROUSSE-GALANT, BLAISE.

M. TROUSSE-GALANT, *se tenant la tête.*

Ah ! ah !

BLAISE, *le relevant.*

Vous avont-ils frappé, monsieu ?

M. TROUSSE-GALANT.

Eh ! oui, et bien rudement.

BLAISE.

Les misérables !

SCÈNE XVII et dernière.

LES PRÉCÉDENTS, VALÈRE, ARGENTINE, DORANTE, SPINETTE, ARLEQUIN, NANETTE.

ARLEQUIN.

Qu'y a-t-il donc là ?

ARGENTINE.

Qu'avez-vous, mon père ?

M. TROUSSE-GALANT.

C'est fait de moi !

SPINETTE.

Qu'est-il donc arrivé ?

NANETTE.

Mon parrain, que vous a-t-on fait ?

M. TROUSSE-GALANT.

Ah ! ah ! ah !

DORANTE.

Tirez-nous de peine !

BLAISE.

Voici l'affaire en deux sullabes. Le bailli est mort d'une drogue que li a fait prendre monsieu Trousse-galant ; et les valets du défunt, qui avont voulu rendre stici responsable de ça, venont de le maltraiter.

VALÈRE.

Il faut aller après ces fripons-là.

BLAISE.

Bon ! Ils sont bien loin, s'ils courent encore.

DORANTE, *au docteur.*

Où êtes-vous blessé, monsieur ?

M. TROUSSE-GALANT.

A la tête.

ARLEQUIN.

Tant pis, ma foi. Il n'y a point de petite blessure à cet endroit-là.

DORANTE.

Voulez-vous bien permettre que nous voyons ce que c'est ?

ARLEQUIN.

Les duègnes comme nous s'y connoissent.
(*Dorante et Arlequin observent la plaie.*)

DORANTE, *bas à Valère et à Argentine alarmés.*

Ce n'est rien, ce n'est rien. (*Haut.*) Comment donc ? Mais voilà une plaie considérable !

ARLEQUIN.

Quel abreuvoir à mouches !

DORANTE.

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

Ma foi, ceci n'est pas un jeu.

M. TROUSSE-GALANT.

Ce coup auroit-il de la suite ?

ARLEQUIN.

Vous avez la tête, morbleu !
Plus molle qu'une pomme cuite.

BLAISE.

Ah ! monsieur, puissent ces coquins
Tomber un jour entre vos mains !

DORANTE.

Le mal presse.

VALÈRE.

Il nous faudroit tout-à-l'heure un chirurgien.

M. TROUSSE-GALANT.

Un chirurgien ! Ah ! bourreau, que dis-tu ?

BLAISE.

Hé ! là, là ! ne vous fâchez point tant. Quand vous en envarriez charcher, ils ne viandriont pas.

Air : *La ceinture.* n.° 110.

Sont-ils pas enragés tretous,
De voir que, dans vos écritures,
Vous les boutez trop au-dessous
De vos doctorales figures.

M. TROUSSE-GALANT.

Que je suis malheureux !

BLAISE.

Vous êtes la bête noire de la cirugie. Vous ne trouveriaiz tant seulement pas un frater qui voulît, pour or ni pour argent, vous couper un poil de la barbe.

DORANTE.

Vous sentez, dans ce moment, le besoin que vous avez des chirurgiens.

M. TROUSSE-GALANT.

Que trop. J'enrage !

DORANTE.

Vous croyez qu'ils vous haïssent tous; il y en a pourtant un qui, malgré tout ce qui s'est passé, est plein d'amitié pour vous.

M. TROUSSE-GALANT.

Hé ! quel est donc celui-là ?

DORANTE.

Dorante. Et c'est lui qui vous parle.

ARLEQUIN.

Et vous voyez Arlequin, son frater, dans *la Senora Picara.*

M. TROUSSE-GALANT.

Quoi! deux garçons déguisés en filles dans ma maison!

ARLEQUIN.

Et, qui plus est, une fille déguisée en garçon. Spinette est le berger Colinet.

M. TROUSSE-GALANT.

Ah! les fripons! Ne croyez pas que je sois la dupe d'une fourberie, qui....

ARLEQUIN.

Point de bruit, monsieur le docteur. Songez à l'état où vous êtes. Voulez-vous vivre, ou mourir?

DORANTE.

Vous connoissez nos vues. Si vous voulez les favoriser, je vous sauve d'une mort inévitable.

M. TROUSSE-GALANT.

Cruelle nécessité! Mais non, je ne puis m'y résoudre.

VALÈRE.

Ah! mon père, faites sur vous un effort généreux. Triomphez d'un injuste ressentiment.

ARGENTINE.

Mon cher père, conservez vos jours.

NANETTE.

Que nous ne soyons pas cause de votre mort, mon parrain.

BLAISE, *à M. Trousse-galant.*

Ne laissez pas aller le seul cirugian qui veut bian vous secourir.

M. TROUSSE-GALANT, *à Dorante.*

Hé bien! je consentirai à tout; guérissez-moi.

ARLEQUIN.

Oh! nous ne sommes pas si sots! Il faut que tous nos contrats de mariage soient signés, avant que nous mettions le premier appareil.

M. TROUSSE-GALANT, *déclamant.*

Ciel! aux chirurgiens je vais devoir la vie!
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie? *

FIN.

* Vers du *Cid.*

LES AMOURS DÉGUISÉS,

PIÈCE EN UN ACTE,

Représentée à la foire Saint-Laurent en 1722, et ensuite sur le théâtre du Palais-Royal.

PERSONNAGES.

MIRTIS, nymphe de la suite d'Hébé.

DEUX PETITS AMOURS.

ARLEQUIN, aide-de-camp de Mercure, et ancien valet de Léandre.

COLETTE, amante et cousine de Léandre.

UN TABELLION, oncle de Colette.

LÉANDRE, lieutenant d'infanterie.

Madame DOUCET, riche veuve.

UN SUISSE, ivre.

Mademoiselle RAFFINOT, précieuse.

FARINETTE, boulangère, Pierrot.

M. PIED-DE-MOUCHE, procureur.

Troupe d'Amours et de Plaisirs.

Troupe d'Amants de toutes les nations.

La Scène est dans l'isle de Cythère.

LES AMOURS DÉGUISÉS.

Le Théâtre représente l'isle de Cythère.

SCÈNE PREMIÈRE.

MIRTIS, *seule.*

Air : *Ho! ho! ha! ha!* n.° 283.

Que de peuples divers,
Dans ces heureux climats !
Les champs en sont couverts.
Que j'entends de fracas !
Ho ! ho ! ha ! ha !
Hé, comment donc ! pourquoi cela ?

J'aperçois un petit Amour qui va m'en éclaircir.

SCÈNE II.

MIRTIS, UN AMOUR.

MIRTIS, *appelant.*

St, st ! venez ici, petit garçon. Apprenez-moi quelle cérémonie rassemble à Cythère cent peuples différens.

L'AMOUR.

Air : *Tu croyois en aimant Colette.* n.° 24.

Eh qui donc êtes-vous, ma chère?
Vous qui, dans ce charmant séjour,
D'une façon si familière,
Osez aborder un Amour?

MIRTIS.

Air : *Bannissons d'ici l'humeur noire.* n.° 47.

Nymphe d'Hébé, sa cour aisée
M'offre les moments les plus doux;
Et je dois être apprivoisée
Avec des oiseaux comme vous.

L'AMOUR.

Vous avez raison. Puisque vous êtes de la suite d'Hébé, nous ne devons pas vous effaroucher, et vous méritez la conversation d'un Amour. Sachez donc, gentille nymphe, que Vénus a ordonné une revue générale de tous les amants. Vous voyez là-bas les vaisseaux sur lesquels nous les avons amenés ici.

MIRTIS.

Air : *Du Cap de Bonne-Espérance.* n.° 9.

Vous aurez de la cohue.

L'AMOUR.

C'est de quoi je suis charmé.

MIRTIS.

Pour cette grande revue,
Quel commissaire est nommé?

L'AMOUR.

Vénus a choisi Mercure.

MIRTIS.

C'est bien choisir, je vous jure:
Le patron des confidents
Doit se connoître en amants.

Mais comment peut-il examiner toutes les troupes qui sont sous les étendards de Cupidon?

L'AMOUR.

Oh! il est soulagé par des aides-de-camp qu'il a distribués dans tous les postes et dans les quartiers de cette isle. Ho çà, jeune nymphe, de quel régiment êtes-vous?

MIRTIS.

Je n'ai point encore pris parti.

L'AMOUR.

Tant mieux.

Air : *La marche françoise.* n.° 313.

Entrez, ma mignonne,
Dans mon régiment.
Aux belles je donne
Bon engagement.
Vous êtes de taille
A vous enrôler,
Et d'une bataille
A vous démêler.

SCÈNE III.

MIRTIS, PREMIER AMOUR, SECOND AMOUR.

SECOND AMOUR, *au premier.*

Air : *Amis, sans regretter Paris.* n.° 21.

Je m'oppose à l'engagement
Que vous prétendez faire :
La nymphe avec moi, sûrement,
Fera mieux son affaire.

I.er AMOUR, *au second.*

Air du *Vaudeville des tours du carnaval.* n.° 437.

Dans notre régiment;
Patapan,
On fait mieux l'exercice.

II.e AMOUR, *au premier.*

Vous n'êtes, mon ami,
Biribi,
Qu'un amant de milice.

I.er AMOUR, *au second.*

Air : *Quel plaisir de voir Claudine!* n.° 25.

Rendez-nous plus de justice,
Et modérez vos transports :
En fait d'amour, la milice
L'emporte sur les vieux corps.

MIRTIS.

Vous avez beau vous vanter tous deux, vous n'avez pas l'air l'un et l'autre d'avoir fait seulement votre première campagne.

Air : *J'offre ici mon savoir-faire.* n.° 95.

Dans un cœur, pour faire brèche,
Vous n'êtes que des apprentis :
Je vous crois encor trop petits,
Pour bien décocher une flèche.
Je vous crois, etc.

I.er AMOUR.

C'est ce qui vous trompe. Tel que vous me voyez, on ne me marche pas sur le pied impunément.

MIRTIS.

Diantre!

II.e AMOUR.

Il ne faut pas non plus m'échauffer les oreilles.

MIRTIS.

Ho ! ho !

I.er AMOUR.

Air : *Petit boudrillon.* n.° 352.

Aussitôt je dégaîne.

MIRTIS.

Ah ! quel petit dragon,
Boudrillon.

II.e AMOUR.

La résistance est vaine
Contre mon aiguillon.

MIRTIS.

Boudrillon,
Petit boudrillon,
Boudrillon dondaine,
Petit boudrillon,
Boudrillon, dondon.

I.er AMOUR.

Tous mes exploits sont des prodiges. J'ai dépouillé, par exemple, cent sénateurs de leurs robes.

Air : *Qu'on apporte bouteille.* n.° 20.

Morbleu ! je les oblige
A quitter, tous les jours,
Leurs longs rabats.

II.e AMOUR.

Le beau prodige !
Moi, j'en fais quitter de plus courts.

I.er AMOUR.

Il y a bien là de quoi vous applaudir ! Ces rabats courts le plus souvent ne tiennent à rien. Mais laissons là toutes ces prouesses communes, qui

doivent mettre pavillon bas devant celles que j'ai faites ces jours passés.

IIe AMOUR.

Voyons donc ce que c'est.

Ier AMOUR.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

J'ai rendu sensible et constante
Une divinité charmante.

MIRTIS.

Pour ceci, ce n'est pas un jeu.

Ier AMOUR.

Un riche loueur de carrosses,
En secret la vient, depuis peu,
D'épouser en quinzièmes noces.

SCÈNE IV.

MIRTIS, LES DEUX AMOURS, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *sans les voir.*

O la belle revue ! la belle revue ! Ceux qui disent que l'Amour n'a point d'armée, n'ont pas feuilleté les galantes pages d'Ovide Nason. Ce précepteur d'amour, plus habile que celui de la rue Françoise *, dit en termes exprès :

Militat omnis amans, et habet sua castra Cupido.

---

* On jouoit alors à la Comédie-italienne une pièce intitulée : *Le Précepteur d'amour.* (*Note de l'Auteur.*)

La pièce dont on parle ici est de Gueullette. Elle est intitulée : *L'Amour précepteur.* On en trouve l'analyse dans l'*Histoire anecdotique et raisonnée du Théâtre-italien*, t. II, p. 493.

(*Apercevant les deux Amours.*)

Mais, que vois-je ?....Que faites-vous donc ici, messieurs les Amours ?

I.er AMOUR.

Nous n'avons pas de compte à vous rendre.

ARLEQUIN.

Comment, ventrebleu ! vous n'avez pas de compte à me rendre ! Devez-vous ignorer que je suis un des aides-de-camp de Mercure ? Retirez-vous, sans répliquer ; autrement, je ferai voir aujourd'hui dans le camp deux Amours sur le cheval de bois.

(*Les deux Amours s'enfuient.*)

MIRTIS.

Comme vous les régalez !

ARLEQUIN.

Et vous, la belle, si vous me raisonnez, je vais vous mettre au corps-de-garde.

MIRTIS, *à part, se sauvant.*

Mercure a pris là un aide-de-camp bien brutal.

SCÈNE V.

ARLEQUIN, *seul.*

On m'a dit que Léandre, mon ancien maître, étoit ici. Je lui serai peut-être utile ; je le souhaite de tout mon cœur ; car je lui ai des obligations

qu'il ignore : je me suis souvent servi de son linge, et quelquefois de son argent. Allons le chercher, pour m'acquitter. Je suis un homme rare, moi; j'aime à payer mes dettes.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Je veux lui témoigner mon zèle....
Mais quelqu'un porte ici ses pas.
Partons, ne nous amusons pas,
Quand l'honneur nous appelle.

SCÈNE VI.

COLETTE, UN TABELLION, son oncle.

COLETTE.

Je vous suis bien obligée, mon oncle, de ne m'avoir pas abandonnée dans le voyage que les Amours me forcent de faire ici, sans que je sache pourquoi.

LE TABELLION.

Foi de Tabellion, je n'en sais rien non plus.

COLETTE.

Air : *Non, non, je ne me connois guère.* n.° 438.

Non, non, je ne le connois guère,
Cet enfant qui règne à Cythère.

LE TABELLION.

Ce petit dieu n'est qu'un vaurien.
Oh ! pour moi, je le connois bien.

Il m'a joué de bons tours.

COLETTE.

Cela est vrai. Tenez, par exemple, il n'a jamais voulu vous donner le cœur de ma tante.

LE TABELLION.

Tu as raison, Colette; ta tante, avant notre mariage, a bien fait la rétive.

COLETTE.

Air : *Je suis la fleur des garçons du village.* n.° 160.

Elle fuyoit votre ardeur méprisée,
Sans la payer d'aucun retour.

LE TABELLION.

Oui, mais je l'ai bravement épousée,
En dépit d'elle et de l'Amour.

COLETTE.

Le receveur de la dame de notre village a eu bien mal au cœur de ce mariage-là.

LE TABELLION.

Oui, parbleu! Il m'en a voulu pendant quelques jours; mais, heureusement, le temps l'a guéri. Il s'est fait une raison; il m'accable d'amitiés, et ne sauroit passer un jour sans venir chez moi.

COLETTE.

C'est un bon enfant, il ne garde point sa rancune.

LE TABELLION.

Mais, dis-moi un peu, ma nièce; puisque les Amours t'ont forcée de venir à leur revue, il faut bien qu'ils ayent quelque hypothèque sur ta personne.

COLETTE.

Aucune; je suis trop prévenue contre eux.

Air : *Je me ris , je me ris , je me ris d'eux.* n.° 127.

Souvent je vois des amants ,
Qui se parlent de tendresse ;
Ils ont peu d'heureux moments,
Ils se querellent sans cesse.
Je me ris , je me ris, je me ris d'eux : }
L'amour est une foiblesse ;
Je me ris , je me ris , je me ris d'eux :
L'amitié borne mes vœux.

LE TABELLION.

C'est fort bien fait à toi. L'amitié vaut mieux que l'amour. C'est, sans doute, pour Lisette que tu gardes ta bonne amitié ?

COLETTE.

Oui, j'aime bien Lisette; mais il me semble que j'aime encore davantage mon cousin Léandre.

LE TABELLION, *branlant la tête.*

Hon! hon!

COLETTE.

Oh! ne croyez pas pour cela que j'aye de l'amour pour lui.

LE TABELLION.

Mais pourquoi as-tu plus d'amitié pour lui que pour elle?

COLETTE.

Je n'en sais rien.

LE TABELLION.

Je le devine bien , moi. C'est que Léandre est un jeune officier, lieutenant de sa compagnie , qui a un plumet rouge , une cocarde blanche : oh!

dame ! tout cela échauffe bien l'amitié dans le cœur d'une fille.

COLETTE.

Air : *Attendez à demain, mon voisin.* n.° 439.

Il est vrai que je l'aime,
Comme on aime un cousin.

LE TABELLION.

Il en use de même,
Pour couvrir son dessein.
Ah ! morbleu ! qu'il est fin !
Le cousin !
Ah ! morbleu ! qu'il est fin !

COLETTE.

Vous vous trompez, mon oncle.

LE TABELLION.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux ?* n.° 13.

Lorsqu'on veut, sans lui faire peur,
Avoir le bail d'un jeune cœur ;
Comme on craint que, pour cette affaire,
Il ne demande caution,
L'amour est l'adjudicataire,
Et l'amitié le prête-nom.

COLETTE.

Vous vous trompez, vous dis-je ; Léandre ne dissimule point son ardeur.

LE TABELLION.

C'est donc toi qui caches la tienne. Mais, ma pauvre Colette, tes finesses sont cousues de fil blanc.

Air : *Je passe la nuit et le jour.* n.° 106.

Quand près de toi ce beau cousin,
En petit-maître se trémousse,
Comment reçois-tu ce badin ?

COLETTE.

Hé! mais vraiment, je le repousse.

LE TABELLION.

Tu le repousses plaisamment!
Tu t'y prends si nonchalamment,
Si doucement,
Si mollement,
Qu'il y revient à tout moment.

COLETTE.

Ah! mon oncle, que vous expliquez mal la manière dont je reçois les airs familiers de Léandre!

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Devez-vous, sur ces apparences,
Juger que je l'aime en effet?
Ce sont de petites licences
Que le cousinage permet.

LE TABELLION.

Je veux bien croire que je m'abuse; mais il faut avouer que l'amour de ton cousin fait bien ses orges avec ta bonne amitié.

COLETTE.

Allons, le commissaire de la revue nous fera voir tantôt qui de nous deux est dans l'erreur.

(*Ils s'en vont.*)

SCÈNE VII.

LÉANDRE, ARLEQUIN.

LÉANDRE.

J'aperçois ma chère Colette; suivons-la. Je veux pratiquer auprès d'elle l'artifice que tu me conseilles d'employer.

ARLEQUIN.

Non ; vous prendriez mal votre temps, puisque son oncle est avec elle ; mais dès que vous la trouverez seule, je vous réponds qu'en usant de ma recette, vous l'obligerez à se démasquer. Car enfin, suivant votre rapport, vous êtes plus heureux que vous ne croyez l'être.

Air : *J'entends déjà le bruit des armes.* n.° 43.

Avec l'objet qui sait vous plaire,
Vous ne plaidez que pour un nom.
Son cœur, bizarrement sévère,
Refuse à votre passion
Le titre de pensionnaire ;
Mais vous touchez la pension.

LÉANDRE.

Je ne sais si ta conjecture....

ARLEQUIN.

Vous ne connoissez pas encore l'Amour, quoique vous soyez fort amoureux. C'est un petit rusé, qui emprunte toutes sortes de déguisements, pour entrer dans des cœurs qui le mettroient à la porte s'il se présentoit sans masque.

Air : *L'autre nuit j'aperçus en songe.* n.° 166.

Il se masque en reconnoissance,
En estime il se travestit,
Il prend de la pitié l'habit,
Et les traits de la bienveillance ;
La haîne même quelquefois
Lui prête son affreux minois.

Mais allez épier le moment où vous pourrez entretenir Colette en particulier.

LÉANDRE.

Adieu; jusqu'à tantôt.

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, MADAME DOUCET, veuve.

MADAME DOUCET.

Je ne conçois pas ce que l'Amour peut avoir à démêler avec madame Doucet, qui, sans contredit, est la femme de Paris la plus édifiante.

ARLEQUIN.

Où est donc cette édifiante madame Doucet?

MADAME DOUCET.

Vous la voyez.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Je suis une riche douairière.

ARLEQUIN.

A votre air je m'en aperçois.

MADAME DOUCET.

Pour une femme régulière,
Le marais ne cite que moi.

ARLEQUIN.

Je vous en fais mon compliment.

MADAME DOUCET.

Air : *Quel plaisir d'aimer sans contrainte.* n.° 162.

Ah! peut-on traîner à Cythère,
Femme d'un visage si sévère!

ARLEQUIN.

Votre petit cœur n'est pas, je gage,
Aussi prude que votre visage.

MADAME DOUCET.

Vous n'êtes pas bon physionomiste.

Air : *Lanturlu.* n.° 18.

Je fuis l'esclavage
Du dieu des amours ;
Dans un doux veuvage
Je passe mes jours.

ARLEQUIN.

C'est être bien sage.

MADAME DOUCET.

Je n'aime que la vertu.

ARLEQUIN.

Lanturlu, lanturlu, lanturelu.

(*A part.*)

Voici quelque amour hypocrite.

MADAME DOUCET.

J'ai sur-tout une extrême sensibilité pour les malheurs d'autrui. J'ai retiré chez moi Damis, jeune homme aimable et vertueux, qui étoit dans une indigence.... Il n'avoit pas d'habit.

ARLEQUIN.

Air : *Ah! quel plaisir, lorsqu'après mille alarmes.* n.° 348.

Ah! quel plaisir de couvrir la misère
D'un jouvenceau sans argent, et tout nu.

MADAME DOUCET.

Le pauvre enfant manquoit du nécessaire.

ARLEQUIN.

Il a chez vous trouvé du superflu.

MADAME DOUCET.

Je le rencontrai chez une vieille dame de mes

amies, dont il alloit implorer le crédit pour avoir un emploi. Dans l'abattement où le mettoit sa mauvaise fortune, il avoit un air triste, mais touchant, de longs cheveux blonds négligés, mais beaux; enfin, c'étoit une belle fleur, qui séchoit sur pied, faute de suc alimentaire.

ARLEQUIN.

Vous arrivâtes là, comme une pluie après trois mois de sécheresse.

MADAME DOUCET, *déclamant.*

Voilà comme Damis vint s'offrir à ma vue.
Je l'avouerai, d'abord mon ame en fut émue :
Et ma vertu frémit de cette émotion :
Mais, voyant que c'étoit pure compassion,
Aussitôt je formai le dessein charitable
De tendre à ce jeune homme une main secourable.

ARLEQUIN.

C'est une belle chose que la pitié !

MADAME DOUCET.

Je l'emmenai chez moi, je le fis mon intendant, et je n'ai pas sujet de m'en repentir.

Air : *Faire l'amour la nuit et le jour.* n.° 35.

Cet aimable blondin
Donne à son ministère
Les heures du matin,
Et s'occupe à me faire
Sa cour
Le reste du jour.

ARLEQUIN.

Et vous recueillez avec usure le fruit de votre pitié.

MADAME DOUCET.

Vous badinez, je pense.

ARLEQUIN.

Air : *Lonlanla , derirette.* n.° 46.

Oh ! je n'ai garde, en vérité ;
Et votre régularité,
Lonlanla , derirette ,
M'inspire un respect infini,
Lonlanla, deriri.

Allez, madame la pitoyable, allez à la revue. Vous n'y serez pas de trop.

MADAME DOUCET.

L'imbécille ! Il prend ma pitié pour un amour déguisé.

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, UN SUISSE, *ivre.*

ARLEQUIN.

Que vois-je ? un Suisse à la revue des Amours ?

LE SUISSE, *chancelant.*

Air : *Mirlababibobette.* n.° 125.

L'être ein brave amant que t'y voi,
Mirlapapipopette,
Par mon foi.
(*Il fait un rot.*)
Moi, soupirer à la franquette,
Mirlapapi, sarlapapo, mirlapapipopette,
Sarlapaporita,
(*Montrant son cœur.*)
Moi blessé là.

ARLEQUIN, *lui portant le doigt sur le front.*

C'est plus haut, mon camarade, c'est plus haut.

LE SUISSE, *se touchant le front.*

Air : *Talalerire.* n.° 77.

Sti tête de raison porvue,
Savoir conservir son sang-froid :
Et por briller dans la revue,
Moi l'être ici venu tout droit.

ARLEQUIN.

Tout droit ! cela vous plaît à dire,

TOUS DEUX.

Talaleri, talaleri, talalerire.

ARLEQUIN.

Air : *La cabaretière.* n.° 440.

Sachons quel beau feu vous anime.

LE SUISSE.

Ch'aime monmoiselle Catin.

ARLEQUIN.

C'est que ce nom finit en *in*,
Et qu'il rime, rime, rime :
C'est que ce nom finit en *in*,
Et qu'il rime avec le vin.

LE SUISSE.

Parti par mon foi, vous l'être coquenard, monsir.

ARLEQUIN.

Moi, guoguenard! Je considère trop les tendres amants.

LE SUISSE.

Air : *Lampons.* n.° 49.

Rien n'égalit mon l'ardeur, (*bis*)

Chavre là-dedans ein cœur (*bis*)
De la première cuvée.

(*Il fait encore un rot.*)

ARLEQUIN, *à part.*

Son ardeur est envinée.

(*Haut.*)

Lampons, lampons.

LE SUISSE.

Camarade, lampons.

ARLEQUIN.

Voilà, sans doute, votre air favori. Mais, dites-moi un peu quel métier fait cette mademoiselle Catin, que vous aimez si délicatement?

LE SUISSE.

Monmoiselle Catin l'être ein fameuse caperetière.

ARLEQUIN.

Une vendeuse de câpres? une épicière?

LE SUISSE.

Hé! non, monsir, vous n'entendre pas moi. Catin tenir ein taverne à l'Porcherons.

ARLEQUIN.

Ha! je vous entends! C'est une fameuse cabaretière de guinguette.

LE SUISSE.

Ia, Ia.

Air: *O reguingué, ô lon-lan-la.* n.° 4.

Moi, va chez elle assitûment; (*bis*)

ARLEQUIN.

Il y paroît assurément.

LE SUISSE.

O requinqué, ô linlonla !
Ses chambres sont mes calleries.

ARLEQUIN.

Ses caves sont vos tuileries.

(*A part.*)

Cet honnête Suisse croit aimer la maîtresse du cabaret, et il n'en aime que les tonneaux. Ceci n'est pas un amour déguisé, c'est une ivrognerie masquée.

LE SUISSE.

Air : *Les Feuillantines.* n.° 114.

Moi che l'aime en vérité,
Son beauté,
Qui n'être point frelaté.
De sti file si cholie,
Ch'en boirai (*bis*) chusqu'à la lie.

ARLEQUIN.

Ma foi, camarade Suisse, dispensez-vous de vous présenter à la revue des Amours. Vous y seriez comme un frelon dans un essaim d'abeilles. D'ailleurs, je vous avertis qu'il n'y a point là de cantine. Cupidon ne veut pas qu'on y boive de vin.

LE SUISSE, *étonné.*

Air : *Allons à la guinguette, allons.* n.° 311.

Quoi ! sti liqueur
L'être ici défendue !
Moi, point de cœur
D'allir à ton revue.

Ritorne à l'Polcherons :
Allons, allons,
Allons à sti quinquette, allons.

(*Il s'en va en faisant des esses.*)

ARLEQUIN.

Voilà un Suisse bien conditionné. Le digne amant ! Bacchus peut à juste titre revendiquer ses soupirs.

SCÈNE X.

ARLEQUIN, MADEMOISELLE RAFFINOT.

MADEMOISELLE RAFFINOT.

Oh ! pour cela, rien n'est plus disgracieux !

ARLEQUIN.

Vous vous plaignez des amours, apparemment?

MADEMOISELLE RAFFINOT.

Oui; leur procédé est outrément tyrannique. Quoi ! mademoiselle Raffinot, fille teinte de sagesse, et propriétaire de sa liberté, se verra livrée à l'indiscrétion de l'audace de ces petits étourdis !

ARLEQUIN, *à part.*

Voici, ce me semble, une précieuse ridicule. (*Haut.*) Qui êtes-vous, mademoiselle ?

MADEMOISELLE RAFFINOT.

Air : *J'ai fait souvent résonner ma musette.* n.° 62.

Je suis l'appui du style énigmatique,
Qui fait le beau des modernes écrits.

ARLEQUIN.

Ah! vous donnez dans la néologique,
Autrement dit l'argot des beaux-esprits.

MADEMOISELLE RAFFINOT.

Que voulez-vous dire, mon ami, par votre argot? Il faut que vous soyez partagé d'un esprit bien agreste et bien infortuné pour vous permettre l'ironie, sur un style qui met vos lumières en échec, et qui passe les bornes de vos conceptions.

ARLEQUIN.

C'est ce qui vous trompe, mademoiselle Raffinot. J'ai été deux ans garçon dans un café, où l'on ne crachoit que phœbus. Là, les génies de la grande espèce ont fait sortir mon esprit de sa coquille; et je puis dire qu'en les écoutant, j'ai perçu les émoluments de mon attention.

MADEMOISELLE RAFFINOT.

Mais, vraiment, vous m'en montrez déjà un bel échantillon.

ARLEQUIN.

Mais, venons au fait. Pourquoi les Amours vous ont-ils amenée ici?

MADEMOISELLE RAFFINOT.

C'est ce que j'ignore. J'étois dans ma bibliothèque, où mon esprit, par la voiture de mes yeux, faisoit le voyage du monde de la lune.

Air : *Ramonez ci, ramonez là.* n.° 104.

Pendant que j'étois à faire
Ce voyage sédentaire,

Les amours m'ont prise, hélas!
L'un par ici, l'autre par là,
La, la, la;
Et me voici dans leurs états.

ARLEQUIN.

Il faut bien qu'ils vous soupçonnent de vous être coiffée de quelqu'un.

MADEMOISELLE RAFFINOT.

Ha ! je vois ce que c'est. Dorimon, mon beau voisin, homme qui a donné beaucoup d'éducation à son esprit, vient souvent s'enfermer avec moi dans mon cabinet.

ARLEQUIN, *à part.*

Nous y voilà.

MADEMOISELLE RAFFINOT.

Nous y faisions des collections des termes nouveaux, que forgent tous les jours sur l'enclume du bon goût, les génies conséquents et lumineux.

ARLEQUIN.

Fort bien, poursuivez.

MADEMOISELLE RAFFINOT.

Comme la personne de Dorimon est un fardeau de graces nobles et imposantes, et que j'ai, sans vanité, sur les agréments, un visage assez disciplinable, les Amours se seront imaginés que nous sommes tombés amoureux l'un de l'autre.

ARLEQUIN.

Tomber amoureux. Oh ! pour celui-là, je ne l'avois pas encore entendu.

MADEMOISELLE RAFFINOT.

Hé ! oui, tomber amoureux ! Ne dit-on pas tomber malade ? Or, comme l'amour est une maladie, on doit dire tomber amoureux, et tomber en amour, comme tomber en apoplexie.

ARLEQUIN.

Laissons là le terme, et revenons à Dorimon.

Air : *Si l'on menoit à la guerre.* n.° 82.

Il paroît, ma bonne dame,
Qu'avec ce joli mortel,
Vous abandonnez votre ame
A son geste naturel.

C'est-à-dire, en bon françois, que je crois que vous avez de l'amour pour lui.

MADEMOISELLE RAFFINOT.

Non, je n'en ai point, cela est décidé. Il est bien vrai qu'un sentiment d'estime vif et délicat nous uniformise l'un et l'autre.

Air : *Eh! ne vous estimez pas tant.* n.° 441.

Nous nous estimons fortement.

ARLEQUIN.

Eh ! ne vous estimez pas tant.

MADEMOISELLE RAFFINOT.

Au point, que pour nous un moment
D'éloignement,
Est un tourment.

ARLEQUIN.

Eh ! ne vous, zeste, zeste, zeste,
Eh ! ne vous estimez pas tant.

Tudieu ! voilà un sentiment d'estime à vingt-quatre karats.

Fin de l'air : *M. Charlot.* n.° 118.

Qu'il est joli !
Qu'il est genti,
A l'Amour il ressemble, on diroit que c'est lui.

MADEMOISELLE RAFFINOT.

Allez, mon cher, vous jugez mal de la figure de mes sentiments ; la lorgnette de votre pénétration est trouble.

ARLEQUIN.

Tirez, tirez, madame la précieuse. Les Amours vous feront bien voir que vous jouissez frauduleusement de leurs biens.

MADEMOISELLE RAFFINOT, *en colère.*

Vous êtes un insolent ! Si les femmes portoient à leur côté un fardeau secourable, je vous le passerois au travers du corps. (*Elle se retire.*)

ARLEQUIN.

Quelle amazône de Parnasse !...... Il vaudroit mieux qu'elle eût à la tête un fardeau de bon sens.

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, FARINETTE, boulangère, représentée par Pierrot.

FARINETTE, *à la cantonnade.*

Vous êtes des mal-avisés, d'en agir de la manière avec madame Farinette. Voyez donc ces pestes d'Amours.

Air : *Est-ce ainsi qu'on prend les belles?* n.° 225.

Je vous couperai les aîles,
Je me vengerai, ma foi!
Pour me mettre en leurs nacelles,
Trois se sont jetés sur moi.
Est-ce ainsi qu'on prend les belles?
Lonlanla,
O gué lonla.

ARLEQUIN, *à part.*

Ho! ho! Voilà une grosse boulangère bien fâchée. (*Haut.*) Remettez-vous, ma poule-d'Inde.

FARINETTE.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Les Amours sont de sottes bêtes!
Je ne suis point de leur gibier.

ARLEQUIN, *à part.*

Oh! par ma foi, si vous en êtes,
Je ne serai pas braconnier.

FARINETTE.

Air : *Landeriri.* n.° 55.

Que me veut-on dans ce séjour?
Je n'ai jamais senti d'amour.

ARLEQUIN.

Landerirette.

FARINETTE.

Pas même pour feu mon mari.

ARLEQUIN.

Landeriri.

FARINETTE.

Air : *N'aurai-je jamais un amant?* n.° 442.

Je ne veux point avoir d'amant,
J'ai tout ce qu'il me faut.
Hé! si j'en voulois, vraiment,
J'en trouverois aisément.

Et toutes en ont,
Et la Madelon,
Et la Jeanneton,
Et la Margoton,
J'ai mon tirelire,
Boutifire,
Vironfa. Si quelque sire
Vient me raisonner...... er,
Je sais que lui donner.

Elle donne, par démonstration, un soufflet à Arlequin.

ARLEQUIN, *portant la main à sa joue.*

Doucement, madame Farinette! Je ne vous dis mot, et n'ai aucune envie de vous en conter.

FARINETTE.

Tredame! Vous êtes bien dégoûté! Je suis pourtant la perle de Gonesse.

ARLEQUIN.

Vous êtes une perle furieusement ronde.

FARINETTE.

Que dites-vous de ces friponniers d'Amours, qui m'ont entraînée ici?

ARLEQUIN.

Apparemment qu'ils sont fondés en raison.

FARINETTE.

Ils disent comme ça, que je suis embéguinée de Thomas mon mitron; et si pourtant je n'ai que de la reconnoissance pour lui.

ARLEQUIN.

Et sur quoi soupçonnent-ils cela?

FARINETTE.

Que sais-je, moi? C'est peut-être parce que je lui chante tous les matins:

Air : *Ah ! Thomas, réveille-toi.* n.° 199.

C'est trop long-temps dormir, ma foi :
Ah ! Thomas, réveille-toi.
Je te donnerai de l'emploi,
Thomas :
Ah! Thomas, réveille, réveille,
Ah ! Thomas, réveille-toi.

ARLEQUIN.

C'est, sans doute, un joli garçon que ce Thomas-là ?

FARINETTE.

O dame! oui.

Air : *Hé ! dru, dru, dru !* n.° 443.

C'est un petit brunet trapu,
A la fleur de son âge.
Il fait le gros et le menu
Lui seul dans mon ménage.
Hé ! dru, dru, dru!
Je n'en ai jamais vu
De si rude à l'ouvrage.

ARLEQUIN.

Je vous en félicite.

FARINETTE.

Air : *Il va son train.* n.° 444.

Il blute sa farine
Dès la pointe du jour,
Pétrit, fait la cuisine,
Et met la pâte au four.
Mon gros Thomas
N'est jamais las ;

Il va son train,
Soir et matin.

ARLEQUIN.

Oh! diable! madame Farinette, c'est un trésor que ce mitron-là! Vous ne pouvez avoir trop de reconnoissance pour un aussi bon ouvrier.

FARINETTE.

Aussi en ai-je, et de la plus fine encore. Je le traite à bouche que veux-tu; il est chez moi à même de tout.

ARLEQUIN.

Mais s'il prenoit envie à quelque boulangère de vous souffler l'infatigable Thomas, que diroit à cela votre reconnoissance?

FARINETTE.

Oh! je l'étranglerois, la chienne.

ARLEQUIN.

Sans doute, à cause du profit qu'il vous fait dans votre boutique.

FARINETTE.

Non. Ce n'est point l'intérêt qui me mène.

Air : *Je n'saurois.* n.° 273.

J'aimerois mieux aller nue,
Et coucher même sans draps,
Que d'être d'écus cousue,
Et de vivre sans Thomas.
Je n'saurois
Perdre ce garçon de vue,
J'en mourrois.

ARLEQUIN.

Oui-dà ! Ho bien ! madame Farinette, donnez-vous la peine de vous rendre au camp. Votre reconnoissance est d'une pâte à devoir être enfournée dans les registres de Cythère.

FARINETTE.

J'y vais ; mais nous verrons beau jeu.

SCÈNE XII.

ARLEQUIN, M. PIED-DE-MOUCHE, procureur.

M. PIED-DE-MOUCHE, *en colère.*

Air : *O reguingué, ô lonlanla.* n.° 4.

Je ne souffrirai pas ceci :
Je vais bien plaider, Dieu merci :
Je puis former ma plainte ici ;
Car je crois qu'on trouve à Cythère
Plus d'un honnête commissaire.

ARLEQUIN.

Air : *De quoi vous plaignez-vous ?* n.° 94.

De quoi vous plaignez-vous ?

M. PIED-DE-MOUCHE.

Je leur en dirai de belles.

ARLEQUIN.

De quoi vous plaignez-vous ?

M. PIED-DE-MOUCHE.

C'est de certains filoux
Armés de flèches cruelles,
En main portant des brandons,

Et sur le dos des aîles.
Oh, les maîtres fripons !

ARLEQUIN.

Comment diable ! Vous voulez intenter un procès aux Amours !

M. PIED-DE-MOUCHE.

Sans doute. Je suis la partie et le procureur.

ARLEQUIN.

Votre affaire n'en ira pas mieux.

M. PIED-DE-MOUCHE.

Je m'appelle maître Jean-Gilles Pied-de-mouche. Mon nom est fort célèbre dans les greffes du palais.

Air : *Nos plaisirs sont peu durables.* n.° 445.

Les Manceaux briguent mes services :
Des Normands, presqu'aussi malins,
J'ai toujours été les délices.

ARLEQUIN.

Et la terreur des orphelins.

M. PIED-DE-MOUCHE.

Air : *Laire-la, laire lan-laire.* n.° 23.

Dans ces lieux je viens à regret.

ARLEQUIN.

Y venez-vous mettre en décret
Le château du dieu de Cythère ?

M. PIED-DE-MOUCHE, *branlant la tête.*

Laire-la, laire lan-laire,
Laire la,
Laire lan-la.

Voici pourquoi je comparois à l'interrogatoire de la revue des Amours. C'est sur un avenir signifié par eux à ma femme. Je viens la reven-

diquer, comme n'étant pas de la compétence du bailli de Cythère. Il est bien vrai que madame Pied-de-mouche m'aime; mais l'amour conjugal n'est pas justiciable de l'amour galant, quoiqu'il s'empare souvent de l'usufruit de ses biens.

ARLEQUIN.

Mais, monsieur Pied-de-mouche, êtes-vous bien assuré que l'amour conjugal soit le seul amour qui appointe les affaires de madame Pied-de-mouche?

M. PIED-DE-MOUCHE.

Révoquez vos soupçons diffamatoires, mon ami. Ma femme est fort retirée. Point de bal pour elle, point de promenade, point de spectacle.

ARLEQUIN.

Ah! que dites-vous là!

M. PIED-DE-MOUCHE.

Point même de quadrille.

ARLEQUIN.

Mais cela n'est pas possible!

M. PIED-DE-MOUCHE.

Air: *Ma raison s'en va beau train.* n.° 165.

Elle vit fort simplement:
Elle se met proprement,
Mais modestement,
Très-bourgeoisement,
Et n'est point orgueilleuse.
On ne la prendroit pas, vraiment,
Pour une procureuse,

Lon-la,
Pour une procureuse.

ARLÈQUIN.

Oh! diable! Tout cela suppose une femme gonflée de vertu. (*A part*). Les Amours auroient-ils fait un pas de clerc?

M. PIED-DE-MOUCHE.

Air: *Voulez-vous savoir qui des deux?* n.° 13.

Ma femme fait tout son bonheur
De suivre les loix de l'honneur;
Elle n'en passe point les bornes.

ARLEQUIN.

Seroit-il possible, en effet,
Que vous n'eussiez point d'autres cornes
Que celles de votre bonnet?

M. PIED-DE-MOUCHE.

C'est de quoi je puis me flatter. Entre nous, je ne connois point à madame Pied-de-mouche d'autre passion, après l'amour qu'elle a pour moi, que la haîne qu'elle porte à mon maître-clerc.

ARLEQUIN.

Comment! Elle hait votre maître-clerc?

M. PIED-DE-MOUCHE.

Air: *Robin, turelure lure.* n.° 51.

Toujours après ce garçon
Elle tempête, elle jure,
Le tourmente sans raison.

ARLEQUIN.

Turelure!

M. PIED-DE-MOUCHE.

Il souffre tout sans murmure.

ARLEQUIN.

Robin, turelure, lure.

M. PIED-DE-MOUCHE.

J'ai beau la prier de le laisser en repos, elle le persécute sans cesse. C'est une femme insupportable là-dessus.

Air : *Ahi! ahi! ahi! Jeannette.* n.° 279.

Je n'ai pu jusqu'aujourd'hui
En réformer les manières.
Elle a, par rapport à lui,
Chassé quatre cuisinières....

ARLEQUIN.

Ahi! ahi! ahi!

M. PIED-DE-MOUCHE.

Qui n'étoient point fières.

ARLEQUIN.

Jean-Gille, ahi! ahi! ahi!

Parbleu! il faut que madame Pied-de-mouche ait bien de l'aversion pour ce clerc-là.

M. PIED-DE-MOUCHE.

Cela n'est pas concevable. J'ai voulu plus d'une fois, par considération pour ma femme, me défaire de lui; mais elle s'y est toujours opposée, en me disant: non, mon fils, je ne veux point absolument que, pour l'amour de moi, vous chassiez un homme qui fait bien vos affaires. Je sacrifie ma haîne à votre utilité.

ARLEQUIN.

Vous avez là une femme de tête, monsieur Pied-de-mouche!

M. PIED-DE-MOUCHE.

Je vous en réponds. Elle est d'une politique..... Croiriez-vous que malgré l'aversion qu'elle a pour ce clerc, elle lui sert ce qu'il y a de meilleur sur la table ?

ARLEQUIN.

Ah ! quelle haîne !

M. PIED-DE-MOUCHE.

Après cela, qu'on vienne me dire que les amours sont bien fondés dans la sommation qu'ils ont faite à ma femme.

ARLEQUIN.

Ils ont mal expliqué son aversion.

M. PIED-DE-MOUCHE.

Oh ! je leur montrerai bien leur béjaune, à ces petits drôles-là ! Je leur apprendrai à se jouer d'un procureur. Je leur ferai manger en frais jusqu'à leurs flèches et leurs carquois.

ARLEQUIN.

Air : *Jean-Gille.* n.° 235.

Ah ! modérez votre bile,
Jean-Gille,
Gille, joli Jean,
Chez vous, en mari docile,
Jean-Gille ;
Gille, joli Gille,
Gille, joli Jean,
Joli Jean, Jean-Gille,
Retournez vous-en.

M. PIED-DE-MOUCHE.

Pourquoi cela ?

ARLEQUIN.

Peut-être qu'en ce moment madame Pied-de-mouche étrangle votre maître-clerc, à force de le haïr. (*Il lui montre les cornes.*)

M. PIED-DE-MOUCHE.

Vous êtes un mauvais plaisant.

ARLEQUIN.

Et vous un coucou.

Le procureur veut maltraiter Arlequin, qui le chasse à coups de batte.

SCÈNE XIII.

ARLEQUIN, LÉANDRE.

ARLEQUIN.

Hé bien ! l'artifice a-t-il réussi auprès de votre belle cousine ?

LÉANDRE.

Je n'ai pu la rencontrer encore..... Mais, cela est heureux, je la vois qui s'approche. Elle est seule.

ARLEQUIN.

Je vous laisse avec elle. Profitez de l'occasion. Pendant ce temps-là, je vais voir si tout est prêt pour notre revue.

SCÈNE XIV.

LÉANDRE, COLETTE.

LÉANDRE.

Comment donc, ma cousine! vous, à Cythère?

COLETTE.

Air : *Qui veut se mettre en ménage.* n.° 344.

J'en suis moi-même étonnée,
Et je ne sais pas pourquoi
Les Amours m'ont amenée
Dans cette isle, malgré moi.
Fort sujets à se méprendre,
Ont-ils cru, ces petits fous,
Qu'on ne pouvoit se défendre
D'un amant fait comme vous?

LÉANDRE.

Ils auroient tort; et ils n'ont pas effectivement raison, de vouloir que vous paroissiez à leur revue, vous qui n'êtes sensible aux soupirs d'aucun amant, et qui voyez sans pitié jusqu'à votre cousin mourir d'amour pour vous.

COLETTE.

De grace, Léandre, ne me parlez plus sur ce ton-là.

LÉANDRE.

Air : *De mon pot, je vous en réponds.* n.° 397.

Quoi! sans cesse à mon ardeur
Opposer la rigueur!

COLETTE.

Vous me verrez toujours la même.
Si vous voulez que je vous aime,
D'amitié, je vous en réponds;
Mais pour d'amour, non, non.

LÉANDRE.

Ah! c'en est trop, cruelle! vous me poussez à bout. Hé bien!....

Air : *Vous me l'avez dit, souvenez-vous-en.* n.° 33.

Votre ordre est exécuté :
Je reprends ma liberté.
Je ne suis dans ce moment,
Puisqu'il ne faut plus être votre amant,
Je ne suis dans ce moment
Que votre ami seulement.

COLETTE.

J'en suis ravie.

LÉANDRE, *vivement.*

Non; que votre ami, au pied de la lettre.

COLETTE.

A-la-bonne-heure.

LÉANDRE, *avec agitation.*

J'ai déjà gagné sur moi de n'avoir plus pour vous qu'une simple, qu'une tranquille amitié.

COLETTE.

C'est fort bien fait.

LÉANDRE.

Je ferai encore mieux; je vais porter à une autre la tendresse que j'avois pour vous.

COLETTE.

A vous permis.

LÉANDRE.

Air : *Nanon dormoit sur la verte fougère.* n.° 89.

De mon amour
Vous triomphez, Colette;
Et, dès ce jour,
De la jeune Lisette
Je deviendrai l'amant.

COLETTE, *saisie.*

J'en ai,... j'en ai,... j'en ai bien du plaisir vraiment.

LÉANDRE.

Adieu; je vais chercher mes nouvelles amours.

Il fait trois ou quatre pas, comme pour s'en aller.

COLETTE.

Bon voyage!... (*Elle rêve un moment, et appelle Léandre.*) Mais attendez; Léandre, attendez.

LÉANDRE, *revenant.*

Me voici.

COLETTE.

Cela ne doit point vous empêcher d'être mon ami.

LÉANDRE.

Vraiment, non. Je n'ai pas dessein de cesser de l'être.

Il fait encore quelques pas, comme pour se retirer.

COLETTE, *après avoir rêvé, le rappelle encore.*

Mon cousin! Encore un mot.

LÉANDRE, *froidement.*

Que vous plaît-il?

COLETTE, *troublée.*

Je ne sais plus ce que je voulois vous dire.... Ha! voici ce que c'est. Promettez-moi que vous serez toujours plus attaché à Colette par votre amitié, qu'à Lisette par votre amour. Je vous demande cela, au-moins.

LÉANDRE.

Vous exigez de moi une chose impossible. L'amour est une passion impérieuse, qui veut occuper la première place.

COLETTE.

Air: *Vous m'entendez bien?* n.° 143.

Puisque vous le prenez par-là,
Mon cousin, Colette fera
Ce qu'il faut qu'elle fasse...

LÉANDRE.

Hé bien?

COLETTE.

Pour avoir cette place...
Vous m'entendez bien.

LÉANDRE, *lui baisant la main.*

Ah! ma chère Colette, vous l'avez toujours eue, et vous ne la perdrez jamais.

SCÈNE XV.

COLETTE, LÉANDRE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

A quel chapitre en êtes-vous, mes enfants?

LÉANDRE.

Au chapitre de l'amour déguisé en amitié.

ARLEQUIN.

Bon!

COLETTE.

Que j'étois folle, d'attribuer à la simple amitié tout ce que je sentois pour Léandre!

Air : *Ce sont les amours.* n.° 446.

L'amitié peut-elle
Faire naître en nous
Des plaisirs si doux,
Une ardeur si belle?
Ce sont les amours
Qui font les beaux jours.

TOUS TROIS.

Ce sont les amours
Qui font les beaux jours.

On entend en cet endroit un son confus de plusieurs instruments.

Voici les Amours qui se préparent à faire leur revue. Ils vont débuter par des chants et par des danses. C'est ordinairement par-là que commence et se termine l'exercice des Amours.

SCÈNE XVI et dernière.

LÉANDRE, COLETTE, ARLEQUIN, TROUPE D'AMANTS de toutes les nations, TROUPE D'AMOURS et de PLAISIRS.

On danse; après quoi on chante le vaudeville.

VAUDEVILLE.

Air de *M. l'Abbé*. n.° 447.

Premier couplet.

A l'enfant de Vénus,
Quand ses traits sont connus,
L'on refuse la porte:
Contre lui l'on s'emporte;
L'aspect de Cupidon
Effarouche un tendron:
Mais qu'il emprunte un nom,
Une allure, uu jargon;
Le cœur le plus fantasque
Trouve l'amour,
Toure loure lour,
Fort joli sur le masque.

Second couplet.

Qu'un jeune cavalier,
Sur un ton d'écolier,
Cajole sa voisine:
On lui fera la mine.
Quand le drôle plus fin,
Lui dit, d'un ton badin:
Rions soir et matin,
Je suis un bon voisin,

Ne craignez point de frasque;
Ah! que l'amour,
Toure loure lour,
Est joli sous le masque!

Troisième couplet.

Un objet innocent
Fuit un blondin pressant,
Et se plaint à sa mère
De ce qu'on veut lui plaire.
Mais qu'un cousin bouffon
S'y prenne sans façon,
La belle, sans soupçon,
Cousine outre raison;
Son cœur va comme un basque.
Ah! que l'amour,
Toure loure lour,
Est joli sous le masque!

Quatrième couplet.

Le guerrier, en amour,
Marche au bruit du tambour,
Et souvent son audace
Lui fait manquer la place.
Mais un abbé discret,
Sans dire son secret,
Va doucement au fait;
Et le petit-collet
L'emporte sur le casque.
Ah! que l'amour,
Toure loure lour,
Est joli sous le masque!

Cinquième couplet.

Les antiques galants,
Muguets à cheveux blancs,
Ont beau cacher leurs nuques
Sous de noires perruques,
On souffre le barbon,

Qui lâche le teston :
Mais lorsque le grison
Ne soutient d'aucun don
L'offre d'un cœur trop flasque,
Ma foi, l'amour,
Toure loure lour,
N'est pas beau sous le masque.

Sixième couplet.

AUX SPECTATEURS.

Que votre jugement
Nous traite doucement :
Messieurs, votre indulgence
Est notre récompense.
Si nos auteurs peureux,
Par un succès heureux,
Voyent combler leurs vœux ;
Si ce jour dangereux
S'achève sans bourasque,
Ah ! dès ce jour,
Toure loure lour,
Ils lèveront le masque.

FIN.

ACHMET ET ALMANZINE,

PIÈCE EN TROIS ACTES,

Représentée à la foire Saint-Laurent en 1728.

PERSONNAGES.

SOLIMAN, empereur des Turcs.
AMULAKI, grand-vizir.
ACHMET, fils d'Amulaki.
ATALIDE, fille d'Amulaki.
ALMANZINE, esclave achetée pour Soliman.
ZÉLICA, esclave achetée pour Achmet.
ALI, chef des eunuques du sérail.
ZERBIN, eunuque.
ROXANE, } sultanes.
ARROYA, }
PIERROT, confident du grand-vizir.
ARLEQUIN, pêcheur.
USBECK, marchand d'esclaves.
Troupe d'Esclaves du grand-vizir.
Troupe de Pêcheurs et de Pêcheuses.
Troupe de Masques.

La Scène est à Constantinople, d'abord dans la maison du grand-vizir, et ensuite au sérail.

ACHMET
ET ALMANZINE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un péristyle de la maison du grand-vizir.

SCÈNE PREMIÈRE.

ACHMET, AMULAKI, PIERROT.

AMULAKI, *à Achmet.*

Air : *La ceinture.* n.° 110.

O mon fils !

ACHMET.

Qu'avez-vous, seigneur ?

AMULAKI.

Je viens de quitter sa hautesse...

ACHMET.

Hé bien ?

PIERROT.

Ouvrez-nous votre cœur.

AMULAKI.

Je suis accablé de tristesse.

ACHMET, *à part.*

Que va-t-il nous apprendre ?

AMULAKI.

Hélas !

PIERROT.

Qu'y a-t-il donc, seigneur Amulaki ?

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux ?* n.° 13.

Peut-on savoir quel déplaisir
Trouble l'esprit du grand vizir ?

ACHMET.

Quelqu'un, par de mauvais offices,
Cherche-t-il à vous perdre ?

AMULAKI.

Non.

PIERROT.

Veut-on, pour prix de vos services,
Vous donner le maudit cordon !

AMULAKI.

Achmet, plaignez votre malheureux père ! Il y a quelques jours que j'eus l'imprudence de vanter, devant le sultan, la beauté d'Atalide votre sœur. Ce jeune prince s'en est souvenu, et voici ce qu'il vient de me dire :

Air : *L'autre nuit j'aperçus en songe.* n.° 166.

Apprends le désir qui m'agite,
Ta fille occupe Soliman.
Amène-la moi. Ton sultan
En veut faire sa favorite.

Ouf !

ACHMET.

Je ne vois là que du bonheur.

PIERROT.

Mais, il vous fait bien de l'honneur.

AMULAKI.

Ahi !

PIERROT.

De quoi vous plaignez-vous ?

Air : *De quoi vous plaignez-vous ?* n.° 94.

Le chef des Musulmans
Vous choisit pour son beau-père :
Votre fille a vingt ans :
Ne perdez point de temps.
Elle va devenir mère
D'une douzaine d'infants.
Jarni ! laissez-la faire
De petits Solimans.

ACHMET.

Effectivement, ma sœur peut-elle avoir une destinée plus glorieuse ?

AMULAKI.

Je sais qu'elle ne peut jamais aspirer à un plus grand honneur; mais je ne la verrai plus.

Air : *Pour passer doucement la vie.* n.° 59.

Mon fils, je suis un tendre père,
J'affectionne votre sœur :
M'ôter une fille si chère,
C'est vouloir m'arracher le cœur.

PIERROT.

Air : *Je n'saurois.... j'en mourrois.* n.° 273.

C'est avoir trop de tendresse.
Entre nous, vous avez tort.

AMULAKI.

Je conviens de ma foiblesse.

ACHMET.

Faites sur vous un effort.

AMULAKI.

Je n'saurois.

PIERROT.

Satisfaites sa hautesse.

AMULAKI.

J'en mourrois.

ACHMET.

Air : *Comment faire ?* n.° 448.

Ah! puisqu'il y va de vos jours ;
Que, pour en prolonger le cours,
Ma sœur vous est si nécessaire,
Gardez-la.

AMULAKI.

J'ai beau le vouloir,
Si le sultan la veut avoir :
Comment faire ?

ACHMET.

Air : *Pour faire honneur à la noce.* n.° 50.

Seigneur, la chose est aisée :
Il ne faut plus vous attrister :
Vous n'avez qu'à lui présenter
Une Atalide supposée.

PIERROT.

Oui, la chose est fort aisée :
Cessez de vous déconforter.

AMULAKI.

Et où trouver, dans le moment, une fille qui puisse justifier le portrait que je lui ai fait de votre sœur ?

ACHMET.

C'est ce qui ne doit point vous embarrasser;

nous avons à deux pas d'ici ce fameux Usbek, marchand d'esclaves : nous trouverons chez lui ce qu'il nous faut.

PIERROT.

Je crois qu'oui.

Air : *Comme r', j'ai un bon mari.* n.° 449.

C'est la perle des marchands ; (*bis*)
Des seigneurs les plus friands,
Il a la chalandise :
Car le drôle eut de tout temps
De belle marchandise.

AMULAKI.

Hé bien ! va lui dire qu'il m'amène la plus aimable de ses esclaves.

PIERROT, *s'en allant.*

J'y cours.

SCÈNE II.

AMULAKI, ACHMET.

AMULAKI.

Mais, mon fils, je veux que nous ayons le bonheur de trouver une esclave que nous puissions faire passer pour votre sœur ; je ne suis pas sans inquiétude sur cette supposition.

ACHMET.

Qui peut vous inquiéter ?

AMULAKI.

Ne voyez-vous pas bien qu'il faudra que nous

fassions connoître à cette esclave l'artifice que nous employons. Peut-être que son indiscrétion.....

ACHMET.

Oh! ne craignez point cela. Quand vous l'aurez instruite de vos intentions, vous verrez qu'elle sera flattée de l'honneur de passer pour la fille du grand-vizir.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

L'esclave fut-elle adorable,
Je doute fort que ses beaux yeux,
Près du sultan la servent mieux
Que ce nom favorable.

Elle aura donc autant d'intérêt que vous à garder le secret.

AMULAKI.

Autre difficulté. Il se répandra bientôt dans Constantinople que ma fille est au sérail : mes domestiques sauront le contraire, et tout se découvrira.

ACHMET.

Vous n'avez qu'à envoyer vos esclaves à votre maison de plaisance, en prendre de nouveaux, et faire passer dans l'esprit de ceux-ci Atalide pour votre nièce.

AMULAKI.

Oui-dà. Nous préviendrons là-dessus votre sœur.

ACHMET.

Sans doute; mais il ne faut pas lui en dire la raison, ni qu'elle sache que votre affection pour elle va jusqu'à la refuser au sultan.

AMULAKI.

Pourquoi cela?

ACHMET.

Air : *Amis, sans regretter Paris.* n.° 21.

C'est qu'il me semble que ma sœur,
De cette confidence,
Pourroit avoir plus de douleur
Que de reconnoissance.

AMULAKI.

Non, non; je connois mieux que vous Atalide. Hélas! la pauvre enfant ne demande pas mieux que de passer ses jours avec son père.

ACHMET.

Air : *Je le crois bien. Je n'en crois rien.* n.° 450.

Qu'une fillette soit contente,
Près d'un bon papa qu'elle enchante,
Je le crois bien :
Mais qu'à l'hymen elle préfère
Un long célibat chez son père,
Je n'en crois rien.

AMULAKI.

Hé bien! hé bien! soit. Nous garderons là-dessus le silence.

SCÈNE III.

AMULAKI, ACHMET, PIERROT.

PIERROT, *accourant.*

Vivat! vivat! Voici le marchand d'esclaves qui me suit.

Air : *Je ne vous ai vu qu'un seul petit moment.* n.° 451.

Oh! jarnicoton! que nous sommes chanceux!
Ce marchand nous en amène deux.
Mais ce sont des filles
Qui sont si gentilles! . . . . .
Je ne les ai vu qu'un seul petit moment,
Et je me sens tout je ne sais comment.

AMULAKI, *riant.*

Ha! ha! ha!

ACHMET.

Pierrot prend feu d'abord.

PIERROT.

Air : *A Paris, il y a trois filles.* n.° 452.

Elles ont pris, ventrebille!
Le cœur à Pierrot.
Le cœur à Pierrot sautille,
Le cœur à Pierrot fretille,
Le cœur à Pierrot.

SCÈNE IV.

AMULAKI, ACHMET, PIERROT, USBECK, marchand d'esclaves, ALMANZINE, ZÉLICA, esclaves.

USBECK.

Seigneur, j'accours à vos ordres, avec la fleur de mon magasin. Au-lieu d'une esclave que vous m'avez demandée, je vous en amène deux, qui peuvent se disputer l'honneur de votre choix.

PIERROT, *à part.*

Qu'elles sont ragoûtantes !

USBECK, *aux deux esclaves.*

Air : *Allons, gai.* n.° 28.

Approchez, Almanzine.
Avancez, Zélica.

(*A Amulaki.*)

Que votre œil examine
Ces deux esclaves-là.

(*Aux deux esclaves, qui sont tristes.*)

Allons, gai,
D'un air gai, etc.

ACHMET, *à part, regardant Almanzine qui le regarde aussi.*

Qu'elle a d'attraits !

AMULAKI, *à Usbeck.*

Elles sont belles, mais elles ont l'air bien triste.

USBECK.

C'est un effet de leur esclavage.

PIERROT.

Ce n'est pas ça.

Air du *Menuet de M. de Grandval.* n.° 7.

De l'air chagrin de ces deux belles,
Je vois le sujet.

AMULAKI.

Dis-le nous.

PIERROT, *à Amulaki.*

Peut-être s'imaginent-elles
Que vous les achetez pour vous.

(*Aux deux esclaves.*)

Mais consolez-vous, mes charmantes. C'est pour un jeune gaillard qu'on vous fait venir.

Almanzine et Zélica prennent un air gai, et jettent un tendre regard sur Achmet. Pierrot, qui s'en apperçoit, dit bas à Achmet.

Elles vous regardent. Elles croyent que c'est vous.

AMULAKI, *à son fils.*

Achmet, voyons si votre goût et le mien s'accordent. Laquelle des deux prendriez-vous ?

Almanzine jette des œillades passionnées sur Achmet.

ACHMET.

Air : *A l'ombre de ce verd bocage.* n.° 453.

Elles sont l'une et l'autre aimables.
Celle que je ne prendrois pas,
Dans vos regards plus favorables,
Pourroit voir primer ses appas.

PIERROT, *les regardant l'une après l'autre.*

Oh ! pour moi, je rendrois les armes...
Non.... Oui, j'adresserois mes vœux...

Elles brillent de tant de charmes,
Que je les voudrois toutes deux.

ACHMET, *à part.*

Almanzine me charme.

AMULAKI.

Il est vrai qu'on peut être embarrassé.

Air : *Tu croyois en aimant Colette.* n.° 24.

Mais enfin, je me détermine ;

(*Montrant Almanzine.*)

Et je m'arrête à celle-ci.

ACHMET, *à part.*

O ciel! il choisit Almanzine !

PIERROT, *à Amulaki.*

Seigneur, vous avez bien choisi.

ACHMET, *à part, fort agité.*

Tâchons de l'engager à prendre l'autre.

AMULAKI, *à Almanzine.*

Venez, mignonne; je vais vous conduire à ma fille, pour....

ACHMET, *à son père, le retenant.*

Attendez, mon père, que je vous fasse observer....

AMULAKI.

Quoi !

ACHMET.

Vous n'avez pas, ce me semble, bien considéré sa compagne.

AMULAKI.

Oh! que si !

ACHMET, *lui montrant Zélica.*

Tenez, regardez-la sans prévention.

Air : *Et zon, zon, zon.* n.° 26.

Quel feu brille dans ses yeux!
Quelle bouche riante!
Il n'est point sous les cieux
De beauté plus touchante.

PIERROT, *à Amulaki.*

Et zon, zon, zon,
C'est la plus avenante;
Et zon, zon, zon,
Votre fils a raison.

Zélica devient gaie, et Almanzine marque pendant tout le reste de la scène un grand mécontentement.

AMULAKI.

Je conviens qu'elle a des charmes; mais j'en reviens toujours à Almanzine.

ACHMET, *regardant Almanzine d'un air dédaigneux.*

Air : *Un certain je ne sais qu'est-ce.* n.° 340.

Pour celle-là, plus je la voi,
Moins elle m'intéresse.
Son regard à de la rudesse.

AMULAKI.

Ho bien! elle me plaît, à moi.
J'y trouve un certain je ne sais qu'est-ce,
J'y trouve un certain je ne sais quoi.

PIERROT.

Et moi aussi.

ACHMET, *à part.*

Que je suis malheureux! (*Haut à son père.*)

Air : *Dedans nos bois il y a un hermite.* n.° 117.

Rendez, seigneur, plus de justice à l'autre :
Elle a bien plus d'appas.

AMULAKI.

Non, non; mon goût est plus sûr que le vôtre.
Je n'en démordrai pas.

ACHMET.

Pour Zélica souffrez que je m'obstine.

AMULAKI.

Je veux Almanzine,
Moi;
Je veux Almanzine.

ACHMET.

Air : *Baise-moi donc, me disoit Blaise.* n.° 454.

Mais cependant, je crois, mon père....

AMULAKI, *l'interrompant.*

Mon fils (*bis*), je veux me satisfaire,
Cessez de me contre-carrer.

PIERROT.

Si c'étoit moi, vaille que vaille,
Ma foi, je les ferois tirer
Toutes deux à la courte-paille.

AMULAKI, *à son fils.*

Allez, Achmet, allez faire partir tous nos esclaves pour ma maison de plaisance. (*A Usbek.*) Vous, patron, faites-moi venir tous ceux que vous pouvez avoir à vendre. Je veux les acheter, pour remplacer ceux que j'éloigne de moi.

ACHMET, *à part, après avoir regardé d'un air fort affligé Almanzine, qui ne daigne plus jeter les yeux sur lui.*

Air : *Ne m'entendez-vous pas.* n.° 10.

Qui peut te retenir?
Fuis plutôt, misérable,
Cette esclave adorable;

Et, de ton souvenir
Tâche de la bannir.

(*Il se retire.*)

SCÈNE V.

AMULAKI, ALMANZINE, ZÉLICA, PIERROT.

AMULAKI.

Venez, Almanzine ; je vais vous conduire dans l'appartement d'Atalide. Elle vous donnera un ajustement convenable aux vues que j'ai sur votre personne.

ALMANZINE.

Air : *Du cap de Bonne-Espérance.* n.° 9.

Seigneur, que voulez-vous faire ?
Vous voyez qu'à votre fils
J'ai le malheur de déplaire,
Nous serons mal assortis.

AMULAKI.

La fortune vous apprête
Une plus belle conquête.
Vous saurez dans un instant
Le bonheur qui vous attend.

PIERROT.

Oh ! dame ! nous vous bassinons un bon lit !

AMULAKI.

Et vous, Zélica, puisque vous avez charmé mon fils, je veux vous unir avec lui.

ZÉLICA.

Air : *Les Feuillantines.* n.° 114.

O ciel ! quel est mon bonheur !
Ah ! seigneur,
Mérité-je cet honneur !

PIERROT.

Oui, vous méritez, madame,
Qu'Achmet vous (*bis*) prenne pour femme.

AMULAKI, *à Zélica.*

Suivez-moi, je vais vous faire donner un appartement séparé.

(*Il emmène Almanzine. Zélica les suit.*)

SCÈNE VI.

PIERROT, *seul.*

Pardi ! voilà deux femelles bien heureuses, surtout Almanzine ! Elle va remplir la place de notre jeune maîtresse. Ah ! si Atalide savoit ce qui se passe, et que son père lui vînt dire : Ma fille, c'est que je vous aime trop pour me résoudre à vous éloigner de ma vue.

Air : *Ma pinte et ma mie, ô gué !* n.° 37.

Elle répondroit, je croi,
La pauvre petite :
De tant d'amitié pour moi,
Papa, je vous quitte.
Menez-moi droit au sultan;
J'aime mieux de Soliman

Être favorite,
O gué!
Être favorite.

Mais quelle espèce d'homme vient ici?

SCÈNE VII.

PIERROT, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *à part.*

Voyons à qui je m'adresserai pour avoir des nouvelles de.... (*Apercevant Pierrot.*) Mais le voilà lui-même.

PIERROT, *à part.*

Voici un drôle qui ressemble à Arlequin comme deux gouttes d'encre.

ARLEQUIN, *courant embrasser Pierrot.*

Eh! bon jour, Pierrot mon ami! c'est toi que je cherche.

PIERROT.

Arlequin à Constantinople!

Air: *O reguingué! ô lonlanla!* n.° 4.

Que de te voir je suis surpris!
Hé! je te croyois à Paris,
O reguingué! ô lonlanla!
Rasant toujours dans la boutique
Où j'allois porter ma pratique.

ARLEQUIN.

J'y serois encore, mon cher, sans certaine petite aventure de perruques égarées. Mon maître

m'en voulut rendre responsable. Nous eûmes ensemble là-dessus une vive contestation. Nous prîmes pour arbitre le lieutenant-criminel, qui, pour prévenir toute voie de fait entre les parties, voulut nous séparer. Il condamna mon maître à demeurer dans sa boutique, et m'envoya, moi, à Marseille, par la voiture de la Tournelle.

PIERROT, *faisant l'action de ramer.*

Et avez-vous été long-temps à Marseille ?

ARLEQUIN.

Cinq ans, ma foi. Après quoi, je m'embarquai sur un vaisseau marchand en qualité de barbier-major, et je vins chercher fortune en cette ville.

PIERROT.

La mienne est déjà bien avancée.

Air : *Les cordons bleux.* n.° 455.

Tu sauras qu'à Paris, dans le temps
Que j'étois sur la scène lyrique,
Je connus de bons mahométans :
Amateurs de françoise musique.
M'ayant fort vanté ce pays-ci,
Ces gens m'amenèrent,
Et me présentèrent
Au fameux vizir Amulaki,
Dont ma belle voix m'a fait le favori.

ARLEQUIN.

C'est ce que j'ai appris tantôt d'un de nos François. Je viens t'en féliciter et t'apprendre en même temps que, si tu t'es poussé par la voix, moi je me suis poussé par la figure.

PIERROT.

Comment cela ?

ARLEQUIN.

Air : *Quand la mer rouge apparut.* n.° 364.

De la veuve d'un pêcheur,
Fringante et badine,
Ayant amorcé le cœur,
Par ma bonne mine,
Et de plus, pris le turban,
Chez elle depuis un an,
Je suis le pi, pi,
Je suis le lo, lo,
Le pi, pi, le lo, lo,
Je suis le pilote
De sa galiote.

PIERROT.

Je m'en réjouis, mon enfant.

ARLEQUIN.

Je pêche ordinairement le long des murs du sérail, sous un grand balcon que l'on voit au bout d'une galerie, et où il vient souvent des sultanes, et quelquefois le grand-seigneur.

PIERROT.

La pêche est donc bonne dans cet endroit-là ?

ARLEQUIN.

Malepeste ! si elle est bonne ! J'y pêche de l'or, des perles et des diamants.

PIERROT.

Quel conte !

ARLEQUIN.

Je te parle sérieusement. Et je vais te dire de

quelle manière je me suis mis en possession de cette pêcherie.

Air du *Banquet des sept sages*. n.° 456.

Un soir au clair de la lune,
En préparant mes filets,
Satisfait de ma fortune,
Je chantois quelques couplets;
Des *mirliton*, des *lanlère*,
Des *flon*, *flon*, des *lanturlu*,
Et des *vogue la galère*,
Lorsque je me crus perdu.

PIERROT.

Qu'arriva-t-il donc ?

ARLEQUIN.

J'entendis tout-à-coup de grands éclats de rire, qui partoient du balcon. Ouf ! Aussitôt je me tais ; et plein de frayeur, je prends mes rames, et me mets en devoir de tirer promptement mes chausses de cet endroit-là.

PIERROT.

Et toi fin.

ARLEQUIN.

Mais une grosse voix se fit entendre, (c'étoit celle du sultan) qui me dit : demeure, pêcheur, demeure ! Continue à nous réjouir. Moi, je recommençai ; et croyant encore mieux faire :

Air : *Ah ! Robin, tais-toi.* n.° 250.

En rossignol d'Arcadie,
J'entonne un dolent morceau
D'un bel opéra nouveau ;
Mais une femme me crie :

Ah! pêcheur, tais-toi :
Hé! fi, fi! hé! fi, fi,
Finis, je te prie,
Ton air de convoi.

PIERROT.

Tu repris bien vîte tes vaudevilles?

ARLEQUIN.

Bien entendu. Et, quand j'eus achevé de chanter, pouf! il tomba dans mon bateau une bourse d'or.

PIERROT.

Tête-bille !

ARLEQUIN.

Dès le lendemain je retourne au même endroit, je chante des brunettes.....

PIERROT.

Et pouf?

ARLEQUIN.

Oui, j'entendis tomber à mes pieds un paquet.

PIERROT.

Il y avoit dedans ?

ARLEQUIN.

Un billet doux adressé à un jeune seigneur musulman, avec un collier de perles et un diamant pour le discret porteur.

PIERROT.

Fort bien. Ah! voilà donc comme vous pêchez vos perles! Cela est fort bon.

ARLEQUIN.

Ce qu'il y a de meilleur encore, c'est que Soliman prend plaisir à m'entretenir quelquefois : à telles enseignes, qu'il m'a ordonné ce matin d'assembler ce soir tous nos pêcheurs et leurs femmes, pour chanter et danser sur le rivage, à la vue de son balcon.

PIERROT.

C'est apparemment une fête qu'il veut donner à ses sultanes. Mais j'aperçois mon maître qui vient. Nous sommes un peu en affaire aujourd'hui. Sans adieu.

ARLEQUIN.

Nous nous reverrons.

PIERROT.

Je l'espère.

Air : *N'y a pas d'mal à ça.* n.° 271.

Et même, en cachette,
Quand il te plaira,
Malgré ton prophète,
L'on sirotera.

ARLEQUIN.

N'y a pas d'mal à ça.

SCÈNE VIII.

AMULAKI, ALMANZINE, *parée*, ATALIDE, PIERROT.

AMULAKI, *à sa fille*.

Atalide, je suis content du soin que vous avez

pris de parer cette esclave. Vous pouvez rentrer dans votre appartement.

ATALIDE, *après avoir embrassé Almanzine.*

Air de *Joconde.* n.° 45.

Ma belle, allez vous présenter
Aux yeux de sa hautesse.
Allez. Vous pouvez vous flatter
De gagner sa tendresse.

ALMANZINE.

Je n'ose écouter cet espoir ;
Mon orgueil trop timide
Me dit qu'il me faudroit avoir
Les charmes d'Atalide.

(*Atalide se retire.*)

SCÈNE IX.

AMULAKI, ALMANZINE, PIERROT.

AMULAKI.

Vous êtes trop modeste, Almanzine.

Air : *Quand Iris prend plaisir à boire.* n.° 345.

A vos yeux rien n'est comparable ;
Est-il un objet plus aimable ?
Les amours volent sur vos pas.

ALMANZINE.

Le beau garçon qui vous doit la naissance,
Juge autrement de mes appas.
Si je l'en crois, je ne dois pas
Compter beaucoup (*bis*) sur leur puissance.

AMULAKI.

Bon! C'est bien à mon fils qu'il faut s'en rapporter là-dessus.

Air : *Ah ! vraiment, je m'y connois bien.* n.° 34.

Non, non, il ne s'y connoît guère.

PIERROT.

L'œil de son vieux routier de père
Est plus connoisseur que le sien.

AMULAKI.

Ah ! vraiment, je m'y connois bien.

Venez donc que je vous conduise au sérail; et souvenez-vous toujours que vous représentez la fille d'un grand-vizir.

ALMANZINE, *fièrement.*

Ne craignez rien; je n'ai pas été moins bien élevée que votre fille.

Air : *Que de bourgeois viennent à l'aventure !* n.° 457.

Je soutiendrai fort bien son personnage,
Par mon maintien comme par mon langage ;
Mais
Je n'aurai pas l'avantage
D'en offrir tous les attraits.

PIERROT.

Des attraits ! Vous en avez plus qu'il n'en faut pour embrelucoquer le grand-seigneur ; je suis sûr qu'en vous voyant, il va s'écrier :

Ah ! mon dieu ! quelle joli' fille
L'on m'amène ici !

Amulaki emmène Almanzine au sérail.

SCÈNE X.

PIERROT, *seul.*

Voilà notre affaire dans le sac de ce côté-là. Allons présentement trouver le seigneur Achmet, pour lui apprendre que son père lui fait présent de l'autre esclave.... Mais le voici.... Il paroît bien pensif ; il ne s'attend pas à la bonne nouvelle que j'ai à lui annoncer.

SCÈNE XI.

ACHMET, PIERROT.

PIERROT.

Air : *La bonne aventure, ô gué!* n.° 37.

Tirez de ma belle humeur
Un heureux augure.
J'allois vous chercher, seigneur....
J'admire votre bonheur....
La bonne aventure,
O gué!
La bonne aventure!

ACHMET, *froidement.*

Qu'y a-t-il donc ?

PIERROT.

Votre père, sitôt que vous avez été parti, a fait des réflexions sur la beauté de Zélica.

ACHMET, *joyeusement.*

Hé bien ?

PIERROT.

Vous lui avez tant vanté les perfections de cette esclave, ses yeux fripons, son air gaillard, que tout-d'un-coup il l'a choisie et arrêtée.

ACHMET, *transporté.*

Que m'apprends-tu, mon ami ?

PIERROT.

Je savois bien que cette nouvelle vous feroit grand plaisir.

ACHMET.

Air : *Renonce à ta folle envie.* n.° 458.

Ah ! que mon ame est ravie
De cet heureux incident,
Mon enfant !

PIERROT.

Au sultan, de votre mie
On ne fera point présent ;
Par la vertu, tu, tu, tu, tu, tu de ma vie,
Il n'en croquera que d'une dent.

ACHMET.

Comment donc, Pierrot ? tu as pénétré mes sentiments secrets !

PIERROT.

Hé ! pardi ! cela étoit bien difficile à deviner.

ACHMET.

Ne perdons point de temps ; allons de ce pas chez le marchand acheter cette aimable esclave.

PIERROT.

Le bon homme vous a prévenu. Admirez la bonté paternelle, il a arrêté Almanzine et Zélica, l'une pour vous, et l'autre pour le sultan.

ACHMET.

Air : *Non, non, il n'est point de si joli nom.* n.° 129.

Eh quoi! mon père lui-même
D'Almanzine me fait don!
Pierrot, ma joie est extrême!

PIERROT.

Mais vous vous trompez de nom.

ACHMET.

Non, non;
Désabuse-toi, mon garçon :
C'est Almanzine que j'aime.

PIERROT.

Non, non;
C'est Zélica; c'est le trognon
Que vous trouvez plus mignon.

ACHMET, *alarmé.*

Que dis-tu?

PIERROT.

Oui, votre père vous garde Zélica, celle à qui vous avez donné la préférence; et il vient de conduire l'autre au sérail.

ACHMET, *poussant un grand cri.*

O dieux!

Air : *Bouchez, Naïades, vos fontaines.* n.° 78.

Cette nouvelle m'assassine!
Pour jamais je perds Almanzine!

PIERROT.

Almanzine! vous m'étonnez.
Tantôt (je n'y puis rien comprendre),
Si vous vous en ressouvenez,
Vous en avez dit pis que pendre.

ACHMET.

Ah! mon ami, tu connois peu l'amour, et les ruses qu'il emploie pour arriver à ses fins. Si je me suis déclaré en faveur de Zélica, c'est que je voulois engager mon père à la choisir pour le sultan.

PIERROT.

Ho! ho! Voilà donc pourquoi Almanzine vous paroissoit avoir l'air grimaud, et les yeux loup-garou! Qui diantre eût pensé que vous disiez cela par malice?

ACHMET.

Air: *Il est temps que je me venge.* n.° 459.

Quand je tenois ce langage,
Quand j'offensois ses appas,
Mon cœur, en secret, hélas!
Expioit bien cet outrage.

PIERROT.

Le projet étoit fort bon :
Par ma foi, c'est grand dommage
Que notre obstiné barbon
N'ait pas gobé l'hameçon.

ACHMET.

Je ne la verrai plus! Et, pour comble de tourment, je lui ai donné sujet de croire que je la méprise. Je ne puis la détromper. Elle doit me haïr. Je suis au désespoir!

PIERROT.

Oh! je ne doute pas qu'Almanzine ne soit enragée contre vous; mais qu'est-ce que cela fait? Allez, consolez-vous, seigneur Achmet.

Air : *Voyelles modernes.* n.° 407.

Vous avez pour maîtresse
La belle Zélica, a, a, a :
Laissez à sa hautesse
Courtiser celle-là, a, a, a.
Pour en perdre la mémoire',
D'un peu d'eau de l'oubli,
Biribi,
Il faut boire,
Il faut boire.

ACHMET.

Non, je ne pourrai jamais oublier Almanzine.

PIERROT.

Ha! ha! Je vois déjà revenir le grand-vizir. Qu'auroit-il donc? il paroît bien agité.

SCÈNE XII.

ACHMET, PIERROT, AMULAKI.

AMULAKI.

Air : *M. Lapalisse est mort.* n.° 44.

Quel chagrin dans mes vieux ans!

PIERROT.

Quoi donc? encor des alarmes!

ACHMET.

Expliquez-vous!

AMULAKI.

Mes enfants,
A mes pleurs mêlez vos larmes.

PIERROT.

Dites-nous donc vîte ce qu'il y a de nouveau.

AMULAKI.

Tout est perdu ! Almanzine n'a pas.....

ACHMET, *l'interrompant.*

Est-ce qu'elle n'auroit pas plu à Soliman ?

AMULAKI.

Il en a été charmé. Mais qui auroit pu prévoir ce fatal revers ? Ali, le chef des eunuques, mon plus grand ennemi, étoit présent, quand nous avons paru devant le sultan. Il a reconnu Almanzine pour la fille du dernier bacha de Babylone, dont il a été l'esclave, et il l'a déclaré à sa hautesse.

ACHMET.

Qu'entends-je ?

PIERROT.

Quel guignon !

AMULAKI.

Aussitôt les yeux de ce monarque se sont enflammés de colère ; il m'a lancé un regard furieux, et m'a dit :

Air : *Le fameux Diogène.* n.° 11.

Qu'as-tu fait, misérable !
Qui t'auroit cru capable
De tromper ton sultan ?
D'un ministre infidèle,

La mort la plus cruelle
Va venger Soliman.

ACHMET, *à part.*

Quelle affreuse situation !

PIERROT.

Vous nous faites trembler !

AMULAKI.

Frappé de ces paroles, comme d'un coup de foudre, je suis tombé à ses pieds pour implorer sa clémence. Hélas! seigneur, lui ai-je dit, pardonnez cet artifice à un père affligé, qui n'a pu se résoudre à se priver d'une fille qui fait toute la consolation de sa vieillesse.

PIERROT.

Ce discours l'a attendri?

AMULAKI.

Nullement ; et il alloit ordonner mon supplice, si la généreuse Almanzine n'eût intercédé pour moi.

Air : *Je ne suis pas si diable.* n.° 8.

D'une voix adoucie,
Alors il a repris :
Je lui donne la vie ;
Mais qu'il sache à quel prix.
Pour punir le perfide,
Je veux d'un vil travail
Occuper Atalide,
Dans mon sérail.

Je prétends, a-t-il ajouté, qu'elle soit l'esclave des esclaves ; et je ne veux jamais l'honorer d'un de mes regards.

PIERROT.

Hélas! la pauvre fille
Aura le mal de tout!

AMULAKI.

Il m'a ordonné de la conduire tout-à-l'heure au sérail.

ACHMET, *à part, rêvant.*

Faudra-t-il céder à la nécessité!

AMULAKI.

Ah! Soliman, tu ne me fais pas une grande grace, en me laissant vivre!

Air : *Où êtes-vous, Birène, mon ami.* n.° 291.

Tu veux traiter avec indignité,
Pour me punir, une fille si chère!
Tu connoîtrois toute ta cruauté,
Si tu savois ce que c'est qu'être père.

PIERROT.

Cela me fend le cœur.

ACHMET, *sortant tout-à-coup de sa rêverie.*

Seigneur, consolez-vous; vous avez une ressource dans mon courage.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Je sens que Mahomet m'inspire
Un dessein pour sauver ma sœur.

AMULAKI.

Mon cher Achmet, qu'osez-vous dire?
Peut-on détourner son malheur?

ACHMET.

Oui, mon père; j'ose vous flatter d'une si douce espérance. Il faut que nous changions d'habit, ma

sœur et moi ; elle passera ici pour Achmet, et vous me mènerez au sérail sous le nom d'Atalide.

AMULAKI.

O ciel !

PIERROT.

Que dites-vous ?

AMULAKI.

Vous voulez vous introduire dans le sérail ! Ignorez-vous donc que c'est le plus grand de tous les crimes ; crime qu'on n'a jamais pardonné ? Vous vous exposez à une mort certaine. Le sultan devant qui vous avez quelquefois paru, vous reconnoîtra.

PIERROT.

J'en ai peur.

ACHMET.

Non ; vous venez de dire qu'il ne veut point voir ma sœur. Je puis, sans péril, sous mon déguisement, aller soutenir pour elle la vie pénible qu'on lui prépare.

PIERROT.

Cela est bien chatouilleux.

AMULAKI.

Air : *Le démon malicieux et fin.* n.° 326.

Ce projet, plein de témérité,
Sans effroi peut-il être écouté ?
Voulez-vous, pour conserver ma fille,
Que je consente à vous perdre, mon fils ?
Non, non, non, j'aime trop ma famille,
Pour que je garde Atalide à ce prix.

PIERROT.

Nous gagnerions bien au change, vraiment !

ACHMET.

Nous ne serons point séparés pour toujours. Je pourrai m'échapper, à la faveur de quelqu'une de ces révolutions qui arrivent de temps en temps au sérail.

Air: *Bannissons d'ici l'humeur noire.* n.° 47.

Bientôt le sort en fera naître,
Ou le sultan s'apaisera :
Que sais-je ? au premier jour, peut-être,
A vos désirs il me rendra.

AMULAKI.

O courageux Achmet ! dois-je abuser de cet excès de tendresse pour moi !

ACHMET.

Ne vous opposez plus à ma résolution. Je vous en conjure à genoux.

Air des *Trembleurs.* n.° 17.

De grâce, laissez-moi faire.
Ah! si ma sœur vous est chère,
Vous ne devez plus, mon père,
A mon dessein résister.
Prévenons, en diligence,
La cruelle violence,
Où, dans son impatience,
Le sultan peut se porter.

AMULAKI.

Mais, mon fils....

ACHMET.

Mais le temps est précieux. Voulez-vous attendre qu'il vienne ici des janissaires arracher de

vos bras Atalide, et vous rendre ma bonne intention inutile ?

AMULAKI.

Je succombe à cette image. Je n'ai plus la force de combattre votre dessein. Venez prendre les habits de votre sœur, et lui donner les vôtres, sans lui découvrir la cause de ce déguisement.

Amulaki s'en va, et Pierrot arrête Achmet qui veut suivre son père.

SCÈNE XIII.

ACHMET, PIERROT.

PIERROT.

Arrêtez un moment, seigneur Achmet, je vois bien ce que vous avez envie de faire. Vous voulez tâcher de parler à Almanzine.

ACHMET.

Oui, Pierrot, je ne puis vivre sans la détromper, et sans lui apprendre que je l'adore.

PIERROT.

C'est bien fait, j'aime les gens de cœur.

ACHMET.

Adieu.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Vêtu des habits d'Atalide,
Je suivrai l'amour qui me guide.

PIERROT.

Puissiez-vous, sous cet attirail,
Jouer votre rôle à merveilles,

Et bientôt, sortant du sérail,
Nous rapporter vos deux oreilles.

(*Achmet sort. On entend une symphonie.*)

SCÈNE XIV.

PIERROT, *seul.*

Mais, qu'est-ce que j'entends? Ha ! ha ! c'est le marchand d'esclaves, qui amène ici toute sa boutique. Ils se réjouissent apparemment de l'honneur qu'ils ont d'entrer au service du grand-vizir.

SCÈNE XV.

PIERROT, USBEK, TROUPE D'ESCLAVES de l'un et de l'autre sexes.

(*On danse.*)

VAUDEVILLE.

Air de *M. Gillier.* n.° 460.

Premier couplet.

Lorsque d'un esclave nouveau,
Dans un ménage on fait l'emplette,
S'il va du grenier au caveau,
Dans un instant la course est faite;
Seul il sert mieux que trois folets,
C'est le balai neuf des valets.

Second couplet.

Fille qui désire un époux,
Cache bien son humeur coquette;
Son regard est timide et doux,
D'un rien sa pudeur s'inquiette :
Toutes ces petites façons,
C'est le balai neuf des tendrons.

Troisième couplet.

Ne vous fiez pas aux plaisirs
Que vous donne une ardeur naissante;
Soins assidus, tendres désirs,
Air soumis, humeur complaisante,
Ce qu'on voit dans ces doux moments,
C'est le balai neuf des amants.

Quatrième couplet.

Ne vous fiez pas aux ardeurs
Des premiers jours de l'hyménée;
De ses plaisirs, de ses douceurs,
La carrière est bientôt bornée :
Rien ne dure moins à Paris,
Que le balai neuf des maris.

Cinquième couplet.

Pour attraper plus sûrement
Une somme un peu rondelette,
Un gascon rend exactement
Le premier écu qu'on lui prête.
Oh! que de bons bourgeois sont pris
Par le balai neuf des cousis!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le Théâtre représente un magnifique appartement du sérail.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOLIMAN, ALMANZINE.

SOLIMAN.

Air : *Les filles de Nanterre.* n.° 79.

Qu'avez-vous, Almanzine ?
J'en suis tout alarmé.
De ce qui vous chagrine
Je veux être informé.

ALMANZINE, *soupirant.*

Ahi !

SOLIMAN.

Air : *Nous autres bons villageois.* n.° 327.

En vain je vous entretiens
De ma vive et naissante flamme,
Vos yeux évitent les miens.
Parlez, expliquez-vous, madame.
Si l'offre de mon tendre cœur
Ne peut faire votre bonheur,
Quoique vous m'ayez enchanté,
Je vous rends votre liberté.

ALMANZINE.

Air : *Cent petits soins rendus.* n.° 461.

L'excès de mon bonheur
Fait toute ma tristesse.
En recevant l'honneur
Que me fait sa hautesse,
Hélas !
Je crains que sa tendresse
Ne dure pas.

SOLIMAN.

Ah ! ma sultane, n'écoutez point cette crainte frivole.

ALMANZINE.

Seigneur, j'ai de la peine à me rassurer. Le grand-vizir vous a fait un si beau portrait de sa fille.

Air : *On ne peut, quoique l'on fasse.* n.° 425.

Sur le rapport de son père,
Vous voudrez la voir quelque jour :
En la voyant, votre colère
Pourra se tour,
Loure, loure, loure, loure, loure, lour,
Pourra se tourner en amour.

SOLIMAN.

Air : *Sois complaisant, affable, débonnaire.* n.° 218.

D'une houri quand elle auroit l'image,
Je la verrois sans devenir volage;
Mais,
Puisqu'elle vous fait ombrage,
Je ne la verrai jamais.

Elle va venir. Comme vous la connoissez, je vais donner ordre qu'on vous l'amène. Je veux

savoir de vous-même si son père ne me trompe point une seconde fois.

Air : *Faites boire à triple mesure.* n.° 277.

Pour vous laisser seule avec elle,
Soliman s'éloigne de vous :
Mais vous le reverrez, ma belle,
Dans un moment à vos genoux.

SCÈNE II.

ALMANZINE, *seule.*

Air : *On n'aime point dans nos forêts.* n.° 32.

Enfin, je vois dans mes liens
Le souverain de cet empire.
Mes vœux doivent répondre aux siens....
Mais je me trouble, je soupire ;
Et de mon sort, quoique charmant,
Mon cœur gémit en ce moment.

C'est apparemment que je suis encore trop occupée du dépit d'avoir été méprisée par Achmet. Dans cette disposition, je ne puis rendre au Sultan toute la justice qui lui est due ; mais ce prince est aimable, et je sens bien que je l'aimerai.

Air : *Vois-tu nos agneaux, Lisette.* n.° 462.

Par un jeune téméraire
Mes appas sont outragés :
A Soliman j'ai su plaire,
Ne sont-ils pas bien vengés ?

SCÈNE III.

ALMANZINE, ALI, chef des eunuques, amenant ACHMET, en sultane, voilé.

ALI.

Madame, je vous amène, par ordre du sultan, cette jeune personne. Voyez si c'est la fille du grand-vizir.

(*Il ôte le voile à Achmet.*)

Est-ce là Atalide ? la reconnoissez-vous ?

ALMANZINE, *étonnée.*

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

O ciel ! ma surprise est extrême !

ALI.

Hé bien ! que dirai-je au sultan ?

ALMANZINE, *troublée.*

Dites-lui que.... c'est elle-même.
Allez retrouver Soliman.

Laissez-moi Atalide pour un instant, je voudrois lui parler en liberté.

SCÈNE IV.

ALMANZINE, ACHMET.

ACHMET, *se jetant aux pieds d'Almanzine.*

Air : *Dans un couvent bien heureux.* n.° 349.

Quoi ! de ma témérité,
Oubliant mon injustice,

Vous voulez être complice!
Quelle générosité!
Pouvez-vous, ô cœur de reine!
Pour moi vous mettre en danger?
Est-ce ainsi que votre haîne
Prend plaisir à se venger?

ALMANZINE.

Air: *Quand on a prononcé ce malheureux oui.* n.° 215.

Je n'ai pas cru devoir écouter ma colère,
Contre un fils qui s'immole au repos de son père.
Votre vertu, malgré le péril que je cours,
A su m'intéresser à conserver vos jours.

ACHMET.

N'attribuez point à ma vertu ce qui n'est qu'un effet de mon désespoir. Mon père est dans la même erreur que vous.

Air: *Petits oiseaux, rassurez-vous.* n.° 463.

Il est charmé de mon bon cœur;
Il croit qu'en fils et frère tendre,
Au sérail je ne viens me rendre
Que pour lui conserver ma sœur.
C'est l'amour et sa violence
Qui m'ont conduit dans ces terribles lieux;
Et, bien loin d'y venir offenser vos beaux yeux,
Hélas! j'y viens pleurer l'effet de leur puissance.

ALMANZINE.

Vous n'y pensez pas. Vous oubliez que je suis cette même esclave, en qui vous aviez trouvé tant de défauts.

Air: *Petite brunette aux yeux doux.* n.° 464.

Se peut-il qu'un cœur amoureux
Insulte l'objet qui l'engage,
Par mille discours dédaigneux?

ACHMET.

Oui, c'est quelquefois son langage.

Air : *Vous voir, Cloris, et vous aimer.* n.° 465.

Voir vos appas, en être épris,
Ce fut pour moi la même chose;
Et si j'en rabaissai le prix,
Mon amour seul en fut la cause.
Voir vos appas, en être épris,
Ce fut pour moi la même chose.

Quand je préférois les charmes de Zélica aux vôtres, ce n'étoit que pour obliger mon père à la choisir pour Soliman.

ALMANZINE, *à part.*

Hélas !

ACHMET.

Mais, enfin, le malheur que je voulois prévenir est arrivé. Je ne puis plus vous enlever au sultan; et quand je le pourrois, votre cœur, sans doute, n'y consentiroit pas.

ALMANZINE, *à part.*

Fatale destinée !

ACHMET.

Air : *Par hazard sur la fougère.* n.° 466.

Aussi, d'aucune espérance
Je ne flatte mon amour ;
Je n'attends que l'assistance
De la mort dans ce séjour.
Du trépas l'image affreuse
Pour moi n'a rien que de doux,
Puisque ma flamme amoureuse
N'est plus un secret pour vous.

ALMANZINE.

Air : *Les triolets.* n.° 249.

Deviez-vous me tirer d'erreur !
J'aurois passé des jours tranquilles :
Vous allez faire mon malheur :
Deviez-vous me tirer d'erreur !
Le sultan, pour gagner mon cœur,
Va prendre des soins inutiles.
Deviez-vous me tirer d'erreur !
J'aurois passé des jours tranquilles.

ACHMET.

Air : *Iris, devenez plus sage.* n.° 467.

Grands dieux ! est-il donc possible
Qu'Achmet, à ses tendres ardeurs,
Ait su vous rendre sensible ?

ALMANZINE.

Ne le voit-il pas à mes pleurs ?

ACHMET.

Vous m'aimez ?

ALMANZINE.

Plus que moi-même.

ACHMET.

Est-il un mortel plus heureux ?
Quoi ! vous m'aimez ?

ALMANZINE.

Je vous aime.
Nous sommes à plaindre tous deux.

ACHMET.

Non, non, belle Almanzine. Ce que vous m'apprenez change bien la face de nos affaires. L'espérance tout-à-coup vient ranimer mon courage. Je me flatte de pouvoir bientôt vous tirer du sérail.

ALMANZINE.

Ciel ! cela se pourroit-il ?

ACHMET.

Oui. Mon père est adoré des troupes. Je l'engagerai par une lettre à exciter un soulèvement, à la faveur duquel nous nous sauverons tous deux.

ALMANZINE.

Quoi ! vous croyez que le grand-vizir voudra bien.....

ACHMET.

N'en doutez pas. Sa tendresse peut aller jusque-là pour moi. Mais, en attendant, j'appréhende une chose.

ALMANZINE.

Qu'appréhendez-vous ?

ACHMET.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Je crains la flamme violente
D'un maître que votre œil enchante.
Il peut vouloir....

ALMANZINE.

Ne craignez rien,
Reposez-vous sur ma prudence.
Allez, allez, je saurai bien
Lui faire prendre patience.

ACHMET.

Ah ! si cela est, je vous réponds du reste.

ALMANZINE.

Air : *Ne fais point tant la tigresse.* n.° 468.

Cette flatteuse assurance
Dissipe tout mon souci.

ACHMET.

Livrons-nous à l'espérance
De sortir bientôt d'ici.

ALMANZINE.

Dans cette agréable attente,
Vivons tous deux, cher amant.
Goûtons la douceur charmante
De nous voir à tout moment.

ENSEMBLE.

Goûtons la douceur charmante
De nous voir à tout moment.
Goûtons, etc.

ALMANZINE.

Voici le sultan. Entrez dans ce cabinet.

SCÈNE V.

ALMANZINE, SOLIMAN, ALI.

SOLIMAN.

Hé bien ? Almanzine, vous venez donc d'entretenir la fille d'Amulaki ?

ALMANZINE.

Oui, seigneur.

SOLIMAN.

Air : *Hélas ! ce fut sa faute.* n.° 238.

A-t-elle de vives douleurs ?
Sent-elle bien tous ses malheurs ?

ALMANZINE.

Elle en est abattue.

SOLIMAN.

Vous avez vu couler ses pleurs ?

ALMANZINE.

J'en suis encore émue,
Lonla,
J'en suis encore émue.

SOLIMAN.

Où est-elle ?

ALMANZINE.

Je viens de la faire entrer dans mon cabinet, pour la soustraire à vos regards.

SOLIMAN.

Vous avez bien fait. (*A Ali.*) Ali, va la prendre, et la mène à l'endroit où sont les esclaves qui remplissent les derniers devoirs du sérail.

ALMANZINE, *intriguée, à Ali, le retenant.*

Attendez, Ali. (*A Soliman.*) Ah ! seigneur, que voulez-vous faire ?

Air : *Pour faire honneur à la noce.* n.° 50.

Par ce châtiment terrible
Vous allez causer son trépas :
La pauvre enfant ne pourra pas
Supporter un travail pénible ;
Par ce châtiment terrible
Vous allez causer son trépas.

SOLIMAN.

Vous êtes trop bonne, Almanzine; vous êtes trop bonne, de vous intéresser pour elle. (*A Ali.*) Ali, qu'on m'obéisse....

ALMANZINE, *retenant encore Ali.*

Hé ! non, non, un moment. (*A Soliman.*) Elle me fait compassion. Songez qu'elle n'a point de part au crime de son père.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

Laissez-lui voir votre clémence,
Et marquez-moi votre amitié ;
Considérez son innocence,
Ayez égard à ma pitié.

SOLIMAN.

Qu'exigez-vous de moi ?

ALMANZINE, *à genoux.*

Air : *Si dans le mal qui me possède.* n.° 15.

Donnez sa grace à ma prière,
Je vous la demande à genoux.

SOLIMAN, *la relevant.*

Chère Almanzine, levez-vous.
Pour vous la donner plus entière,
Et prévenir votre désir,
Je pardonne même au vizir.

(*A Ali.*)

Ali, remène toi-même Atalide chez son père.

ALMANZINE, *à part, interdite.*

Fatal revers ! (*Haut.*) Seigneur,... l'excès de votre générosité..... (*A Ali, l'arrêtant par la manche.*)

SOLIMAN.

Air : *Un de nos bergers l'autre jour.* n.° 469.

Oui, cher objet de mon ardeur, (*bis*)
Je consens qu'en votre faveur
A son père on la rende.

ALMANZINE.

Non, non; vous m'accordez, seigneur,
Plus que je ne demande.

SOLIMAN, *surpris.*

Comment?

ALMANZINE.

J'abuserois de vos bontés, et j'aurois bien de l'imprudence d'exiger cela de vous. Je ne prétends point dérober un coupable à votre justice. Vous avez sujet d'être irrité contre Amulaki. Il ne faut pas que sa faute demeure impunie.

ALI.

Elle a raison.

SOLIMAN.

Hé ! de quelle manière voulez-vous donc le punir ?

ALMANZINE.

En retenant sa fille auprès de moi pour quelque temps seulement. Le chagrin qu'il aura de ne la point voir, vous vengera bien de sa désobéissance.

SOLIMAN.

Si cela vous fait plaisir, je consens qu'elle vous tienne compagnie.

(*Ali se retire d'un air mécontent.*)

ALMANZINE.

Air : *Je l'aime, je l'aime.* n.° 436.

Atalide a de la douceur. (*bis*)
Bien plus tendrement qu'une sœur
Je l'aime,
Je l'aime.

Elle paroît, seigneur,
M'aimer de même.

SOLIMAN.

A-la-bonne-heure. Mais elle se regardera toujours ici comme une esclave; et je crois qu'elle s'ennuyera bientôt avec vous.

ALMANZINE.

Air : *J'avois, Lisette, un billet doux.* n.° 433.

C'est mon affaire,
Et je prétends
Fort bien lui faire
Passer son temps.
Nous broderons, et nous ferons des nœuds,
Pour votre usage :
Nous travaillerons toutes deux
Au même ouvrage. (*bis*)

SOLIMAN.

Hé bien ! je viendrai quelquefois vous voir travailler l'une et l'autre.

Air : *C'est le prince d'Orange.* n.° 470.

Je me flatte d'avance
D'être de votre écot.

ALMANZINE.

Oh ! je vous en dispense.
Vous y seriez (j'en crains la conséquence)
Vous y seriez de trop.

SOLIMAN.

D'où vient donc?

ALMANZINE.

Vous oubliez déjà le serment que vous avez fait de ne jamais voir Atalide ?

SOLIMAN.

Air : *Diablezot.* n.° 285.

Pardonnez-moi, je m'en souviens :
Mais vos appas, belle Almanzine,
Ne doivent pas craindre les siens.
Sa beauté, fût-elle divine,
Ne sauroit rompre mes liens.

ALMANZINE.

Ne m'en dites pas davantage.
Croyez-vous mon cœur assez sot,
Pour se fier à ce langage ?
Diablezot !

Je n'exposerai point Atalide à vos regards; comptez là-dessus.

SOLIMAN, *riant.*

Air : *Talalerire.* n.° 77.

De quelle terreur occupée....

ALMANZINE, *l'interrompant.*

Non, non, vous ne la verrez pas.
Je n'y serai point attrapée.
Dès que nous entendrons vos pas,
Je prétends qu'elle se retire.
Talaleri, talaleri, talalerire.

SOLIMAN.

Air : *Sur les bords d'une fontaine.* n.° 471.

Ce transport jaloux m'enchante !
Je vois que je suis aimé,
Ce plaisir, belle Almanzine, augmente
La naissante ardeur dont je suis enflammé.

SCÈNE VI.

SOLIMAN, ALMANZINE, ZERBIN.

ZERBIN.

Seigneur, il vient de se présenter à la porte du sérail une grosse femme qui se désole, qui se désespère.

SOLIMAN.

Qui est-elle ?

ZERBIN.

Elle se dit la nourrice d'Atalide. Elle demande qu'on l'enferme avec sa maîtresse.

Air : *Tique, tique, taque, et lon-lan-la.* n.° 214.

Elle fait grand carillon, (*bis*)
Et menace tout de bon,
Si l'on ne permet qu'elle entre,
Tique, tique, taque, et lon-lan-la,
De se donner dans le ventre,
D'un couteau pointu qu'elle a.

SOLIMAN.

Almanzine, je veux vous donner encore cette preuve de la considération que j'ai pour tout ce qui vous est cher. Je veux bien qu'Atalide ait sa nourrice auprès d'elle. (*A Zerbin.*) Qu'on laisse entrer cette bonne femme. (*A Almanzine.*) Sans adieu; je vais voir en quel état sont les préparatifs d'une fête de pêcheurs que j'ai ordonnée ce matin, et dont nous prendrons tous deux le plaisir.

SCÈNE VII.

ALMANZINE, ACHMET.

ALMANZINE, *appelant.*

Venez, Achmet, venez!... Vous avez entendu notre conversation.

ACHMET.

Toute entière.

ALMANZINE.

Qu'en dites-vous?

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

N'ai-je pas su bien ménager
L'intérêt de notre tendresse?

ACHMET.

Pour vous tirer de ce danger
Il ne falloit pas moins d'adresse :
Mais nous allons peut-être, hélas!
Nous voir dans un autre embarras.

J'ignore ce que c'est que cette femme, qui se dit la nourrice d'Atalide. Il y a long-temps que ma sœur a perdu la sienne.

ALMANZINE.

Cela me cause de nouvelles alarmes.

ACHMET.

Je vous avoue que cela m'inquiète aussi. Je n'y comprends rien.

ALMANZINE.

La voici, apparemment.

SCÈNE VIII.

ALMANZINE, ACHMET, PIERROT, en nourrice.

PIERROT, *dans le lointain.*

Air : *Lurelu.* n.°. 472.

Ma chère Atalidette,
Dans quel endroit es-tu ?
Lurelu.
Viens recevoir, poulette,
Celle qui t'allaita,
Larela,
Lurelu, larela, lirette,
Ah ! ma foi, la voilà.

ACHMET

Eh ! c'est toi, Pierrot ! ah ! que tu nous as mis en peine ! Quelle extravagance ! Pourquoi as-tu hazardé un pas si dangereux ?

PIERROT.

Par amitié pour vous. Je venois, sous ce déguisement, vous aider à supporter la rude besogne où je vous croyois condamné dans les cuisines du sérail.

Air : *Ma raison s'en va beau train.* n.° 165.

Mais je me suis fort trompé ;
Et je vous trouve occupé
D'un plus doux emploi,
Qui n'a rien, je croi,
Qui puisse vous déplaire.
Je m'imagine que sans moi,

Vous pourrez bien le faire,
Lon-la,
Vous pourrez bien le faire.

ACHMET.

Oui, mon ami. Grâce aux bontés d'Almanzine, mon déguisement a réussi; et le sultan, à sa prière, veut bien que je demeure auprès d'elle.

PIERROT.

Je vous en félicite. Vous êtes deux bonnes pâtes d'enfants.

Air : *Perrette étant dessus l'herbette.* n.° 473.

Par la jarni! c'est grand dommage,
Que vous soyez tous deux en cage.
Vous me paroissez fort contents :
Mais vous le seriez davantage,
Si vous aviez la clef des champs.

ALMANZINE.

J'espère que nous ne serons pas ici toute notre vie, et que nous trouverons peut-être bientôt un expédient pour nous échapper.

PIERROT.

Pourquoi non? Tout est possible à une paire d'amoureux. Veulent-ils prendre la poudre d'escampette?

Air : *Les proverbes.* n.° 474.

Au-devant d'eux les murs se démolissent;
On voit les eaux tarir ou se glacer :
Les plus hauts monts tout-à-coup s'aplanissent,
Afin de les laisser passer.

ACHMET.

Cela est fort bien. Mais je crains que tu ne sois venu ici nous porter malheur.

PIERROT.

D'où vient ?

ACHMET.

Je te connois d'une humeur qui me fait trembler. Tu te verras sans cesse avec de jolies filles; tu pourras oublier que tu es dans le sérail.

PIERROT.

Nenni, nenni.

ALMANZINE.

Ne t'y joue pas.

PIERROT.

Dormez en repos.

ACHMET.

Sois bien circonspect avec ces beautés.

PIERROT.

Que cela ne vous inquiète point.

ALMANZINE.

Air : *Je passe la nuit et le jour.* n.° 106.

Détourne d'elles tes regards,
Prends garde qu'elles ne t'enchantent !

ACHMET.

Tu sais qu'ici, de toutes parts,
Des précipices se présentent.

PIERROT.

D'accord, mais j'ai trop de bon sens
Pour me laisser tomber dedans,
Tomber dedans,
Tomber dedans,
Pour me laisser tomber dedans.

ACHMET.

Tant mieux.

ALMANZINE.

Défie-toi toujours de ta foiblesse.

PIERROT.

Ce n'est pas là ce que j'appréhende. J'ai bien une autre alarme.

ACHMET.

Quoi?

PIERROT.

Vous connoissez les grands; ils ont par fois des fantaisies musquées.

Air : *Ahi! ahi! ahi! Jeannette.* n.° 279.

Si le grand seigneur, poussé
Par un amoureux caprice,
Venoit d'un air empressé,
Me faire offre de service :
Ahi! ahi! ahi!
Ahi! ahi! ahi! nourrice!
Nourrice, ahi! ahi! ahi!

ALMANZINE, *riant.*

Ha! ha! ha!

ACHMET.

Oh! je te réponds de la retenue du sultan.

ALMANZINE.

Paix! j'entends Soliman qui s'approche. Achmet, rentrez vîte dans le cabinet.

(*Achmet se retire.*)

PIERROT.

Ne faut-il pas aussi que je me cache, moi ?

ALMANZINE.

Au contraire ; il est de la bienséance que tu paroisses aujourd'hui devant lui.

PIERROT.

Le voici ; quel maître sire !

SCÈNE IX.

ALMANZINE, PIERROT, SOLIMAN.

SOLIMAN.

Venez, ma sultane, je vais vous conduire au bout de la galerie de votre appartement ; vous verrez du balcon le divertissement que j'ai ordonné. (*Apercevant Pierrot.*) Ha ! voilà donc la nourrice d'Atalide.

(*Pierrot lui fait une profonde révérence.*)

ALMANZINE.

Oui, seigneur ; elle vous attendoit pour vous

remercier de la bonté que vous avez de la souffrir auprès de sa maîtresse.

SOLIMAN.

Air : *Si vous avez par hazard.* n.° 475.

Mais comment ! cette dondon
Est fraîche comme un gardon !

PIERROT.

Seigneur, vous voulez rire.

SOLIMAN.

Elle a fort bonne façon.

PIERROT.

Cela vous plaît à dire.

Oh ! ma foi, mon temps est passé ! Mais il falloit me voir quand je donnois le téton à la fille de votre grand-vizir.

Air : *Quitte ta houlette.* n.° 429.

J'étois grassouillette :
J'avois la peau blanchette ;
J'étois grassouillette,
J'étois un ortolan :
Une tamponne,
Une friponne,
D'humeur bouffonne,
Une maman,
Digne d'amuser un sultan.

SOLIMAN.

Vous en avez encore de beaux restes, la nourrice. (*A Almanzine, lui donnant la main.*) Elle est gaillarde, elle vous réjouira.

ALMANZINE.

Nous comptons bien là-dessus.

SCÈNE X.

PIERROT, *seul.*

Ho çà, mon ami, bride en main; tu vas rencontrer à chaque pas de gentilles créatures; que les doigts ne te démangent point, je te prie.

Air du *Menuet de M. de Grandval.* n.° 7.

Garde-toi bien, Pierrot bon drille,
De chiffonner un falbala!
Tu n'es pas ici, ventrebille!
Dans un magasin d'opéra.

Suivons le sultan; allons prendre part à la fête.

Il suit le sultan. Le théâtre change, et représente dans l'enfoncement un mur du sérail, dont le pied est battu par les flots de la mer, et sur le haut duquel est un balcon, où l'on voit Soliman, Almanzine, et Pierrot derrière eux. Le devant représente un rivage, où la fête des pêcheurs s'exécute.

SCÈNE XI.

SOLIMAN, ALMANZINE, PIERROT, *sur le balcon*, ARLEQUIN, TROUPE DE PÊCHEURS ET DE PÊCHEUSES *sur le rivage*.

(*On danse.*)

VAUDEVILLE.

Air de *M. Gillier.* n.° 476.

Premier couplet.

Qu'on vous présente une liqueur
D'un goût piquant, d'un goût flatteur,
La malepeste!
Zeste, zeste, zeste,
Dans le moment,
Vous sablez cela très-gaîment :
Si la boisson est insipide,
Qu'elle se vide
Lentement!
Oh! vraiment voire!
C'est la mer à boire.

Deuxième couplet.

Dans la ville rencontrez-vous
Un jeune objet, galant et doux!
La malepeste!
Zeste, zeste, zeste,
Dans le moment,
Vous sablez cela très-gaîment :

Mais si la belle est du village,
Qu'elle s'engage
Lentement!
Oh! vraiment, voire!
C'est la mer à boire.

Troisième couplet.

Si vous avez quelque procès,
Payez très-grassement les frais,
La malepeste!
Zeste, zeste, zeste,
Dans le moment,
Vous sablez cela très-gaiment?
Mais, sans argent, dame justice
Fait son office
Lentement,
Oh! vraiment, voire!
C'est la mer à boire.

Quatrième couplet.

Cajolez, après un festin,
Le tendron qui chérit le vin,
La malepeste!
Zeste, zeste, zeste:
Dans le moment,
Vous sablez cela très-gaiment:
Mais avant la table, silence.
L'amour avance
Lentement,
Oh! vraiment, voire!
C'est la mer à boire.

Cinquième couplet.

Lorsque l'hymen, jeunes maris,
De vos feux vous livre le prix,

La malepeste !
Zeste, zeste, zeste,
Dans le moment,
Vous sablez cela très-gaiment :
Mais, vieux époux, que votre flâme
Réchauffe une âme
Lentement !
Oh ! vraiment, voire !
C'est la mer à boire.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le Théâtre représente les jardins du sérail, avec un pavillon dans l'enfoncement.

SCÈNE PREMIÈRE.

ACHMET, ALMANZINE, *un mouchoir à la main.*

ACHMET.

Air : *L'autre nuit j'aperçus en songe.* n.° 166.

Ah ! que venez-vous de m'apprendre !
Le sultan, pressé de ses feux,
Dès cette nuit veut être heureux ?

ALMANZINE.

En vain je voudrois me défendre ;
Il croira me faire sa cour,
En se livrant à son amour.

ACHMET.

L'horrible conjoncture !

ALMANZINE.

Comme j'ai flatté sa passion, sa délicatesse ne se fera point scrupule de vaincre ma résistance par la force.

ACHMET.

C'en est fait, vous allez combler ses vœux !

ALMANZINE.

Air : *L'autre jour Climène.* n.° 477.

Ce soupçon m'offense,
Sachez que j'ai dessein
De me percer le sein,
S'il me fait violence :
Je perdrai plutôt le jour,
Que de trahir notre amour.

ACHMET.

Air : *L'amour est ma maladie.* n.° 478.

A votre dessein funeste
Mon désespoir applaudit.
C'est le seul parti qui reste
A l'amour qui nous unit.
Délivrons-nous d'esclavage ;
A Soliman faisons voir
Que nous avons un courage
Qui surpasse son pouvoir.

ALMANZINE.

Air : *Contre un engagement.* n.° 479.

Quand mon cœur se promet
Des jours dignes d'envie,
Faut-il donc, cher Achmet,
Que je vous sois ravie !
Dieux ! quelle tyrannie !
O sort trop inconstant !
Le bonheur de ma vie
N'a duré qu'un instant.

SCÈNE II.

ACHMET, ALMANZINE, PIERROT.

PIERROT.

De la joie ! de la joie ! Il y a une heure que je vous cherche, pour....

Air : *Que dieu bénisse la besogne.* n.° 105.

Mais, quoi ! vous avez l'air boudeux !
Que diantre avez-vous donc tous deux ?
A vous voir l'un et l'autre, il semble
Que vous soyez las d'être ensemble.

ALMANZINE, *soupirant.*

Ouf !

ACHMET.

Air : *J'ai passé deux jours sans vous voir.* n.° 268.

Nous sommes perdus, mon enfant !
Pour nous plus d'espérance.

PIERROT.

Le grand seigneur a-t-il eu vent
De notre manigance ?

ACHMET.

Je perds Almanzine ce soir !

PIERROT.

Elle a donc reçu le mouchoir ?

ACHMET.

C'est ce qui nous désespère.

PIERROT.

Air : *Attends donc, Colin, tu me blesses.* n.° 480.

Éloignez de vous la tristesse :
Dans ces lieux vous ne serez pas long-temps.

Ha ! ha ! ha ! je prétends
Vous enlever à sa hautesse,
Ha ! ha ! ha ! je prétends
Vous sauver dans quelques instants.

ACHMET.

Ah ! Pierrot ! es-tu fou ?
La chose n'est pas possible;
Ah ! Pierrot ! es-tu fou ?
Comment sortir, et par où ?

PIERROT.

Non, non, non ; seigneur Achmet,
Vous verrez que mon projet
Est infaillible.

ACHMET ET ALMANZINE.

Ah ! Pierrot ! es-tu fou ?
Comment sortir, et par où ?

PIERROT.

Donnez-vous la patience de m'écouter. Après la fête que le sultan a donnée tantôt, je suis demeuré seul au balcon, d'où j'ai aperçu un pêcheur de mon pays et de ma connoissance, nommé Arlequin. Je l'ai appelé.

Air : *Pierrot revenant du moulin.* n.° 98.

A ma voix il m'a reconnu, (*bis*)
Et m'a crié comme un perdu :
Pierrot !
J'ai dit : Paix ! ne dis mot :
Ne nomme point Pierrot.

Arlequin, ai-je fait tout bas, veux-tu faire ta fortune ?.... Belle demande ! De quoi s'agit-il ?.... La nuit s'approche, lui ai-je dit. Va vîte chercher une échelle de corde, et reviens sous ce balcon.

Je ne t'en dis pas davantage. Mais peut-on compter sur ta parole ? Voici ce qu'il m'a répondu :

Air : *Amis, sans regretter Paris.* n.° 21.

Me prends-tu donc pour un coquin ?
Oui, mon cher, ou je meure,
Tu retrouveras Arlequin
Ici dans un quart-d'heure.

ALMANZINE.

O ciel ! puis-je croire ce que j'entends !

ACHMET.

Bon ! ce pêcheur fera des réflexions, il ne reviendra pas.

ALMANZINE.

Hé ! pourquoi ne voulez-vous pas qu'il revienne ?

PIERROT.

Vraiment, il est déjà revenu, et m'a tendu, avec une longue perche, une échelle de corde, que je viens d'attacher aux barreaux du balcon.

ALMANZINE.

Air : *N'oubliez pas votre houlette.* n.° 481.

Ah ! quelle heureuse découverte !
Alerte !
Sauvons-nous de ces lieux.

ACHMET.

Hélas ! nous n'en serons pas mieux.
Nous ne pouvons fuir notre perte.

ALMANZINE, *prenant Achmet par la main.*

Ah ! quelle heureuse découverte !
Alerte !
Sauvons-nous de ces lieux.

PIERROT.

Oui, ne perdez pas un moment. Je vais rester ici, moi, pour faire accroire au sultan que.... Mais j'entends venir quelqu'un; décampez au plus vîte... (*Seul.*) Qui sont ces personnes qui s'avancent? Ho! ho! ce sont deux filles qui prennent le frais... Elles viennent à moi, tenons-nous bien sur nos gardes. Allons, Pierrot, de la fermeté.

SCÈNE III.

PIERROT, ROXANE, ARROYA.

ROXANE.

Air : *Blaise revenant des champs.* n.° 482.

Grosse gagui, dites-nous,
N'est-ce pas vous, (*bis*)
Qui d'Atalide aux yeux doux,
Êtes la nourrice?

PIERROT.

A votre service. (*bis*)

ARROYA, *riant.*

Ha! ha! ha! ha! ha!

ROXANE.

Air : *Vive Michel Nostradamus.* n.° 90.

De votre obligeant ministère,
Allez, je me passerai bien.

PIERROT.

Vous ne devez jurer de rien :
Je suis propre à plus d'une affaire.
Croyez-vous que je ne m'entends
Qu'à bercer de petits enfants?

ARROYA.

Vous êtes une réjouie, à ce qu'il me paroît.

PIERROT.

Je vous en réponds.

Air : *Je vais toujours le même train.* n.° 483.

Je ris, je saute à tout moment,
Je suis toujours en mouvement;
Et les fillettes, par ma foi,
Se plaisent avec moi.
Je leur tiens de joyeux propos,
Je leur chante des airs nouveaux,
Je leur parle d'amour,
Tant que dure le jour;
Et l'on me voit gaiment le lendemain
Recommencer le même train.

ROXANE.

Quel aimable caractère! Sa gaieté me charme.

PIERROT, *à Roxane.*

Ah! petite bouchonne, que je.... (*A part.*) Tout beau, Pierrot!

ARROYA.

De quel pays êtes-vous, ma bonne?

PIERROT.

Je suis françoise, de la banlieue de Paris.

ROXANE.

On dit que c'est un bon pays pour les femmes.

PIERROT.

Admirable.

Air : *Ouistanvoire.* n.° 408.

Dans ce beau territoire,
Elles gouvernent tout;

Et les hommes se font gloire
De suivre leur, ouistanvoire,
De suivre leur tire,
Lire, lire,
De suivre leur goût.

ROXANE.

Air : *Ah! qu'il fait bon là!* n.° 484.

Heureuses mortelles!
O pays charmant!

ARROYA.

Ce climat, des belles
Est donc l'élément.

PIERROT.

C'est à qui leur pourra faire,
Laire, lonlanla,
Les doux yeux et bonne chère.

ROXANE ET ARROYA.

Ah! qu'il fait bon là!

PIERROT, *à Arroya.*

Il ne feroit pas moins bon ici, si l'on vouloit ; car je suis un.... (*A part, se donnant un soufflet.*) Taisez-vous, Pierrot!

ROXANE.

Mais les hommes de France ont la réputation d'être bien volages.

PIERROT.

Ce n'est pas sans sujet.

Air : *Ma mère, mariez-moi.* n.° 33.

Rarement un cœur françois,
File l'amour plus d'un mois ;
Mais devient-il inconstant?
Sa maîtresse sait le payer comptant ;

Mais devient-il inconstant ?
Sa maîtresse en fait autant.

ARROYA.

Cela est bon pour les filles; mais je crois que les femmes n'ont pas si beau jeu.

PIERROT.

Oh ! elles ont bien d'autres franchises ! Une femme jouit d'une entière liberté.

Air : *Le maître fou que voilà !* n.° 282.

Souvent on la courtise
Aux yeux de son époux ;
Si le grimaud s'avise
D'en paroître un peu jaloux,
Tout le monde s'écrie :
Ha ! ha !
La plaisante manie !
Le maître fou que voilà !

ROXANE.

Air : *O reguingué ! ô lonlanla !* n.° 4.

Pour avoir de ces bons maris ;
Que ne sommes-nous à Paris !

PIERROT.

O reguingué ! ô lonlanla !
Vous y seriez bien plus heureuses,
N'y fussiez-vous que procureuses.

Il n'y a pas jusqu'aux villageoises, qui ne se ressentent de la bonté du terroir.

Air : *Il faut pour bien faire l'amour.* n.° 485.

On voit sans cesse sur leurs pas,
Guillot, Colinet et Lucas,
Qui sont tour-à-tour leurs amans.
Nos moindre paysannes
Ne voudroient pas donner leur temps
Pour celui des sultanes.

ARROYA.

Elles ont bien raison.

PIERROT.

Je vais vous dire une chanson de mon village, qui vous fera voir la vie joyeuse que mènent les paysans avec leurs femmes.

Air : *Je nous gaussons*, *etc.* n.° 486.

Je nous gaussons de l'air du temps,
Michelle et moi, moi et Michelle;
Qu'il pleuve, qu'il vente, ou qu'il gèle,
Je prenons nos contentements.
Pour nous réchauffer la poitreine,
Je boutons peinte sur chopeine;
Et pis quand je sommes bian sous,
Oh dame! je badinons,
Et pis je folâtrons,
Et pis je nous baisons;
Enfin, tant y a que je rions

(*Il rit.*)

Comme des foux,
Comme des foux.

ROXANE.

Chut! Voici de la lumière; Soliman vient ici. Adieu, nourrice.

PIERROT, *seul.*

Le cœur me bat. Retirons-nous un moment pour nous remettre, et nous préparer à jouer notre personnage.

SCÈNE IV.

SOLIMAN, ALI.

SOLIMAN.

Que dis-tu, Ali, de la résistance d'Almanzine?

ALI.

Air : *Un fille sans un ami.* n.° 280.

Je dis que dans son tendre cœur, (*bis*)
Contre la sévère pudeur,
Le folâtre amour lutte,
Et qu'il ne tient qu'à vous, seigneur,
De finir la dispute.

SOLIMAN.

Air : *Oh! que si... Oh! que nenni.* n.° 314.

Oui ; mais je crois, cher Ali,
Qu'elle ne sera pas contente
De mon ardeur trop pressante.

ALI.

Oh! que si.

SOLIMAN.

Je vais, de cette inhumaine,
Augmenter pour moi la haîne.

ALI.

Oh! que nenni.

SOLIMAN.

Ah! si tu avois vu tantôt jusqu'à quel point elle s'est révoltée contre mon impatience! Quel torrent de larmes elle a répandu!

ALI.

Air du *Branle de Metz*. n.° 68.

Vous connoissez mal la belle ;
Ses pleurs doivent vous flatter.
Elle ne veut résister
Que pour mieux vous coiffer d'elle.
Elle irrite vos désirs,
En vous paroissant cruelle ;
Elle irrite vos désirs,
Pour redoubler vos plaisirs.

SOLIMAN.

Tu me rassures, mon ami ; je vais donc céder à mes transports. Je cours, je vole chez Almanzine.

En cet endroit, on entend les cris de Pierrot, qu'on ne voit point.

Mais, que signifient les cris que nous entendons?

SCÈNE V.

SOLIMAN, ALI, PIERROT.

PIERROT, *dans le lointain.*

Air : *Le long de ce rivage.* n.° 289.

Quel sujet de tristesse!
O jour malencontreux!
Pour Soliman quel coup affreux!
Que dira sa hautesse,
Apprenant le sort malheureux
De sa pauvre maîtresse!

SOLIMAN.

Qu'y a-t-il donc, nourrice ?

PIERROT.

Il court comme un fou de tous côtés, sans faire semblant de voir, ni d'entendre le sultan.

Hélas! comment puis-je être encore en vie, après ce que je viens de voir de mes deux yeux!

SOLIMAN.

Quel sujet as-tu de t'affliger ainsi?

PIERROT.

Ah! ah! ah! Je n'en puis plus!

ALI, *arrêtant Pierrot par le bras.*

Mais, ma bonne, vous ne prenez pas garde que le sultan vous parle.

PIERROT, *au sultan.*

Je vous demande excuse, mon bon seigneur. Tenez, c'est que je suis comme une troublée. Je ne vois pas ce que j'aperçois.

SOLIMAN.

Explique-toi.

PIERROT.

Almanzine.... Ahi!.... Atalide.... Ouf!

SOLIMAN.

Hé bien, Almanzine?....

PIERROT.

Elles se sont toutes deux.... Je ne sais comment vous dire cela.

SOLIMAN.

Air: *Paris est en grand deuil.* n.° 306.

Finis donc, si tu veux.

PIERROT.

Ces dames toutes deux,
De douleur transportées...
(Souvenir trop amer!)
Du balcon dans la mer
Se sont précipitées.

SOLIMAN.

O dieux! quelle nouvelle!

ALI.

Cela se peut-il croire?

SOLIMAN.

Mais sachons pourquoi elles se sont portées à cette cruelle extrémité.

PIERROT.

Almanzine est allée avec Atalide au balcon, où je les ai suivies. Almanzine pleuroit à chaudes larmes, en disant : Ah! le méchant sultan!

Air : *O reguingué! ô lonlanla!* n.° 4.

Nous allons le voir arriver;
Il vient pour me faire endêver.
La peste le puisse crever!
Mais j'aime mieux perdre la vie,
Que de contenter son envie.

SOLIMAN.

Ciel!

PIERROT.

Et moi, a dit Atalide, plutôt que de me voir ici captive le reste de mes jours, je suis prête à me donner la mort. Hé bien! mourons tout-à-l'heure, lui a dit Almanzine.

Air : *Très-volontiers, mon père.* n.° 487.

J'approuve ce dessein,
Lui réplique Atalide ;
Jetons-nous dans le sein
De la plaine liquide.
L'autre répond soudain :
Très-volontiers, fort volontiers, ma chère ;
De ce lieu-ci,
Jetons-nous-y,
La tête la première.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Almanzine d'un côté, pon ! Atalide de l'autre, pouf !

SOLIMAN.

Quelle fureur !

ALI.

Cela est surprenant.

PIERROT.

Elles ont fait leur coup si brusquement, que je n'ai pu les retenir.

SOLIMAN.

Mon malheur se peut-il concevoir !

PIERROT.

J'ai eu d'abord envie de me jeter dans l'eau après Atalide, ma chère nourriture ; mais je me suis trouvée si saisie, que je n'en ai pas eu la force.

SOLIMAN.

Air : *Le vin a des charmes puissants.* n.° 292.

Ingrate Almanzine ! ton cœur
M'a donc trouvé bien haïssable,
Puisqu'aux transports de mon ardeur,
La mort t'a paru préférable !

SCÈNE VI.

SOLIMAN, ALI, PIERROT, ZERBIN.

ZERBIN.

La ronde vient d'arrêter, sur le rivage, un pêcheur conduisant deux femmes du sérail qui se sauvoient.

PIERROT, *à part.*

Ah ! me voilà flambé !

SOLIMAN.

Que me dis-tu, Zerbin ?

ALI.

Qu'entends-je !

ZERBIN.

On a détaché un homme pour venir annoncer ici cette nouvelle.

ALI.

C'est Almanzine et Atalide.

SOLIMAN.

Quelle audace ! (*Se tournant vers Pierrot.*) Malheureuse, tu m'as fait un faux rapport !

PIERROT, *se troublant.*

Non, je vous jure, foi d'honnête femme;..... mais c'est qu'apparemment.... Oui-dà.... Quelque pêcheur les aura secourues..... Ce n'est pas ma faute.

ALI, *au sultan.*

Voyez comme elle se trouble.

PIERROT.

Air : *Je ne suis pas assez beau.* n.° 284.

Les voyant flotter sur l'eau,
Ho! ho!
Le pêcheur, en diligence,
Leur a mené son bateau.

ALI, *se moquant.*

Ho! ho!

PIERROT.

Mais j'y vois de l'apparence.
Leur panier a tant de circonférence,
Qu'il leur peut fort bien, je pense,
Avoir servi de radeau.

PIERROT ET ALI.

Ho! ho! ho!

ALI, *au sultan.*

Donnez-vous dans ce panneau?

SOLIMAN.

La scélérate! Tu vas recevoir le digne salaire de ta fourberie!

PIERROT, *se jetant aux pieds de Soliman.*

Air : *Nanon dormoit.* n.° 89.

Pardonnez-moi!
Seigneur, je suis coupable;
Mais, par ma foi,
Je suis bien excusable.
Je vais de bout en bout,
Je vais (*ter*) vous informer de tout.

SOLIMAN.

Hé bien! parle; mais sois sincère, si tu veux exciter ma pitié.

PIERROT, *précipitamment.*

Vous saurez donc que ce matin, lorsqu'on a amené Almanzine chez le grand-visir, Achmet son fils s'est d'abord amouraché d'elle, et elle de lui.

SOLIMAN.

Ah ! voilà donc la cause de sa résistance !

PIERROT.

Amulaki est venu vous la présenter. Achmet, ne pouvant se passer de la voir, et sachant que le vizir n'étoit pas bien aise qu'Atalide fût ici, s'est servi de l'occasion pour faire consentir son père à une ruse qui lui est venue dans l'esprit.

ALI.

Fort bien.

PIERROT.

Le galant, voyant qu'on ne laisse entrer dans le sérail que des femelles, a pris le parti de....

SOLIMAN, *l'interrompant.*

Je t'entends. Il a pris le parti de t'envoyer pour disposer l'enlèvement.

PIERROT.

Mais, seigneur, je veux vous dire qu'il a pris le parti de....

SOLIMAN, *l'interrompant encore.*

C'est assez; retire-toi d'ici.

Pierrot se retire; Soliman fait quelques pas en rêvant. Ali et Zerbin sont dans l'attente de la

résolution qu'il va prendre. Il sort de sa rêverie, et dit à Zerbin :

Zerbin, va porter mes ordres à l'Aga. Dis-lui qu'il se rende avec trente janissaires chez Amulaki, et qu'il m'amène tout-à-l'heure ce vizir et son fils.

SCÈNE VII.

SOLIMAN, ALI.

ALI.

Air : *Malheureuse journée.* n.° 65.

La détestable race !
O ciel ! vit-on jamais
Une pareille audace ?
Les coupables sujets !
Je frémis, par avance,
Des tourments rigoureux,
Qu'une juste vengeance
Garde à ces malheureux.

SOLIMAN.

Mets-toi à ma place.

Air : *Le démon malicieux et fin.* n.° 326.

Parle, Ali ; de toi quel traitement
Recevroient l'ingrate et son amant ?

ALI.

Mon rival, ainsi que sa maîtresse,
N'éprouveroient qu'un léger châtiment :
De l'amour excusant la foiblesse,
Je les ferois étrangler seulement.

SOLIMAN.

Air : *Mathurin, mon compère.* n.° 488.

Et dis-moi quel supplice,
Trop équitable Ali,
Pourroit de ta justice
Attendre Amulaki ?

ALI.

Pour le punir de sa double offense,
Puisque vous m'ordonnez de parler,
Je croirois montrer trop de clémence,
Si je ne le faisois qu'empaler.

SOLIMAN.

Dans mon premier mouvement, peu s'en est fallu que je n'aye été aussi cruel que toi ; mais la justice et la raison m'ont parlé pour ces infortunés. Je ne vois plus en eux de coupables.

Air : *La jeune abbesse de ce lieu.* n.° 80.

Je ne vois dans Amulaki,
Qu'un père à qui sa fille est chère,
Et dans Achmet, qu'un étourdi,
Qu'un fol amour rend téméraire :
D'Almanzine, hélas ! j'aurois le cœur,
S'il n'eût brûlé d'une autre ardeur.

ALI.

Eh ! pourquoi donc, seigneur, les envoyez-vous chercher avec main-forte ?

SOLIMAN.

C'est de peur qu'ils ne se dérobent par la fuite, aux bontés qu'ils n'ont garde de s'imaginer que je conserve pour eux.

Air : *Vaudeville du nouveau monde.* n.° 318.

Je me fais un secret plaisir

De rendre Atalide au vizir;
A son fils l'objet qui l'engage.

ALI.

Mais, seigneur, vous ne savez pas
Jusqu'à quel point tous ces ingrats
Peuvent vous avoir fait outrage.

SOLIMAN.

Hé ! que peuvent-ils avoir fait de plus ?

ALI.

Je ne sais; mais il me vient un affreux soupçon.

SOLIMAN.

Quoi ?

ALI.

Rappelez-vous toutes les instances qu'Almanzine vous a faites pour vous obliger à laisser auprès d'elle Atalide. Souvenez-vous que la perfide, par une feinte jalousie, vous a toujours empêché de voir la fille du vizir : cela m'est suspect. Ne seroit-ce point Achmet lui-même, sous les habits de sa sœur ?

SOLIMAN.

Que me fais-tu penser ?

ALI.

Son père peut lui avoir suggéré cet artifice.

SOLIMAN.

Air : *Le grondeur.* n.° 489.

S'ils avoient eu l'insolence
De former un tel dessein,
A ma juste violence
Je ne mettrois aucun frein.
Oui, dans ma fureur extrême,
J'aurois bientôt inventé

Des châtimens, dont toi-même
Tu serois épouvanté.

Mais non, tu te trompes, ils ne sauroient avoir poussé l'audace jusque-là.

ALI.

Je n'en sais rien.

SOLIMAN.

Voici Zerbin; nous allons être éclaircis de tout.

SCÈNE VIII.

SOLIMAN, ALI, ZERBIN.

ZERBIN.

Le vizir Amulaki ne s'est point trouvé chez lui. Mais, pendant qu'une partie des janissaires est allée le chercher, l'autre vous a amené son fils Achmet, que vous voyez.

En même-temps Atalide entre habillée en homme, ses cheveux cachés sous son turban.

SCÈNE IX.

SOLIMAN, ALI, ATALIDE, *sous les habits d'Achmet.*

SOLIMAN.

Je te l'ai dit, Ali. Voici Achmet. Reconnois l'injustice de tes soupçons.

Pendant que Soliman parle à Ali, Atalide se prosterne en entrant, et le sultan ne jette les yeux sur elle que quand elle est courbée. Il lui adresse la parole.

Air : *Je ne veux point sortir de mon caveau.* n.° 490.

Remettez-vous, banissez la terreur;
Heureux Achmet, que rien ne vous chagrine.
Remettez-vous, banissez la terreur;
Je ne suis plus contre vous en fureur.
Loin de vouloir traverser votre ardeur,
Je vous fais don moi-même d'Almanzine;
Loin de vouloir traverser votre ardeur,
Vous me devrez votre bonheur.

(*Il la relève en achevant le couplet.*)

ATALIDE.

Air : *Attendez à demain au soir.* n.° 16.

Dans l'erreur mon habit vous met,
Je ne suis point Achmet. (*bis*)
Et vous voyez en moi, seigneur,
Atalide sa sœur. (*bis*)

En même-temps elle ôte son turban, et laisse tomber sur ses épaules ses longs cheveux.

SOLIMAN.

Dieux! quelle est ma surprise!

ALI.

En voici bien d'une autre.

SOLIMAN.

Vous êtes la fille d'Amulaki?

ATALIDE.

Elle-même. Ne me demandez point pourquoi je suis ainsi travestie.

Air : *Vous qui vous moquez par vos ris.* n.° 75.

D'Achmet j'ai pris l'habillement
Par ordre de mon père :
De mes habits pareillement
S'est revêtu mon frère.
De ce double déguisement
J'ignore le mystère.

ALI, *au sultan qui rêve profondément.*

Hé bien! seigneur, me suis-je trompé dans mes soupçons? Vous n'en pouvez plus douter. Le vizir est l'auteur, ou du-moins le complice du crime de son fils. Rien ne doit plus vous parler pour eux.

SOLIMAN.

Air : *Le seigneur turc a raison.* n.° 491.

Mon trouble, dans ce moment,
Est inconcevable.
Quel étrange mouvement!

ALI, *à part.*

Leur perte est inévitable.

SOLIMAN.

Ali!...

ALI, *à part.*

Je les tiens pour morts.

SOLIMAN.

Ali!...

ALI, *haut.*

Suivez mes transports.

SOLIMAN, *montrant Atalide.*

Ali!... Qu'elle est aimable!

ALI *à part.*

Ah! nous y voilà! Au diable soit l'amour!

SOLIMAN, *à Ali.*

Va au-devant d'Achmet et d'Almanzine. Envoye-moi seulement l'amant. Je veux épargner à sa maîtresse la confusion de paroître ici.

ALI, *s'en allant.*

J'enrage !

SCÈNE X.

SOLIMAN, ATALIDE.

SOLIMAN.

Air : *Plus inconstant que l'onde et le nuage.* n.° 492.

De vos appas connoissez la puissance :
Votre triomphe, Atalide, est parfait.
Votre père en vain m'offense,
En vain je vois son forfait,
Et l'insolence
Du jeune Achmet :
L'amour, qui dans mon cœur
Subitement a pris naissance,
Ne laisse point de place à la fureur.

ATALIDE, *étonnée.*

Qu'entends-je ?

SOLIMAN.

Apprenez leur crime. Je vous ai demandée à votre père. Il m'a produit une esclave sous votre nom. J'ai reconnu sa tromperie ; je la lui ai pardonnée ; et il a eu la hardiesse de me tromper une seconde fois, en m'envoyant son fils sous vos habits.

ATALIDE.

O dieux!

SOLIMAN.

Air : *Si ma Philis vient en vendange.* n.° 361.

Vous voyez bien que ma justice
Devroit punir leur trahison :
Votre déguisement demande leur supplice ;
Mais vos beaux yeux demandent leur pardon.

ATALIDE, *confuse.*

Est-ce à moi que mon sultan, mon maître, adresse ce discours ?

SOLIMAN.

Air : *Viens, charmante Annette.* n.° 493.

Oui, beauté charmante :
En vous tout m'enchante :
De vous je fais choix,
Pour me donner des loix.
Régnez dans mon ame,
Partagez ma flamme :
Vous serez toujours
L'objet de mes amours.

ATALIDE.

Hélas!

SOLIMAN.

Vous soupirez !

Air : *Quand je vous ai donné mon cœur.* n.° 494.

Belle Atalide, ce soupir
Alarme ma tendresse.
Est-il causé par le plaisir,
Ou vient-il de tristesse?
Parlez. Décidez de mon sort ;
Donnez-moi la vie ou la mort.

ATALIDE.

Air : *Mon amant me serre la main.* n.° 495.

Hé! comment
Pourroit-on soupirer tristement,
Quant un amant
Est charmant,
Et qu'il promet d'aimer constamment?
La couronne
Du monarque ottoman,
Plaît moins que sa personne;
Ce n'est point au sultan
Qu'Atalide se donne ;
C'est à Soliman.

SOLIMAN, *lui baisant la main.*

Ah! ma reine ! ces paroles achèvent mon bonheur.

SCÈNE XI.

SOLIMAN, ATALIDE, ACHMET, ZERBIN.

ZERBIN.

Seigneur, vous voyez le fils du vizir.

ACHMET.

Air : *Je ne veux point troubler votre ignorance.* n.° 69.

Je ne viens point, en excusant mon crime,
Chercher, seigneur, à prolonger mes jours.
Mais ne prenez qu'une seule victime :
N'immolez pas l'objet de vos amours.

SOLIMAN, *affectant de la sévérité.*

Air du *Menuet de M. de Grandval.* n.° 7.

Son sort au tien sera semblable,
Et votre supplice est tout prêt.

(*Montrant Atalide.*)

Voilà le juge redoutable
Qui va prononcer votre arrêt.

ACHMET.

O ciel ! en croirai-je mes yeux ! c'est Atalide !

ATALIDE, *à son frère.*

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Du châtiment qu'on vous destine
Je vais vous informer, Achmet.
Notre grand sultan vous permet
D'épouser Almanzine.

ACHMET, *se jetant aux pieds de Soliman.*

Quel excès de bonté ! Ah ! seigneur !

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Vous contentez votre justice.
Ce trait excite dans mon cœur
Des remords qui font mon supplice,
Lorsque vous faites mon bonheur.

SOLIMAN, *le relevant.*

Achmet, allez rassurer Almanzine, en lui apprenant mes bontés. Allez aussi consoler votre père.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux ?* n.° 13.

Courez lui dire que ces lieux
Ne cacheront point à ses yeux
Une fille unique qu'il aime ;
Qu'il pourra la voir chaque jour
Dans les honneurs du rang suprême
Que lui destine mon amour.

(*Achmet lui baise la main, et se retire.*)

SCÈNE XII.

SOLIMAN, ATALIDE, ZERBIN, PIERROT, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *dans le lointain, tenant Pierrot à la gorge.*

C'est toi, maudit Pierrot ; c'est toi qui m'as débauché.

PIERROT.

Eh ! misérable ! dit plutôt que c'est l'intérêt. Il faut que je t'assomme.

Il lui donne des coups de poings dans l'estomac.

ARLEQUIN, *le secouant.*

Il faut que je t'étrangle.

ZERBIN, *les séparant.*

Mais, mais, vous n'y pensez pas.

SOLIMAN.

Qu'est-ce que c'est donc que cela ?

PIERROT.

C'est un coquin fieffé !

ARLEQUIN.

C'est un maître fripon.

PIERROT.

Un pendard, qui pêche, sous le balcon, les pérles et les diamants de vos filles.

ARLEQUIN.

Un gaillard, qui s'est mis en femme pour venir les cajoler à votre barbe.

ZERBIN.

Paix! paix! paix! (*Au sultan.*) Seigneur, ordonnez leur châtiment.

SOLIMAN.

Air : *Bannissons d'ici l'humeur noire.* n.° 47.

Je pardonne à ces deux coupables :
Qu'on les remette en liberté.
Je ne fais point de misérables,
Le jour de ma félicité.

PIERROT.

Ah! le brave sultan!

ARLEQUIN.

Je ne me possède pas.

Ils sautent tous deux au cou du sultan. Zerbin les fait retirer.

ZERBIN.

Retirez-vous, marouffles.

SOLIMAN.

Que tout le sérail se réjouisse, et célèbre cette heureuse journée.

ZERBIN.

Ali a prévenu vos désirs; il a préparé une mascarade pour divertir Atalide.

SOLIMAN.

Il est bon courtisan. La voici, sans doute.

SCÈNE XIII et dernière.

SOLIMAN, ATALIDE, ALI, PIERROT, ARLEQUIN, TROUPE DE MASQUES.

(*On danse.*)

VAUDEVILLE.

Air de *M. Gillier.* n.° 496.

Premier couplet.

Un sultan d'un vizir veut en vain se venger ;
Pour le tirer de ce danger ,
Il paroît un tendron : crac ! il n'est plus de faute.
L'amour n'ose parler : eh , oui !
Ma foi , quand nous comptons sans lui ,
Nous comptons sans notre hôte.

Second couplet.

Si d'un objet avare amour touche le cœur ,
Il n'est pas long-temps son vainqueur ;
Il paroît un caissier : crac ! le cœur on vous ôte.
Plutus perd son enchère : eh , oui !
Souvent quand nous comptons sans lui ,
Nous comptons sans notre hôte.

Troisième couplet.

Souvent un fier objet annonce à notre ardeur
L'heureuse fin de sa rigueur ;
Mais ce qu'amour promet : crac ! un hazard nous l'ôte.
Le caprice se tait : eh , oui !
Belles , quand vous comptez sans lui ,
Vous comptez sans votre hôte.

Quatrième couplet.

Dans les premiers moments du bonheur conjugal,
Vous ne craignez rien de fatal;
S'il survient un soupçon : crac ! un souris vous l'hôte.
Vulcain vous paroît loin : eh, oui !
Epoux, quand vous comptez sans lui,
Vous comptez sans votre hôte.

Cinquième couplet.

Vieux galants, supprimez vos transports amoureux ;
Que sert-il de flatter vos vœux ?
Dès qu'on les satisfait : crac ! vous tombez en faute.
Le rhume vous respecte : eh, oui !
Barbons, quand vous comptez sans lui,
Vous comptez sans votre hôte.

Sixième couplet.

AUX SPECTATEURS.

Messieurs, votre suffrage est l'objet de nos vœux.
Soyez indulgents pour nos jeux.
Quand nous vous déplaisons, c'est toujours notre faute.
Le public est-il dupe ? Eh ! oui ;
Ma foi, quand nous comptons sans lui,
Nous comptons sans notre hôte.

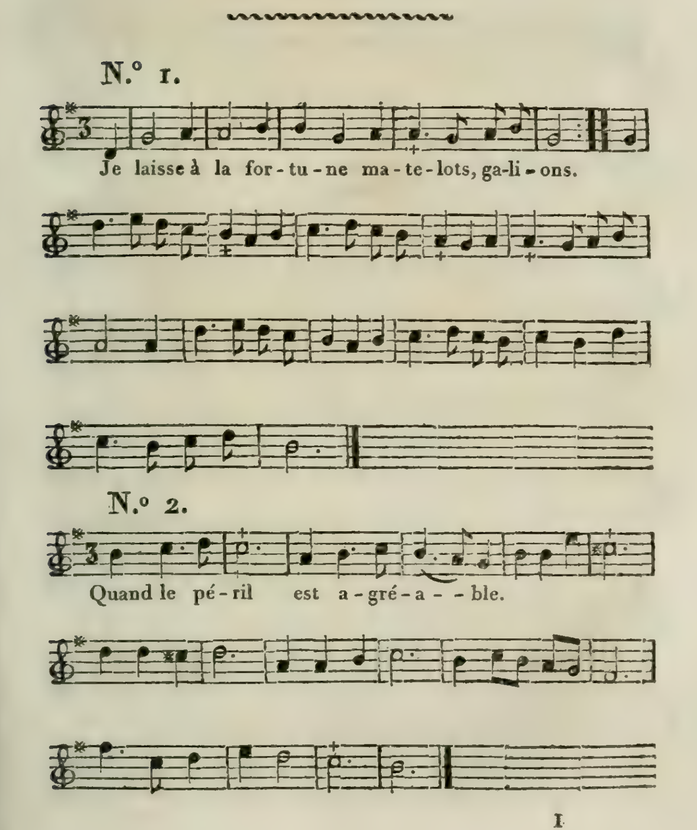
FIN.

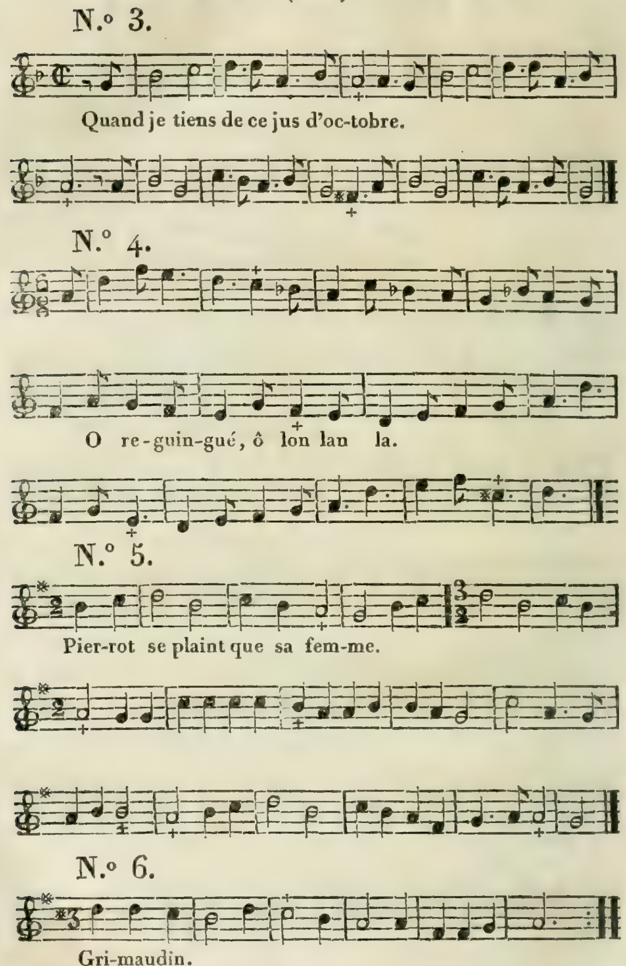
AIRS NOTÉS

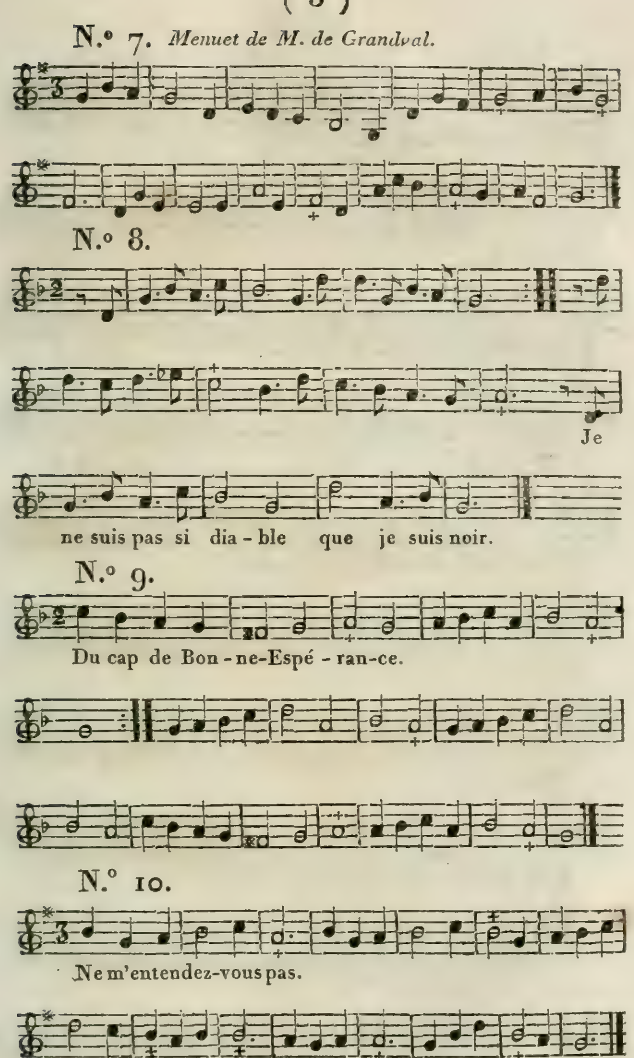
DU TROISIÈME VOLUME

DU THÉATRE DE LA FOIRE.

N.° 1.




N.o 3.
Quand je tiens de ce jus d'oc-tobre.
N.o 4.
O re-guin-gué, ô lon lan la.
N.o 5.
Pier-rot se plaint que sa fem-me.
N.o 6.
Gri-maudin.
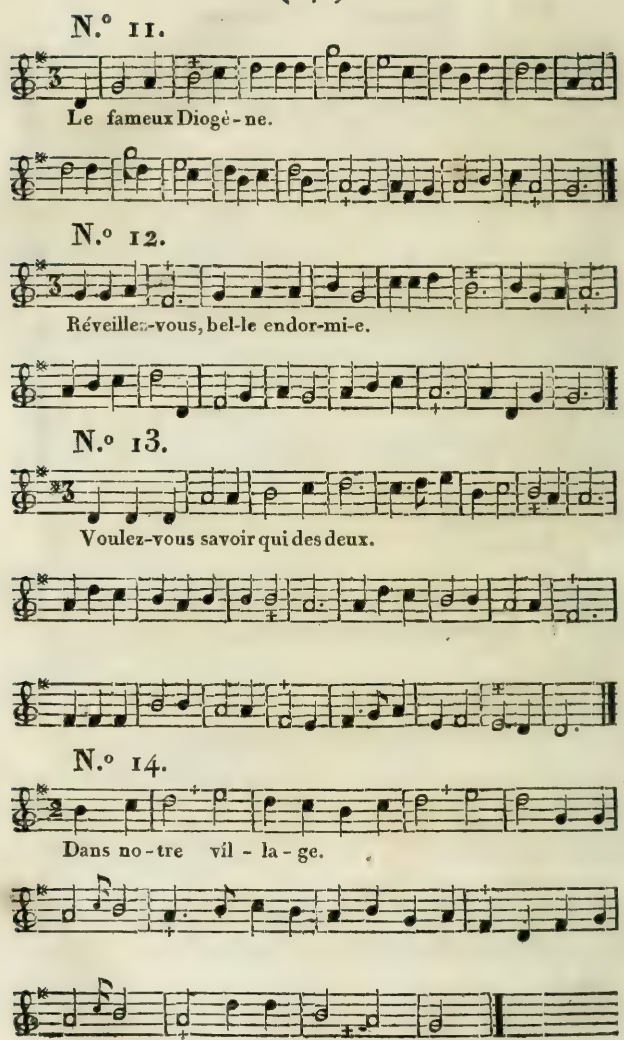

N.° 7. Menuet de M. de Grandval.
N.° 8.
Je
ne suis pas si dia - ble que je suis noir.
N.° 9.
Du cap de Bon - ne-Espé - ran-ce.
N.° 10.
Ne m'entendez-vous pas.
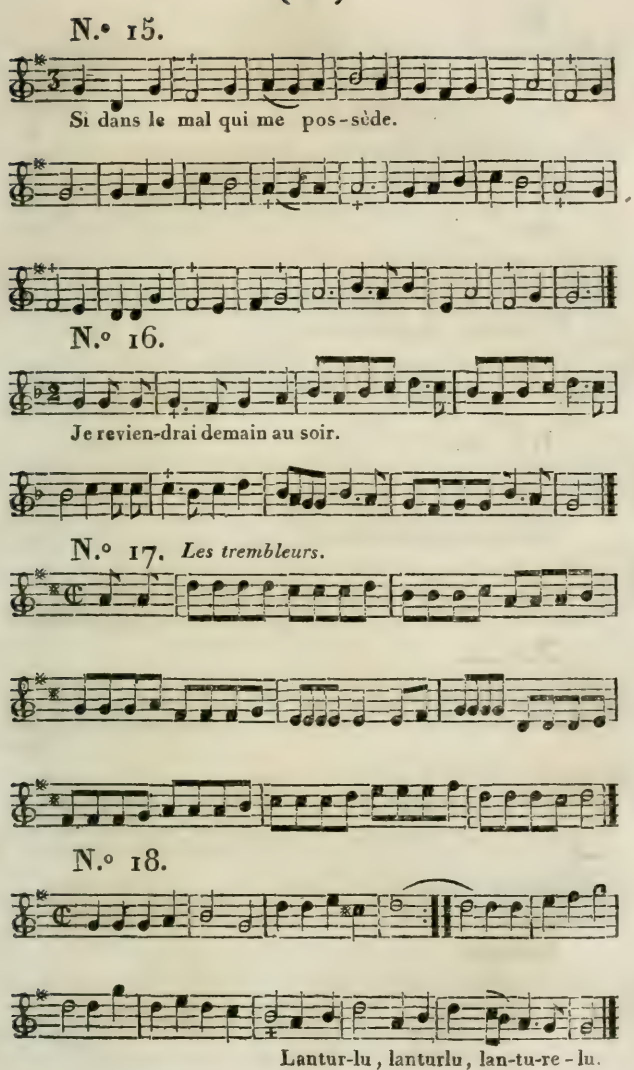
N.° 11.

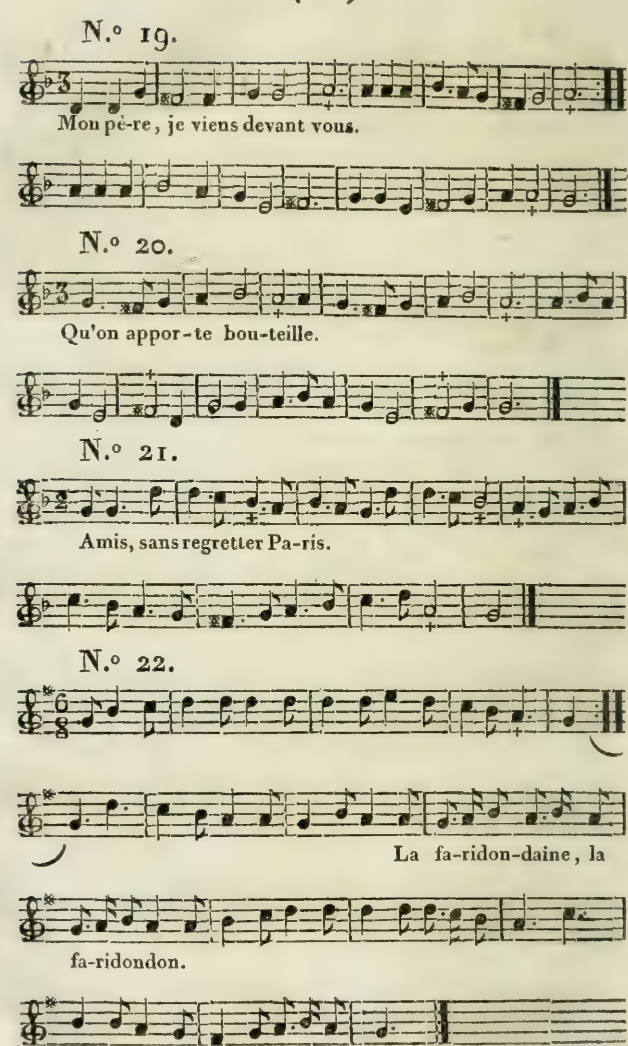
N.° 12.

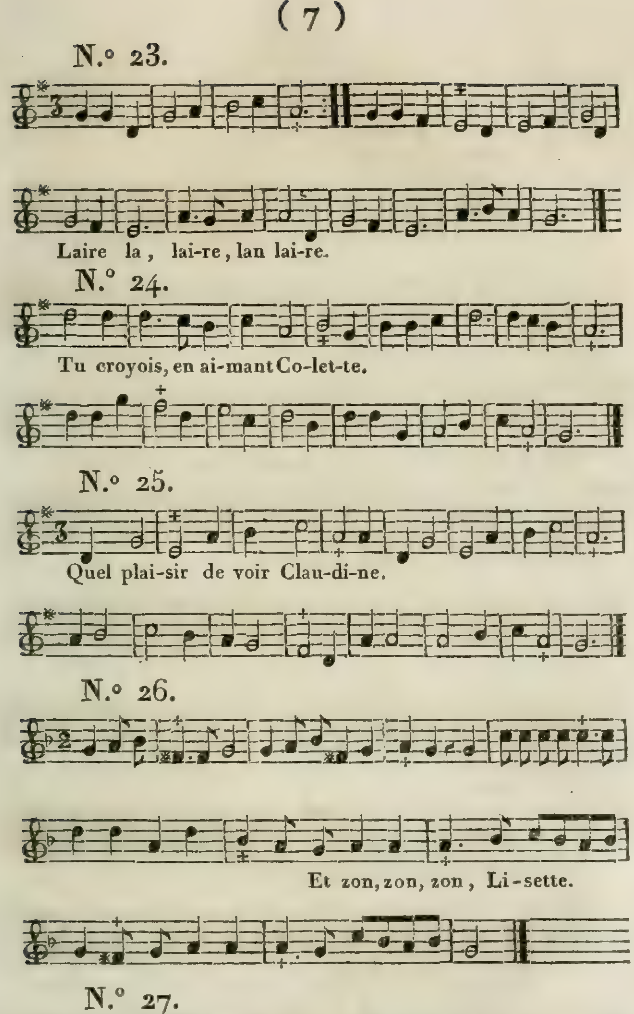
N.° 13.

N.° 14.

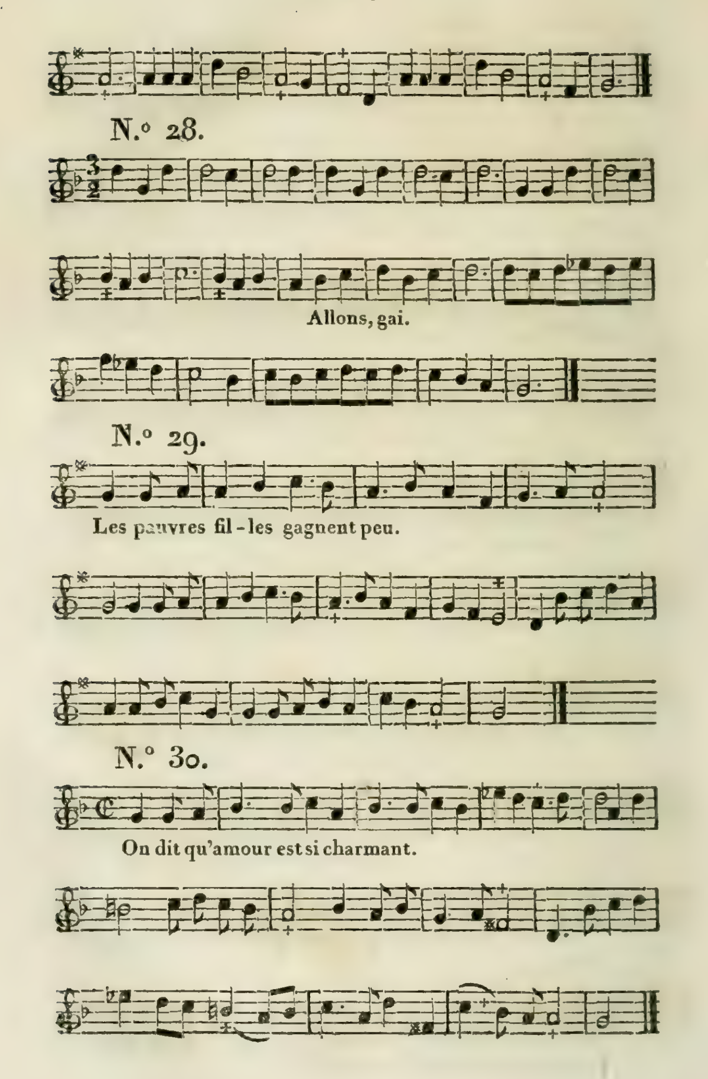



N.° 15.
Si dans le mal qui me pos-sède.
N.° 16.
Je revien-drai demain au soir.
N.° 17. Les trembleurs.
N.° 18.
Lantur-lu, lanturlu, lan-tu-re-lu.

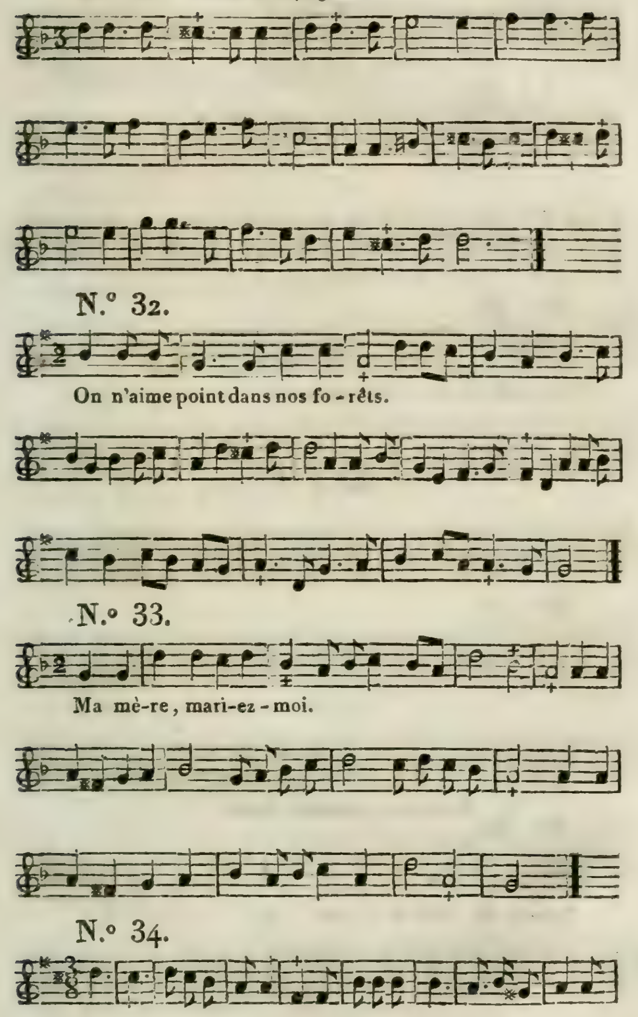

N.° 19.
Mon pè-re, je viens devant vous.
N.° 20.
Qu'on appor-te bou-teille.
N.° 21.
Amis, sans regretter Pa-ris.
N.° 22.
La fa-ridon-daine, la
fa-ridondon.
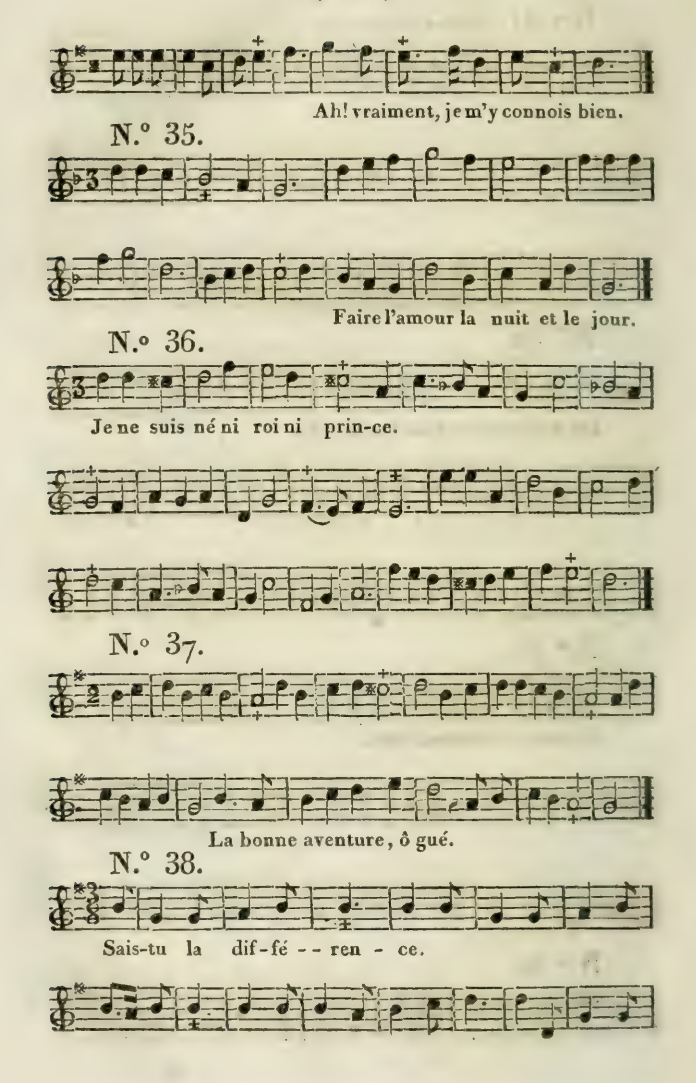


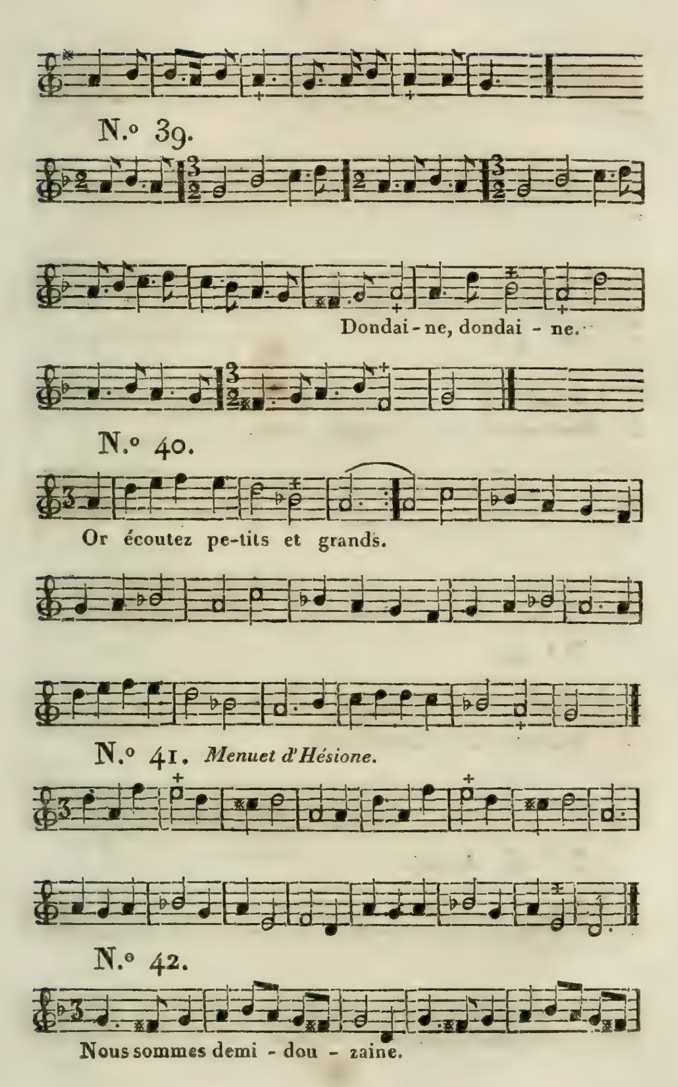
Comme un coucou que l'amour presse.

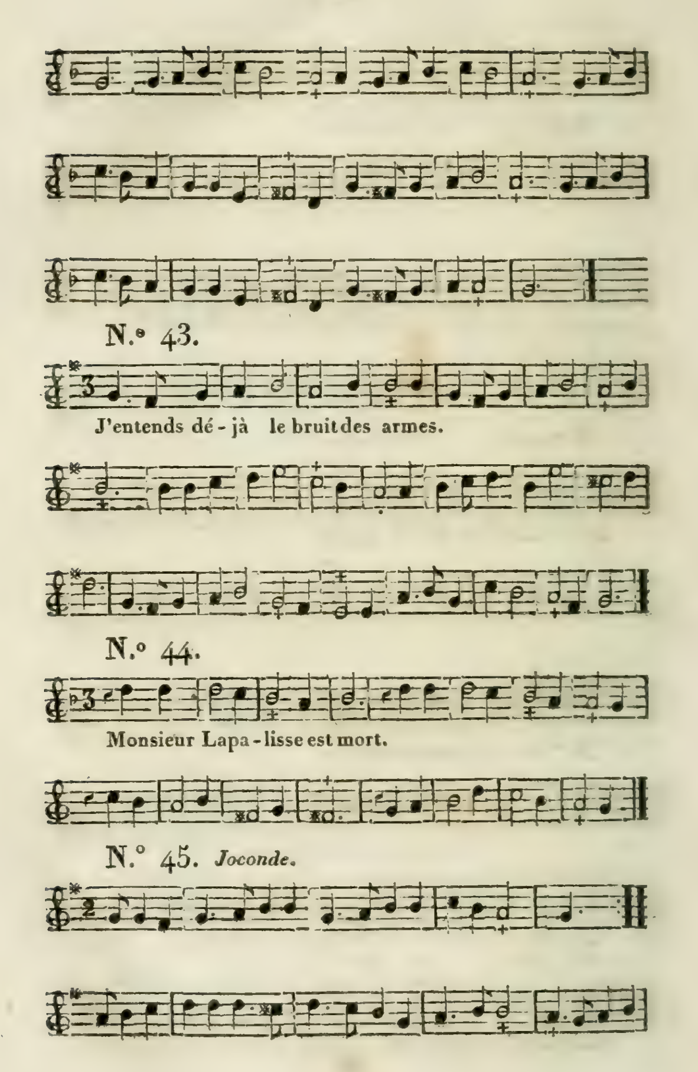

N.° 28.
Allons, gai.
N.° 29.
Les pauvres fil - les gagnent peu.
N.° 30.
On dit qu'amour est si charmant.

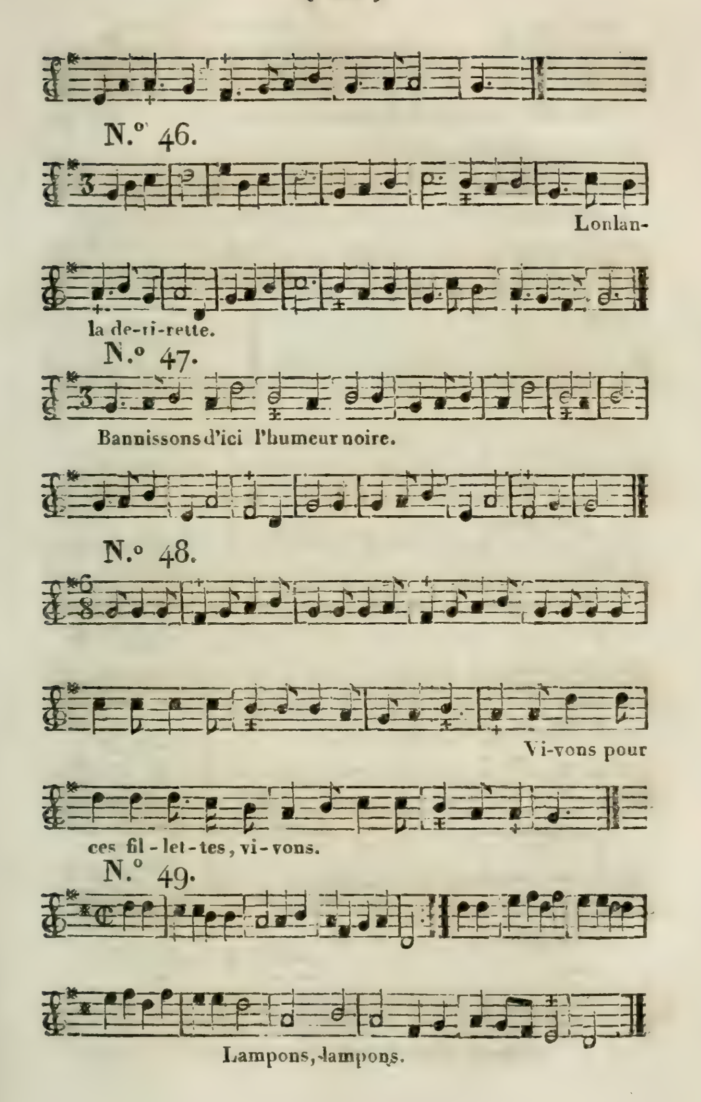
N.° 31. *Folies d'Espagne.*

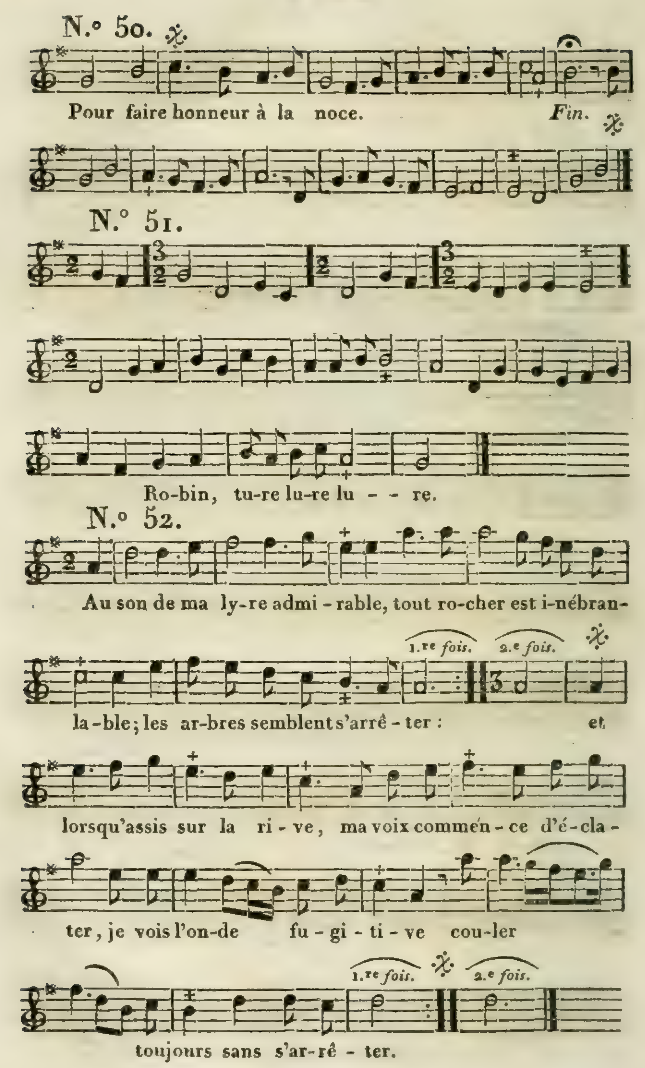



Ah! vraiment, je m'y connois bien.
N.° 35.
Faire l'amour la nuit et le jour.
N.° 36.
Je ne suis né ni roi ni prin-ce.
N.° 37.
La bonne aventure, ô gué.
N.° 38.
Sais-tu la dif-fé - - ren - ce.

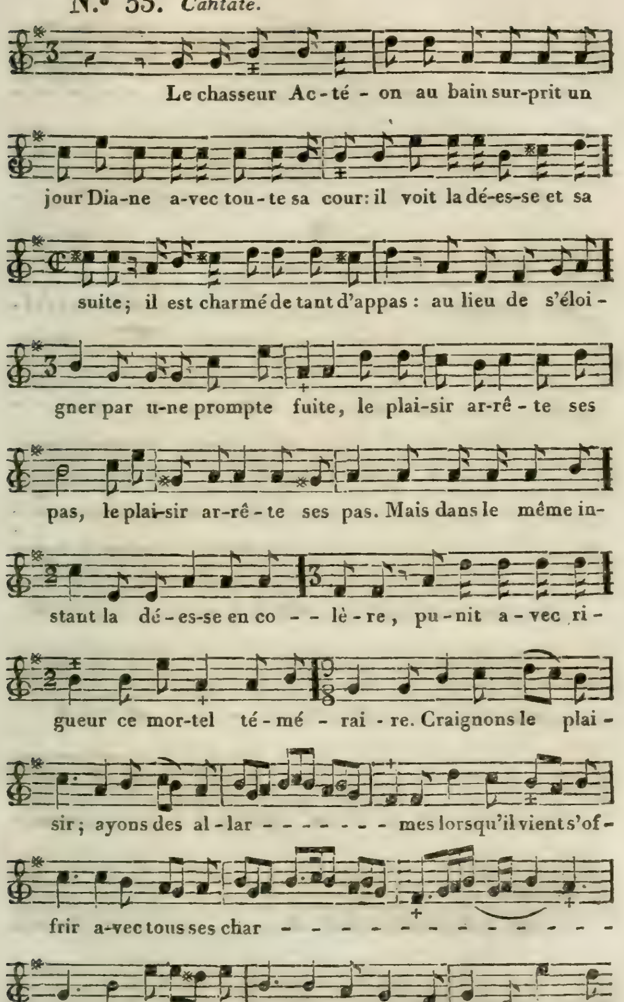

N.o 39.
Dondai - ne, dondai - ne.
N.o 40.
Or écoutez pe-tits et grands.
N.o 41. Menuet d'Hésione.
N.o 42.
Nous sommes demi - dou - zaine.

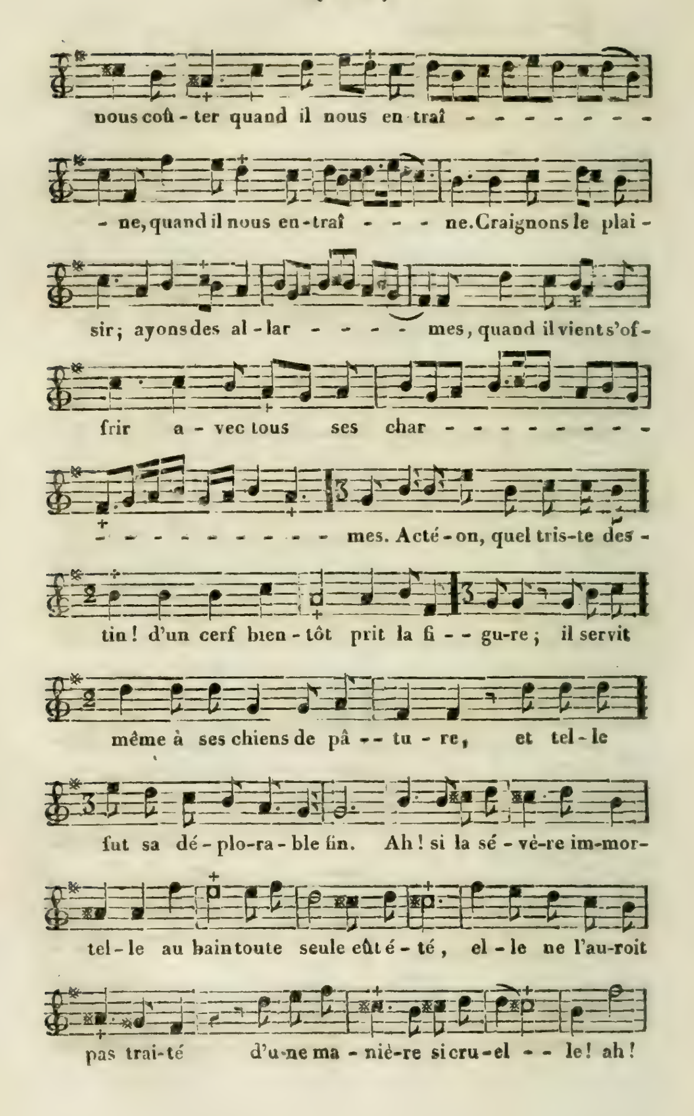

N.° 43.
J'entends dé - jà le bruit des armes.
N.° 44.
Monsieur Lapa - lisse est mort.
N.° 45. Joconde.

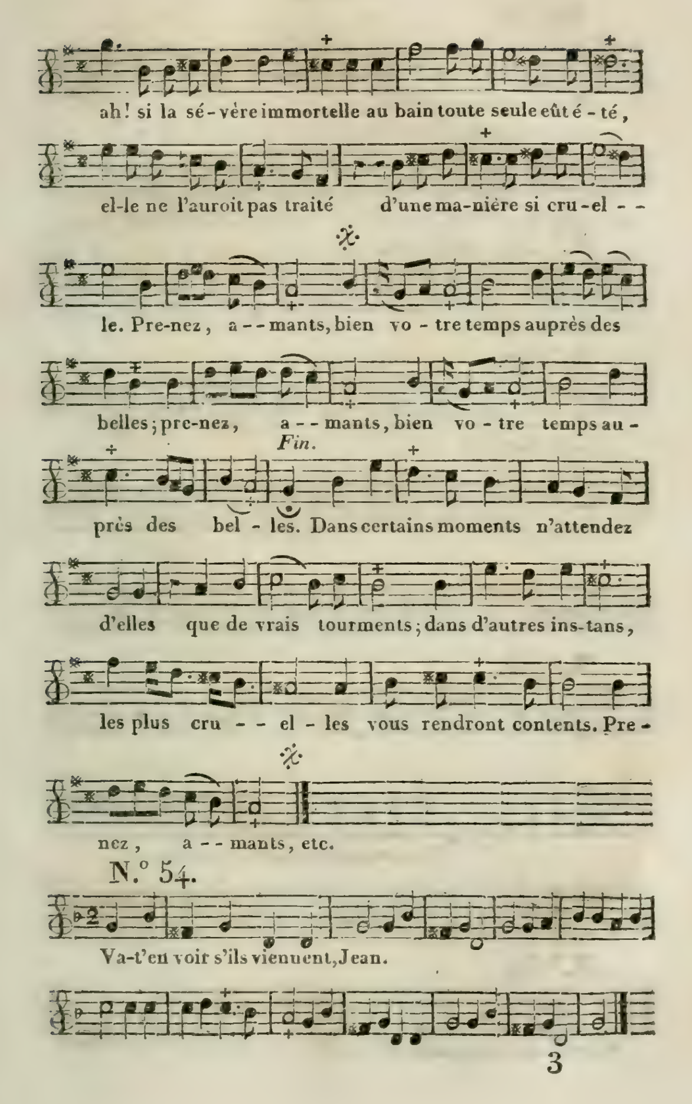

N.° 46.
Lonlan-
la de-ri-rette.
N.° 47.
Bannissons d'ici l'humeur noire.
N.° 48.
Vi-vons pour
ces fil-let-tes, vi-vons.
N.° 49.
Lampons, lampons.

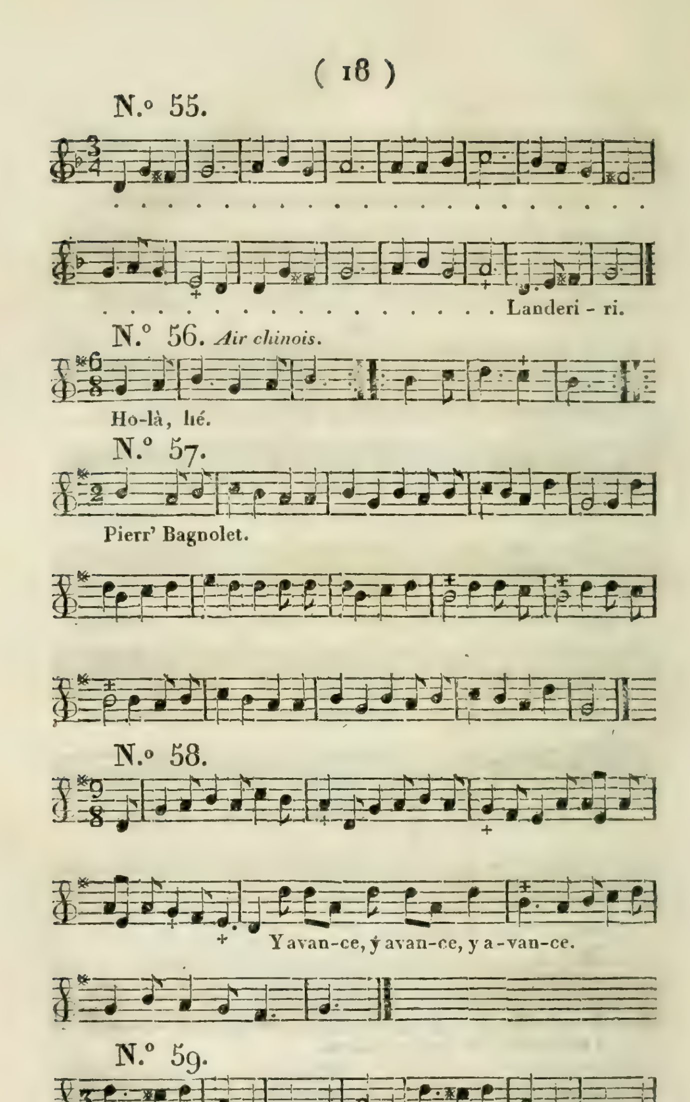

N.° 50.
Pour faire honneur à la noce.
Fin.
N.° 51.
Ro-bin, tu-re lu-re lu - - re.
N.° 52.
Au son de ma ly-re admi - rable, tout ro-cher est i-nébran-
1.re fois.
2.e fois.
la-ble; les ar-bres semblent s'arrê - ter :
et
lorsqu'assis sur la ri - ve, ma voix commen - ce d'é-cla -
ter, je vois l'on-de fu - gi - ti - ve cou-ler
1.re fois.
2.e fois.
toujours sans s'ar-rê - ter.

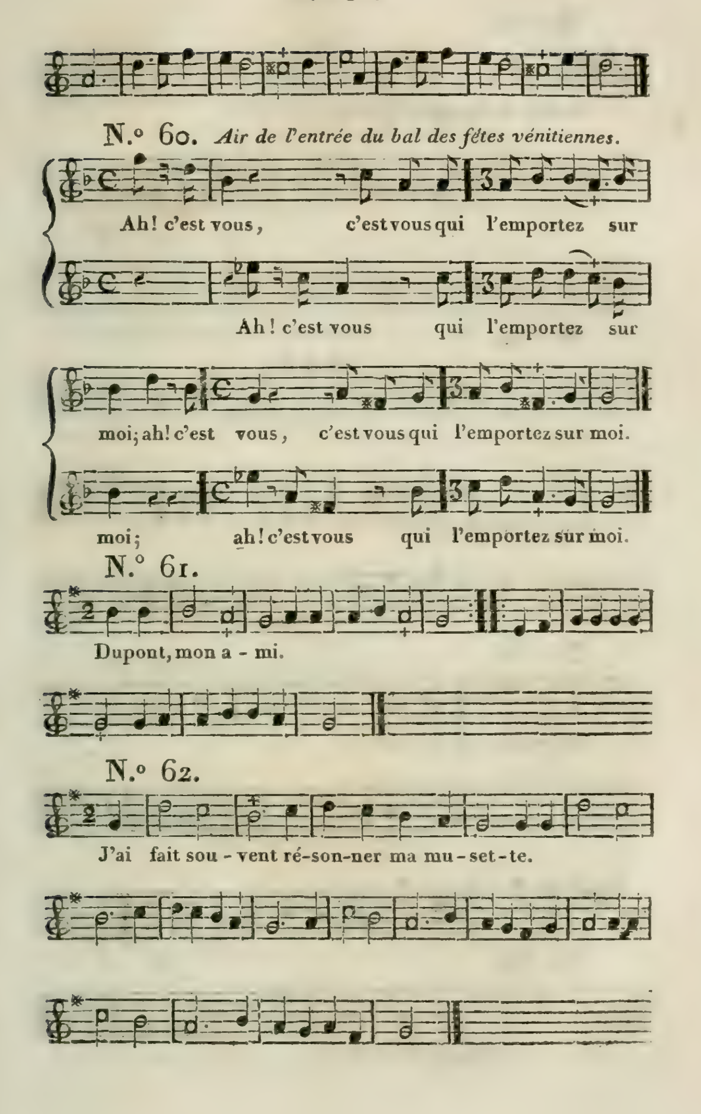
N.° 53. *Cantate.*

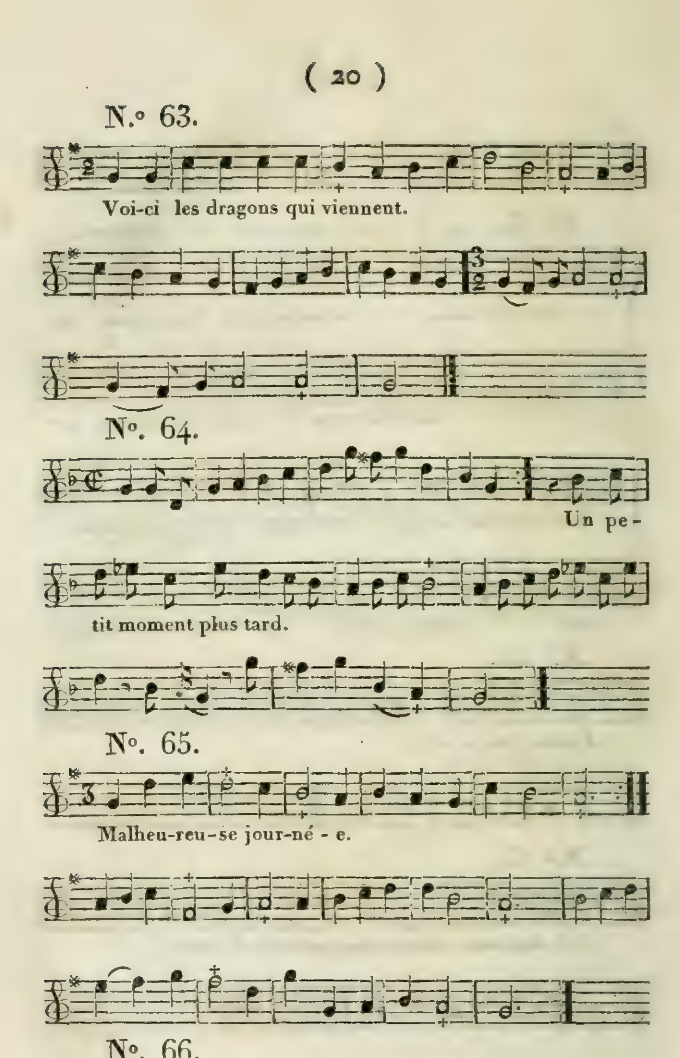

Le chasseur Ac-té - on au bain sur-prit un
jour Dia-ne a-vec tou-te sa cour: il voit la dé-es-se et sa
suite; il est charmé de tant d'appas : au lieu de s'éloi -
gner par u-ne prompte fuite, le plai-sir ar-rê - te ses
pas, le plai-sir ar-rê - te ses pas. Mais dans le même in-
stant la dé - es-se en co - - lè - re, pu - nit a - vec ri -
gueur ce mor-tel té - mé - rai - re. Craignons le plai -
sir; ayons des al - lar - - - - - - - mes lorsqu'il vient s'of -
frir a-vec tous ses char - - - - - - - - - - - - -
mes. Pour lui ré - sis - ter, songeons à la pei - ne qu'il peut

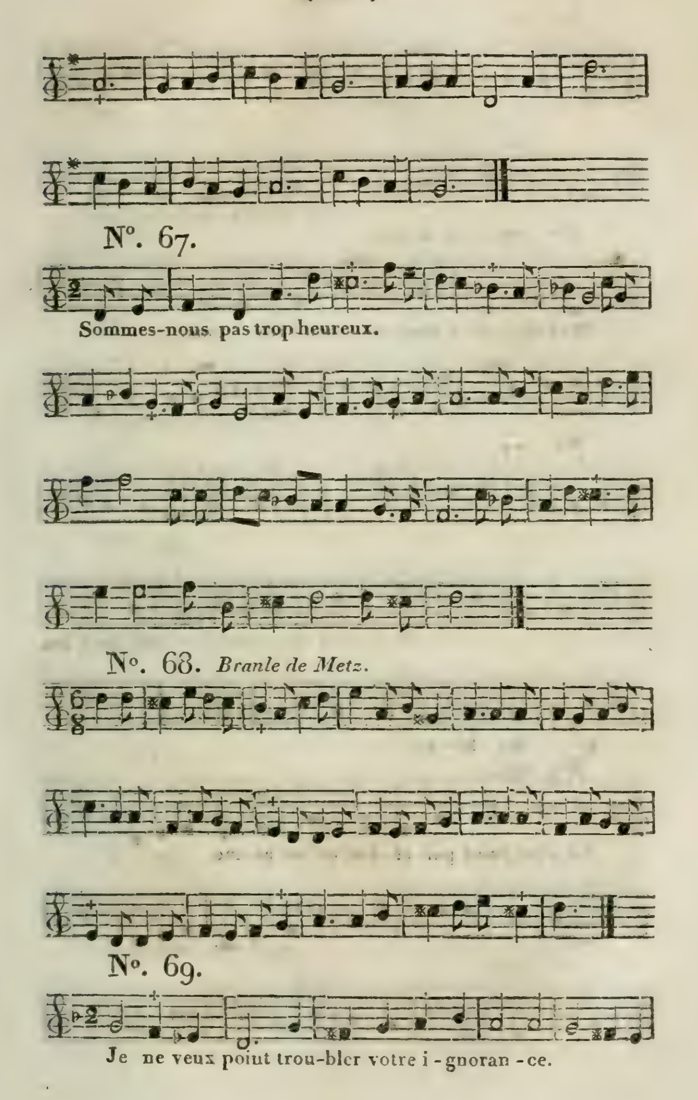

nous coû - ter quand il nous en traî - - - - - - - -
- ne, quand il nous en-traî - - - ne. Craignons le plai -
sir; ayons des al - lar - - - - - mes, quand il vient s'of -
frir a - vec tous ses char - - - - - - - - -
- - - - - - - - - - - mes. Acté - on, quel tris-te des -
tin! d'un cerf bien - tôt prit la fi - - gu-re; il servit
même à ses chiens de pâ - - tu - re, et tel - le
fut sa dé - plo-ra - ble fin. Ah! si la sé - vè-re im-mor-
tel - le au bain toute seule eût é - té, el - le ne l'au-roit
pas trai-té d'u-ne ma - niè-re si cru-el - - le! ah!

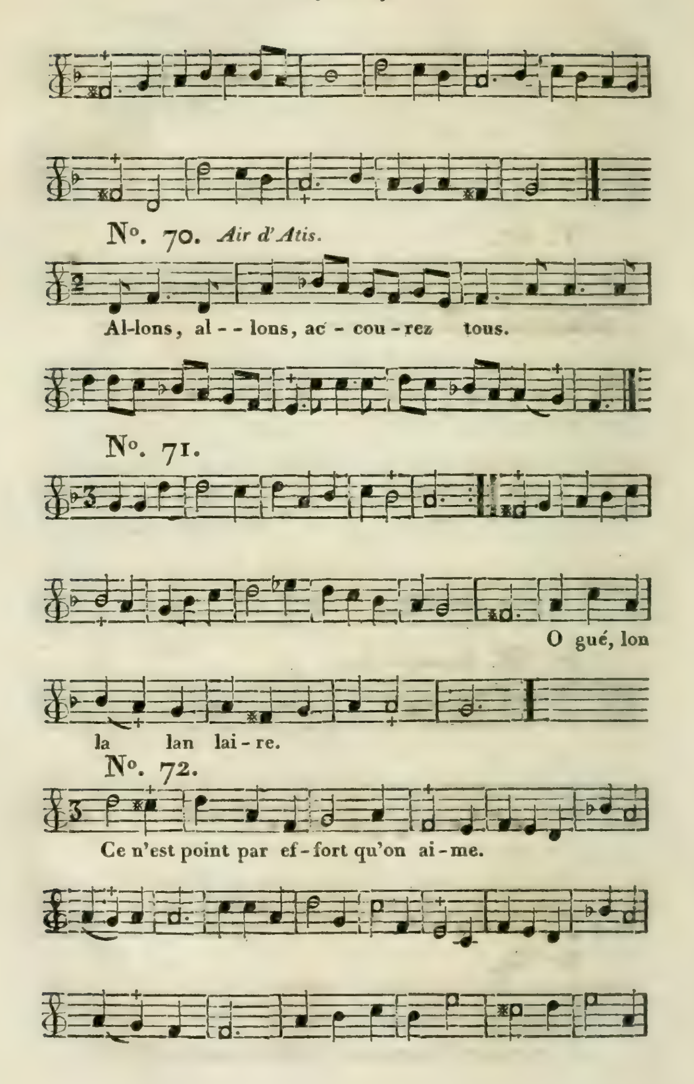

ah! si la sé-vère immortelle au bain toute seule eût é-té,
el-le ne l'auroit pas traité d'une ma-nière si cru-el - -
le. Pre-nez, a - - mants, bien vo - tre temps auprès des
belles; pre-nez, a - - mants, bien vo - tre temps au -
Fin.
près des bel - les. Dans certains moments n'attendez
d'elles que de vrais tourments; dans d'autres ins-tans,
les plus cru - - el - les vous rendront contents. Pre -
nez, a - - mants, etc.
N.° 54.
Va-t'en voir s'ils viennent, Jean.

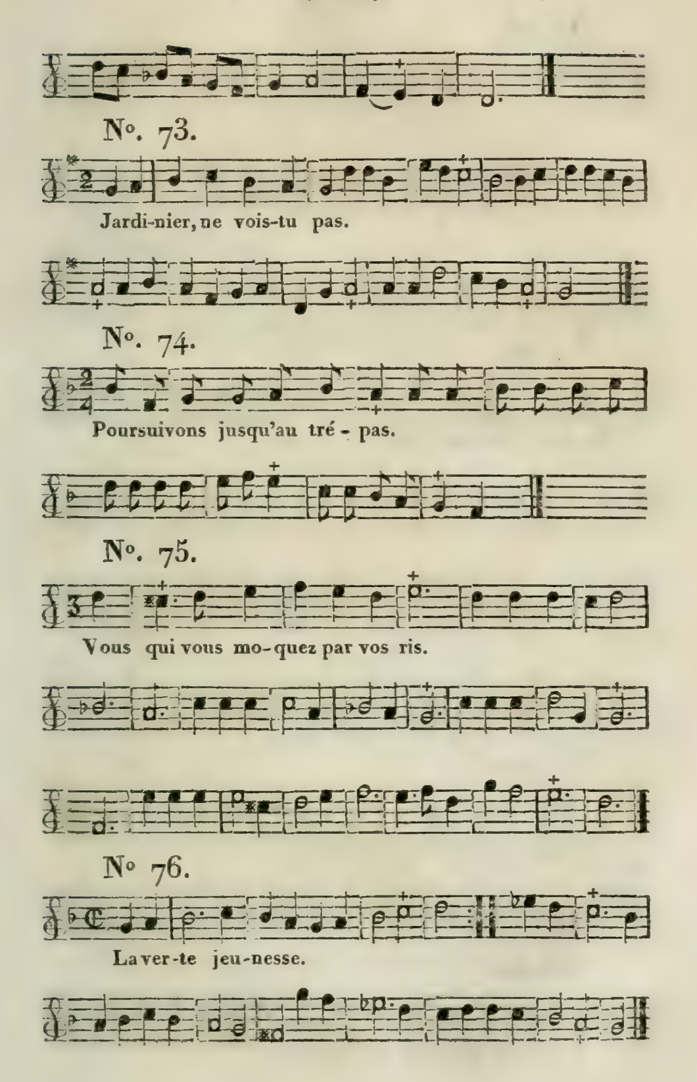

N.° 55.
Landeri - ri.
N.° 56. Air chinois.
Ho-là, hé.
N.° 57.
Pierr' Bagnolet.
N.° 58.
Y avan-ce, y avan-ce, y a-van-ce.
N.° 59.
Pour passer doucement la vi-e.

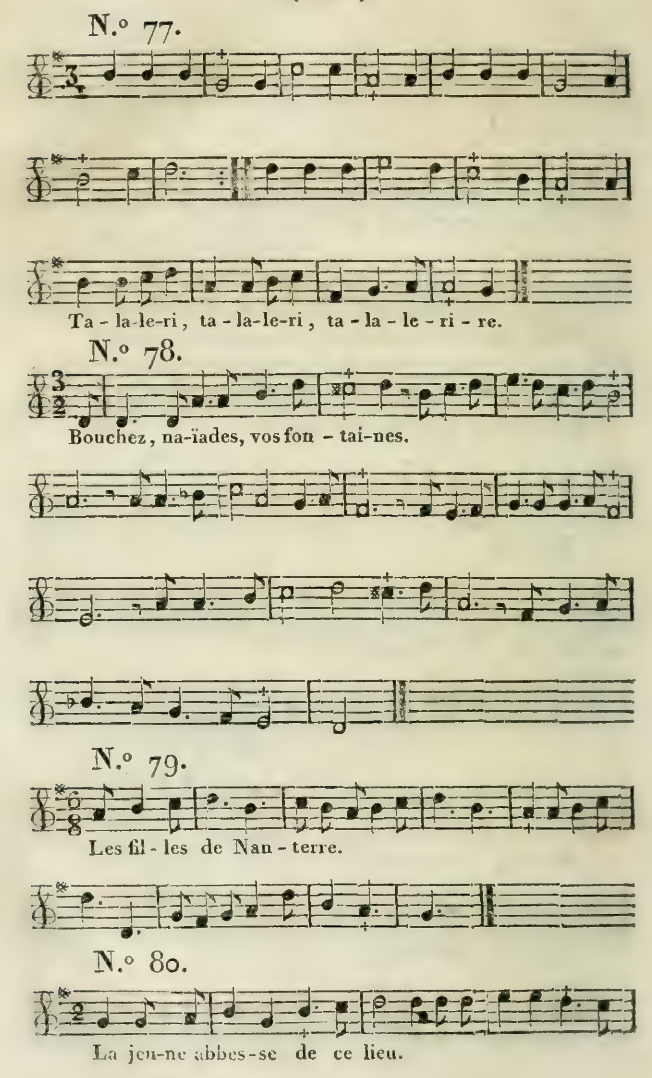

N.° 60. Air de l'entrée du bal des fêtes vénitiennes.
Ah! c'est vous, c'est vous qui l'emportez sur
Ah! c'est vous qui l'emportez sur
moi; ah! c'est vous, c'est vous qui l'emportez sur moi.
moi; ah! c'est vous qui l'emportez sur moi.
N.° 61.
Dupont, mon a - mi.
N.° 62.
J'ai fait sou - vent ré-son-ner ma mu-set-te.

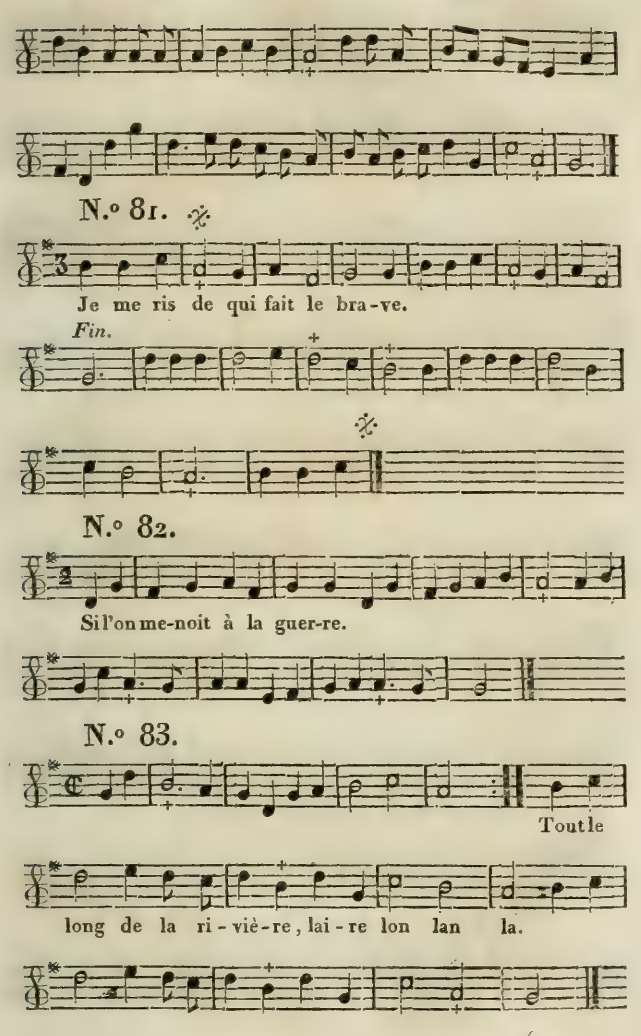

N.o 63.
Voi-ci les dragons qui viennent.
N°. 64.
Un pe-
tit moment plus tard.
N°. 65.
Malheu-reu-se jour-né - e.
N°. 66.
Tes beaux yeux, ma Ni-co-le


N°. 67.
Sommes-nous pas trop heureux.
N°. 68. Branle de Metz.
N°. 69.
Je ne veux poiut trou-bler votre i - gnoran - ce.

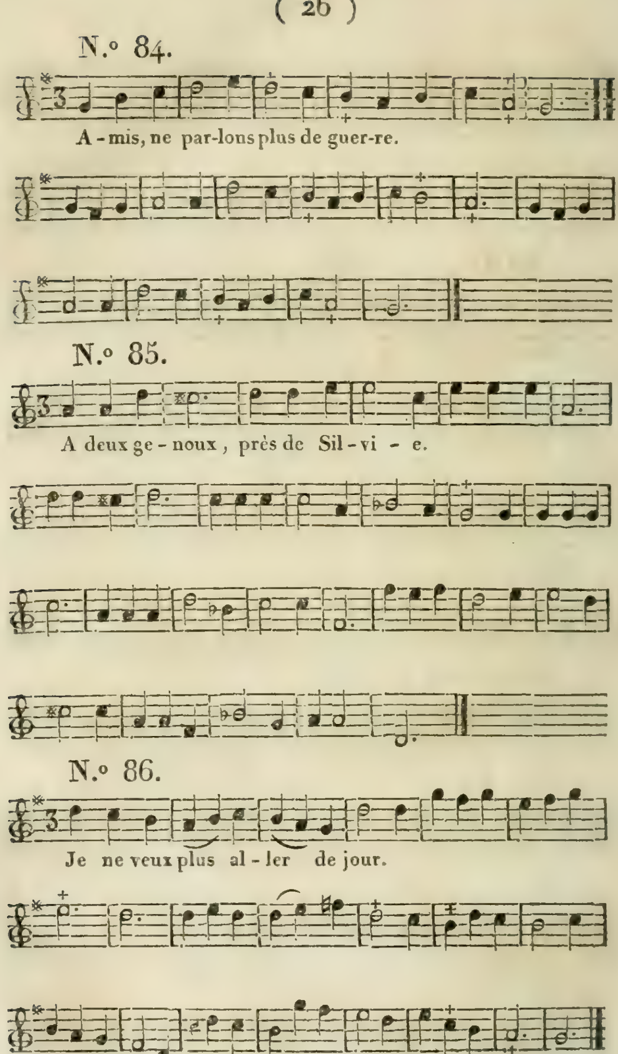

No. 70. Air d'Atis.
Al-lons, al - - lons, ac - cou - rez tous.
No. 71.
O gué, lon
la lan lai - re.
No. 72.
Ce n'est point par ef - fort qu'on ai - me.


N°. 73.
Jardi-nier, ne vois-tu pas.
N°. 74.
Poursuivons jusqu'au tré - pas.
N°. 75.
Vous qui vous mo-quez par vos ris.
N° 76.
La ver-te jeu-nesse.


N.° 77.
Ta - la-le-ri , ta - la-le-ri , ta - la - le - ri - re.
N.° 78.
Bouchez, na-ïades, vos fon - tai-nes.
N.° 79.
Les fil - les de Nan - terre.
N.° 80.
La jeu-ne abbes-se de ce lieu.


N.o 81.
Je me ris de qui fait le bra-ve.
Fin.
N.o 82.
Si l'on me-noit à la guer-re.
N.o 83.
Tout le
long de la ri-viè-re, lai-re lon lan la.

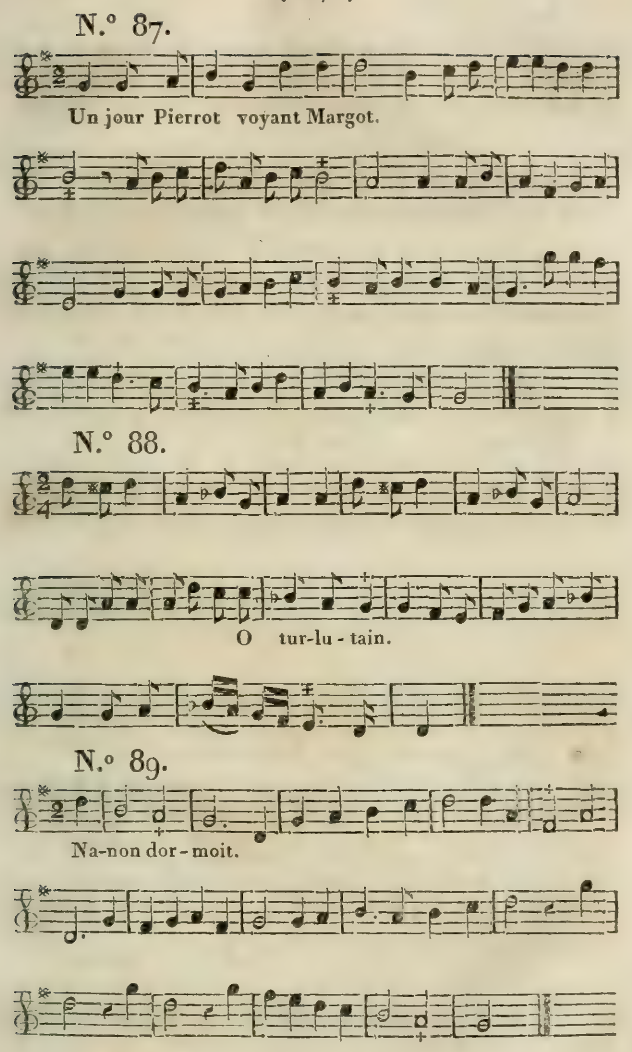
N.º 84.

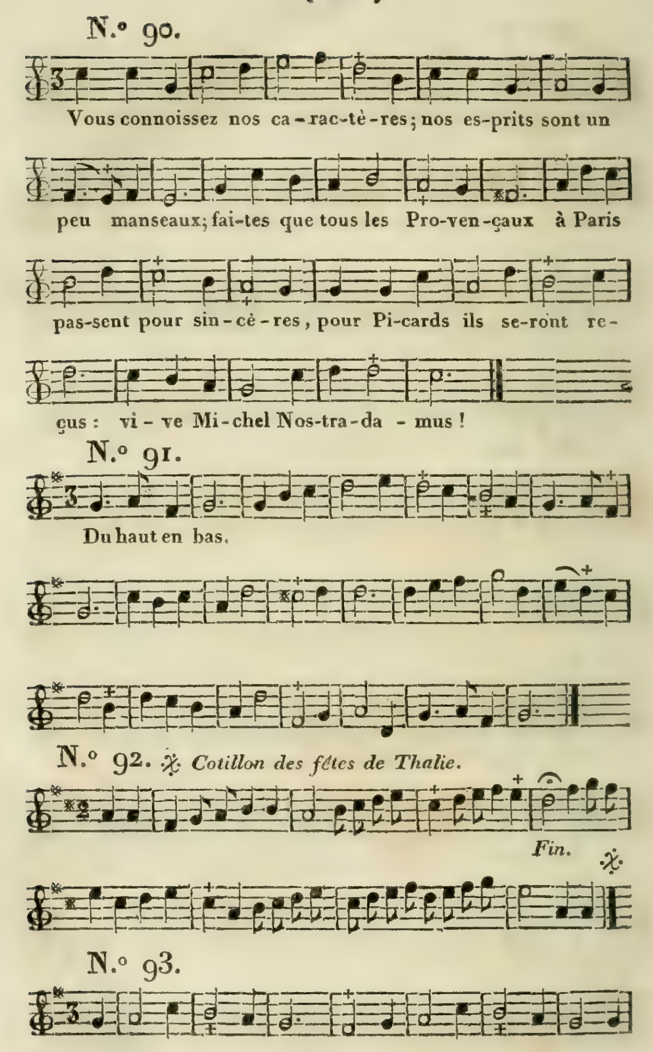

A - mis, ne par-lons plus de guer-re.
N.º 85.
A deux ge - noux , près de Sil - vi - e.
N.º 86.
Je ne veux plus al - ler de jour.

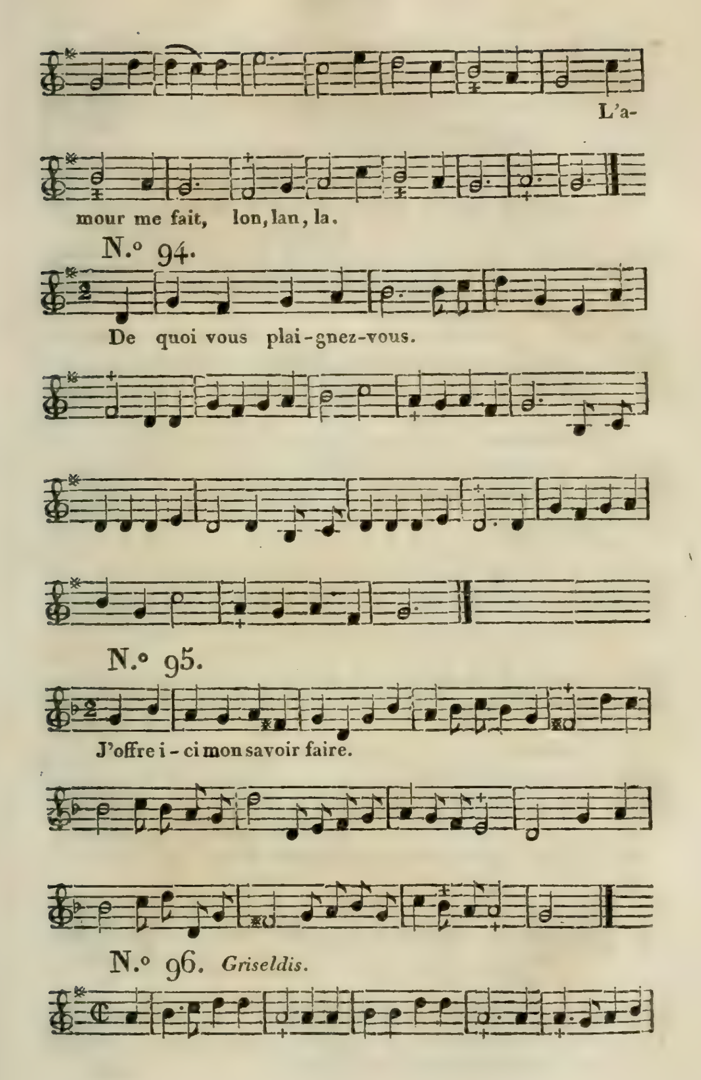
N.° 87.

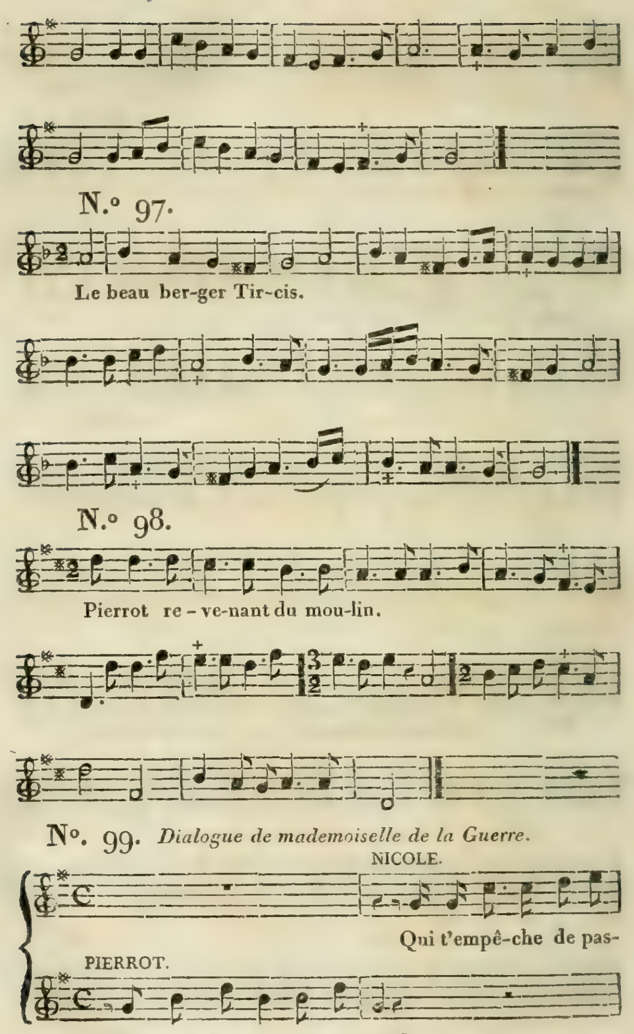
N.° 88.

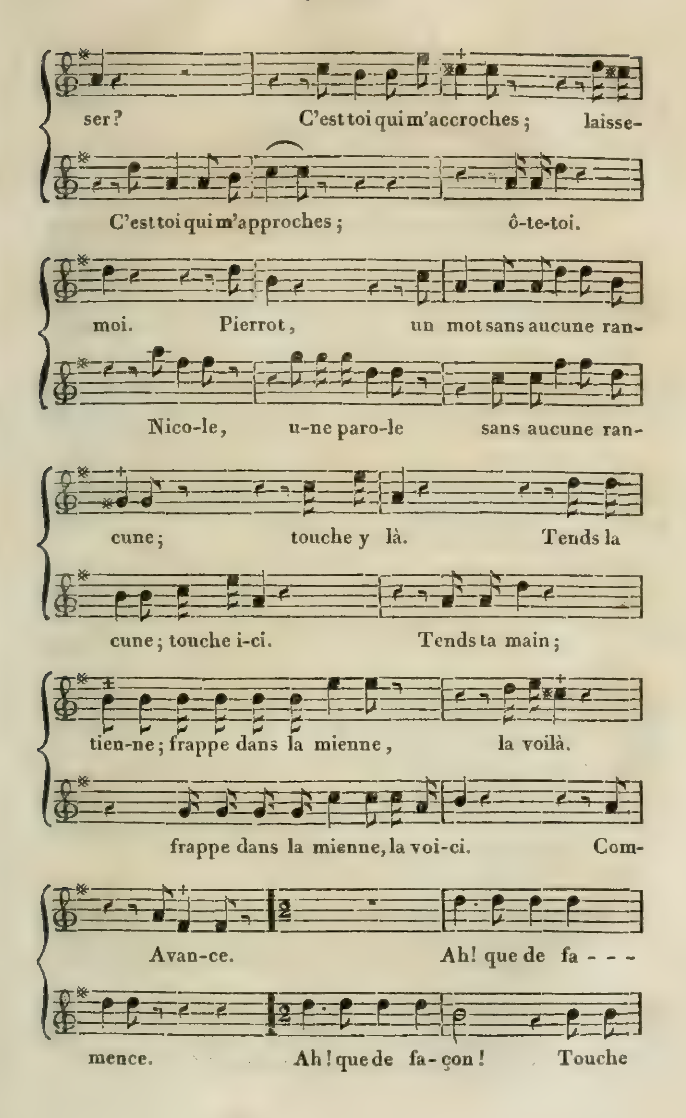
N.° 89.

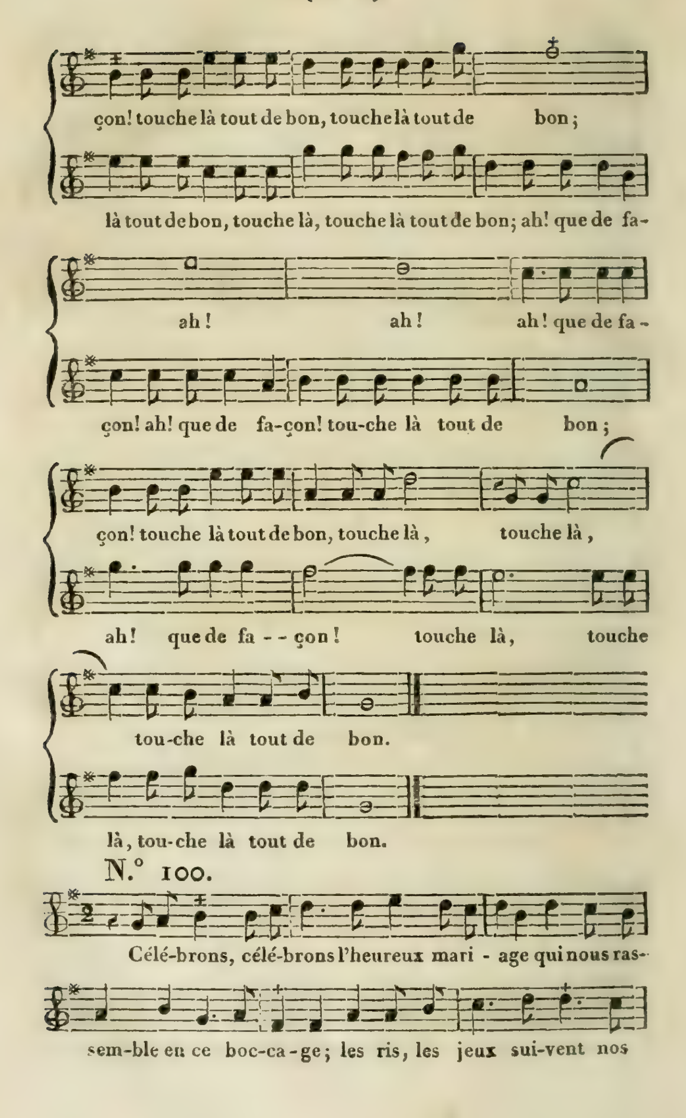


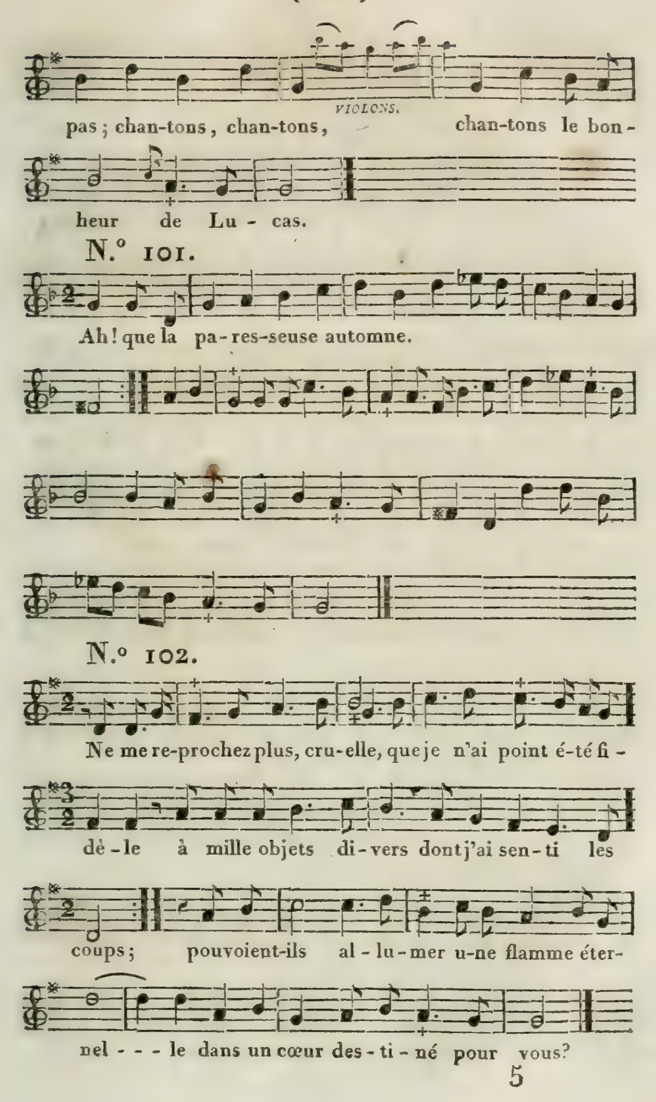

N.° 90.
Vous connoissez nos ca-rac-tè-res; nos es-prits sont un
peu manseaux; fai-tes que tous les Pro-ven-çaux à Paris
pas-sent pour sin-cè-res, pour Pi-cards ils se-ront re-
çus : vi-ve Mi-chel Nos-tra-da - mus !
N.° 91.
Du haut en bas.
N.° 92. Cotillon des fêtes de Thalie.
Fin.
N.° 93.

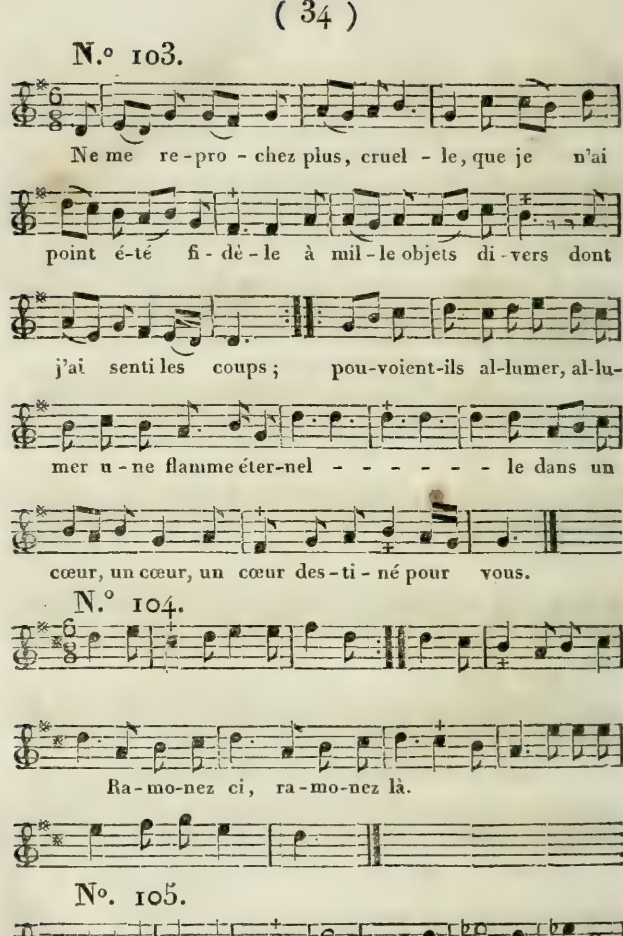

L'a-
mour me fait, lon, lan, la.
N.° 94.
De quoi vous plai-gnez-vous.
N.° 95.
J'offre i - ci mon savoir faire.
N.° 96. Griseldis.


N.° 97.
Le beau ber-ger Tir-cis.
N.° 98.
Pierrot re-ve-nant du mou-lin.
N°. 99. Dialogue de mademoiselle de la Guerre.
NICOLE.
Qui t'empê-che de pas-
PIERROT.
Pourquoi viens-tu m'a-ga-cer?


ser? C'est toi qui m'accroches ; laisse-
C'est toi qui m'approches ; ô-te-toi.
moi. Pierrot, un mot sans aucune ran-
Nico-le, u-ne paro-le sans aucune ran-
cune; touche y là. Tends la
cune; touche i-ci. Tends ta main;
tien-ne; frappe dans la mienne, la voilà.
frappe dans la mienne, la voi-ci. Com-
Avan-ce. Ah! que de fa - - -
mence. Ah! que de fa-çon! Touche

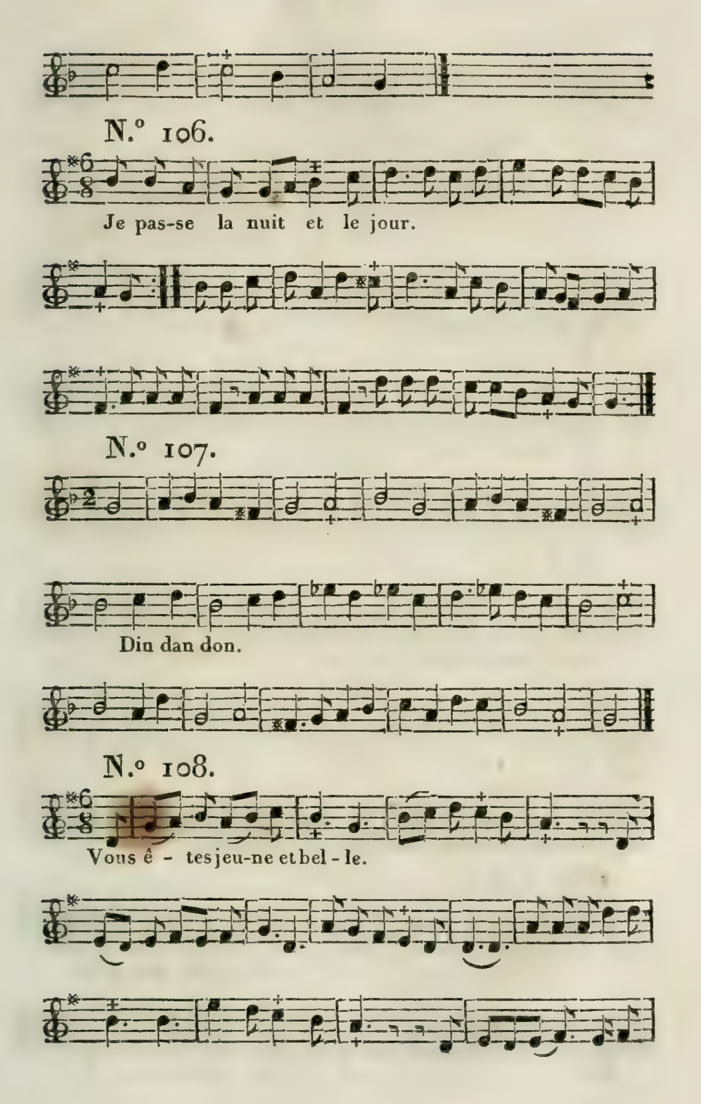

çon! touche là tout de bon, touche là tout de bon;
là tout de bon, touche là, touche là tout de bon; ah! que de fa-
ah! ah! ah! que de fa-
çon! ah! que de fa-çon! tou-che là tout de bon;
çon! touche là tout de bon, touche là, touche là,
ah! que de fa - - çon! touche là, touche
tou-che là tout de bon.
là, tou-che là tout de bon.
N.° 100.
Célé-brons, célé-brons l'heureux mari - age qui nous ras-
sem-ble en ce boc-ca-ge; les ris, les jeux sui-vent nos

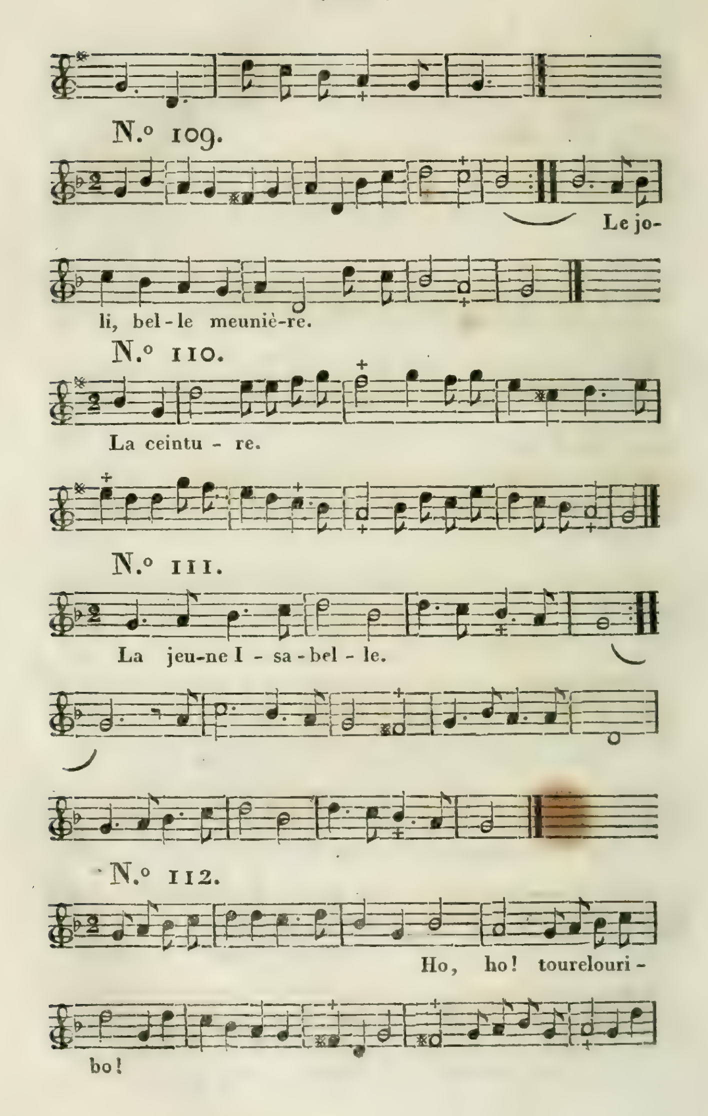

VIOLONS.
pas ; chan-tons, chan-tons, chan-tons le bon-
heur de Lu - cas.
N.° 101.
Ah! que la pa-res-seuse automne.
N.° 102.
Ne me re-prochez plus, cru-elle, que je n'ai point é-té fi -
dè - le à mille objets di - vers dont j'ai sen - ti les
coups; pouvoient-ils al - lu - mer u-ne flamme éter-
nel - - - le dans un cœur des - ti - né pour vous?

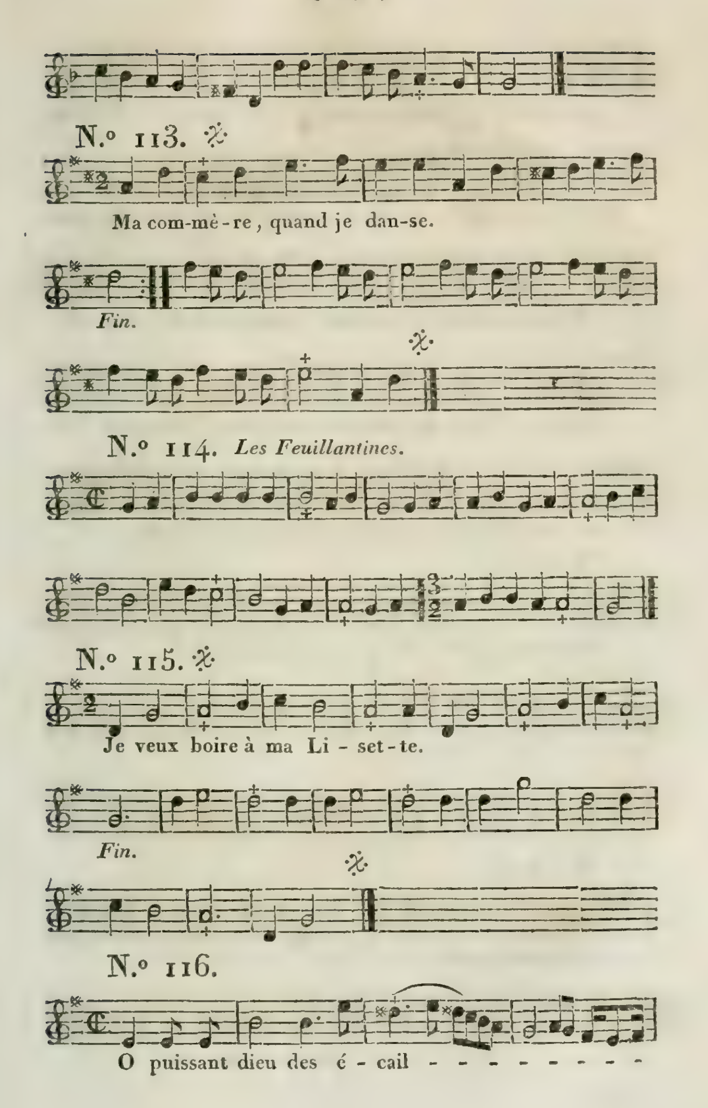


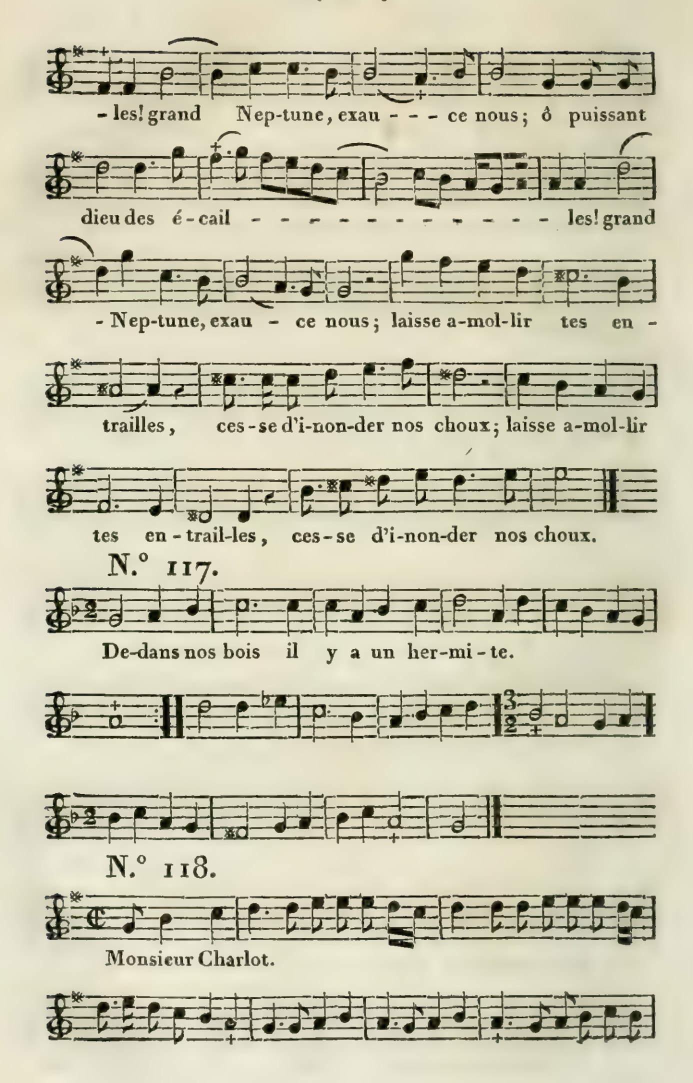
N°. 105.

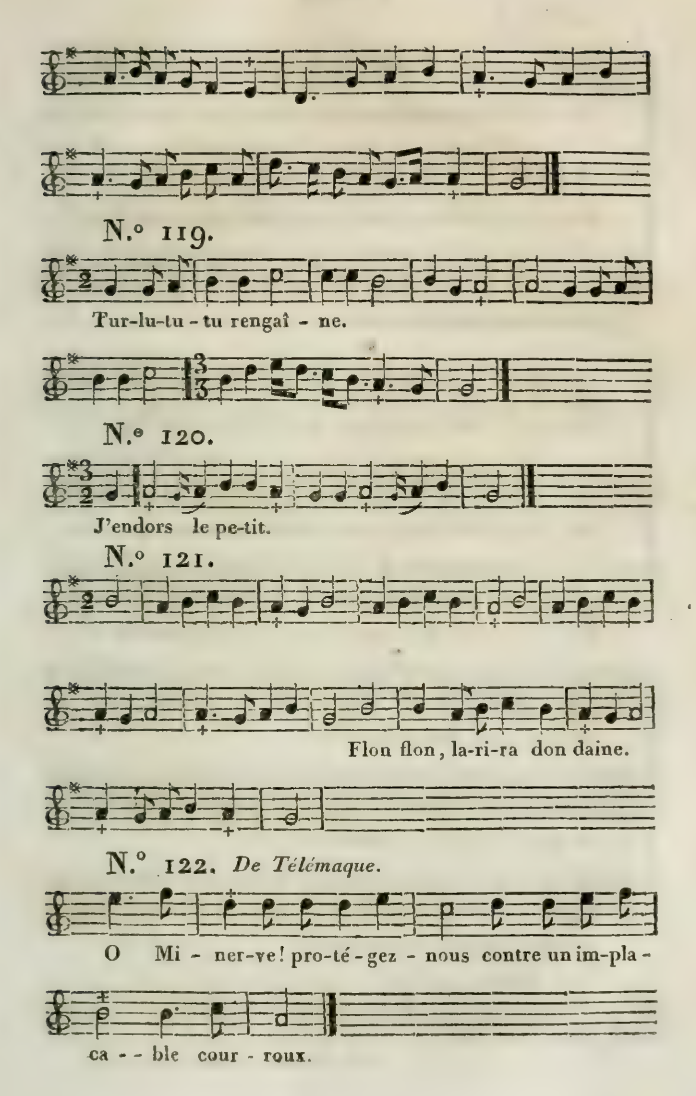
Le ciel bé-nis-se la be-so-gne.


N.° 106.
Je pas-se la nuit et le jour.
N.° 107.
Din dan don.
N.° 108.
Vous ê - tes jeu-ne et bel - le.

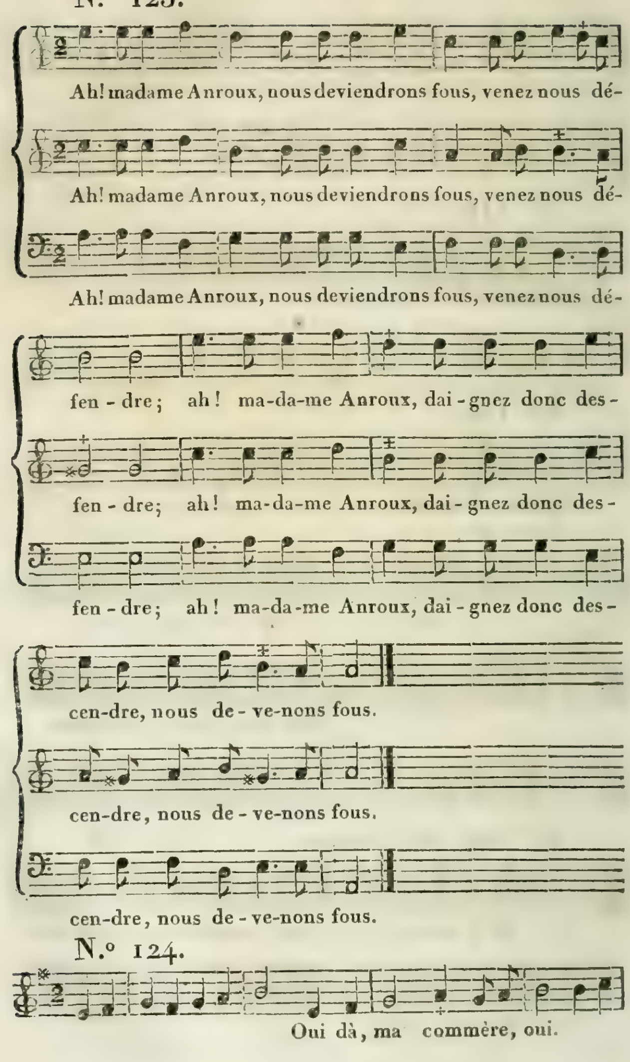

N.° 109.
Le jo-
li, bel-le meuniè-re.
N.° 110.
La ceintu - re.
N.° 111.
La jeu-ne I - sa-bel - le.
N.° 112.
Ho, ho! tourelouri -
bo!


N.° 113.
Ma com-mè-re, quand je dan-se.
Fin.
N.° 114. Les Feuillantines.
N.° 115.
Je veux boire à ma Li - set-te.
Fin.
N.° 116.
O puissant dieu des é - cail - - - - - - - - -


- les! grand Nep-tune, exau - - - ce nous; ô puissant
dieu des é-cail - - - - - - - - - - - - - les! grand
- Nep-tune, exau - ce nous; laisse a-mol-lir tes en -
trailles, ces-se d'i-non-der nos choux; laisse a-mol-lir
tes en-trail-les, ces-se d'i-non-der nos choux.
N.° 117.
De-dans nos bois il y a un her-mi-te.
N.° 118.
Monsieur Charlot.

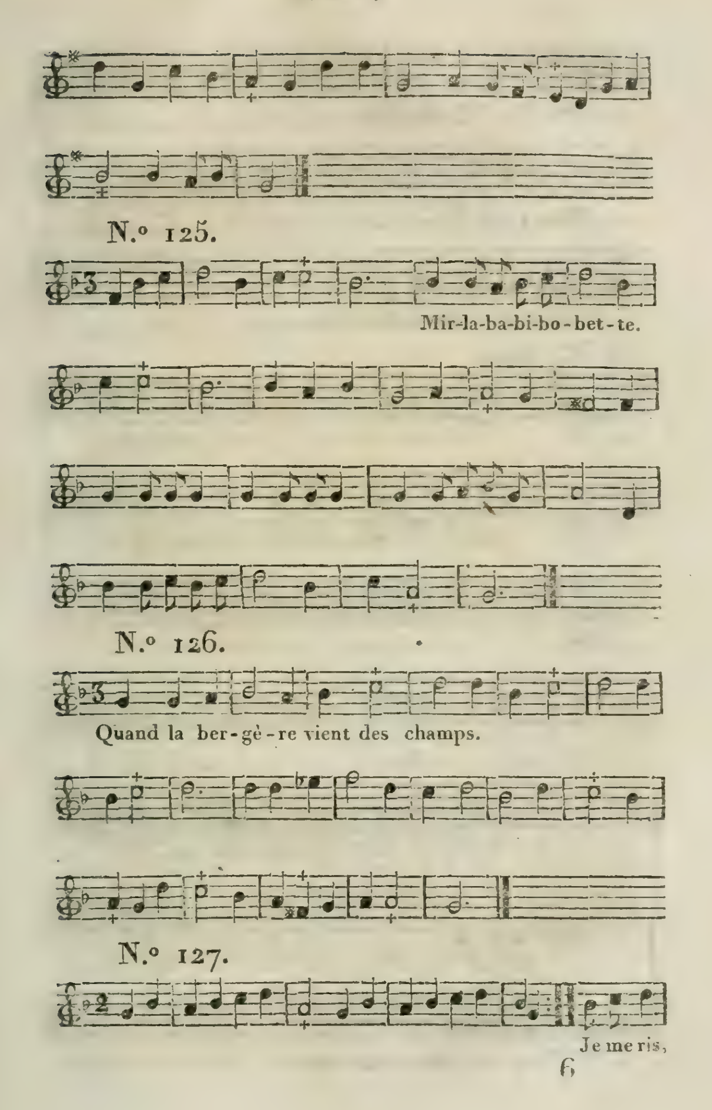

N.° 119.
Tur-lu-tu - tu rengaî - ne.
N.° 120.
J'endors le pe-tit.
N.° 121.
Flon flon, la-ri-ra don daine.
N.° 122. De Télémaque.
O Mi - ner-ve! pro-té - gez - nous contre un im-pla -
ca - - ble cour - roux.

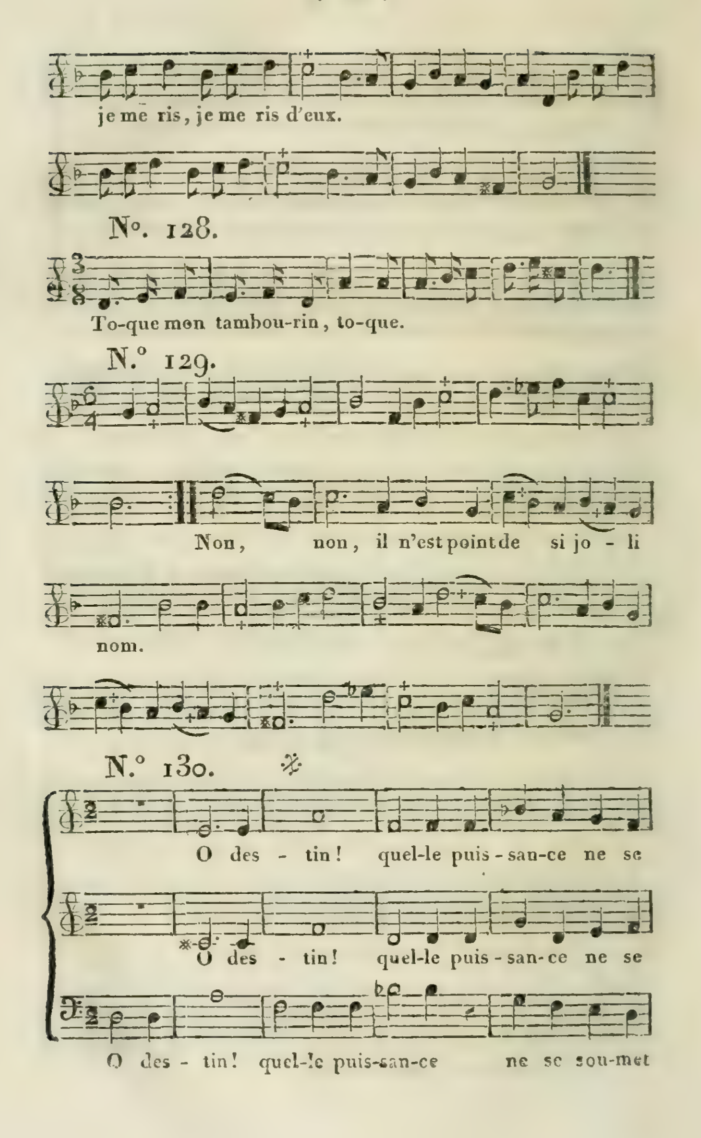
N.° 123.

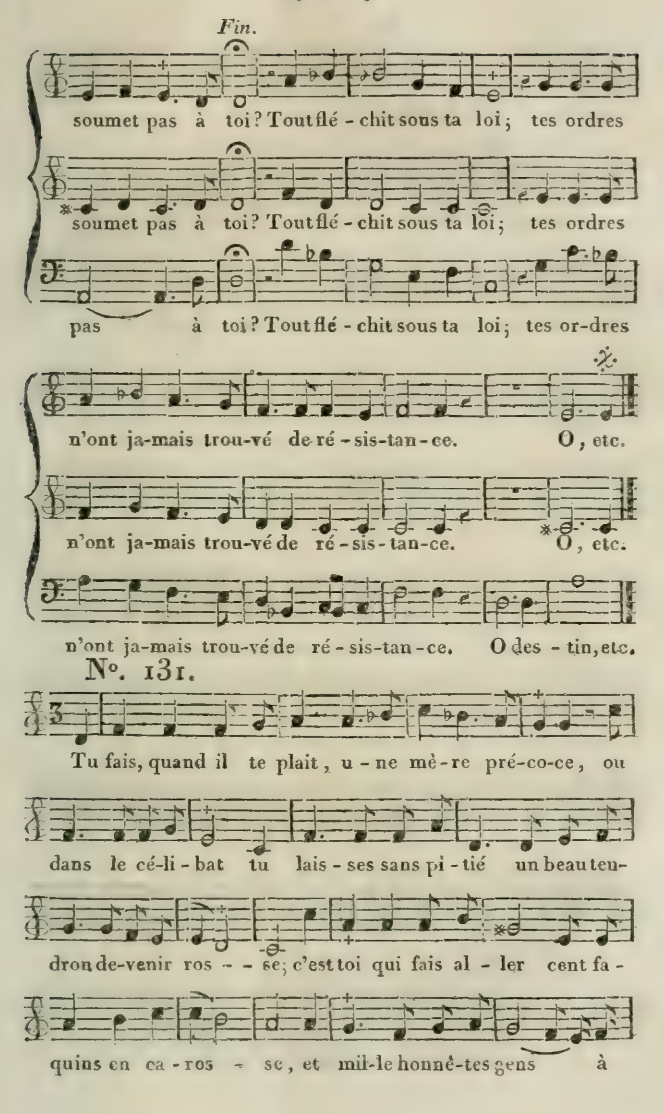


N.° 124.

Oui dà, ma commère, oui.


N.° 125.
Mir-la-ba-bi-bo-bet-te.
N.° 126.
Quand la ber-gè-re vient des champs.
N.° 127.
Je me ris,


je me ris, je me ris d'eux.
N°. 128.
To-que mon tambou-rin, to-que.
N.° 129.
Non, non, il n'est point de si jo - li
nom.
N.° 130.
O des - tin! quel-le puis - san-ce ne se
O des - tin! quel-le puis - san-ce ne se
O des - tin! quel-le puis-san-ce ne se sou-met


Fin.
soumet pas à toi ? Tout flé - chit sous ta loi ; tes ordres
soumet pas à toi ? Tout flé - chit sous ta loi ; tes ordres
pas à toi ? Tout flé - chit sous ta loi ; tes or-dres
n'ont ja-mais trou-vé de ré - sis-tan - ce. O, etc.
n'ont ja-mais trou-vé de ré - sis - tan-ce. O, etc.
n'ont ja-mais trou-vé de ré - sis-tan - ce. O des - tin, etc.
N°. 131.
Tu fais, quand il te plait, u - ne mè - re pré-co-ce, ou
dans le cé-li - bat tu lais - ses sans pi - tié un beau ten-
dron de-venir ros - - se; c'est toi qui fais al - ler cent fa -
quins en ca - ros - se, et mil-le honnê-tes gens à



pied. O destin, etc.

N°. 132.

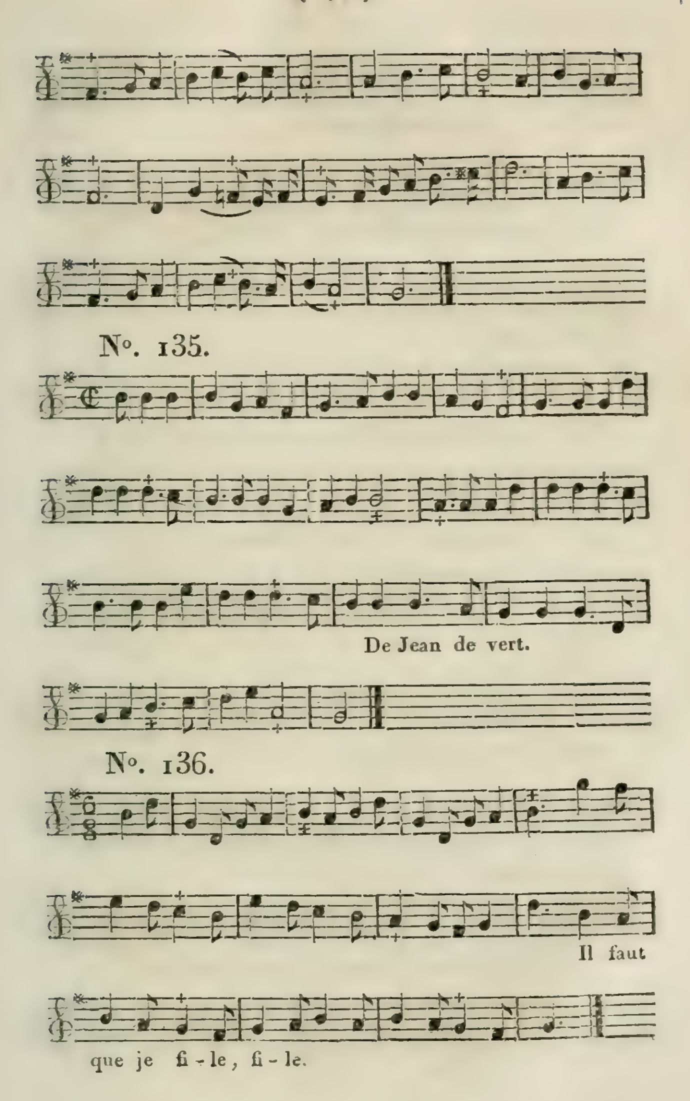
Al-lez à vê-pres, non-net-tes.

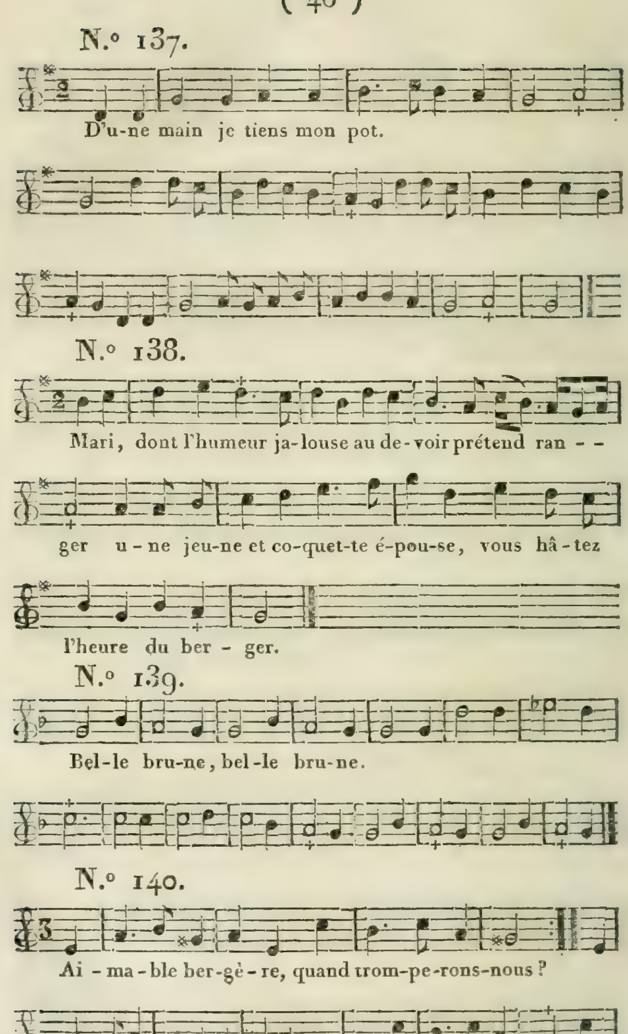
N.° 133.

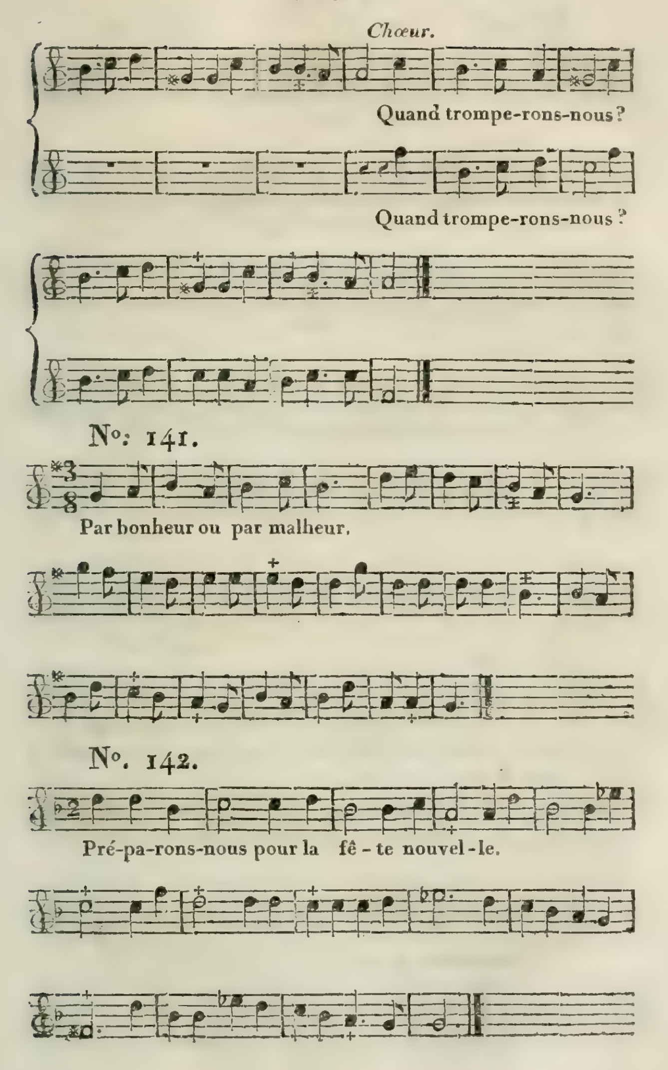
Trop de plai-sir, cher Tir-cis, m'inqui-è-te.

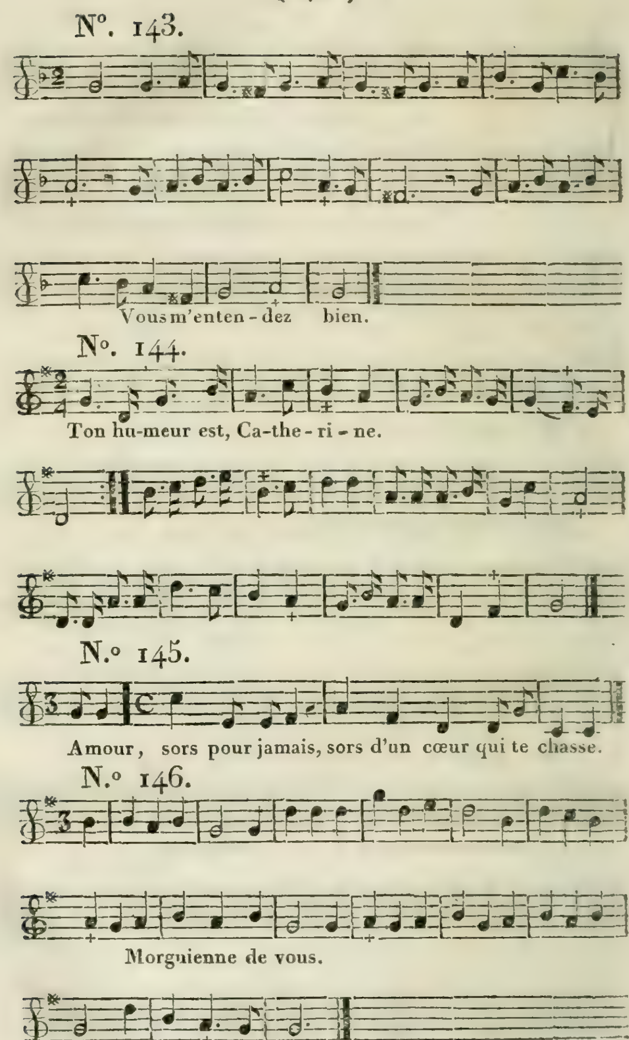
N.° 134.

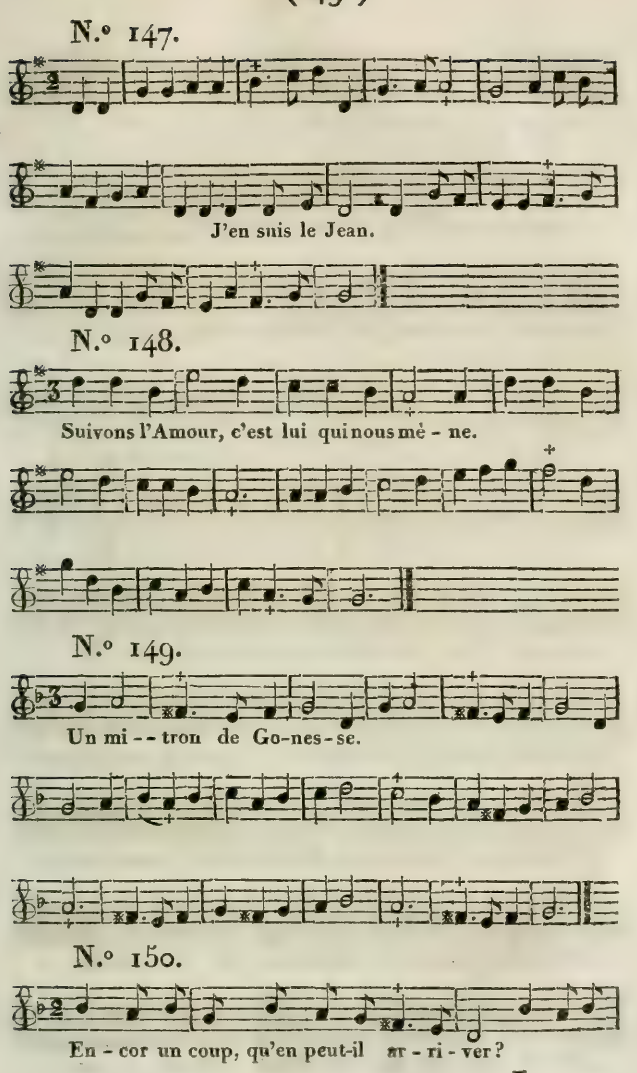
Un in-con-nu pour vos charmes sou-pi-re.

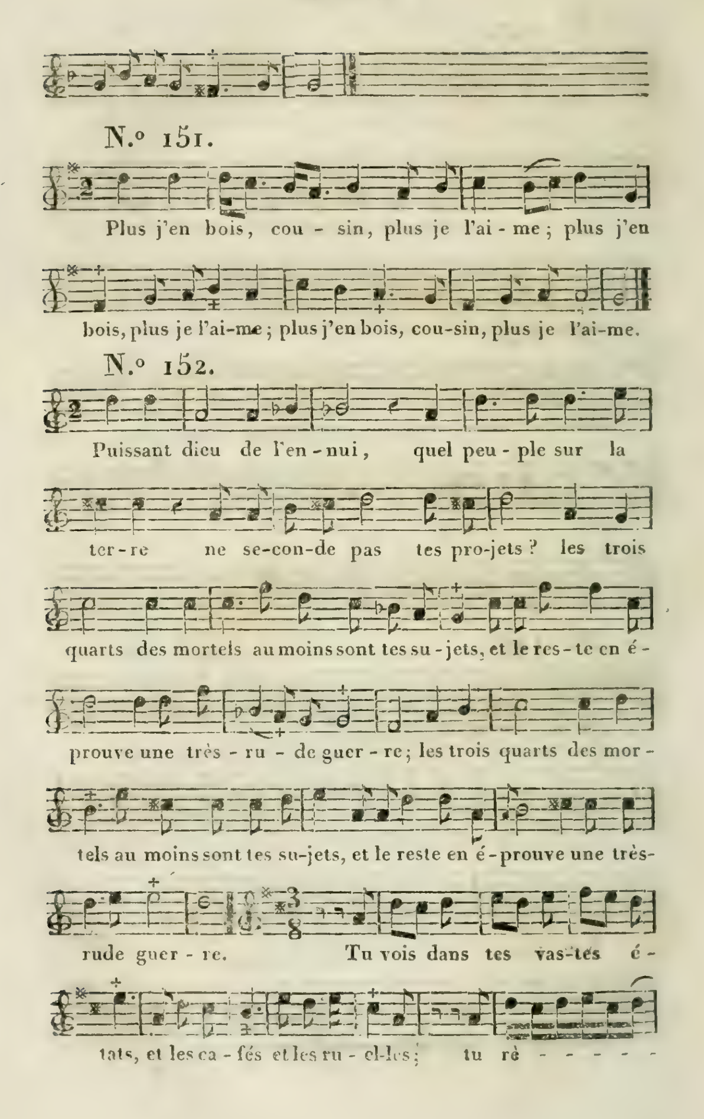

N°. 135.
De Jean de vert.
N°. 136.
Il faut
que je fi - le, fi - le.

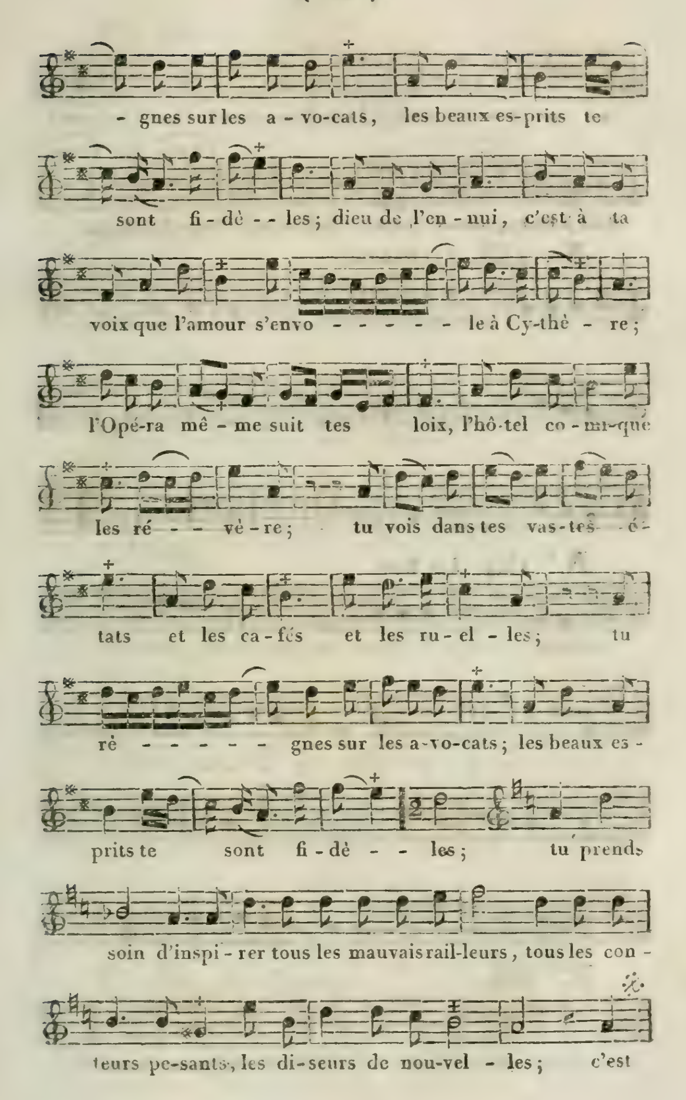

N.o 137.
D'u-ne main je tiens mon pot.
N.o 138.
Mari, dont l'humeur ja-louse au de-voir prétend ran- -
ger u-ne jeu-ne et co-quet-te é-pou-se, vous hâ-tez
l'heure du ber - ger.
N.o 139.
Bel-le bru-ne, bel-le bru-ne.
N.o 140.
Ai - ma-ble ber-gè-re, quand trom-pe-rons-nous ?

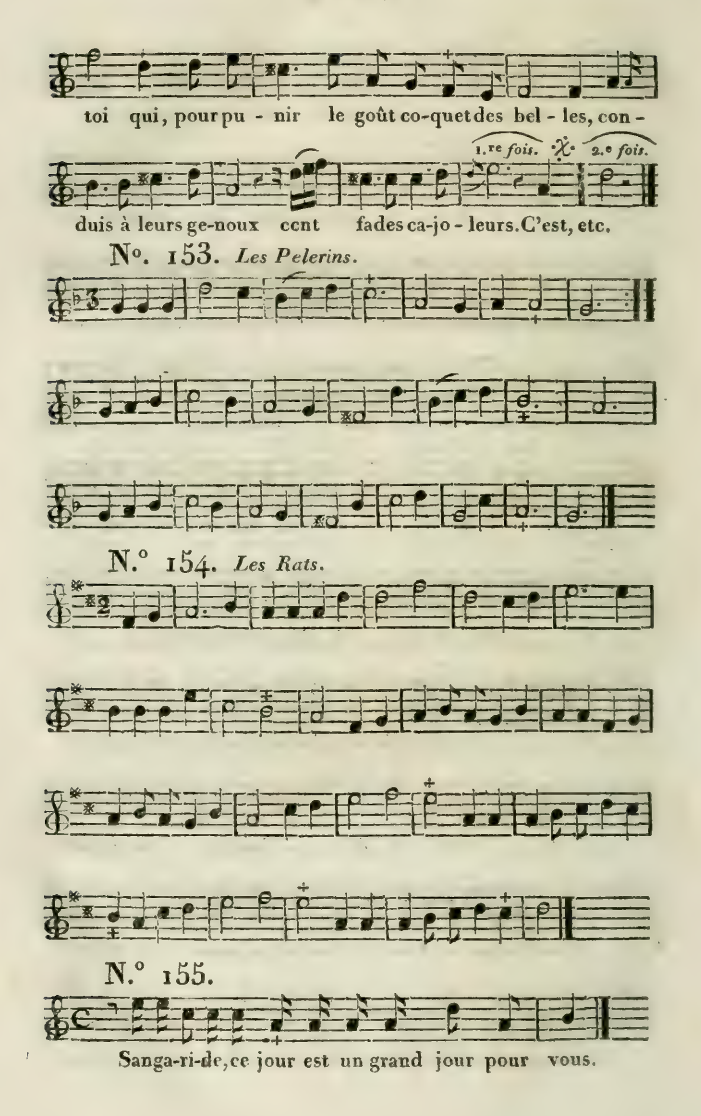

Chœur.
Quand trompe-rons-nous?
Quand trompe-rons-nous?
N°: 141.
Par bonheur ou par malheur.
N°. 142.
Pré-pa-rons-nous pour la fê - te nouvel - le.

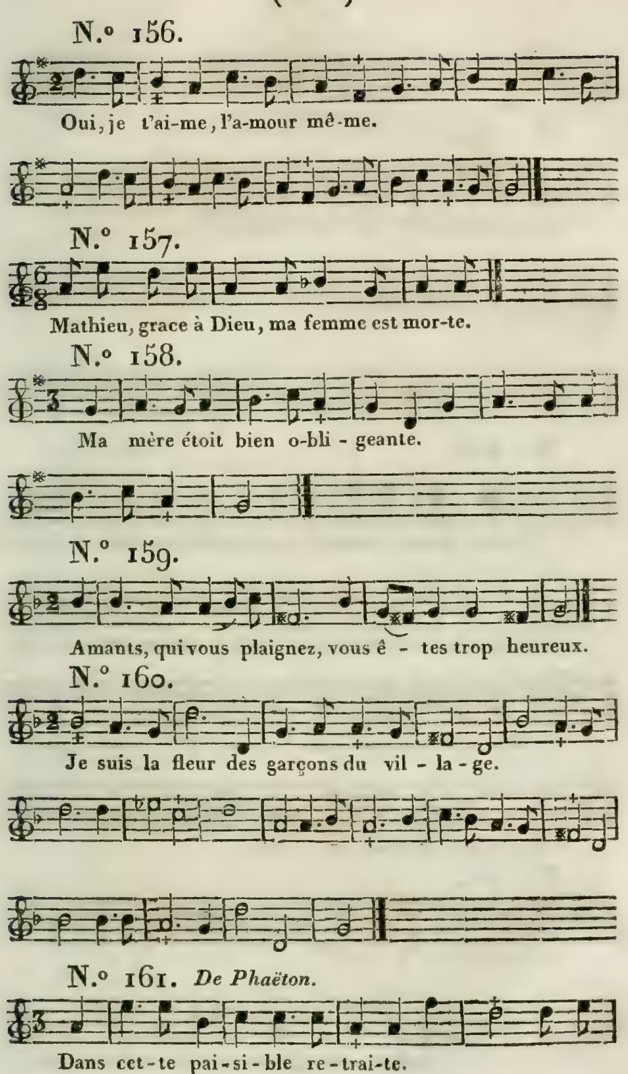

N°. 143.
Vous m'enten - dez bien.
N°. 144.
Ton hu-meur est, Ca-the - ri - ne.
N.° 145.
Amour, sors pour jamais, sors d'un cœur qui te chasse.
N.° 146.
Morguienne de vous.

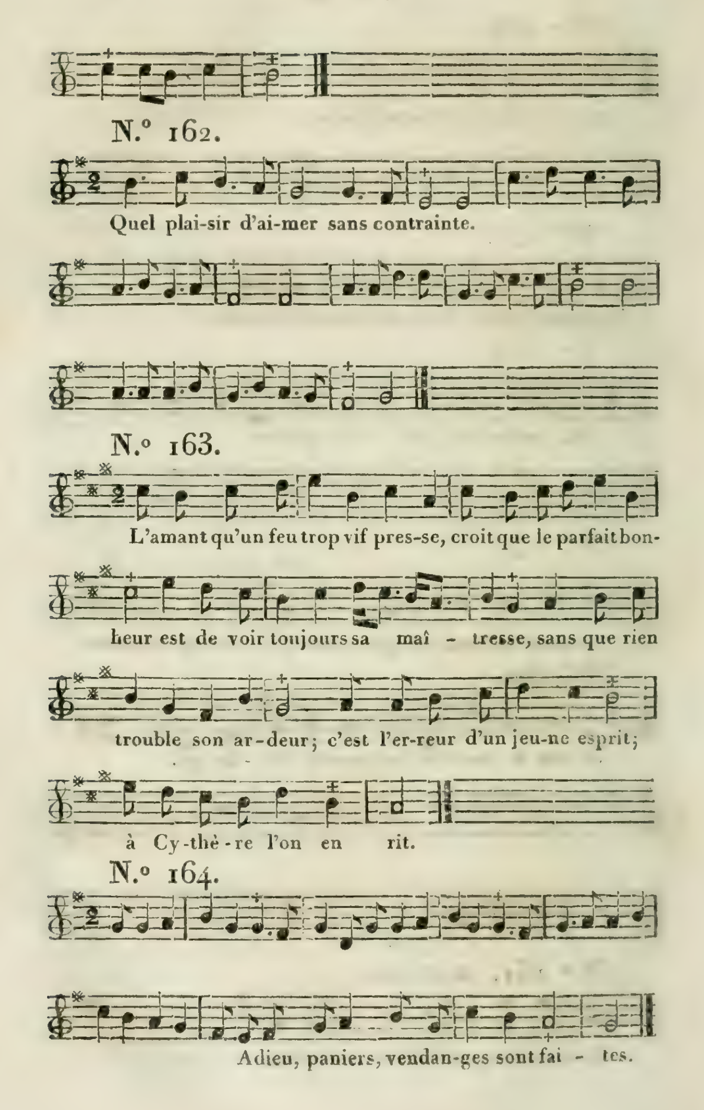

N.° 147.
J'en suis le Jean.
N.° 148.
Suivons l'Amour, c'est lui qui nous mè - ne.
N.° 149.
Un mi - - tron de Go-nes-se.
N.° 150.
En - cor un coup, qu'en peut-il ar - ri - ver?

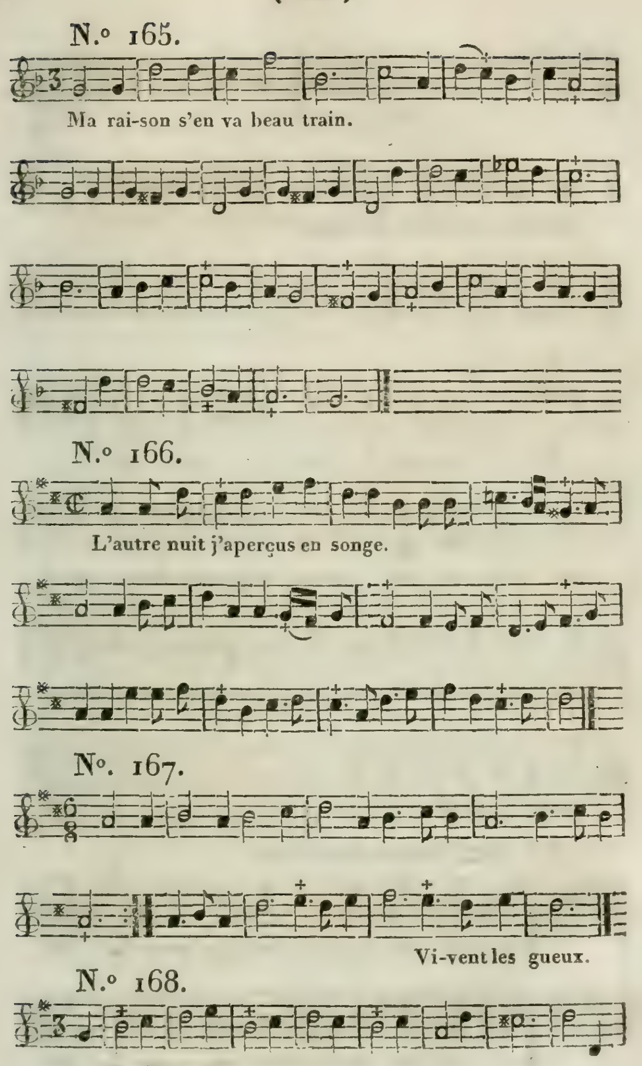

N.o 151.
Plus j'en bois, cou - sin, plus je l'ai - me ; plus j'en
bois, plus je l'ai-me ; plus j'en bois, cou-sin, plus je l'ai-me.
N.o 152.
Puissant dieu de l'en - nui, quel peu - ple sur la
ter - re ne se-con-de pas tes pro-jets ? les trois
quarts des mortels au moins sont tes su - jets, et le res - te en é -
prouve une très - ru - de guer - re ; les trois quarts des mor -
tels au moins sont tes su-jets, et le reste en é - prouve une très-
rude guer - re. Tu vois dans tes vas-tes é -
tats, et les ca - fés et les ru - el-les ; tu rè - - - - -

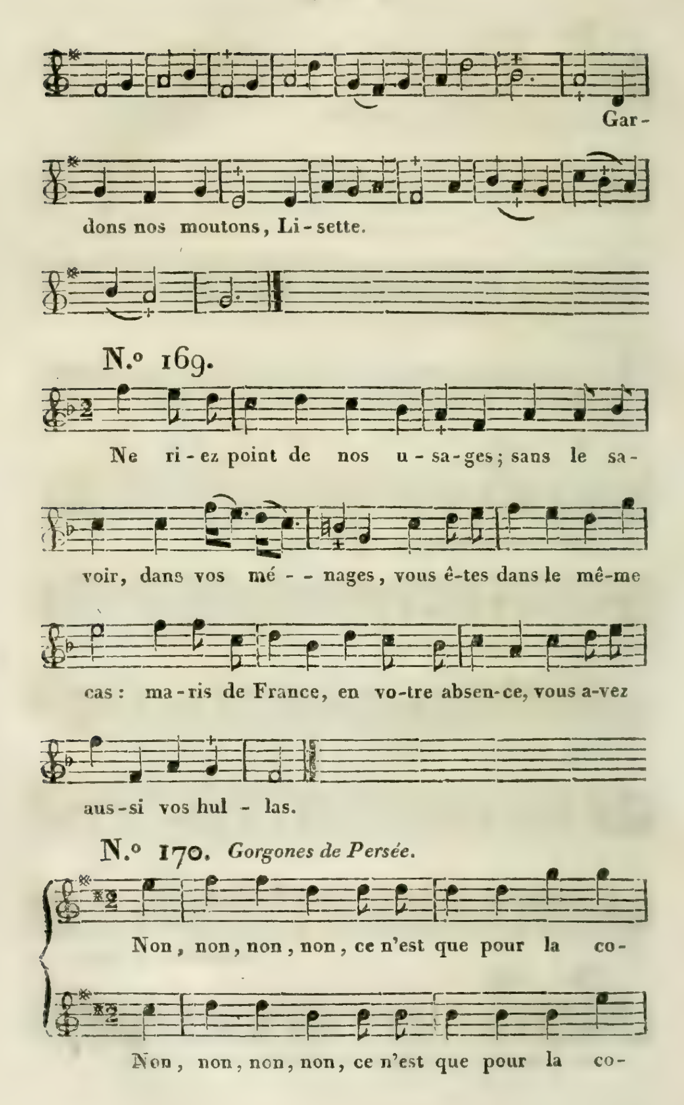

- gnes sur les a - vo-cats, les beaux es-prits te
sont fi - dè - - les; dieu de l'en - nui, c'est à ta
voix que l'amour s'envo - - - - - le à Cy-thè - re;
l'Opé-ra mê - me suit tes loix, l'hô-tel co - mi-que
les ré - - - vé - re; tu vois dans tes vas-tes é-
tats et les ca - fés et les ru - el - les; tu
rè - - - - - - gnes sur les a-vo-cats; les beaux es -
prits te sont fi - dè - - les; tu prends
soin d'inspi - rer tous les mauvais rail-leurs, tous les con -
teurs pe-sants, les di-seurs de nou-vel - les; c'est
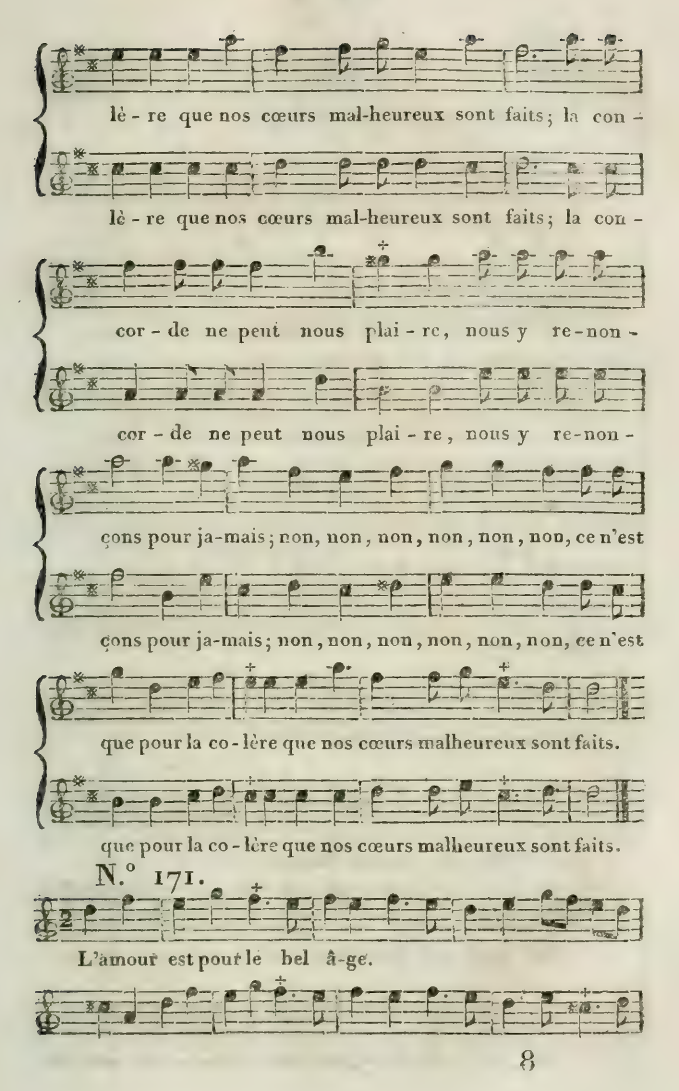

toi qui, pour pu - nir le goût co-quet des bel - les, con -
1.re fois.
2.e fois.
duis à leurs ge-noux cent fades ca-jo - leurs. C'est, etc.
N°. 153. Les Pelerins.
N.° 154. Les Rats.
N.° 155.
Sanga-ri-de, ce jour est un grand jour pour vous.

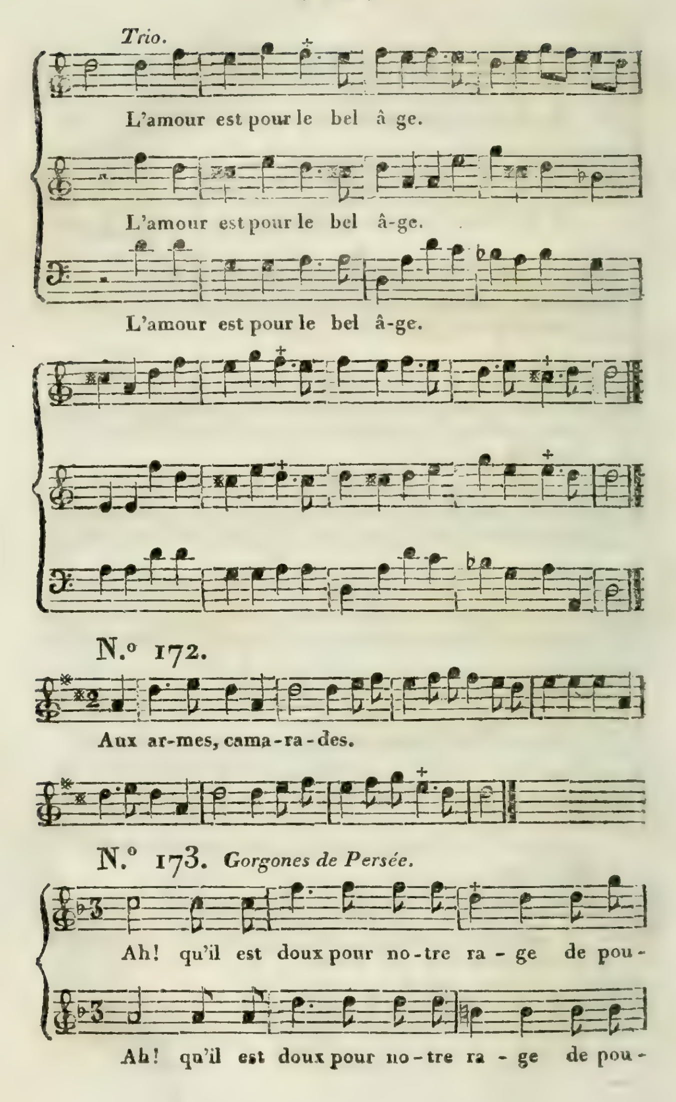

N.° 156.
Oui, je t'ai-me, l'a-mour mê-me.
N.° 157.
Mathieu, grace à Dieu, ma femme est mor-te.
N.° 158.
Ma mère étoit bien o-bli - geante.
N.° 159.
Amants, qui vous plaignez, vous ê - tes trop heureux.
N.° 160.
Je suis la fleur des garçons du vil - la - ge.
N.° 161. De Phaëton.
Dans cet-te pai-si-ble re-trai-te.

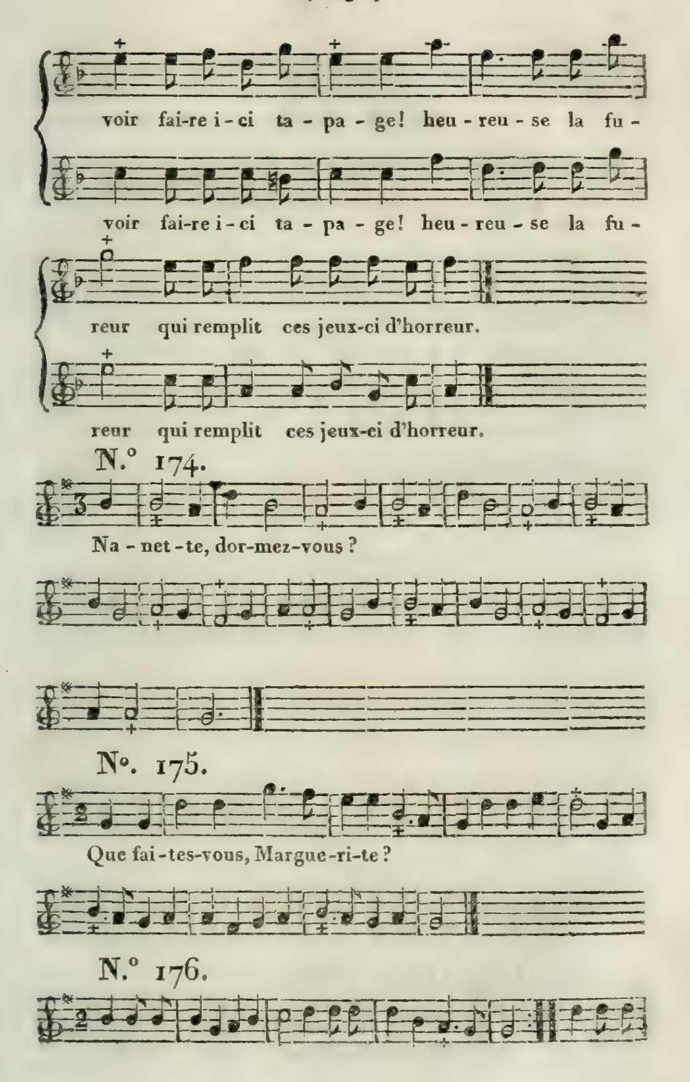

N.° 162.
Quel plai-sir d'ai-mer sans contrainte.
N.° 163.
L'amant qu'un feu trop vif pres-se, croit que le parfait bon-
heur est de voir toujours sa maî - tresse, sans que rien
trouble son ar-deur; c'est l'er-reur d'un jeu-ne esprit;
à Cy-thè-re l'on en rit.
N.° 164.
Adieu, paniers, vendan-ges sont fai - tes.

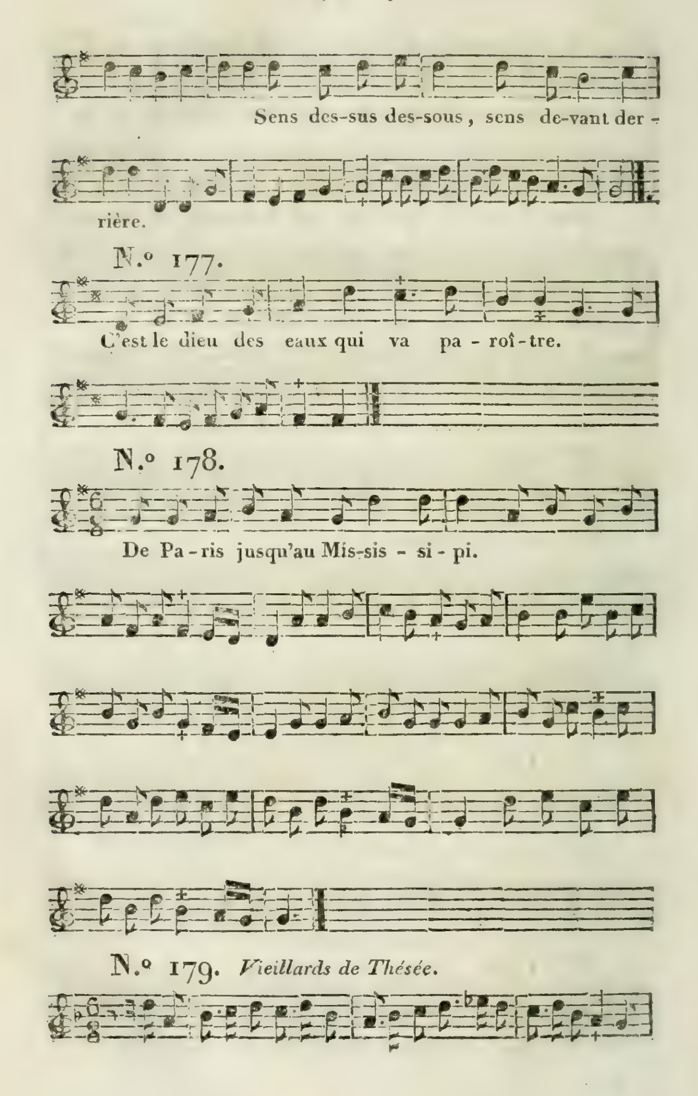

N.° 165.
Ma rai-son s'en va beau train.
N.° 166.
L'autre nuit j'aperçus en songe.
N°. 167.
Vi-vent les gueux.
N.° 168.

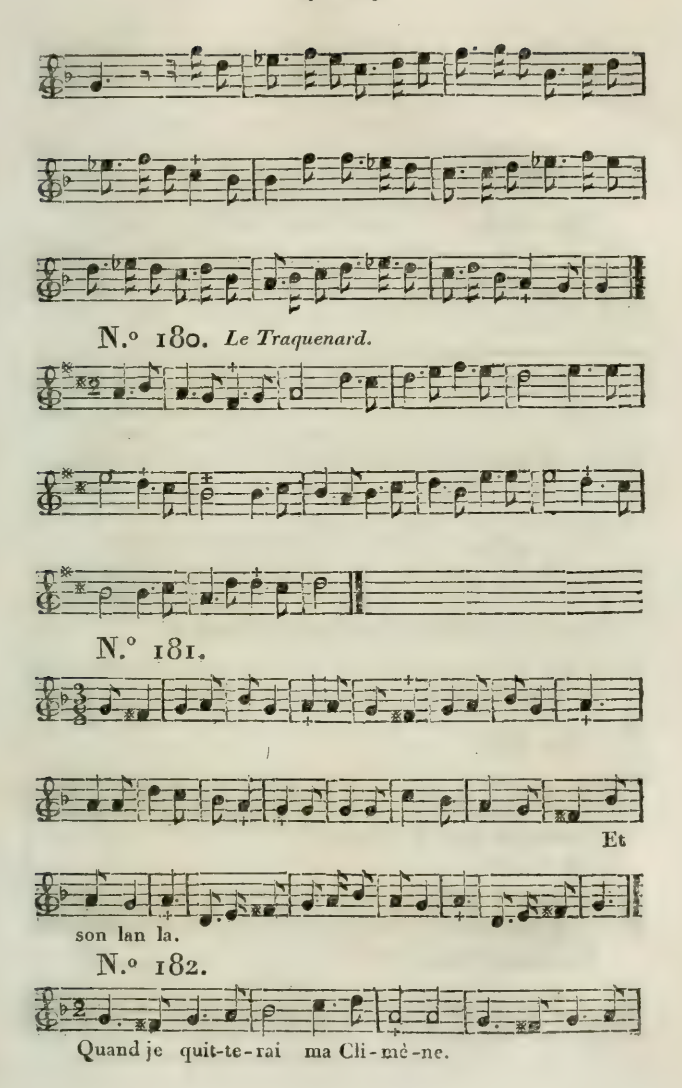

Gar -
dons nos moutons, Li - sette.
N.o 169.
Ne ri - ez point de nos u - sa - ges ; sans le sa -
voir, dans vos mé - - nages, vous ê-tes dans le mê-me
cas : ma - ris de France, en vo-tre absen-ce, vous a-vez
aus - si vos hul - las.
N.o 170. Gorgones de Persée.
Non, non, non, non, ce n'est que pour la co-
Non, non, non, non, ce n'est que pour la co-

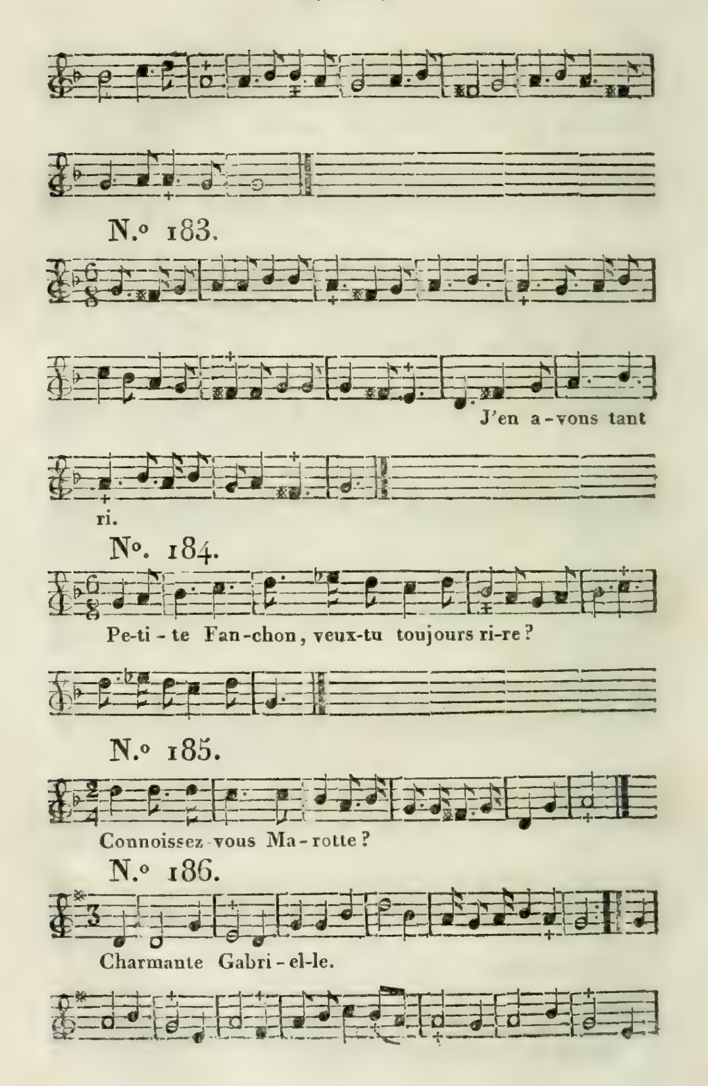

lè - re que nos cœurs mal-heureux sont faits; la con -
lè - re que nos cœurs mal-heureux sont faits; la con -
cor - de ne peut nous plai - re, nous y re-non -
cor - de ne peut nous plai - re, nous y re-non -
çons pour ja-mais; non, non, non, non, non, non, ce n'est
çons pour ja-mais; non, non, non, non, non, non, ce n'est
que pour la co - lère que nos cœurs malheureux sont faits.
que pour la co - lère que nos cœurs malheureux sont faits.
N.° 171.
L'amour est pour le bel â-ge.

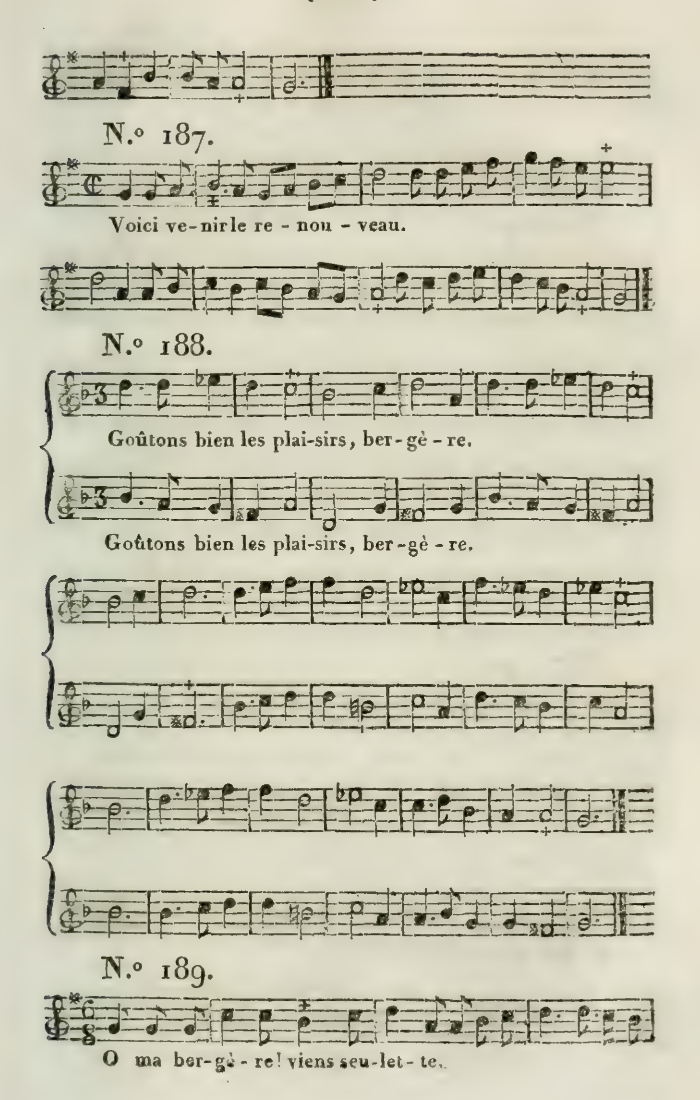

Trio.
L'amour est pour le bel â ge.
L'amour est pour le bel â-ge.
L'amour est pour le bel â-ge.
N.° 172.
Aux ar-mes, cama-ra-des.
N.° 173. Gorgones de Persée.
Ah! qu'il est doux pour no-tre ra - ge de pou -
Ah! qu'il est doux pour no-tre ra - ge de pou -

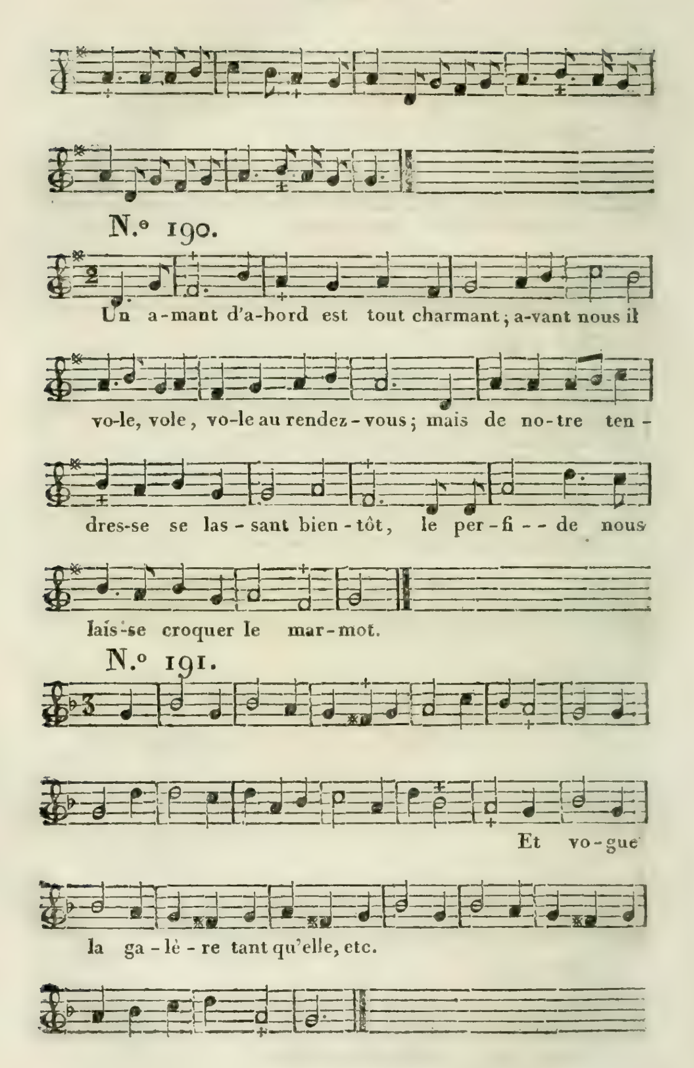

voir fai-re i-ci ta-pa-ge! heu-reu-se la fu-
voir fai-re i-ci ta-pa-ge! heu-reu-se la fu-
reur qui remplit ces jeux-ci d'horreur.
reur qui remplit ces jeux-ci d'horreur.
N.° 174.
Na-net-te, dor-mez-vous ?
N°. 175.
Que fai-tes-vous, Margue-ri-te ?
N.° 176.

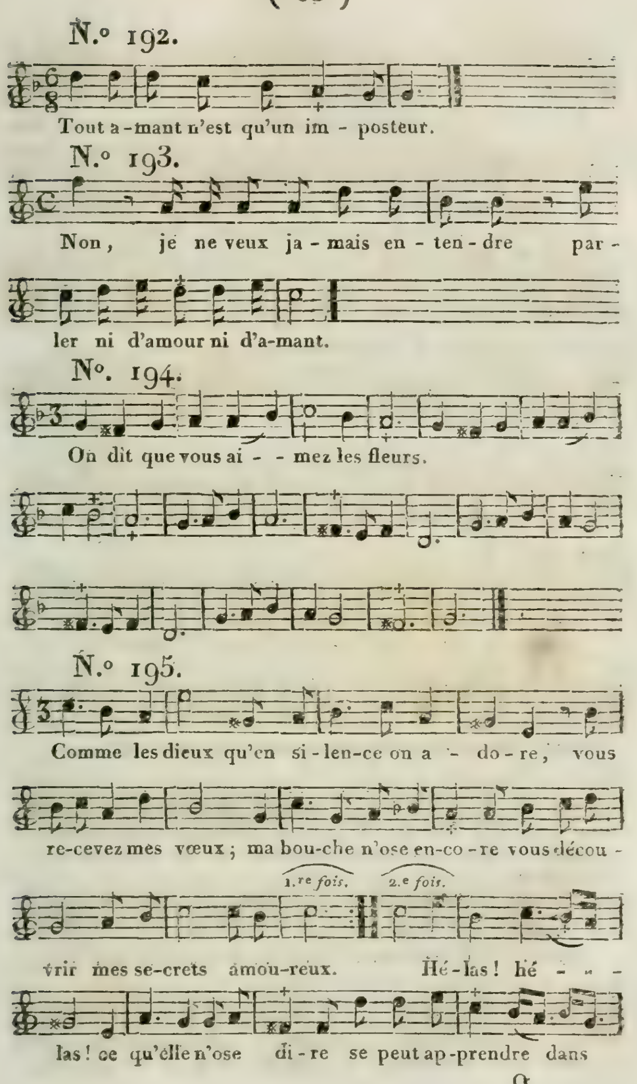

Sens des-sus des-sous, sens de-vant der -
rière.
N.° 177.
C'est le dieu des eaux qui va pa - roî - tre.
N.° 178.
De Pa - ris jusqu'au Mis-sis - si - pi.
N.° 179. Vieillards de Thésée.

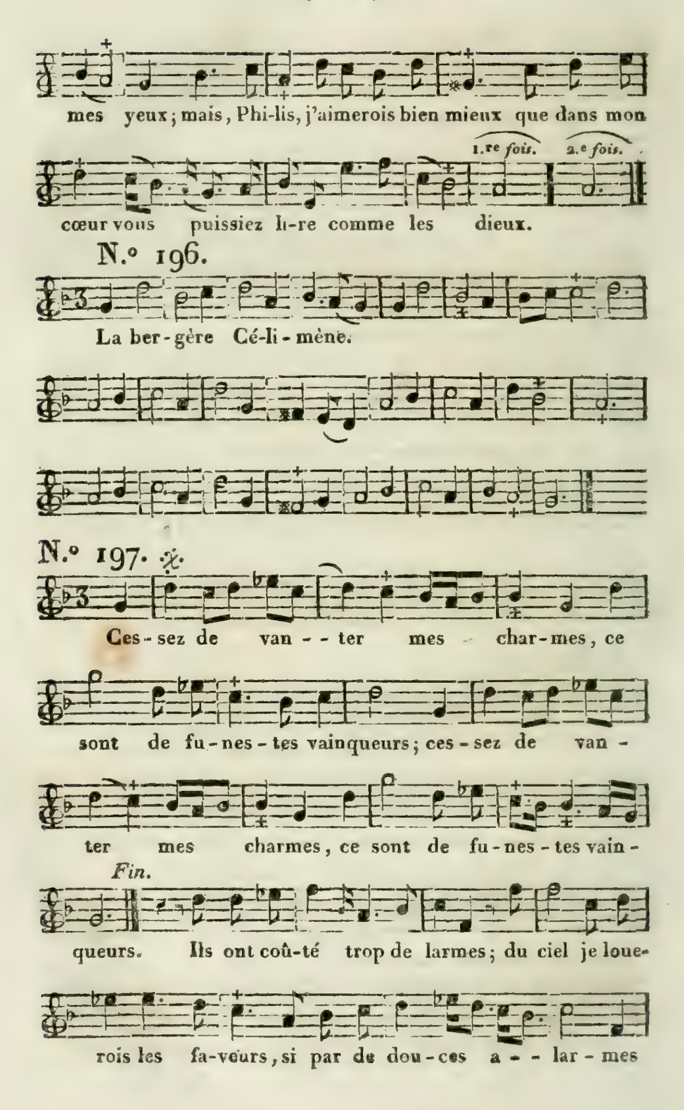

N.° 180. Le Traquenard.
N.° 181.
Et
son lan la.
N.° 182.
Quand je quit-te-rai ma Cli-mè-ne.

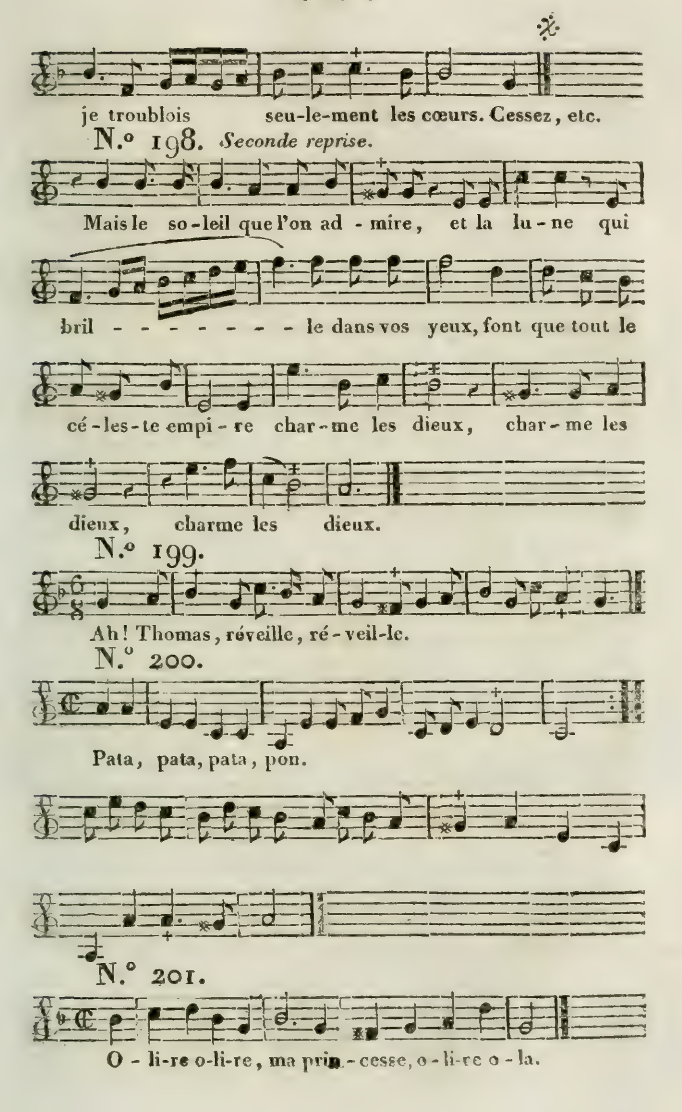

N.° 183.
J'en a-vons tant
ri.
N°. 184.
Pe-ti - te Fan-chon, veux-tu toujours ri-re ?
N.° 185.
Connoissez-vous Ma-rotte ?
N.° 186.
Charmante Gabri-el-le.


N.° 187.
Voici ve-nir le re - nou - veau.
N.° 188.
Goûtons bien les plai-sirs, ber-gè - re.
Goûtons bien les plai-sirs, ber-gè - re.
N.° 189.
O ma ber-gè - re! viens seu-let - te.

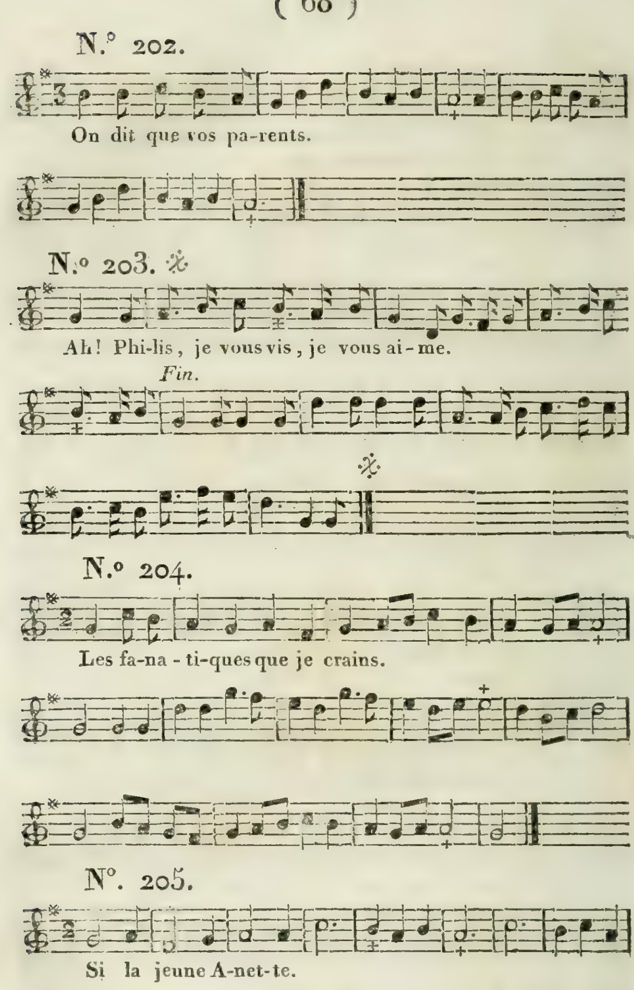

N.° 190.
Un a-mant d'a-bord est tout charmant; a-vant nous il
vo-le, vole, vo-le au rendez-vous; mais de no-tre ten-
dres-se se las-sant bien-tôt, le per-fi--de nous
lais-se croquer le mar-mot.
N.° 191.
Et vo-gue
la ga-lè-re tant qu'elle, etc.


N.° 192.
Tout a-mant n'est qu'un im - posteur.
N.° 193.
Non, je ne veux ja - mais en - ten - dre par -
ler ni d'amour ni d'a-mant.
N°. 194.
On dit que vous ai - - mez les fleurs.
N.° 195.
Comme les dieux qu'en si - len-ce on a - do - re, vous
re-cevez mes vœux ; ma bou-che n'ose en-co - re vous décou -
1.re fois.
2.e fois.
vrir mes se-crets amou-reux. Hé - las ! hé - - -
las ! ce qu'elle n'ose di - re se peut ap-prendre dans

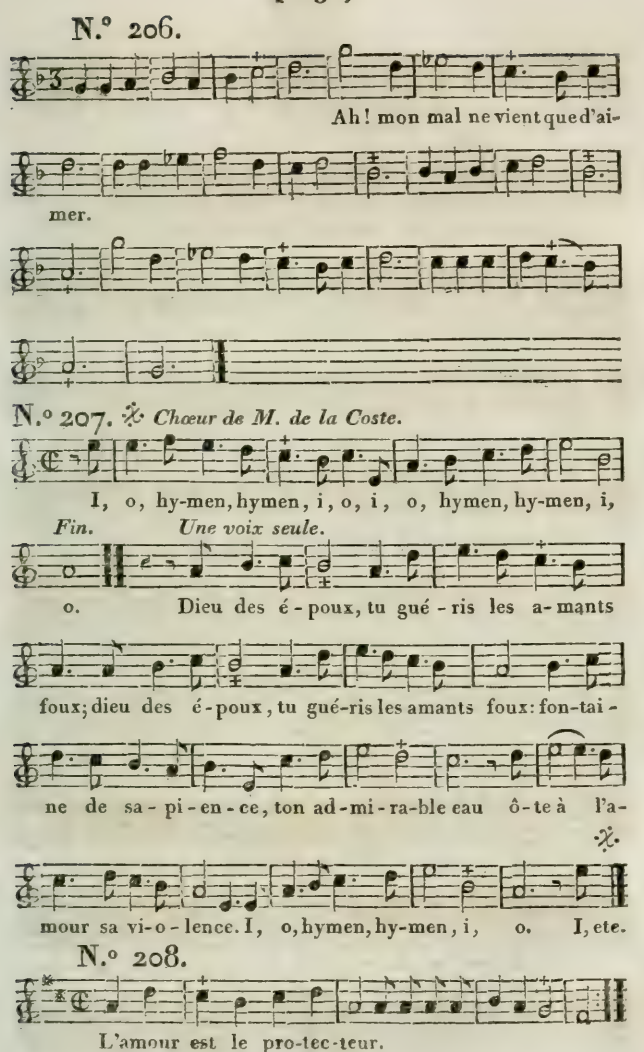

mes yeux; mais, Phi-lis, j'aimerois bien mieux que dans mon
1.re fois. 2.e fois.
cœur vous puissiez li-re comme les dieux.
N.° 196.
La ber-gère Cé-li-mène.
N.° 197.
Ces-sez de van--ter mes char-mes, ce
sont de fu-nes-tes vainqueurs; ces-sez de van-
ter mes charmes, ce sont de fu-nes-tes vain-
Fin.
queurs. Ils ont coû-té trop de larmes; du ciel je loue-
rois les fa-veurs, si par de dou-ces a--lar-mes

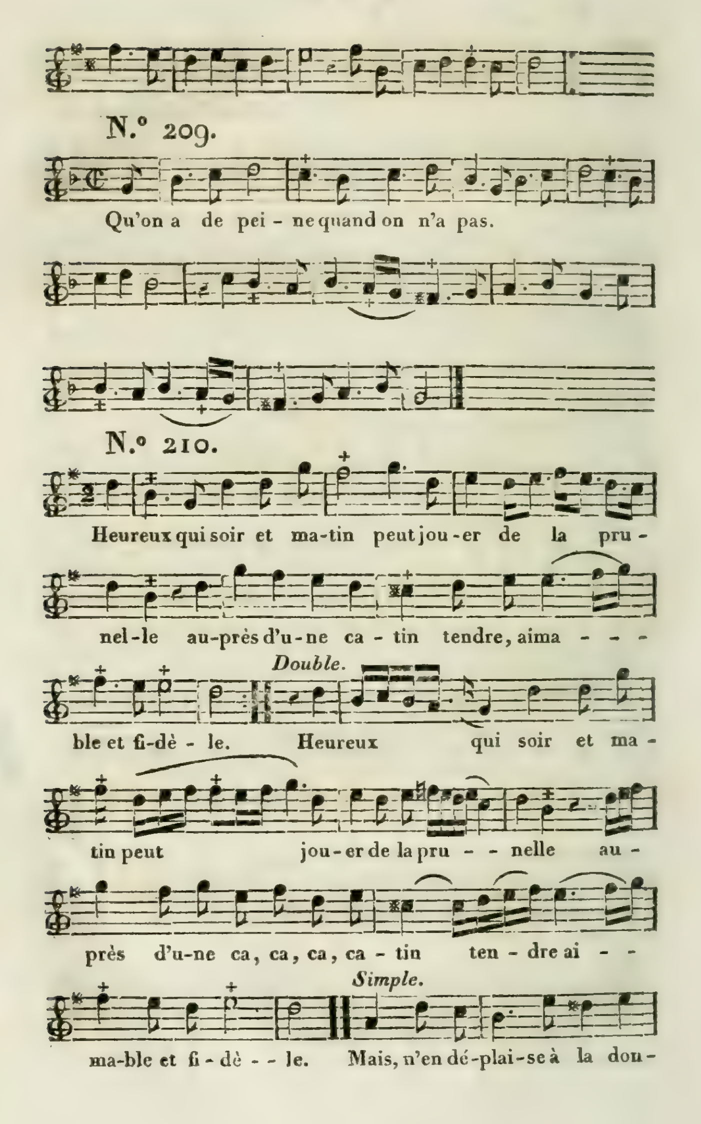

je troublois seu-le-ment les cœurs. Cessez, etc.
N.° 198. Seconde reprise.
Mais le so-leil que l'on ad - mire, et la lu - ne qui
bril - - - - - - - - le dans vos yeux, font que tout le
cé - les - te empi - re char - me les dieux, char - me les
dieux, charme les dieux.
N.° 199.
Ah! Thomas, réveille, ré - veil-le.
N.° 200.
Pata, pata, pata, pon.
N.° 201.
O - li-re o-li-re, ma prin - cesse, o - li-re o - la.
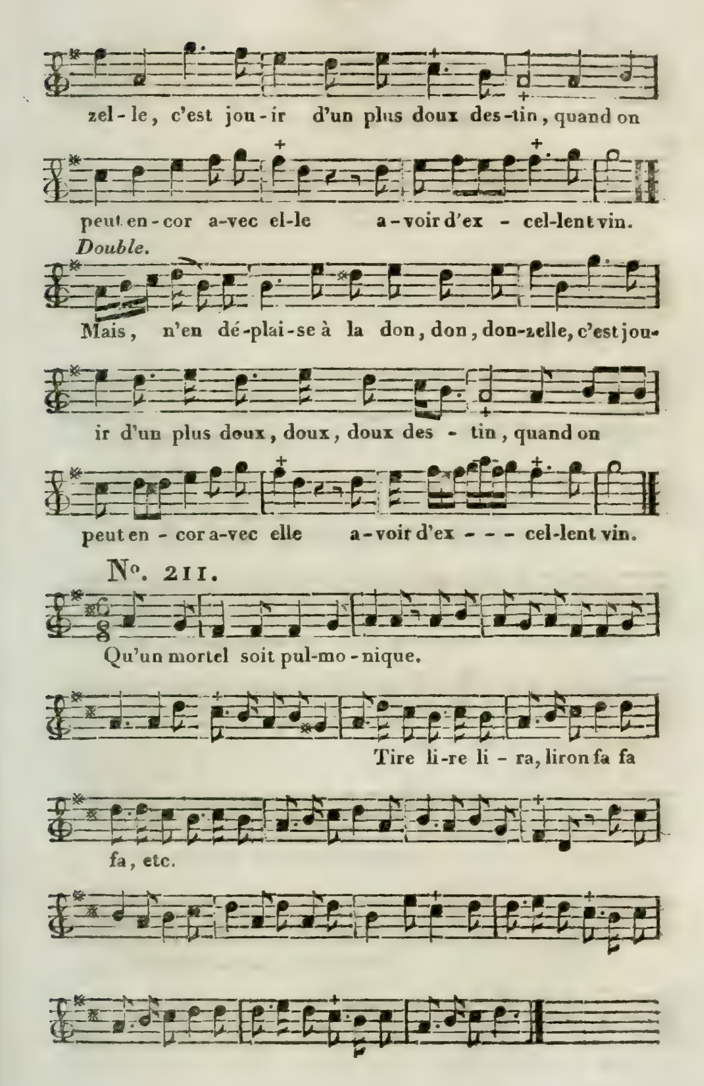
N.° 202.

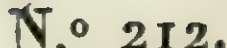

On dit que vos pa-rents.
N.° 203.
Ah! Phi-lis, je vous vis, je vous ai-me.
Fin.
N.° 204.
Les fa-na - ti-ques que je crains.
N°. 205.
Si la jeune A-net-te.

N.° 206.


Ah! mon mal ne vient que d'ai-
mer.
N.° 207. Chœur de M. de la Coste.
I, o, hy-men, hymen, i, o, i, o, hymen, hy-men, i,
Fin. Une voix seule.
o. Dieu des é - poux, tu gué - ris les a- mants
foux; dieu des é - poux, tu gué-ris les amants foux: fon-tai -
ne de sa - pi - en - ce, ton ad - mi - ra-ble eau ô - te à l'a-
mour sa vi- o - lence. I, o, hymen, hy-men, i, o. I, etc.
N.° 208.
L'amour est le pro-tec-teur.


N.° 209.
Qu'on a de pei - ne quand on n'a pas.
N.° 210.
Heureux qui soir et ma-tin peut jou - er de la pru -
nel - le au-près d'u-ne ca - tin tendre, aima - - -
Double.
ble et fi-dè - le. Heureux qui soir et ma -
tin peut jou - er de la pru - - nelle au -
près d'u-ne ca, ca, ca, ca - tin ten - dre ai - -
Simple.
ma-ble et fi - dè - - le. Mais, n'en dé-plai-se à la dou -


zel - le, c'est jou - ir d'un plus doux des -tin, quand on
peut en - cor a-vec el-le a - voir d'ex - cel-lent vin.
Double.
Mais, n'en dé-plai-se à la don, don, don-zelle, c'est jou-
ir d'un plus doux, doux, doux des - tin, quand on
peut en - cor a-vec elle a - voir d'ex - - - cel-lent vin.
No. 211.
Qu'un mortel soit pul-mo - nique.
Tire li-re li - ra, liron fa fa
fa, etc.



N.° 212.

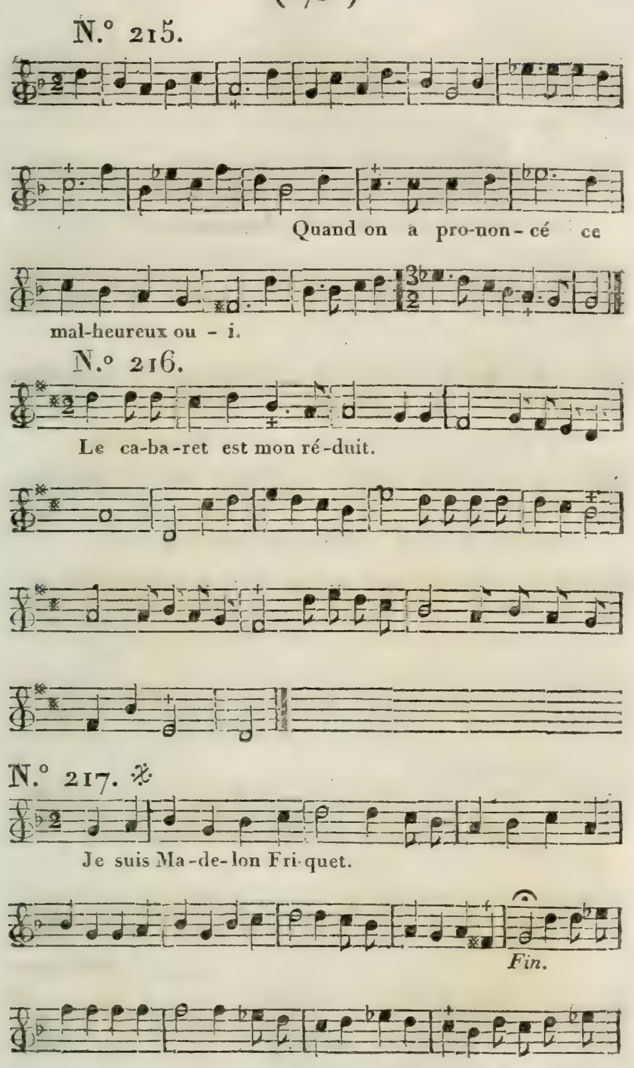
Philis en cherchant son a-mant.
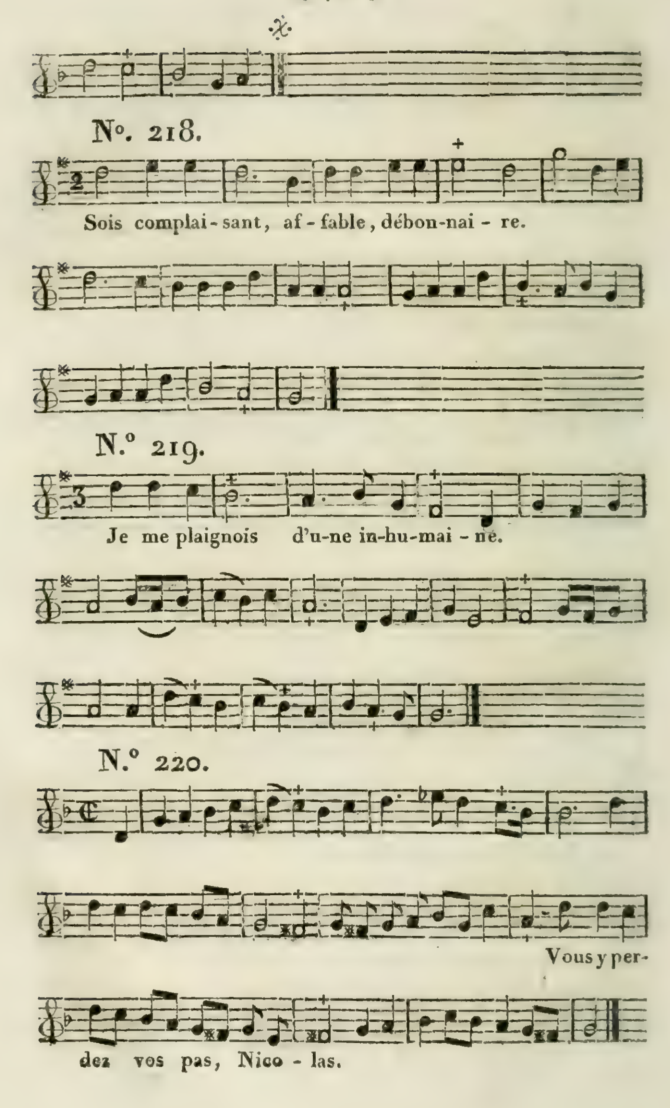
N.° 213.
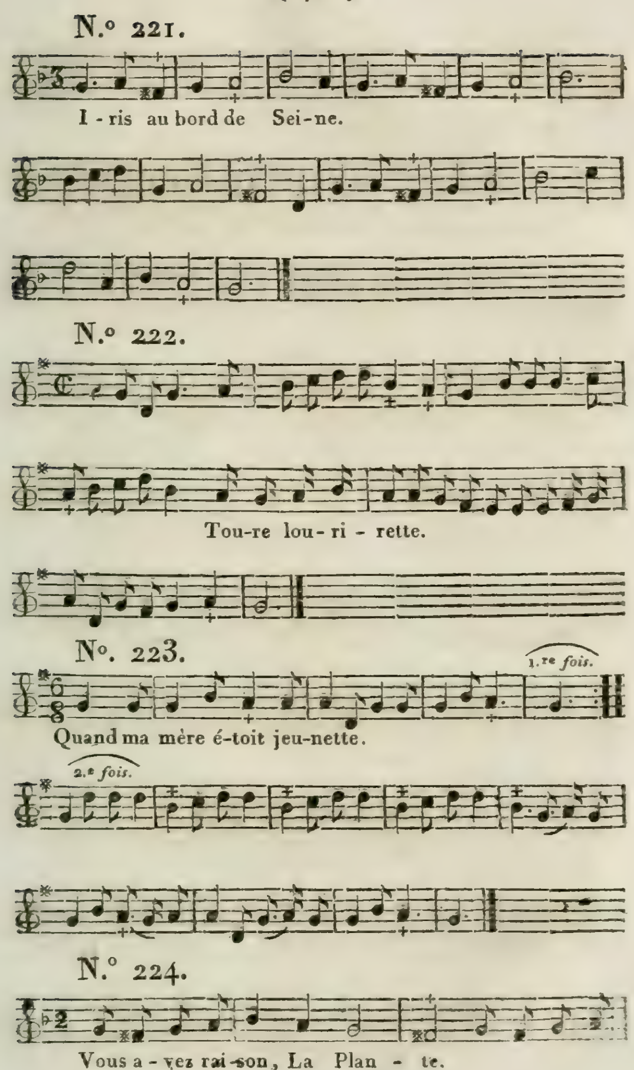
Qu'un pe-tit maître a-mou-reux fasse tout pour être heu-
reux, c'est le monde à l'or-di-nai-re; mais qu'il fas-se
l'empres-sé a-près qu'il a su nous plai-re, c'est le
monde ren-ver-sé.

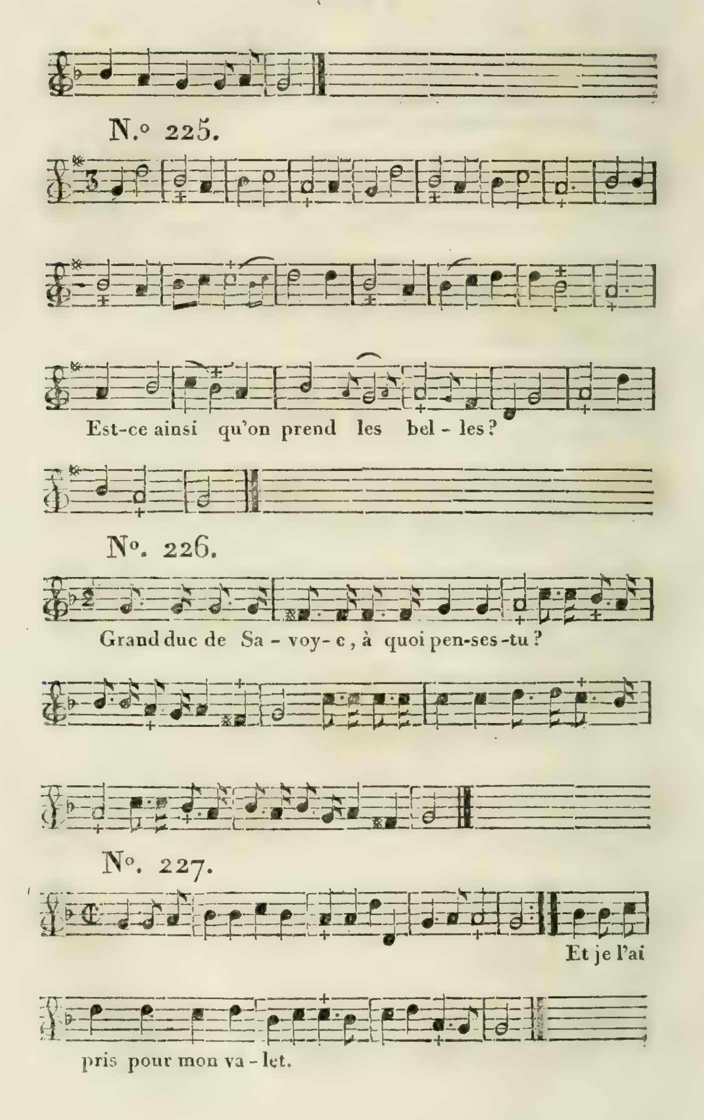
N.° 214.

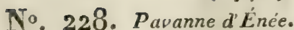
Ti-que ti-que taqué, et lon lan
la.


N.° 215.
Quand on à pro-non-cé ce
mal-heureux ou - i.
N.° 216.
Le ca-ba-ret est mon ré-duit.
N.° 217.
Je suis Ma-de-lon Fri-quet.
Fin.


N°. 218.
Sois complai - sant, af - fable, débon-nai - re.
N.° 219.
Je me plaignois d'u-ne in-hu-mai - ne.
N.° 220.
Vous y per-
dez vos pas, Nico - las.


N.° 221.
I - ris au bord de Sei - ne.
N.° 222.
Tou-re lou - ri - rette.
N°. 223.
1.re fois.
Quand ma mère é-toit jeu-nette.
2.e fois.
N.° 224.
Vous a - vez rai - son, La Plan - te.


N.o 225.
Est-ce ainsi qu'on prend les bel - les ?
No. 226.
Grand duc de Sa - voy- e, à quoi pen-ses -tu ?
No. 227.
Et je l'ai
pris pour mon va - let.



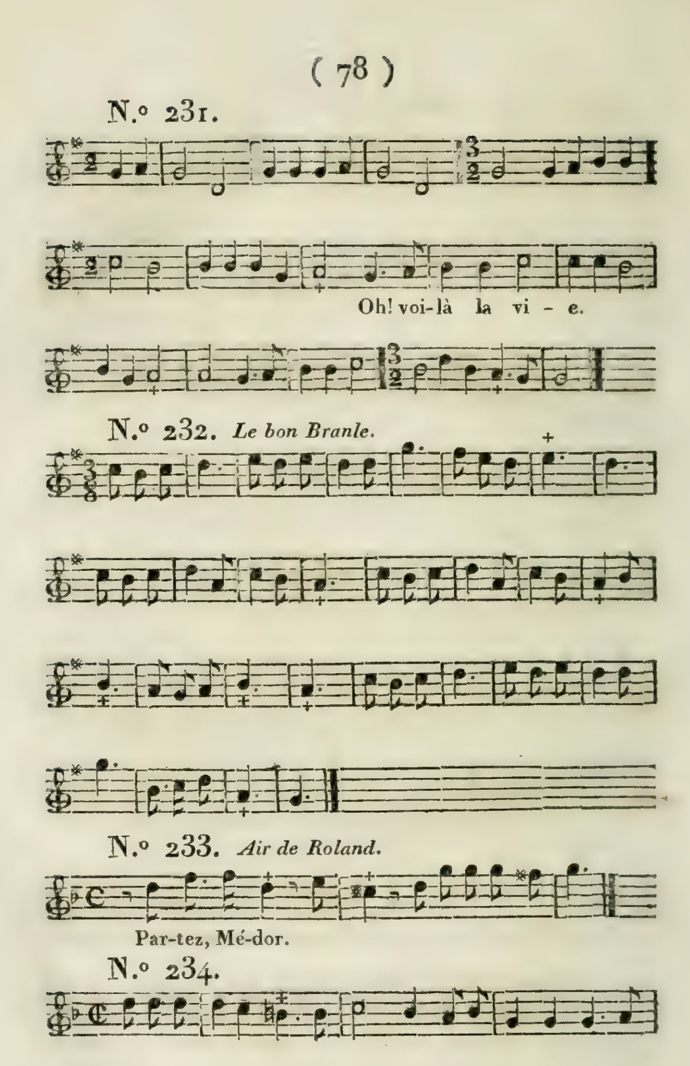
N°. 228. *Pavanne d'Énée.*

N.° 229.

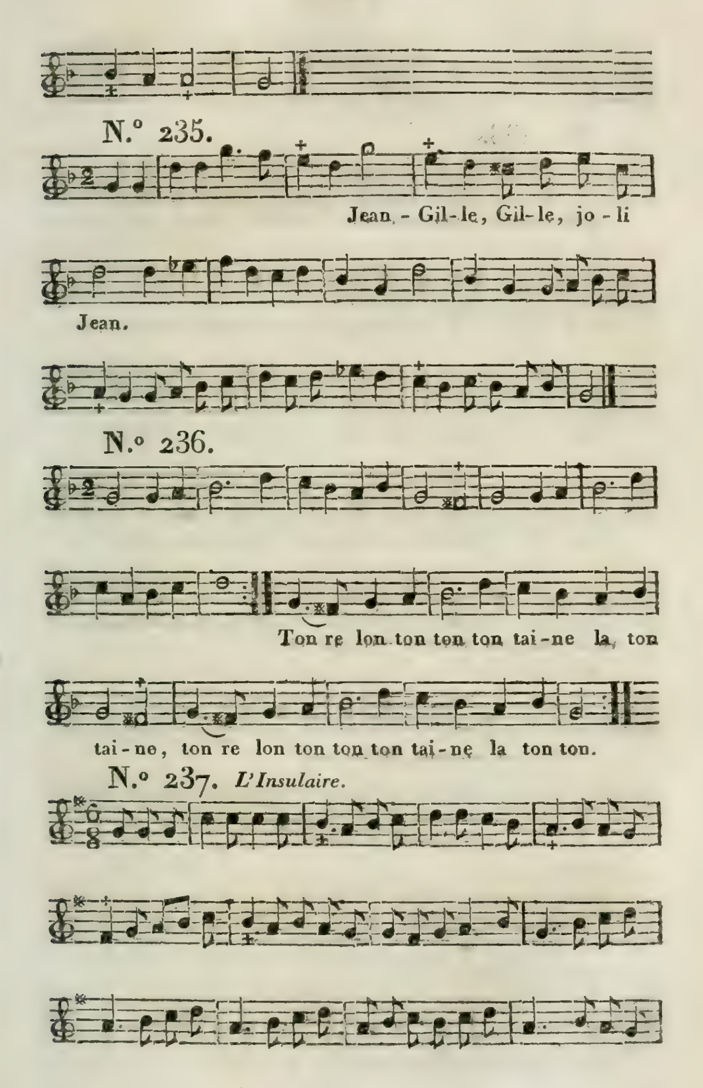
Ma-da- me Thomas épouse Lu-cas ; cé-lé-brons ce ma - ri - a-ge : el-le a-git en femme sa - ge; il sait dé-jà son tra - cas, il est fait à son ména - ge.

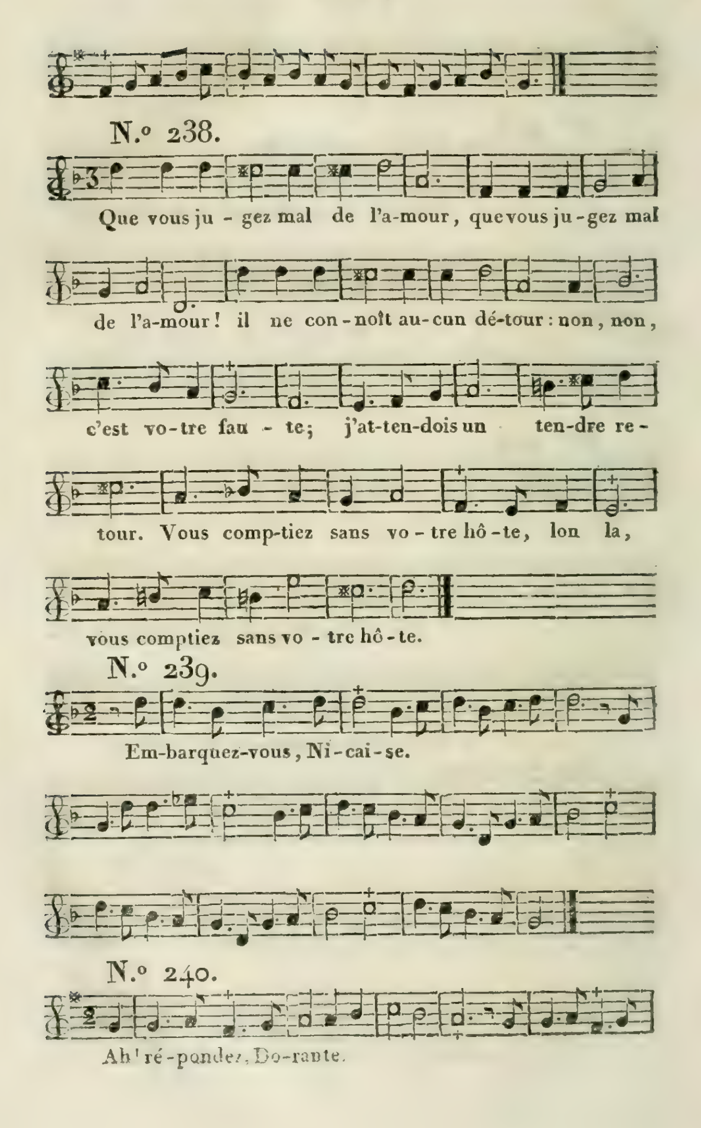
N.° 230.

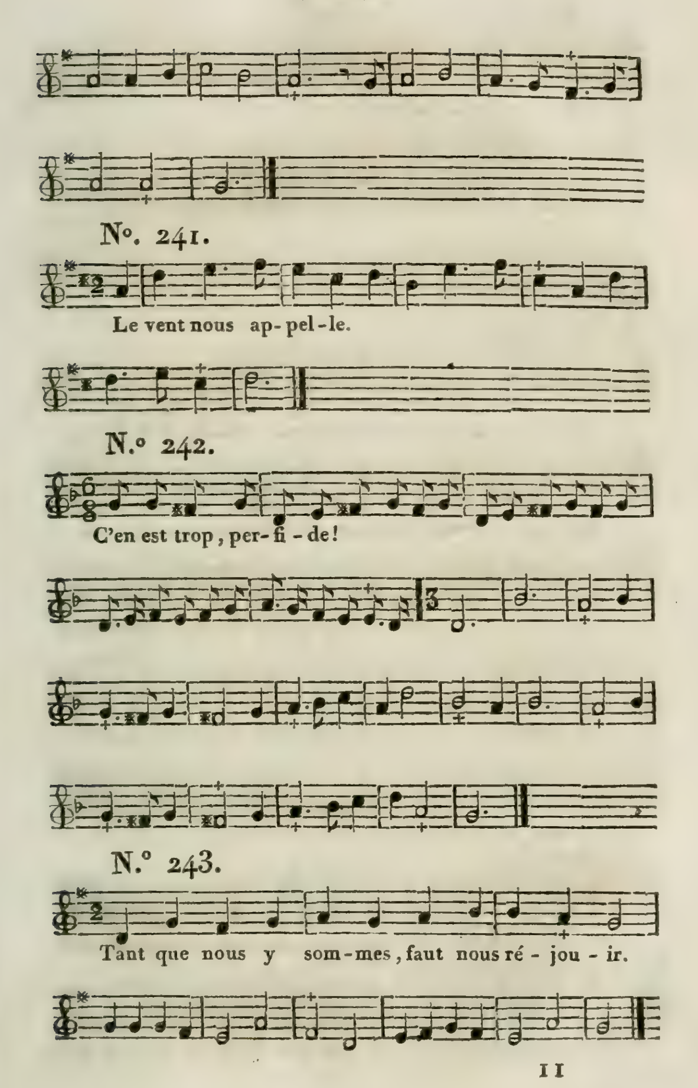
Ma-da - me Thomas, en pre-nant Lu-cas , vous pre-nez la fleur de Nanterre ; vous ô - tez au dieu des combats un vrai Fier-à - bras, un fou-dre de guer - re.

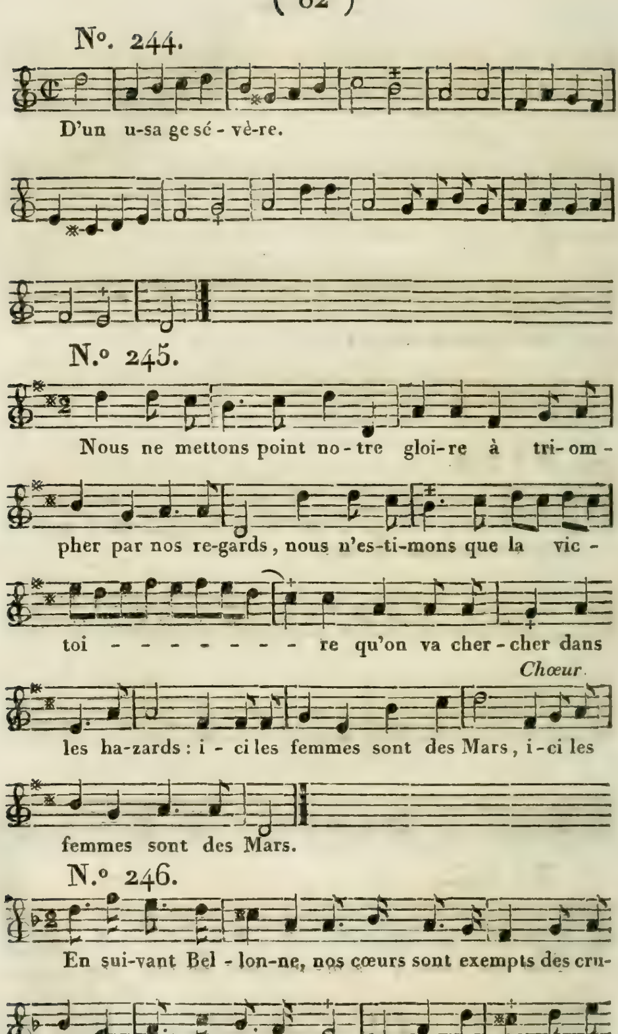


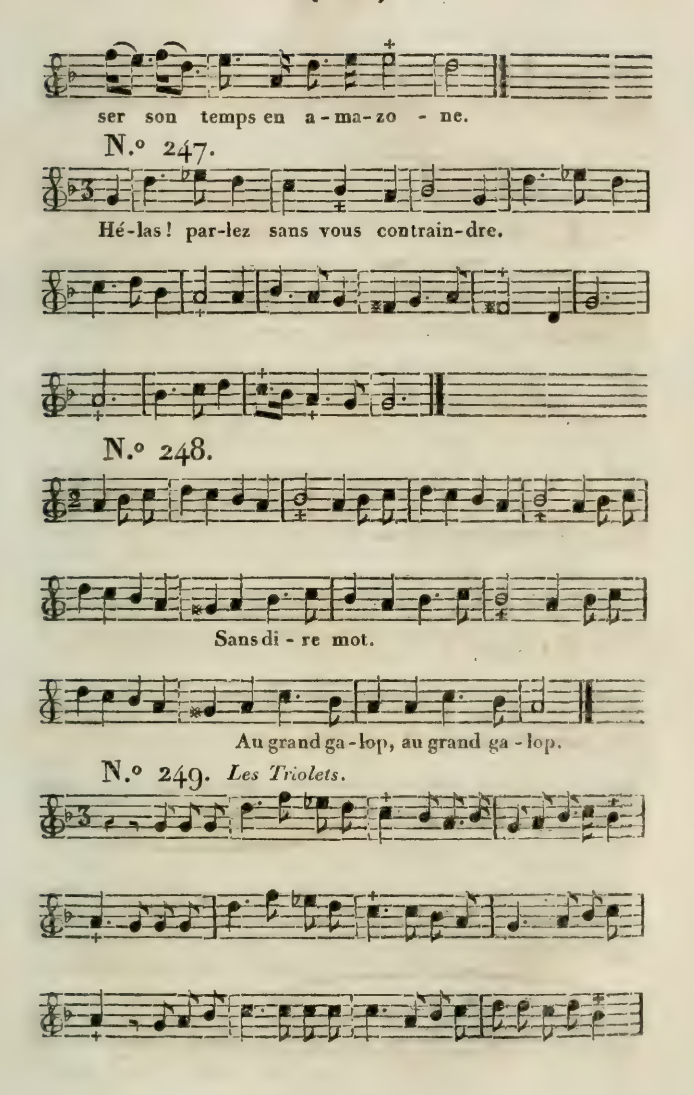
Bon, bon, bon, que le vin est bon.

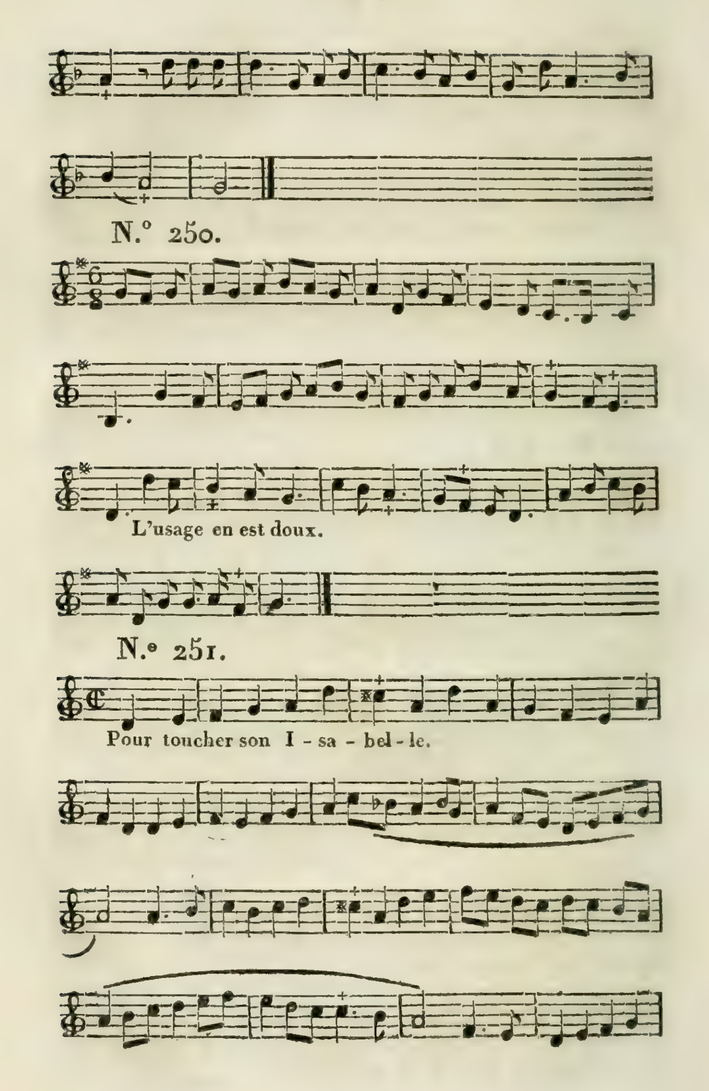

N.° 235.
Jean - Gil-le, Gil-le, jo - li
Jean.
N.° 236.
Ton re lon ton ton ton tai-ne la, ton
tai-ne, ton re lon ton ton ton tai-ne la ton ton.
N.° 237. L'Insulaire.

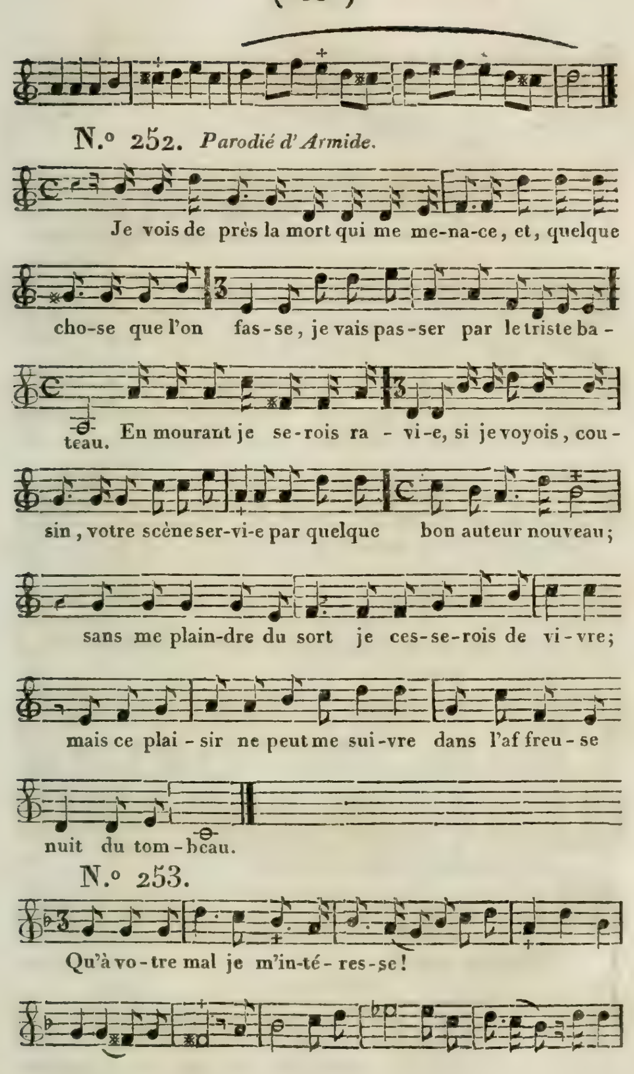

N.° 238.
Que vous ju - gez mal de l'a-mour, que vous ju-gez mal
de l'a-mour! il ne con-noît au-cun dé-tour : non, non,
c'est vo-tre fau - te; j'at-ten-dois un ten-dre re -
tour. Vous comp-tiez sans vo - tre hô - te, lon la,
vous comptiez sans vo - tre hô - te.
N.° 239.
Em-barquez-vous, Ni - cai - se.
N.° 240.
Ah! ré - pondez, Do-rante.


N°. 241.
Le vent nous ap- pel - le.
N.° 242.
C'en est trop, per- fi - de!
3
N.° 243.
Tant que nous y som - mes, faut nous ré - jou - ir.

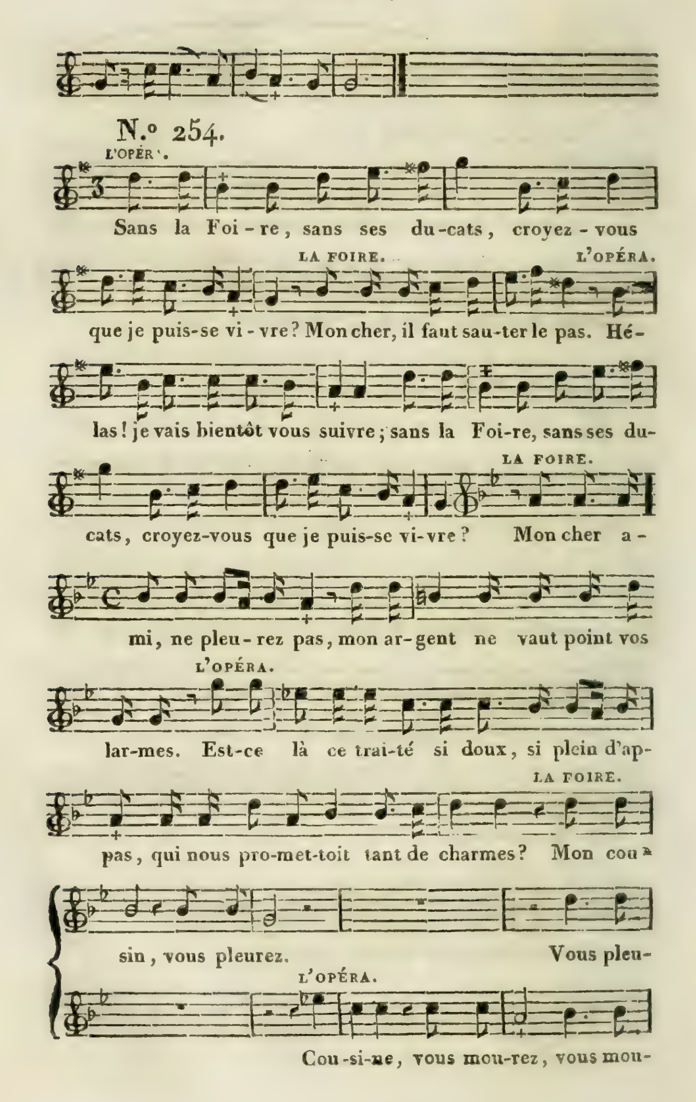

N°. 244.
D'un u-sa ge sé - vè-re.
N.° 245.
Nous ne mettons point no - tre gloi - re à tri - om -
pher par nos re-gards, nous n'es-ti-mons que la vic -
toi - - - - - - - - re qu'on va cher - cher dans
Chœur
les ha-zards : i - ci les femmes sont des Mars, i-ci les
femmes sont des Mars.
N.° 246.
En sui-vant Bel - lon-ne, nos cœurs sont exempts des cru-
els tourments que l'a-mour don - ne. Qu'il est doux de pas-

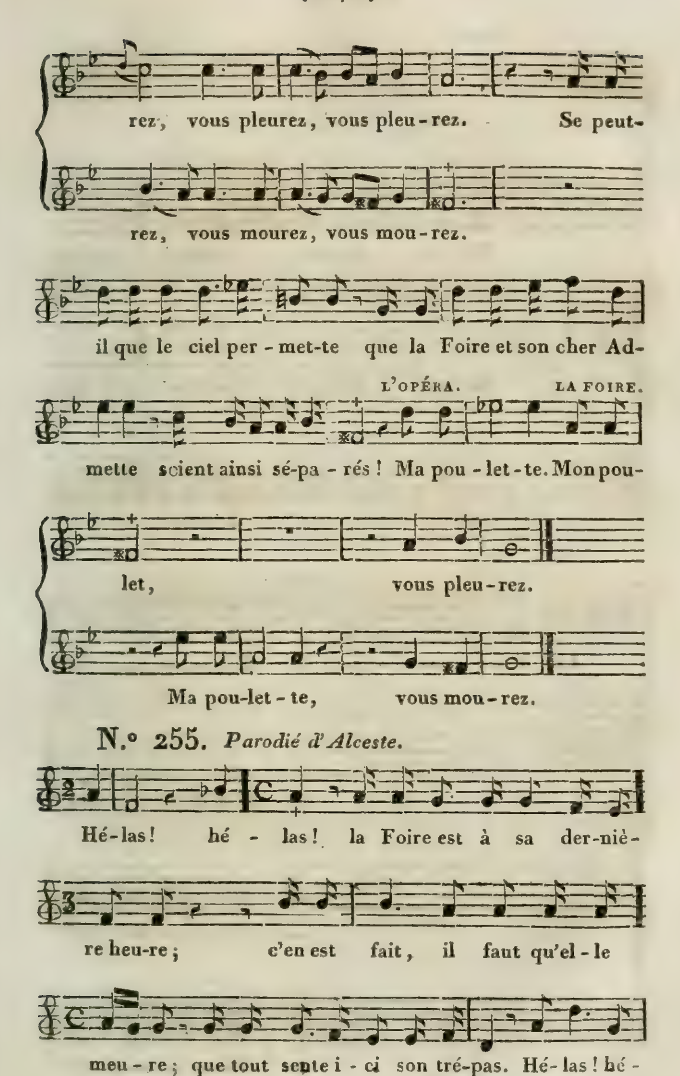

ser son temps en a-ma-zo - ne.
N.° 247.
Hé-las! par-lez sans vous contrain-dre.
N.° 248.
Sans di - re mot.
Au grand ga-lop, au grand ga-lop.
N.° 249. Les Triolets.

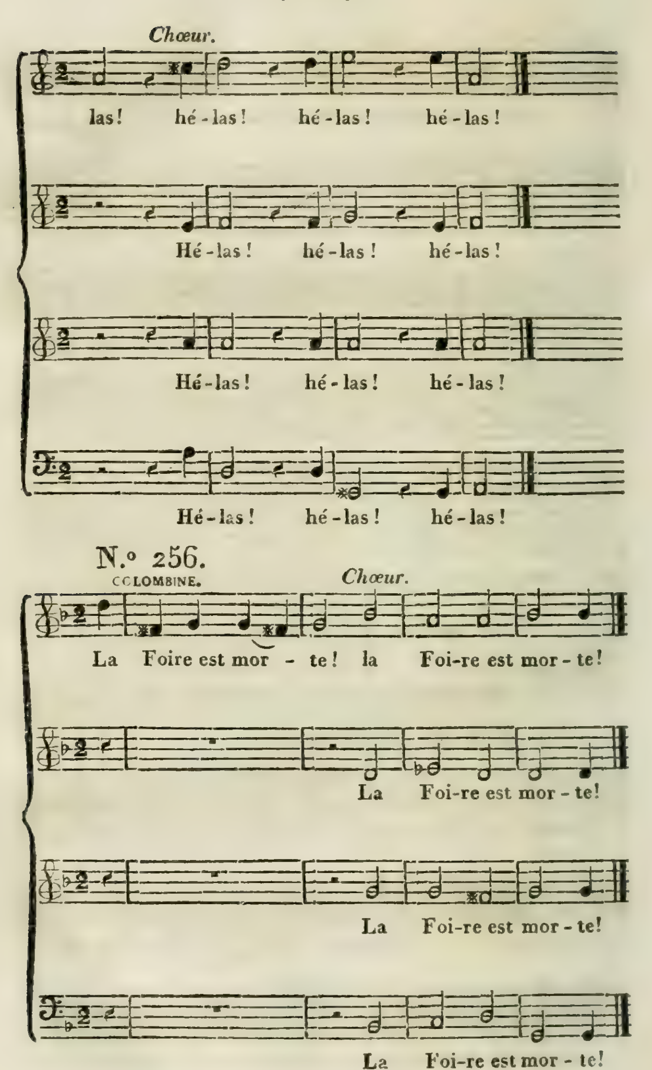

N.° 250.
L'usage en est doux.
N.° 251.
Pour toucher son I - sa - bel - le.
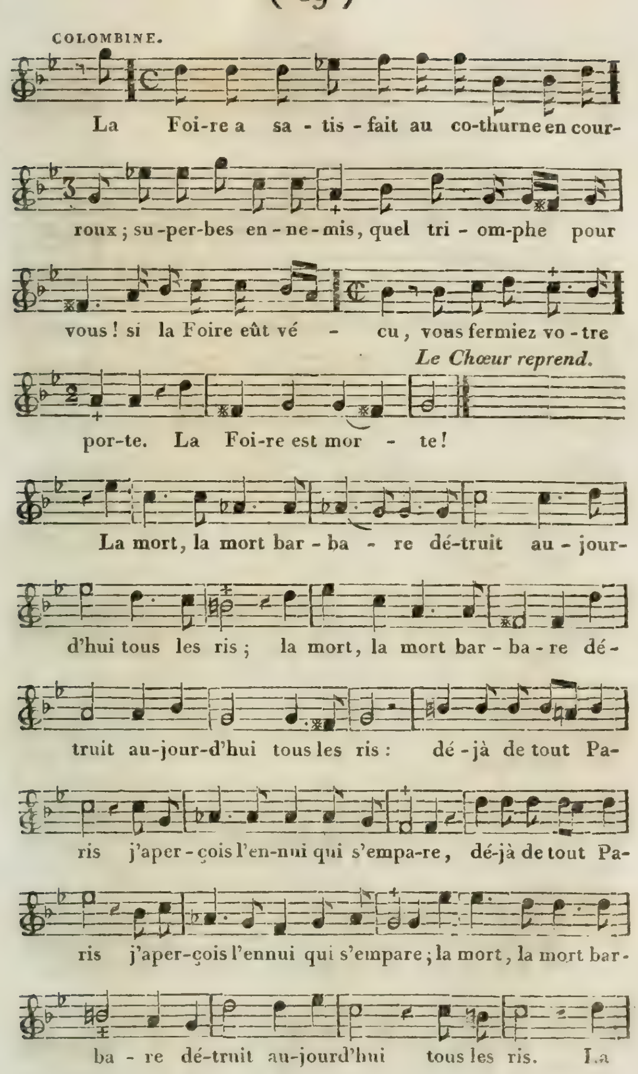

N.° 252. Parodié d'Armide.
Je vois de près la mort qui me me-na-ce, et, quelque
cho-se que l'on fas-se, je vais pas-ser par le triste ba-
teau. En mourant je se-rois ra - vi-e, si je voyois, cou-
sin, votre scène ser-vi-e par quelque bon auteur nouveau;
sans me plain-dre du sort je ces-se-rois de vi-vre;
mais ce plai - sir ne peut me sui-vre dans l'af freu-se
nuit du tom-beau.
N.° 253.
Qu'à vo-tre mal je m'in-té-res-se!

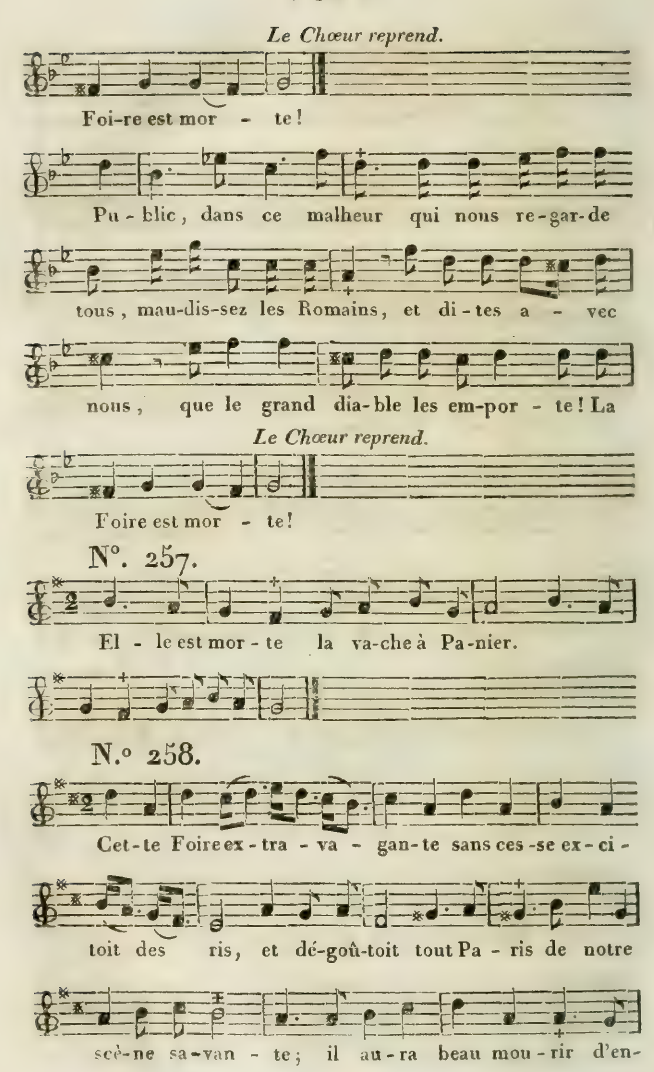
N.° 254.

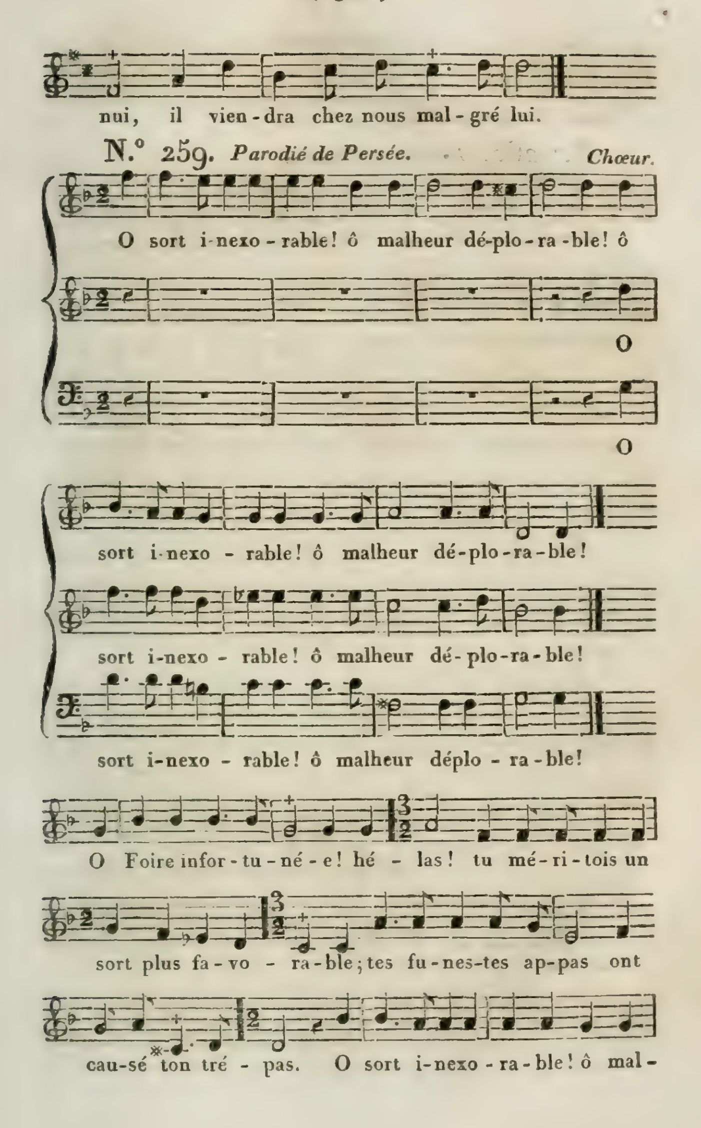

L'OPÉRA.
Sans la Foi - re, sans ses du-cats, croyez - vous
LA FOIRE.
L'OPÉRA.
que je puis-se vi - vre? Mon cher, il faut sau-ter le pas. Hé-
las! je vais bientôt vous suivre; sans la Foi-re, sans ses du-
LA FOIRE.
cats, croyez-vous que je puis-se vi-vre? Mon cher a -
mi, ne pleu - rez pas, mon ar- gent ne vaut point vos
L'OPÉRA.
lar-mes. Est-ce là ce trai-té si doux, si plein d'ap-
LA FOIRE.
pas, qui nous pro-met-toit tant de charmes? Mon cou-
sin, vous pleurez. Vous pleu-
L'OPÉRA.
Cou-si-ne, vous mou-rez, vous mou-


rez, vous pleurez, vous pleu-rez. Se peut-
rez, vous mourez, vous mou-rez.
il que le ciel per-met-te que la Foire et son cher Ad-
L'OPÉRA.
LA FOIRE.
mette scient ainsi sé-pa-rés ! Ma pou-let-te. Mon pou-
let, vous pleu-rez.
Ma pou-let-te, vous mou-rez.
N.° 255. Parodié d'Alceste.
Hé-las! hé-las! la Foire est à sa der-niè-
re heu-re; c'en est fait, il faut qu'el-le
meu-re; que tout sente i-ci son tré-pas. Hé-las! hé-

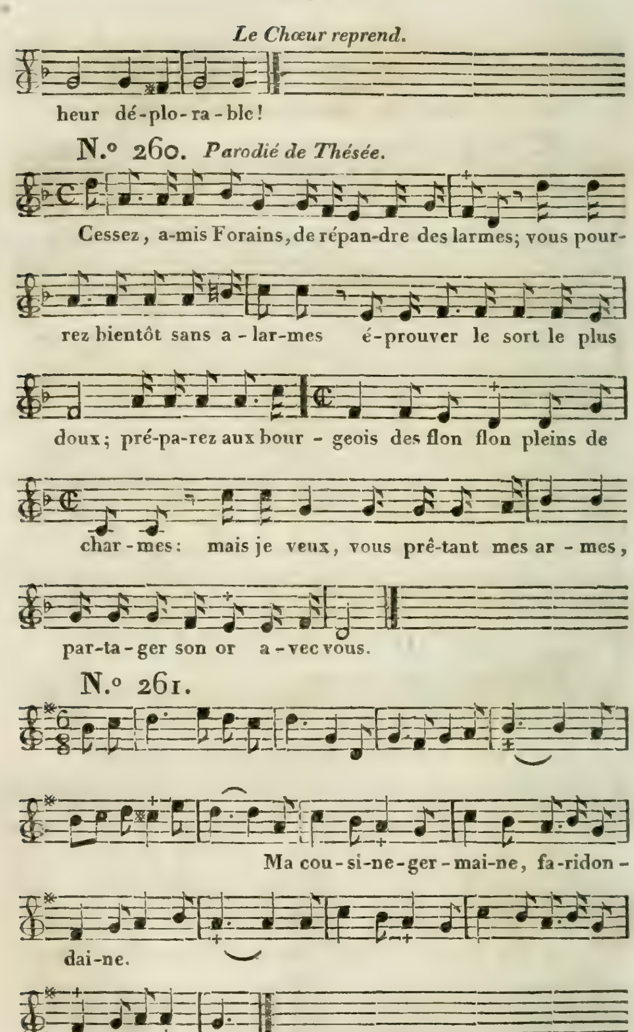

Chœur.
las! hé-las! hé-las! hé-las!
Hé-las! hé-las! hé-las!
Hé-las! hé-las! hé-las!
Hé-las! hé-las! hé-las!
N.o 256.
COLOMBINE.
Chœur.
La Foire est mor - te! la Foi-re est mor - te!
La Foi-re est mor - te!
La Foi-re est mor - te!
La Foi-re est mor - te!


COLOMBINE.
La Foi-re a sa - tis - fait au co-thurne en cour-
roux ; su-per-bes en - ne - mis, quel tri - om-phe pour
vous ! si la Foire eût vé - cu , vous fermiez vo - tre
Le Chœur reprend.
por-te. La Foi-re est mor - te !
La mort, la mort bar - ba - re dé-truit au - jour-
d'hui tous les ris ; la mort, la mort bar - ba - re dé-
truit au-jour-d'hui tous les ris : dé - jà de tout Pa-
ris j'aper - çois l'en-nui qui s'empa-re, dé-jà de tout Pa-
ris j'aper-çois l'ennui qui s'empare ; la mort, la mort bar-
ba - re dé-truit au-jourd'hui tous les ris. La


Le Chœur reprend.
Foi-re est mor - te!
Pu - blic, dans ce malheur qui nous re-gar-de
tous, mau-dis-sez les Romains, et di-tes a - vec
nous, que le grand dia-ble les em-por - te! La
Le Chœur reprend.
Foire est mor - te!
N°. 257.
El - le est mor - te la va-che à Pa-nier.
N.° 258.
Cet-te Foire ex - tra - va - gan-te sans ces-se ex-ci -
toit des ris, et dé-goû-toit tout Pa - ris de notre
scè-ne sa-van - te; il au-ra beau mou - rir d'en-


nui, il vien-dra chez nous mal-gré lui.
N.° 259. Parodié de Persée. Chœur.
O sort i-nexo-rable! ô malheur dé-plo-ra-ble! ô
O
O
sort i-nexo-rable! ô malheur dé-plo-ra-ble!
sort i-nexo-rable! ô malheur dé-plo-ra-ble!
sort i-nexo-rable! ô malheur déplo-ra-ble!
O Foire infor-tu-né-e! hé-las! tu mé-ri-tois un
sort plus fa-vo-ra-ble; tes fu-nes-tes ap-pas ont
cau-sé ton tré-pas. O sort i-nexo-ra-ble! ô mal-

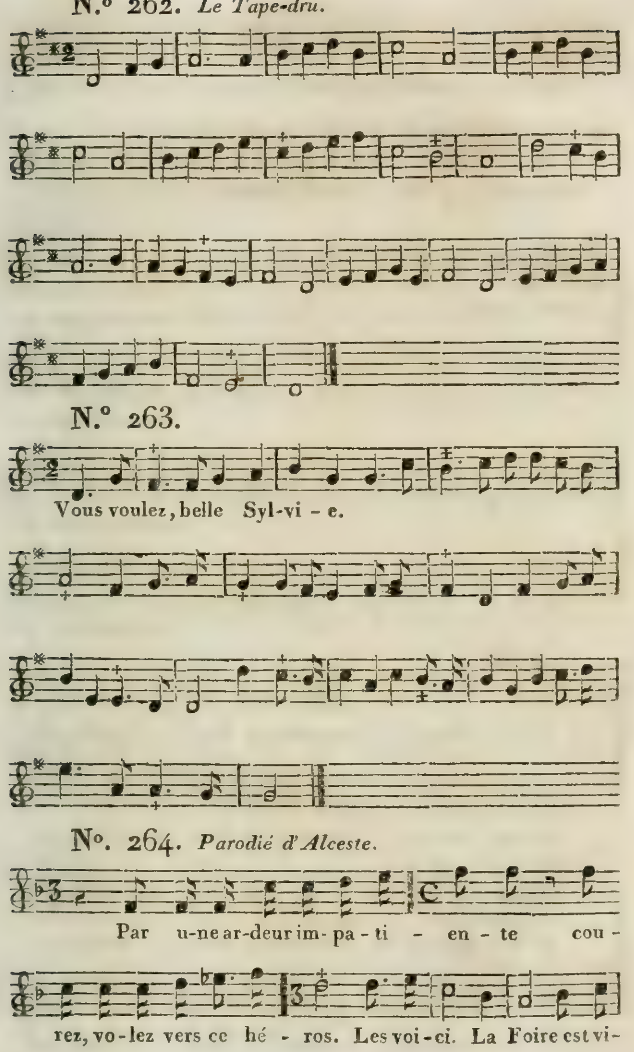
Le Chœur reprend.

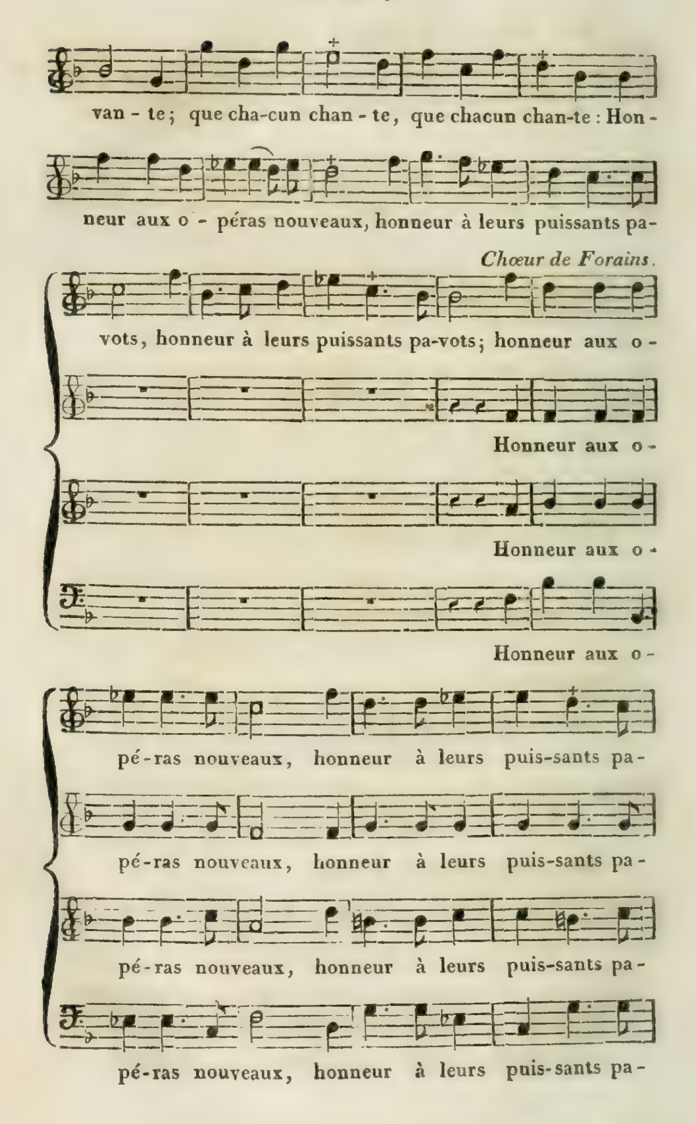


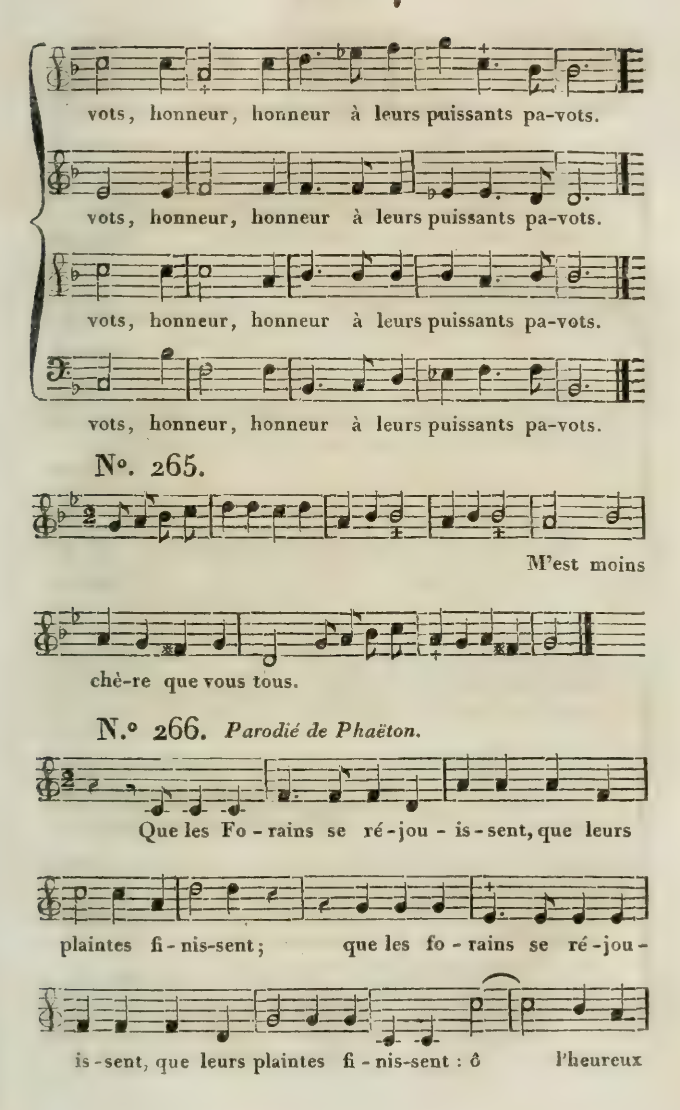
N.° 262. *Le Tape-dru.*

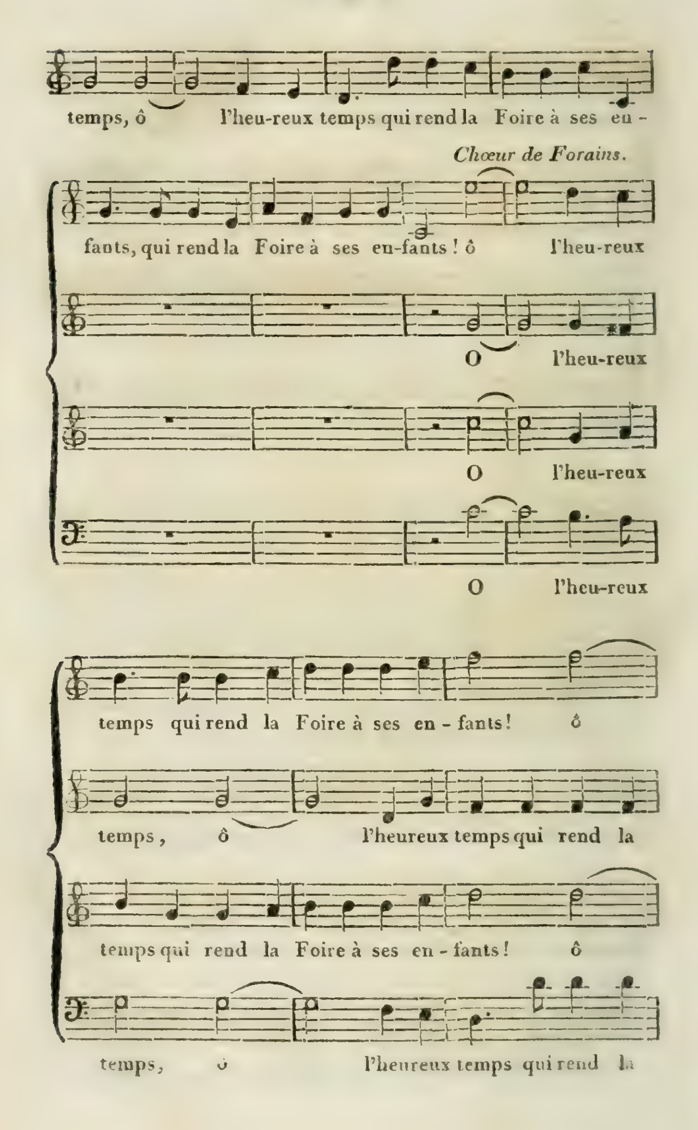
N.° 263.
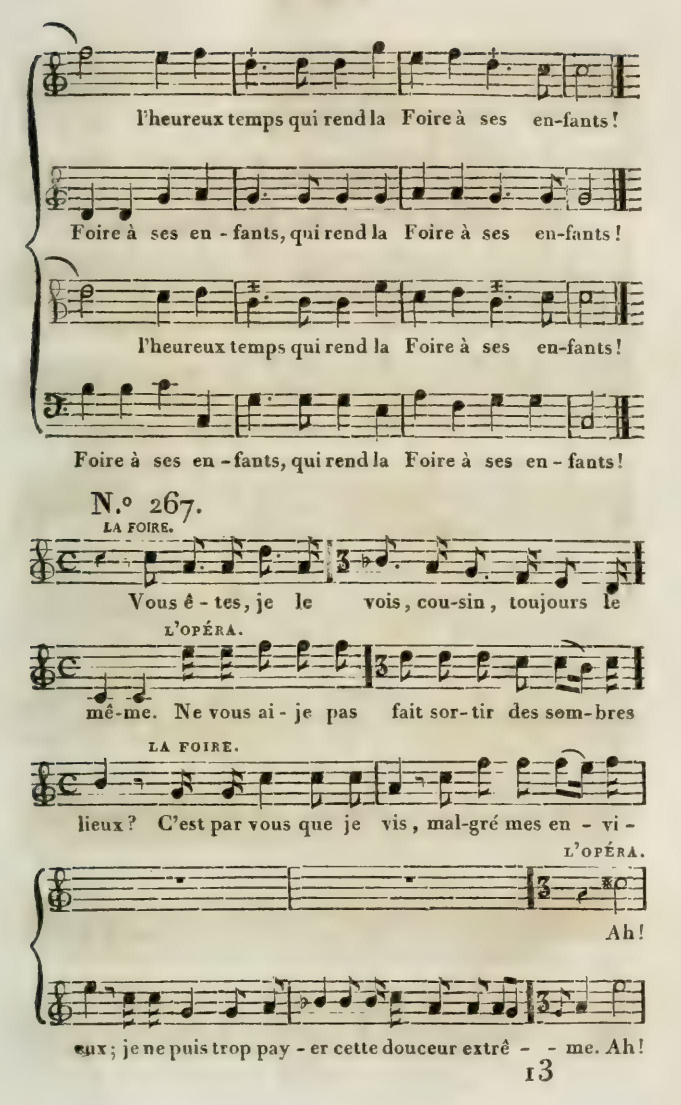
N°. 264. *Parodié d'Alceste.*

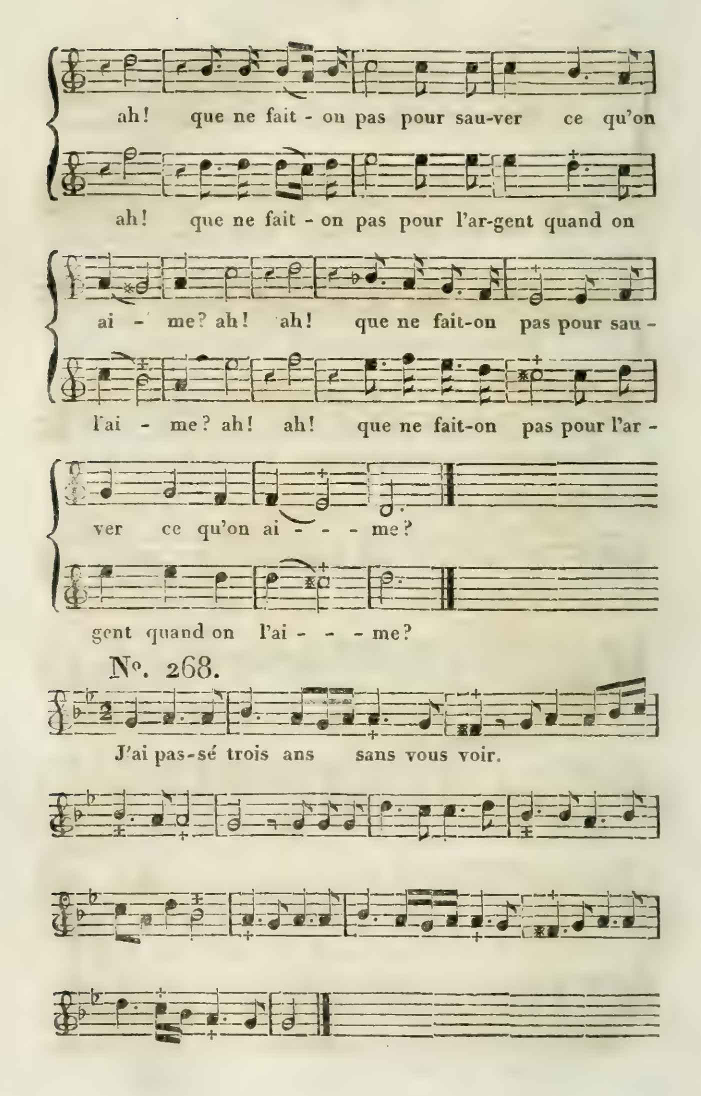


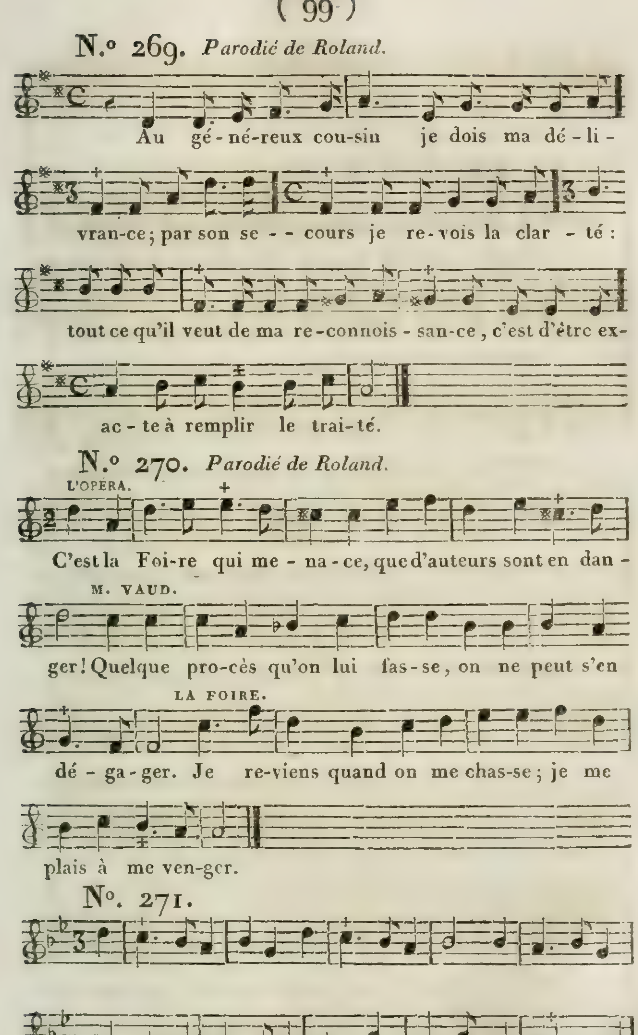

van - te ; que cha-cun chan - te , que chacun chan-te : Hon -
neur aux o - péras nouveaux, honneur à leurs puissants pa-
Chœur de Forains.
vots, honneur à leurs puissants pa-vots ; honneur aux o -
Honneur aux o -
Honneur aux o -
Honneur aux o -
pé-ras nouveaux, honneur à leurs puis-sants pa -
pé-ras nouveaux, honneur à leurs puis-sants pa -
pé-ras nouveaux, honneur à leurs puis-sants pa -
pé-ras nouveaux, honneur à leurs puis-sants pa -

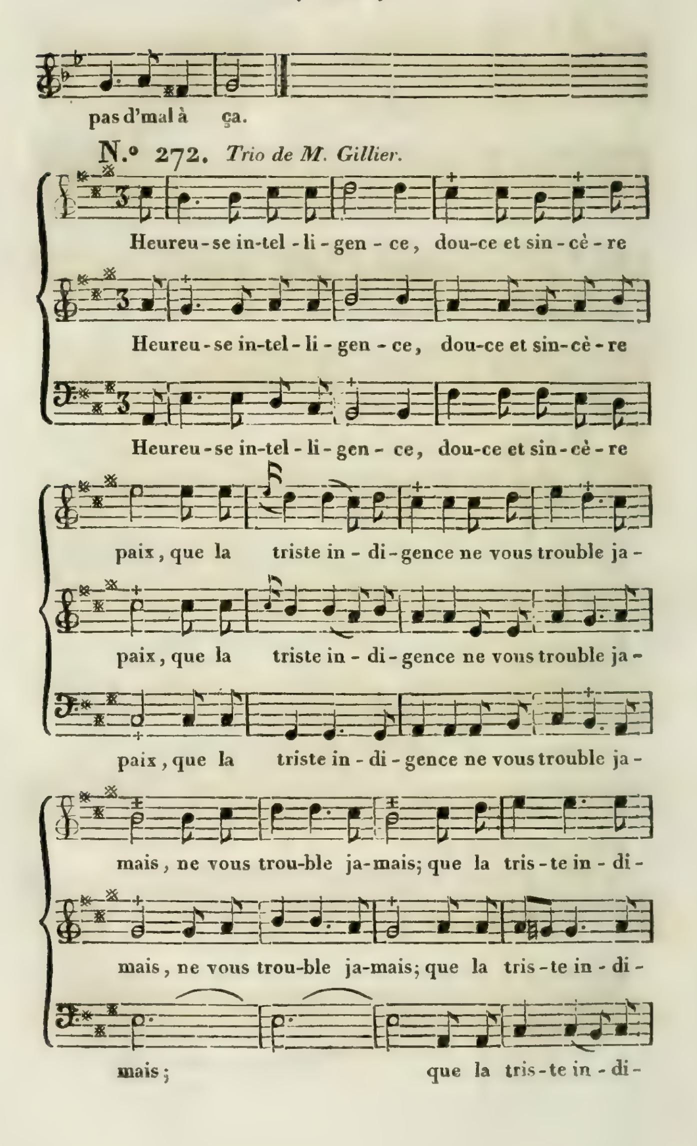

vots, honneur, honneur à leurs puissants pa-vots.
vots, honneur, honneur à leurs puissants pa-vots.
vots, honneur, honneur à leurs puissants pa-vots.
vots, honneur, honneur à leurs puissants pa-vots.
N°. 265.
M'est moins
chè-re que vous tous.
N.° 266. Parodié de Phaëton.
Que les Fo - rains se ré-jou - is-sent, que leurs
plaintes fi-nis-sent; que les fo - rains se ré-jou -
is-sent, que leurs plaintes fi - nis-sent : ô l'heureux

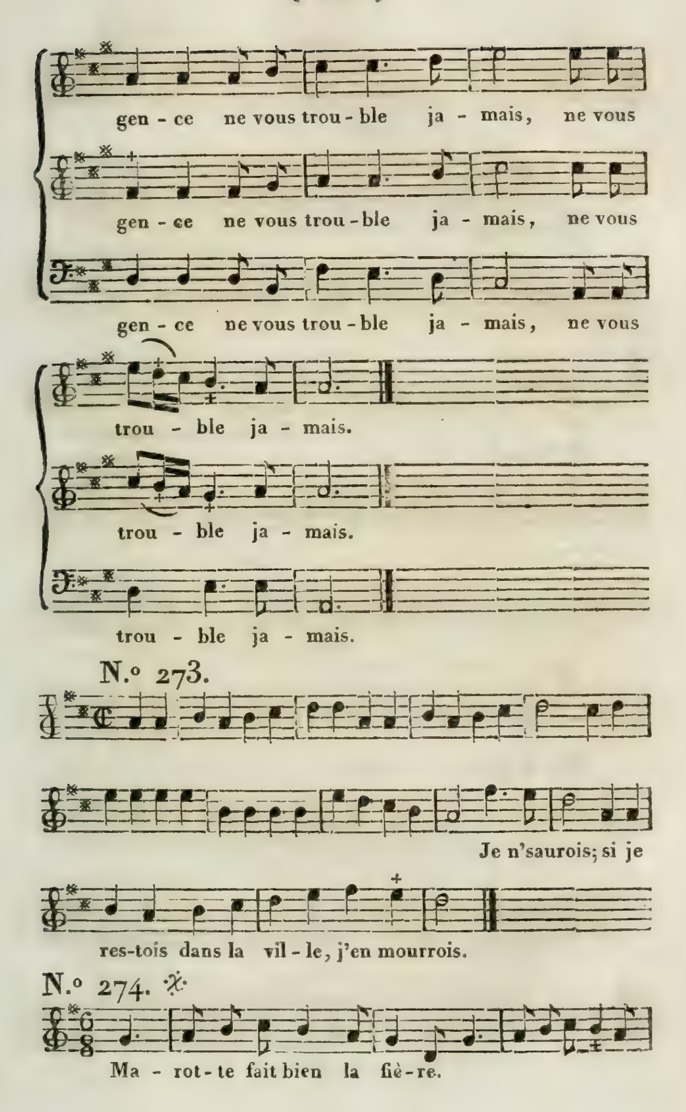

temps, ô l'heu-reux temps qui rend la Foire à ses en-
Chœur de Forains.
fants, qui rend la Foire à ses en-fants ! ô l'heu-reux
O l'heu-reux
O l'heu-reux
O l'heu-reux
temps qui rend la Foire à ses en - fants! ô
temps, ô l'heureux temps qui rend la
temps qui rend la Foire à ses en - fants! ô
temps, ô l'heureux temps qui rend la
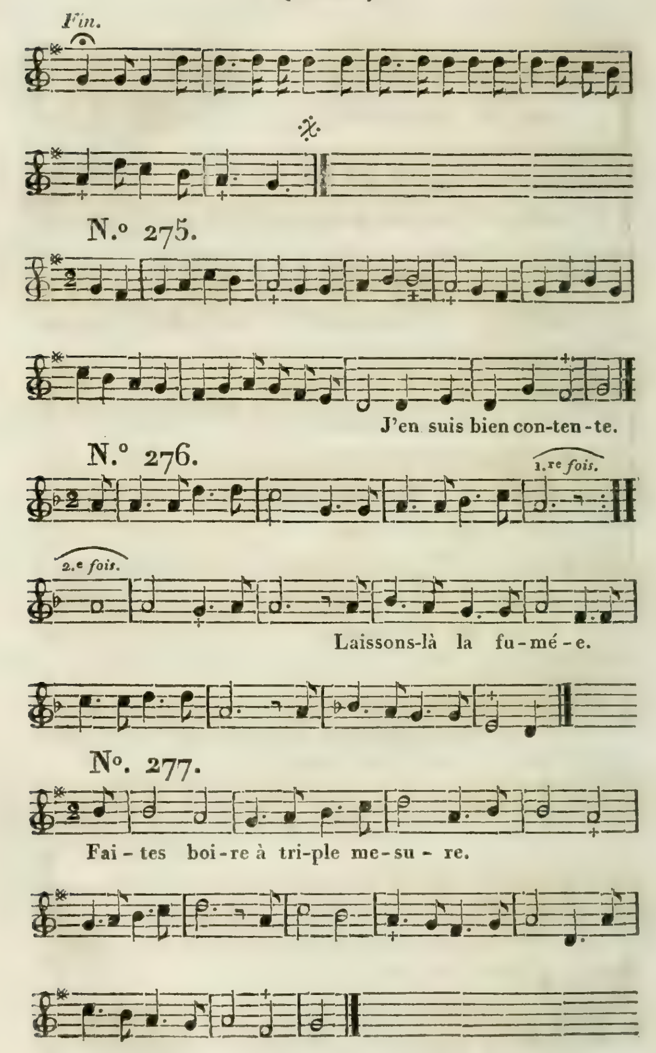

l'heureux temps qui rend la Foire à ses en-fants!
Foire à ses en - fants, qui rend la Foire à ses en-fants!
l'heureux temps qui rend la Foire à ses en-fants!
Foire à ses en - fants, qui rend la Foire à ses en - fants!
N.° 267.
LA FOIRE.
Vous ê - tes, je le vois, cou-sin, toujours le
L'OPÉRA.
mê-me. Ne vous ai - je pas fait sor- tir des som-bres
LA FOIRE.
lieux? C'est par vous que je vis, mal-gré mes en - vi -
L'OPÉRA.
Ah!
eux; je ne puis trop pay - er cette douceur extrê - - me. Ah!
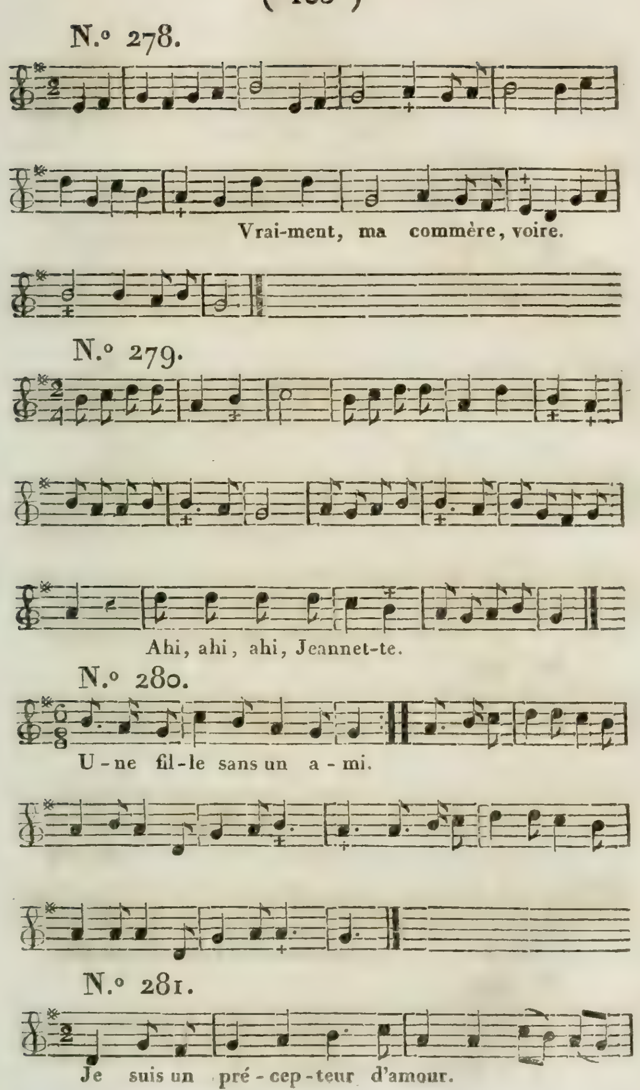

ah! que ne fait - on pas pour sau-ver ce qu'on
ah! que ne fait - on pas pour l'ar-gent quand on
ai - me? ah! ah! que ne fait-on pas pour sau -
l'ai - me? ah! ah! que ne fait-on pas pour l'ar -
ver ce qu'on ai - - - me?
gent quand on l'ai - - - me?
No. 268.
J'ai pas-sé trois ans sans vous voir.

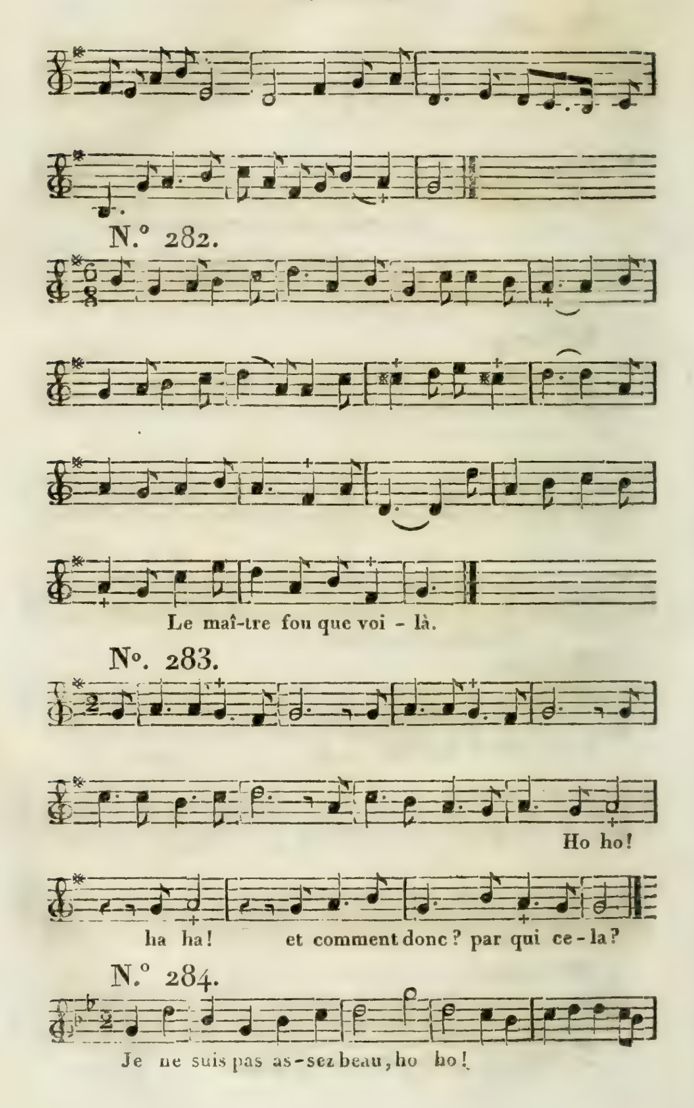

N.° 269. Parodié de Roland.
Au gé-né-reux cou-sin je dois ma dé-li-
vran-ce; par son se - - cours je re-vois la clar - té :
tout ce qu'il veut de ma re-connois - san-ce, c'est d'être ex-
ac - te à remplir le trai-té.
N.° 270. Parodié de Roland.
L'OPERA.
C'est la Foi-re qui me - na - ce, que d'auteurs sont en dan -
M. VAUD.
ger! Quelque pro-cès qu'on lui fas-se, on ne peut s'en
LA FOIRE.
dé - ga - ger. Je re-viens quand on me chas-se; je me
plais à me ven-ger.
N°. 271.
N'y a pas d'mal à ça, n'y a

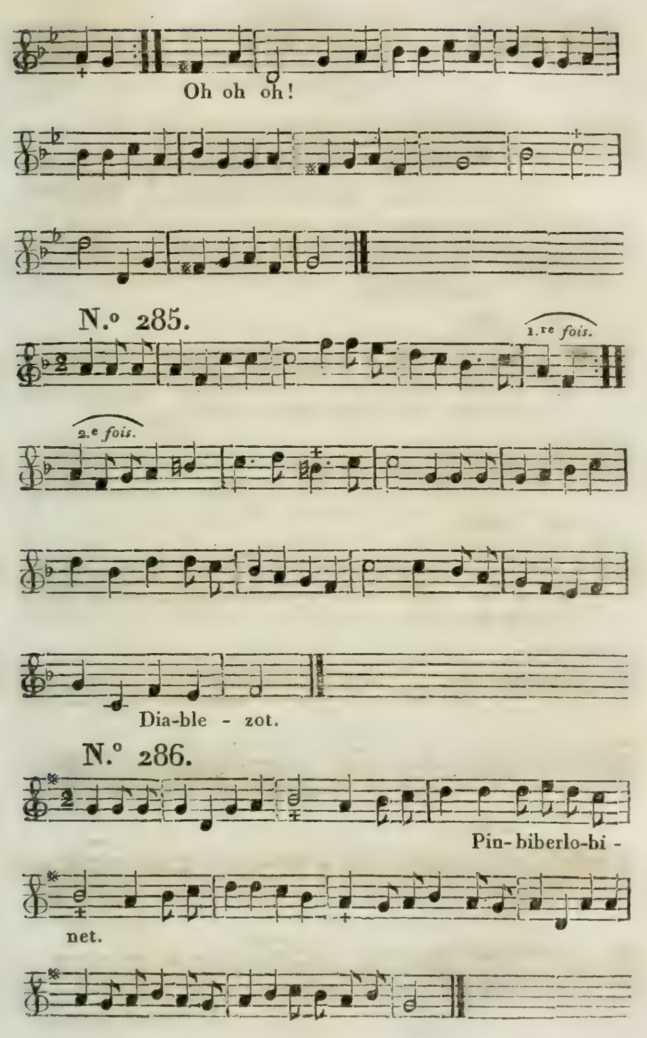

pas d'mal à ça.
N.° 272. Trio de M. Gillier.
Heureu-se in-tel-li-gen-ce, dou-ce et sin-cè-re
Heureu-se in-tel-li-gen-ce, dou-ce et sin-cè-re
Heureu-se in-tel-li-gen-ce, dou-ce et sin-cè-re
paix, que la triste in-di-gence ne vous trouble ja-
paix, que la triste in-di-gence ne vous trouble ja-
paix, que la triste in-di-gence ne vous trouble ja-
mais, ne vous trou-ble ja-mais; que la tris-te in-di-
mais, ne vous trou-ble ja-mais; que la tris-te in-di-
mais; que la tris-te in-di-

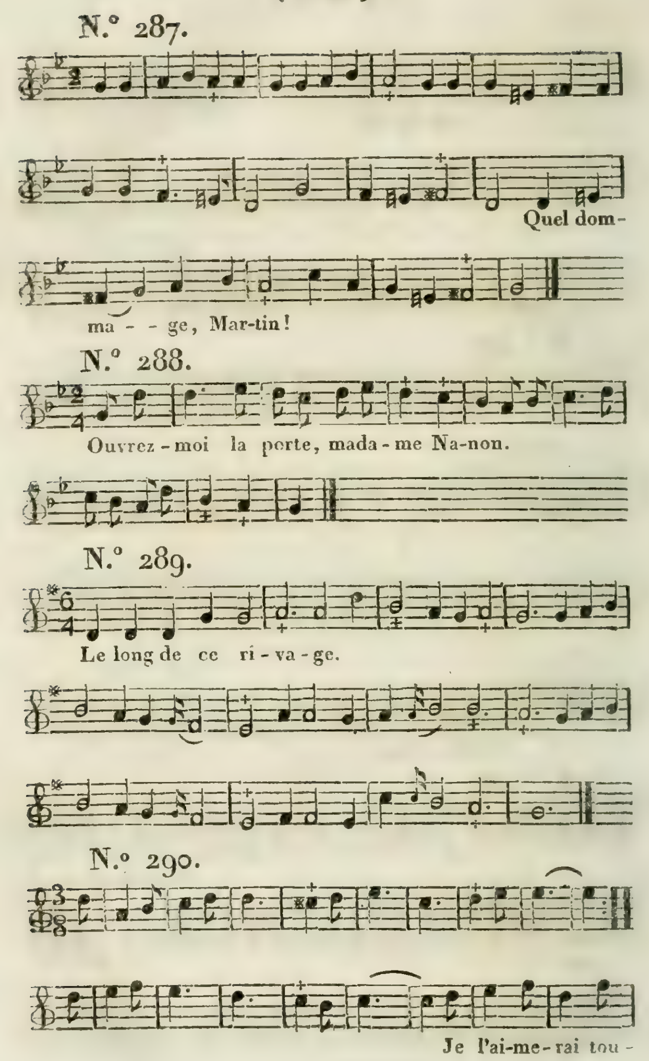

gen - ce ne vous trou - ble ja - mais, ne vous
gen - ce ne vous trou - ble ja - mais, ne vous
gen - ce ne vous trou - ble ja - mais, ne vous
trou - ble ja - mais.
trou - ble ja - mais.
trou - ble ja - mais.
N.º 273.
Je n'saurois; si je
res-tois dans la vil - le, j'en mourrois.
N.º 274.
Ma - rot - te fait bien la fiè - re.

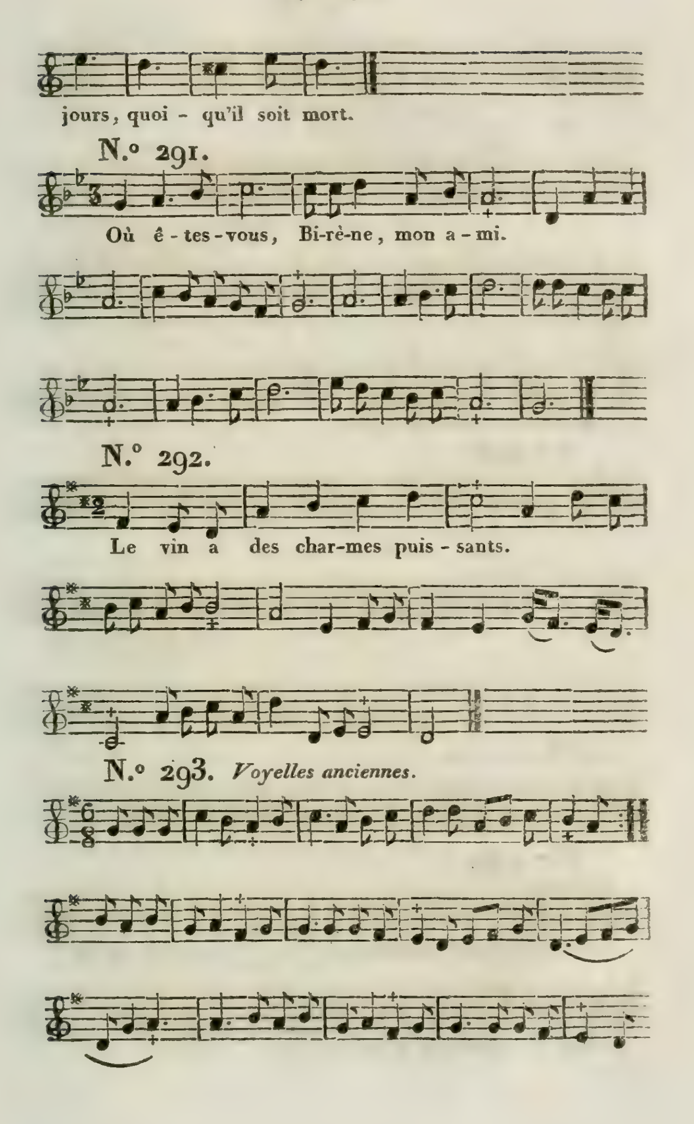

Fin.
N.° 275.
J'en suis bien con-ten-te.
N.° 276.
1.re fois.
2.e fois.
Laissons-là la fu-mé-e.
N°. 277.
Fai-tes boi-re à tri-ple me-su-re.

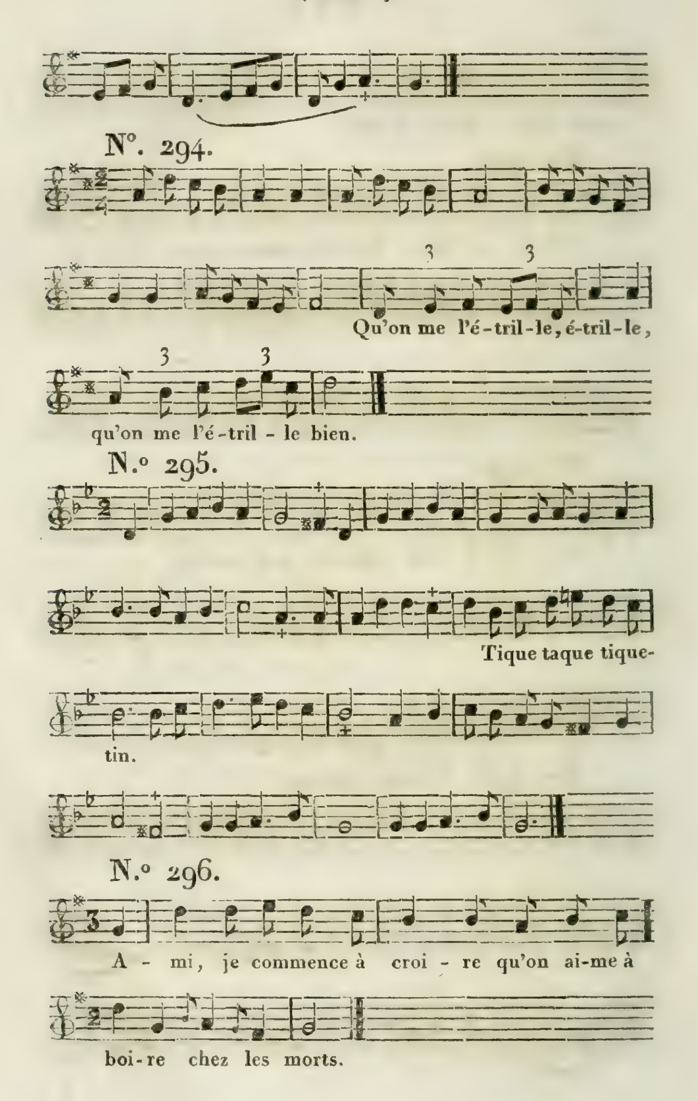

N.° 278.
Vrai-ment, ma commère, voire.
N.° 279.
Ahi, ahi, ahi, Jeannet-te.
N.° 280.
U-ne fil-le sans un a-mi.
N.° 281.
Je suis un pré-cep-teur d'amour.

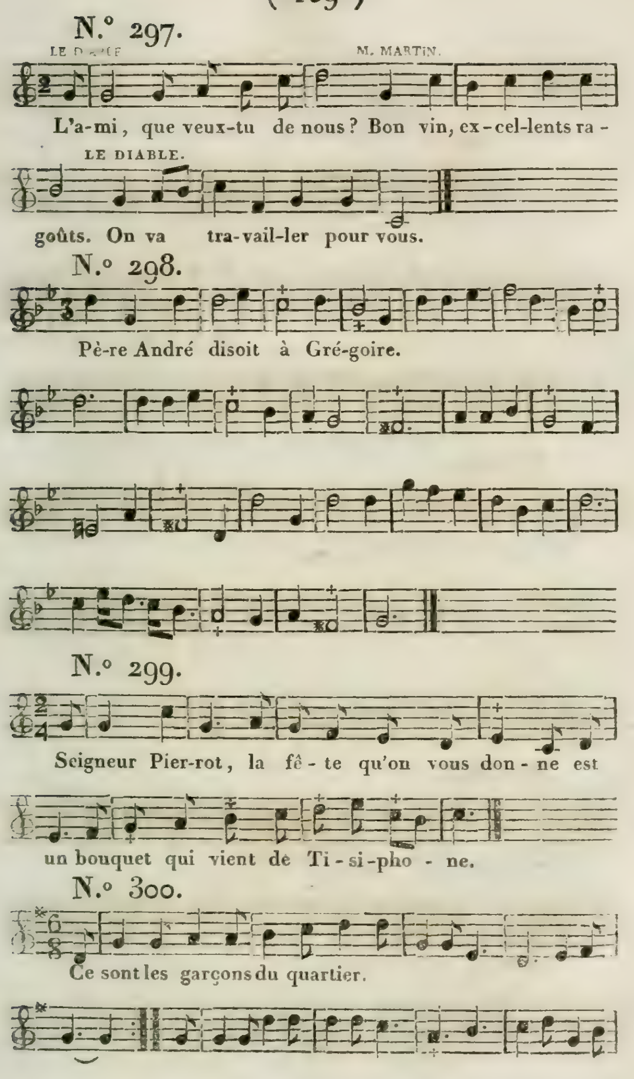

N.° 282.
Le maî-tre fou que voi - là.
N°. 283.
Ho ho!
ha ha! et comment donc ? par qui ce - la ?
N.° 284.
Je ne suis pas as-sez beau, ho ho !

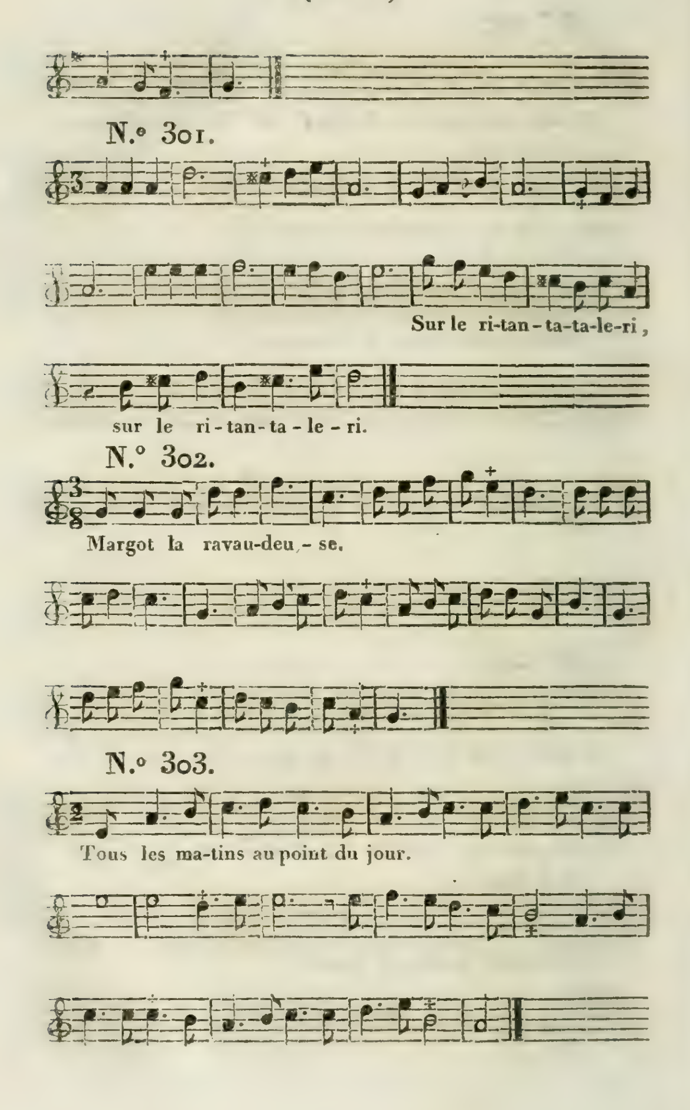

Oh oh oh!
N.o 285.
1.re fois.
2.e fois.
Dia-ble - zot.
N.o 286.
Pin- biberlo-bi -
net.
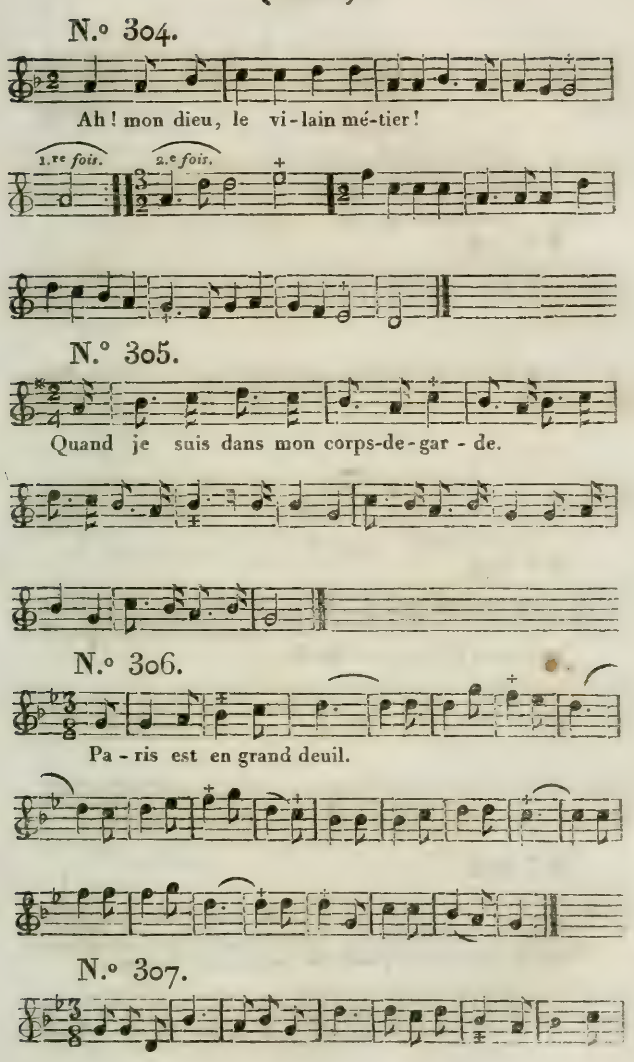

N.° 287.
Quel dom-
ma - - ge, Mar-tin!
N.° 288.
Ouvrez - moi la porte, mada - me Na-non.
N.° 289.
Le long de ce ri - va - ge.
N.° 290.
Je l'ai-me-rai tou -

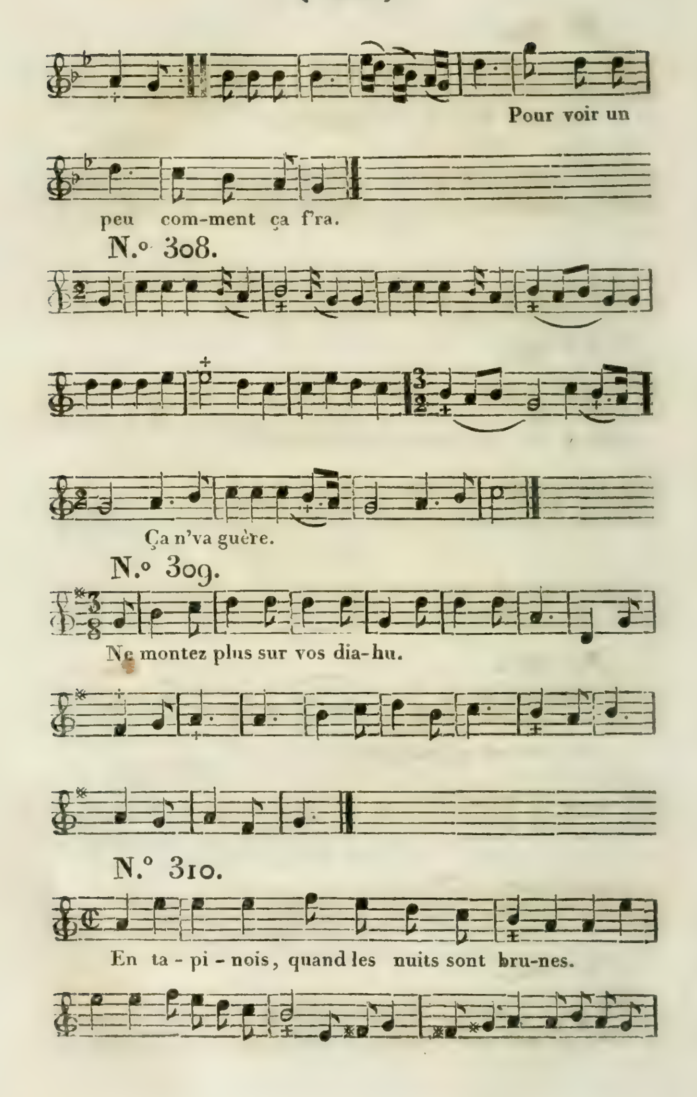

jours, quoi - qu'il soit mort.
N.° 291.
Où ê - tes - vous, Bi-rè-ne, mon a - mi.
N.° 292.
Le vin a des char-mes puis - sants.
N.° 293. Voyelles anciennes.

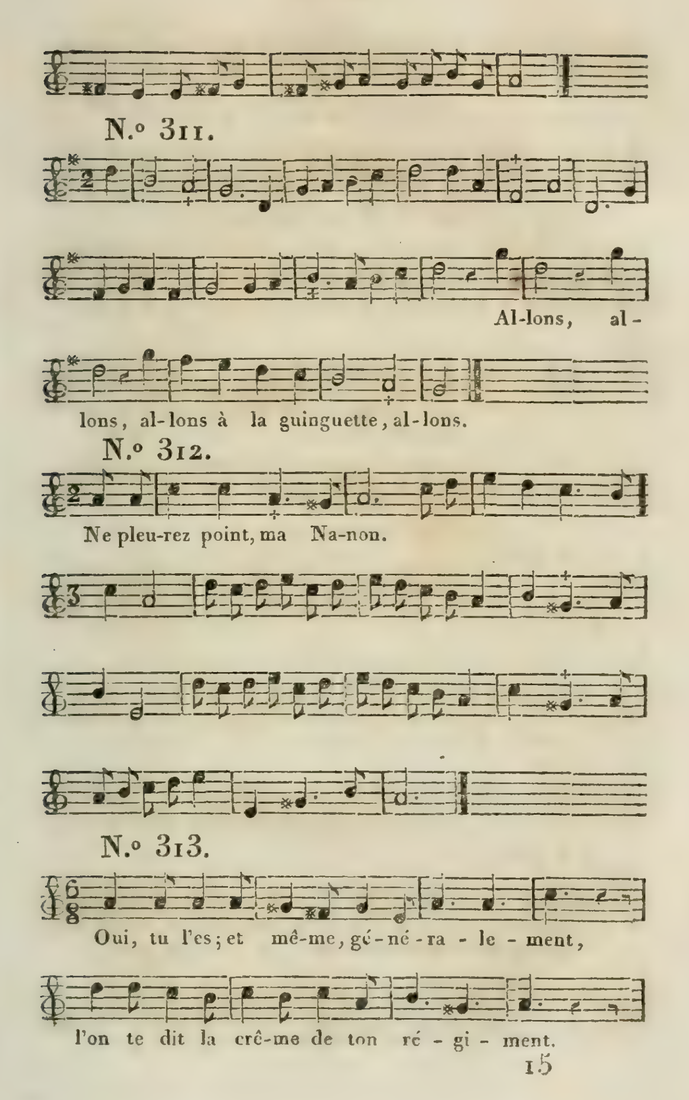

N°. 294.
Qu'on me l'é-tril-le, é-tril-le,
qu'on me l'é-tril - le bien.
N.° 295.
Tique taque tique-
tin.
N.° 296.
A - mi, je commence à croi - re qu'on ai-me à
boi-re chez les morts.

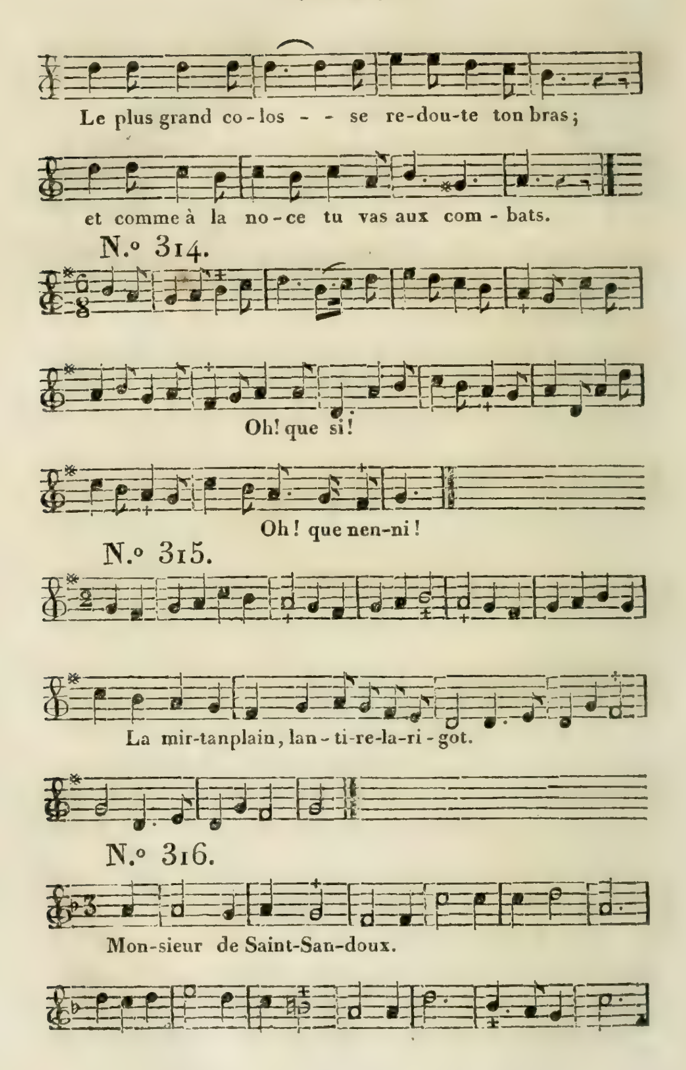

N.° 297.
M. MARTIN.
L'a-mi, que veux-tu de nous? Bon vin, ex-cel-lents ra-
LE DIABLE.
goûts. On va tra-vail-ler pour vous.
N.° 298.
Pè-re André disoit à Gré-goire.
N.° 299.
Seigneur Pier-rot, la fê - te qu'on vous don - ne est
un bouquet qui vient de Ti - si - pho - ne.
N.° 300.
Ce sont les garçons du quartier.

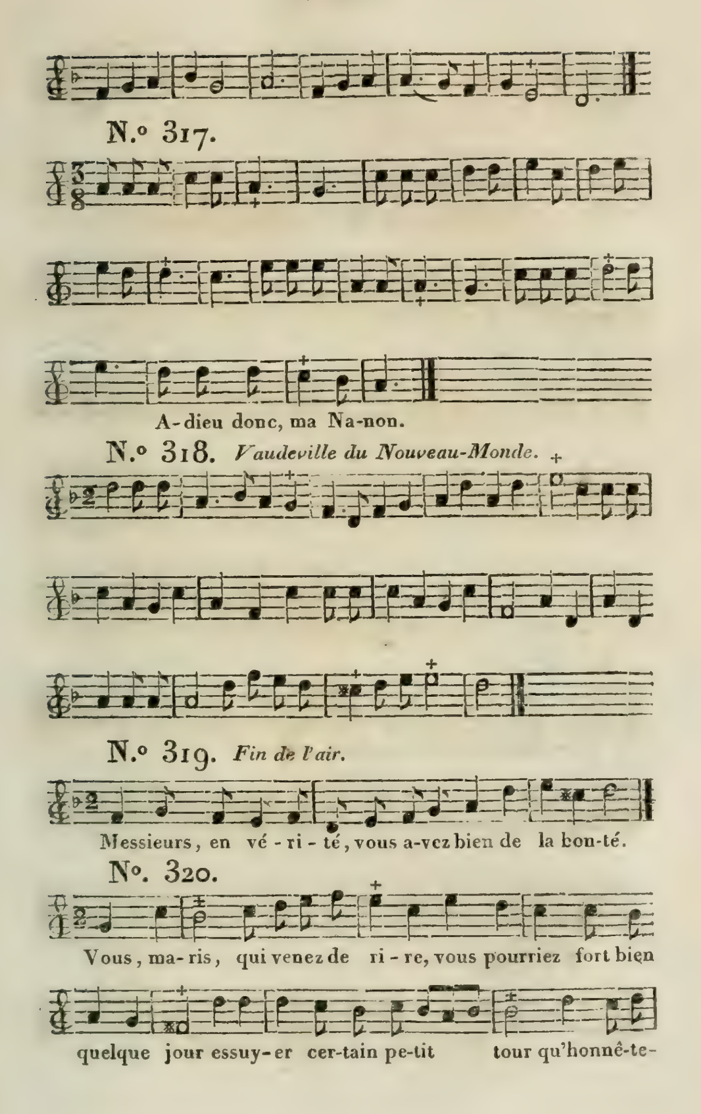

N.° 301.
Sur le ri-tan-ta-ta-le-ri,
sur le ri-tan-ta-le-ri.
N.° 302.
Margot la ravau-deu-se.
N.° 303.
Tous les ma-tins au point du jour.

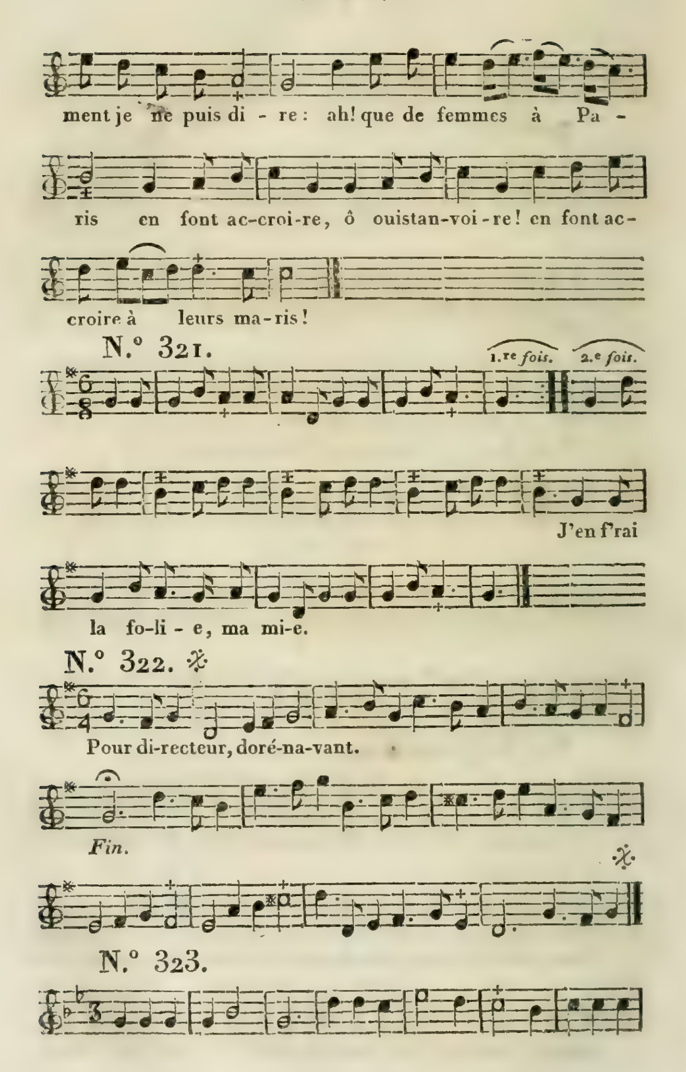

N.° 304.
Ah ! mon dieu, le vi - lain mé-tier !
1.re fois.
2.e fois.
N.° 305.
Quand je suis dans mon corps-de-gar - de.
N.° 306.
Pa - ris est en grand deuil.
N.° 307.

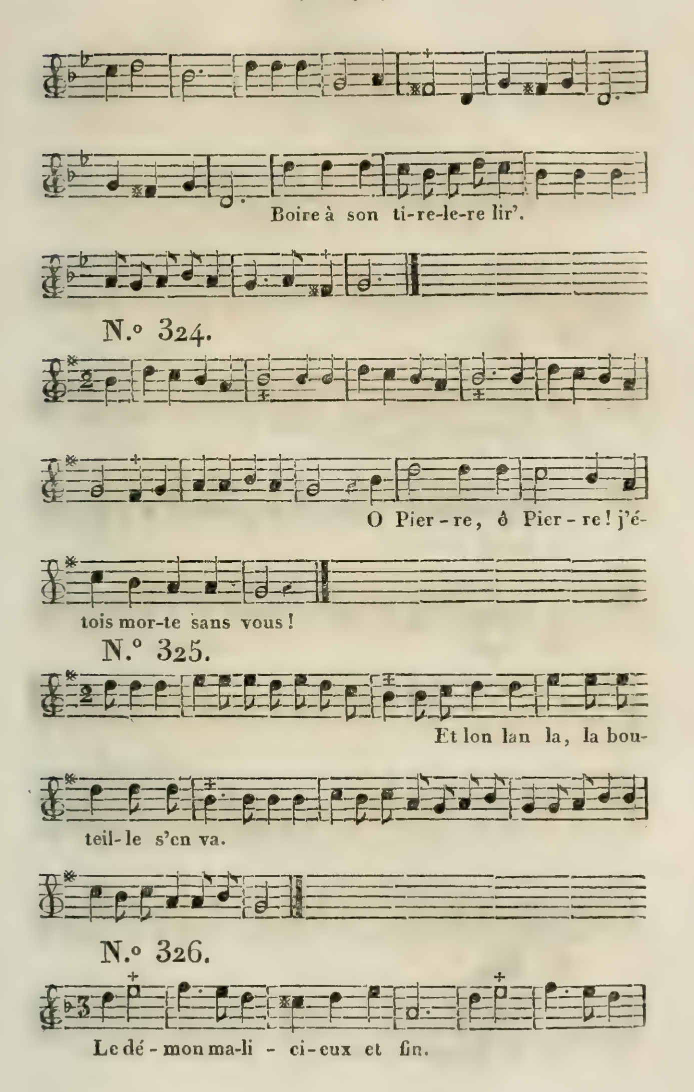

Pour voir un
peu com-ment ça f'ra.
N.o 308.
Ça n'va guère.
N.o 309.
Ne montez plus sur vos dia-hu.
N.o 310.
En ta - pi - nois, quand les nuits sont bru-nes.
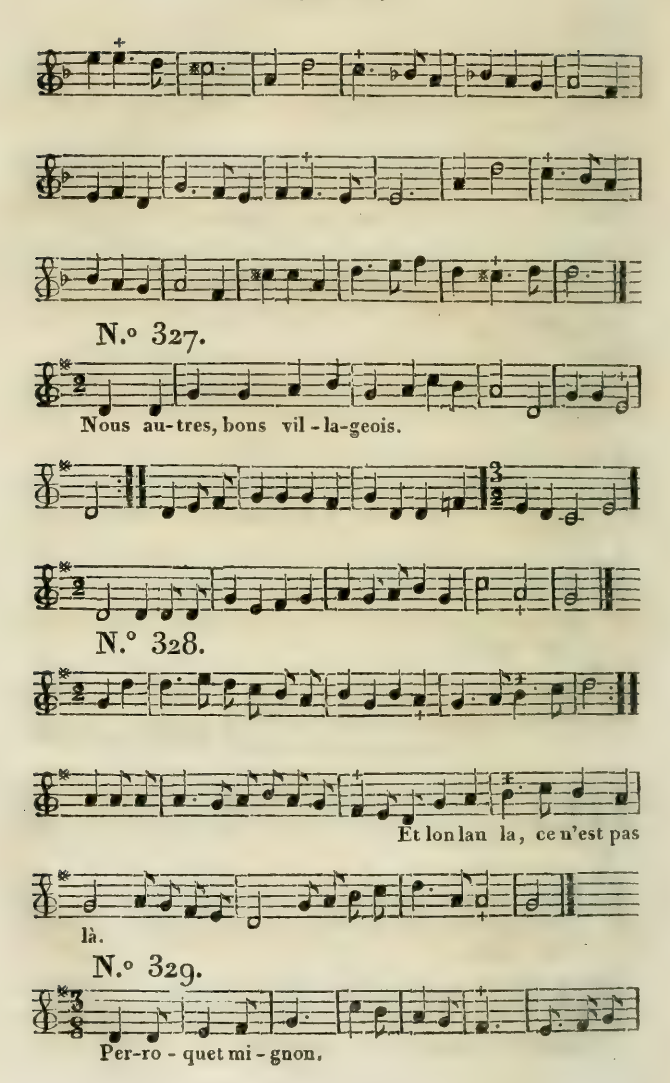

N.º 311.
Al-lons, al-
lons, al-lons à la guinguette, al-lons.
N.º 312.
Ne pleu-rez point, ma Na-non.
N.º 313.
Oui, tu l'es; et mê-me, gé-né-ra-le-ment,
l'on te dit la crê-me de ton ré-gi-ment.

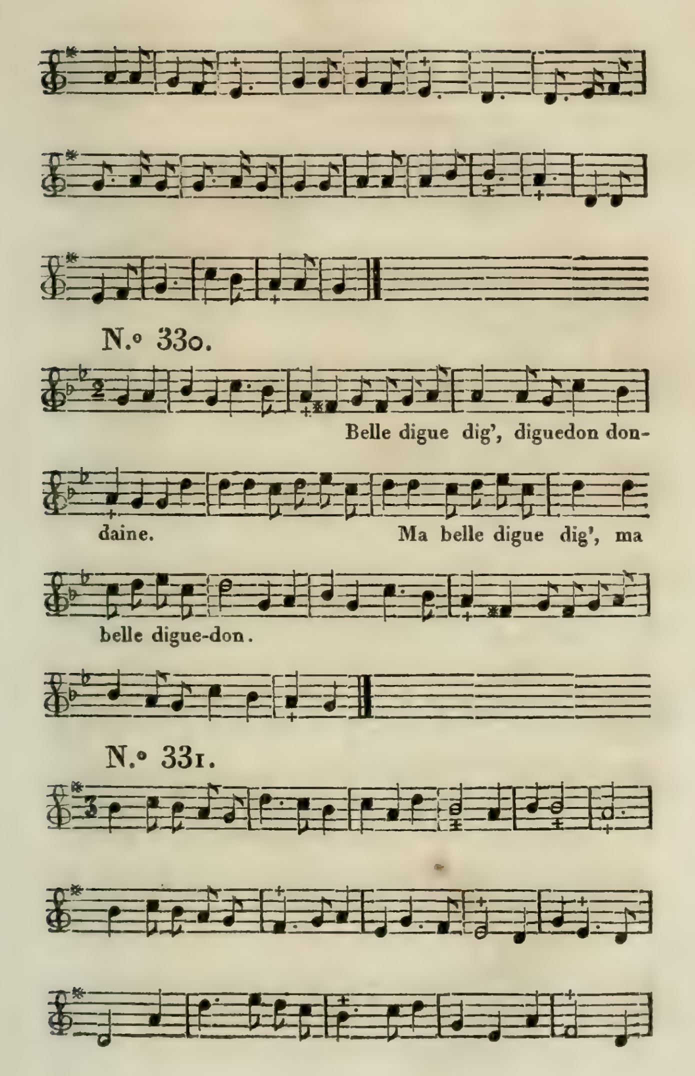

Le plus grand co-los - - se re-dou-te ton bras;
et comme à la no-ce tu vas aux com - bats.
N.° 314.
Oh! que si!
Oh! que nen-ni!
N.° 315.
La mir-tanplain, lan-ti-re-la-ri-got.
N.° 316.
Mon-sieur de Saint-San-doux.

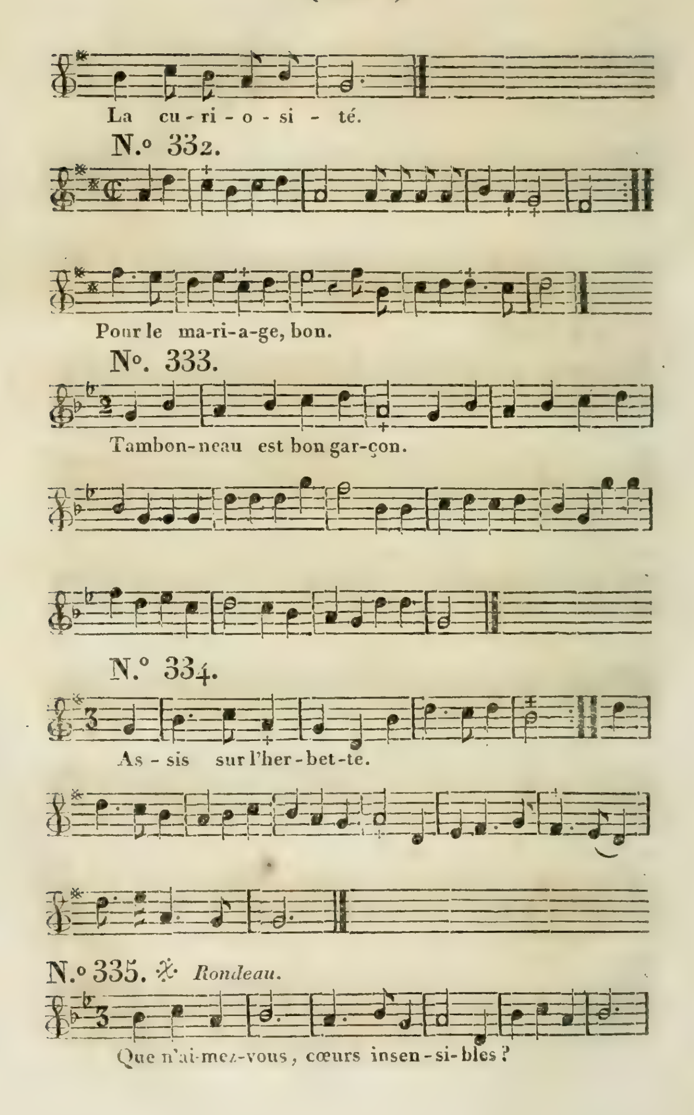

N.o 317.
A-dieu donc, ma Na-non.
N.o 318. Vaudeville du Nouveau-Monde.
N.o 319. Fin de l'air.
Messieurs, en vé - ri - té, vous a-vez bien de la bon-té.
No. 320.
Vous, ma-ris, qui venez de ri - re, vous pourriez fort bien
quelque jour essuy-er cer-tain pe-tit tour qu'honnê-te-
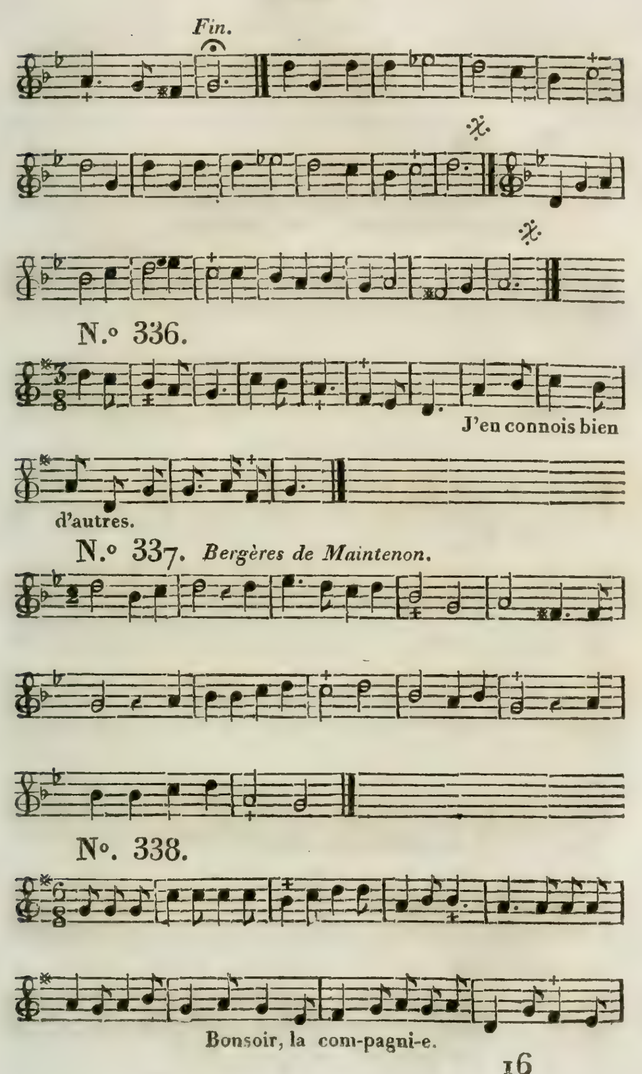

ment je ne puis di - re : ah! que de femmes à Pa -
ris en font ac-croi-re, ô ouistan-voi-re! en font ac-
croire à leurs ma-ris!
N.° 321.
1.re fois.
2.e fois.
J'en f'rai
la fo-li - e, ma mi-e.
N.° 322.
Pour di-recteur, doré-na-vant.
Fin.
N.° 323.

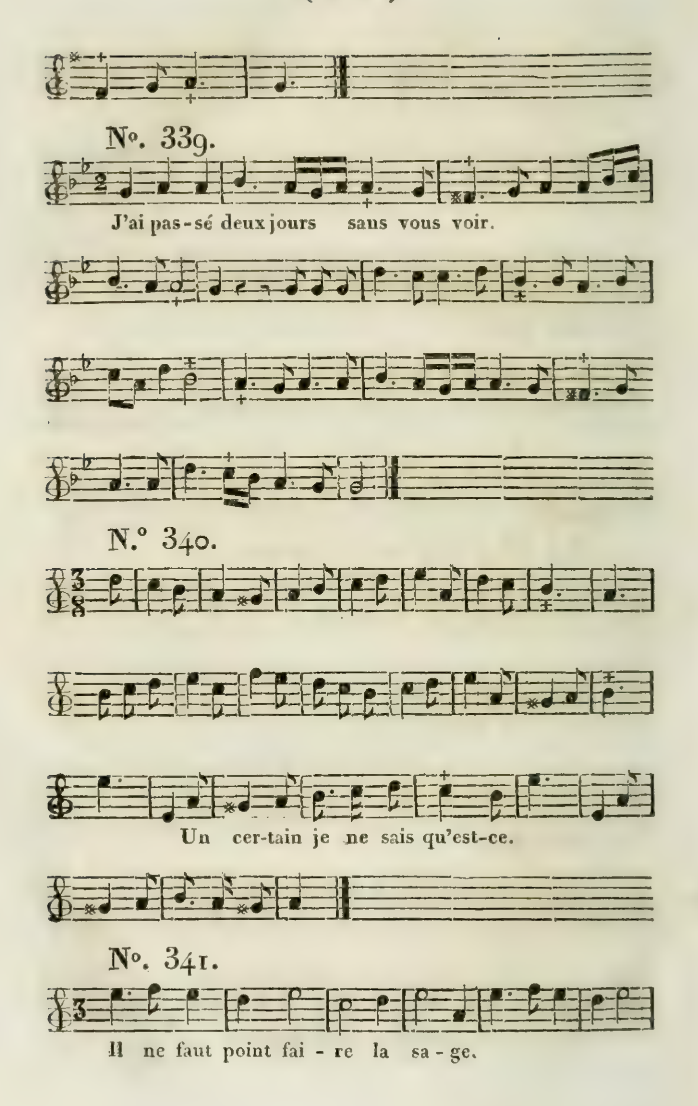

Boire à son ti-re-le-re lir'.
N.° 324.
O Pier-re, ô Pier-re! j'é-
tois mor-te sans vous!
N.° 325.
Et lon lan la, la bou-
teil-le s'en va.
N.° 326.
Le dé-mon ma-li - ci-eux et fin.

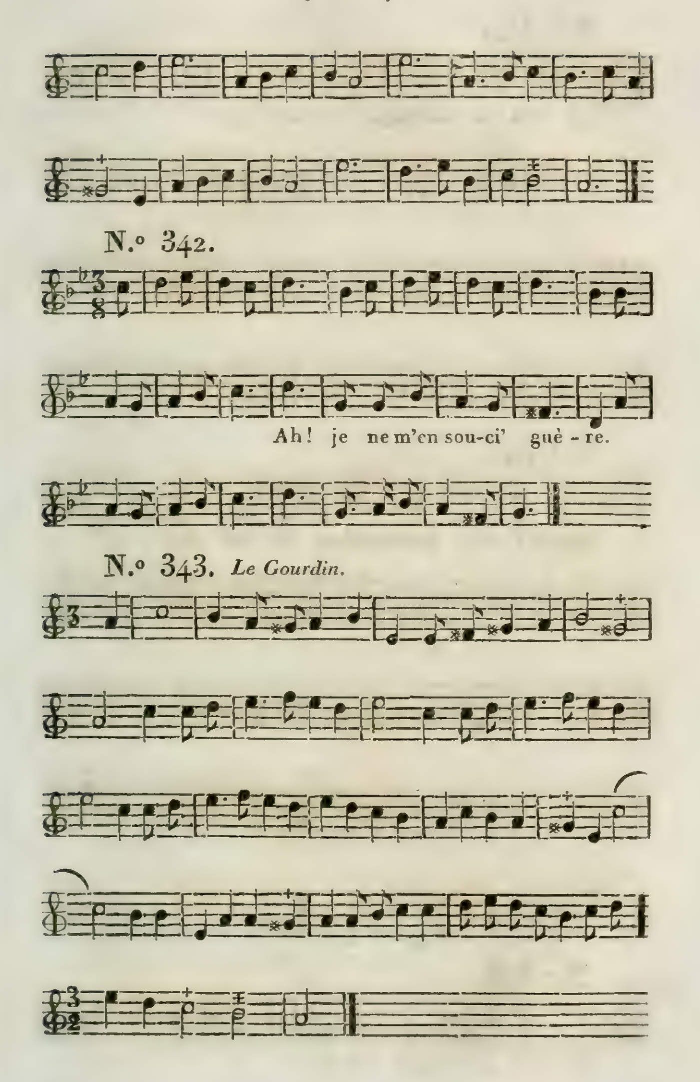

N.o 327.
Nous au-tres, bons vil - la-geois.
N.o 328.
Et lon lan la, ce n'est pas
là.
N.o 329.
Per-ro - quet mi - gnon.


N.o 330.
Belle digue dig', diguedon don-
daine.
Ma belle digue dig', ma
belle digue-don.
N.o 331.


La cu-ri-o-si-té.
N.° 332.
Pour le ma-ri-a-ge, bon.
N°. 333.
Tambon-neau est bon gar-çon.
N.° 334.
As-sis sur l'her-bet-te.
N.° 335.
Rondeau.
Que n'ai-mez-vous, cœurs insen-si-bles?


Fin.
N.o 336.
J'en connois bien
d'autres.
N.o 337. Bergères de Maintenon.
No. 338.
Bonsoir, la com-pagni-e.
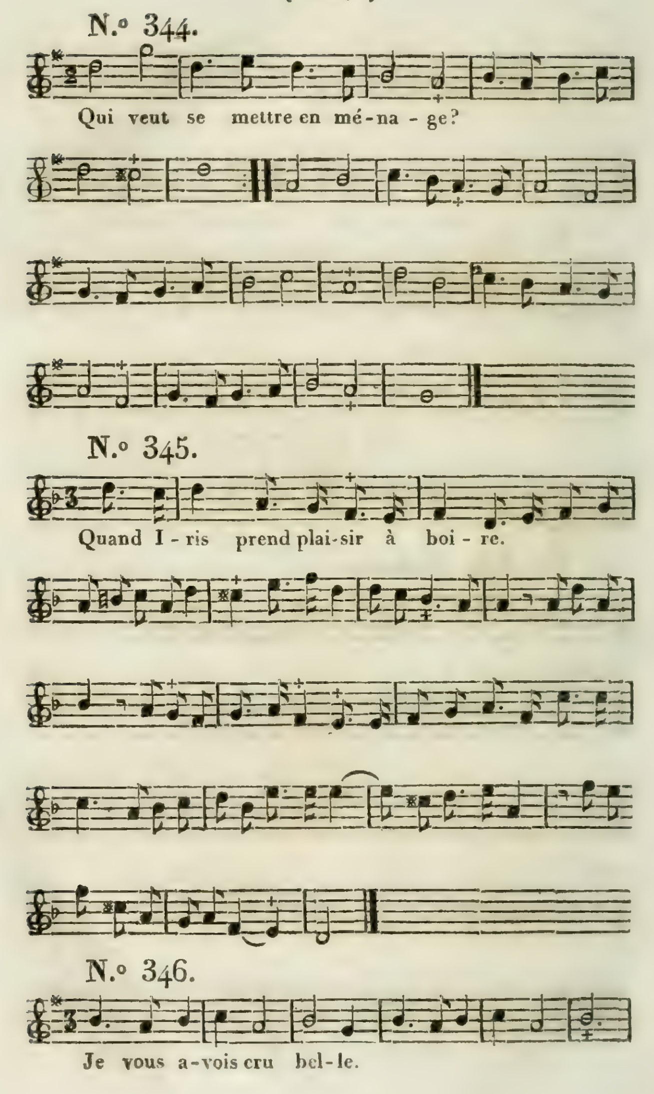

N°. 339.
J'ai pas-sé deux jours sans vous voir.
N.° 340.
Un cer-tain je ne sais qu'est-ce.
N°. 341.
Il ne faut point fai - re la sa - ge.

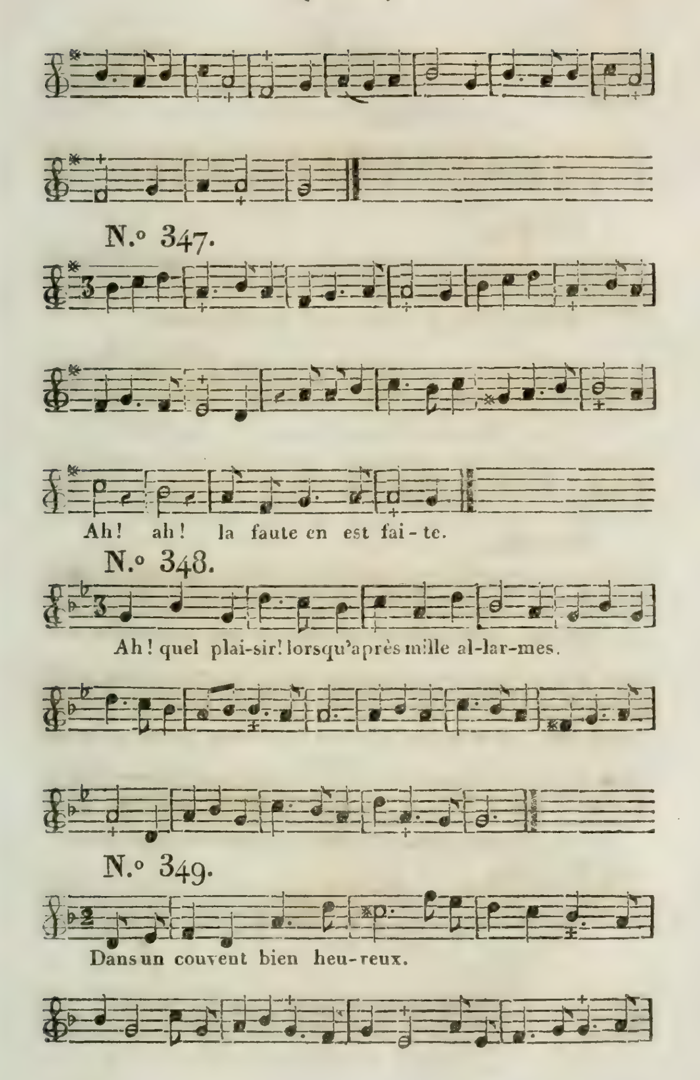

N.o 342.
Ah! je ne m'en sou-ci' guè-re.
N.o 343. Le Gourdin.

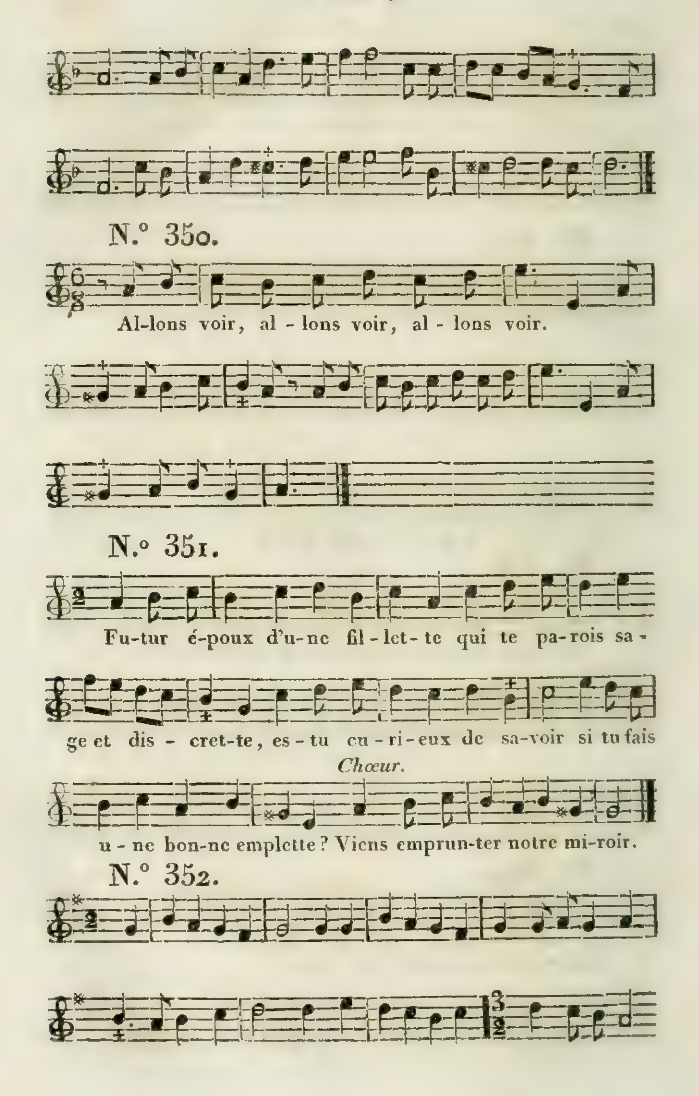
N.º 344.

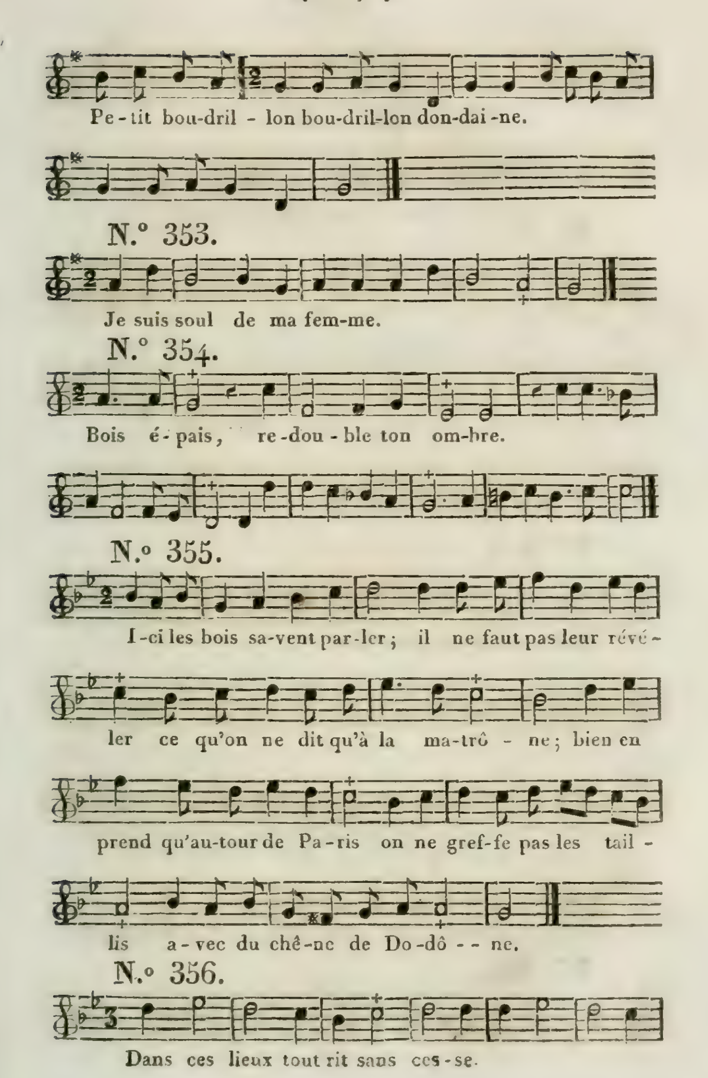
N.º 345.

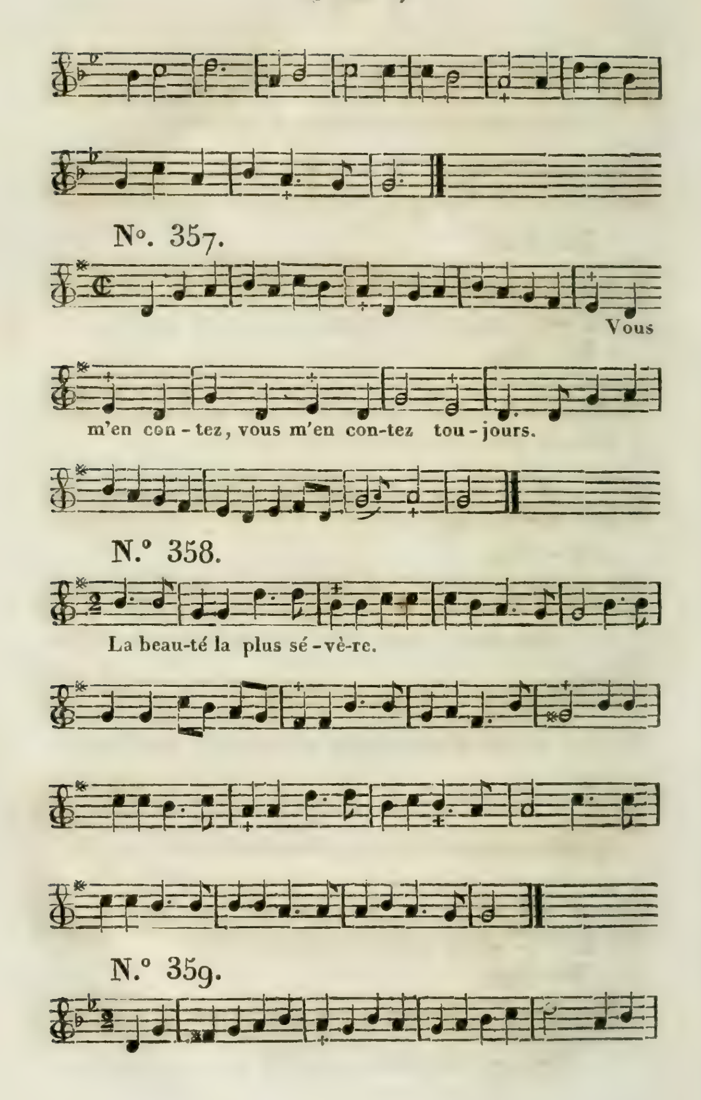
N.º 346.

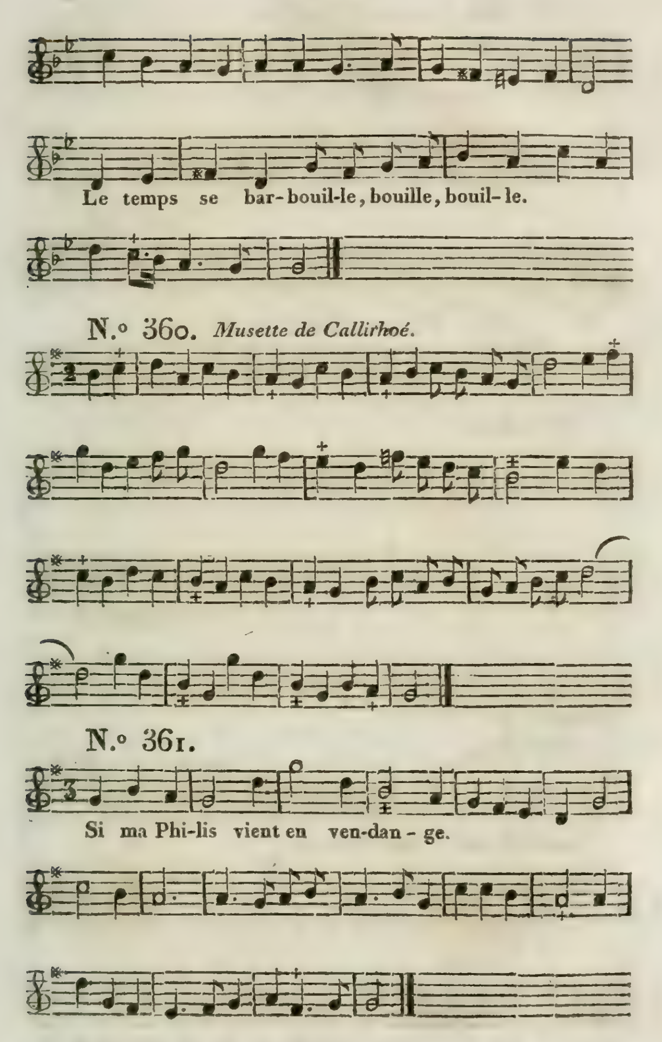



N.o 347.
Ah! ah! la faute en est fai - te.
N.o 348.
Ah! quel plai-sir! lorsqu'après mille al-lar-mes.
N.o 349.
Dans un couvent bien heu-reux.

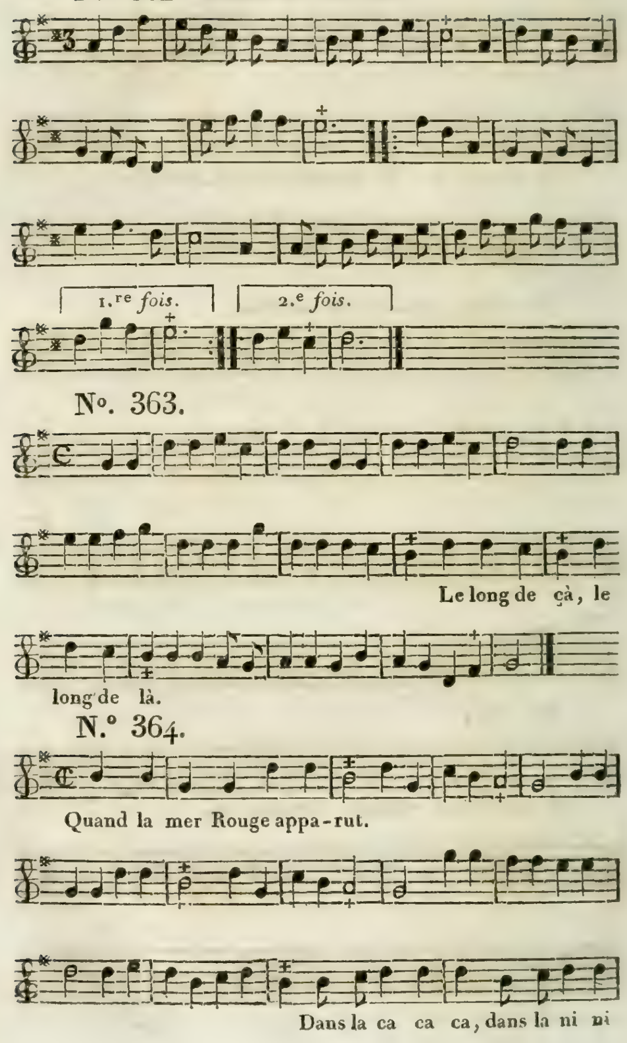

N.° 350.
Al-lons voir, al - lons voir, al - lons voir.
N.° 351.
Fu-tur é-poux d'u-ne fil - let- te qui te pa-rois sa -
ge et dis - cret-te, es - tu cu - ri - eux de sa-voir si tu fais
Chœur.
u - ne bon-ne emplette ? Viens emprun-ter notre mi-roir.
N.° 352.

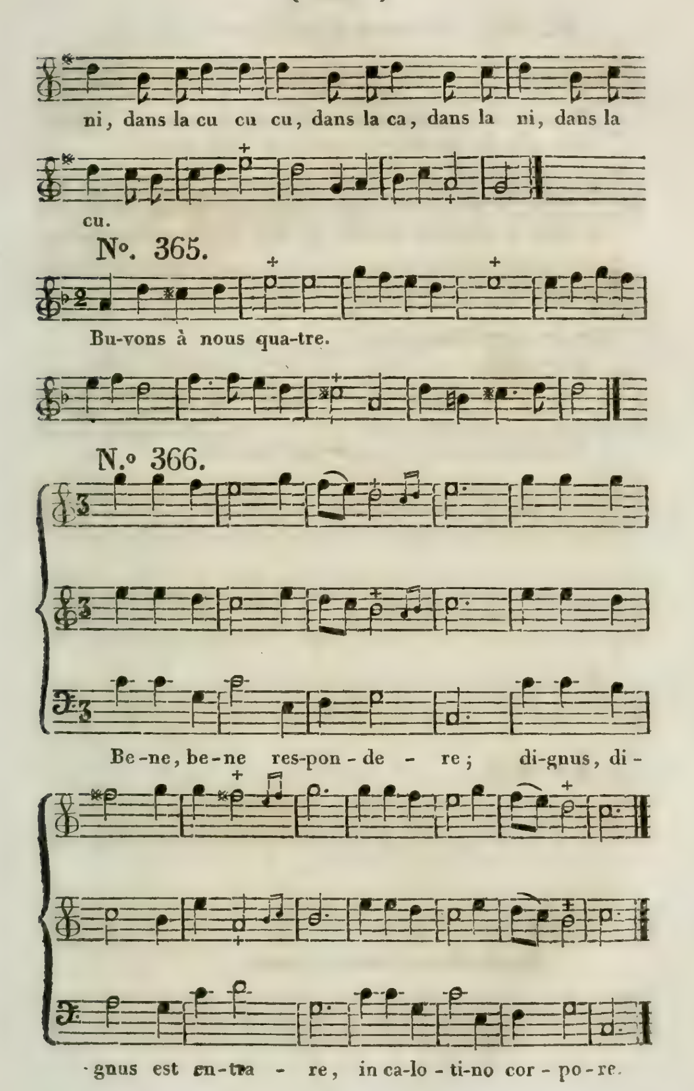

Pe-tit bou-dril - lon bou-dril-lon don-dai-ne.
N.° 353.
Je suis soul de ma fem-me.
N.° 354.
Bois é-pais, re-dou-ble ton om-bre.
N.° 355.
I-ci les bois sa-vent par-ler; il ne faut pas leur ré-vé-
ler ce qu'on ne dit qu'à la ma-trô - ne; bien en
prend qu'au-tour de Pa-ris on ne gref-fe pas les tail-
lis a-vec du chê-ne de Do-dô - - ne.
N.° 356.
Dans ces lieux tout rit sans ces-se.


N°. 357.
Vous
m'en con - tez, vous m'en con-tez tou - jours.
N.° 358.
La beau-té la plus sé - vè-re.
N.° 359.

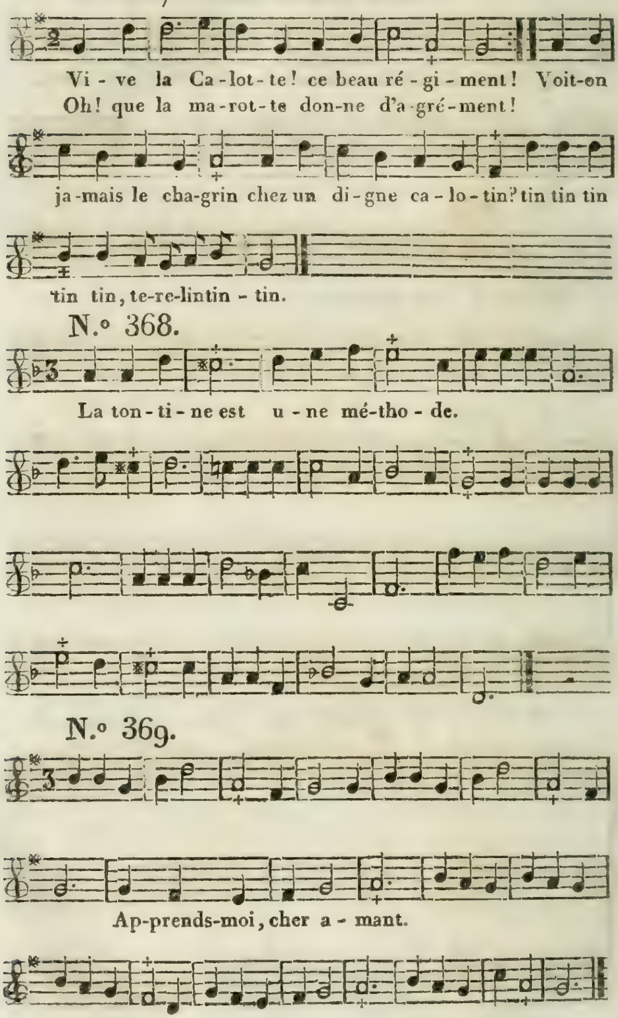

Le temps se bar-bouil-le, bouille, bouil-le.
N.° 360. Musette de Callirhoé.
N.° 361.
Si ma Phi-lis vient en ven-dan-ge.

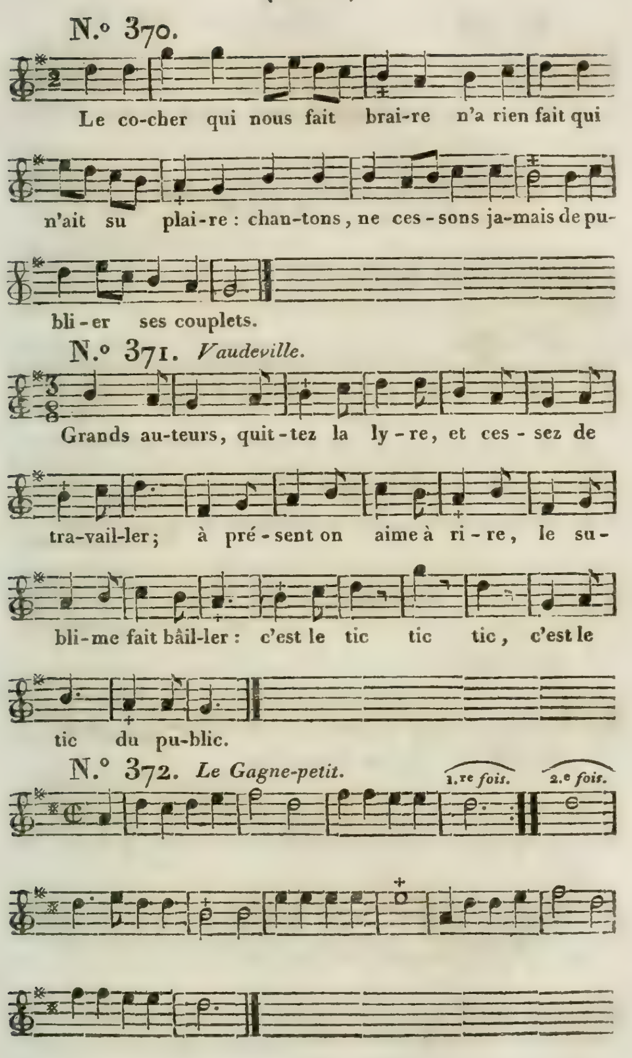
N.° 362. *Menuet des huit Sous.*

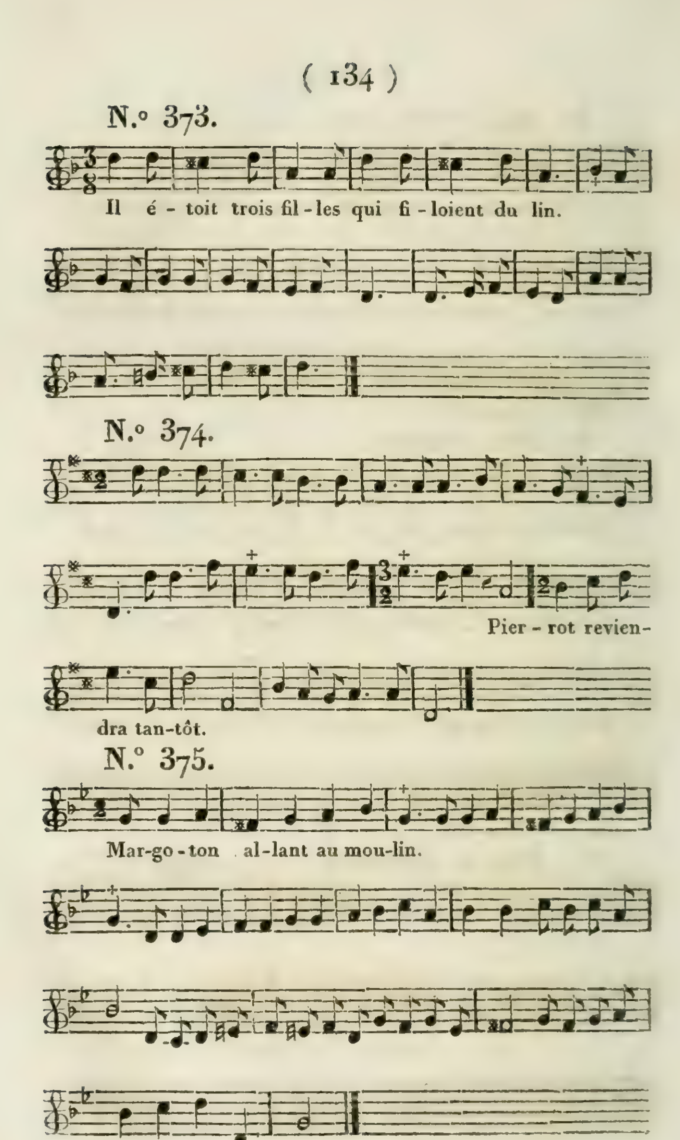


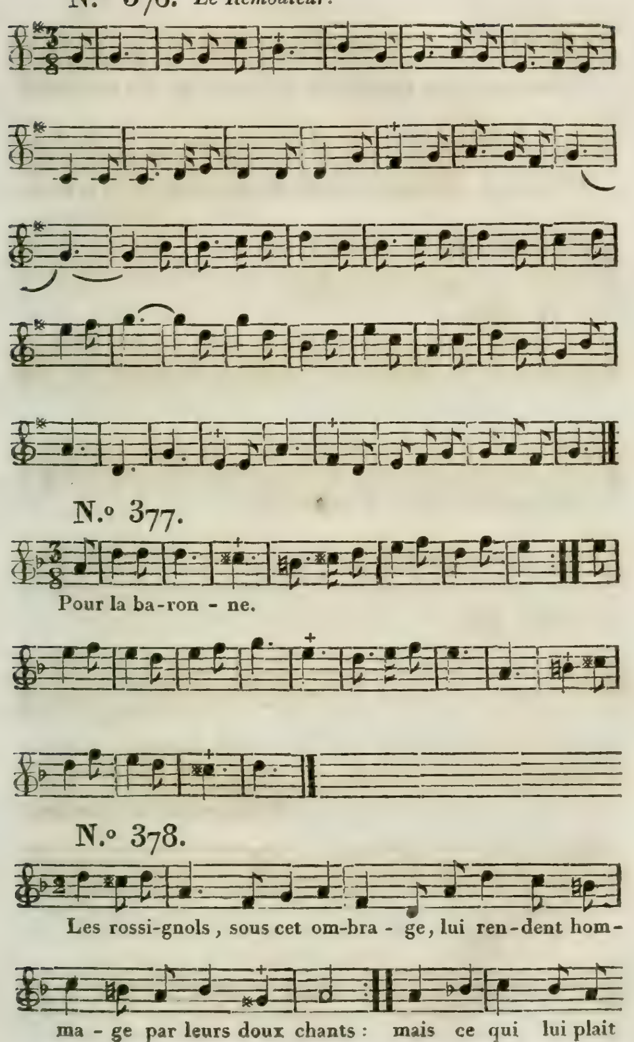

ni, dans la cu cu cu, dans la ca, dans la ni, dans la
cu.
No. 365.
Bu-vons à nous qua-tre.
N.o 366.
Be-ne, be-ne res-pon-de - re; di-gnus, di-
-gnus est en-tra - re, in ca-lo-ti-no cor-po-re.

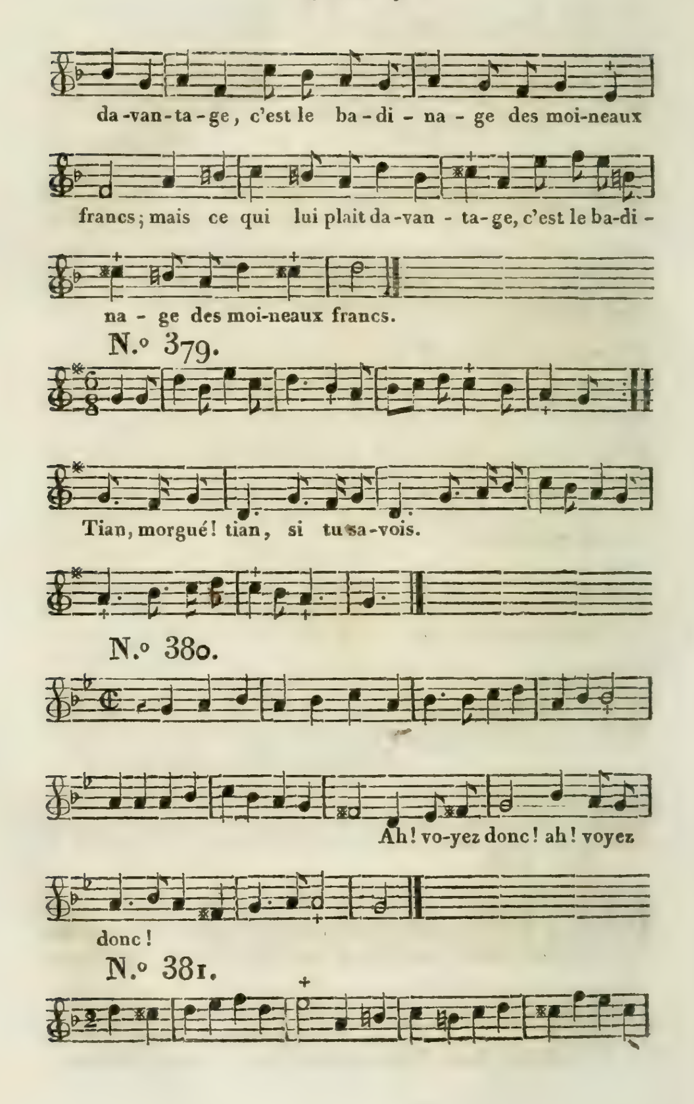
No. 367. *Vaudeville de M. Aubert.*

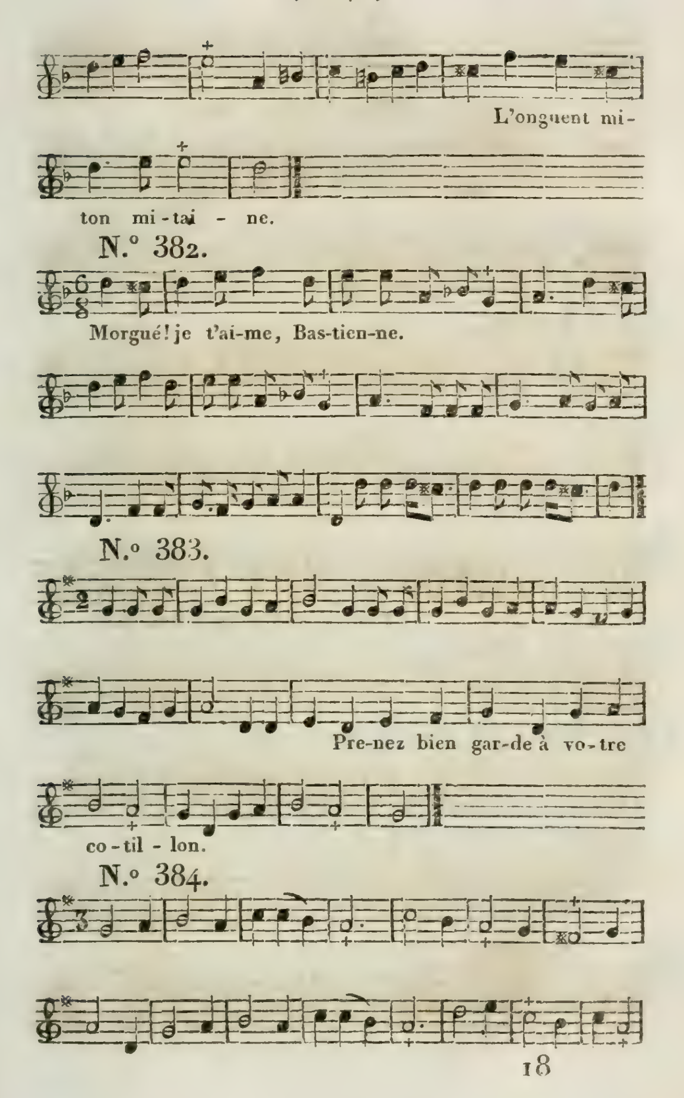


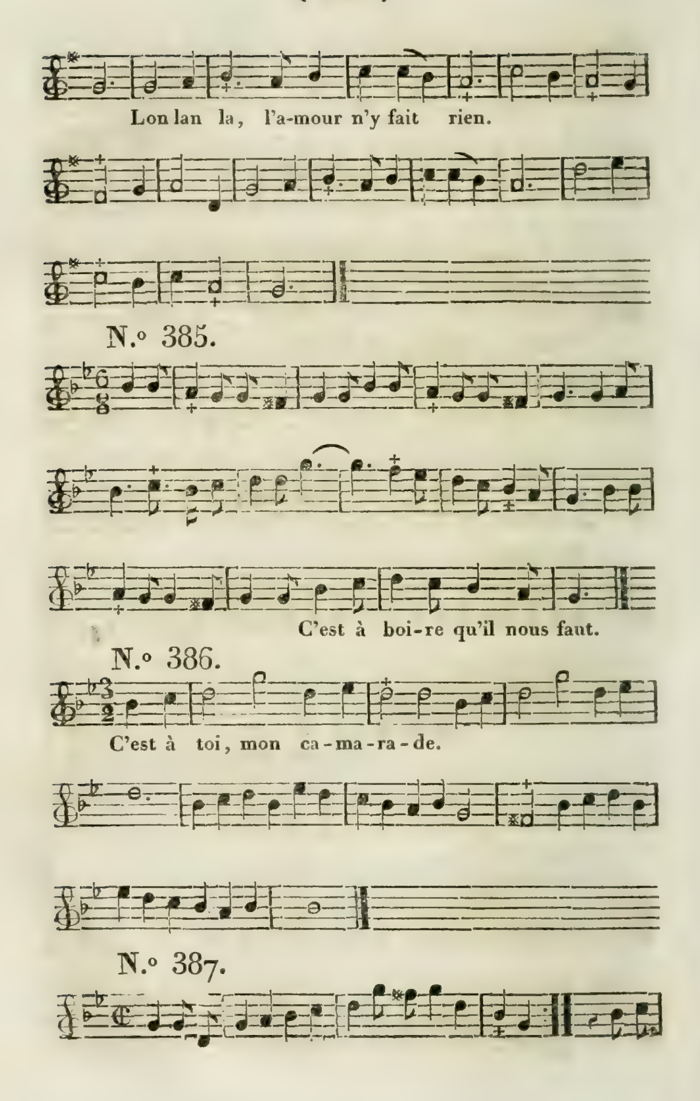

N.° 370.
Le co-cher qui nous fait brai-re n'a rien fait qui
n'ait su plai-re : chan-tons, ne ces-sons ja-mais de pu-
bli-er ses couplets.
N.° 371. Vaudeville.
Grands au-teurs, quit-tez la ly-re, et ces-sez de
tra-vail-ler; à pré-sent on aime à ri-re, le su-
bli-me fait bâil-ler : c'est le tic tic tic, c'est le
tic du pu-blic.
N.° 372. Le Gagne-petit.
1.re fois.
2.e fois.

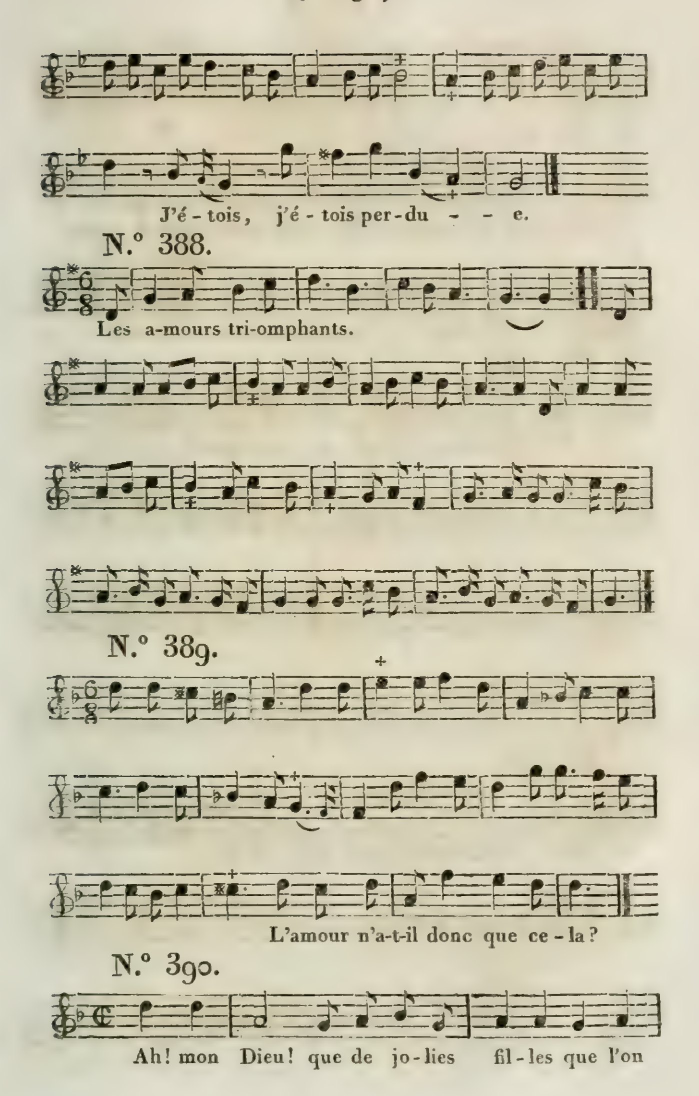

N.° 373.
Il é-toit trois fil-les qui fi-loient du lin.
N.° 374.
Pier-rot revien-
dra tan-tôt.
N.° 375.
Mar-go-ton al-lant au mou-lin.

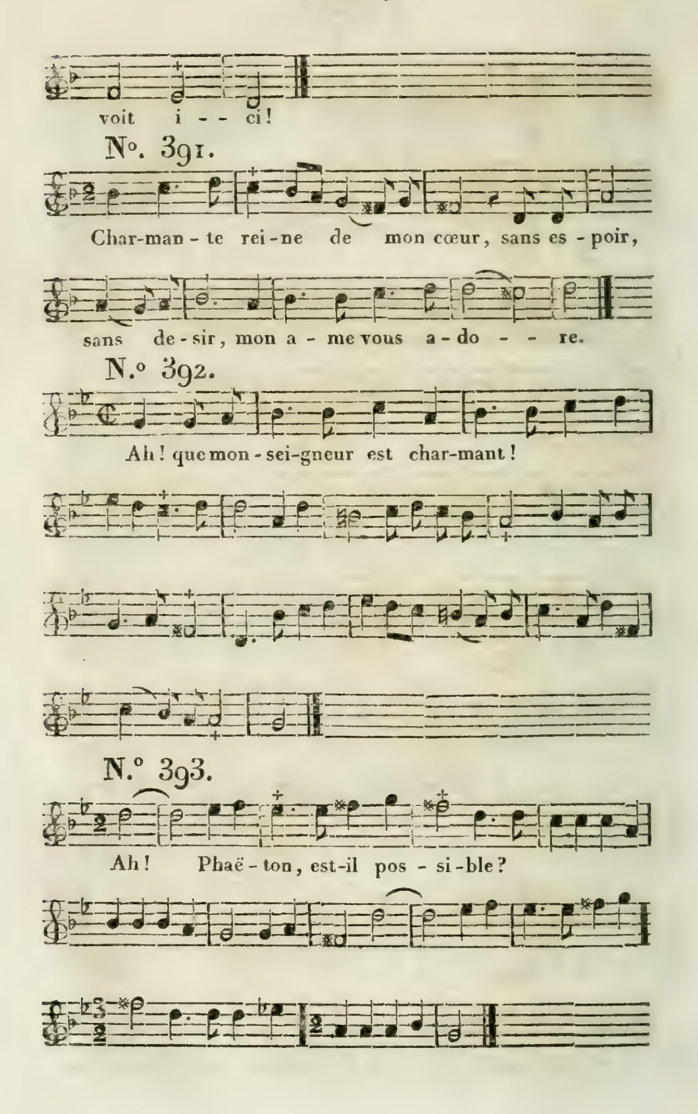

N.° 376. *Le Rémouleur.*
N.° 377.
Pour la ba-ron - ne.
N.° 378.
Les rossi-gnols, sous cet om-bra - ge, lui ren-dent hom-
ma - ge par leurs doux chants : mais ce qui lui plait
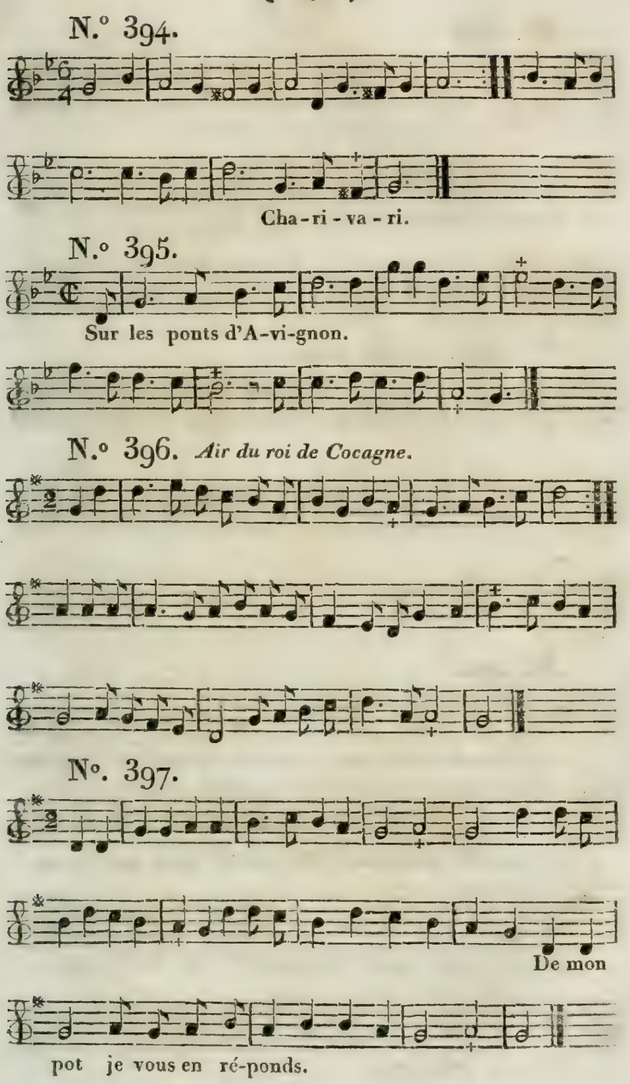

da-van-ta-ge, c'est le ba-di-na-ge des moi-neaux
francs; mais ce qui lui plait da-van-ta-ge, c'est le ba-di-
na-ge des moi-neaux francs.
N.° 379.
Tian, morgué! tian, si tu sa-vois.
N.° 380.
Ah! vo-yez donc! ah! voyez
donc!
N.° 381.

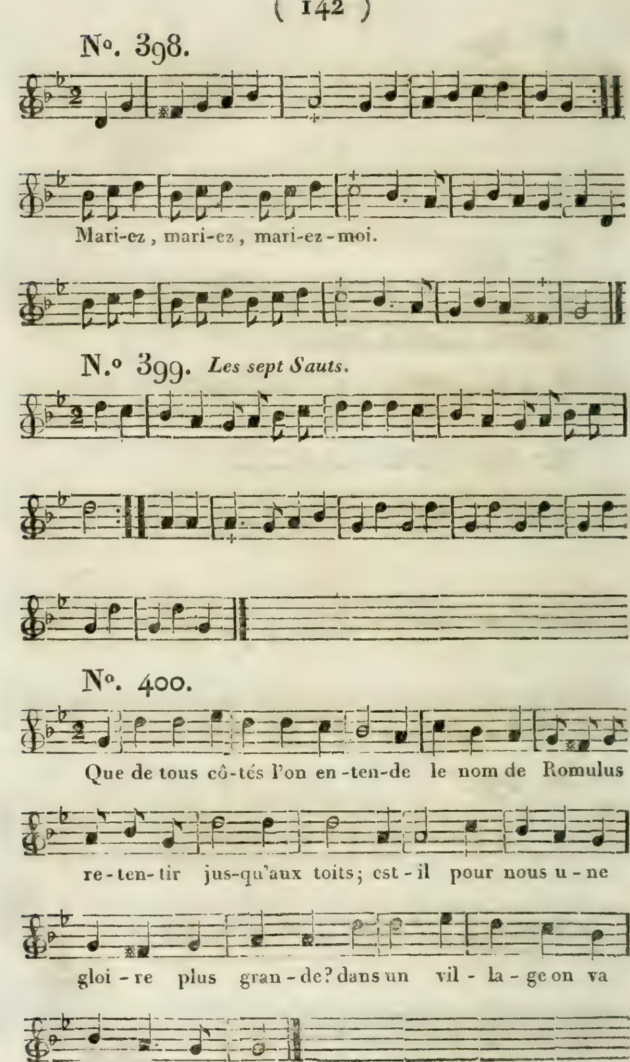

L'onguent mi-
ton mi-tai - ne.
N.° 382.
Morgué! je t'ai-me, Bas-tien-ne.
N.° 383.
Pre-nez bien gar-de à vo-tre
co-til - lon.
N.° 384.


Lon lan la, l'a-mour n'y fait rien.
N.o 385.
C'est à boi-re qu'il nous faut.
N.o 386.
C'est à toi, mon ca-ma-ra-de.
N.o 387.

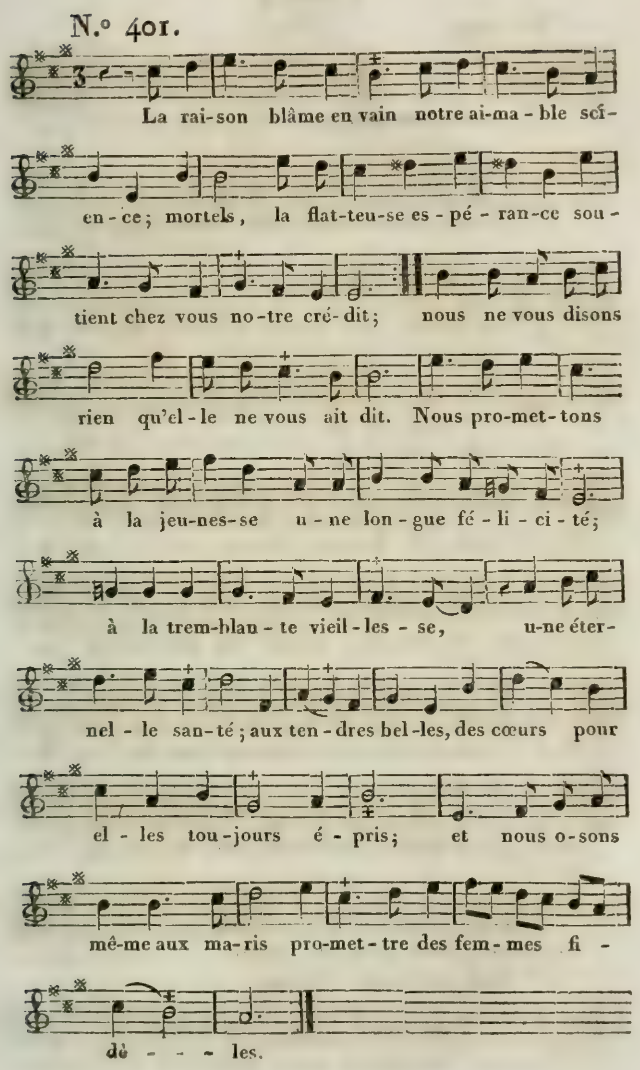

J'é - tois, j'é - tois per - du - - e.
N.° 388.
Les a-mours tri-omphants.
N.° 389.
L'amour n'a-t-il donc que ce - la?
N.° 390.
Ah! mon Dieu! que de jo - lies fil - les que l'on
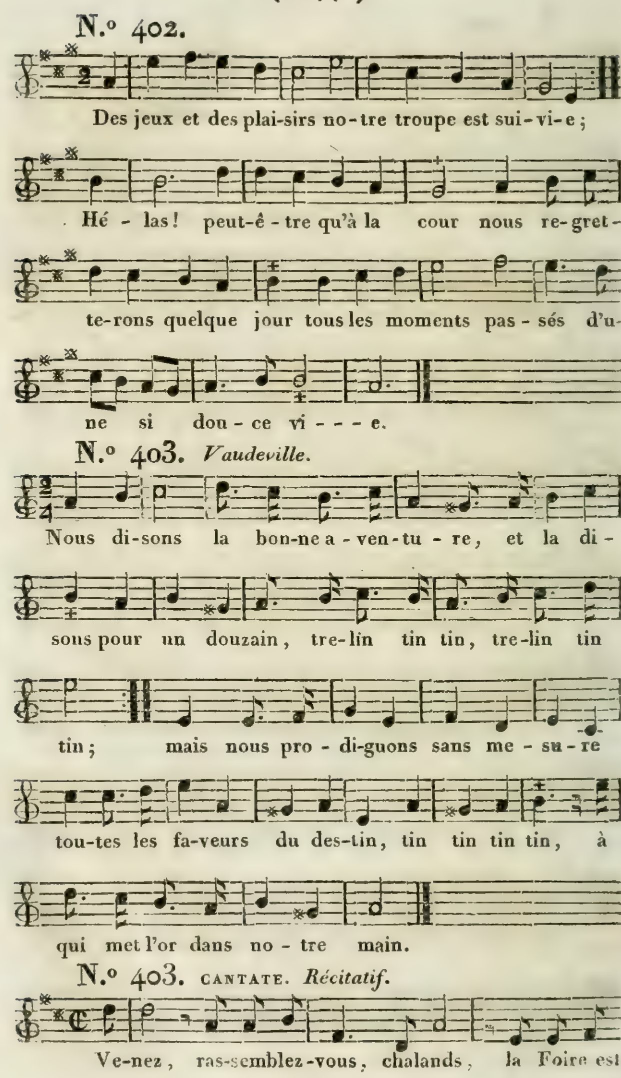

voit i - - ci!
N°. 391.
Char-man - te rei - ne de mon cœur, sans es - poir,
sans de - sir, mon a - me vous a - do - - re.
N.° 392.
Ah! que mon - sei-gneur est char-mant!
N.° 393.
Ah! Phaë - ton, est-il pos - si-ble?

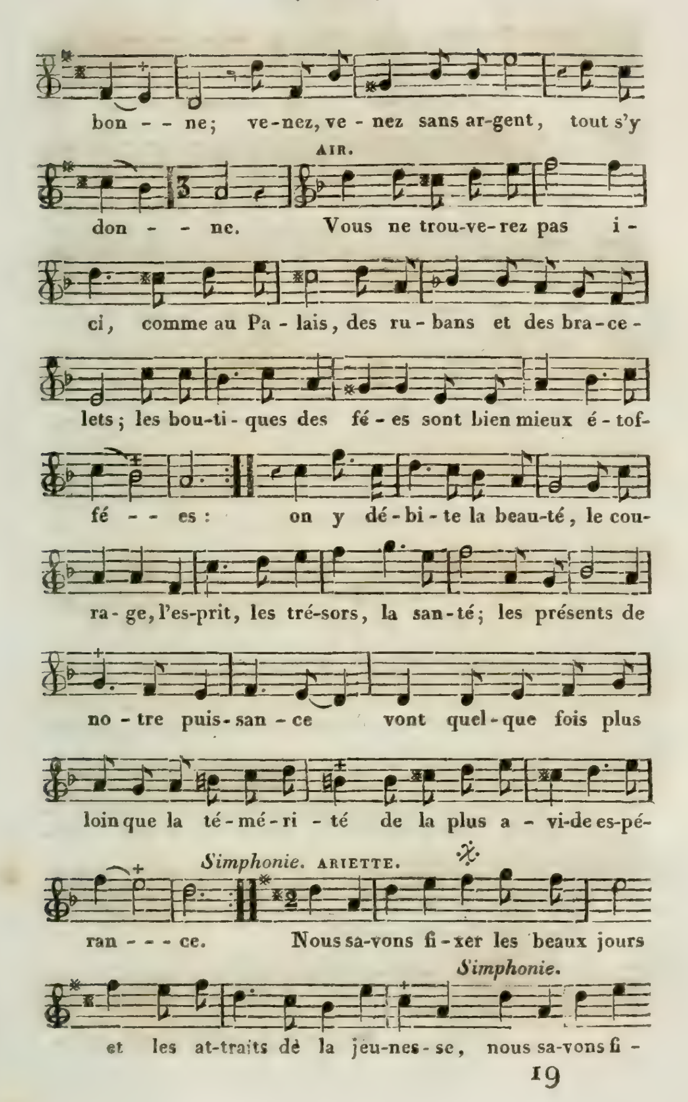

N.° 394.
Cha-ri-va-ri.
N.° 395.
Sur les ponts d'A-vi-gnon.
N.° 396. Air du roi de Cocagne.
N°. 397.
De mon
pot je vous en ré-ponds.

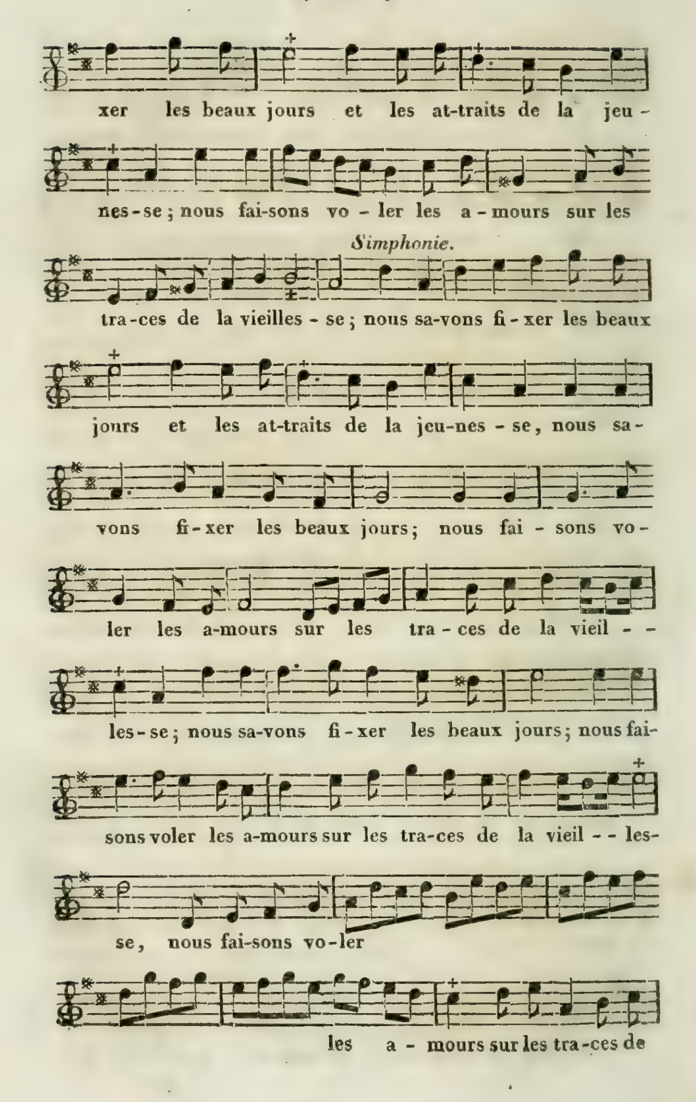

N°. 398.
Mari-ez, mari-ez, mari-ez-moi.
N.° 399. Les sept Sauts.
N°. 400.
Que de tous cô-tés l'on en-ten-de le nom de Romulus
re-ten-tir jus-qu'aux toits; est-il pour nous u-ne
gloi-re plus gran-de? dans un vil-la-ge on va
comp-ter deux rois.
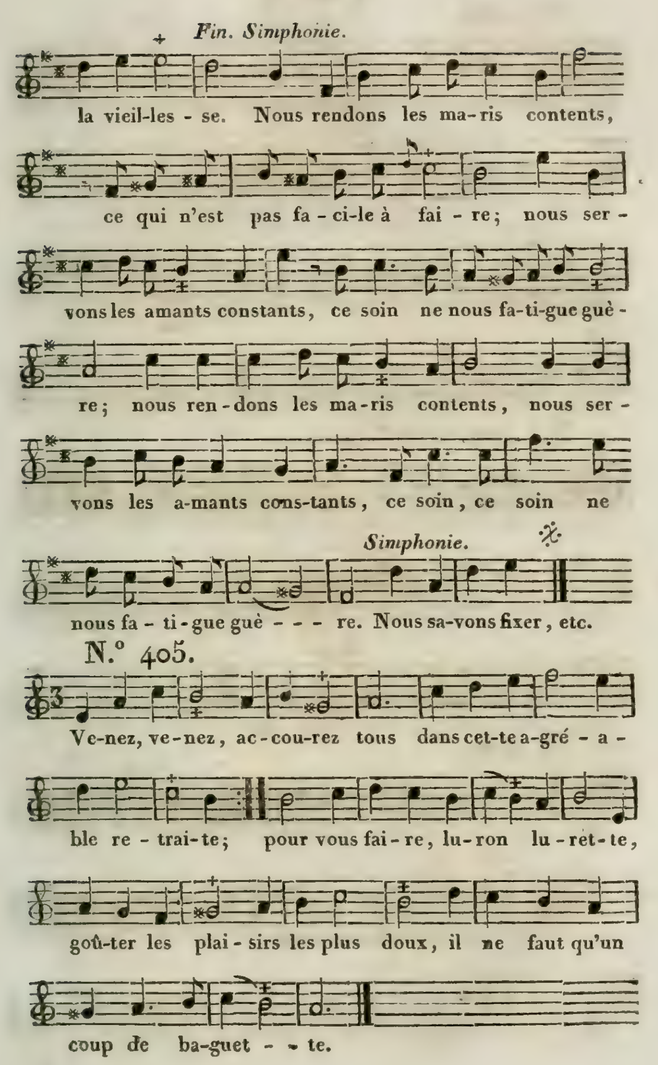
N.° 401.

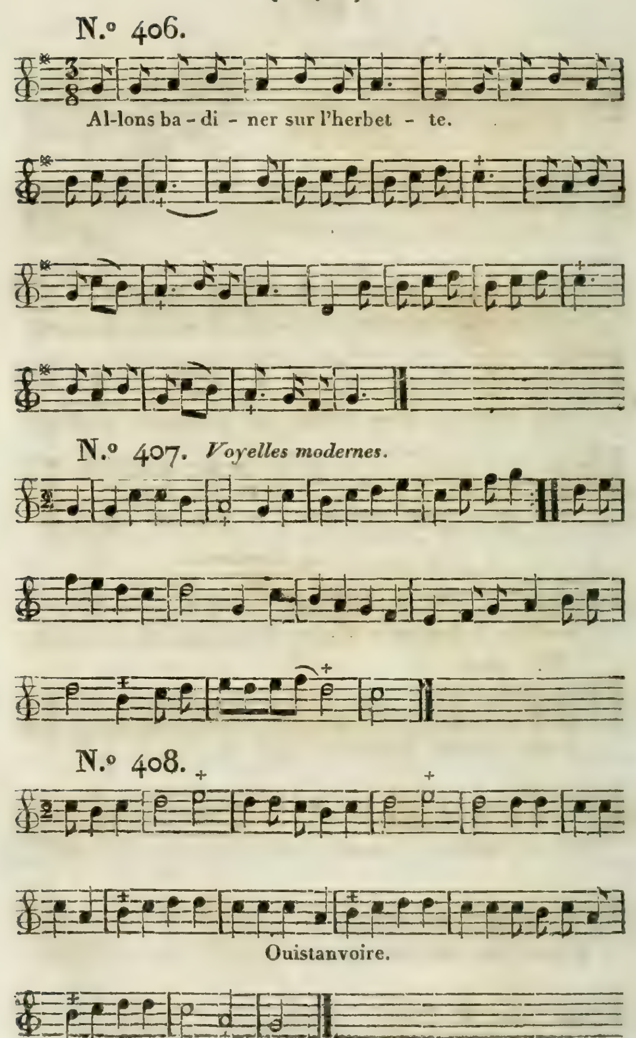

La rai-son blâme en vain notre ai-ma - ble scí-
en - ce; mortels, la flat-teu-se es - pé - ran-ce sou -
tient chez vous no-tre cré- dit; nous ne vous disons
rien qu'el - le ne vous ait dit. Nous pro-met- tons
à la jeu-nes-se u - ne lon - gue fé - li - ci - té;
à la trem-blan - te vieil - les - se, u-ne éter-
nel - le san-té ; aux ten - dres bel-les, des cœurs pour
el - les tou-jours é - pris; et nous o-sons
mê-me aux ma-ris pro-met-tre des fem-mes fi -
dè - - - les.
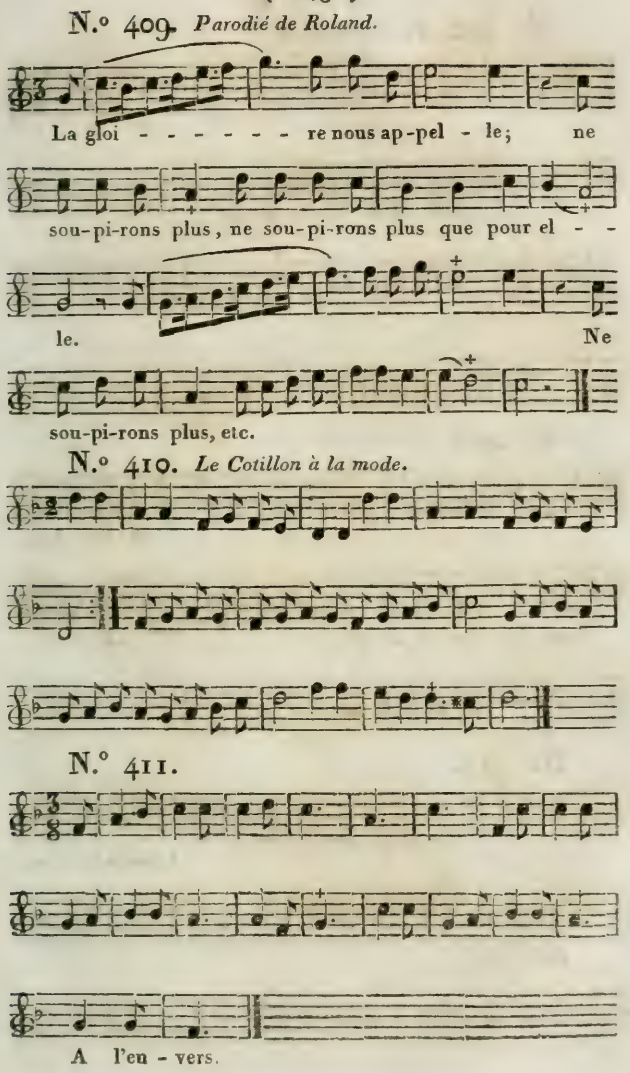

N.° 402.
Des jeux et des plai-sirs no-tre troupe est sui-vi-e ;
Hé - las ! peut-ê - tre qu'à la cour nous re-gret-
te-rons quelque jour tous les moments pas - sés d'u-
ne si dou - ce vi - - - e.
N.° 403. Vaudeville.
Nous di-sons la bon-ne a - ven-tu - re, et la di -
sons pour un douzain, tre-lin tin tin, tre-lin tin
tin ; mais nous pro - di-guons sans me - su - re
tou-tes les fa-veurs du des-tin, tin tin tin tin, à
qui met l'or dans no - tre main.
N.° 403. CANTATE. Récitatif.
Ve-nez, ras-semblez-vous, chalands, la Foire est


bon - - ne; ve-nez, ve - nez sans ar-gent, tout s'y
AIR.
don - - ne. Vous ne trou-ve-rez pas i -
ci, comme au Pa - lais, des ru - bans et des bra-ce -
lets; les bou-ti - ques des fé - es sont bien mieux é - tof-
fé - - es : on y dé - bi - te la beau-té, le cou-
ra - ge, l'es-prit, les tré-sors, la san - té; les présents de
no - tre puis-san - ce vont quel - que fois plus
loin que la té - mé - ri - té de la plus a - vi-de es-pé-
Simphonie. ARIETTE.
ran - - - ce. Nous sa-vons fi - xer les beaux jours
Simphonie.
et les at-traits de la jeu-nes - se, nous sa-vons fi -
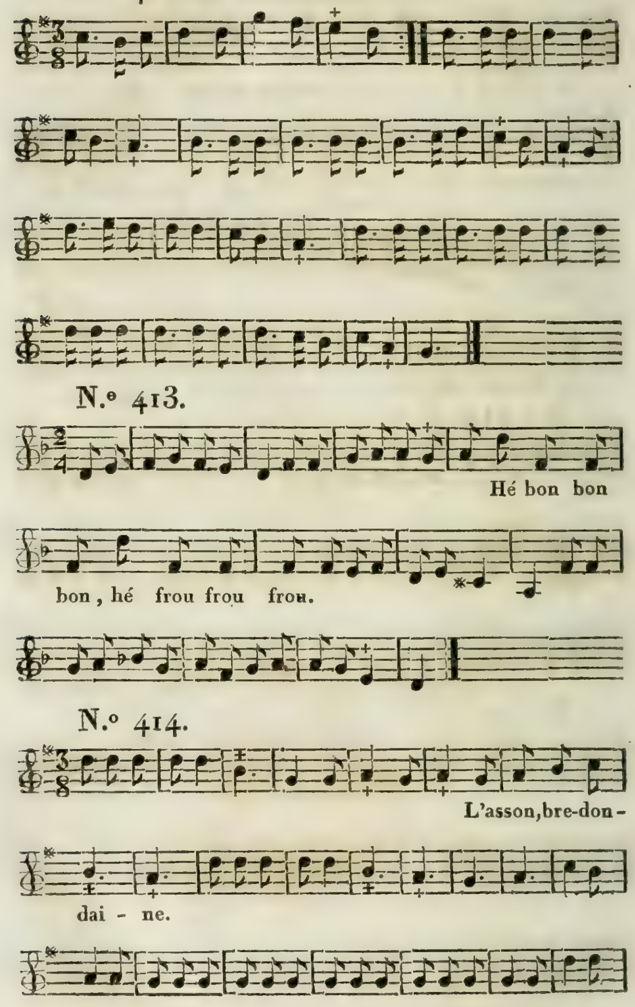

xer les beaux jours et les at-traits de la jeu-
nes-se; nous fai-sons vo-ler les a-mours sur les
Simphonie.
tra-ces de la vieilles-se; nous sa-vons fi-xer les beaux
jours et les at-traits de la jeu-nes-se, nous sa-
vons fi-xer les beaux jours; nous fai-sons vo-
ler les a-mours sur les tra-ces de la vieil--
les-se; nous sa-vons fi-xer les beaux jours; nous fai-
sons voler les a-mours sur les tra-ces de la vieil--les-
se, nous fai-sons vo-ler
les a-mours sur les tra-ces de

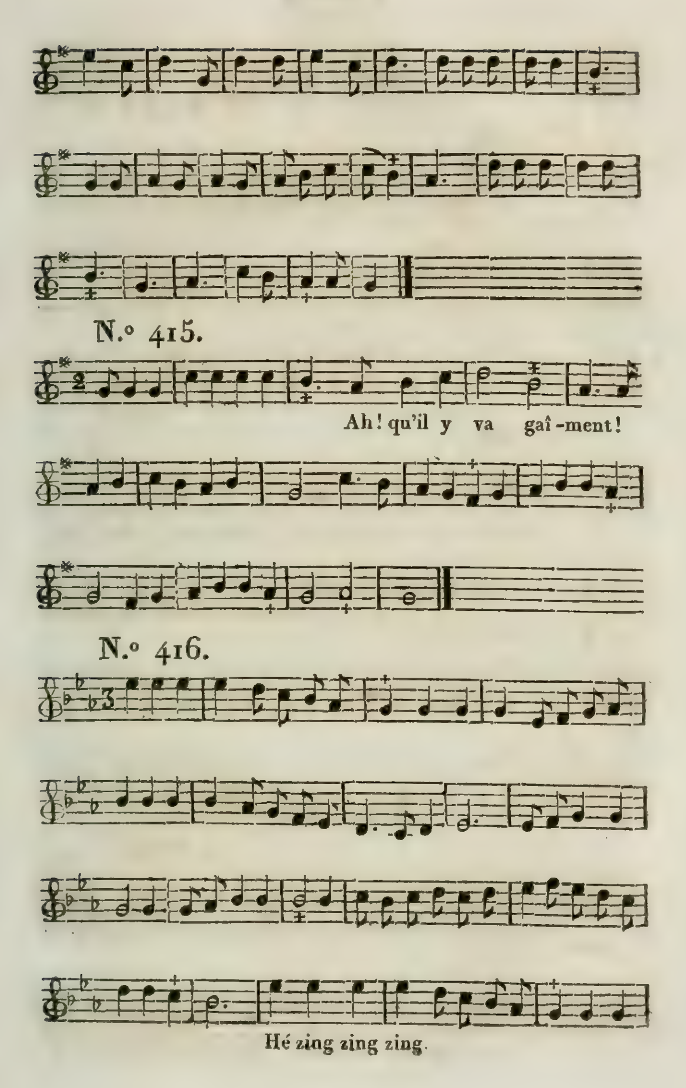

Fin. Simphonie.
la vieil-les - se. Nous rendons les ma-ris contents,
ce qui n'est pas fa - ci-le à fai - re; nous ser -
vons les amants constants, ce soin ne nous fa-ti-gue guè -
re; nous ren-dons les ma-ris contents, nous ser -
vons les a-mants cons-tants, ce soin, ce soin ne
Simphonie.
nous fa - ti-gue guè - - - re. Nous sa-vons fixer, etc.
N.° 405.
Ve-nez, ve-nez, ac-cou-rez tous dans cet-te a-gré - a -
ble re - trai-te; pour vous fai-re, lu-ron lu-ret-te,
goû-ter les plai - sirs les plus doux, il ne faut qu'un
coup de ba-guet - - te.

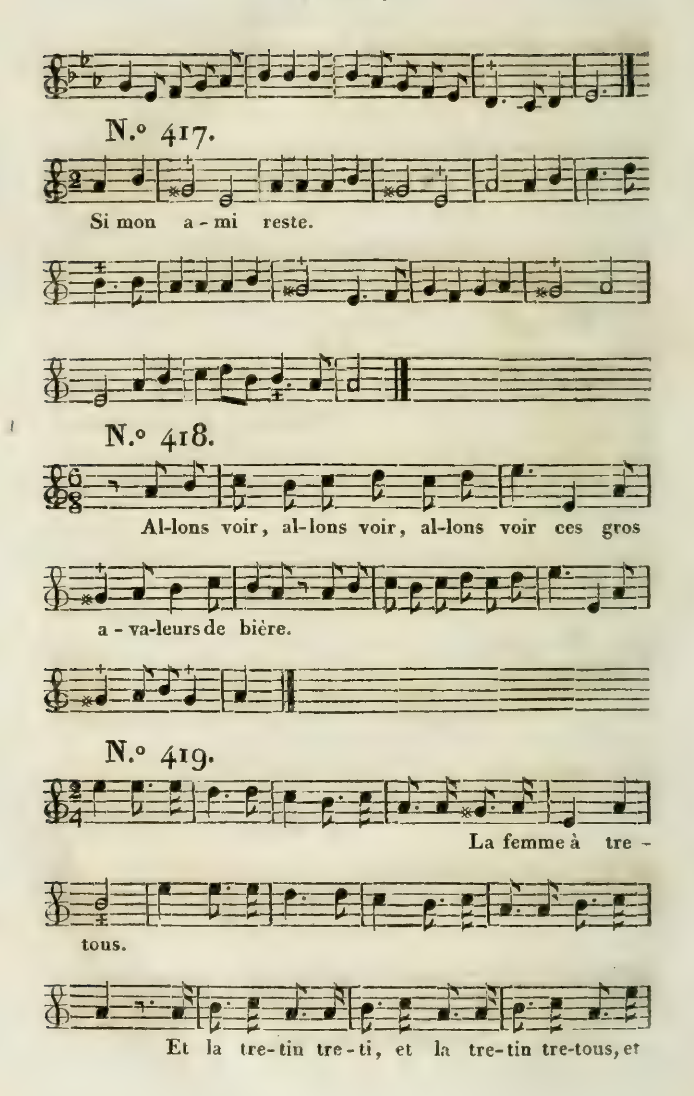

N.° 406.
Al-lons ba - di - ner sur l'herbet - te.
N.° 407. Voyelles modernes.
N.° 408.
Ouistanvoire.

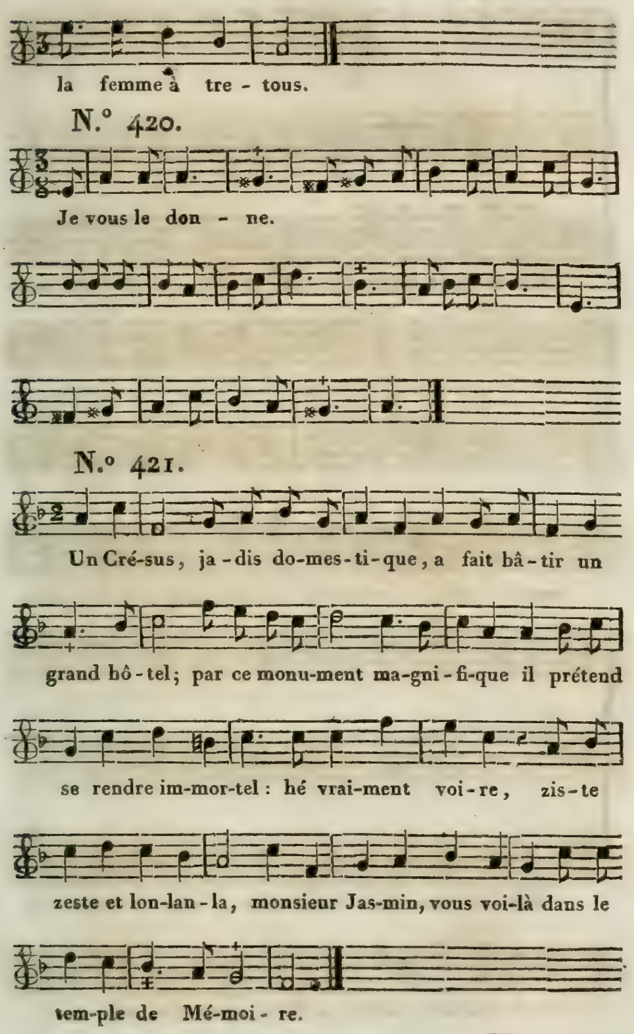

N.° 409. *Parodié de Roland.*
La gloi - - - - - - - re nous ap-pel - le; ne
sou-pi-rons plus, ne sou-pi-rons plus que pour el - -
le. Ne
sou-pi-rons plus, etc.
N.° 410. *Le Cotillon à la mode.*
N.° 411.
A l'en - vers.

N.° 412. *Le Tambourineur.*

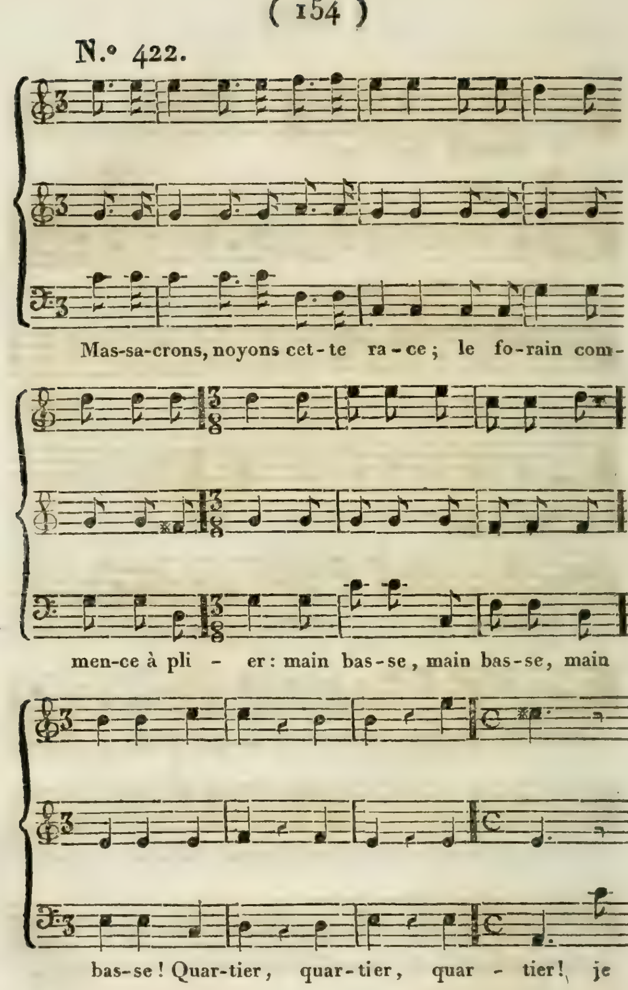



N.° 415.
Ah! qu'il y va gaî-ment!
N.° 416.
Hé zing zing zing.


N.° 417.
Si mon a-mi reste.
N.° 418.
Al-lons voir, al-lons voir, al-lons voir ces gros
a-va-leurs de bière.
N.° 419.
La femme à tre-
tous.
Et la tre-tin tre-ti, et la tre-tin tre-tous, et

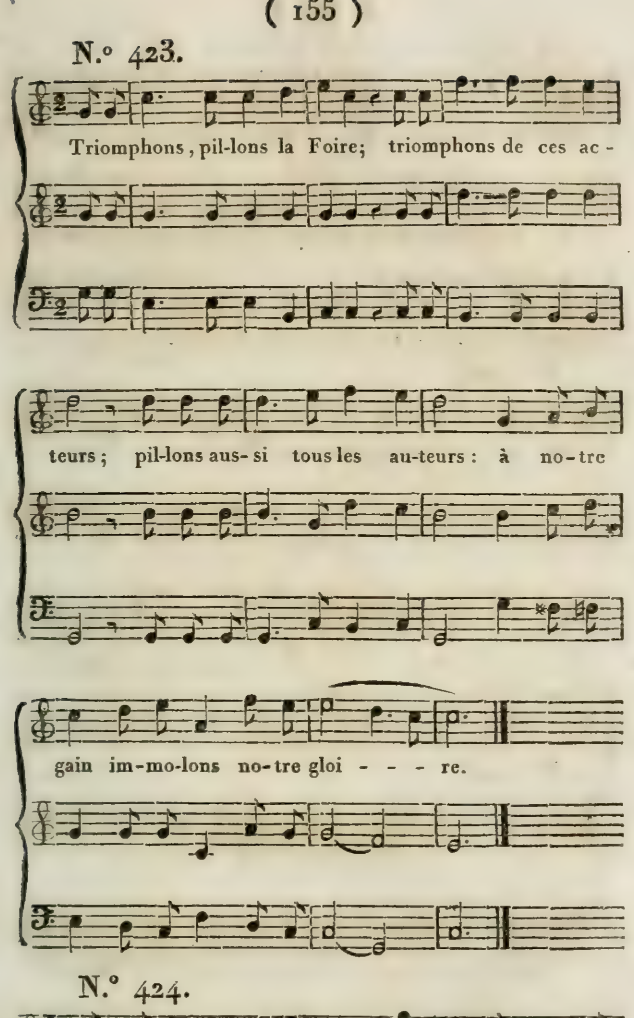

la femme à tre - tous.
N.° 420.
Je vous le don - ne.
N.° 421.
Un Cré-sus, ja-dis do-mes-ti-que, a fait bâ-tir un
grand hô-tel; par ce monu-ment ma-gni-fi-que il prétend
se rendre im-mor-tel : hé vrai-ment voi-re, zis-te
zeste et lon-lan-la, monsieur Jas-min, vous voi-là dans le
tem-ple de Mé-moi - re.

N.° 422.



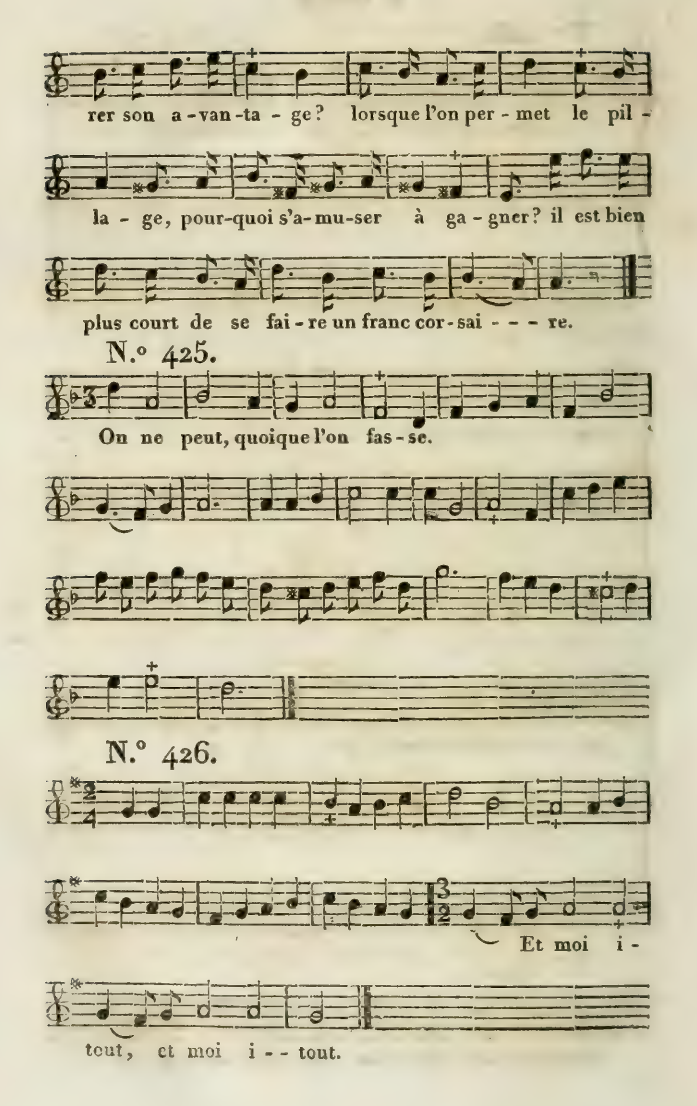
suis ton pri-son - nier ; quar-tier, quar-tier, quar-tier !
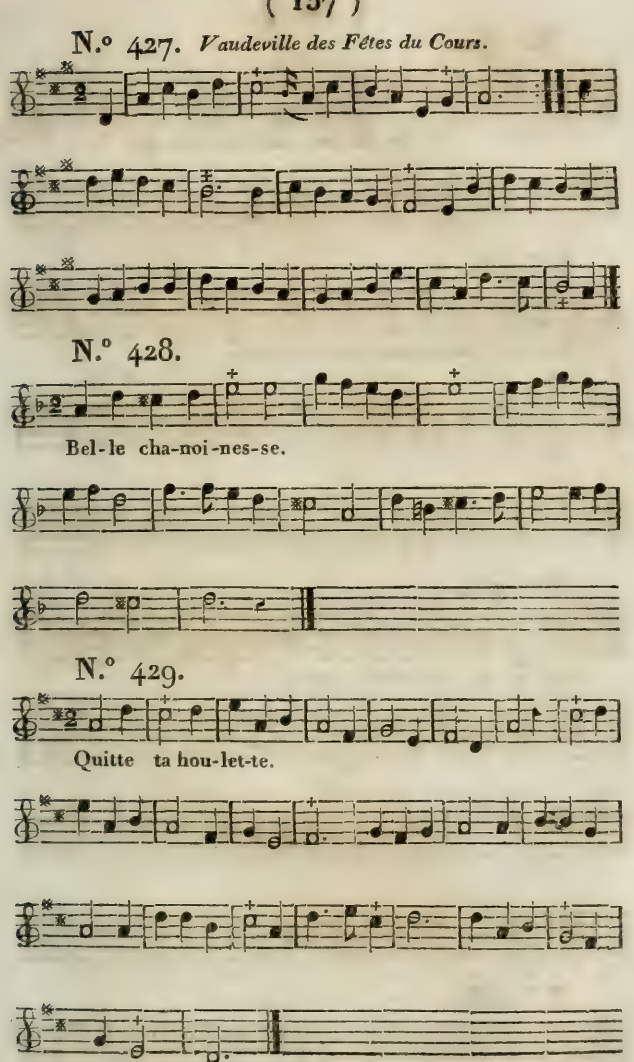
N.° 423.



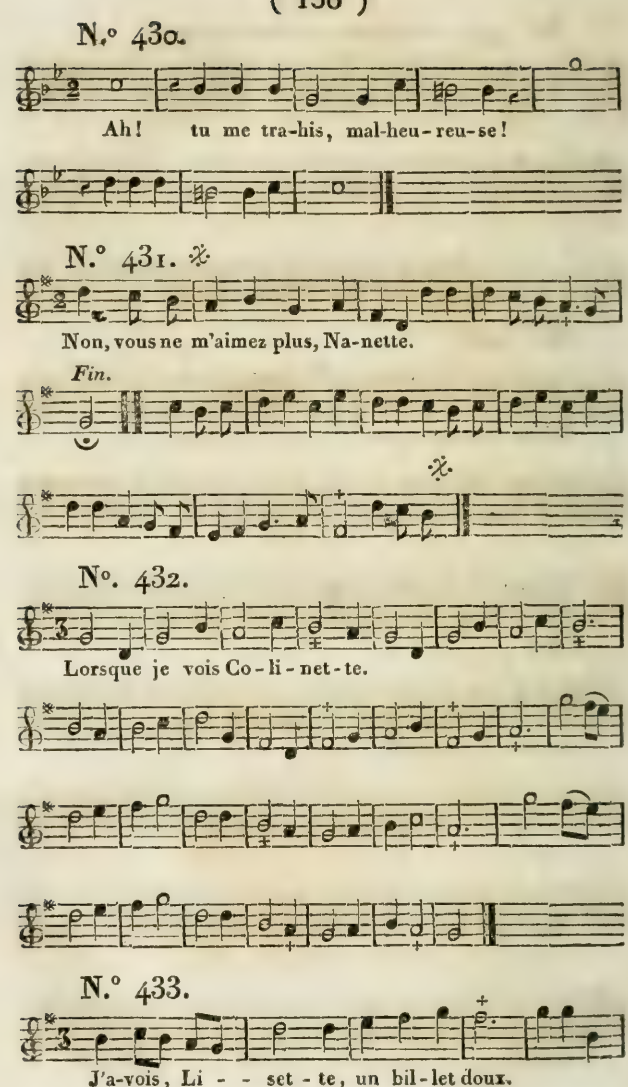
N.° 424.

Pour-quoi tant de soins se don-ner, pour pro - cu -

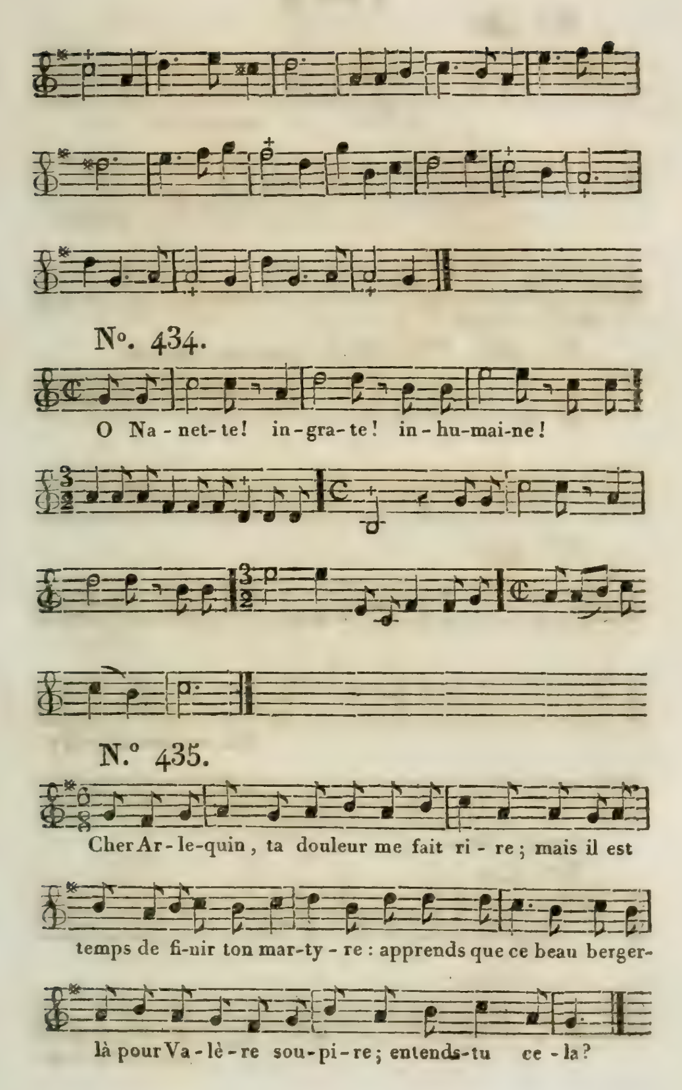

rer son a-van-ta - ge? lorsque l'on per - met le pil -
la - ge, pour-quoi s'a-mu-ser à ga - gner? il est bien
plus court de se fai-re un franc cor-sai - - - re.
N.° 425.
On ne peut, quoique l'on fas - se.
N.° 426.
Et moi i -
tout, et moi i - - tout.

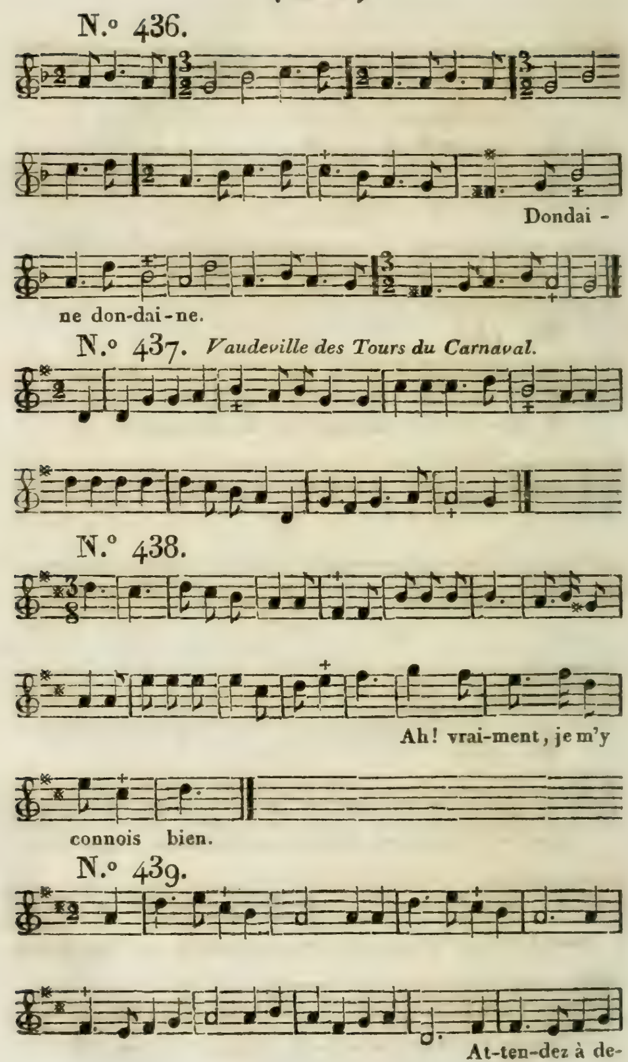

N.° 427. *Vaudeville des Fêtes du Cours.*
N.° 428.
Bel-le cha-noi-nes-se.
N.° 429.
Quitte ta hou-let-te.

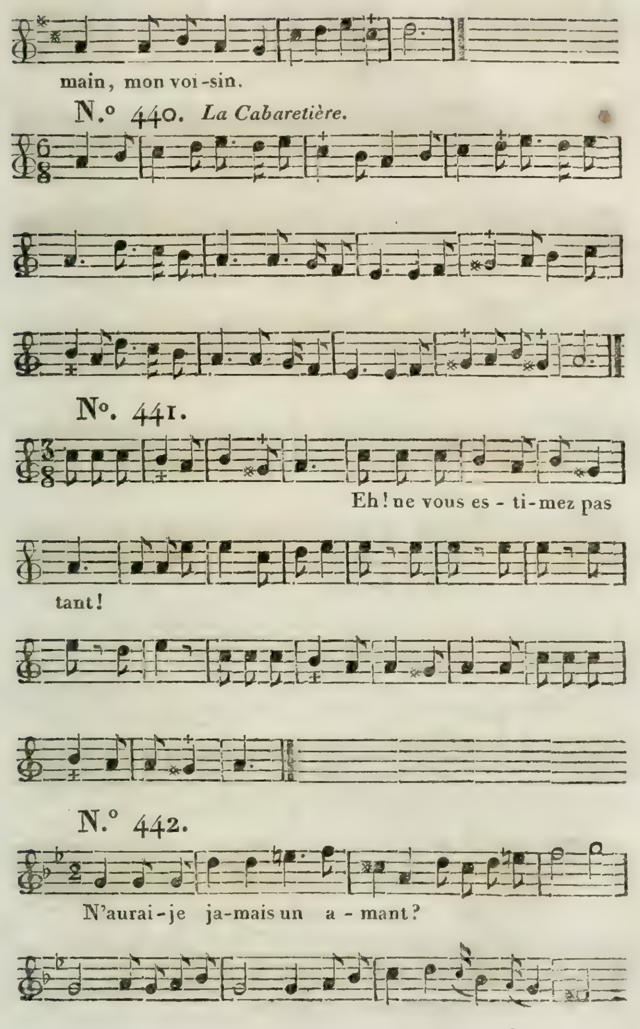
N.° 430.

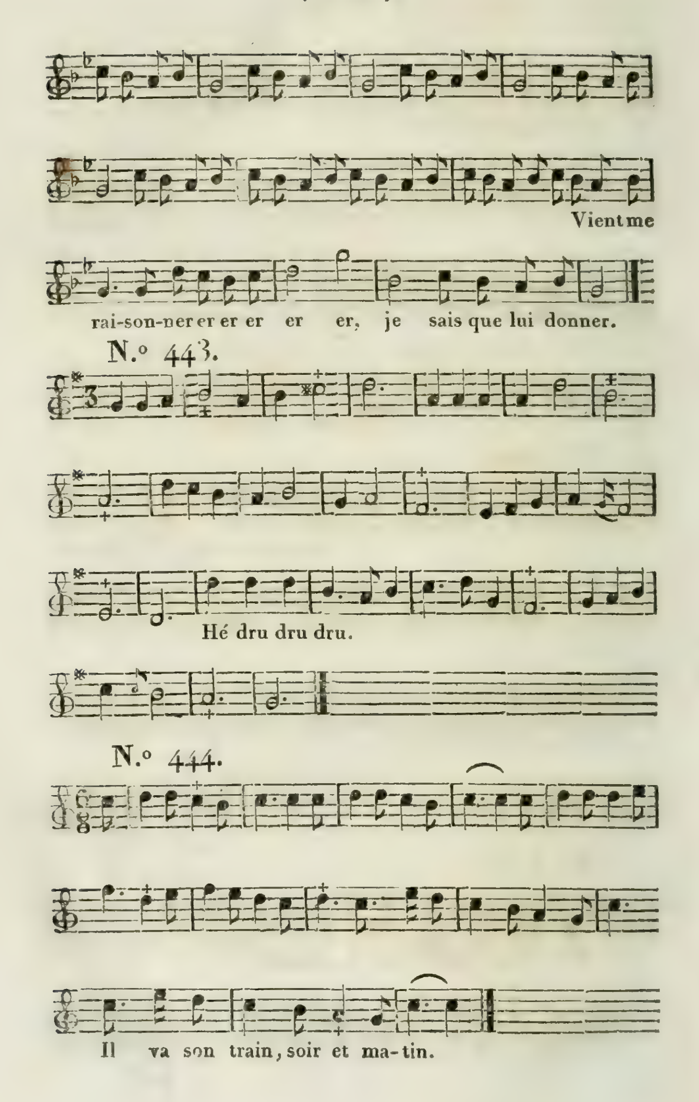


J'a-vois, Li - - set - te, un bil-let doux.


N°. 434.
O Na - net- te! in-gra- te! in - hu-mai-ne!
N.° 435.
Cher Ar - le-quin , ta douleur me fait ri - re ; mais il est
temps de fi-nir ton mar-ty - re : apprends que ce beau berger-
là pour Va - lè - re sou- pi - re ; entends-tu ce - la?


N.o 436.
Dondai -
ne don-dai-ne.
N.o 437. Vaudeville des Tours du Carnaval.
N.o 438.
Ah! vrai-ment, je m'y
connois bien.
N.o 439.
At-ten-dez à de-
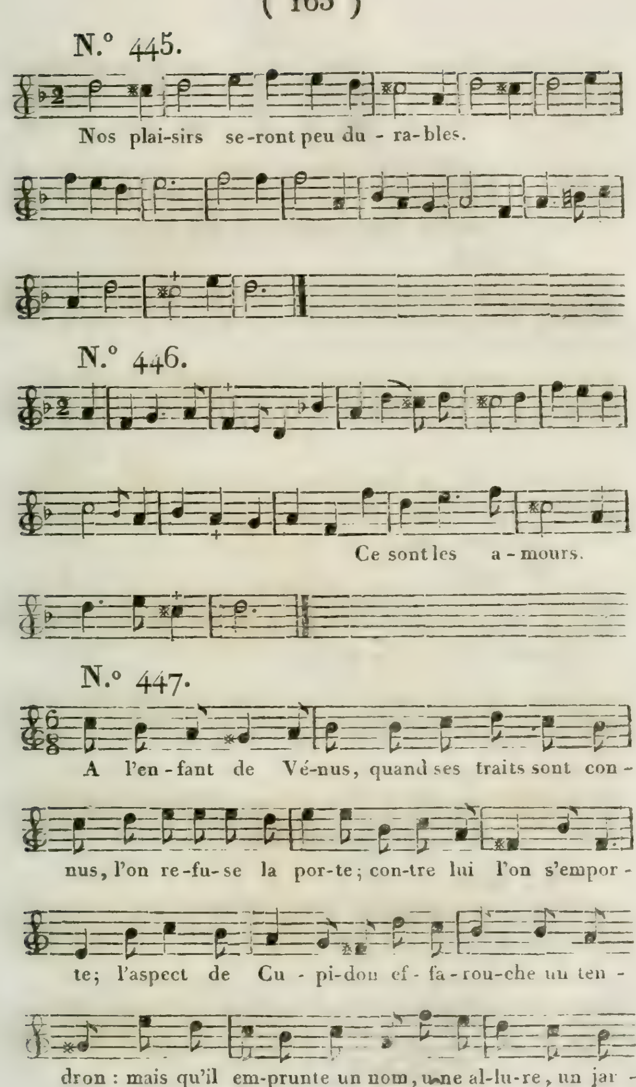

main, mon voi-sin.
N.o 440. La Cabaretière.
N.o. 441.
Eh! ne vous es - ti-mez pas
tant!
N.o 442.
N'aurai-je ja-mais un a - mant?

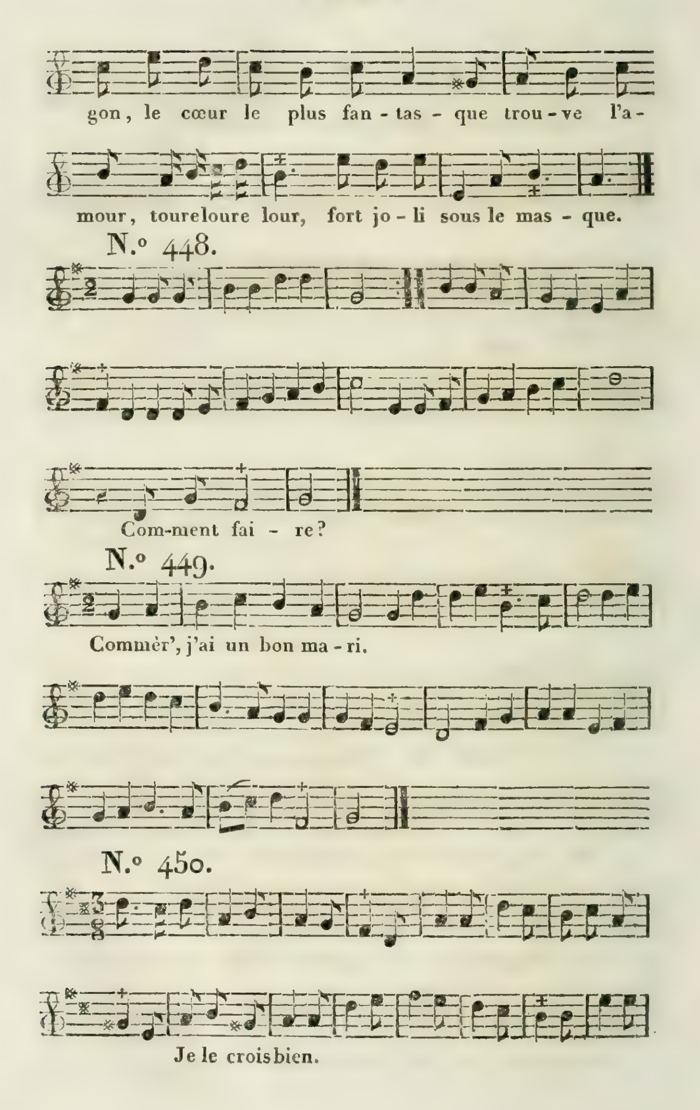

Vientme
rai-son-ner er er er er er, je sais que lui donner.
N.o 443.
Hé dru dru dru.
N.o 444.
Il va son train, soir et ma-tin.

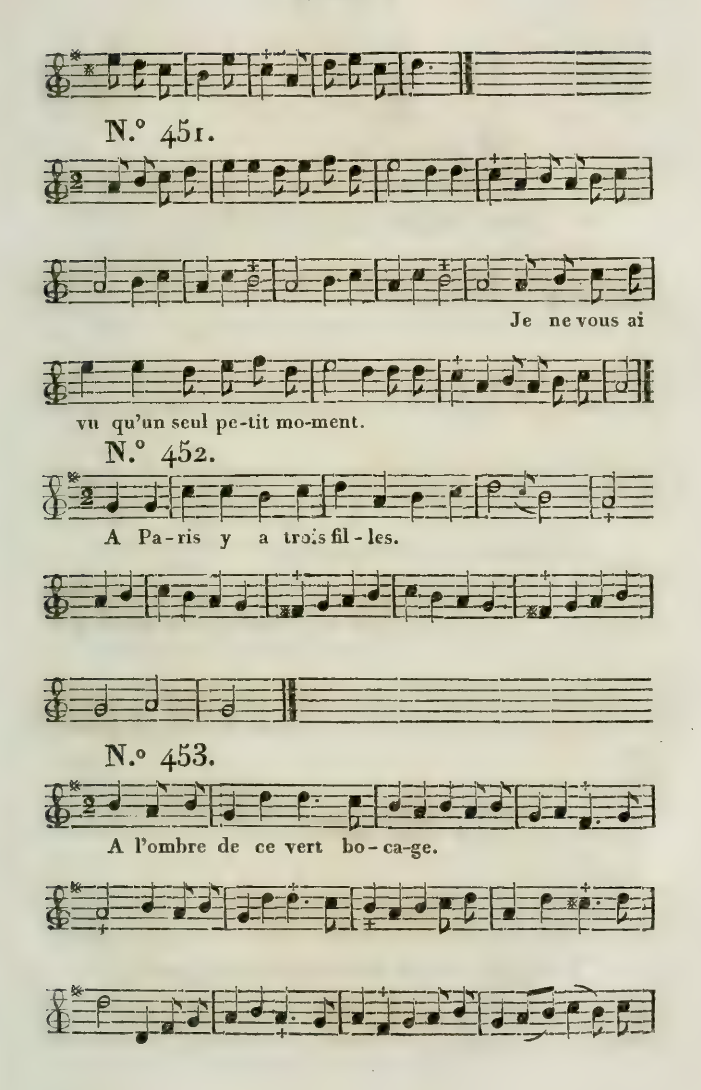
N.° 445.

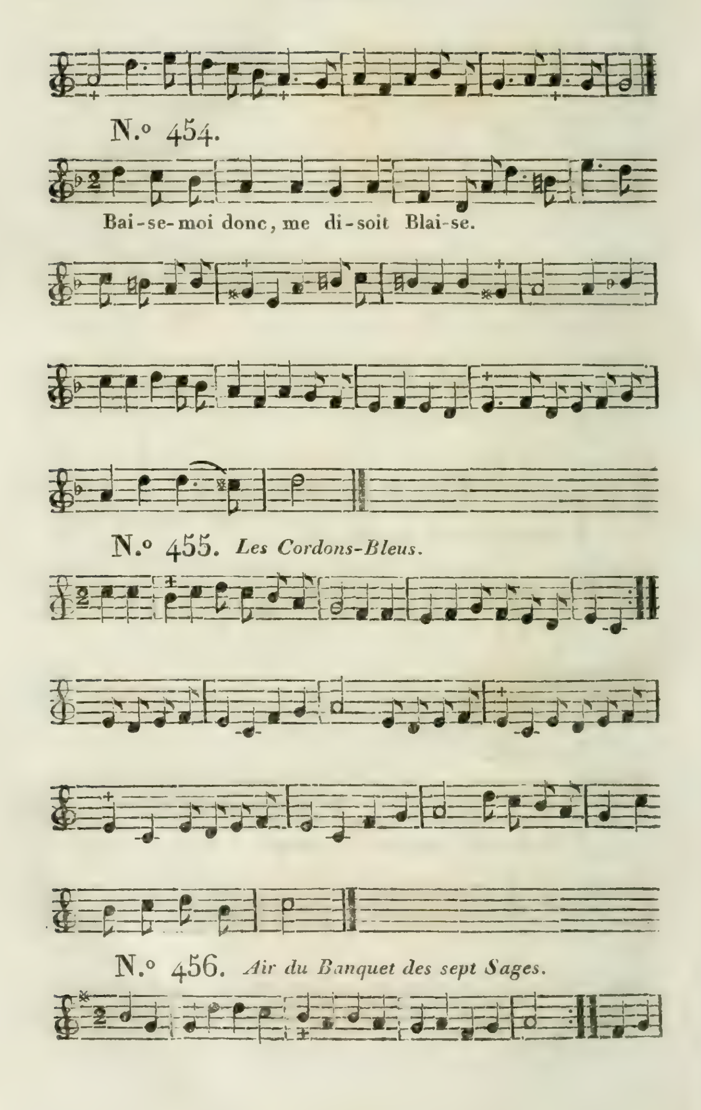
N.° 446.

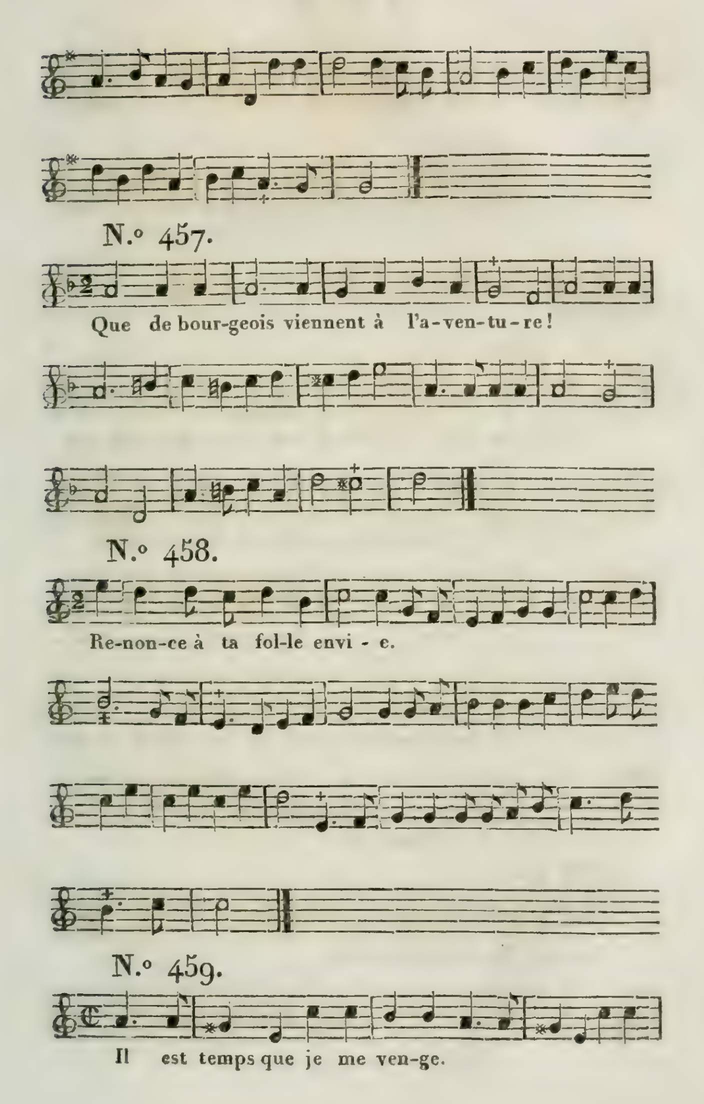
N.° 447.
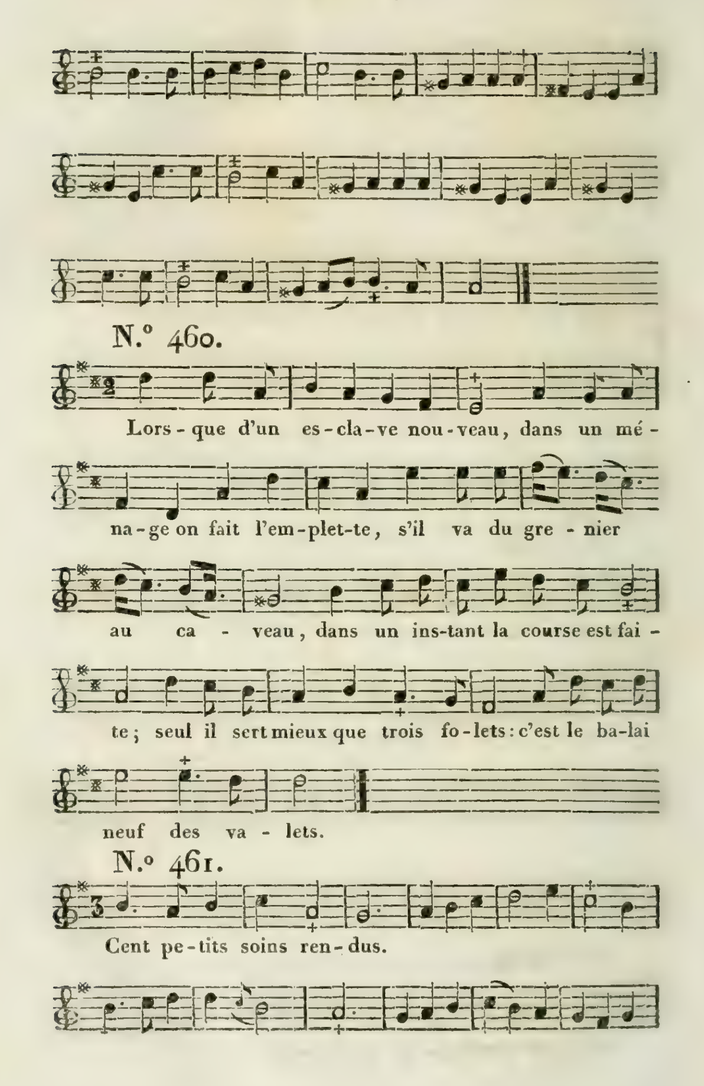


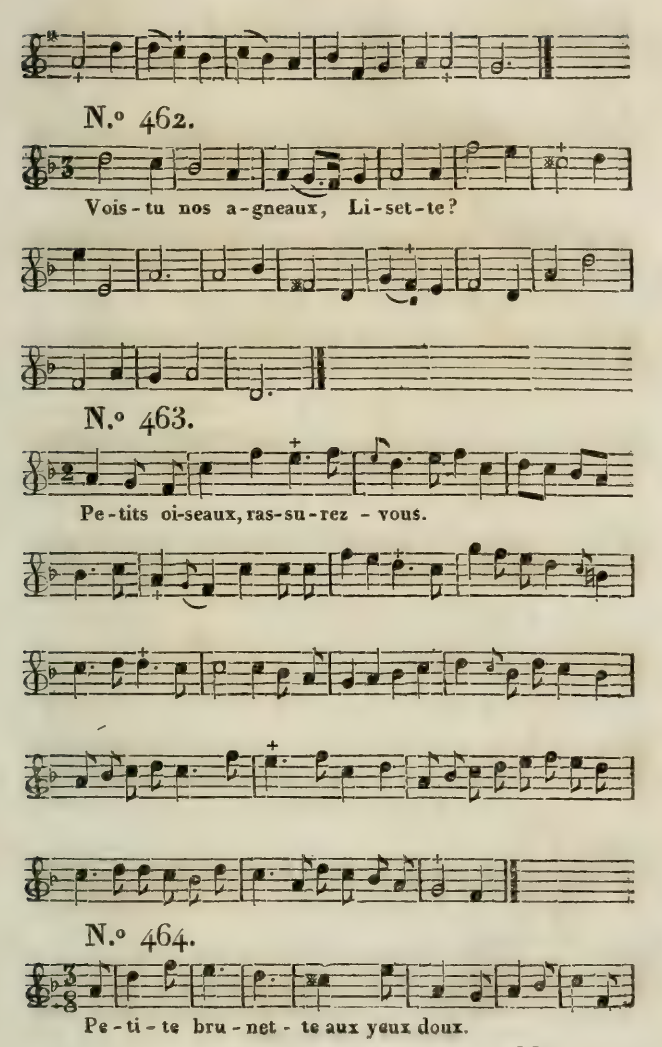

gon, le cœur le plus fan - tas - que trou - ve l'a-
mour, toureloure lour, fort jo - li sous le mas - que.
N.° 448.
Com-ment fai - re?
N.° 449.
Commèr', j'ai un bon ma - ri.
N.° 450.
Je le crois bien.

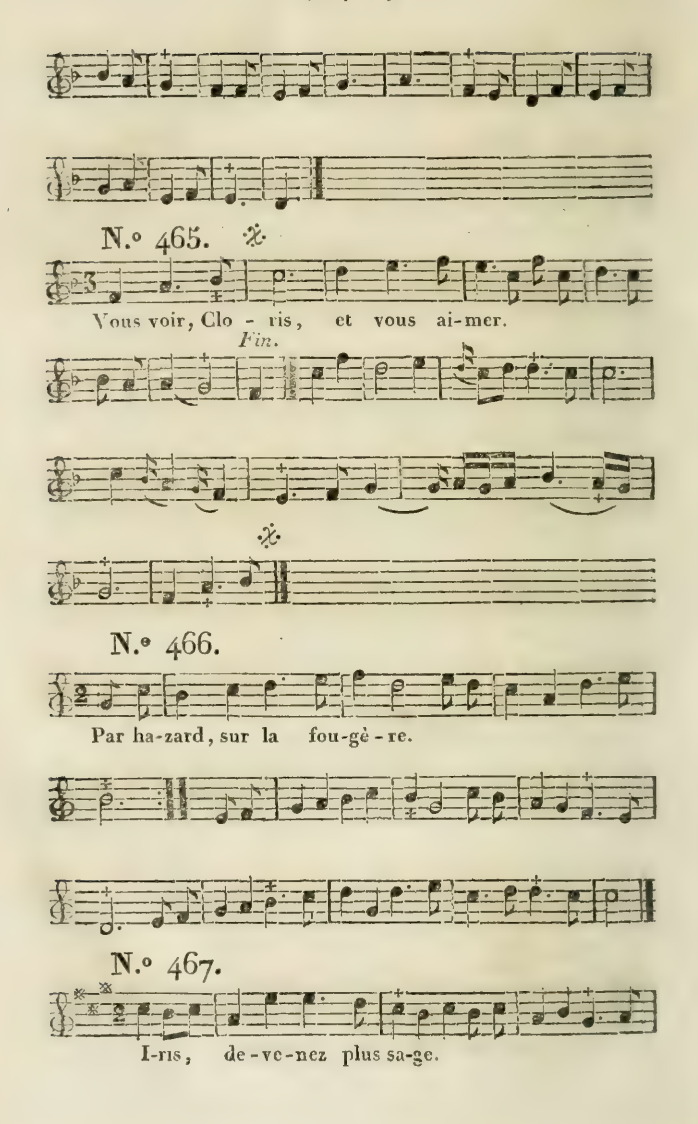

N.° 451.
Je ne vous ai
vu qu'un seul pe-tit mo-ment.
N.° 452.
A Pa-ris y a trois fil - les.
N.° 453.
A l'ombre de ce vert bo - ca-ge.

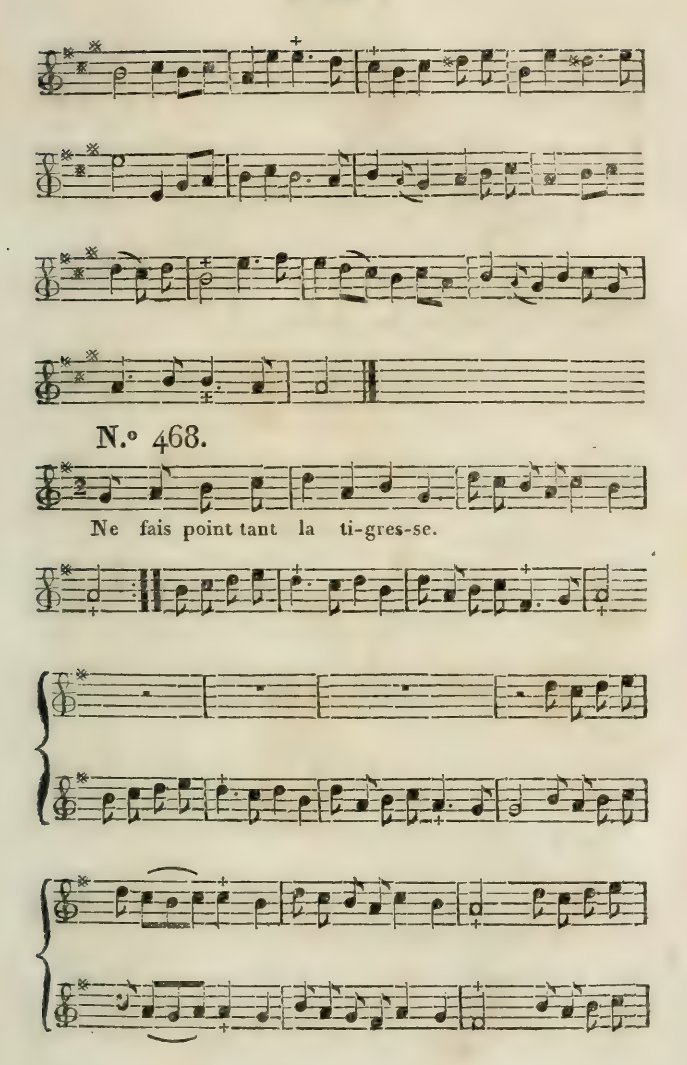

N.o 454.
Bai-se-moi donc, me di-soit Blai-se.
N.o 455. Les Cordons-Bleus.
N.o 456. Air du Banquet des sept Sages.

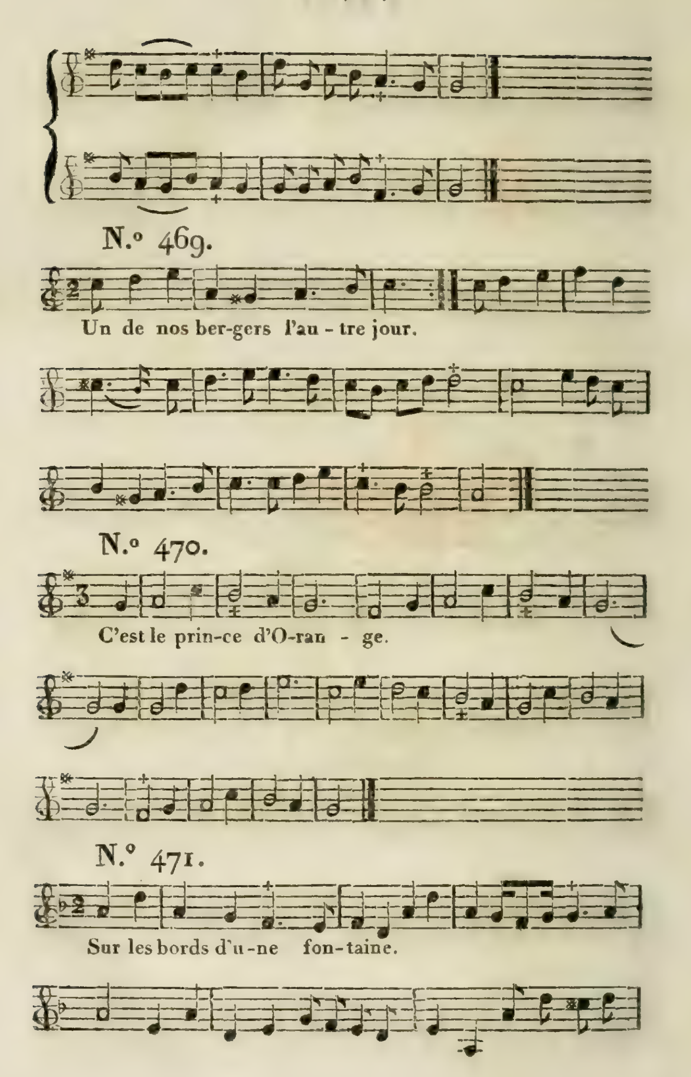

N.° 457.
Que de bour-geois viennent à l'a-ven-tu-re!
N.° 458.
Re-non-ce à ta fol-le envi - e.
N.° 459.
Il est temps que je me ven-ge.

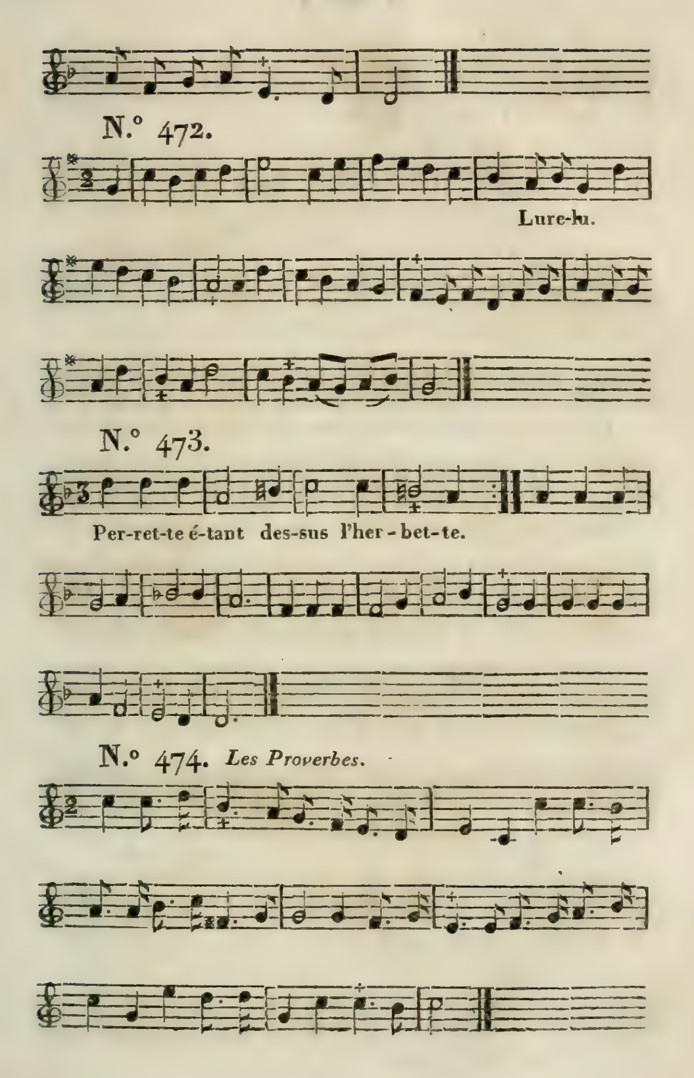

N.° 460.
Lors - que d'un es - cla - ve nou - veau, dans un mé -
na - ge on fait l'em - plet - te, s'il va du gre - nier
au ca - veau, dans un ins - tant la course est fai -
te; seul il sert mieux que trois fo - lets: c'est le ba - lai
neuf des va - lets.
N.° 461.
Cent pe - tits soins ren - dus.


N.° 462.
Vois-tu nos a-gneaux, Li-set-te?
N.° 463.
Pe-tits oi-seaux, ras-su-rez - vous.
N.° 464.
Pe - ti - te bru - net - te aux yeux doux.


N.° 465.
Vous voir, Clo - ris, et vous ai-mer.
Fin.
N.° 466.
Par ha-zard, sur la fou-gè - re.
N.° 467.
I-ris, de-ve-nez plus sa-ge.


N.° 468.
Ne fais point tant la ti-gres-se.


N.° 469.
Un de nos ber-gers l'au - tre jour.
N.° 470.
C'est le prin-ce d'O-ran - ge.
N.° 471.
Sur les bords d'u-ne fon-taine.

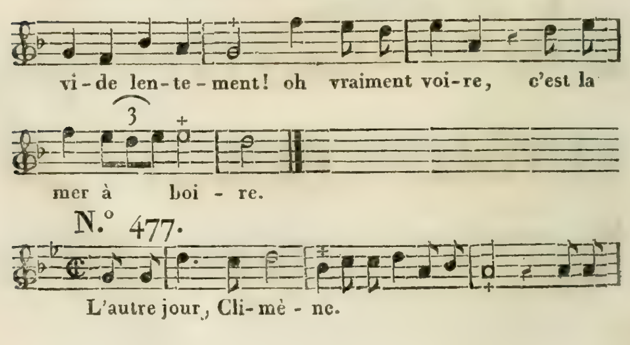

N.° 472.
Lure-lu.
N.° 473.
Per-ret-te é-tant des-sus l'her-bet-te.
N.° 474. Les Proverbes.

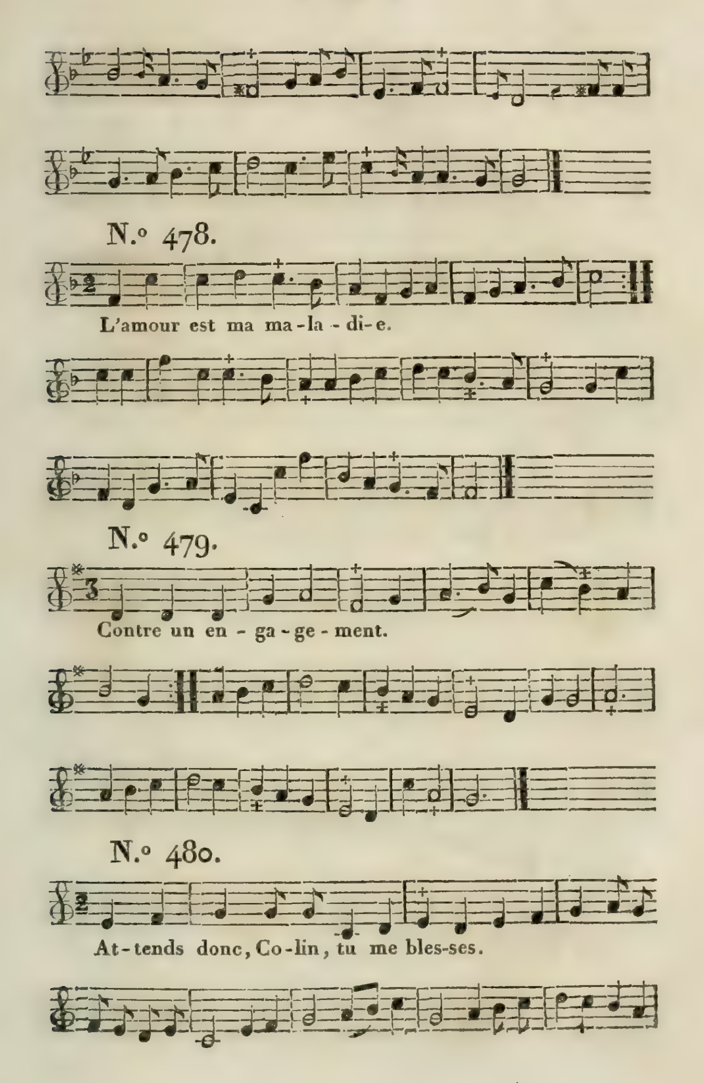
N.° 475.

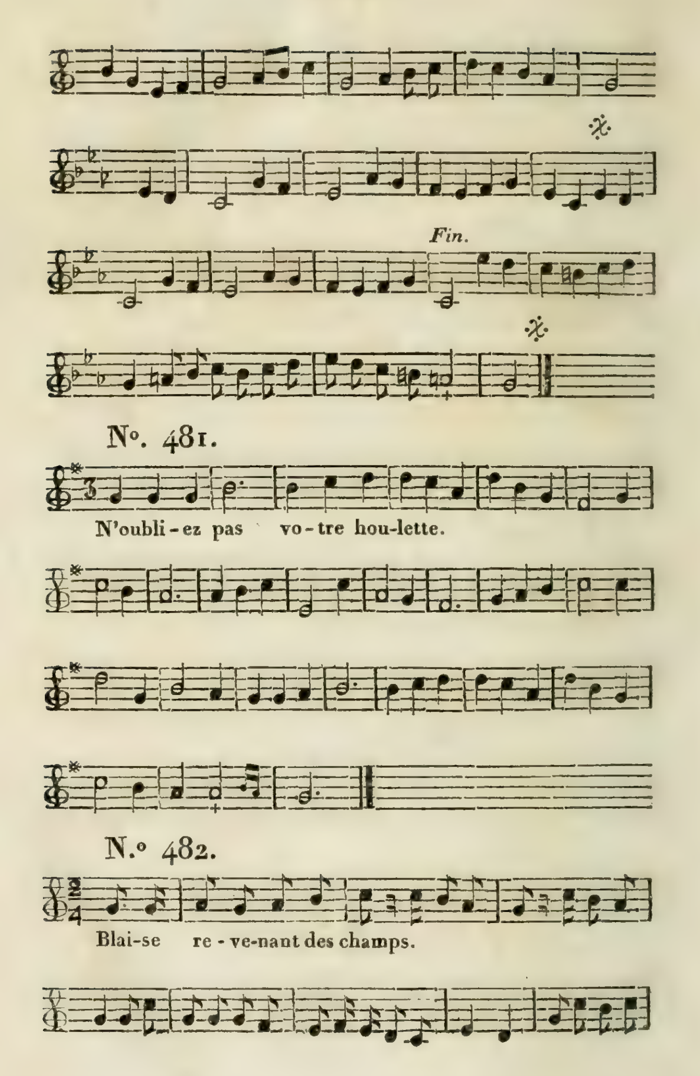
Si vous a-viez par ha-zard.

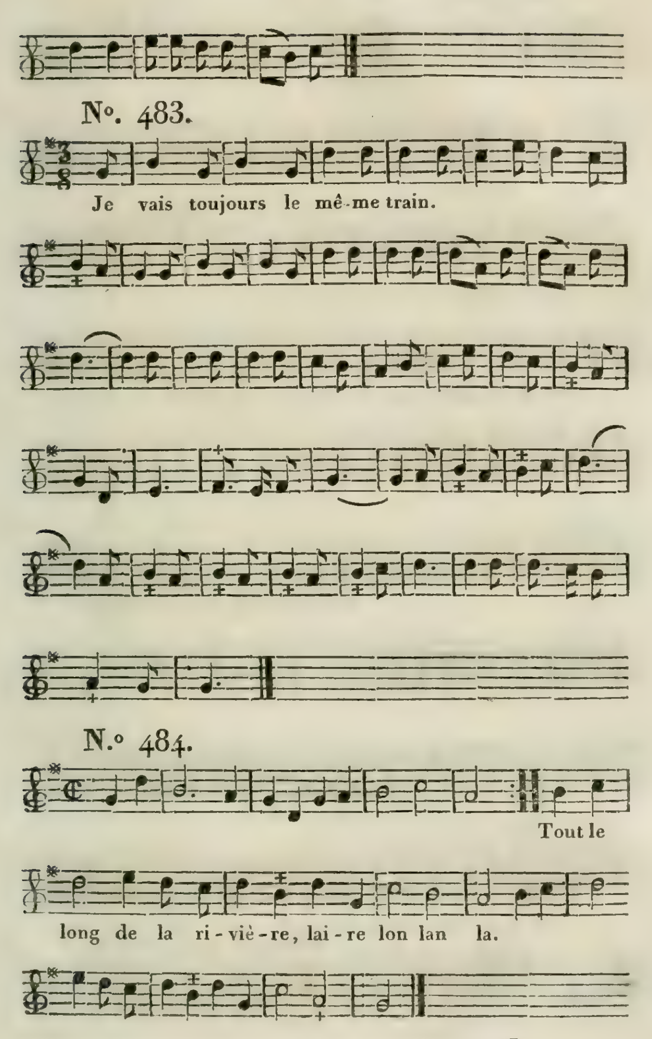
N.° 476.

Qu'on vous pré-sen-te u-ne li-queur d'un goût pi-
quant, d'un goût flat-teur, la ma-le-pes-te! zeste zeste
zes-te, dans le mo-ment vous sa-blez ce-la très-gaî-
ment : si la bois-son est in-si-pi-de, qu'el-le se



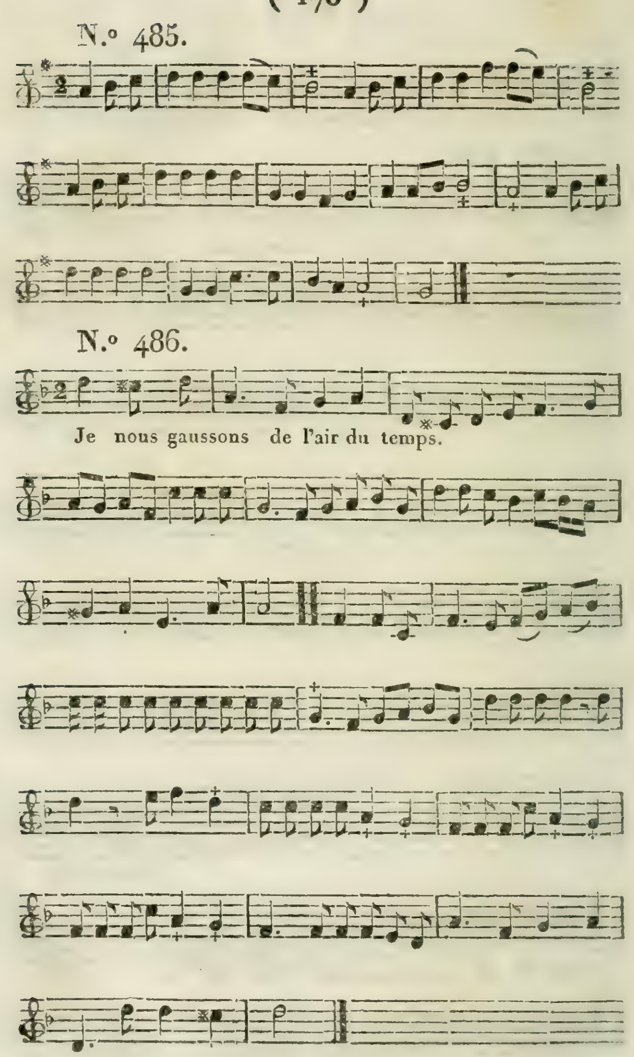

N.° 478.
L'amour est ma ma-la-di-e.
N.° 479.
Contre un en-ga-ge-ment.
N.° 480.
At-tends donc, Co-lin, tu me bles-ses.
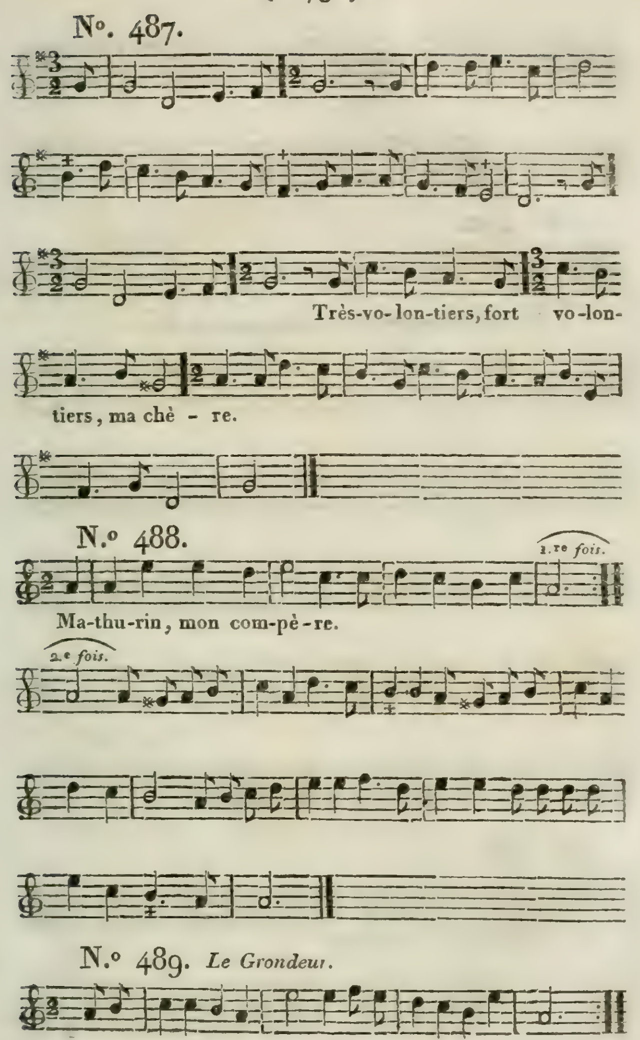

Fin.
N°. 481.
N'oubli - ez pas vo - tre hou-lette.
N.° 482.
Blai-se re - ve-nant des champs.

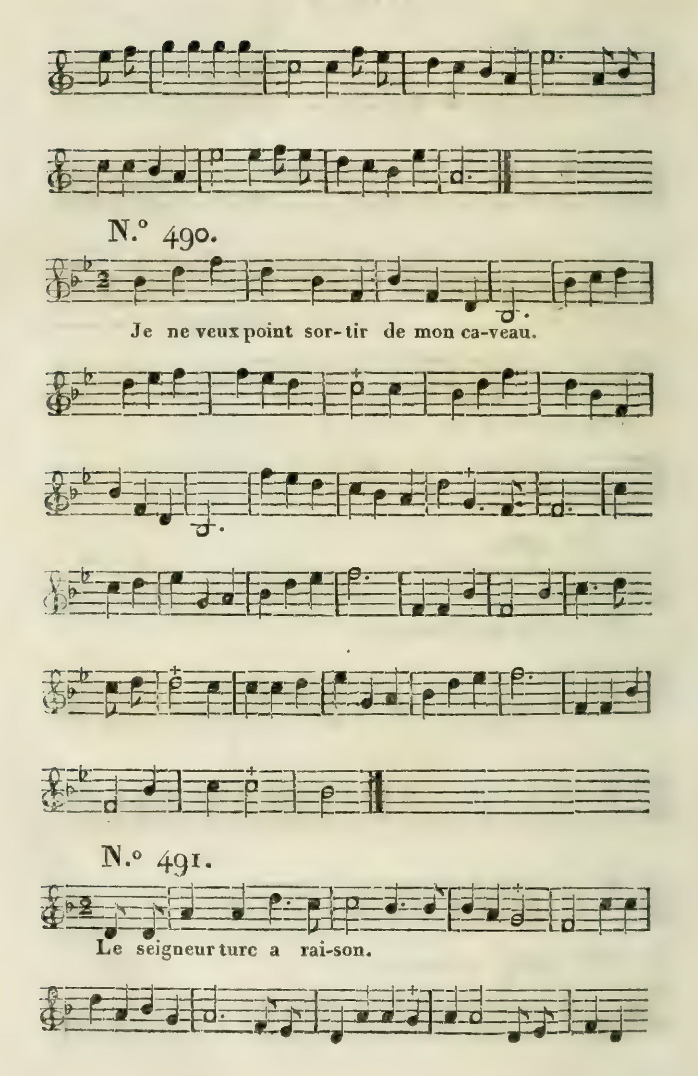

N°. 483.
Je vais toujours le mê-me train.
N.° 484.
Tout le
long de la ri-viè-re, lai-re lon lan la.

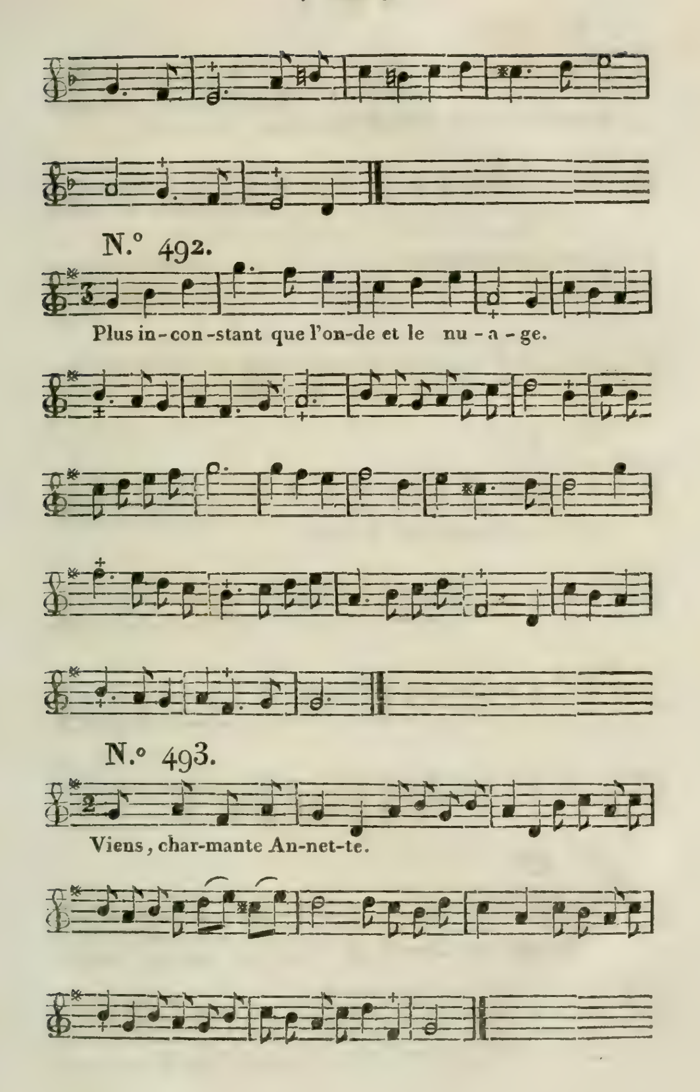
N.° 485.
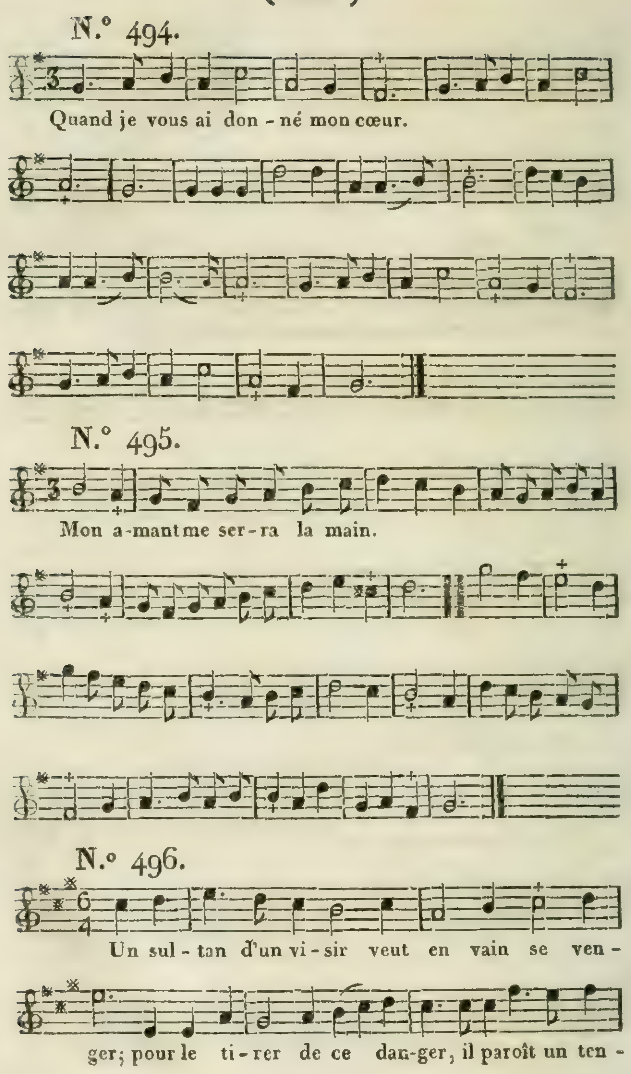
N.° 486.

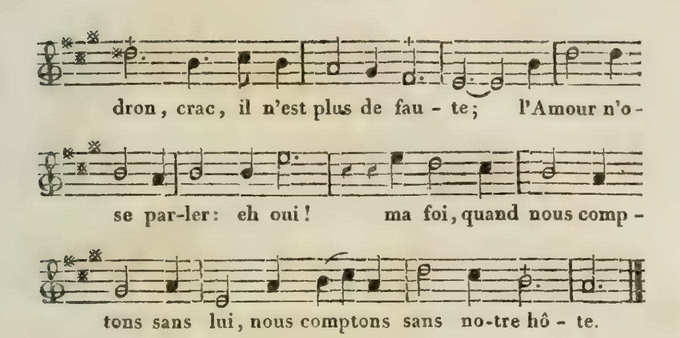



N°. 487.
Très-vo-lon-tiers, fort vo-lon-
tiers, ma chè - re.
N.° 488.
1.re fois.
Ma-thu-rin, mon com-pè-re.
2.e fois.
N.° 489. Le Grondeur.


N.° 490.
Je ne veux point sor- tir de mon ca-veau.
N.° 491.
Le seigneur turc a rai-son.


N.° 492.
Plus in-con-stant que l'on-de et le nu-a-ge.
N.° 493.
Viens, char-mante An-net-te.


N.° 494.
Quand je vous ai don - né mon cœur.
N.° 495.
Mon a-mant me ser-ra la main.
N.° 496.
Un sul - tan d'un vi - sir veut en vain se ven -
ger; pour le ti - rer de ce dan-ger, il paroît un ten -


dron, crac, il n'est plus de fau - te; l'Amour n'o -
se par-ler: eh oui! ma foi, quand nous comp -
tons sans lui, nous comptons sans no-tre hô - te.



